DE PARIS

A

SAMARKAND

Digitized by Google

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. CRÉTÉ

Digitized by Google

MADAME DE UJFALVY-BOURDON

Digitized by Google

DE PARIS

A

SAMARKAND

LE FERGHANAH, LE KOULDJA

ET LA SIBÉRIE OCCIDENTALE

IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UNE PARISIENNE

PAR

Mme DE UJFALVY-BOURDON

OUVRAGE

CONTENANT 273 GRAVURES SUR BOIS ET CINQ CARTES

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1880

Droits de propriété et de traduction réservés.

W6|66985

Digitized by Google

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR LE GÉNÉRAL DE KAUFFMANN

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU TURKESTAN

EXCELLENCE,

Permettez-moi de vous dédier un récit de voyage écrit au jour le jour, sous l'influence des impressions du moment. Vous avez été si aimable pour mon mari et pour moi, que j'ai voulu acquitter une dette de reconnaissance en plaçant votre nom en tête de mon livre.

Je viens demander votre indulgence pour les imperfections de mon œuvre, mais la contrée que vous administrez est si intéressante que je voudrais donner aux Françaises, que l'on dit ennemies des voyages, l'envie de visiter l'Asie centrale et ses merveilles. Mes compatriotes seront sûres d'y être bien accueillies.

Que mon désir de voir imiter mon exemple me serve d'excuse !

MARIE DE UJFALVY-BOURDON.

PARIS, *le 4 Novembre* 1878.

Digitized by Google

de Paris à Samarkand.

HACHETTE et Cie

CARTE ETHNOGRAPHIQUE DE LA RÉGION DU PAMIR

par Ch. E. de Ujfalvy

LÉGENDE

- Itinéraire de Mr et Mme de Ujfalvy (1877)
- Route suivie par l'ambassade russe 1878
- Route suivie par le sultan Baber 1503
- Routes conduisant à Kaboul et Kachmir
- Route suivie par le cap.e Kouropatkine 1876-77
- Route suivie par l'expédition anglaise de
- Frontière russe (Mr Forsyth (1873-74)

Gravé par Erhard, Paris.

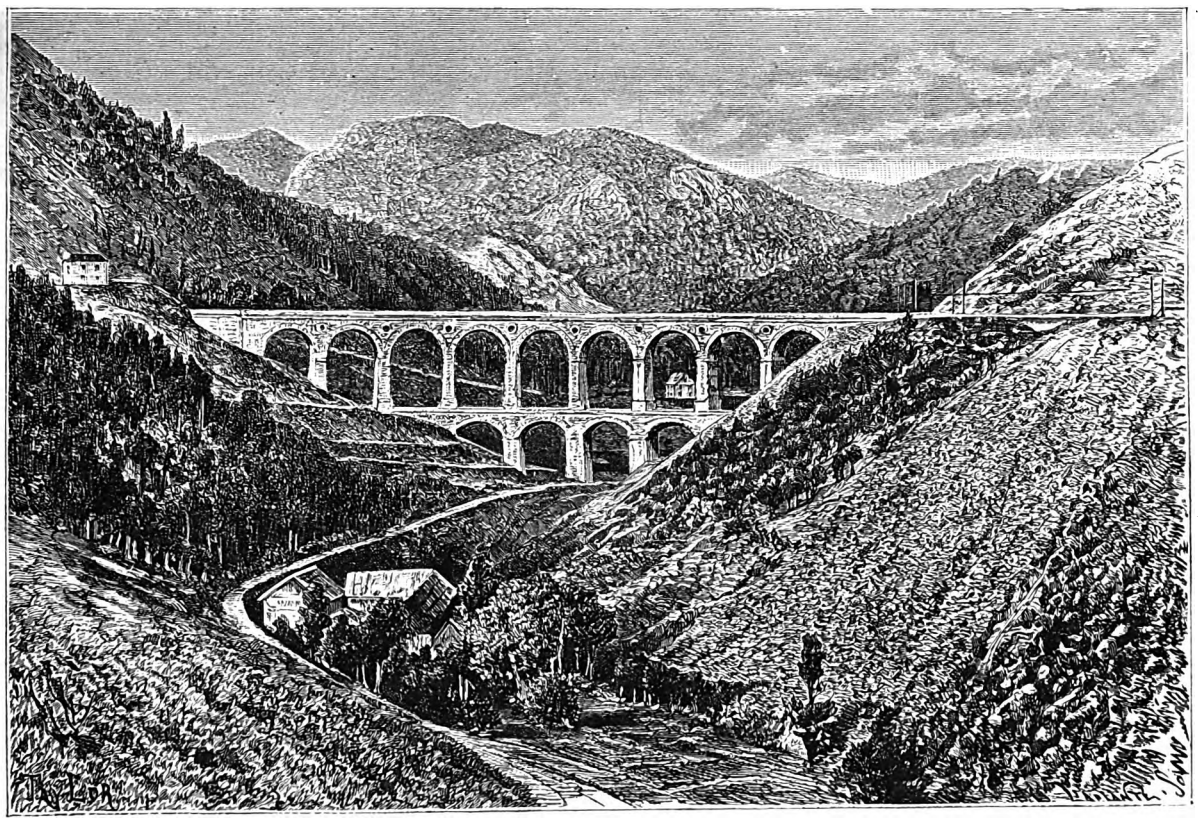
Imp. Dufrénoy, Paris.

Orographie et Hydrographie d'après Petermann

Kirghises-Kaïxaks — Kara-Kirghises (Kirghises-Pakhpou) — Tadjiks, Galtchas et Karatéghinois — Usbegs, Kara-Kalpaks, Tiourouks — Sartes, Kouramas — Tarantchis — Kachgariens

Thibétains — Hindous, Kachmiris — Kalmouques (Torgaoutes) — Kafirs, Siaposchs — Dounganes, Sibos, Solones, Mandchoux, Khamking, Chinois — Russes

Digitized by Google



VIADUC SUR LA VALLÉE KALT-RINNE, AU SEMERING (P. 3).

DE PARIS A SAMARKAND

CHAPITRE PREMIER

DE PARIS A SAINT-PÉTERSBOURG

Le départ. — De Paris à Munich. — Le Semering. — Le tunnel. — La verte Styrie. — Maria-Trost. — Sanct-Martin. — Moravie. — Galicie. — L'officieux israélite. — A la douane. — Les *tumuli* polonais. — Le conseiller russe. — Varsovie. — Le quartier juif. — Les jeunes Kellner. — Nous retrouvons Saint-Cloud. — L'hydromel. — Les cimetières. — Saint-Pétersbourg.

C'en est fait ! mon mari, M. de Ujfalvy [1], chargé par le ministre de l'instruction publique d'une mission en Russie et dans l'Asie centrale, quittera Paris le 10 août 1876. Je suis résolue à le suivre.

Nous avons deux mois pour nous rendre à Saint-Pétersbourg ; il nous est permis de passer par Gratz, en Autriche, et d'y prendre congé de la famille de M. de Ujfalvy.

1. Prononcez : Ouifalvi. C'est un nom hongrois. *Uj* (oui) signifie : neuf, nouveau, et *falvi* (de *falu*), du village ; comme qui dirait en français : « de Neubourg ».

Digitized by Google

C'est un au revoir que nous allons prononcer tout haut ; c'est presque un adieu que nous murmurerons tout bas.

Mes malles sont bientôt faites : qu'emporter dans de si lointaines pérégrinations ? Tout ou rien. J'ai pris le dernier parti. On nous a conseillé, d'ailleurs, de faire nos achats, suivant les temps et les circonstances, au fur et à mesure de nos besoins. On a emballé ce qui nous semblait indispensable, et cet indispensable constitue encore un bagage deux fois trop gênant et comme volume et comme poids : les colis sont des boulets rivés aux pieds du voyageur.

Le trajet de Paris à Vienne est devenu une promenade : deux jours et une nuit, ou deux nuits et un jour, suivant l'heure choisie pour le départ ; tout au plus une étape dans un voyage comme le nôtre. La conversation laisse peu de loisir au sommeil et à la méditation. Si les réflexions ont une couleur, je puis dire que les miennes sont bariolées et que le rose n'y prédomine pas : on comprend aisément qu'elles prennent la teinte grise des profondeurs lointaines vers lesquelles nous nous engageons. Nos compagnons de voyage eux-mêmes sont mélancoliques : ce sont un prince roumain, — la Roumanie est féconde en princes, — sa mère et sa sœur. Cette famille ne paraît pas ravie de retourner au pays.

Voici déjà l'Alsace !... Combien la frontière allemande est proche de Paris ! Je l'avais déjà franchie en 1869, mais alors elle était plus reculée. Je n'en étais pas moins triste, car je venais de perdre ma mère. Au souvenir ravivé d'un deuil de famille se joint aujourd'hui l'amertume d'un deuil patriotique. Cette terre était libre naguère, et j'en respirais l'air à pleins poumons. Que les temps sont changés ! A chaque station, des uniformes allemands, des inscriptions allemandes... L'Allemagne a voulu estampiller sa conquête et afficher sa domination sous tous les insignes et sur toutes les enseignes. « Station de *Zabern !* » crie le conducteur. *Zabern* pour *Saverne !* En dépit de mon serrement de cœur, cette traduction me fait sourire ; je pense qu'un grand poète allemand, Schiller, a eu le bon esprit d'appeler Saverne *Saverne*, et de lui donner ainsi le droit de cité dans une de ses remarquables ballades.

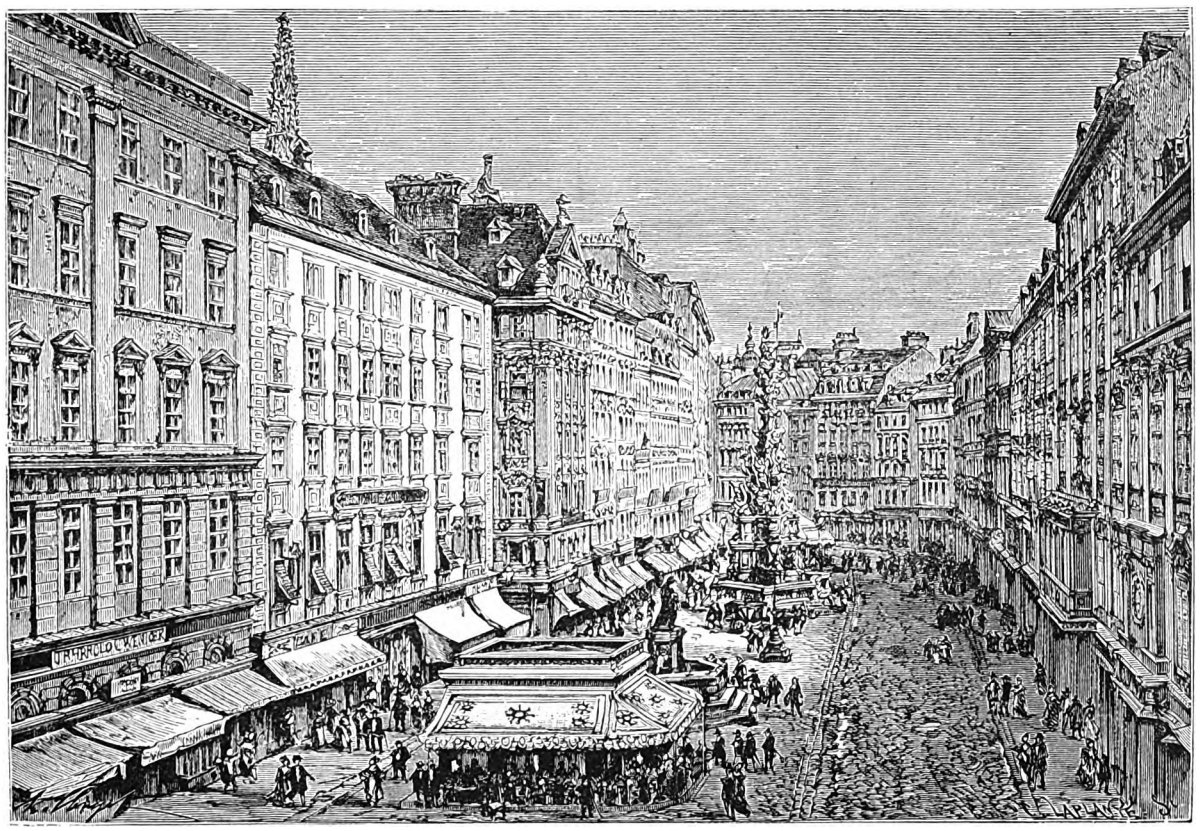
Nous franchissons le Rhin ; bientôt s'enfuient derrière nous Carlsruhe la bien alignée ; l'honnête Stuttgart, qui a vu grandir le libraire Cotta ; Munich l'Athènes bavaroise ; voici les superbes versants du Wiener-Wald, voici le Danube, le beau Danube bleu.

Les rives du Danube m'ont toujours paru bien autrement originales que les rives du Rhin ; est-ce parce que celles-ci ont fourni trop de modèles aux enluminures ou trop de décors aux théâtres ? Le Danube, s'il n'est pas absolument neuf, n'est pas encore

Digitized by Google

défraîchi. La nature y est simple et grande ; elle n'y affecte pas de ces allures agaçantes ou étudiées qui semblent faire appel à l'admiration et peut-être à la générosité du touriste.

Nous sommes à Vienne, et nous ferions volontiers notre Capoue de cette séduisante capitale si l'index du dieu qui préside aux missions scientifiques ne flamboyait pas devant M. de Ujfalvy et si une voix intérieure ne lui criait pas : Marche !.. marche !.. Et M. de Ujfalvy marche, et il faut bien que je marche avec lui, puisque la femme doit



VIENNE. — LE GRABEN.

suivre son mari, et nous marchons avec les jambes du Juif errant, qui se sont incarnées aujourd'hui dans des bielles de locomotive.

De Vienne à Gratz, tout est nouveau pour moi. Le chemin de fer gravit le Semering sur une pente si douce, que l'on parvient à la crête sans s'en apercevoir. Le panorama est vraiment grandiose : mamelons entrecoupés de champs fertiles, véritables tapis de verdure, maisonnettes disséminées sous nos pieds et d'où s'échappe une légère fumée, troupeaux qui paissent, vieilles ruines sur le haut de montagnes rocheuses et couvertes de sapins. Et le chemin de fer monte encore, monte toujours, enjambant les gouffres sur des empilements de viaducs, trouant les monts sous des tunnels où l'on a su faire pénétrer le jour. Le dernier souterrain qu'il traverse est d'une longueur déses-

Digitized by Google

pérante; on sent peser sur ses épaules des blocs plus monstrueux que ceux qui ont écrasé les Titans; aussi un soupir de soulagement s'échappe-t-il de la poitrine du voyageur quand il voit reparaître le ciel.

Au sommet du Semering s'élève le buste de l'ingénieur qui a construit cet audacieux railway; il semble placé là pour recevoir le tribut des émotions diverses qu'il nous a fait éprouver. Le train s'arrête comme essoufflé; des jeunes filles accourent pour offrir de charmants bouquets de fleurs des Alpes. En Autriche, les jeunes filles présentent des fleurs; en France, elles apportaient des journaux; en Allemagne, elles tendaient des bocks.

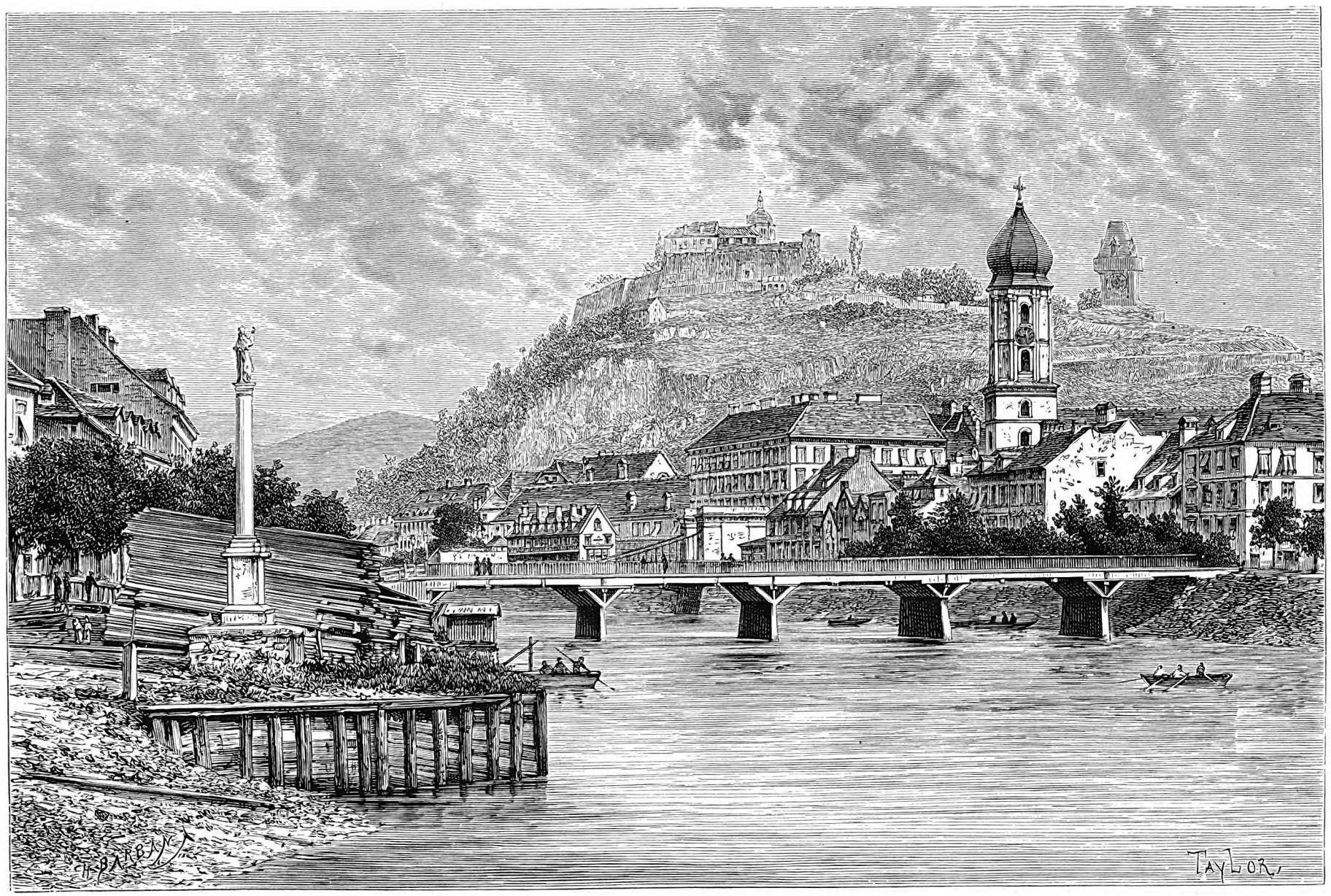
Le train repart après quelques minutes d'arrêt, et nous redescendons avec une douce quiétude l'autre versant de la montagne, dans un océan de fraîche verdure qui a valu au pays le nom de verte Styrie (*die grüne Steiermark*). Le paysage est toujours varié, mais la végétation alpestre a disparu.

Nous arrivons à Gratz où, si agréable qu'ait été le voyage, nous serons heureux de prendre haleine et de goûter quelque repos. C'est « la ville des grâces sur le fleuve de l'amour, » a dit Napoléon III. On l'aperçoit de loin, car le château couronne la montagne autour de laquelle la ville s'est bâtie, ville charmante qu'arrose la rivière Mur et que son parc et ses jardins transforment en oasis. Le parc surtout est magnifique, ses grandes et belles allées convergent sur un rond-point que décore une fontaine monumentale, semblable à celles de la place de la Concorde à Paris. Les maisons sont spacieuses et propres. La propreté est la qualité caractéristique de la Styrie; on l'apprécie à chaque pas, elle apporte son rayonnement dans l'intérieur, sa limpidité dans les promenades. Les environs de Gratz sont au nombre des principaux agréments de cette résidence; les plus renommés sont Maria-Trost (Marie Consolatrice) et Sanct-Martin.

Maria-Trost doit son nom à une église bâtie au sommet d'une montagne d'où l'on contemple un magnifique panorama. Les pèlerins gravissent à genoux les marches qui conduisent au monument; l'exercice est pénible, car les gradins sont escarpés et la montée est rude. Si, en Styrie, les processions se font sur les genoux, dans la Prusse rhénane elles se font à quatre pattes. Sanct-Martin, un site charmant qu'on va chercher au fond des bois, est renommé pour le joli ruisseau qui serpente à travers ses prés, ses taillis et ses futaies.

Après quelque temps passé au milieu de notre famille, nous partons vers la fin de septembre pour notre long voyage. Nous nous arrêtons quelques jours à Vienne, ville charmante que je ne décrirai pas, car ce serait une redite, et nous y achetons à la hâte les objets nécessaires pour traverser la Sibérie, ayant été prévenus que les

Digitized by Google



UNE VUE DE GRATZ.

Digitized by Google

florins d'ici se changent en roubles à Saint-Pétersbourg. Enfin, le 1er octobre, le chemin de fer nous emporte de Vienne à Varsovie, munis de toutes nos fourrures : celle de mon mari excite mon hilarité, je ne puis m'imaginer qu'il en aura jamais besoin, il fait si beau et le soleil est si rayonnant !

Nous traversons la basse Autriche, la Moravie, la Silésie autrichienne et un tout petit coin de la Galicie. La basse Autriche est un pays plat, mais où la culture ne laisse rien à désirer ; le pays me paraît plus accidenté en Moravie, les collines sont riantes, de charmants petits villages bordent la route, tout respire l'aisance.

En Silésie, nous voyons de grandes houillères ; en Galicie, de vastes forêts de pins. Voilà tout ce qu'il m'est permis d'admirer, bien que nous ne marchions pas à grande vitesse. Nous prenons nos repas dans des stations assez malpropres, entourés de force juifs polonais qu'il est facile de reconnaître à leurs costumes et à leur mépris de la toilette. Un vieil israélite à barbe blanche, plus soigné que ses coreligionnaires, et qui me rappelle vaguement l'image que je me suis faite d'Abraham, se distingue par un empressement servile envers les étrangers. Mais ce n'est certes pas pour leurs beaux yeux : il tient à la main une liasse de billets de banque russes et fait un petit commerce de change très avantageux... pour lui, s'entend. Il nous offre gratis 14 fr. 50 (monnaie russe) contre 20 francs (monnaie française). Le commerce, c'est l'argent des autres. Nous l'envoyons à tous les... patriarches.

Enfin nous arrivons à la frontière russe. C'est la première fois que nous voyageons dans un pays dont nous ne savons ni l'un ni l'autre la langue ; l'embarras est extrême. M. de Ujfalvy exhibe son passeport diplomatique à un employé supérieur qui parle l'allemand mieux que le français. Pour mon compte, j'essaie d'attendrir les douaniers ; je ne puis me faire entendre que par une pantomime plus ou moins éloquente que je parviens à rendre persuasive, et on n'ouvre pas mes malles. Cependant mon mari, moins bien inspiré, se déclare porteur d'un fusil de chasse dont il compte se servir en Asie centrale. Comme toute bonne action a son prix, celle-ci est évaluée à 8 roubles 12 kopeks, qui sont incontinent encaissés par la douane. Le beau mérite d'être honnête, si l'honnêteté ne coûtait rien ! Nous pouvons donc partir honnêtement, ce qui nous permet de dormir jusqu'à peu de distance de Varsovie.

Aux approches de la ville, le jour blanchit sur de vastes plaines parsemées, ainsi que le bord de la route, de petits *tumuli* qui n'ont rien, hélas ! de préhistorique. Ils datent de la dernière insurrection polonaise. « On voyait à des plis qui soulevaient la terre qu'hier des régiments s'étaient endormis là..... » Notre compagnon de route, un excellent Courlandais à face rubiconde, saisit un prétexte pour défrayer la conversation. Comme Sganarelle, il estime que les morts sont gens de discrétion et n'ont pas le mauvais goût

Digitized by Google

de se plaindre. Il jouit d'une bonne santé, d'une belle humeur et d'un ineffable contentement de lui-même. Pourquoi s'attristerait-il au souvenir de ceux qui ne sont plus? Une carte qu'il met sous nos yeux nous apprend qu'il est conseiller d'État au service de S. M. l'empereur de toutes les Russies : c'est un titre purement honorifique qui donne droit à la noblesse. En Russie de même qu'en Chine, il y a des conseillers de tous les degrés ; par exemple, un conseiller de collège peut être en même temps attaché à la maison de l'empereur, faire partie d'une ambassade, du ministère des finances ou de n'importe quelle administration publique.

Le chemin de fer passe rapidement entre des bois de bouleaux et de pins. Devant nous surgit une magnifique forêt de chênes: mon imagination me la représente peuplée d'aurochs. Notre conseiller, qui chasse l'élan dans ses moments perdus (et il n'en doit pas manquer), nous dit que l'aurochs n'existe plus que dans une seule forêt de la Russie centrale, où l'empereur a seul le droit de chasse.

De grandes terres maraîchères nous annoncent l'approche de Varsovie. Nous descendons, décidés à ne point laisser cette ville derrière nous sans y avoir passé au moins une journée. Cette capitale, qui compte environ 300 000 âmes, est située sur les véritables frontières du monde occidental et du monde oriental. A côté de monuments publics et de palais d'une magnificence asiatique, nous rencontrons des maisons malpropres et des rues où la boue semble persister à l'état permanent. A l'exception d'une rue bitumée et de quelques autres voies dont le pavage est en fer et où le bruit des voitures retentit péniblement aux oreilles, toutes les autres voies, y compris les trottoirs, sont pavées sans doute par une confrérie de cordonniers. A défaut de notre mémoire, nos bottines garderaient plus d'une empreinte de la promenade que nous avons faite à travers la ville.

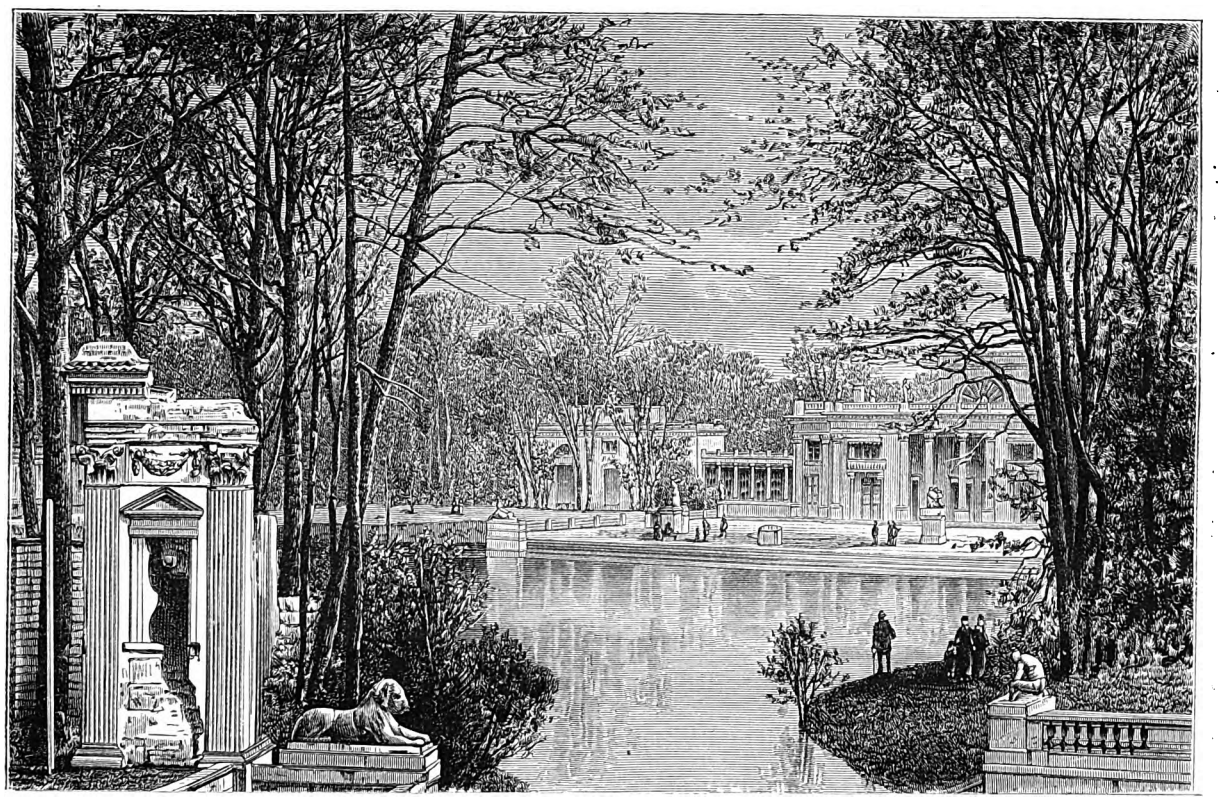
Varsovie a été assez souvent décrite pour que je sois dispensée d'en signaler les splendeurs. Je ne parlerai que du quartier des juifs, unique en son genre et dont l'animation m'a frappée. Les hommes y portent une redingote en forme de robe, sorte d'*ulster*, dont les plis, serrés autour de la taille, descendent jusqu'à la cheville ; ils portent la barbe longue et les cheveux bouclés aux oreilles. Les femmes s'y sont avisées d'une étrange coquetterie : comme il leur est interdit de laisser voir leurs cheveux une fois qu'elles sont mariées, elles couvrent leur tête d'une énorme perruque; plus ce couvre-chef est volumineux, plus il laisse supposer que la chevelure est abondante; il est tel de ces édifices capillaires qui équivaut à dix chignons de Parisiennes. Vous pouvez imaginer l'effet de ces monuments.

Les juifs sont ici divisés en trois catégories: les fanatiques, les tièdes, les indifférents. Ce premier aperçu nous a suffi, et je serais bien embarrassée d'en dire plus long sur

Digitized by Google

ces trois classes qui paraissent qualifiées d'une manière satisfaisante. Il est bien entendu que chaque classe regarde les autres soit avec horreur, soit avec dédain, soit avec pitié.

Nous avons assurément acquis des droits à notre dîner. Il nous attend à l'hôtel de l'Europe, où le restaurant est tenu par une Française, Mme Bouquerel. Je puis dire sans vanité que l'établissement tire profit de l'intervention de ma compatriote. Il est



VUE DU PALAIS LAZIENKI A VARSOVIE (P. 10).

doublé d'un café servi par des petits garçons de dix à douze ans qui promènent des tabliers blancs fort propres avec une gravité comique.

Reposés et refaits, nous reprenons le cours de nos promenades, d'abord au faubourg de Cracovie, puis au musée, où notre guide affirme qu'il n'y a de place que pour les chefs-d'œuvre. Les tableaux qui se déroulent sous nos yeux présentent tous une affinité avec cette grande toile de Matejko, que nous avons eu l'occasion d'admirer à Paris il y a deux ans. Dans toutes ces peintures il y a une richesse et une profusion de couleurs qui papillonnent à l'œil. Je note en passant le buste de Chopin.

Dans l'après-midi, nous suivons la grande rue du Nouveau-Monde, dont la continuation s'appelle avenue du Belvédère, le Corso de Varsovie, qui conduit aux Champs-Élysées

Digitized by Google

de la ville : c'est le jardin de Lazienki où se dresse devant nous un petit bijou de palais, un Saint-Cloud en miniature (un Saint-Cloud avant le siège).

L'empereur y habite lorsqu'il vient à Varsovie, mais il n'y couche pas ; quand il veut se livrer aux douceurs du sommeil, il doit se rendre au Belvédère, qui a été disposé à cet effet. Le palais respire encore les souvenirs de la magnificence des rois de Pologne. Nous remarquons un buste de Diane signé Houdon, 1780. Le jardin ressemble à celui de Saint-Cloud ; une ancienne arène convertie en théâtre d'été y produit un effet assez original, car les spectateurs sont séparés de la scène par un petit cours d'eau. Un peu plus loin, sur un pont, s'élève la statue équestre de Jean Sobieski, le vainqueur des Turcs. Après avoir admiré le jardin, nous prenons le parti de rentrer, car le froid est trop vif, et nous avons eu le tort d'expédier nos fourrures, qui nous attendent à Saint-Pétersbourg ; toutes les dames ont leur manchon, et je les envie.

En rentrant à notre hôtel, nous rencontrons des équipages attelés à la russe, des huit-ressorts français, des omnibus remplis de juifs, des tramways et des petites voitures, des paysans dans leur costume national.

A dîner, notre compagnon de voyage, le Courlandais, nous fait déguster une bouteille d'hydromel qui lui coûte 30 roubles : c'est, dit-il, de la bière qu'on laisse en bouteille dans la cave pendant une centaine d'années et qui devient avec le temps sucrée et liquoreuse.

Le lendemain nous partons pour Saint-Pétersbourg dans des wagons meilleurs encore que ceux de Vienne ; ils offrent les mêmes avantages que les *sleepingcar*, puisqu'on est deux dans le compartiment ; la nuit les deux sièges se rejoignent, et l'on s'y couche comme sur un lit. Un corridor permet à ces messieurs d'aller et de venir et même de fumer, ingénieuse diversion à la désespérante uniformité de la route, qui les rendrait maussades. Les wagons étaient chauffés ; je ne m'en plaignis pas, car on sentait, à mesure que l'on avançait, la température se refroidir.

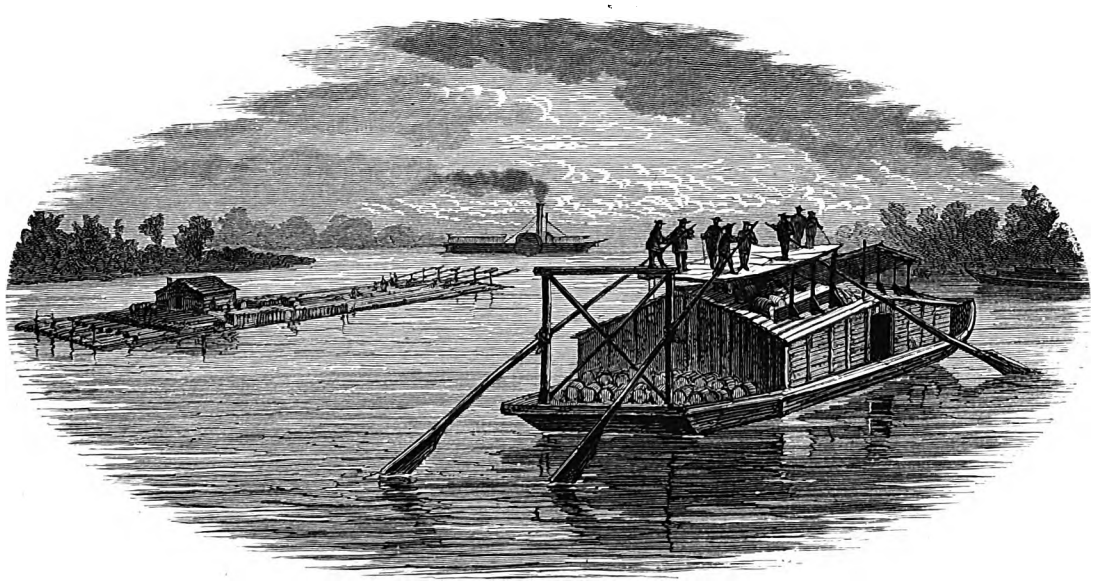
Nous voyions se dérouler une succession toujours renouvelée de plaines immenses, de forêts de sapins et de bouleaux. De temps à autre quelques troupeaux de bœufs, de moutons, de porcs et d'oies semblaient vouloir rompre cette monotonie que de chétifs petits villages en bois semés de loin en loin n'étaient pas faits pour égayer. En Pologne, les cimetières, avec leurs croix en bois de 8 à 10 mètres de hauteur, présentent un aspect étrange dont l'impression est indéfinissable. Toutes les maisons, même celles des personnes aisées, sont construites en bois et d'après un modèle uniforme. D'une station à une autre, l'intervalle est de une heure à une heure et demie ; à chacune d'elles, il semble qu'on recommence le même trajet ; c'est à croire que le train siffle, souffle et s'essouffle sur une piste circulaire sans issue.

Digitized by Google

MAISON RUSSE.

Digitized by Google

Enfin, après trente-six heures de ce manège, nous secouons notre torpeur ; le train fait son entrée en gare. Nous sommes à Saint-Pétersbourg, et l'hospitalité la plus gracieuse s'y manifeste, à la portière même du wagon, sous les traits d'un ami qui vient nous souhaiter la bienvenue.



UNE VUE DU DANUBE (p. 2).

Digitized by Google

TRAINEAUX DE VILLE.

CHAPITRE II

SAINT-PÉTERSBOURG, HELSINGFORS ET MOSCOU.

Saint-Pétersbourg. — Helsingfors. — Notre premier mot finnois. — Le *Kalévala*. — L'hiver en Finlande. — Le Théâtre national. — Le dévouement des dilettantes. — *Muista-Domino*. — Les journaux français en Finlande. — A Moscou.

Nous sommes arrivés justement dans la plus mauvaise saison à Saint-Pétersbourg, c'est son négligé du matin ; aussi attendons-nous avec impatience le moment où sa toilette sera faite, couverte de son manteau d'hermine. Les traîneaux remplaceront ces périlleuses voitures où le moindre choc peut vous faire sentir que le pavé n'est pas un moelleux canapé. Pourtant il faut bien se résigner, car les autres voitures sont d'un prix fou : 4 roubles pour aller aux Iles pendant deux heures et un autre rouble de pourboire ont dû sortir de notre bourse ; encore notre automédon ne paraissait-il pas absolument satisfait : ce plaisir est coûteux. Il est vrai que le coup d'œil de la Néva se jetant, à la fin des Iles, dans la mer qu'on entrevoit au loin,

Digitized by Google

bien loin, si loin, que son chant n'arrive pas jusqu'à vous, vaut peut-être bien cette somme; mais on se demande ce que coûteront les autres plaisirs; il est heureux que Saint-Pétersbourg ne contienne pas plus de monuments remarquables. Aussi le mot *après* revenait toujours à ma pensée...

Depuis le paradis terrestre, nous sommes tourmentés, nous autres femmes surtout, par cette éternelle question : *et après ?* car le *maintenant* s'évanouit toujours en présence du *tout à l'heure*. Il me semblait que nous restions trop longtemps à Saint-Pétersbourg :

LA NÉVA A SAINT-PÉTERSBOURG.

n'est-ce pas une ville trop connue, trop rapprochée de Paris, partant trop banale?

Quand j'eus admiré les grandes rues toutes blanches, le Palais d'Hiver, les monuments, la promenade des Iles, constaté que le Champ de Mars y était plus petit que celui de Paris, genre de satisfaction très relatif, constaté encore que le thé est délicieux, hygiénique par excellence, qu'il réchauffe les soldats russes sans les enivrer, que je le trouve meilleur à mesure que nous avançons vers la Chine où j'espère le savourer à l'état de perfection.....; quand je me fus convaincue que les drochki sont les plus insupportables voitures que je connaisse; il faut être dame russe pour pouvoir s'y maintenir en équilibre : hommes et femmes s'enlacent par la taille et rappellent

Digitized by Google

vaguement le *Printemps* peint par Cot; la frêle et légère balançoire est remplacée très désavantageusement par la voiture, et le printemps par l'automne :... Et après ! me dis-je.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte du pays pour être tenté de parcourir le golfe qui nous attire sur sa rive septentrionale : voilà la réponse à ma question. En route donc pour Helsingfors et la Finlande.

Nous voilà promus de — 4° à — 8° (style thermométrique); c'est un commencement

PAYSANS FINNOIS.

de considération de la part du climat, et par-dessus le marché investis d'un numéro d'ordre, le n° 29, que mon mari est forcé de traduire par le mot *yhdeksänkolmatta*, faute duquel nous n'aurions pas eu de traîneau à notre disposition. J'avais souvent demandé à M. de Ujfalvy à quoi lui serviraient ses études sur la langue finnoise, la réponse était triomphale. Les gens du pays ne peuvent entendre d'autre idiome que le leur.

Helsingfors est une ville agréable ; elle a un musée, une université, une église grecque, une église catholique et tout ce qui doit figurer dans les cités qui se respectent. Il y manque des passants, aussi nous félicitons-nous d'être venus pour faire nombre. Population d'ailleurs fort douce et très propre. Nous étions munis de recommandations qui nous valent le plus cordial accueil. En témoignage de gratitude nous

Digitized by Google

professons un vif intérêt pour le *Kalévala*. Qu'est-ce que le *Kalévala*? j'aurais été mal venue en avouant mon ignorance : c'est le poème épique que la Finlande oppose à ceux d'Homère. En voulez-vous un échantillon ?

L'embérise, sur la neige est pure;
Celle qui est à côté de toi est plus pure (encore).
L'écume de la mer est blanche;
Celle qui t'est soumise est plus blanche (encore).
Le canard sur la mer est beau;
Celle qui t'est destinée est plus belle (encore).
L'étoile, au ciel, est brillante;
Ta future est plus brillante (encore).

Tout le monde ici regrette que nous ne soyons pas venus plus tôt (ou plus tard) pour admirer l'été, mais nous voulions précisément voir l'hiver, voir la Finlande dans son élément.

La Finlande avec ses sapins ployant déjà sous la neige, ses rochers de granit sur le flanc desquels une sorte de grésil doré par le soleil forme des blocs d'ambre superposés, produit une impression austère, dénudée, glaciale, mais c'est beau, d'une beauté rigide qui s'impose. Cette neige, qu'à Paris je voyais tomber avec joie, me rendait ici muette et triste. Là-bas ce n'était qu'une discrète visiteuse, lente à venir, prompte à partir; ici c'est une souveraine qui prend possession de son immense empire, hautaine, froide, silencieuse, comblant ravines et fondrières, dissimulant les gouffres, effaçant les chemins, étendant sur le sol glacé les molles ondulations d'un formidable linceul. Ici la nature n'est plus la tendre nourricière qui se prête complaisamment à la faiblesse des enfants des hommes; elle reprend son implacable majesté; elle veut qu'on lui cède ; il faut qu'on la subisse.

La mer elle-même, si imposante sur les côtes de Normandie et surtout de Bretagne, semblait ici s'avouer vaincue ; sa grande voix était timide, seul le clapotement des petites vagues rappelait sa présence et nous murmurait à sa manière : « C'est moi, je suis là, si tu veux profiter de mes ondes pour aller à Stokholm, vite, vite, dépêche-toi, car bientôt mon ennemie me saisira et me fera prisonnière dans un palais de cristal. » Ces idées flottaient dans l'air avec les flocons de neige, tandis que debout sur l'énorme rocher de granit j'avais à mes pieds les flots et l'immense horizon.

Après le spectacle de la nature, celui de l'art. Helsingfors possède un théâtre, et j'étais curieuse d'entendre un opéra finnois. M. Ahlqvist, qui figure au premier rang des poètes nationaux, nous vanta le talent d'une jeune Finnoise, ancienne élève du Conservatoire de Paris. M. Aspelin, le premier archéologue de la Finlande, voulut bien nous accompagner au théâtre et réclama notre indulgence pour les autres artistes, les premiers sujets étaient en voyage et le ténor malade. Mais les rôles sont toujours tenus

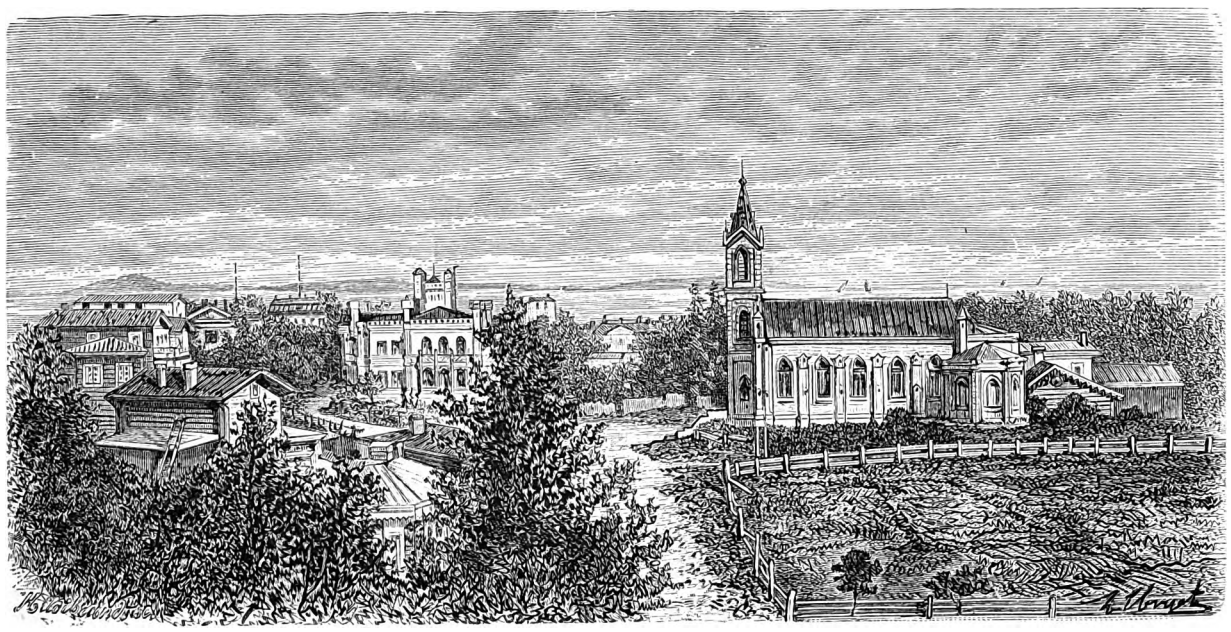
Digitized by Google

ÉGLISE GRECQUE A HELSINGFORS.

Digitized by Google

par des dilettantes de bonne volonté. Confraternité charmante. Les actrices elles-mêmes sont souvent des femmes de la meilleure société. La ville n'est pas opulente, les chanteurs de profession sont rares et exigeants ; il ne faut pas que le théâtre soit fermé et la scène vide. Honneur à ces courageuses dames qui chantent par patriotisme, et quelle conscience elles apportent dans leur jeu ! Or ce soir-là elles jouaient — devinez, chère lectrice, — le *Domino noir*, *Muista-Domino*.

En sortant du théâtre, nous allons souper au restaurant, dans le premier hôtel de la ville. M. de Ujfalvy demande au garçon s'il a des journaux français. Oui ! répond-il



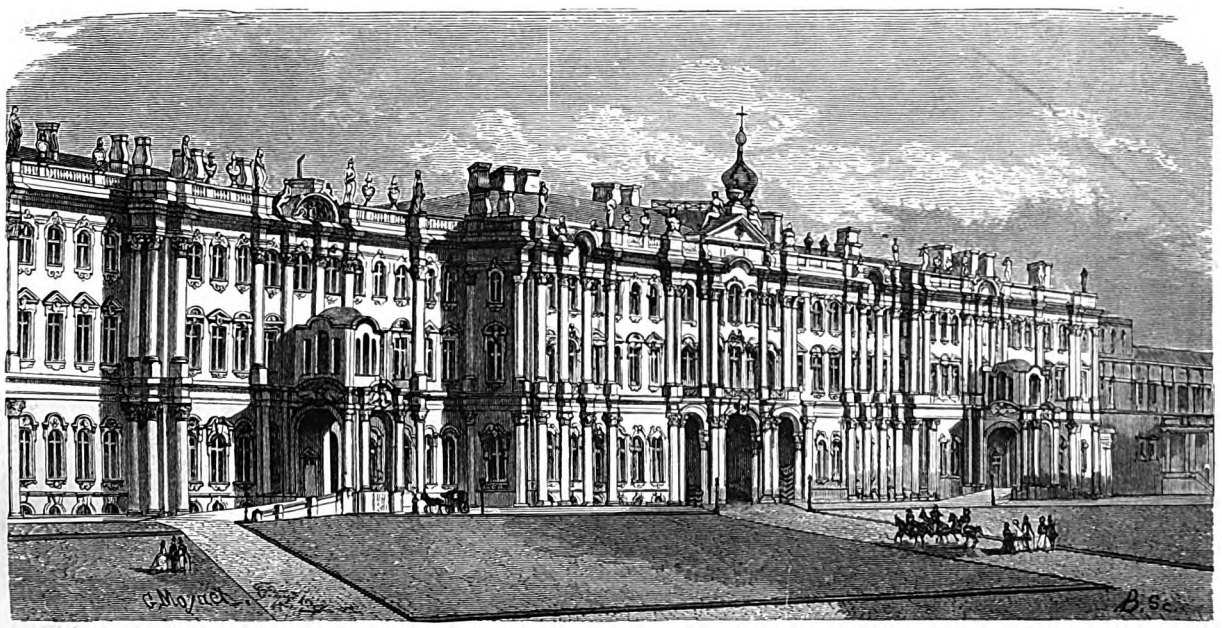
ÉGLISE CATHOLIQUE A HELSINGFORS.

avec assurance, et, pour prouver son affirmation, il en apporte trois, le *Courrier de Meurthe et Moselle*, le *Courrier de Rodez* et un autre Courrier du même genre ; malheureusement ces courriers se sont un peu attardés chemin faisant, ils datent du 23 juin 1876 ! Les Finnois sont assurément trop aimables, et nous leur savons gré d'avoir transformé en archives ces paperasses sur lesquelles ils se figurent que la France a laissé son empreinte.

Quand nous revînmes à Saint-Pétersbourg, le traînage était complet, ô la belle ville dans ses fourrures d'hiver ! Les arbres plient sous la neige, les monuments se dressent fiers et isolés dans leur granit, et font contraste avec les vilaines maisons jaunes et roses, qui veulent rappeler l'Orient. O Palais d'Hiver, comme tu es laid dans ton immensité ! On dit le dedans superbe. Tant mieux, mais je ne puis en juger, car il est habité par ses hôtes impériaux, et la porte aux mortels en est rigoureusement interdite.

Digitized by Google

Du reste, pourquoi seraient-ils dérangés dans leur somptueuse demeure plus que de simples bourgeois chez eux? Pourtant ce Palais d'Hiver tel qu'il est, avec ses grands murs d'un jaune tirant sur le rouge, est un prodige vivant de la volonté d'un homme. Brûlé intérieurement par un incendie en 1837, il fut, sous les ordres de Nicolas, relevé de ses cendres en une année. Les plus belles salles, dit-on, sont la salle de Pierre Ier, la salle Blanche, la salle Saint-Georges. La galerie des Feld-Maréchaux contient les portraits de tous ceux qui ont combattu contre nous, et la galerie Alexandre renferme ceux des généraux qui ont résisté à l'invasion française de 1812. Le salon de l'impératrice, plafond et murs, couverts de dorure, est l'appartement le plus élégant et on peut ajouter

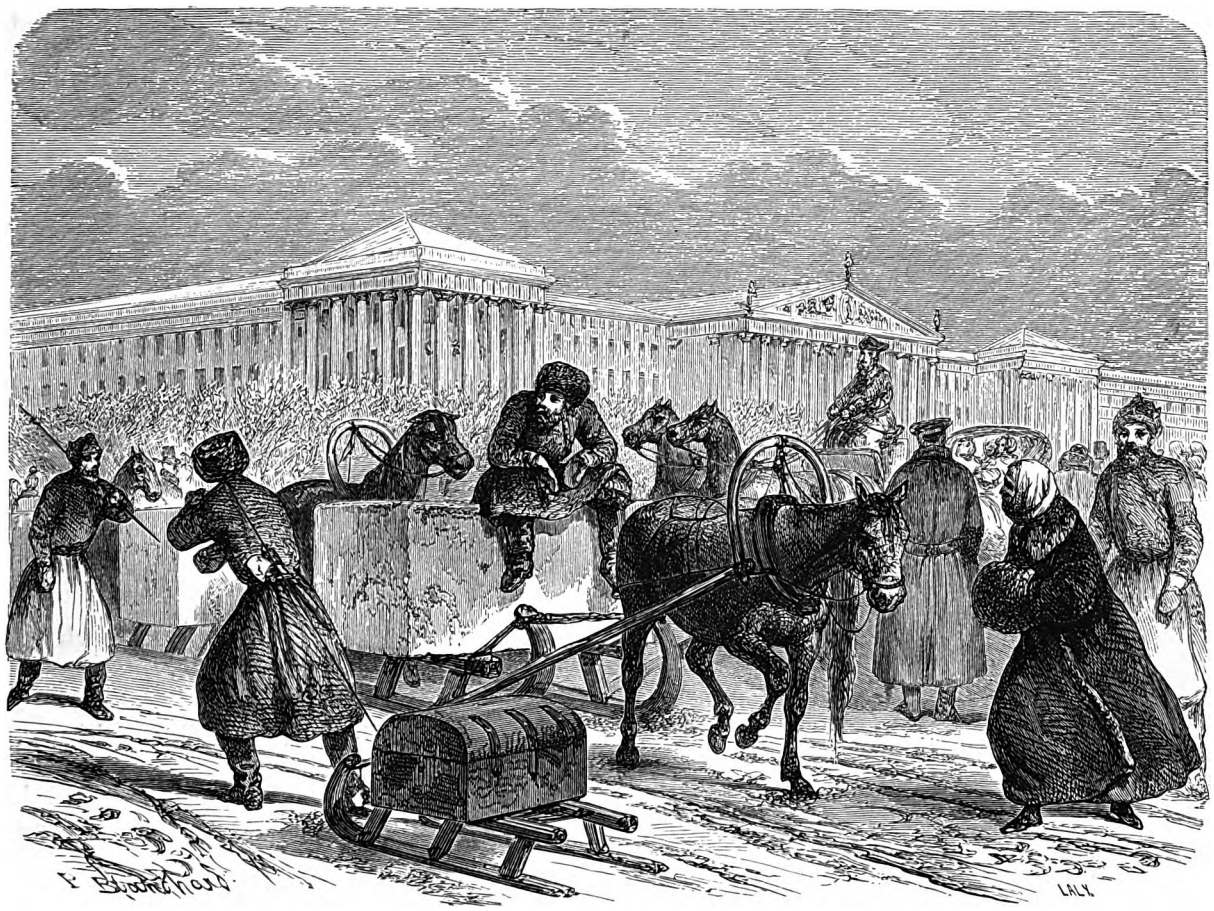


LE PALAIS D'HIVER A SAINT-PÉTERSBOURG.

le plus brillant. Du reste, il paraîtrait qu'aucune cour n'offre un plus beau coup d'œil que celle de Russie. Notre vieil éclairage aux bougies, qu'ils ont préféré au gaz, est et restera toujours le plus beau et le plus scintillant éclairage du monde. C'est ici qu'il faut parler du grand diamant Orloff qui orne le sceptre impérial russe. C'est le plus grand diamant connu, mais il est moins beau que le régent de France. La légende raconte qu'il était enchâssé autrefois dans l'œil d'une idole du temple de Séringham, près de Trichinopoly, dans les Indes orientales. Un soldat français, renégat d'alors comme il y en a encore aujourd'hui du reste, s'introduisit comme domestique dans le temple, arracha l'œil à l'idole, non pour le manger, fi donc! comme les sauvages, mais pour le vendre 2,000 guinées à un capitaine de vaisseau en station à Malabar, que cet habile opérateur avait réussi à gagner. Ce capitaine le vendit à son tour à un juif; mais, comme

Digitized by Google

boule de neige fait avalanche, le capitaine trouva que 12,000 guinées (300,000 fr.) n'étaient pas trop pour s'en être embarrassé quelque temps. Puis ce juif, flairant une bonne aubaine, le vendit à un marchand arménien, l'histoire ne dit pas le prix, mais je suis sûre qu'il y gagna en dépit du proverbe qui dit qu'il faut trois juifs pour tromper un Arménien. Celui-ci, ne voulant pas faire tort à sa réputation, l'offrit à l'impératrice Catherine, mais à un prix si exorbitant, que l'impératrice refusa. L'Arménien remporta



UNE PLACE DE SAINT-PÉTERSBOURG EN HIVER.

le diamant à Amsterdam, jugeant bien dans sa finesse qu'il n'y resterait pas longtemps. En effet, le comte Orloff l'acheta moyennant 450,000 roubles (1,800,000 fr.), une rente viagère de 2,000 roubles avec promesse de lettres de noblesse. La légende n'assure pas que les lettres de noblesse furent octroyées, mais le diamant fut offert à l'impératrice et déposé à ses pieds par son fidèle sujet, heureux temps et heureux pays où les sujets peuvent faire de tels présents à leur souveraine.

Si nous n'avons pu visiter intérieurement le Palais d'Hiver, j'ai vu et revu le palais de l'Hermitage transformé en musée ; c'est bien le premier de Saint-Pétersbourg et un des plus riches que je connaisse. Son nom d'Hermitage lui vient de Catherine II, qui en 1768

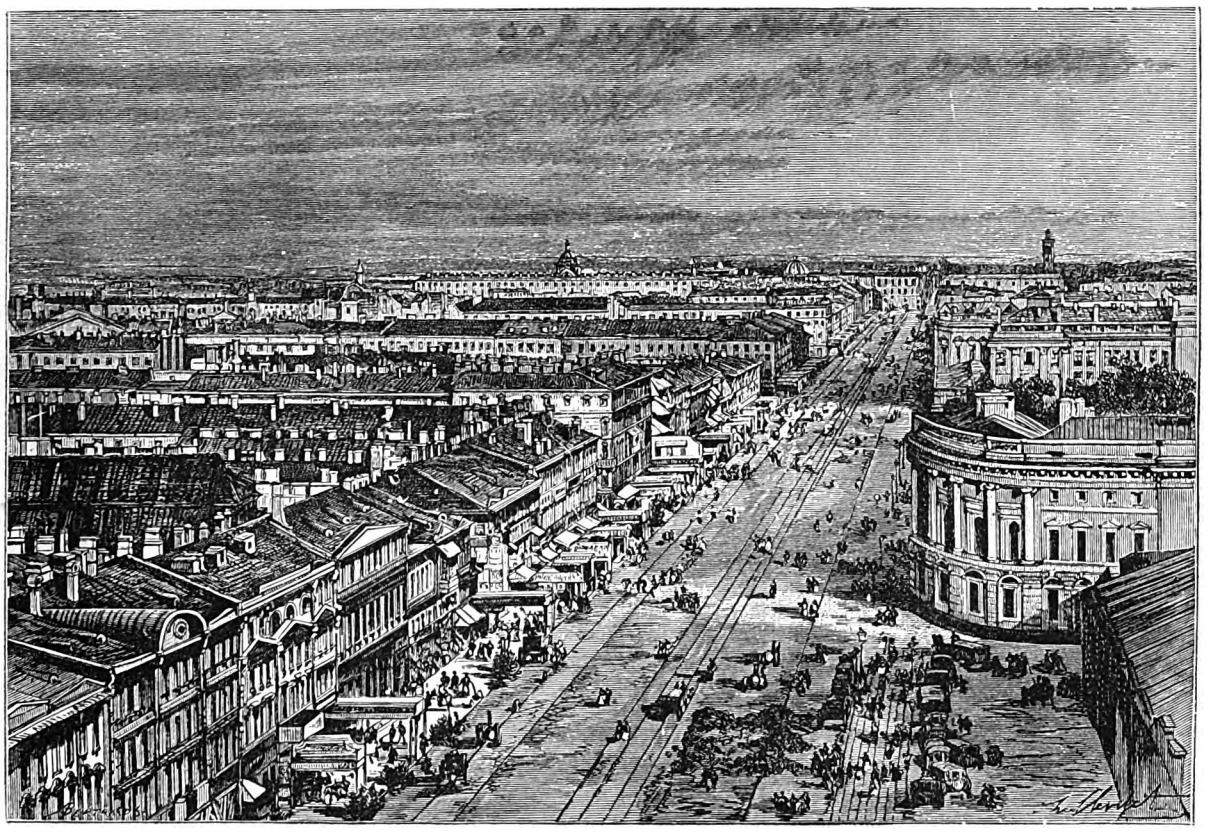
Digitized by Google

l'avait fait construire par de la Motte à proximité du Palais d'Hiver pour se retirer des bruits de la cour ; c'est un des bijoux de Saint-Pétersbourg, quoique son style grec à côté du Palais d'Hiver fasse mieux ressortir encore le style baroque et maniéré de cette masse imposante. Les richesses de ce musée sont très grandes, la peinture, la sculpture antique, les antiquités du bosphore Cimmérien, de la Sibérie, se confondent avec un ordre admirable, et, comme il n'est pas trop grand, on se retrouve toujours dans ces délicieuses salles qu'on finit par connaître et qu'on admire d'autant plus qu'on trouve toujours quelque chose qu'on n'a pas admiré la veille. En sortant de l'Hermitage, on rencontre, vis-à-vis le Palais d'Hiver, un arc de triomphe; sa couleur jaune est la seule chose qui le recommande à l'attention publique. Quelle différence avec la statue de Pierre Ier dont le piédestal en granit ne porte que ces mots : « *Petro primo Catharina secunda.* » Cette statue équestre est une des plus belles, pour ne pas dire la plus belle, de la capitale. Pierre Ier contenant son cheval sur le bord d'un rocher regarde la Néva, sa main est étendue vers l'Académie, vers la forteresse, vers ce côté de cette ville qu'il a fait surgir de terre par la seule force de sa volonté. Car Saint-Pétersbourg est bâtie sur des marais, toutes les maisons sont construites sur pilotis, et pourtant elles sortent de terre avec une rapidité qui ne nuit en rien à leur solidité, il y en a qui datent de Pierre Ier et n'ont pas l'air de s'apercevoir qu'elles sont déjà si âgées. Le rez-de-chaussée est toujours voûté, les planchers sont doubles, et, grâce à leur double châssis, les fenêtres ferment hermétiquement; les poêles, bien construits, gardent leur chaleur souvent pendant un ou deux jours. Cependant les briques dont sont formées les maisons paraissent être légères, mais l'ouvrier russe est extrêmement habile et pousse la hardiesse jusqu'à la témérité. Il n'a généralement qu'un outil, la hache ; avec ce seul instrument, il coupe une planche, la dégrossit, la façonne, la polit, puis enfin la pose. Aussi ne marche-t-il jamais sans cet instrument, qu'il porte suspendu par derrière à sa ceinture. Cette ville, sortie comme par miracle des bords de la Néva, est toute grande, toute spacieuse ; pas

STATUE DE PIERRE LE GRAND.

Digitized by Google

de petites rues, indiquant son ancienneté. La Newski, longue et grande rue, est, on peut le dire, le rendez-vous de la ville ; on y admire l'église de Kasan dont la colonnade rappelle celle de Saint-Pierre de Rome ; les magasins, qui bordent la rue des deux côtés, sont beaux et variés, mais les escaliers conduisant aux magasins en sous-sol nuisent à la régularité des trottoirs. En général bon nombre de ces magasins sont occupés par des marchands de comestibles et par de petits *traktir* ou marchands de boissons : car le Russe aime assez à boire, et l'ivrogne de Saint-Pétersbourg ne ressemble pas aux autres ; même



SAINT-PÉTERSBOURG. — PERSPECTIVE NEWSKI.

dans son ivresse, il conserve une bonhomie et un respect dû en partie à son bon naturel, en partie à son éducation. Combien de fois nous en avons rencontré qui, ayant si bien fêté le dimanche, qu'ils avaient de la peine à se tenir sur les jambes, s'écartaient pourtant respectueusement sur notre passage. Grâce au thé, cependant, l'ivrognerie tend à disparaître peu à peu.

Vers la fin de notre séjour à Saint-Pétersbourg nous nous étions logés à l'hôtel d'Angleterre, car notre petit appartement meublé n'était plus tenable et la nourriture était trop mauvaise, les *traktir* ou restaurants qui remplacent ici ceux du Palais-Royal, tels que Milbret, ne les valent certainement pas, soit dit sans orgueil de patriotisme. La nourriture russe n'est pas mauvaise, mais il faut y être habitué, et elle

Digitized by Google

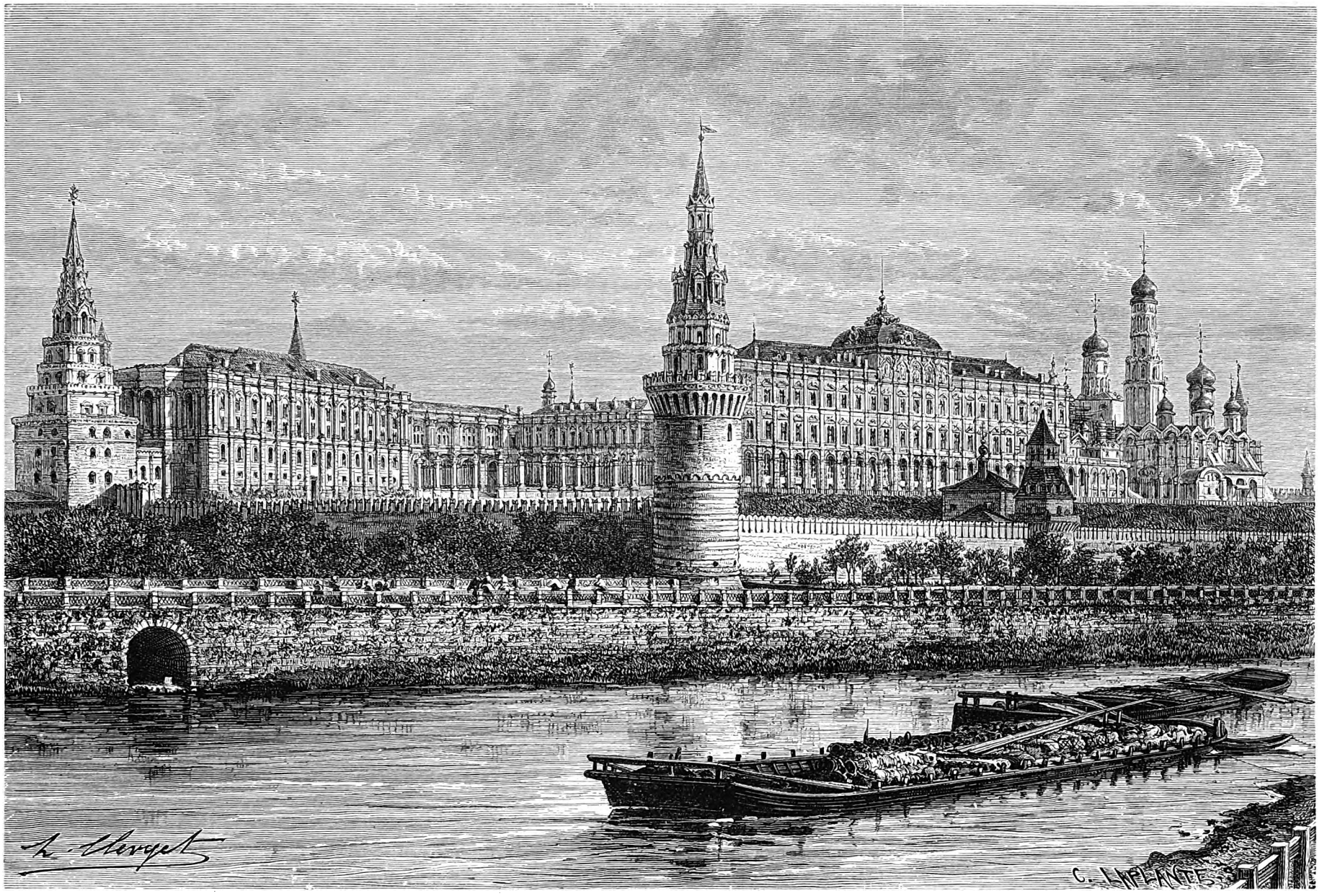
doit être bien faite ; dans de bons restaurants et chez les particuliers, elle est très bonne : certains plats tels que le *borche*, le *chtchi* (soupe), le cochon de lait, ont une saveur étrange à laquelle on s'habitue très volontiers. C'est des fenêtres de l'hôtel que nous pouvions admirer l'église Isaac-Dalmate, la cathédrale russe par excellence. Cet édifice rappelle le Panthéon de Paris, mais il a les quatre faces pareilles. Cette église fut bâtie par un Français appelé Montferrand, en 1819. L'architecture en est simple, malgré ses

UN CABARET RUSSE (P. 25).

proportions gigantesques ; mais ses richesses en font, je crois, la plus riche cathédrale du monde ; ses degrés de granit reposent sur une forêt de pilotis, les colonnes des quatre péristyles, également en granit, sont ornées de chapiteaux corinthiens en bronze. La coupole est toute dorée et surmontée d'une immense croix. Les colonnes revêtues de malachite et de lapis-lazuli, les peintures, les images, les objets en or couverts de pierres précieuses qui décorent l'intérieur, sont impossibles à décrire.

La première visite cause un éblouissement complet : ce n'est qu'à la seconde qu'on peut se rendre compte de toutes les richesses enfouies dans ce monument. Après cet édifice, je trouve celui de l'Amirauté un peu disproportionné, trop long pour sa hauteur ;

Digitized by Google



MOSCOU. — VUE GÉNÉRALE DU KREMLIN (P. 30).

Digitized by Google

la petite flèche qui se trouve au milieu ne laisse pas que de faire un singulier effet.

Le palais Michel, le palais de Marbre sont remarquables, mais ce qu'il y a certainement de plus beau à Saint-Pétersbourg, c'est la Néva enfermée dans ses quais de granit; et, malgré ses solides fermetures, elle s'échappe pourtant bien des fois, et dans sa course folle dévaste tout sur son passage. Sa plus terrible équipée fut celle du 7 novembre 1824. Furieuse sans doute d'avoir été depuis 1777 comprimée dans ses débordements, elle dépassa cette fois toutes les limites du possible, entrant dans les rues, entraînant tout sur son passage; des villages entiers furent emportés, et aucune habitation ne put résister à sa fureur. Plus de cinq cents personnes en furent victimes. Pourtant en ce moment elle est bien calme, métamorphosée en miroir glacé dans lequel le soleil pâli se mire discrètement. Qui soupçonnerait ses ravages en voyant ces eaux vagabondes changées en blocs de glace, qu'on transporte dans des traîneaux. Les conducteurs paraissent ne pas s'apercevoir de la froidure des sièges sur lesquels ils sont hissés.

Cet élément terrible peut à grand'peine être comprimé ; il n'en est pas de même du feu, dont on peut toujours faire la part, et, à Saint-Pétersbourg, le service des pompes à incendie est fort bien organisé. Des signaux sont placés au haut des tours; l'hiver les pompes sont portées sur des patins et elles glissent avec rapidité. Lorsqu'un incendie se déclare, les personnes accourues pour le voir ne s'occupent nullement de faire la chaîne, comme chez nous; tout se passe avec un calme parfait, et ceux qui sont chargés de l'éteindre ont seuls le droit de prêter leur concours. Singulier peuple, soumis, complaisant, mais façonné à une étrange discipline, regardant, quand il le faut, sans voir.

Après un séjour de quatre mois à Saint-Pétersbourg, après une interminable succession de pas et de démarches, M. de Ujfalvy obtint enfin la permission d'aborder l'Asie centrale, grâce à l'intervention de M. de Séménoff et du baron Osten-Saken, grâce surtout au bon vouloir du général de Kauffmann, qui s'était empressé d'envoyer son acquiescement. Le 2 janvier, dans la soirée, nous partions pour Moscou.

Les dames ne comprenaient pas que je fusse décidée à suivre mon mari. C'était folie qu'une femme s'avisât d'une telle aventure ; courir les grands chemins ! passe encore s'ils avaient été suffisamment frayés. Assurément vous n'en reviendrez pas ! — Et de fait, quand j'en revins, on s'extasia de ma réapparition, comme d'une résurrection.

Remercions ici la compagnie des chemins de fer de Saint- Pétersbourg à Moscou. On voyage à l'aise dans ses vastes wagons garnis de fauteuils qui se transforment à votre gré en lits, en canapés, en chaises-longues. Un seul défaut, rien n'est parfait en ce monde, c'est d'être trop chauffé, critique qui peut s'adresser à tous les appartements

Digitized by Google

en Russie, surtout en dehors de Saint-Pétersbourg, car leurs doubles fenêtres sont si soigneusement mastiquées, qu'il n'y pénètre pas un filet d'air extérieur ; elles sont dénuées même du petit carreau mobile usité dans la capitale.

En somme, le voyage fut agréable, et à onze heures du matin nous étions à Moscou.

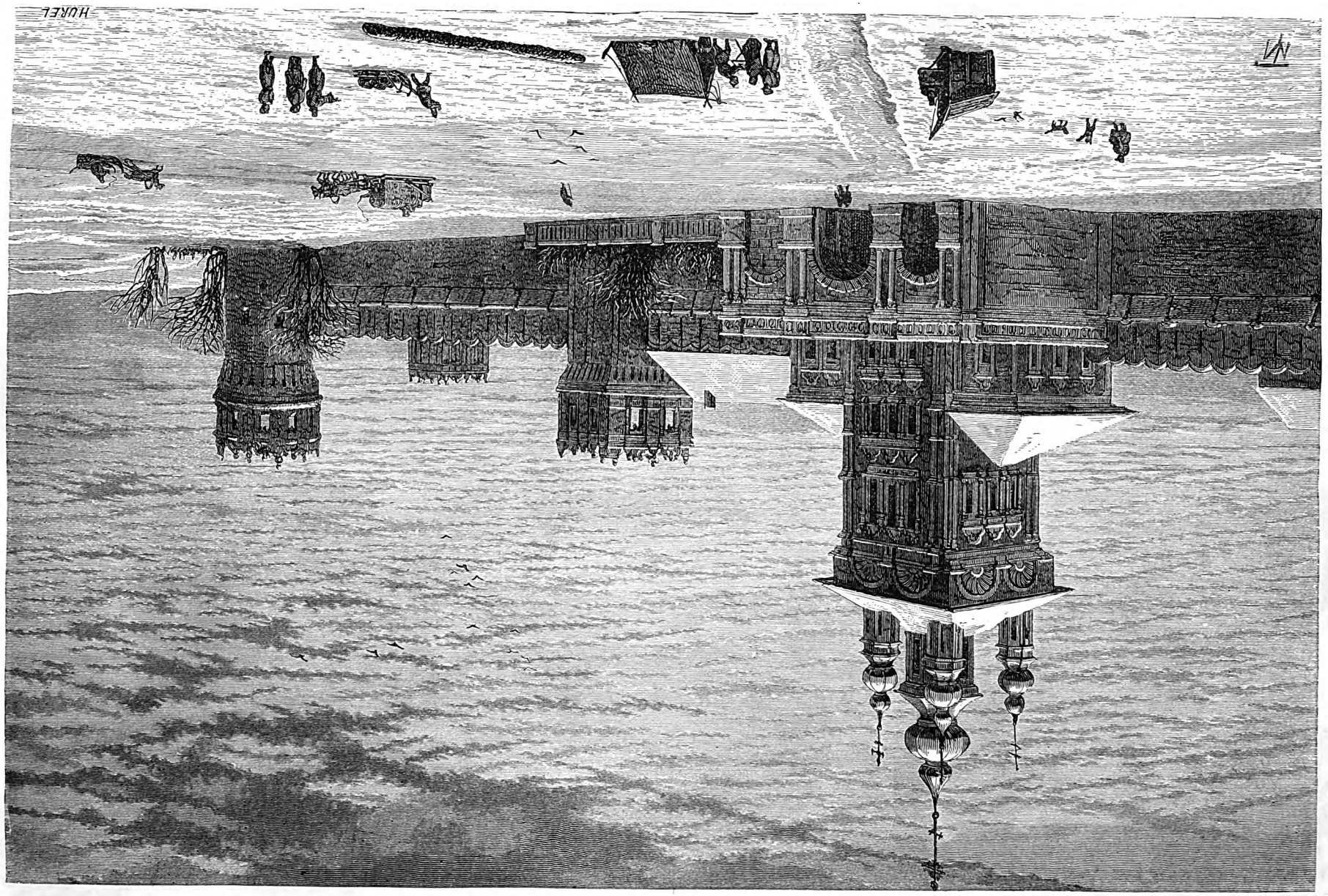
L'ancienne capitale de la Russie, celle que les Russes, les vrais Russes considèrent toujours comme telle, fit sur moi, je l'avoue, une beaucoup plus grande impression que Saint-Pétersbourg. Plus asiatique que sa jeune rivale, elle conserve, avec toutes ses églises aux tourelles élégantes et massives, un cachet que l'autre n'aura jamais. Son Kremlin est d'une ampleur et d'une originalité auxquelles le Palais d'Hiver, malgré son air de grandeur, ne saurait être comparé.

Le Kremlin ressemble à un polygone irrégulier flanqué de dix-huit tours. Il communique avec la ville au moyen de cinq portes appelées Tikolskya, Spasskya, Troïtskya, Taïnitskya et Borvoïtskya vorota. En passant sous la porte Sacrée (Spasskya vorota), on est obligé de se découvrir devant l'image miraculeuse du saint Sauveur placée au-dessus de cette porte. Par un froid de 20 degrés Réaumur, comme il arrive souvent dans cette ancienne capitale, ce n'est pas très agréable ; on a le temps, comme elle est assez large, d'y attraper un bon rhume de cerveau ; c'est en passant sous cette porte que l'on sent les avantages d'être du sexe féminin : le moyen d'ôter son chapeau ou son bonnet, puisque se rendre à l'église sans ce gracieux couvre-chef est un manque de respect ! Cette porte a été bâtie en 1491 par Pierre-Antoine Solarius, célèbre architecte. On compte trente-trois cloches dans cet immense et original monument qui porte le nom de Kremlin, et elles sont toutes d'une assez belle dimension, mais la plus grande, la reine de toutes les cloches présentes, passées et à venir, gît triste et isolée dans son immensité, près du clocher d'Ivan Vélikoï. Elle avait été fondue en 1733, sous le règne de l'impératrice Anne, par un ouvrier russe appelé Ivan Khotorine. La poutre qui la portait devait être énorme. Un incendie arrivé en 1737 la dévora. La reine des cloches n'ayant plus rien pour la soutenir dans son élévation tomba majestueusement sur le sol, mais si heureusement, que, sans l'énorme trou qui a entamé son bronze royal, on pourrait croire que c'est une originalité de plus au milieu de toutes les autres qui composent ce palais.

Au milieu de toutes les églises qui sont dans le Kremlin, la plus antique est celle de Spass na Boron (l'église du Sauveur dans la forêt) ; c'est aussi autour d'elle que le grand palais du Kremlin a été bâti, et elle se trouve au milieu de la cour. Ivan Kalita y distribuait autrefois ses aumônes, et le peuple accourait vers lui comme autrefois vers saint Louis rendant la justice sous les grands arbres du bois de Vincennes. Bonté, justice, rares qualités surtout pour un souverain ! Jusqu'au quinzième siècle, les

Digitized by Google

MONASTÈRE DES FEMMES A MOSCOU (P. 33).



grandes-duchesses y furent enterrées. Le grand palais du Kremlin a été bâti de 1838 à 1848 par l'empereur Nicolas; sa façade principale regarde la Moscova, et, des fenêtres de l'hôtel Kokoref, où nous habitions, je pouvais contempler à mon aise cette façade percée de trois rangées de fenêtres qui font croire à trois étages, quand il n'y en a réellement que deux. O fausseté, tu te glisses jusque dans les bâtiments ! Aussi les salles du *bel étage*, comme on appelle le premier en Russie (qui est quelquefois le troisième, le rez-de-chaussée comptant pour un), s'en ressentent-elles, gagnant en élévation ce qu'elles perdent en vérité.

LA GROSSE CLOCHE ET LA TOUR D'IVAN VÉLIKOÏ (P. 30).

La plus belle salle, à mon goût, est la salle Saint-Georges, consacrée à l'ordre de chevalerie qui porte ce nom; ses dimensions colossales et la sévérité de l'ornementation vous frappent, et les détails vous font une impression ineffaçable. Tous ceux qui ont contribué à fonder la grandeur russe et ceux qui, maintenant encore, la conservent, y ont droit de cité; les noms les plus modestes se confondent avec les plus orgueilleux. Les murs de la salle sont tapissés de marbre blanc sur lequel est gravé le nom de chaque régiment ayant pris part aux conquêtes, puis en marge de ce singulier livre le nom de tous les chevaliers de l'ordre. Une statue colossale représentant un Saint Georges à cheval perçant le dragon de sa lance orne l'une des belles cheminées de ce vaste salon. Puis vient la salle Saint-Alexandre, fondée par Catherine. La salle Saint-André, affectée à l'ordre de chevalerie qui porte ce nom, est en même temps la salle du trône. Il faut encore signaler la salle

Digitized by Google

des chevaliers-gardes, celle de Sainte-Catherine, en l'honneur de l'ordre de ce nom, qui fut fondé en 1714 (il n'est composé que de dames dont l'impératrice est la grande maîtresse), et enfin celle de Saint-Vladimir, de forme octogone ; ces salles forment les salons de réception. A l'occasion de son couronnement, l'empereur admet au Kremlin toutes les classes de la société, depuis le paysan jusqu'aux princes, et cette réunion porte le nom de *mascarade*.

A la suite de ces salles se trouvent les appartements de l'empereur et de l'impératrice. Le *Krasnoé Krilzo* (Perron rouge) était réservé à l'entrée et à la sortie solennelle des tzars et des ambassadeurs. L'église du *Spass za Zolotoïou réchotkoï* (le Sauveur à la grille dorée), bâtie en 1635, est l'église où la famille du tzar faisait ses prières et ses dévotions. L'*Oroujeynaya palata* (la salle d'armes), plus communément connue sous le nom de trésor, est le musée des souverains ; ces derniers ainsi que les princes russes y ont entassé pendant des siècles les objets les plus remarquables, qui constituent en effet un véritable trésor.

Outre les souvenirs historiques, les richesses qui y sont enfermées, les pierres précieuses qui ornent les trônes, les sceptres, les couronnes, les vêtements de cour, la vaisselle d'or et d'argent, font de ce musée le plus riche de l'Europe ; l'œil est réellement ébloui, les merveilles des contes orientaux défilent devant vos yeux, et l'on se croit transporté dans les jardins féeriques du palais d'Aladin. Un superbe vase de Sèvres, une horloge en bronze des plus originales, le portrait de Catherine la Grande, le brancard de Charles XII, le lit de campagne de Napoléon Ier, pris au passage de la Bérésina, les bottes fortes de Pierre le Grand, son habit de matelot porté par lui à Saardam, lorsqu'il y étudiait l'art de construire des navires, et surtout le gros bâton appelé *doubinnka* avec lequel Pierre Ier punissait de ses propres mains ses sujets qu'il voulait traiter d'une manière paternelle, vous rappellent à la réalité. Cette correction paternelle ne devait pas être une illusion, administrée par un homme qui, à en juger par ses œuvres, ne faisait rien à demi ; on voit passer devant ses yeux tous ses vassaux courbés sous le despotisme impérial et s'estimant heureux d'être frappés par leur maître. Ce souvenir, évoqué au milieu de ces richesses enfouies dans quatre salles immenses dont la dernière est décorée par une statue en marbre de l'empereur Napoléon Ier, prise par les Russes à Hambourg, me fit éprouver un sentiment de soulagement, et, comparant notre siècle à l'autre, je m'estimais heureuse d'être du dernier.

Le monastère de *Vosnessenskoï* (des femmes) est vraiment remarquable ; son aspect répond bien à son nom, toutes les grandes-duchesses, les princesses et les tzarines qui y ont été ensevelies, depuis le quinzième siècle jusqu'au dix-huitième, doivent y dormir en paix. Ce monastère abrita Maria Mnichek, lorsqu'elle était fiancée du faux

Digitized by Google

ÉGLISE SAINT-VASSILI, SUR LA PLACE ROUGE A MOSCOU (p. 41).

Digitized by Google

Dimitri, et enfin Marthe, mère du tzar Michel, et Eudoxie, la première femme de Pierre Ier, y prirent le voile. Notre cicerone n'ajouta pas qu'elles le prirent forcément, mais il est aisé de le deviner.

Les casernes n'ont rien d'extraordinaire ; devant elles sont rangés, en ordre bien entendu, les anciens canons ; comme il y a la reine des cloches, il y a aussi le roi des canons, appelé *Tzar-pouchka ;* il me semble que l'allégorie est bien trouvée. Le nom de son fondeur est connu tout comme celui de la reine des cloches : c'est Tchokhoff (en 1585). Ce canon a cent cinquante-deux ans de plus que sa compagne ! Il me semble que c'est un peu beaucoup, mais entre cloche et canon !

Après le Kremlin, le monument le plus remarquable est certainement le *Vassili Blajennoï*, ou la cathédrale de Pokrovski *sur le Fossé*. Cet édifice original, avec ses nombreuses tours grandes et petites, est sorti de terre sur un désir de Jean le Terrible, pour consacrer la mémoire de la double prise de Kasan et d'Astrakhan, et la première de ces deux villes en paya les frais. Si le nom du tzar est resté, celui de l'architecte est demeuré inconnu. *Vassili Blajennoï* n'est pas, comme on aurait pu le croire, le nom de l'obscur artiste, c'est celui d'un contemporain, enterré dans cette basilique et reconnu pour saint. Qu'avait-il fait ? Je crois bien qu'on n'a jamais pu le savoir, mais bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée : en vertu de cet axiome, qui était déjà vrai en Russie à cette époque, la basilique porte fièrement le nom de ce sujet du terrible Jean, qui, pour récompenser sans doute l'architecte, lui fit crever les yeux. La légende dit que c'était pour l'empêcher de construire autre part un tel chef-d'œuvre, car ces onze chapelles indépendantes, et cependant reliées entre elles par des corridors quelquefois si étroits qu'une personne seule peut à peine y passer, sont tout à fait extraordinaires et étonnent autant par leur nouveauté que par leur beauté.

Un souvenir historique bien intéressant, c'est la maison des boyards Romanoff, ancêtres du tzar actuel. Malheureusement elle a dû être reconstruite en entier en 1856, mais l'imitation exacte de l'original nous montre ce qu'était au seizième siècle la demeure des anciens boyards russes. On a peine à comprendre comment ces grands seigneurs pouvaient se trouver à l'aise dans ces petites pièces aux fenêtres étroites, aux escaliers plus étroits encore et aux portes si basses, qu'il faut incliner gravement la tête pour y pénétrer. On y voit tous les objets qui ont appartenu à cette royale famille : la crosse du patriarche Philarète Romanoff, l'armure du prince Michel Féodorovitch, les petites poupées revêtues du costume de l'époque ayant servi aux amusements des princesses de cette noble famille. Tout y est resté tel que cette maison était à cette époque ; on croit voir ces robustes seigneurs prêts à vous faire les honneurs de leur

Digitized by Google

royale habitation ; les chambres sont aussi froides et aussi rigides que leurs habitants.

Plusieurs hôtels ont aussi conservé quelques traces de la vie commerciale de cette époque, mais quelle différence entre notre temps, qui est essentiellement porté de ce côté pratique de la vie, et celui où les coups d'estoc étaient pourtant beaucoup plus en honneur !

Après cette visite, nous retournâmes à l'hôtel Kokoref, hôtel russe qui, hâtons-nous de le dire, n'est pas l'idéal des hôtels. La vue du Kremlin nous dédommageait bien un peu, mais pas assez pourtant pour ne pas nous faire regretter le confort dont nous étions privés.

Cependant l'hôtel est superbe avec ses grandes pièces, ses corridors immenses, mais l'intérieur laisse beaucoup à désirer. Heureusement notre séjour ne devait pas être de longue durée et nos journées se passaient en visites et en achats : la rue Loubianka, une des plus fréquentées de la ville, fut bien des fois parcourue par moi dans toute sa longueur. Il nous fallait acheter des provisions de bouche et des fourrures en peau de mouton pour notre voyage en Sibérie; toutes ces choses se trouvent plus facilement ici qu'à Orenbourg. La propriétaire d'un magasin de confiserie, Française de naissance, me fut, je dois le dire, d'un grand secours ; elle m'indiqua l'adresse d'un marchand de comestibles chez lequel je trouvai tout ce dont j'avais besoin. Je traversai ainsi l'*Ohotniiriad* (marché *Ohotnii*), le premier marché de la ville pour les approvisionnements, tenu sur l'emplacement occupé autrefois par la cour des Monnaies. Près de ce marché, est située la maison de l'Assemblée de la noblesse. La grande salle peut contenir 4,000 personnes. On voit bien qu'on ne regarde pas au terrain ; ici tout est grand, vaste, on sent qu'on a l'espace immense des steppes devant soi. Un peu plus loin, se trouve la place du Théâtre, sur laquelle s'élève majestueusement le grand théâtre bâti en 1824 par l'architecte Bauvais. Après avoir été endommagé par un incendie, il fut restauré en 1856 par Kavoss. C'est l'une des plus belles et des plus vastes salles du monde, sa construction est à l'italienne, ses rangs de loges y sont disposés au-dessus les uns des autres et chacune d'elles est pourvue d'un salon. Quoique je goûte peu ce genre de construction, je m'y trouvai très bien et j'admirai un ballet où, grâce à l'immensité de la scène, on avait pu déployer un luxe de décors inimaginable. Outre les ballets, dont les Russes paraissent être très friands, on y joue l'opéra russe et italien ; la façade du grand théâtre ressemble à celle de l'Odéon de Paris, le degré en moins.

Tout à côté, et sur la même place, s'élève modestement le petit théâtre : drames, vaudevilles, opérettes russes, s'en donnent à cœur joie ; point de langues barbares, la langue nationale y a seule droit de cité, et c'est de toute justice, car enfin la langue russe n'est pas plus laide qu'une autre langue, au contraire ; d'ailleurs où trouverait-elle

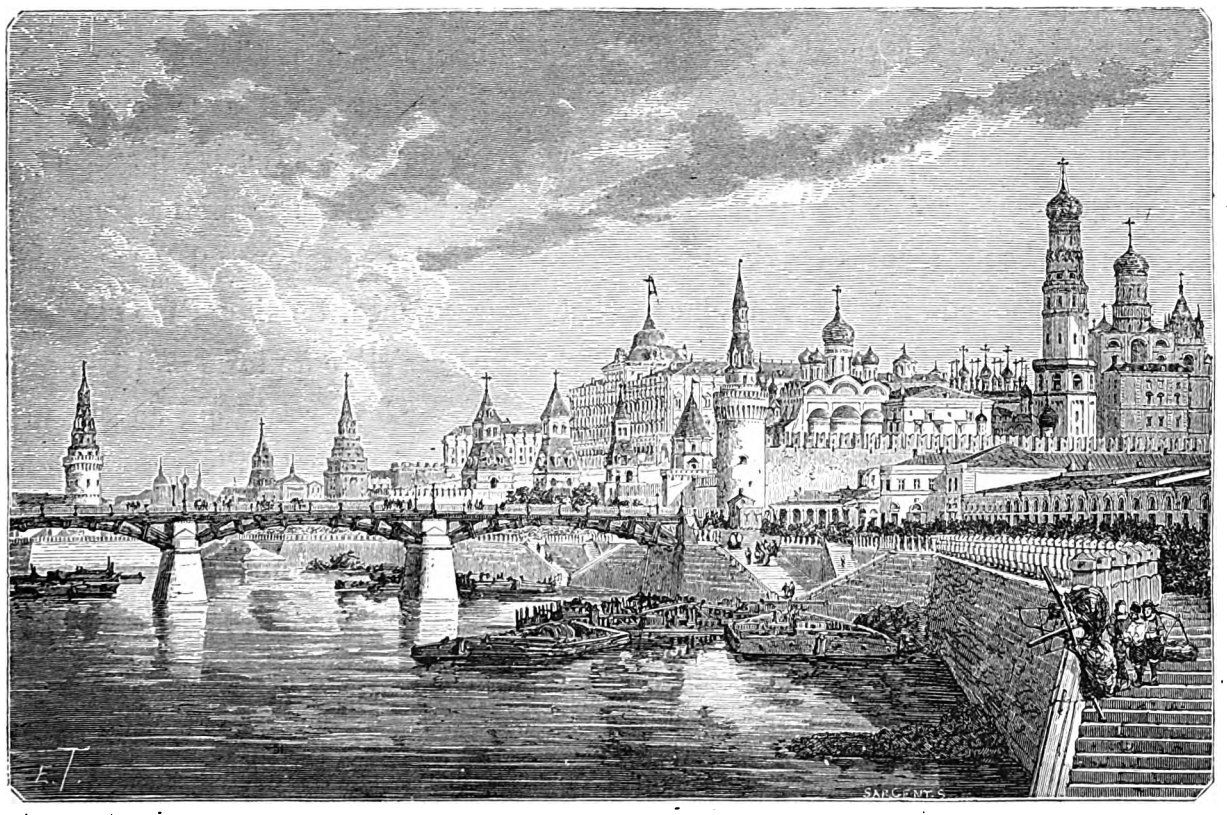
Digitized by Google

PORTE DE LA RÉSURRECTION, SUR LA PLACE ROUGE A MOSCOU (P. 37).

Digitized by Google

l'occasion de se développer et de se perfectionner si ce n'est chez elle, d'autant plus que les artistes qui y jouent sont les meilleurs de toute la Russie.

Je me rappelle que c'est dans un des deux plus beaux passages de la ville que je fis provision de laine à tapisser; le passage Galitzine et le passage de la maison Solodovnikoff ont des magasins tellement variés, qu'ils constituent un des ornements de cette ancienne capitale. Dans la maison Solodovnikoff se trouve le théâtre français.



VUE DE MOSCOU PRISE DE LA MOSKOVA.

Le Pont-des-Maréchaux (nom d'une rue), sur la Neglinnaya, possède les plus beaux magasins de Moscou ; ceux de Khlebnikoff et de Oftchininkoff sont renommés pour leur orfèvrerie, cette orfèvrerie émaillée, si bien en rapport avec les monuments multicolores de cette ville. Le quartier est presque tout français, la colonie française s'y est groupée à cause sans doute du voisinage de l'église catholique. La tour *Souhareff*, bâtiment massif et solide, est surmontée d'une autre tour octogone terminée en forme de cône; comme elle est construite sur un terrain très élevé, on l'aperçoit de fort loin. Bâtie de 1692 à 1695 en mémoire de la fidélité au tzar du régiment des *Streltzys* du Stolnik Souhareff, elle servit successivement de logement pour l'administration de ce régiment, puis Pierre Ier la transforma en école de mathématiques et de navigation.

Digitized by Google

Ensuite on y plaça le premier observatoire de la Russie ; le bureau de l'amirauté y prit place à son tour, et, en 1832, le réservoir d'eau qui alimente les fontaines de Moscou le remplaça [1]. Espérons que ces transformations ont pris fin et que, nouveau Protée, elle se fixera dans son élément humide. La porte Rouge (*Krasnié vorota*) est une des plus belles portes de Moscou ; elle fut bâtie en 1742 par les marchands de la ville à l'occasion du couronnement d'Élisabeth Ire.

Le plus vaste édifice de Moscou est bien certainement la maison des Enfants Trouvés ; les cinq étages qui le composent sont percés de 2 228 fenêtres. Le deuxième, le troisième et le quatrième étage sont consacrés à l'éducation de huit cents jeunes filles qui y reçoivent gratis une éducation complète ; en échange, elles doivent pendant six ans se consacrer à l'éducation publique et même privée : l'État les envoie dans tous les coins et recoins de l'empire pour y répandre les lumières qu'elles ont acquises ; la maison leur donne un trousseau, et, lorsque, après les six années accomplies, elles se retrouvent sans emploi, elles peuvent toujours retourner au doux gîte de leur enfance. Le cinquième étage est consacré aux enfants trouvés. Ces enfants, dont le nombre s'élève à plus de 30 000, sont transportés à la campagne où ils sont parfois adoptés par les paysans qui en ont pris soin. Tous les enfants sont reçus sans distinction. Cet établissement philanthropique fut fondé en 1764 par Catherine II. Il ne faut pas non plus que j'oublie de parler du *Zamoskvorétchié*, cette partie de la ville qui ne fut fondée qu'au commencement du dix-septième siècle, tant cette surface favorisait les invasions de l'ennemi, mais, à partir de cette époque, elle se peupla rapidement et rattrapa bientôt le temps perdu. On y trouve beaucoup de vieux édifices, l'esprit moscovite y est plus tenace que dans les autres quartiers, le mouvement des rues y est nul, et pourtant les maisons sont grandes et neuves, mais les portes y sont souvent fermées ; on dirait le faubourg Saint-Germain de Paris. La maison Pachkoff, qui se trouve dans ce quartier, a été convertie en musée public de Roumiantzeff et en musée ethnographique de Dachkoff. Ce musée possède une bibliothèque riche de 300 000 volumes, de 3 900 manuscrits anciens, de tableaux de différentes écoles étrangères et de l'école russe, de 50 000 objets antiques, etc.

Le monastère Donskoï, qui a été fondé en 1592, renferme l'un des plus beaux cimetières de la ville ; c'est le Père-Lachaise de Moscou : une quantité de célèbres familles russes y ont leur sépulture. Citons aussi le musée du prince Galitzine et le temple du Sauveur, grandiose et solide édifice dont la base repose sur l'une des plus hautes élévations de terrain de Moscou. Tout en pierre de taille dure, je crois qu'il pourra braver les injures du temps. Les blocs de granit rouge sur lesquels il est porté

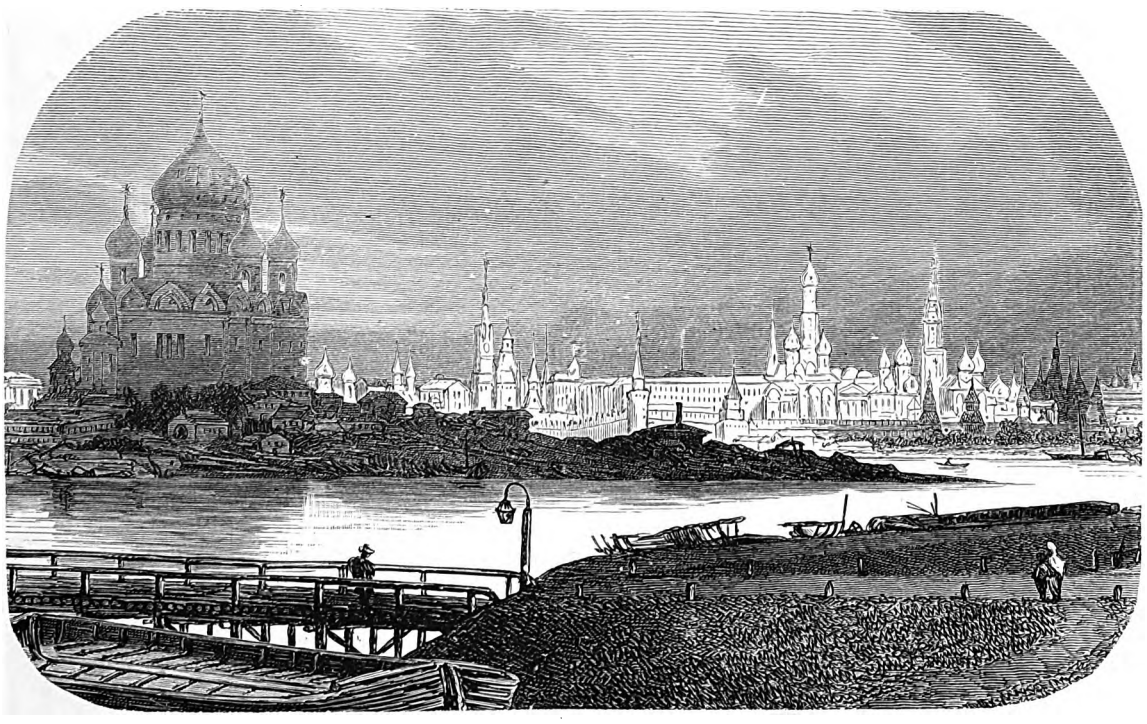
1. La plupart de ces renseignements sont empruntés à un petit guide inédit dû à la plume du prince Dolgorouki, gouverneur général de Moscou. Le prince a bien voulu m'offrir gracieusement ce guide lors de mon passage dans cette ville.

Digitized by Google

font un bel effet ainsi que les figures en haut-relief qui décorent les murailles. Son aspect est magistral, et sa coupole, flanquée de ces petites tours inévitables à une église russe, est si haute, qu'on a dû donner aux figures des proportions colossales; celle de Dieu le père mesure 12 mètres et demi. Les salles, les murs, les escaliers, sont en marbres de différentes couleurs.

La maison des archives est aussi très remarquable ; l'église de *Rojdestvo Bogoroditzi v Poutinnkah* est la plus ancienne des églises de Moscou ; elle date du seizième siècle, et son nom, *Poutinnkah*, vient probablement de ce que l'on s'y disait adieu lorsqu'on se mettait en route. Enfin l'arc de triomphe, érigé en souvenir des campagnes de 1812 à 1815, est beaucoup mieux réussi que son frère de Saint-Pétersbourg.

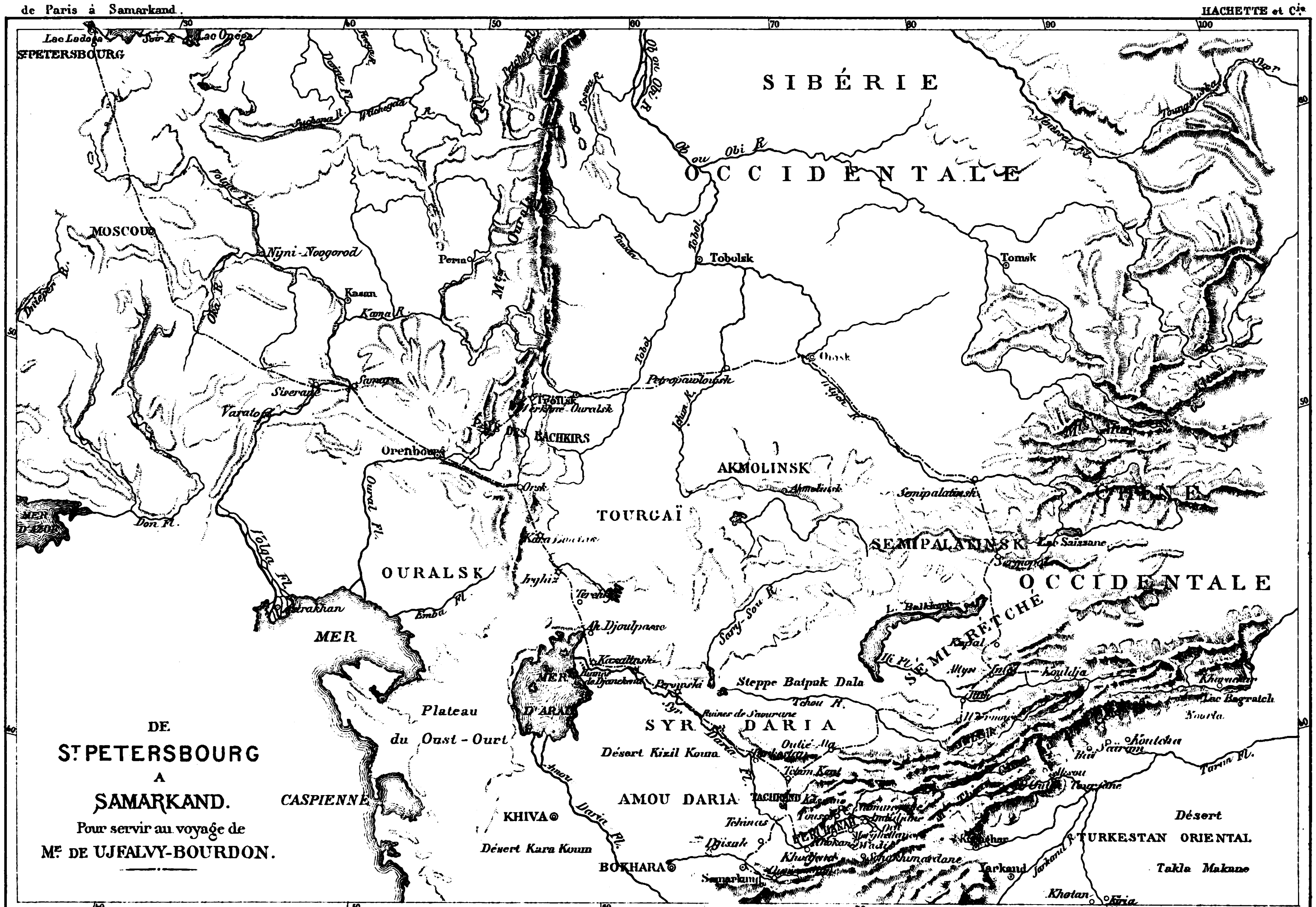
Je m'arrête, car je suis fatiguée, et vous aussi, cher lecteur ; cependant je n'ai pas énuméré tous les monuments remarquables de cette antique ville, bien supérieure, à mon avis, à la nouvelle capitale. Quel merveilleux coup d'œil, vue du Kremlin, cette étrange cité n'offre-t-elle pas, avec ses 7 cathédrales, ses 284 églises, ses 30 chapelles, ses 10 églises de différentes croyances, ses couvents, ses palais, ses théâtres, avec tous ses clochetons, toutes ses tourelles, au milieu de ces bâtiments sévères ! Tout cet ensemble est d'un effet fantastique, on sent l'Orient dans l'Occident, et ce pêle-mêle vous fait rêver à toutes les douceurs d'une fusion impossible entre tous les peuples.



VUE GÉNÉRALE DE MOSCOU PRISE DU GUÉ DES GRIMÉENS.

Digitized by Google

HACHETTE et Cie



DE
St PETERSBOURG
A
SAMARKAND.
Pour servir au voyage de
Me DE UJFALVY-BOURDON.

Imp. Dufrénoy, 34 Rue du Four St Germain.

Gravé par Erhard

Digitized by Google

UNE CHAUMIÈRE RUSSE SUR LES BORDS DU VOLGA.

CHAPITRE III

DE MOSCOU A ORENBOURG

En route. — Les deux Tatars. — Orenbourg. — La Sakmara. — Le quartier pauvre des Cosaques. — Un souvenir de Pougatcheff. — Le Ménavoïdvor. — Le Caravansérail. — Les Bachkirs et leur honnêteté. — Mes réflexions politiques tournent au triste. — La mosquée. — Visite chez le mollah. — Bonheur des femmes dans le harem. — L'aveugle musicien. — Je m'apitoie encore sur les femmes. — L'ex-khan de Khokand. — Ma commisération s'étend sur les chameaux.

Nous ne restons pas longtemps dans cette ville, en dépit de ses attraits; nous avions hâte de commencer notre véritable voyage. Aussi, après quatre jours employés par mon mari en achats pour le gouvernement et en visites de toutes sortes, nous sommes vite partis pour Orenbourg par le chemin de fer qui venait d'être ouvert jusqu'à cette ville depuis cinq ou six jours. Avec un peu de fatuité nous aurions pu croire qu'on l'avait construit pour nous. Mais en Russie comme ailleurs le chemin de fer n'attend personne. Après deux jours et deux nuits, nous sommes descendus à Sizrane, où nous vîmes, enfouis dans sa fourrure et portant (comme les arbres de la Bourse à Paris) une vaste collerette-cuvette, notre premier Tatar. Sans le flatter, il était très laid. En revanche, son domestique (deuxième Tatar) était d'un assez beau type et semblait le faire valoir. Où la coquetterie va-t-elle se nicher?

De Sizrane nous franchîmes deux stations et nous descendîmes pour traverser le Volga en traîneau, car le pont n'existait pas encore, et nul moyen de bâtir par un froid de — 28° Réaumur. Les traîneaux étaient couverts en toile; c'est ce que leurs

Digitized by Google

conducteurs appellent un traîneau fermé. Jugez si le vent nous soufflait glacial au visage. Heureusement la majesté du spectacle compensait la rigueur de la température ; on ne contemple pas tous les jours un fleuve immense comme le Volga, surtout quand il est complètement gelé et recouvert de neige. Il nous fallut plus d'un quart d'heure, montre en main, pour le traverser, et nos équipages étaient attelés de trois chevaux. Le train attendait à l'autre rive. Les petits villages que nous traversions et qui sont situés

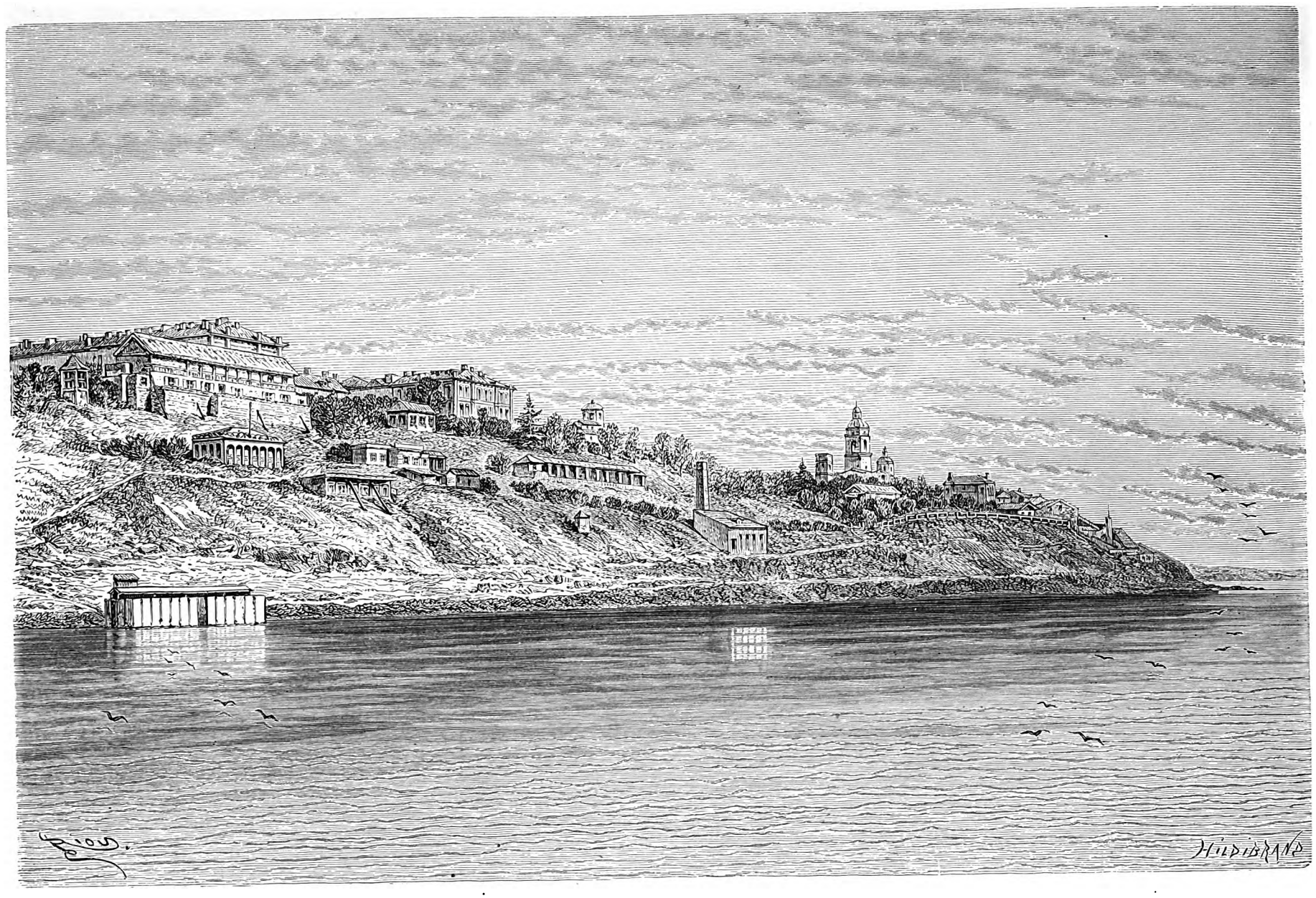
INTÉRIEUR D'UNE CHAUMIÈRE RUSSE.

sur le bord du Volga avaient un air d'aisance et de propreté auquel on n'est pas habitué ici. Tous les habitants, couverts de leurs fourrures, accouraient pour nous voir passer; le chemin de fer était bien nouveau pour eux.

Quarante-huit heures après, nous étions arrivés à Orenbourg; c'est une assez grande ville de 40 000 habitants environ, située sur les confins de l'Europe et de l'Asie.

Nous descendîmes à l'hôtel de l'Europe, le seul passable de cette ville, hôtel tout neuf d'ailleurs et de fort belle apparence. Les chambres du premier étage étant occupées, nous dûmes monter au second. Ce détail vous semblera bien insignifiant peut-être : j'aurais voulu ne pas le noter; par malheur nous ne trouvâmes, à ce second étage, en

Digitized by Google



VUE D'ORENBOURG DES BORDS DE LA SAKMARA.

Digitized by Google

guise de lits, qu'un matelas de cuir jeté sur une sorte d'établi en bois des plus primitifs. Je ne saurais dire si le premier étage était plus heureux. Jugez de ma déconvenue, par cette froidure et la fatigue qui m'accablait. Où étiez-vous, draps, oreillers, traversins moelleux, attirail des couchers civilisés? Ce second étage de l'hôtel d'Orenbourg me fit entrevoir tout un monde de barbarie, et mon sommeil ressembla un peu à celui du vagabond qui couche sur la dure.

La ville est assez agréable; ses maisons ont un air honnête. Un magasin, entre autres, frappe mes regards; il est situé dans la belle grande rue d'Orenbourg et porte en français l'inscription « Soieries de Lyon ». Cette enseigne, égarée au milieu d'une population de Kirghises, de Bachkirs et de Tatars, a bien lieu de surprendre une Parisienne.

JEUNE FILLE RUSSE DES BORDS DE LA SAKMARA (ENVIRONS D'ORENBOURG).

Notre promenade nous conduit en haut d'une espèce de terrasse, d'où l'on voit se dérouler à ses pieds la Sakmara, rivière qui se jette dans l'Oural, séparant majestueusement l'Europe et l'Asie. Au loin s'étendent les steppes!..... Sur l'autre bord de la rivière s'élèvent des arbres et de jolies maisons de campagne à demi submergées au printemps par la débâcle; elles sont ravissantes l'été. Nous nous sommes arrêtés quelque temps pour jouir de ce beau spectacle : derrière nous l'Europe, en face de nous l'Asie.

Il s'agit maintenant de descendre de ces hauteurs. Je voulais reprendre le chemin qui nous y avait conduits. Nous ne devons pas reculer, me dit mon mari, en me montrant un escalier pratiqué dans la neige. Il s'y engage, je le regarde avec épouvante, mais lui, riant, grondant, m'entraîne malgré mes cris: je vois qu'il faut prendre son courage à deux mains, et, tant bien que mal, nous effectuons notre descente et nous arrivons au bord de la rivière; grâce à mon héroïsme involontaire, j'ai pu fouler les ondes glaciales de la Sakmara. Autour de nous circulaient de rapides traîneaux emportés sur un large emplacement que l'on déblaie à cet effet. C'était un spectacle agréable; malheureusement le plaisir fut gâté par la vue d'une pauvre femme cosaque qui, penchée sur un trou

Digitized by Google

creusé dans la glace, lavait son linge dans une eau à moitié congelée par un froid de 24°.

Du côté de l'Europe la rivière est bordée de misérables cabanes échafaudées de manière à ne pas être envahies par les hautes eaux. C'est le quartier pauvre des Cosaques. Ces gens-là possèdent en commun de grandes terres qu'ils cultivent à tour de rôle. Ils appliquent tant bien que mal la fameuse devise *tous pour un*, et, quand l'un d'eux vient à mourir, on l'ensevelit aux frais de la communauté, qui délivre un lot de terre à la veuve et aux orphelins. Chaque Cosaque doit avoir au service de la Russie un habillement et un cheval. Aucune femme de cette race ne se résigne à la domesticité : lui offrît-on l'emploi de femme de chambre, elle aimerait mieux mourir de faim. Leur amour de la liberté est aussi vif que l'air qu'ils respirent et que celui qu'ont respiré leurs ancêtres.

KIRGHISE.

Le lendemain de notre arrivée, nous déjeunâmes chez le colonel Léontieff, pour lequel mon mari avait une lettre de l'ambassadeur français, le général Le Flô. Ce colonel est un homme fort aimable, et sa femme, fille du général Krijanowski, gouverneur général d'Orenbourg, est charmante : c'est un ménage à demi parisien, car il a passé six années dans notre capitale ; le colonel était attaché militaire à l'ambassade. Mme Léontieff, à qui je parlai de ma descente périlleuse, me dit que les marches que j'avais franchies près de la Sakmara avaient été ensanglantées autrefois par Pougatcheff, qui s'était fait passer aux yeux des paysans pour le czar Pierre III ; qu'après six ans de révolte et de crimes, ceux-ci, lassés par de tels forfaits, s'étaient retirés de lui. Quoiqu'il ne lui fût resté qu'une centaine d'hommes à peine, on ne parvenait pas à s'en emparer, lorsque sa femme, dont il venait de tuer le propre fils, le livra aux soldats de Catherine II. Mme Léontieff me donnait ces explications en bon français : elle est très instruite, parle cinq langues avec la même aisance que la sienne. Il est vraiment étrange que seules les Françaises ne sachent en parler qu'une ; aussi, quand nous nous trouvons à l'étranger, sommes-nous toutes dépaysées ; avec une langue et des oreilles, est-il rien de plus sot que d'être réduite au rôle de sourde et muette ?

Après le déjeuner, conduite par mon aimable cicerone, nous nous sommes rendus en traîneau au Ménavoï dvor. Ainsi s'appelle le plus grand marché du commerce limitrophe et le plus curieux spectacle d'Orenbourg. Tout habituée qu'elle était à ce genre de

Digitized by Google

distraction, Mme Léontieff m'avoua qu'elle s'y plaisait à examiner la foule hétérogène amenée en ce lieu de divers gouvernements. Elle voulut m'en faire les honneurs. Le froid était si vif, que je dus me plonger la figure dans mon manchon ; la curiosité seule me décidait à laisser un peu de jour pour les yeux. Nous nous engageâmes bravement dans la bagarre ; le tumulte était complet ; une tour de Babel en raccourci ; j'entends que toutes les langues, — et quelles langues, juste ciel ! — s'entremêlaient, s'entre-croisaient, déroutaient l'attention, chacun voulant crier et vanter sa marchandise plus fort que son voisin. Ainsi que le langage, le costume était des plus variés : on y frôlait la longue robe du Tatar, le manteau fourré du Kirghise, le kalat (caftan) ouaté du Sarte, le tout surmonté des coiffures les plus diverses, depuis le bonnet pointu garni de fourrures du Bachkir jusqu'au turban du marchand boukharien.

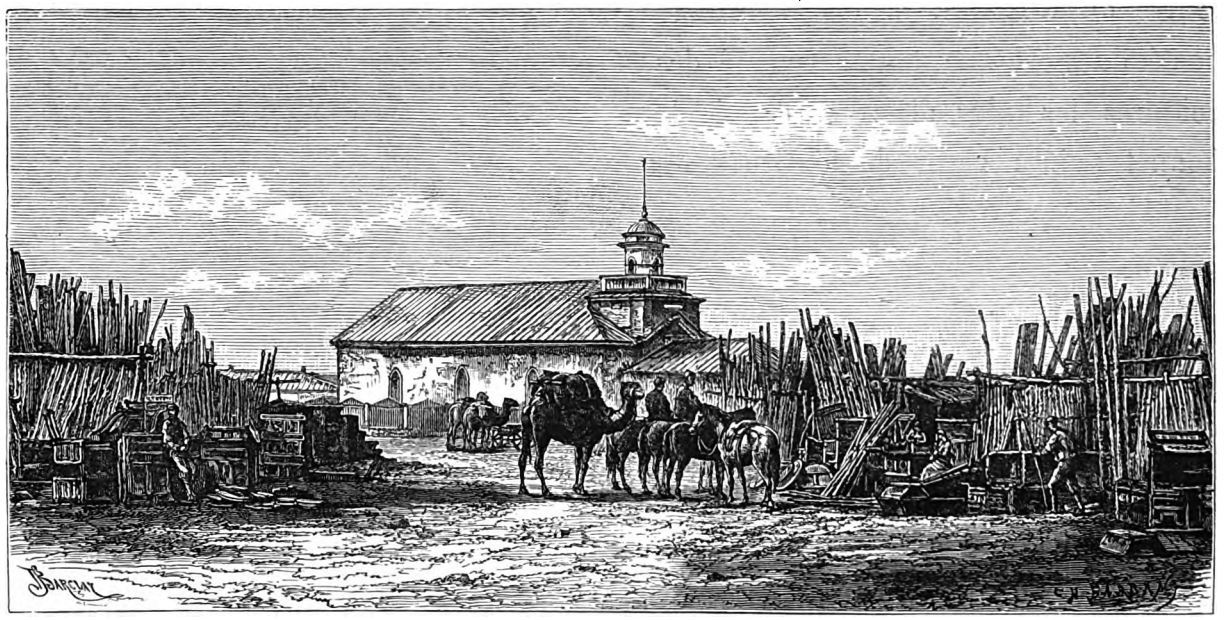
FEMME KIRGHISE.

Un fait attira mon attention : certains marchands, n'ayant de denrées ni plus belles ni plus abondantes que leurs confrères, étaient manifestement préférés par les clients ; en outre, et cela sautait aux yeux, leur vente était moins agitée, moins bruyante ; on discutait tout au plus, sans jamais disputer. On me donna l'explication de cette anomalie : les Bachkirs jouissent d'une telle réputation d'honnêteté, qu'on se porte vers eux immédiatement ; ce n'est qu'après l'écoulement total de leurs produits que l'on aborde leurs concurrents. On sait qu'ils ne tromperont jamais sur la valeur de l'argent ni sur celle de la marchandise et qu'ils ne considèrent pas l'acheteur comme une proie livrée au débitant.

Je me suis rappelé que, dans certains de nos villages de l'Est, à Givet, par exemple, et surtout dans les Vosges, les anabaptistes jouissent d'une semblable réputation et d'un pareil crédit. Ils ne viennent jamais au marché qu'ils ne s'en retournent les mains vides ; jamais la moindre dispute, voire la moindre contestation, ne surgit entre eux et un client. Cette bonne foi vaut franchement la peine qu'on la signale et qu'on la propose en exemple.

Digitized by Google

Nous avancions toujours dans cet immense caravansérail où je renonce à décrire tous les produits exposés ; les objets d'art n'y tenaient pas la plus grande place, loin de là. C'est surtout au marché qu'on apprécie la part léonine des besoins matériels et l'impérieuse revendication des exigences de l'estomac. Mais, si banal qu'il soit, le spectacle devient grandiose dans cette ville frontière, marché européen et asiatique à la fois, où l'on a comme le pressentiment d'un monde rajeuni qui fermente pour une nouvelle existence. Quels sont les instincts dominants de cette foule? Quelle idée commune s'agite dans ces têtes? Un sentiment général fait-il battre ces cœurs? Cette



LE CARAVANSÉRAIL A ORENBOURG.

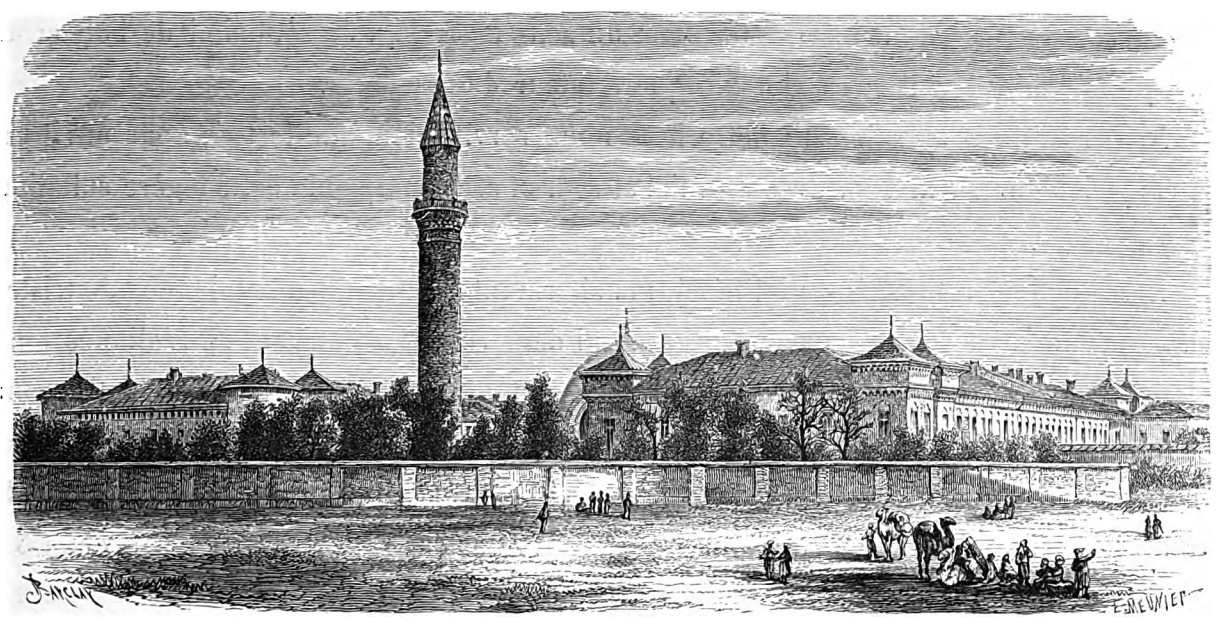
avant-garde, derrière laquelle on devine des hordes immenses, descendra-t-elle encore un jour vers l'Occident? Ces énigmes nuageuses qui se présentaient à mon imagination étaient condensées par un froid de 26° Réaumur. Ajoutez-y l'aspect vraiment poétique d'une ville aux maisons aux toits noirs ployant sous la neige et, comme conclusion, l'idée que j'en étais seulement à ma première étape asiatique, et vous comprendrez le singulier mélange de plaisir, d'étonnement et de vague tristesse que j'éprouvais.

A sept heures du soir on nous conduisit à la mosquée, que nous avait déjà annoncée la tour élancée de son minaret d'où le mollah parle à la lune et crie cinq fois par jour les heures de la prière. Elle était éclairée pour notre visite et tous ses vitraux resplendissaient. L'édifice est une réduction des mosquées de Constantinople, cylindrique, avec une coupole dont les parois sont gracieusement sculptées. Les murs sont en marbre et couverts d'inscriptions en lettres d'or, tirées du Coran. Elle a été bâtie en 1840, mais

Digitized by Google

malheureusement sans poêle, comme son modèle ; or, la température d'Orenbourg n'étant pas précisément celle de Constantinople, on y gèle et les murs suintent.

Le mollah nous souhaita la bienvenue et un heureux voyage et nous proposa de visiter sa demeure qui n'était qu'à deux pas de là. L'invitation fut acceptée avec empressement. Un instant après nous entrions dans un salon carré, meublé de chaises, d'un canapé, de coffres, d'une glace moderne et d'une nombreuse collection de coussins. Devant le canapé une table était dressée pour le thé. Notre hôte nous invita à visiter son harem : « Comment, dit-il, ne montrerais-je pas à la fille de l'Étoile et à ses illustres



VUE DU PALAIS DU GOUVERNEUR DE LA PROVINCE D'ORENBOURG ET DE LA MOSQUÉE.

amies tout ce que je puis leur faire voir ! » Il ouvrit une porte masquée par une tenture en toile blanche et nous fit pénétrer dans une autre chambre ; ici les meubles se réduisaient à des coussins et à un grand lit, très haut, placé près du mur et semblable à ceux de nos paysans, mais totalement dépourvu de draps. Deux femmes charmantes vinrent nous saluer ; nous leur tendîmes la main ainsi qu'à une troisième beaucoup plus âgée, la mère du mollah.

Mon mari avait été invité par un geste à ne pas pénétrer dans le sanctuaire, mais, soit qu'il eût mal interprété cette interdiction muette, soit curiosité de voyageur, car il n'y a pas que les femmes qui soient filles d'Ève, son apparition soudaine produisit un coup de théâtre. Une des femmes se sauva, l'autre se détourna brusquement pour cacher son visage. Consterné de l'effet qu'il venait de produire, M. de Ujfalvy s'empressa de faire volte-face, manœuvre qu'il exécuta de l'air le plus sérieux du monde. La fugitive reparut alors et nous admirâmes les enfants. Mme Léontieff les eut bientôt

Digitized by Google

apprivoisés ; ils étaient deux, une fille et un garçon : la fillette, âgée de huit ans, était excessivement jolie, de grands yeux noirs, le nez bien fait, le visage nuancé d'une expression de mélancolie ; elle paraissait plus que son âge, avec sa longue robe garnie de fourrure, son collier de sequins et son petit bonnet à la napolitaine. Le petit garçon, bambin de quatre à cinq ans, était aussi laid que sa sœur était jolie.

Tout était donc pour le mieux dans l'ordre des choses... musulmanes, et la nature, en refusant à ce sexe masculin, que la société n'a que trop privilégié, une beauté qu'elle réserve aux filles, n'a fait que redresser une inégalité choquante. Cette réflexion n'était pas obligeante, mais on se doute bien que je la fis *in petto*. Ma satisfaction de voir le fils aussi laid que le père fut interprétée dans un sens favorable. Je souhaitai de bon cœur au bambin qu'il devînt aussi aimable que l'auteur de ses jours.

Nous revînmes au salon où notre hôte nous servit lui-même le thé, nous offrit un gâteau fait dans sa maison avec du miel et du riz, et accompagna cette légère collation de fruits secs.

Lorsque nous retournâmes à l'hôtel, ma charmante compagne et moi fîmes de tristes réflexions au sujet de ces pauvres femmes, qui dans ces pays-ci vivent en réalité comme des bêtes ; on ne leur apprend rien, elles ne sortent jamais que dans une petite cour attenant à la maison, toujours claquemurées dans ces trois chambres, sans autre occupation que de se parer pour leur mari. Elles couchent toutes les deux ensemble dans le grand lit dont j'ai parlé ; leur seigneur et maître a son lit dans une autre chambre contiguë à la leur, où elles vont le retrouver lorsqu'il le désire.

On les marie à onze ou douze ans, si toutefois il est permis de qualifier de mariage l'achat que l'homme fait d'une femme sans l'avoir jamais vue, absolument comme un aveugle achèterait un animal domestique. La jolie petite fille était élevée dans ces perspectives-là, et si mon mari, qui désira la voir, n'avait pas été un étranger, on ne la lui eût pas présentée, car l'enfant était déjà trop âgée !... Ce qui m'avait frappée tout d'abord en elle, c'était son air de tristesse, bien rare à cet âge où tout est spontané, où le rire tarit si vite les pleurs.

Ce ne fut pas la dernière visite que nous fîmes à la mosquée. Le lendemain nous nous rendîmes au service, mon mari et moi. Je fus, je crois, la seule femme qui eût encore assisté à pareille cérémonie, car les femmes indigènes en sont exclues ; l'église leur est fermée comme la vie sociale, le ciel comme la terre semble les répudier.

Les fidèles laissent à la porte de la mosquée les pantoufles dont leurs bottes sont recouvertes ; ils se prosternent deux fois en baisant le sol, puis s'agenouillent ou s'accroupissent, sans jamais, comme tout bon musulman doit le faire, s'aviser d'ôter leur turban ; ils en détachent cependant un bout qu'ils laissent pendre.

Digitized by Google

Je ne dirai rien de la cérémonie en elle-même, qui ne me frappa par aucun détail particulier, sinon par la présence d'un individu à énorme chapeau pointu, brodé d'or, Kirghise au service de la Russie ; aussi, le service était à peine fini que nous nous engagions dans le minaret, à la suite d'un homme que j'appellerai le *suisse de la mosquée*. Il nous fit gravir un escalier assez raide, mais nous fûmes dédommagés au terme de notre ascension par un coup d'œil splendide : à nos pieds la ville d'Orenbourg, d'un côté l'Asie et les steppes à perte de vue; de l'autre l'Europe, où le railway qui nous avait amenés semblait avec son cordon de fer rattacher au monde occidental les solitudes du monde oriental.

LE MOLLAH DE LA MOSQUÉE D'ORENBOURG.

Si nous avions su gré au *suisse de la mosquée* de nous avoir mis en présence d'un tel spectacle, nous ne tardâmes pas à adresser d'autres remercîments, plus vifs, à un musulman d'origine tatare, M. Bektchourine, qui s'est fait la réputation de savant orientaliste, et voulut nous gratifier d'une sérénade à la mode locale. Il fit venir un aveugle bachkir porteur d'une sorte de flûte façonnée avec un fragment de roseau de soixante à quatre-vingt centimètres de longueur. Cet étrange musicien tira de son étrange instrument des sons fort doux et nous fit entendre des airs nationaux d'une mélodie fort agréable, peu variée, il est vrai, mais d'un rythme bien accentué ; un de ces morceaux entre autres me frappa par sa tristesse. Je ne pouvais me lasser d'admirer le savoir-faire de cet homme, qui savait tirer d'un bout de roseau des sons aussi mélodieux que ceux d'une véritable flûte.

Quand il eut cessé de jouer, M. de Ujfalvy le gratifia d'un rouble ; il le prit, le tâta, le glissa dans une de ses bottes — une singulière bourse ! il faut en convenir — renferma soigneusement son bout de roseau dans un étui qui ressemblait à un parapluie

Digitized by Google

chinois, et se retira en compagnie de deux guides, Bachkirs comme lui, vieux comme lui, mais d'un type beaucoup moins beau que le sien.

Après une conversation assez longue, qui permit à M. Bektchourine de faire valoir ses qualités tout européennes, notre prévenant interlocuteur nous invita à visiter sa demeure, invitation à laquelle nous déférâmes avec d'autant plus d'empressement que nous voulions contempler un intérieur où les éléments islamique, tatar et européen devaient, en dépit de leur discordance, constituer un milieu fort original.

Le lendemain, à midi, nous fîmes notre entrée chez M. Bektchourine, qui nous accueillit de la manière la plus aimable et nous présenta à sa femme. Mme Bektchourine avait le visage découvert et des traits fort accentués; elle portait une robe d'indienne en forme de blouse, avec des manches pagodes, et par-dessus une tunique garnie de fourrures, pour coiffure un filet formant châle sur la tête. Son salon était meublé à l'européenne, décoré, s'il vous plaît, d'un piano à queue et d'un autre instrument de musique d'invention toute récente et analogue à un accordéon. Qui pouvait s'aviser de meubler ainsi un salon tatar, sinon le chemin de fer, ce grand magicien qui transforme tout sur son passage ?

Mme Bektchourine malheureusement ne parlait pas français; comme je ne savais pas le russe et encore moins le tatar, la conversation ne fut guère animée et se borna à l'examen d'un certain nombre de photographies : les portraits des fils de la maison, officiers au service de la Russie, et quelques vues de Tachkend et de ses environs. Deux jeunes filles apparurent quelque temps après, c'étaient les demoiselles Bektchourine; leur costume était à peu près le même que celui de leur mère, mais elles avaient la tête découverte et les cheveux tressés en longues nattes qui se dissimulaient sous leur tunique. On les a élevées à l'européenne; elles vont au bal du gouverneur, elles y dansent même, mais ne se décollètent jamais. Fait inouï dans les habitudes musulmanes, leur instruction est excellente; elles vont jusqu'à jouer du piano. Leur amabilité me mit à même de prêcher, par gestes, la concorde entre chrétiens et musulmans; je les embrassai et serrai la main du disciple de Mahomet, leur père. J'aurais voulu qu'elles me rendissent ma visite à l'hôtel, mais M. Bektchourine s'y opposa formellement; sa femme ne sortait jamais. A ce trait reparaissait le caractère asiatique qui compte la femme pour rien. Demandez à un Tatar s'il est riche, il vous répondra : — Sans doute, j'ai six chevaux, cinq vaches et trois femmes.

La condition de la femme en Orient est vraiment lamentable : condamnée par la polygamie à n'être qu'un instrument des plaisirs de l'homme, elle n'est pas toujours estimée à la valeur d'un cheval.

Aussi je ne puis comprendre que les Occidentaux s'étonnent de la barbarie et de la

Digitized by Google

cruauté de ces peuples; comment donc en pourrait-il être autrement? L'enfant qui dès sa naissance voit la faiblesse personnifiée dans la femme, comme la force est personnifiée dans l'homme, l'enfant qui la trouve avilie, méprisée, livrée en proie au plus fort, s'habitue naturellement à la traiter comme un être inférieur; cette brutale éducation, développant les penchants naturels de l'homme, augmente sa férocité et sa brutalité. D'un autre côté, quelle influence cet être dégradé et contraint à se mépriser lui-même qu'on appelle la femme peut-il lui donner? Elle ne fera par sa position dans la famille qu'augmenter et fortifier chez son fils le mépris de la faiblesse. Il est donc tout simple que chez ces peuples il n'y ait aucune compassion pour un ennemi vaincu, puisque son éducation lui a appris à n'admirer que la force physique. Pour lui, tout est là! qu'il soit le plus fort, tout lui sera permis.

Chez les peuples, au contraire, où la femme tient son rang, l'enfant dès l'âge le plus tendre s'habitue à voir sa mère honorée et protégée; la mère, tout en développant la virilité de son fils, lui persuadera que plus il est fort, plus il doit être généreux envers le faible; c'est ainsi que peu à peu elle adoucit la nature turbulente et cruelle de l'enfant, car, il n'en faut pas douter, c'est à l'influence de la femme que la civilisation doit son existence. La civilisation est faite de compassion, de tendresse et de délicatesse, on y voit prévaloir l'élégance et la grâce sur la vanité de la force qui réduit l'homme au rang des fauves. Au mécanisme barbare de la sauvagerie elle substitue des organes assouplis. L'action de la femme y joue un rôle aussi prépondérant que celle de l'homme. On ne saurait porter atteinte à l'équilibre de ces deux composantes sans en compromettre l'harmonie finale, ainsi l'a voulu la puissance créatrice en faisant les deux sexes également solidaires de la perfection à laquelle l'humanité peut raisonnablement aspirer ici-bas.

Le personnage le plus curieux d'Orenbourg est Khoudaïar, ex-khan de Khokand, qui est interné dans cette ville; il nous fut cependant impossible de régaler notre curiosité de la vue de cet ex-souverain, car il était souffrant. Nous nous sommes laissé dire que son mal n'avait trouvé de prise que sur ce que de Maistre appelle la bête, le remords n'ayant pas trouvé une conscience à laquelle il pût s'attaquer. Pourtant ce Néron minuscule avait inventé d'abattre dix mille têtes en quelques jours pour mettre fin à la révolte de ses sujets. La Russie lui fait une pension viagère de quinze mille francs. Il avait pour favorite une Italienne qu'il avait acquise à beaux deniers comptants, la seule personne qu'il aimait et dont il eût subi quelquefois l'influence. Quand les Russes le firent prisonnier, elle tenta de le rejoindre, mais elle fut massacrée en route par une bande d'indigènes. Khoudaïar prétendait venger sa mort par une extermination générale, mais les Russes l'en empêchèrent.

Digitized by Google

La servitude n'a rien adouci de sa férocité; dans une fête que le gouverneur d'Orenbourg donna en son honneur, et pendant un concours de tir à la cible, un des concurrents ayant manqué le but, il s'écria : « Faites-le mourir. »

Un beau soir, à table, entre la poire et le fromage, tous les convives étant en bonne

UN SULTAN KIRGHISE.

humeur, le khan les contemple quelques instants, semble réfléchir et, trouvant sans doute ses voisins gras à point, il demande brusquement au général gouverneur : « Pourriez-vous faire couper la tête à tous ces gens-là? » Cette question posée avec un flegme asiatique jette naturellement un froid dans l'animation du festin; on frémit involontairement sous le regard d'acier de ce tyran captif. « Mon autorité, dit le gouverneur, ne

Digitized by Google

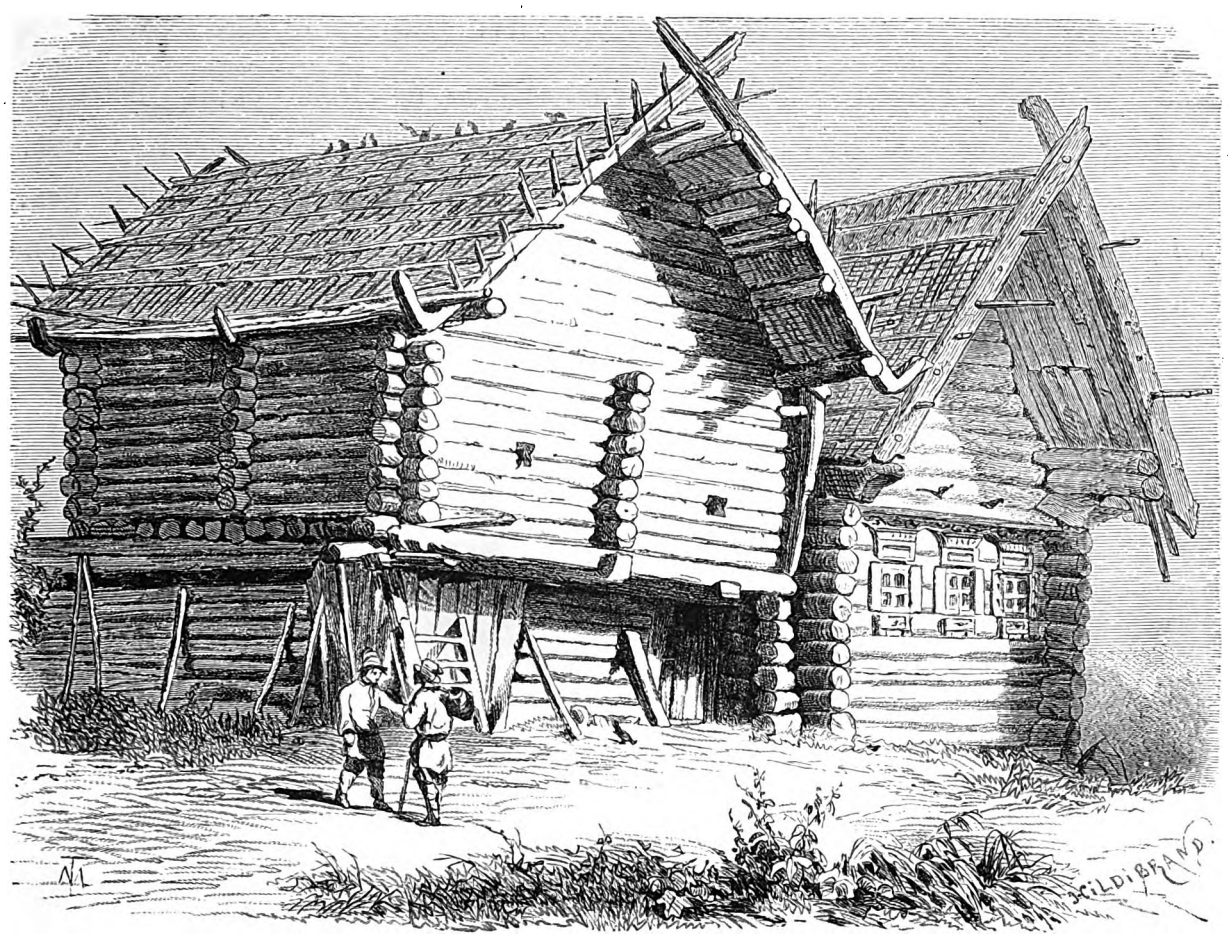
va pas jusque-là. — Pas jusque-là? répondit-il, alors je vous plains! » Et il reprend sa posture indolente de félin au repos.

Ce qu'il fallait plaindre, ô khan, c'étaient vos anciens sujets. Ils devaient être à peu près aussi contents sous votre gouvernement que les chameaux conduits par les Kirghises que je vois passer sous ma fenêtre. Pauvres bêtes, mal nourries, maltraitées, mal soignées, ne reposant jamais et couvertes d'un tapis-selle qui remplit un double emploi, en rembourrant les saillies de leur ossature et en conservant un peu de la chaleur que leur épaisse fourrure a rapportée du pays natal.

A la place de l'ex-souverain du Khokand nous eûmes la bonne fortune de faire la connaissance d'un sultan kirghise, gros personnage, resplendissant de parures et de santé, qui fut très gracieux pour nous. Il paraissait franc et honnête, et il n'avait rien de cet air de perfide dissimulation qui caractérise Khoudaïar.

KIRGHISE AU SERVICE DE LA RUSSIE.

Digitized by Google



MAISON RUSSE (P. 68).

CHAPITRE IV

D'ORENBOURG A KAZALINSK

En Asie. — Le steppe. — Les bourânes. — Les poteaux indicateurs. — La station postale. — Terreurs imaginaires. — L'Oural. — Châles d'Orenbourg. — Un mobilier de village. — Comment on présente une requête à un yémchik. — Le cocher perd son chemin dans le steppe. — La tourmente de neige. — Le Kirghise sauveur. — Un scepticisme qui n'est pas de saint Thomas. — L'Irghis. — Les loups madrés. — Le Karakoum. — La mer d'Aral. — En tarantasse et en cahots. — Les canapés primitifs. — Progrès sensibles. — Kazalinsk. — Le Syr Daria. — Alexandre le Grand. — Un bazar asiatique. — Une compatriote venue de Montpellier. — L'asphyxie par le saksaoul.

Deux semaines se sont écoulées à Orenbourg, semaines remplies de préoccupations et de soucis, car, il faut bien le dire, nous avions une question financière à vider avant notre départ. Si les Russes sont très hospitaliers, en revanche, ils n'aiment pas à être dérangés dans leurs allures et ils se conforment à deux proverbes qui sont en opposition avec nos maximes occidentales : *Ne fais jamais aujourd'hui ce que tu peux faire demain.* — *Fais toujours faire par un autre ce que tu n'es pas forcé de faire toi-même.*

Enfin nous avons obtenu une solution et nous partons d'Orenbourg le 8 février. Il

Digitized by Google

serait difficile de dire ce que nous avons entassé dans nos traîneaux; on nous avait avertis que nous ne trouverions rien en route et qu'il fallait tout prévoir. Nous étions munis de trois fourrures, et si j'avais ri d'abord de la première acquisition de ce genre faite par mon mari, je commençais aujourd'hui à comprendre l'efficacité de ce système d'enveloppes. Nous emportions une lanterne à huile et à bougie pour nous éclairer dans

INTÉRIEUR D'UNE STATION RUSSE.

l'obscurité, s'il nous arrivait de nous égarer la nuit en chemin; par surcroît de précaution, un jeune officier russe avait voulu nous faire cadeau d'une torche. Ce seul détail fera comprendre de combien d'autres objets notre équipage était bondé.

Nous avions pris à Saint-Pétersbourg un domestique qui répondait au nom de Paul. C'était un Allemand des provinces baltiques; il parlait sa langue maternelle et le russe, ce qui devait nous être d'un grand secours. Le froid était à 20°, il neigeait un peu; notre traîneau, attelé de vigoureux et durs chevaux du steppe qui, toutes proportions gardées, ont l'air de petits chats, paraissait solide. Le chemin ne se reconnaissait qu'aux gerbes de paille ou aux fagots plantés de distance en distance sur

Digitized by Google

l'immense nappe neigeuse. Le paysage, décoré de la sorte, était si monotone que je me laissai aller à regarder presque constamment le mouvement des clochettes attachées à la *douga* (grand cercle de bois affectant la forme d'un fer aimanté et que portait notre cheval du milieu). Les différents exercices auxquels se livrait le petit battant des clochettes étaient bien amusants, tantôt vite, tantôt moins vite, en rond, en travers, obéissant

UNE STATION POSTALE RUSSE EN HIVER.

de la manière la plus capricieuse aux mouvements du cheval qui avait l'honneur de les porter.

De la neige, toujours de la neige, agrémentée de temps à autre par les fascines indicatrices... Nous en avions peut-être ainsi pour une vingtaine de jours. Il fallait se résigner à vivre dans notre traîneau comme des marins sur leur navire, encore le navire est-il muni de couchettes propres et bien tenues, mais nous !...

Les stations de la poste, dont on m'avait tracé un tableau peu attrayant, ne sont pas faites, en effet, pour nous engager à y reposer longtemps nos membres fatigués. Heureusement nous étions en garde ; nos lits voyageaient avec nous, précaution qu'il

Digitized by Google

nous fut permis d'apprécier par la suite. Pauvres petits lits en fer, comme je vous ai trouvés bons, vous que j'aurais méprisés à Paris !

Mais, tandis que je fais ces réflexions et que je contemple les sonnettes, le temps commence à devenir plus sombre, un vent affreux s'élève et les chevaux ont peine à avancer, même au pas.

Mon Dieu, quel chemin ! l'obscurité s'épaissit de plus en plus autour de nous ; à grand'peine distinguons-nous les signaux. J'aurais voulu faire halte, car j'avais la tête pleine de l'effroi que m'inspirait la perspective de ces chasse–neige appelés *bourânes*

TYPES DE POSTILLONS

RUSSE. TATAR.

qui vous ensevelissent tout vifs. — Si nous allions perdre notre chemin ! m'écriais-je à chaque instant. — Raison de plus pour avancer tant que nous verrons les signaux, répliquait mon mari.

Le yémchik (cocher russe) était descendu de son siège et conduisait ses chevaux à la main pour ne pas s'écarter de la route, car la nuit qui arrivait augmentait encore l'obscurité. Bientôt même les jalons disparurent à nos yeux ; le vent soulevait la neige, et l'obscurité était telle, qu'on discernait à peine la tête des chevaux. Comment notre yémchik a-t–il pu nous conduire au milieu de cette tourmente ? Je ne puis le comprendre. Cinq mortelles heures s'écoulèrent avant qu'il nous fût donné de revoir les bienheureux jalons et d'atteindre le village tant souhaité.

Quelles angoisses et quelle rude épreuve pour début ! Notez que, si l'on trouve des villages jusqu'à Orsk, j'avais la perspective de ne plus guère rencontrer au delà, en guise de station, qu'une petite maison triste et isolée, témoignage vivant de la volonté humaine au milieu de ces déserts.

Digitized by Google

A la première station, ce qui frappa mes yeux habitués à l'obscurité fut un gymnase placé en face de l'église. C'est, paraît-il, la coutume en Russie, car j'en ai vu beaucoup d'autres depuis. Il y a là une excellente idée que nous devrions bien adopter. La réalisation n'en serait pas coûteuse et les enfants y trouveraient un exercice réglé et une distraction fortifiante. L'église dominait le tout de son clocheton vert ; quelle joie, quand nous l'apercevions de loin ; ce clocheton nous annonçait que le village était là, pour nous offrir secours et protection. Nous passâmes devant plusieurs maisons avant d'arriver à la poste. La station se composait de deux petites chambres, avec chaises, fauteuils et

TYPES DE POSTILLONS.

TATAR. BACHKIR.

un canapé qui laissait percer son étoupe à certains endroits. Mais, si la chambre n'était pas belle, du moins nous étions à couvert ; mon mari, qui se sentait mal à l'aise, avait réussi à s'endormir. Je m'apprêtais à suivre son exemple, lorsque maître Paul, notre domestique, apparut tremblant, l'air consterné, murmurant d'une voix entrecoupée : « Si vous dormez, madame, moi je ne dormirai pas ; j'ai un revolver ; le *starosta* (maître de la poste) n'est pas sûr. Il y a eu ici des voyageurs assassinés qui n'ont pas même été réclamés... Je veux veiller et vous garder. »

Il s'en fut tout droit sur cette tirade, me laissant dans des transes affreuses. Mon mari dormait si bien, que je n'osai pas le réveiller ; son sommeil semblait de plomb. Qu'allais-je devenir, seule, avec ce domestique que je ne connaissais pas et le starosta que je connaissais encore moins ? J'avais beau me dire que nous étions dans la maison

Digitized by Google

d'un employé du gouvernement; il y a employé et employé, celui-là déshonorait sans doute son emploi. Des terreurs folles envahissaient ma pauvre tête à chaque tremblotement de la misérable chandelle qui éclairait si lugubrement notre réduit. J'essayai de me barricader, vains efforts; impossible de fermer une porte. De guerre lasse je me laissai tomber tout habillée sur le canapé : en dépit de ma fatigue, mon sommeil était bien léger; à chaque instant je m'éveillais pour me dresser sur mon séant; les moindres bruits prenaient dans l'obscurité des proportions effrayantes. Enfin, le jour vint mettre un terme à mon martyre et, fatiguée, harassée, je remontai dans le traîneau.

POSTILLON RUSSE DES COSAQUES DE L'OURAL.

Lorsque nous arrivâmes à la deuxième station, maître Paul, accablé sans doute par sa veille et les fatigues de la route, tomba à terre comme une masse en descendant de traîneau. — Était-ce un coup de sang? — Mon mari saute à terre, le relève. Vite un médecin! Autant aurait valu demander un académicien. Cependant on nous amène un vétérinaire qui nous remet notre homme en un clin d'œil. *Evviva Figaro!* toi qui vendais aux hommes de bonnes médecines de chevaux... et lesquelles ne laissaient pas de guérir des Auvergnats et des Catalans!

Le pis de l'affaire fut qu'après la consultation l'infortuné Paul s'endormit et ronfla d'un gosier qui faisait honte aux tuyaux d'orgue. Le moyen de se mettre en route avec un pareil instrument! il fallut attendre. Pour nous dédommager, des femmes cosaques vinrent nous offrir des châles d'Orenbourg qu'elles tricotent elles-mêmes; ce sont des tissus d'une finesse extrême; grands et petits peuvent passer dans une bague; ils sont très appréciés par les grandes dames de Saint-Pétersbourg, qui s'en enveloppent la tête dans les grands froids.

Lorsque, plus tard, nous racontâmes cette mésaventure au général Kauffmann, il se mit

Digitized by Google

à rire : « Votre domestique, dit-il, n'était qu'ivre mort ; il avait sans doute passé la nuit à boire avec le farouche starosta, après avoir paralysé la surveillance de ses maîtres. »

La troisième journée fut rude. Le vent soulevait tant de neige que le soleil en était obscurci. Il fallut atteler cinq chevaux au traîneau. Notre pauvre guide eut une oreille gelée; elle pendait sanguinolente ; il fallut le soigner, et il s'y prêta de mauvaise grâce. Les chevaux soufflent péniblement, nous montons de plus en plus ; ce doit être les premiers versants de l'Oural. Les mamelons se rapprochent et, malgré le danger, le vent et le froid, nous contemplons émus le magnifique panorama qui se déroule à nos yeux : gigantesques masses de granit sous la neige. Dans un lointain brumeux nous distinguons des forêts, des ravins, des vallées plus lointaines encore... des villages. Puissions-nous en atteindre un avant la nuit qui tombe ! Le chemin monte encore, les gorges se rétrécissent, il arrive un moment où nous sommes obligés de descendre; la montagne est si haute, le passage si étroit, qu'un mouvement de recul des chevaux ou une glissade du traîneau nous précipiterait dans l'abîme. — Peu à peu la descente commence, nous sommes sur l'autre versant de l'Oural, l'Asie est devant nous ! Le paysage est plus gracieux, des bosquets ornent la route, des coqs de bruyère s'enfuient à notre approche. Il n'en fallait pas davantage pour nous mettre en belle humeur; un incident agréable qui surgit de cette nature menaçante équivaut au sourire léger qui vient illuminer un sombre visage.

FEMME COSAQUE.

Digitized by Google

Enfin, voici un village ! son nom russe m'échappe : le mal n'est pas grand, ces bourgades de l'Oural sont si pauvres ! Construites avec un peu de bois et beaucoup de boue, elles valent mieux qu'une tanière, mais moins qu'un hameau. Je les trouve cependant un peu plus propres qu'on ne me les avait décrites. Il est vrai que l'absence de meubles permet d'y faire le ménage avec un coup de balai. Je n'y trouvai pas même un lit ; hommes, femmes, enfants, toute la maisonnée couche sur le poêle. Pour couverture ils ont leur peau d'abord, puis une fourrure quelconque. Les plus jeunes sont couchés au besoin sur des armoires (quand armoire il y a). Nous voyons un jeune Russe devant la porte de la station qui, malgré le froid intense, joue d'une espèce de guitare.

Le jour suivant nous franchissons la rivière de l'Oural sur une glace solide, et Orsk apparaît à nos yeux ; un poteau blanc et noir marque la fin de l'Europe et le commencement de l'Asie administrative.

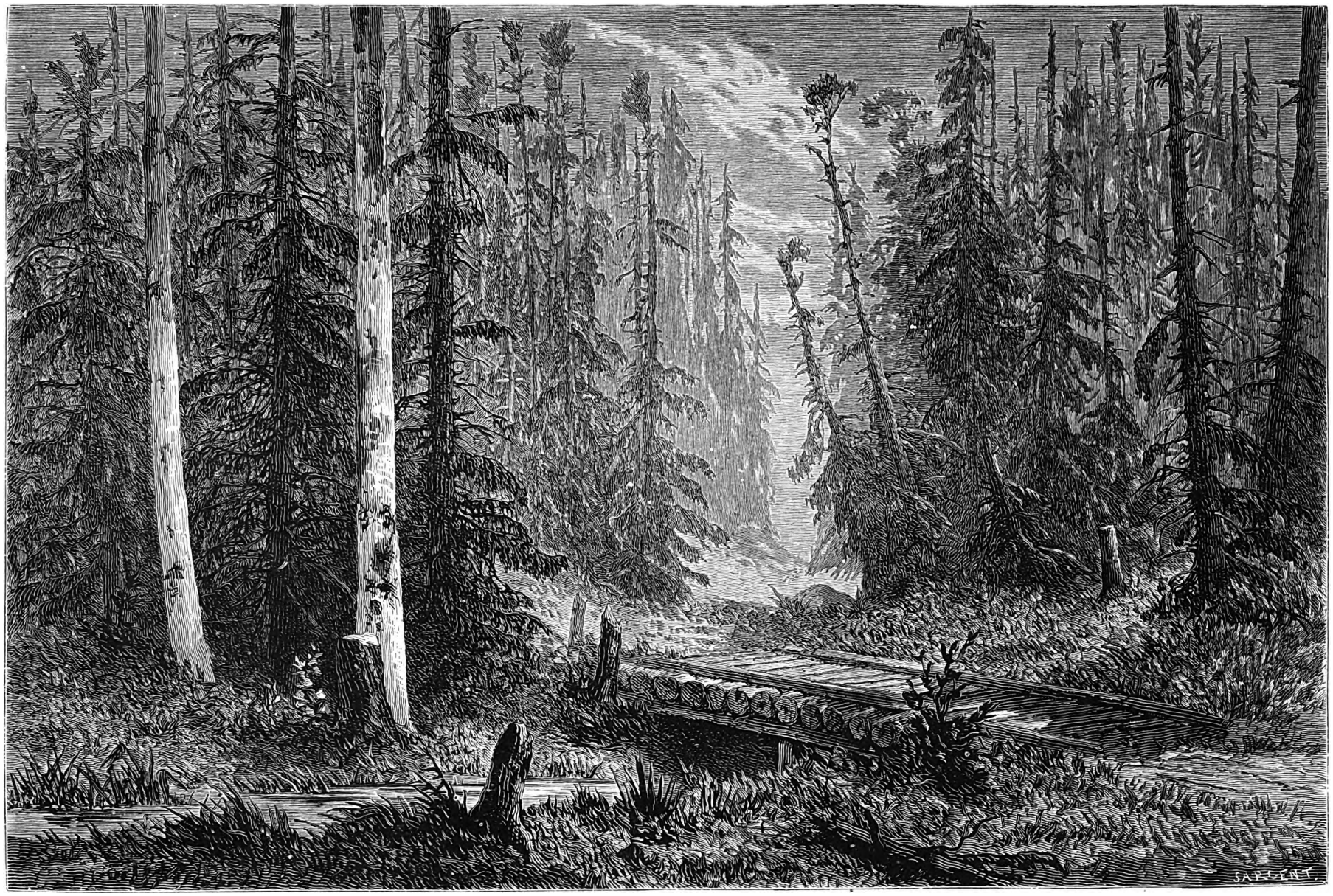
J'étais transie de froid et de faim ; depuis huit jours nous ne mangions que du saucisson et du pâté de foie gras gelés et quelques sardines, le tout accompagné de biscuits Albert, succédanés très désavantageux du pain, arrosés de thé, seule boisson chaude que l'on puisse trouver sur cette route, encore faut-il avoir sa provision, car le chef de poste ne saurait fournir pour le prix de 10 kopecks que l'indispensable bouilloire à thé appelée *samovar*. Par un froid pareil il eût été dur de rester toute une journée sans absorber quelque chose de chaud. Nous avons dû recourir parfois à la bouteille de kummel, mais à contre-cœur, car cette liqueur me brûlait la gorge.

Au lieu de s'arrêter à la station, mon mari donna ordre de descendre à l'hôtel, le yémchik tatar qui nous conduisait lui ayant dit qu'il existait un *Hôtel de Berlin*. Quel hôtel, grands dieux !

Orsk est un marché réputé et un centre de transit commercial pour Orenbourg. Un jeune officier, le baron X..., qui comptait bien comme nous séjourner là le moins possible, eut la gracieuseté de nous céder sa chambre. Il parlait le français sans trop de peine et nous raconta sur le Turkestan des histoires invraisemblables qui nous firent heureusement patienter jusqu'au déjeuner. Le repas fut mauvais, hélas ! mais on y mangea chaud, ce qui nous reposa des salaisons et autres provisions du même genre. L'aimable officier nous donna, en outre, sur la meilleure route à suivre, quantité de renseignements qui le lendemain furent contredits par les indigènes. Vous voyez notre embarras et les remercîments que nous prodiguions à contre-cœur à chaque affirmation contradictoire en répétant tout bas ce vers du bon la Fontaine :

Et voilà de mes donneurs de conseils !

Digitized by Google



FORÊT DE SAPINS EN RUSSIE (p. 67).

Digitized by Google

Le lendemain, lundi, nous nous remîmes en route, non sans peine, car mon mari dut prendre à la gorge le maître de poste qui refusait ses chevaux. C'est, paraît-il, le seul système de réclamation efficace en ce pays-là.

A la première station, M. de Ujfalvy fit l'acquisition d'un lévrier des Kirghises de l'Emba. C'était un superbe animal de taille moyenne, au poil ras, aux oreilles et aux

MUSICIEN DE VILLAGE (P. 68).

pattes garnies de longs poils et si bien fait, qu'il frappa d'admiration mon mari. Le marché fut vite conclu, l'homme avait besoin d'argent, et il nous le céda à un prix relativement bon marché. Le désagrément était de le mettre avec nous en traîneau, mais, par un froid pareil, il nous tiendrait lieu de chaufferette. Il s'appelait *Strelka* (flèche), mais nous changeâmes son nom en celui de *Bourâne*, en souvenir des ouragans qui ravagent les steppes où nous l'avions acheté.

Puis, après nous être accommodés de notre nouveau compagnon, nous reprîmes notre route.

Digitized by Google

Enfin, voici les steppes, les vrais steppes ; il n'y a plus à plaisanter ; ce sont les steppes kirghises : rien à l'horizon ; de loin on dirait la mer. Le temps est superbe, le soleil splendide. Le froid se réduisait à 12 degrés, c'était presque un semblant de chaleur. On suivait facilement la route limitée par des bornes de terre de deux mètres de hauteur, remplacées parfois par des bottes de paille dont la couleur dorée tranchait sur la blancheur de la neige. Les chevaux eux-mêmes semblent sensibles à ce décor et paraissent le saluer en passant.

Nous rencontrons de nombreuses caravanes de chameaux conduits par des Kirghises coiffés de leur sempiternel bonnet ; partout des villages tapis sous la neige mettent leur nez en l'air, car, au rebours des villages européens et de tous les villages possibles, ceux-ci jugent généralement bon de rester tapis sous la neige ; ils ne montrent en hiver que juste ce qu'il faut pour être aperçus ; c'est au printemps seulement qu'on voit le rez-de-chaussée de ces chaumières dont on ne voyait que les toits.

Nous eûmes deux journées vraiment splendides ; aussi les steppes, quoique monotones, ne me parurent-ils pas aussi tristes qu'on me les avait dépeints. Le troisième jour, en nous levant, nous vîmes que le temps était changé ; au lieu de s'éclaircir, il allait toujours s'assombrissant ; le vent qui avait commencé à souffler pendant la nuit devenait de plus en plus fort. Une bourâne devait nous guetter ; cependant mon mari voulut partir.

Cela n'alla pas trop mal pendant une demi-heure, mais, le vent continuant à s'accroître, on ne distingua plus les jalons ; la neige soulevée en tourbillons épais nous emprisonnait comme dans un tombeau. Voyant notre conducteur regarder, descendre, arrêter ses chevaux qui ne marchaient qu'à grand'peine, la peur me prit. Elle dut prendre aussi notre yémchik, qui, après être resté longtemps à examiner la route, s'arrêta tout à fait et nous dit qu'il avait perdu le chemin. Déjà nos pauvres bêtes, affolées par le vent, aveuglées par la tourmente, s'étaient retournées et tremblaient.

Je ne saurais dépeindre l'angoisse qui s'empara de moi, lorsque le yémchik, dételant un cheval, nous dit qu'il allait essayer d'aller à la station chercher des secours. Et s'il ne revenait pas, me disais-je. A cette pensée je recommandai mon âme à Dieu ; je sentais que je n'aurais peut-être pas la force de résister au froid si notre attente durait longtemps, et elle devait dépendre de l'éloignement de la station.

Enfin, après une heure, qui me parut un siècle, un bonnet kirghise souleva le tablier de notre traîneau et une voix franche me dit : « *Zdrastvouitié* (bonjour) ! » Non, jamais je n'oublierai la figure de cet homme : c'était un type de laideur qui me parut resplendir d'une illumination de beauté. Son bonjour était vraiment un salut. Je n'avais plus en face de moi un horrible Kirghise, mais un sauveur.

Digitized by Google

Il n'était pas seul; trois enfants du steppe étaient venus avec lui, bravant la tourmente et sans souci du vent, qui faisait rage, de la neige et de l'obscurité, qui s'acharnaient à nous ensevelir ; ils dégagèrent notre traîneau embourbé et nous ramenèrent triomphalement à la station. Le plus beau palais ne nous fit jamais tant de plaisir.

KIRGHISE A CHEVAL.

On dit que l'expérience est bonne à quelque chose, j'entends l'expérience personnelle. Mais notre domestique Paul, qui n'avait pas moins été éprouvé que nous, n'était pas bien sûr d'avoir eu affaire à une bourâne. A peine arrivé, il court au maître de poste et le questionne. « Par tous les diables! riposte l'autre, si ce n'est pas une bourâne, que voulez-vous que ce soit? — Alors c'est une bourâne. » Il ne fallait rien moins que

Digitized by Google

l'affirmation d'autrui pour que notre homme commençât à croire que ce qu'il avait éprouvé était bien réel. — Ces gens-là appartiennent à la catégorie assez nombreuse d'êtres qui semblent vivre en dehors d'eux-mêmes et vous demandent volontiers : Ai-je faim ? Ai-je soif ? Ai-je sommeil ? Nous fûmes contraints de demeurer à cette station pendant deux longues journées dans l'attente d'un temps meilleur ; la bourâne était si violente, que, dans la nuit, je crus que notre maison allait être renversée par le vent ; et, pour comble d'inquiétude, mon mari indisposé pendant ces deux jours et souffrant de douleurs intolérables à la tête. Pourtant cette nuit il allait un peu mieux, mais ce fut moi qui fus prise d'un malaise indescriptible ; je crus que j'allais mourir. Par bonheur ce mal singulier ne dura guère qu'un quart d'heure, et, à mon tour, soignée par mon mari, je m'endormis. Quelques heures de repos me remirent complètement.

LE POSTILLON KIRGHISE QUI NOUS TIRE DE LA TOURMENTE DE NEIGE.

Cependant nous partîmes encore trop tôt. Ah ! quels voyages ! où l'on s'expose à payer de sa vie la moindre témérité comme la moindre négligence !

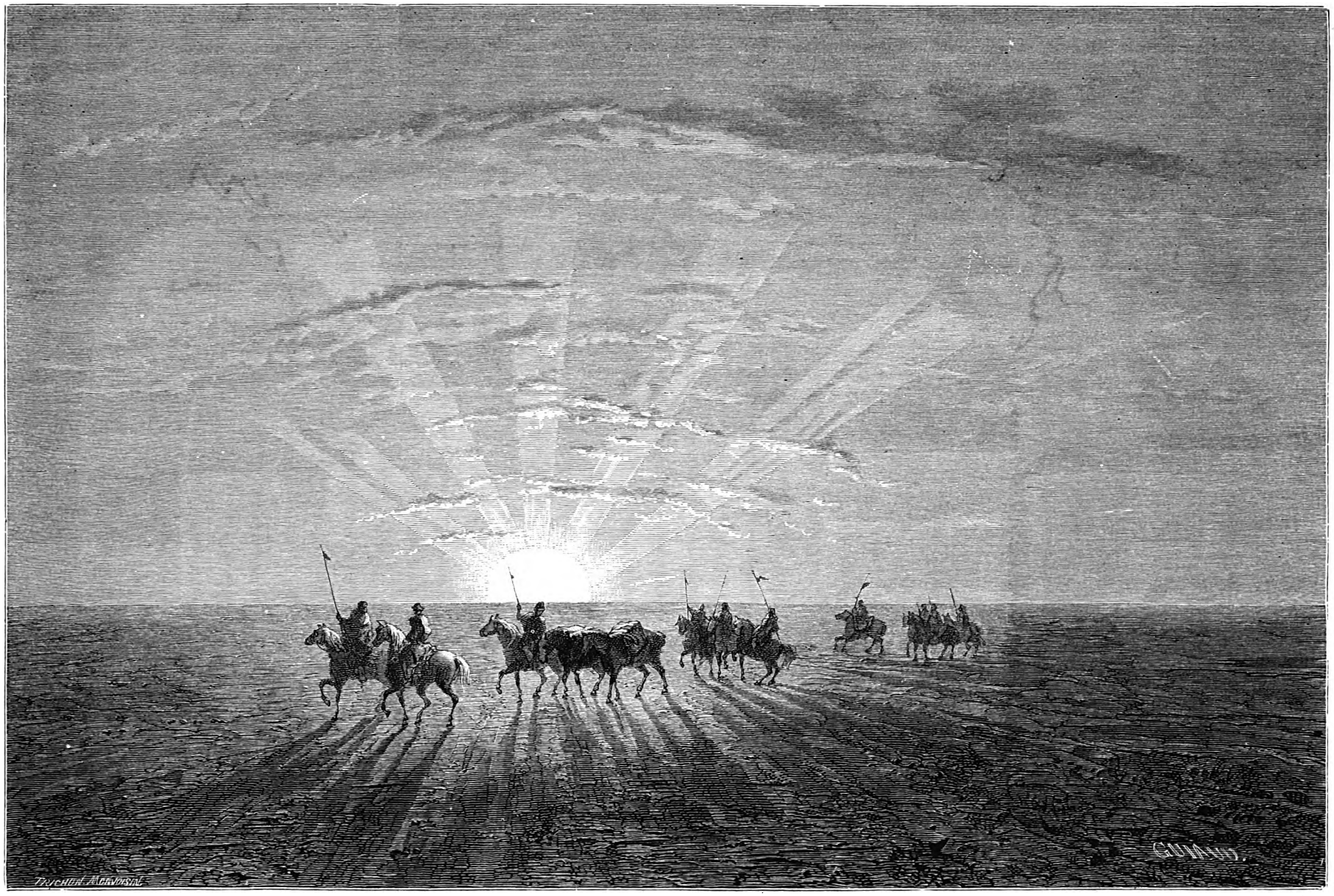
Ce fut à travers une neige épaisse, par des chemins défoncés et avec des ennuis sans nombre, que nous atteignîmes Irghis, où se trouve une garnison russe.

Cependant nous avions un peu moins froid. A la suite de l'ouragan, le thermomètre avait monté, il ne faisait plus que 12 degrés, c'était presque le dégel ; plus de bourânes à craindre, mais nous allions avoir à supporter d'autres soucis.

Irghis est une petite forteresse et une petite ville (si tant est qu'on puisse donner le nom de ville à quelques maisons bâties sur une hauteur). Elle est décorée à son entrée par quelques bouquets d'arbres si maigres, si chétifs, qu'ils semblent tout honteux d'avoir grandi au milieu de ces déserts. La station où nous descendîmes était plus grande, mais beaucoup plus malpropre que les autres, compensation douteuse que ne faisait point valoir la chaleur étouffante dans laquelle nous nous trouvâmes plongés ; toutes les fenêtres y étaient calfeutrées, et, pour comble de désagrément, il nous fut impossible d'y obtenir un morceau de pain.

Le lendemain, au jour, nous pûmes contempler la ville en la traversant. Elle n'offre aucun intérêt, si ce n'est au point de vue stratégique. On y a établi une garnison russe, par conséquent on peut trouver quelque ressource et, en cas de maladie, un médecin

Digitized by Google



VUE DU STEPPE (P. 77).

Digitized by Google

ou, faute de mieux, un vétérinaire. Ces séductions n'eurent pas pour effet de nous retenir à Irghis, que nous laissâmes bientôt derrière nous.

Cette fois l'éternelle monotonie de la route fut égayée par l'apparition des loups ; de beaux loups, grands comme des poulains et très intelligents, ce me semble, car ils se doutent que leur peau est convoitée et se tiennent obstinément hors de la portée des carabines.

Bientôt les loups eux-mêmes disparaissent, et nous retrouvons l'immensité du désert. Plus rien à l'horizon; nos chevaux eux-mêmes semblent impatients de cette solitude et avancent, bride abattue, à travers un interminable steppe de huit lieues de longueur qui se termine à Térékli, sur la frontière du Turkestan.

Depuis Orenbourg, les stations étaient bâties en bois ; à partir de Térékli, elles seront construites en terre avec des toits plats.

Nous franchissons le désert du Karakoum (sable noir). La route est parsemée d'ossements; les chameaux ont tracé avec leurs pauvres carcasses le chemin des caravanes. Quand ces malheureuses bêtes viennent à tomber, on les abandonne sans pitié sur le lieu même où elles se sont abattues ; elles peuvent encore, de leur grand œil triste, regarder la caravane qui s'éloigne quand déjà les loups se sont rués sur elles et les déchirent à belles dents. Inoffensifs animaux, si résignés, si beaux à voir dans le désert où, en dépit de leur fardeau, ils marchent d'un pas si calme et si tranquille, la tête toujours haute et que ne font baisser ni la neige ni le vent... Avec quelle docilité, le soir, quand nous arrivions à l'étape, ils allaient se ranger en rond, formant une enceinte vivante au milieu de laquelle le chef kirghise dressait sa tente pour y passer la nuit.

Au cours de ces réflexions, le steppe avait brusquement changé d'aspect. On voyait fort bien que la mer d'Aral avait dû arriver jusque-là, car le terrain ressemblait absolument à un *polder* inculte, c'est-à-dire à un ancien lit de mer. Il donnait naissance à une assez chétive végétation, qui nous parut ravissante après la monotonie des derniers jours.

Nous passons une nuit et un jour à Ak-djoulpasse, nom de la station située sur les bords de la mer d'Aral. La mer inerte sous l'étreinte de l'hiver présente une vaste nappe de glace. Nous nous promenons au milieu des roseaux, et, dans une petite baie, je ramasse des coquillages d'une forme charmante, pendant que M. de Ujfalvy chasse le lièvre, hélas ! sans succès.

Le lendemain mon mari se rend dans un *aoul* (village) kirghise pour visiter l'intérieur des tentes en feutre et y faire des mensurations anthropologiques. Chaque Kirghise, homme et femme, vieux ou jeune, qui veut bien se prêter à cette inoffensive

Digitized by Google

expérience, reçoit une petite gratification. Aussi, lors de notre départ, ces braves Kirghises nous font la conduite à cheval. Nous voilà tout fiers d'une si belle escorte, mais le chef de la poste tempère notre orgueil en nous racontant la conversation qu'il a eue avec un de nos gardes d'honneur. « Je n'ai, disait-il, en parlant de M. de Ujfalvy, jamais vu d'homme aussi sot que ce seigneur qui nous donne de l'argent pour nous tâter la tête. » Le fait est que l'objet de l'expérimentation est d'une malpropreté dégoûtante. Voyez un peu jusqu'où peut conduire l'amour de la science !

FEMME KIRGHISE.

Les Kirghises, dont les mœurs ont été si admirablement décrites par Mme Atkinson, se subdivisent en six hordes :

1° Les Kara-Kirghises dans le Séméritché (province des sept rivières), dans le Ferghanah et sur une partie du fameux plateau du Pamir ;

2° La Grande Horde (Oulou Djouse) dans le Turkestan ;

3° La Moyenne Horde (Kourtou Djouse) dans les gouvernements de Sémipalatinsk et d'Akmollinsk de la Sibérie occidentale ;

4° La Petite Horde (Ktché Djouse) dans les gouvernements d'Orenbourg, d'Oural et de Tourgaï et dans les environs de la mer d'Aral. C'est la plus nombreuse entre les trois hordes ;

5° La horde de Boukéï, près de la mer Caspienne, dans le gouvernement d'Astrakhan, dans la Russie d'Europe (depuis 1801 seulement) ;

6° Les Kirghises de la Chine occidentale, quelques familles qui se sont détachées à différentes occasions de ces diverses hordes.

La première horde s'appelle Kirghises, les autres communément Kazaks ou Kaïzaks. Mais, au fond, c'est le même peuple. Ils parlent la même langue, ils présentent le même type et ils ont les mêmes mœurs, les mêmes usages, jusqu'aux mêmes superstitions. Les Kara-Kirghises sont les nomades des montagnes, les autres ceux de la plaine.

Digitized by Google

La Petite Horde, à laquelle nous avons affaire, réside sur le bord de la mer d'Aral et du Syr inférieur. Au physique, les Kirghises sont d'une taille ordinaire, ils ont le visage carré, les pommettes saillantes, les yeux relevés aux coins, la bouche grande et les dents d'une blancheur incomparable. Les femmes ont des prunelles qui brillent comme des escarboucles. Leur torse est carré, les mains et les pieds très petits, les parties nues de la peau sont hâlées et les parties couvertes au contraire très blanches. Au moral le Kirghise est sympathique, il est franc, honnête; on peut avoir une entière confiance dans sa parole. Il est bien supérieur aux Sartes, habitants des villes de l'Asie centrale. Quand un marchand russe envoie des marchandises à Khiva ou à Boukhara, il les confie de préférence à des Kirghises, car il est sûr qu'elles arriveront à bon port, s'il n'y a pas impossibilité matérielle.

FEMME KIRGHISE EN GRAND COSTUME.

Depuis que les Russes ont anéanti pour toujours les hordes turcomanes, qui venaient infester le steppe jusqu'au nord de la mer d'Aral, les Kirghises vaquent paisiblement à leurs affaires, le commerce se fait en toute sécurité, et tout le monde est satisfait du nouvel ordre de choses. Ils sont musulmans, mais musulmans assez tièdes, et leurs femmes vont toujours visage découvert; elles montent admirablement à cheval.

Nous repartîmes le surlendemain par un temps superbe, non plus en traîneau, la neige avait disparu, mais en tarantasse. Quel instrument de martyre ! Nous étions dans un chariot, un affreux chariot sans ressorts, sans sièges, allongés sur des matelas et des couvertures. Si nous n'avions marché qu'au pas, les secousses eussent été déjà douloureuses; mais la route était défoncée, invraisemblable, et notre yémchik kirghise, qui ne connaît pas d'obstacles, avait à peu près lâché les rênes; le galop

Digitized by Google

des chevaux était celui de bêtes affolées; la tarantasse avait des cahots à faire rendre l'âme. — C'est, paraît-il, le genre de promenade à la mode en ce pays. — Il ne faut songer d'ailleurs à aucun autre véhicule sur de pareilles routes; au premier choc, les ressorts se rompraient : le moyen de les réparer au milieu de ces déserts où l'on fait quelquefois 100 à 200 kilomètres avant d'atteindre la plus petite forteresse ?

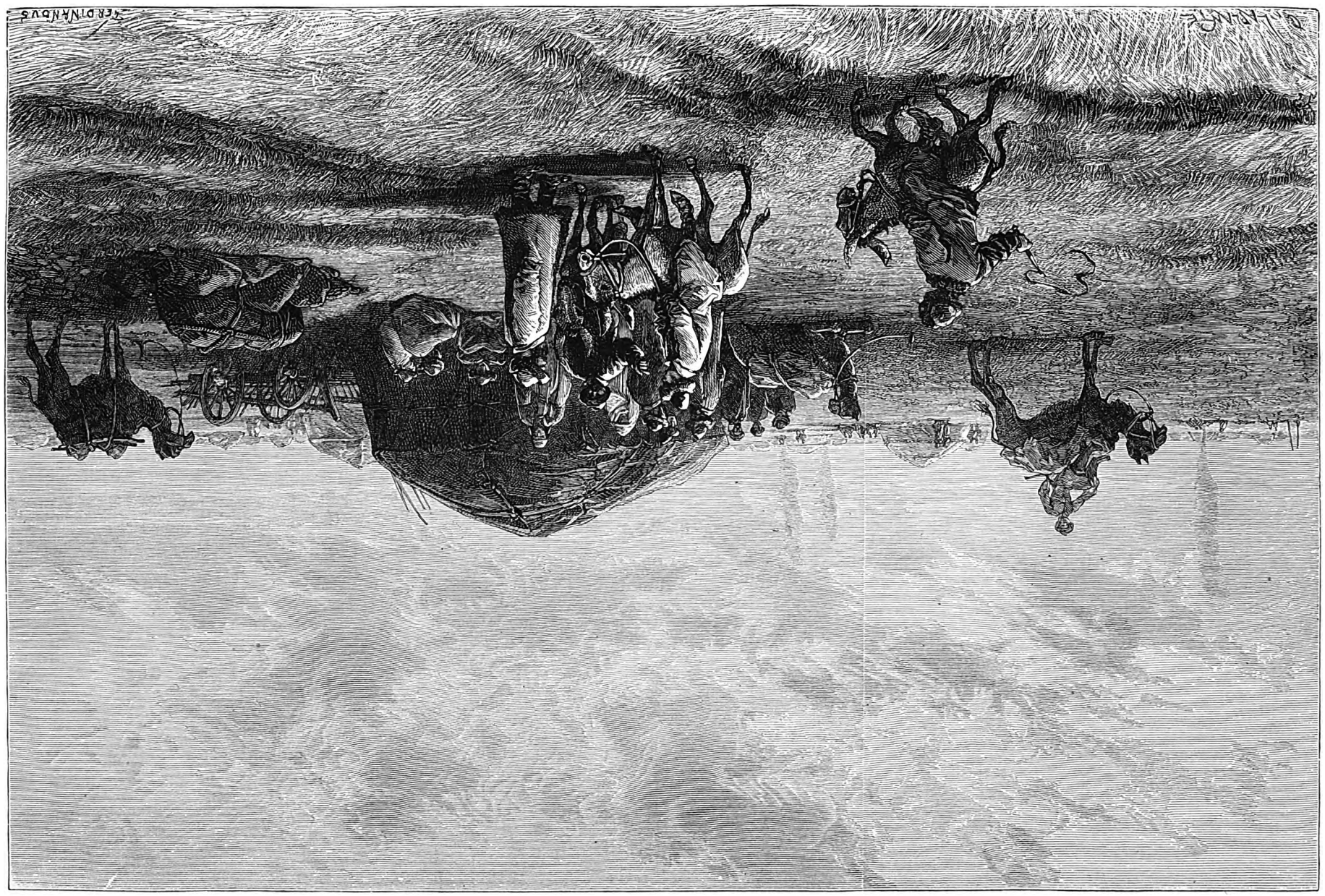
Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a, dit le proverbe,

UNE TARANTASSE FERMÉE.

aussi nous accommodâmes-nous de ces sortes d'équipages que l'hospitalité locale savait d'ailleurs faire valoir. La nuit, pour nous dédommager des fatigues du jour, nous dormions sur des couches tellement primitives, qu'elles nous faisaient regretter les matelas de la tarantasse : ce sont de prétendus canapés façonnés avec... je vous le donne en cent... avec de la terre battue. Je puis dire que j'ai vécu à la dure. Malgré tout, on dormait, il le fallait bien, et le lendemain matin, reposés ou non, nous remontions dans le chariot... Mais qu'est-ce à dire ! le nouveau véhicule qu'on nous destine a meilleur aspect que le précédent, qui lui-même présentait sur le premier une améliora-

Digitized by Google

HABITATIONS KIRGHISES DANS LE STEPPE (p. 18-19).



Digitized by Google

tion sensible; d'autre part, le maître de poste est plus affable que son collègue de la veille. Serait-ce qu'un généreux pourboire?... — Cependant mon mari n'a pas fait de cadeaux exagérés. Néanmoins, à chaque nouveau relai, nous constatons un progrès réel. Nous eûmes enfin l'explication de ces prévenances. Cette fois encore nos beaux yeux n'étaient pour rien dans l'affaire. Le général Kauffmann, gouverneur général du Turkestan russe, avait donné des ordres en notre faveur, et l'effet de ces bienheureux ordres se faisait d'autant mieux sentir que nous nous rapprochions davantage de leur lieu d'émission.

Cependant je ne m'aperçois pas que la route se soit améliorée ; loin de là.

Un petit fortin posté en éclaireur sur un corps d'armée, d'énormes moulins à vent qui tournaient à cœur joie, nous annoncèrent l'approche de Kazalinsk. Ces machines aériennes s'accommodaient au mieux de l'aquilon qui nous fouettait si cruellement le visage. Mais n'en concluez pas que Kazalinsk soit ville industrielle : à voir l'aspect misérable de la plaine, il était permis de douter que les moulins broyassent du grain. Peut-être ne tournaient-ils que pour se distraire.

Les premières maisons que nous apercevons sont gentilles et attestent un certain bien-être; elles sont ornées de petites terrasses travaillées à jour. Le gouverneur général possède ici un pied-à-terre, c'est-à-dire qu'un riche marchand lui abandonne sa propre demeure, de bonne volonté, j'aime à le croire. En tout cas, cette résidence nous fut offerte avec une bonne grâce charmante. Nous nous préparions à aller remercier le chef du district, lorsqu'il nous prévint et nous présenta à sa femme, dont la gracieuseté eut bientôt conquis toutes mes sympathies. Le major Abgrall, d'origine française, mais qui ne savait pas un mot de notre langue, mit (par l'entremise de son interprète) à notre disposition sa voiture et un soldat.

Nous en profitâmes pour parcourir la ville et admirer le Syr Daria dont la glace brillait comme un miroir; mon mari contemple ce fleuve avec intérêt : « C'est là, me dit-il, qu'Alexandre le Grand fit boire les chevaux de son armée. » Pendant qu'il évoque le souvenir des conquêtes classiques, j'aperçois un brave Kirghise abreuvant son chameau et une bonne femme lavant son linge et, pour nous rappeler tout à fait aux réalités modernes, deux bateaux à vapeur stationnent dans le voisinage. La ville, quoique forteresse, ressemble un peu à un de nos grands villages; les maisons sont toutes en briques séchées au soleil, quelques-unes possèdent des jardins, si on peut appeler ainsi des groupes d'arbres ressemblant à des manches à balai; les rues sont malpropres, sans trottoirs, bien entendu, et la voirie y est abandonnée aux caprices du temps. Il y a un seul joli monument, le club, en style oriental; j'allais oublier la maison du commandant, une maison toute rose. Pour la première fois, un bazar asiatique frappa mes

Digitized by Google

regards : de misérables galeries, divisées par compartiments formant boutiques, nous montrent pêle-mêle des étoffes, des fruits, de la viande, du pain, enfin tout ce qui peut tenter les Russes et les gens du pays. Pour la première fois aussi, j'aperçus les indigènes vaquant à leurs affaires en costume national. Nous sommes dans une vraie ville asiatique avec ses habitants calmes et tranquilles ; aucune femme dans les rues, sinon les femmes russes et kirghises.

Nous parcourûmes la ville en tous sens dans une voiture que je voyais pour la première fois et qu'on appelle *linéika*, en raison de sa longueur. Les voyageurs sont assis comme dans un omnibus; seulement, au lieu d'être nez à nez, on se trouve dos à dos.

VIEILLE FEMME KIRGHISE.

JEUNE FEMME KIRGHISE.

Ce n'est pas précisément la voiture de mes rêves, mais les Russes la trouvent commode et « des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter ».

Nous rentrons à la maison, où un dîner servi par l'unique hôtel et restaurant de la ville (Dieu sait quel hôtel !) nous attendait. Jamais dîner parisien ne nous a paru meilleur, car enfin c'était un dîner, le premier qu'il nous fût donné de savourer depuis quinze jours : tout n'est pas rose dans les voyages en pays barbares. Les premiers besoins y sont si impérieux, qu'ils ne laissent pas le temps de s'occuper des autres ; la nature ici est trop aride, le climat est trop rigoureux, la végétation trop maigre.

Nous n'eûmes pas le temps de nous ennuyer, invités que nous étions à une soirée donnée en notre honneur. La demeure du commandant nous représente toute l'élégance, tout le confort des demeures européennes, et nous ne fûmes pas peu surpris, après avoir traversé une belle antichambre, d'entrer dans de vastes et beaux salons. Mais le plus surprenant pour moi fut d'y rencontrer une Française de Montpellier,

Digitized by Google

venue depuis longtemps avec son père en Russie où elle s'était mariée à un officier russe; elle avait un peu oublié sa langue maternelle qu'elle parlait avec l'accent russe. Elle me raconta que depuis son mariage — il y avait vingt ans de cela — elle avait toujours voyagé avec son mari et accepté tous ses changements de garnison. A quelles pérégrinations, grand Dieu! ma compatriote avait-elle dû se livrer. Tantôt il fallait passer trois mois au milieu des steppes pour se rendre d'un endroit à un autre! On voyageait avec le régiment, en faisant des étapes de 20 à 25 verstes par jour; les officiers, leurs femmes et leurs enfants couchaient sous des tentes, les soldats entre deux couvertures de feutre; on marchait de nuit afin d'éviter le rayonnement de la chaleur solaire dans des sables brûlants. Quand on rencontrait un village, les paysans étaient obligés, il est vrai, de céder une chambre ou deux, mais ces chambres, en dépit de l'évacuation de leurs possesseurs, étaient encore tellement habitées, qu'il était impossible d'y dormir une minute. Au repas, le lait, l'eau, laissaient surnager des bêtes affreuses qu'on appelle ici des *proussaki*, sorte de cancrelas pourvus d'ailes jaunes : insectes inoffensifs, il est vrai, mais d'un aspect peu ragoûtant, aussi nombreux en été que nos mouches dans certaines campagnes; c'étaient les bêtes dont nous avions été tant incommodés à Irghis, la chaleur de l'appartement remplaçant pour elles la chaleur du soleil. Sur les planchers, le véritable cancrelas, qu'on appelle *tarakane*, se livrait à de joyeux ébats. Autant valait coucher sous la tente, qu'on pouvait tenir aussi propre qu'on voulait, à part cependant les scorpions, les tarentules et les phalangides, genre d'araignée, m'a dit cette dame, aussi grosse qu'un petit poulet sortant de la coque, et dont nous aurions le plaisir de faire connaissance.

FEMME ET JEUNE FILLE KIRGHISES.

Nous écoutions toutes ces histoires tout en buvant d'excellent thé; des pommes de Khiva formèrent le dessert. J'essayai le piano, puis on se mit à table. Ce n'est pas

Digitized by Google

précisément ainsi que s'ordonnent nos soirées, mais je souhaiterais que chez nous elles fussent aussi cordiales, simples sans ridicule, élégantes sans affectation. En général, les Russes ont vraiment une hospitalité aimable et pleine de naturel, on dirait qu'ils veulent racheter par leur bienveillance la rigueur de leur climat. Je bus du vin français, il y en avait dans cette petite ville, puis une boisson qu'on appelle l'*hydromel*. Cette boisson est très agréable, elle ressemble un peu à la limonade gazeuse, seulement elle est douce au lieu d'être acide. Au souper, le maître de la maison se trouva indisposé. Ce n'est rien, dit la dame française, vous aurez été asphyxié ce matin. — Je sus alors que certaines broussailles appelées *saksaoul*, servant de combustible dans les steppes, dégagent des vapeurs suffocantes. Comme les poêles ont leurs tuyaux bouchés, il arrive, lorsqu'on ouvre les bouches, que les vapeurs se dégagent et montent à la tête. Alors le cœur se trouble, des sueurs froides vous inondent ; si l'on vient à s'engourdir, on court le risque de ne plus se réveiller, car les fenêtres sont calfeutrées, et il ne viendrait jamais à l'idée des gens de la maison de casser une vitre pour renouveler l'air.

J'appris de la sorte que le mal de tête violent accompagné de maux de cœur que mon mari avait éprouvé dans la station au moment de la bourâne, ainsi que le malaise subit que j'avais ressenti dans la nuit n'étaient autre chose qu'un commencement d'asphyxie. Nous l'avions échappé belle, et, les autres nuits, c'était grâce à mon besoin d'air que nous n'avions pas éprouvé des suites fâcheuses.

Digitized by Google

TENTE KIRGHISE (KIBITKA).

CHAPITRE V

LES STEPPES KIRGHISES

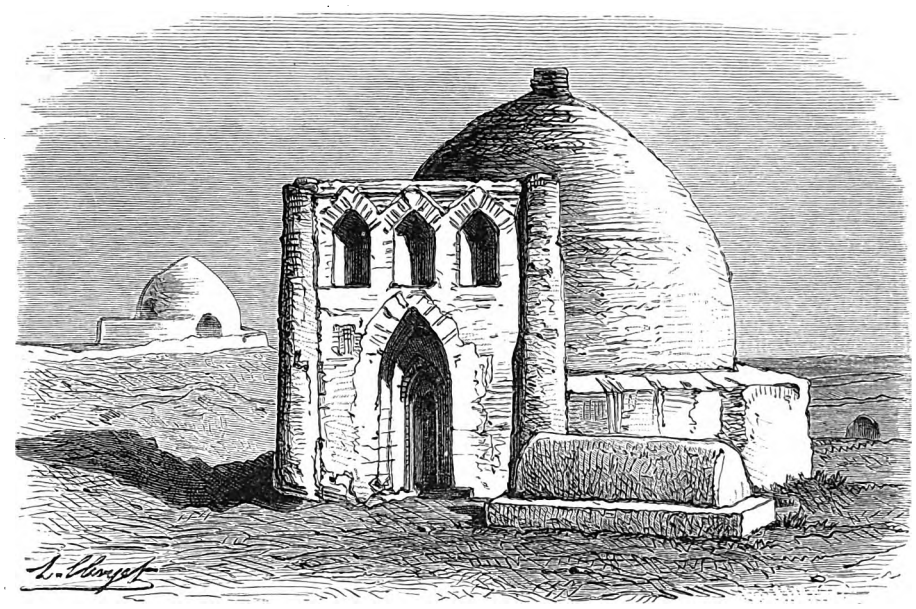
Question de printemps. — Quand l'enfant pleure, on le baigne. — Les droits du mari, les devoirs des femmes. — Cimetière kirghise. — Les Glissades. — Le Starosta. — Le Bakaly-Kapa. — Koulane. — Il est question de tigres. — En plein pays des bêtes. — La meilleure crève (comme toujours !). — Route monotone. — Nous distribuons la manne. — Aurais-je perdu mon mari ? — En caravane.

Après avoir franchi le Syr Daria sur la glace, nous nous trouvons en face d'un vaste emplacement jonché de briques; ce sont les ruines de Djankend, situées à 38 kilomètres de Kazalinsk.

A ce moment un Kirghise à cheval vint à notre rencontre et nous pria de visiter sa kibitka. La kibitka est une tente de feutre qui a pour carcasse un treillage de bois cylindrique formant au sommet un dôme un peu aplati et percé d'un trou pour laisser passer la fumée. Le feutre qui enveloppe cette sorte de tonnelle préserve du froid, de la chaleur, de la pluie et de la neige.

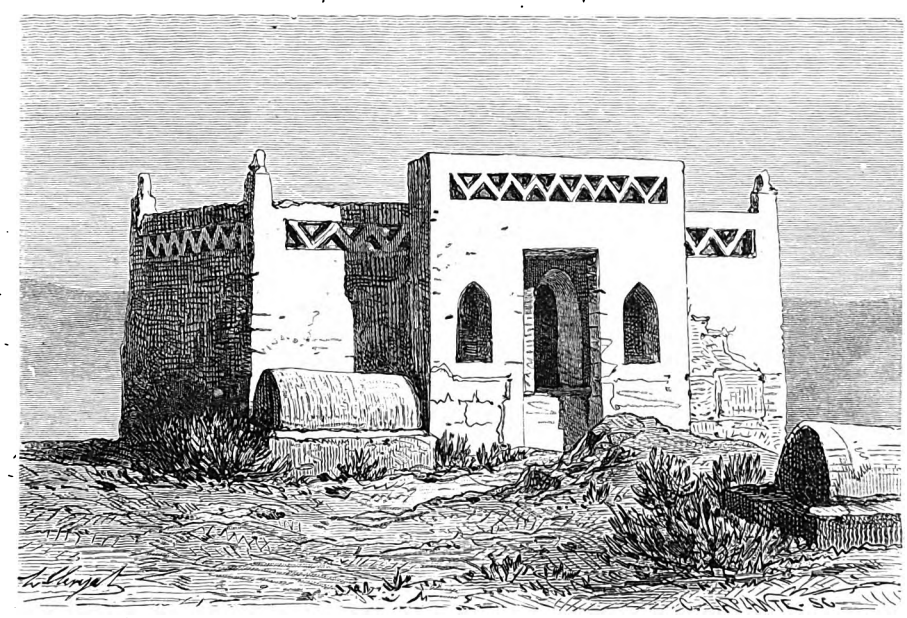
Digitized by Google

La kibitka où nous entrâmes était très propre et très grande; de beaux tapis couvraient le sol; pour meubles des coffrets incrustés d'argent; de chaises il n'en était pas



TOMBEAU PRÈS DE DJANKEND.

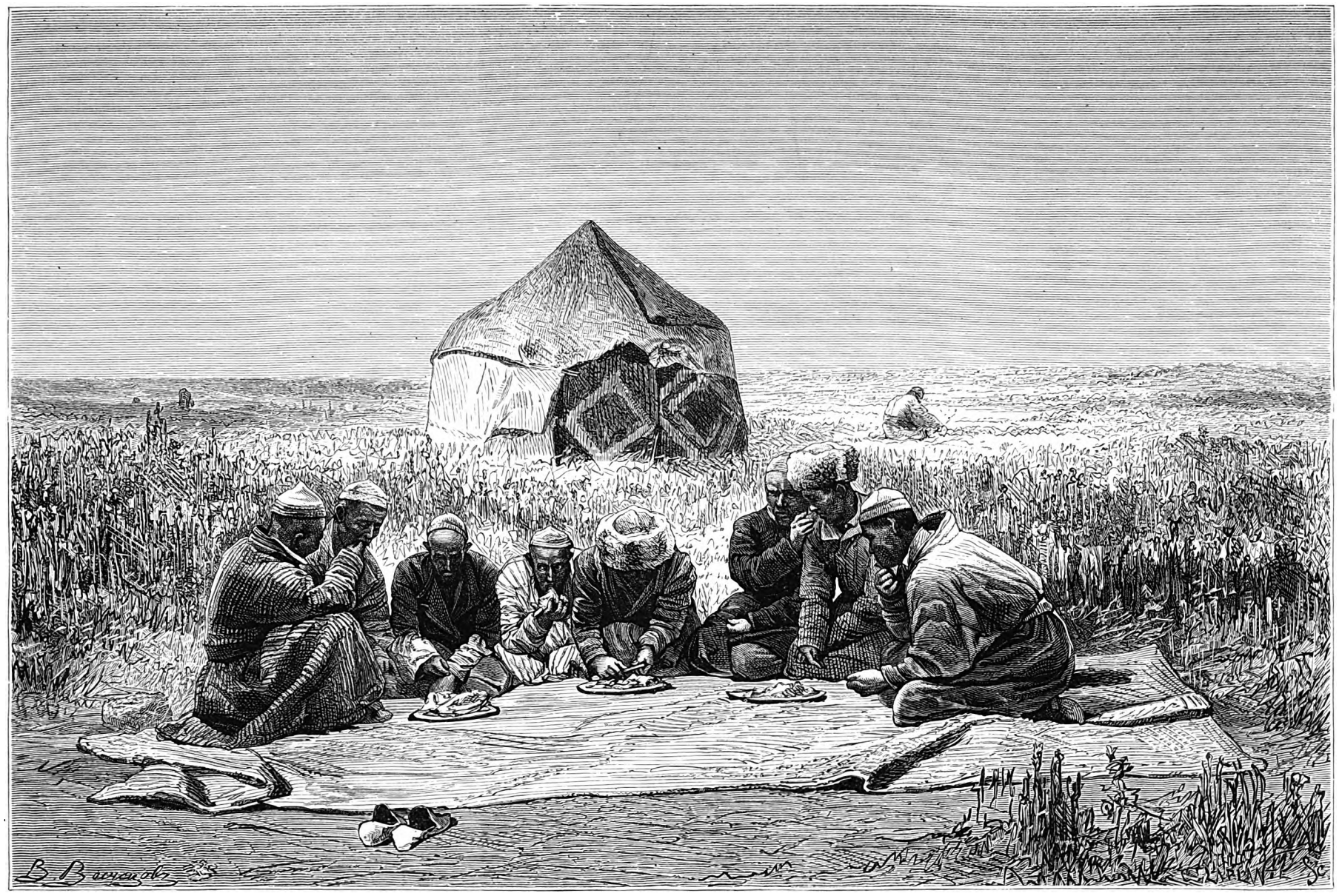
question, puisque les musulmans s'asseyent à la façon des tailleurs. Nous n'y trouvâmes qu'une jeune femme avec sa mère, mais le propriétaire de la tente se proposait d'en



TOMBEAU PRÈS DE DJANKEND.

prendre une autre. Mon mari lui ayant fait observer qu'il pouvait bien se contenter de celle qu'il avait, il répondit qu'il aurait une autre femme au printemps prochain, et une

Digitized by Google



LE REPAS DES KIRGHISES.

Digitized by Google

autre femme au printemps d'ensuite. — Question de printemps, paraît-il. — Pourtant la jeune femme du printemps dernier était charmante et surtout très propre ; elle nous montra son fils, qu'elle nourrissait, tout en se préoccupant de lui rabattre les oreilles pour le mettre à la mode du pays. Cette opération est justifiée par la croyance que l'ouïe en devient plus subtile.

Le chef kirghise nous offrit le thé, qu'on nous servit dans deux bols accompagnés de deux cuillers qu'on apporta sur un coffret en métal avec une espèce de serviette ; les autres personnes burent leur thé dans des bols et sans cuiller, la femme seule ne prit rien.

Pendant que nous nous désaltérions, l'enfant vint à crier. La mère, le prenant d'une main par une jambe, le tint au-dessus d'un seau d'eau et de l'autre main versa sur le pauvre petit de l'eau toute froide ; elle le remit ensuite dans le berceau, l'enfant avait cessé de pleurer.

Chez les Kirghises nomades les femmes font tout, soignent même les chevaux ; les hommes restent absolument oisifs. Véritable politique d'équilibre ; de cette manière le mênage va toujours bien ; une dispute est-elle possible quand l'un a tous les droits, l'autre tous les devoirs ? Chez les Sartes (habitants des villes de l'Asie centrale), c'est tout le contraire : les femmes ne s'occupent que de leur toilette, ne s'abaissent pas aux soins du ménage, qu'elles abandonnent à leurs serviteurs ; le mari n'est que le serviteur en chef, il tient le balai, brode et coud. Voilà bien les pauvres humains, tout par extravagances, n'évitant qu'un excès pour tomber dans l'autre. Ici, disais-je, l'homme a tous les droits, sauf celui de tuer sa femme ; la battre, passe encore ; ce sont petites caresses qui réchauffent l'affection. Chez certains paysans russes, une femme ne se croit pas aimée de son mari tant qu'il ne l'a pas battue. N'est-ce pas le cas de répéter que tous les goûts sont dans la nature ?

Cependant les Russes ont établi chez les Kirghises une loi qui permet de réclamer le divorce, et les pauvres femmes l'invoquent assez souvent. Par exemple, quand un mari veut échanger sa femme contre un cheval (le fait n'est pas rare), si cet échange ne convient pas à celle-ci, elle s'adresse au commandant en chef du district. Ce fonctionnaire juge l'affaire et prononce le divorce. Pour si simples qu'elles soient et tout élevées qu'elles sont dans les idées de soumission absolue, ces femmes ont conscience qu'elles ne doivent pas être traitées comme des bêtes de somme.

Les Kirghises riches se distinguent des Kirghises pauvres particulièrement au point de vue du costume ; ils sont aussi plus propres et plus soignés dans leur toilette. Les riches, qui sont en même temps usuriers, ont imaginé des moyens passablement ingénieux pour augmenter rapidement leurs richesses. Ainsi, par exemple, ils prêtent à un

Digitized by Google

pauvre dix moutons; l'année suivante le débiteur doit vingt moutons à son créancier, la seconde année quarante, la troisième quatre-vingts, et ainsi de suite, de manière qu'il arrive un moment où le pauvre diable ne peut plus s'acquitter. Alors le riche consent à prendre le débiteur à son service pendant un laps de temps qui est considéré comme l'équivalent des engagements que celui-ci a contractés. De cette manière l'esclavage, aboli de par la loi, existe de fait sous une forme encore plus odieuse. Application habile de l'ancienne loi romaine!

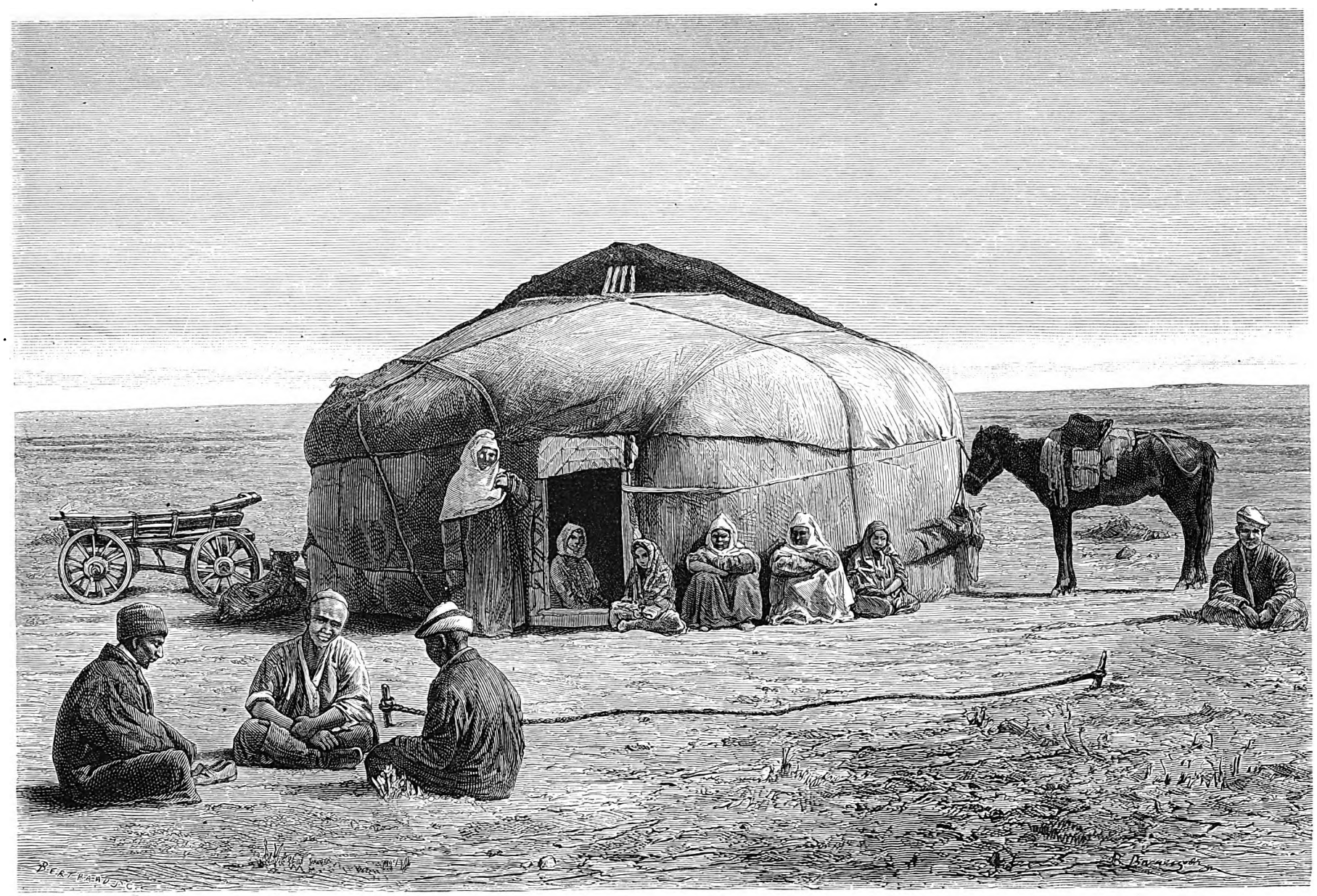
Le gouvernement a également aboli les *baranta* (guerre qui éclatait à chaque moment entre les familles d'une même tribu), imposé la vaccination pour mettre fin aux cruelles épidémies de petite vérole qui décimaient chaque année ces nomades. Eh bien, depuis cette double mesure, la population augmente, mais aussi la misère. L'élevage ne suffit plus à leur existence, et de nombreuses familles sont obligées de s'adonner à l'agriculture pour pouvoir subsister. Il se produit donc ce curieux spectacle d'un peuple chez lequel l'état d'agriculteur est un signe de misère et de décadence. Le Kirghise est né nomade; il l'est depuis environ cinq cents ans, quand Rubruquis et Plan Carpin les ont visités; en devenant agriculteur et sédentaire, il se transforme, il devient *Sarte*. Mais, à mesure qu'il se civilise, il perd sa franchise et son honnêteté, il devient lâche, cruel et dissimulé, défauts qui caractérisent la population sédentaire et agricole de l'Asie centrale.

Il fallait prendre congé de nos hôtes dont l'hospitalité toute kirghise nous enchanta; elle était faite avec tant de bonne grâce, malgré le calme et la froideur inséparable du caractère musulman, que nous aurions été mal venus de nous en plaindre.

C'est à Kazalinsk qu'on voit certainement une des plus belles glissades qui soient au monde. Le Syr Daria étant gelé jusqu'à la fin d'avril, on a arrangé un superbe plan de cristal sur ce miroir de glace. Les chevaux du commandant Abgral, merveilleusement dressés à ce genre de promenade, nous emportent avec une rapidité vertigineuse. Il est réellement curieux de voir ces trois bêtes, qu'on dirait façonnées dans le même moule, emporter notre traîneau. Deux d'entre elles sont attelées aux côtés et presque en liberté, celle de droite galope la tête à droite, celle de gauche à gauche. Le cheval du milieu doit trotter sans jamais se laisser entraîner par l'allure impétueuse de ses deux compagnons. On pourrait croire qu'il est impossible de les arrêter, mais ils obéissent à la moindre pression de leur conducteur. Le cocher russe est, je crois, le premier cocher du monde; il n'a pas de fouet, il lui suffit des guides pour mener son équipage avec une dextérité et une sûreté de coup d'œil extraordinaires. Nous ne pûmes cependant supporter cette course plus d'une demi-heure, car le vent nous cinglait le visage.

Nous ne partîmes de Kazalinsk que le quatrième jour. Cette courte halte nous avait

Digitized by Google



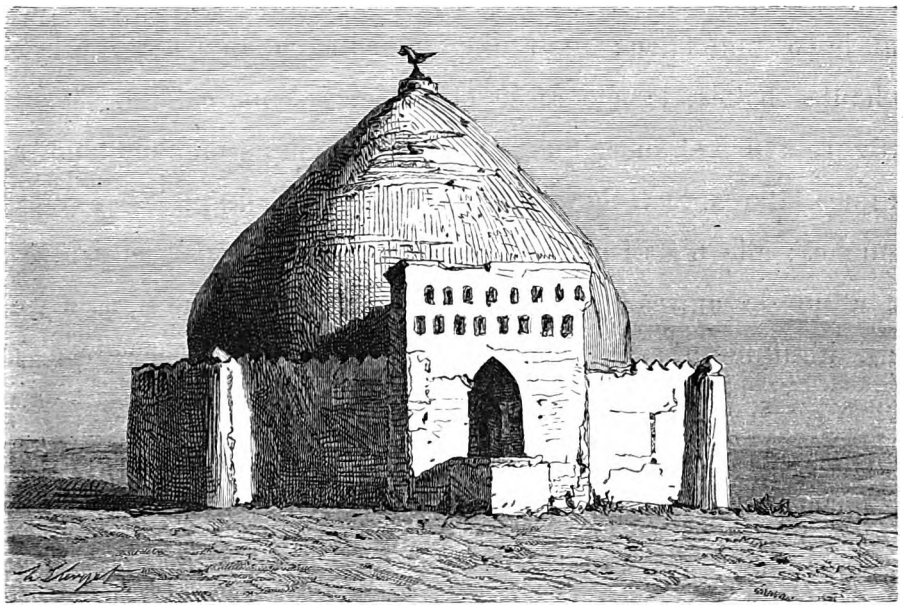
KIRGHISES SE REPOSANT DEVANT LEUR KIBITKA.

Digitized by Google

fait du bien ; notre estomac, si cruellement mortifié dans les steppes, s'était un peu refait à la cuisine du commandant ; nous nous sentions plus forts et mieux disposés à supporter les fatigues qui nous attendaient encore.

En partant de Kazalinsk, nous suivîmes le cours du Syr, ravissant d'un bout à l'autre avec ses nombreuses petites îles et ses pittoresques kibitkas. Nous fîmes toute une étape sur le fleuve gelé où notre voiture roulait admirablement. Depuis l'abandon du traîneau, c'était notre première route sans cahots.

Le fleuve est quelquefois si large, qu'on en distingue à peine l'autre rive. Des troupeaux paissent çà et là, mangeant les racines qui sont restées dans la terre.



TOMBEAU D'UN RICHE KIRGHISE.

Les stations sont plus logeables et, quoique bâties en terre, elles ont au moins deux chambres pour recevoir les voyageurs ; les portes et les fenêtres sont ornées de rideaux, des divans en terre sont appuyés au mur et offrent un lit supportable quand ils sont garnis de matelas : je me hâte d'ajouter qu'il ne faut pas être douillet. Nous avons quelquefois du lait et des œufs. La route présente plus d'animation, les Kirghises sont moins rares.

De droite et de gauche nous apercevons des cimetières assez curieux. Ils ne sont pas fermés ; les tombes des riches ont une espèce de portique carré avec une entrée au milieu ; elles varient entre elles par les dimensions et les ornements, mais toutes sont en terre séchée au soleil. Dans l'un de ces cimetières les portiques supérieurs étaient travaillés à jour avec des colonnades, témoignage du goût architectural de ces peuples. Il est assez étonnant que ces nomades, qui pendant leur vie se contentent de si pauvres habi-

Digitized by Google

tations, en veuillent de si belles après leur mort. Ces monuments formeraient au besoin d'importants villages.

Si cette journée fut une des plus agréables de notre voyage, il n'en fut pas de même du lendemain. De station en station les chevaux devenaient de plus en plus mauvais, le changement n'y faisait rien, au contraire. A la dernière l'attelage refusa complètement le service. Je ne sais à quelle heure nous serions arrivés si nous n'avions pas rencontré les yémchik ramenant leurs chevaux. Le premier fit la sourde oreille à nos appels. A l'apparition du second, mon mari descendit de voiture, et, le voyant peu disposé à se rendre à notre invitation, il lui intima énergiquement l'ordre d'atteler ses chevaux devant les nôtres : il n'osa pas désobéir. Après cinq heures de marche, et au petit, petit pas de nos sept chevaux qui n'en pouvaient plus, nous fîmes notre entrée triomphale à la station. Le starosta portait le costume tatar : une redingote brune collante serrée à la taille par une ceinture, de hautes bottes, la tête rasée et couverte d'une calotte. C'était un fort bel homme à la figure douce et énergique ; sa femme, quoique mahométane, avait, comme toutes les femmes tatares, le visage découvert. Elle se distinguait par sa longue robe et ses larges manches; elle n'était ni belle ni laide et paraissait s'occuper de son ménage aussi activement que les autres femmes des starostas russes que nous avions vues.

Le général Kauffmann ayant déjà à deux reprises fait écrire que nos attelages fussent toujours prêts, le Tatar nous donna des chevaux excellents.

Le lendemain nous pûmes donc partir d'un bon train. Sans être plus joli, le chemin était pourtant encore plus varié, les broussailles se transformaient en arbustes et, avant d'arriver à Pérofski, petite ville dans le genre de Kazalinsk, le paysage s'égaya de plus en plus. Nous rencontrâmes quantité de Kirghises nomades, les femmes avec leurs enfants et les hommes montés sur leurs chameaux attachés les uns aux autres par les naseaux, celui de derrière chargé de la kibitka, cette maison portative de la famille. D'autres femmes marchaient à pied et conduisaient les bêtes, tandis que leur seigneur et maître se prélassait à cheval. Ces gens-là profitaient de la douceur de la température pour porter leurs pénates ailleurs et chercher d'autres pâturages. Ils ne pensent pas, comme nous, que l'agriculture soit un signe de prospérité ; s'attacher à la culture du sol leur paraît au contraire un signe de décadence. Nous vîmes successivement défiler de nombreux troupeaux de moutons de superbe apparence et d'une taille remarquable ; leur queue n'est qu'un paquet de graisse dont le Kirghise s'empresse d'apprécier le poids lorsqu'il achète un de ces animaux ; puis des cavaliers, enfin de nombreuses caravanes.

Un mausolée en pierre, le seul que nous ayons rencontré, se dressa subitement sur la route. Malheureusement personne ne put nous dire qui était enterré là. Le yémchik kirghise, dont il était assez difficile de se faire comprendre, car il entendait à peine le russe

Digitized by Google

et n'aimait pas parler, ne répondait à nos questions que par des *non !* ce qui mettait tout de suite fin à la conversation. Il fallut donc nous contenter de nos conjectures, qui nous portèrent à croire que cette sépulture était celle de quelque grand chef.

En approchant de Pérofski, nous nous aperçûmes que nous avions été obligés de quitter le Syr-Daria pour contourner un marécage qui s'étend du fort Karmaktchi à Pérofski et qu'on appelle Bakali-Kapa. L'eau devenait moins rare, et les Kirghises s'étaient vus obligés d'établir, sur de petits cours d'eau, des ponts, fort rustiques il est vrai, mais enfin de véritables ponts.

Au milieu de ces marécages nous rencontrâmes un homme qui travaillait la terre ; c'était le premier depuis notre départ d'Orenbourg. On s'y occupait un peu de drainage, car nous constatâmes que quelques canaux avaient été construits et que d'autres étaient en construction ; il y avait donc ici trace d'agriculture.

KIRGHISE LABOUREUR.

Des peupliers s'élevaient à l'entrée de la ville, et un bois, mais bien petit bois, si on peut l'appeler ainsi, frappa nos regards.

A Pérofski, les maisons sont toutes, comme à Kazalinsk, en briques séchées au soleil et couvertes d'argile. Elles ne se composent que d'un rez-de-chaussée ; les toits sont plats et forment une terrasse sur laquelle les hommes et les enfants semblent se promener avec une grande satisfaction. Les kibitkas occupent, dans la ville, autant d'espace que les maisons. Les Tatars, les Kirghises y sont nombreux ; les chameaux et les dromadaires y sont aussi communs que chez nous les chevaux. La ville a un aspect plus animé que Kazalinsk, mais la maison de poste n'est guère plus belle que les autres, les deux chambres sont plus grandes, en revanche elles sont plus sales.

A la station, je vis un bel animal qui ressemblait à un âne, mais dont les formes étaient si élégantes, l'air si rétif, l'allure si sauvage, qu'on ne pouvait le comparer aux autres ânes. C'était pourtant, me dit-on, un hémione appelé *koulane*. Pendant que je contemplais cette bête magnifique, mais peu endurante, un peloton de Cosaques passa la lance au poing et la chanson aux lèvres. Déjà la veille, dans le steppe, nous avions ren-

Digitized by Google

contré un détachement de troupes russes voyageant à dos de chameaux et nous avions admiré la bonne tenue des hommes et la sollicitude des chefs.

Cependant notre repas s'était apprêté : une soupe grasse et du bœuf coriace composaient le premier service ; le second et dernier se termina par un bifteck un peu moins dur.

Les circonstances n'étaient pas favorables au repos ; la famille d'un officier russe occupait la seconde chambre, qui n'était séparée de la nôtre que par une portière, de sorte que cette première pièce pouvait passer tout simplement pour une antichambre grâce au va-et-vient des enfants du ménage voisin, qui paraissaient bien déterminés à

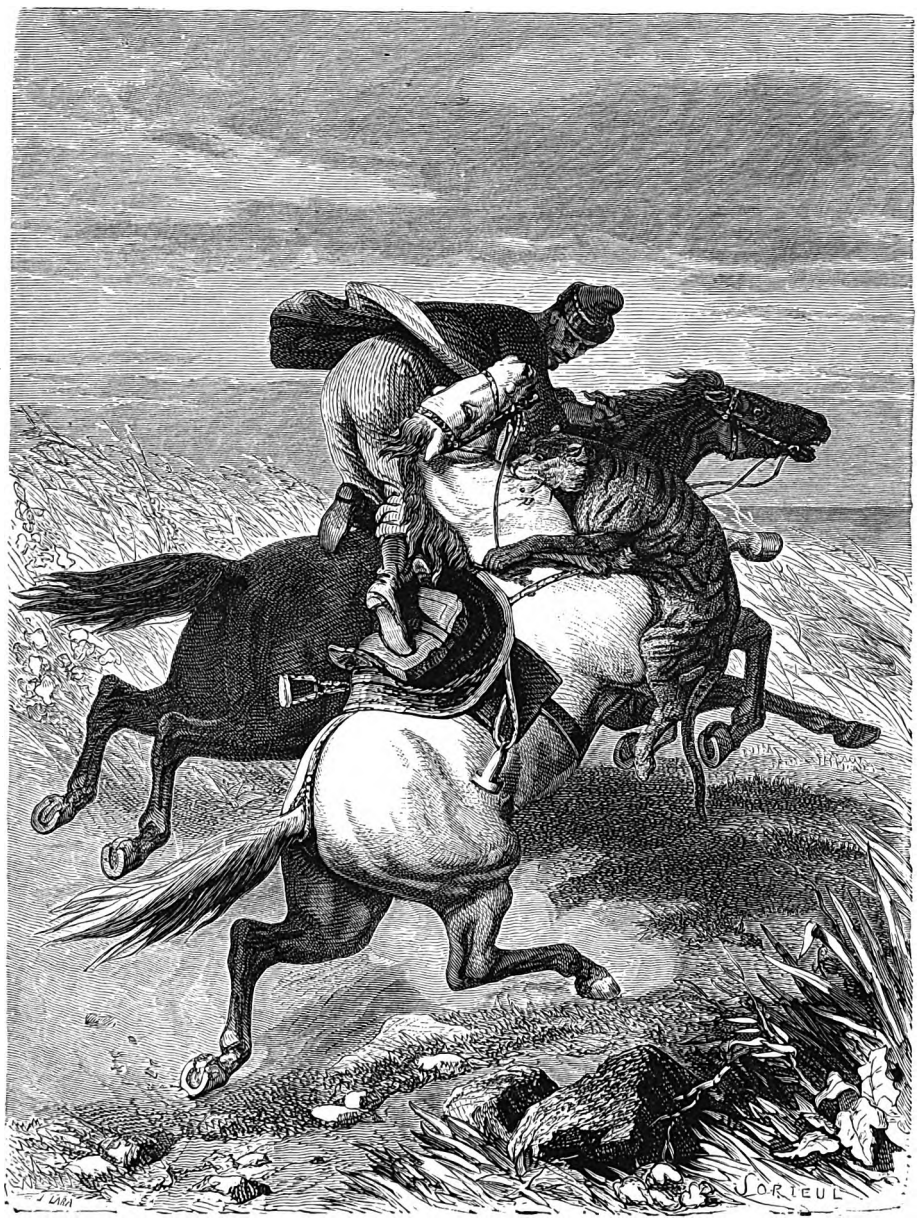
VOYAGE DES TROUPES RUSSES DANS LE STEPPE.

se venger de l'immobilité qu'ils avaient dû garder en tarantasse et même à faire provision de mouvement pour l'étape à venir. Cependant, malgré nos appréhensions, la nuit fut relativement tranquille.

A cinq heures du matin nous partîmes : la route s'animait de plus en plus, la proximité de la ville se faisait sentir ; quelle différence entre cette étape et celle que nous avions faite entre Orsk et Térékli ! Il semblait que nous fussions passés d'enfer en paradis. A notre départ de Pérofski, on nous avait dit qu'à trente verstes de la ville on avait tué trois tigres dans la semaine. J'ai hâte d'ajouter que les Kirghises ont soin, avant de se mesurer avec l'animal, de creuser dans la terre un trou dans lequel ils mettent un mouton ; ils recouvrent ce trou de branches ou de feuillages secs, et c'est lorsque le tigre est pris dans ce piège qu'ils s'approchent pour le tirer ; très rarement ils le tuent d'une autre manière. Le gouvernement russe donne 20 roubles par corps d'animal, laissant

Digitized by Google

aux chasseurs la peau, qu'ils vendent 10 roubles. Ce n'est pas cher une peau de tigre, car ces 10 roubles, au cours du jour, n'équivalent qu'à 30 ou 35 fr. Cette exécution avait sans doute produit son effet, car, en dépit des histoires d'yémchik, de cavaliers surpris et de voyageurs dévorés, dont on nous avait régalés à Pérofski, nous n'aperçûmes aucun de



KIRGHISE SURPRIS PAR UN TIGRE.

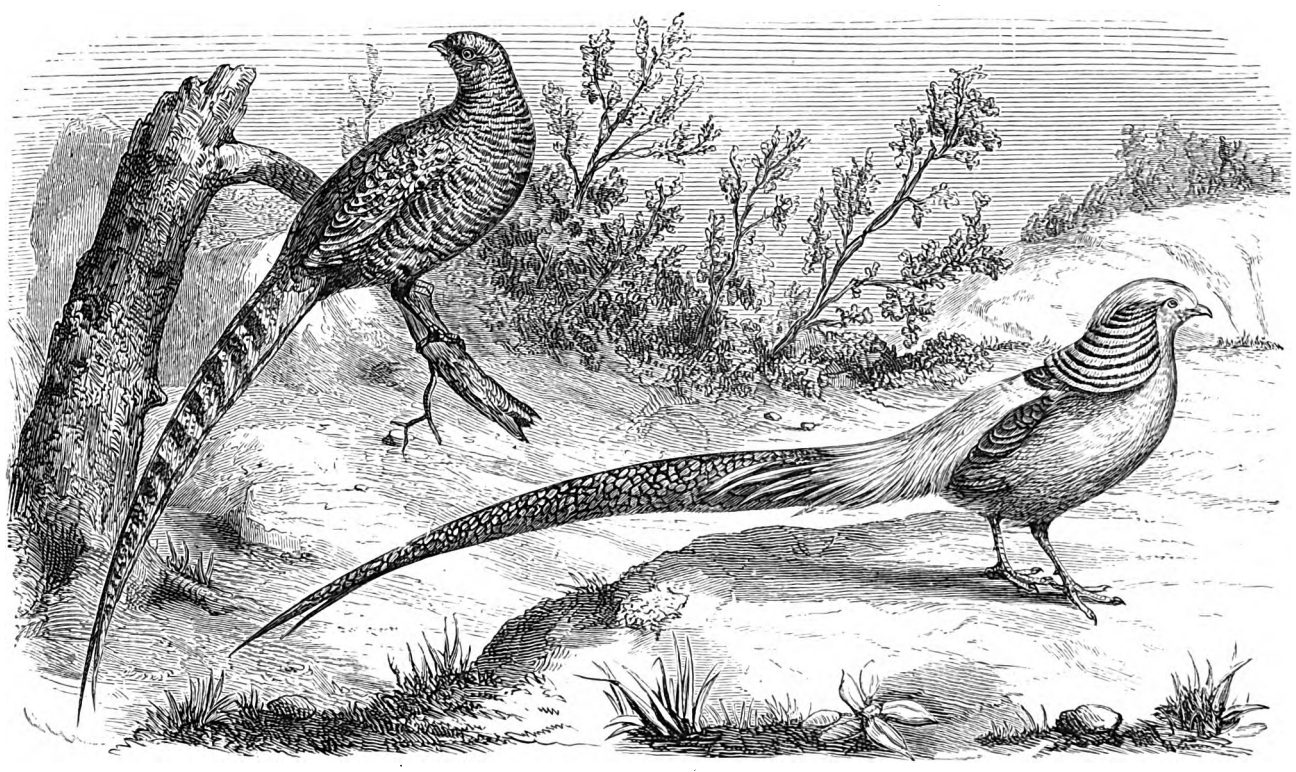
ces félins. En compensation nous admirâmes nombre de beaux faisans, coqs et poules, qui se promenaient dans les taillis et traversaient le chemin sans paraître s'effrayer de notre voiture. Aussi M. de Ujfalvy et Paul s'amusèrent-ils à les tirer et à en faire provision.

Il y avait aussi beaucoup de lièvres, mais ils étaient plus craintifs et s'enfuyaient à la

Digitized by Google

moindre alerte ; ils étaient bien autrement difficiles à tirer que les faisans. Ceux-ci sont très beaux, d'une plus grande espèce que notre faisan doré ; leur plumage, quoique un peu plus foncé, est tout aussi joli ; leur cou a des reflets vert-bleu et or admirablement harmonisés.

Ce fut une journée charmante ; de temps en temps aussi notre vieil ami, le Syr-Daria, reparaissait et embellissait encore la contrée, des canards et des oies sauvages au plumage orangé se baignaient dans les eaux dont nous pouvions admirer la belle couleur éme-



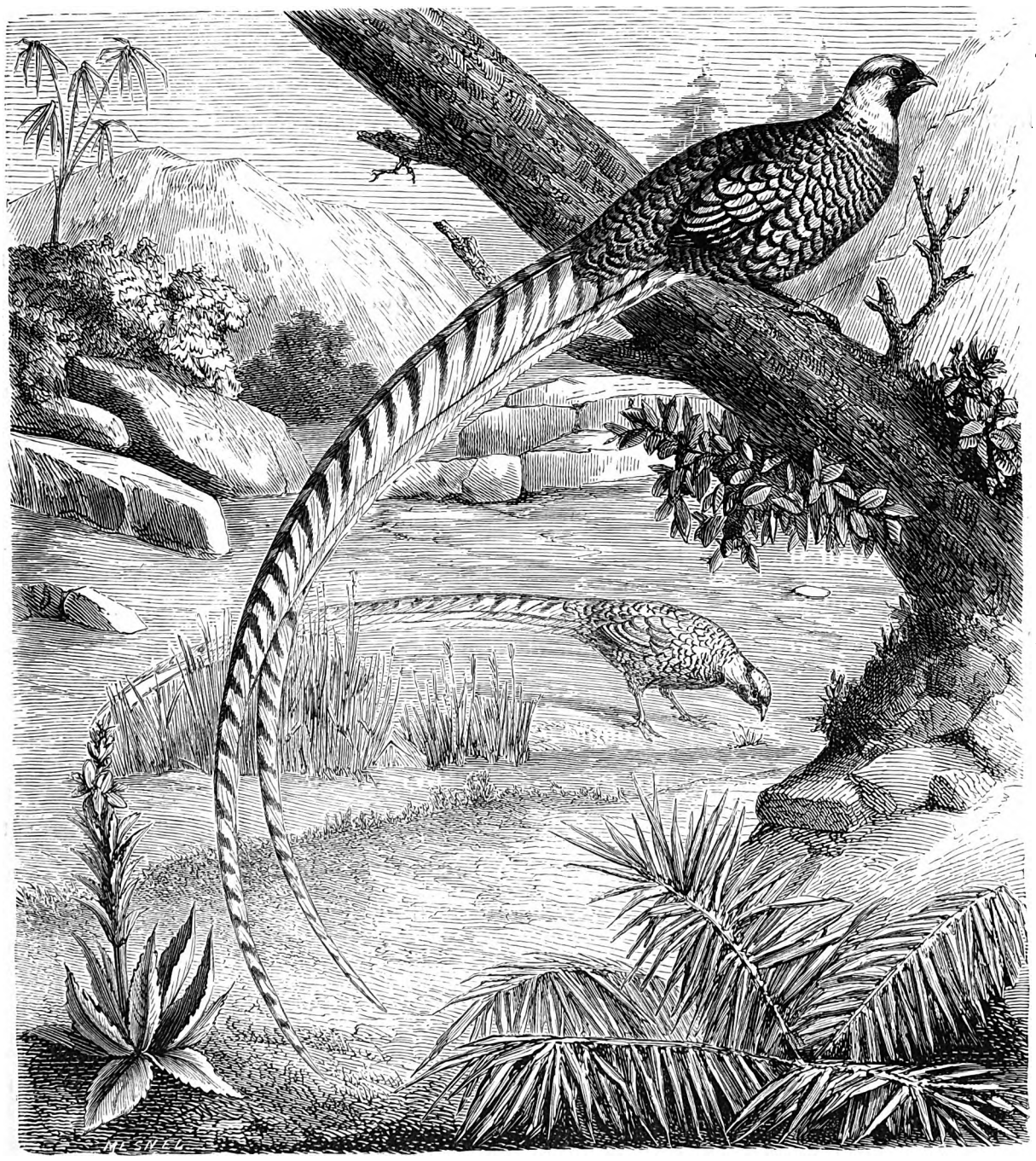
FAISAN DORÉ.

raude. La débâcle avait commencé et d'énormes glaçons glissaient sur le fleuve comme de beaux cygnes sur nos étangs.

A une station, je bus pour la première fois un lait jaune clair, nuance produite sans doute par les herbes que les bestiaux mangent dans ces contrées. L'avant-dernière station que nous fîmes dans cette journée nous fournit des chevaux si mauvais, que je crus que la scène de l'avant-veille allait se renouveler. Sur l'ordre du gouverneur général, le starosta n'avait sans doute pas osé refuser d'atteler, mais les pauvres bêtes étaient fourbues. Nous ne nous en aperçûmes qu'à deux ou trois verstes du point de départ ; plus moyen de reculer, il fallait aller de l'avant. Le yémchik qui nous conduisait n'était pas le maître de l'attelage et ne pouvait s'en faire obéir. Heureusement pour nous, au bout

Digitized by Google

d'une demi-heure nous rencontrâmes le véritable conducteur qui ramenait ses autres chevaux à la station. A peine eut-il pris les rênes que les chevaux, sentant la main du



FAISAN VÉNÉRÉ, D'APRÈS UNE PEINTURE CHINOISE.

maître, changèrent d'allure. C'était un vrai Kirghise, ce yémchik, très proprement et même assez élégamment vêtu, ce qui le faisait contraster avec ses compatriotes. Sa figure était énergique, ses yeux relevés des coins, des dents superbes : c'est un genre de beauté

Digitized by Google

commun d'ailleurs à tous les Kirghises. Il mena ses chevaux comme il fallait, en dépit de la fatigue.

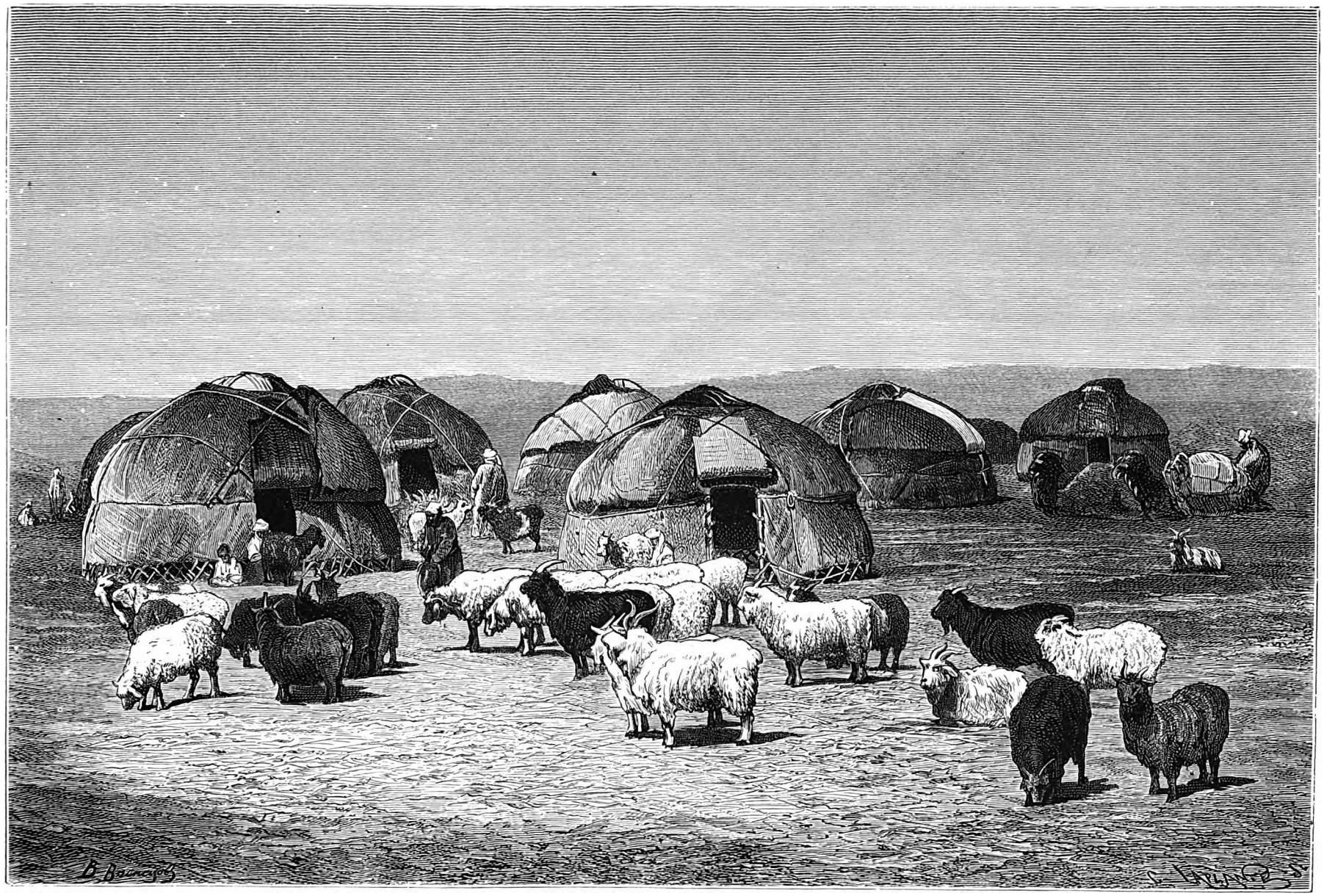
Nous pouvions maintenant nous laisser aller aux distractions du voyage et contempler de jolies chèvres sauvages qui s'enfuyaient au bruit de notre voiture. Non moins curieuses que nous, elles s'arrêtaient quand elles se croyaient à l'abri et nous regardaient passer. Une brusque secousse nous arracha à cette contemplation : un de nos chevaux venait de bondir, tout à coup il chancela, tomba et, avant même que le yémchik eût sauté à terre, expira. — La pauvre bête, vieille déjà de quatorze ans, avait fait son devoir jusqu'au bout et était morte au champ d'honneur. Les mauvais traitements n'étaient pas étrangers sans doute à cette fin. Certains starostas cherchent à rogner sur la nourriture de leurs chevaux, nourriture déjà si maigre dans ces steppes qui ne fleurissent qu'au printemps. Notre conducteur était au désespoir; il pria mon mari de certifier à la station qu'il n'y avait pas eu de sa faute. Tranquillisé par l'acquiescement de M. de Ujfalvy, il enleva les harnais et nous repartîmes, laissant la bête en pâture aux carnassiers. Les corbeaux, si nombreux en ce pays, auront bien vite fait disparaître ces restes, à moins qu'ils n'en soient empêchés par un aigle que nous avions rencontré le matin et qui a bien pu intervenir à titre de troisième larron.

A la troisième station, le paysage fut des plus agréables; le Syr-Daria baignait de ses ondes un rivage où le saksaoul, devenu un véritable arbre, se dressait devant nos yeux peu habitués à ce spectacle. Une élévation du terrain nous fit l'effet d'une montagne : tout est relatif en ce monde et, de même que les gens du steppe décorent du nom de montagne le moindre accident de terrain, de même pour nous ces bords escarpés et ces pentes boisées nous semblaient les plus belles hauteurs qu'on pût rêver.

Nous fîmes une promenade en attendant qu'on attelât. A notre retour, nous vîmes un Kirghise à cheval; il revenait de la chasse et portait un lièvre en croupe. Il fallait qu'il eût le coup d'œil bien juste, car son fusil était des plus primitifs; pour en trouver de semblables chez nous, il faudrait remonter, je crois, au temps de François Ier. Mais il n'est si mauvaise arme dont un homme exercé ne puisse tirer parti; je me laissai dire qu'un pareil fusil allait jusqu'à tuer les tigres, et, de fait, je vis plus tard, chez le gouverneur général, le cadavre d'un de ces fauves qui avait reçu une arquebusade juste à l'endroit vulnérable, c'est-à-dire entre les deux yeux.

Cependant nous avancions cahin-caha d'une station à l'autre, lorsqu'il nous fallut compter avec les inondations. Un starosta nous prévint qu'à vingt verstes environ il y avait tant d'eau, qu'il faudrait envoyer un de nos yémchik à la prochaine station chercher du renfort. Quoique cette déclaration fût médiocrement encourageante, nous nous décidâmes à risquer l'aventure. Pour mon compte, je m'étais aguerrie; il y avait

Digitized by Google



KIRGHISES DANS LE STEPPE.

Digitized by Google

plus d'un mois que nous étions en route, et les privations de toutes sortes que j'endurais me faisaient ardemment désirer d'atteindre le terme de notre voyage.

A la station suivante, nous rencontrâmes quelques voyageurs que la crainte des inondations avait décidés à s'arrêter, et qui cherchèrent à nous dissuader d'aller plus loin ; mais nous voulûmes passer outre. Pendant les deux premières verstes, le chemin côtoyait un ravin, et, le sol que nous foulions n'étant que du sable, il avait fallu la plupart du temps l'affermir avec de la paille et du bois. Tout alla bien jusqu'à l'eau : là mon mari dut contraindre un des yémchik à dételer un cheval et à s'aventurer au milieu de ce lac improvisé ; l'homme obéit de très mauvaise grâce, après avoir préalablement enlevé de son soulier un papier qu'il remit à son compagnon : la chaussure est, paraît-il, chez les Bachkirs et les Kirghises, la meilleure cachette. Nous le suivîmes des yeux. Le cheval avait de l'eau jusqu'au poitrail ; parvenu au milieu du lac, il refusa d'avancer, malgré les coups de fouet dont il était libéralement gratifié. Le terrain était sans doute trop détrempé ; il fallut battre en retraite.

Force fut donc de regagner la station. Attendre là, en plein air, il n'y fallait pas songer ; l'eau pouvait séjourner quinze jours. Nous ne pouvions savoir quand il lui plairait de se retirer ; aussi loin que nos regards pouvaient s'étendre, nous n'apercevions que de l'eau et encore de l'eau ; mais, au moment de faire volte-face, survint une difficulté. Le yémchik voulait bien ramener ses chevaux, mais quant à nous et à notre tarantasse, il n'en voulait tenir compte, sous prétexte que ses bêtes étaient trop fatiguées. Mon mari dut lui mettre le revolver sous le nez et garder son compagnon et les autres chevaux en otage pour le forcer à aller à la station chercher du secours. Il partit en maugréant et nous nous mîmes en devoir de l'attendre. Cependant le soir arrivait ; des bergers kirghises rentraient à leur village, dont on apercevait les feux à une distance assez éloignée de la route ; les aboiements des chiens — c'est la musique des steppes — avertissaient de la présence de l'homme. Une petite lumière qui scintillait au loin comme une étoile semblait adresser des signaux d'amitié aux pâtres égarés. L'œil d'un Kirghise peut seul se reconnaître au milieu de ce dédale que dissimule l'apparence uniforme des steppes.

Nous apercevions les premiers sommets du mont Thian-Chan ; leurs cimes de glace, dorées par les rayons du soleil couchant, se détachaient délicieusement à notre gauche sur le ciel nuageux. En face de nous, des bergers kirghises traversèrent hardiment le lac ; lorsqu'ils arrivèrent à notre bord, ils s'assirent quelques instants pour se reposer, mais ne prirent pas la peine de s'essuyer. Nous avions acheté à Pérofski une petite provision de pain pour nos chiens ; nous chargeâmes le yémchik d'en faire une distribution à ces pauvres gens. « Qui a la croix se bénit soi-même, » disent les Alle-

Digitized by Google

mands; le cocher devait connaître un proverbe analogue : ce fut lui qui mangea le pain, et de quel appétit ! Le pauvre garçon ramassait même les miettes qui tombaient sur la route. Il n'en fallut pas davantage pour nous attendrir et le gratifier d'un supplément. A peine l'eut-il reçu qu'il appela d'autres Kirghises qui s'étaient attardés à nous regarder ; tous s'assirent en rond pour participer à cette provende ; le plus âgé leur distribua du gros sel dont ils assaisonnèrent leur festin. Quand ils eurent mangé, ils se tournèrent vers la Mecque, se prosternèrent et rendirent grâce à Dieu pour les dons que la Providence leur avait octroyés par notre entremise, et c'est ainsi que nous fûmes élevés, sans le vouloir, au rang de panetiers du Créateur.

Cependant la nuit était venue et l'autre yémchik ne donnait pas signe de vie ; les feux qui tout à l'heure brillaient au loin s'étaient éteints ; les aboiements des chiens devenaient de plus en plus rares ; la lune n'apparaissait pas encore à l'horizon. Nous eûmes beaucoup de peine à distinguer l'heure à notre montre ; il était déjà neuf heures et demie. Notre yémchik s'était étendu à terre et dormait aussi consciencieusement qu'il l'eût fait dans le lit le plus moelleux. En désespoir de cause, nous allions essayer de dresser une tente avec nos couvertures, quand un tintement de sonnettes nous avertit du retour de l'envoyé. Quelques instants après nous retournions sur nos pas par une nuit superbe dont la fatigue et le sommeil m'empêchèrent de jouir. Quand nous arrivâmes à la station, les deux chambres étaient prises. Il fallut se contenter de quatre murs entre lesquels le starosta gardait ses provisions d'hiver ; le printemps étant survenu, ce grenier était à peu près dégarni. Il nous en coûta quelques roubles pour jouir de ce réduit. Notre chambre à coucher n'était pas belle et nous y trouvâmes un locataire inattendu : c'était un petit enfant couché dans une corbeille qu'une corde laissait pendre du plafond ; il se mit à vagir en nous entendant, la mère vint le bercer, il se rendormit et nous ne tardâmes pas à suivre son exemple.

Le lendemain, nous nous demandâmes comment nous partirions ; cette maudite inondation m'avait atterrée. Cependant le courage ne me manquait pas, on était à deux ; en voyage, il en est comme à la guerre, où, paraît-il, rien ne soutient mieux un conscrit que de sentir les coudes du vétéran. Je m'en aperçus bien ce jour-là. Ne sachant à quel passe-temps nous vouer, nous nous étions, sous prétexte de promenade, engagés dans les taillis des environs. Tout à coup je me trouvai séparée à la fois et de mon mari et de nos guides, que la chasse avait entraînés, et, après maints tours et détours, je me retrouvai, sans trop savoir comment, devant la station. Ma première pensée fut naturellement pour M. de Ujfalvy ; mais personne ne l'avait vu. Je perdis alors la tête, d'autant plus qu'une singulière coïncidence d'indices fâcheux me faisait augurer quelque malheur : des coups de feu dans le voisinage, un gué dangereux, la mine étrange (du

Digitized by Google

moins elle me semblait telle) des indigènes !... Les personnes qui étaient à la station avaient beau chercher à me tranquilliser, m'alléguant cent raisons plausibles, je n'entendais rien, je ne voulais rien entendre; assurément j'étais perdue, seule, abandonnée à des milliers de kilomètres de ma patrie, dans des régions barbares où tout, jusqu'à la langue, m'était inconnu; la peur me gagnait... Or la peur n'écoute rien, et, quand la peur vous saisit, elle s'accélère comme la progression physique de la chute des corps. Il semble qu'on soit précipité dans un abîme sans fond, on est étourdi par un vertige qui s'accroît sans cesse... Quelles transes, mon Dieu ! Quelles mortelles heures ! Mais, en revoyant mon mari, je me sentis honteuse d'une frayeur que deux minutes auparavant je croyais si légitime.

Il fallut pourtant prendre une résolution : rester plus longtemps à la station était chose impossible ; deux familles l'occupaient déjà, et les vivres, qui ne sont pas très abondants, même pour les propriétaires, allaient devenir tout à fait insuffisants. Nos provisions commençaient à s'épuiser et ne dureraient certes pas assez pour nous permettre d'attendre le bon plaisir de l'eau. La perspective de pouvoir nous adresser aux bons Kirghises dont on apercevait les kibitkas de l'autre côté du Syr-Daria n'était pas très attrayante; il ne fallait pas nous attendre à autre chose qu'à de vieilles poules. Il est vrai, nous aurions pu faire égorger un mouton, mais n'absorbe pas qui veut un mouton. Il faut être Kirghise pour se livrer à pareil exercice. Deux Kirghises peuvent dévorer un mouton en un seul repas. Cela se fait très simplement : on coupe l'animal en morceaux, que l'on jette dans un grand chaudron avec quelques ingrédients ; cuits à point, on les retire du feu; à peine le temps de refroidir, les morceaux sont successivement et incontinent avalés jusqu'à ce que le récipient ne contienne même plus une goutte de graisse. On est de la sorte pour huit jours en règle avec son estomac. Nous qui ne sommes pas habitués à ces façons de boa constrictor, nous préférons faire marché avec un chef kirghise qui se fait fort de nous mener avec des chameaux, par un chemin de caravane à lui connu, rejoindre la grande route de Djoulek, moyennant deux roubles par chameau. Une des deux familles prit le même parti que nous, mais l'autre, qui était celle d'un officier vivant de sa paye, trouva la somme trop forte et préféra attendre le bon plaisir de l'inondation.

Cette idée d'être traînés par des chameaux nous amusa beaucoup, elle rompait la monotonie de la tarantasse. Le matin donc dix chameaux et deux chevaux vinrent nous prendre, avec nos bagages et nos compagnons. Nous partîmes à neuf heures dans l'ordre suivant : le chef kirghise qui nous conduisait, à cheval, en tête ; derrière lui un Kirghise une pioche à la main, puis notre voiture attelée de deux chameaux à la file et conduite par un Kirghise à cheval, puis deux autres voitures dans le même équipage, enfin, les

Digitized by Google

quatre derniers chameaux, sous la direction d'un dernier Kirghise, portaient nos bagages et fermaient la marche. Nous avançâmes, au pas de ces bonnes bêtes, dans un sentier étroit que seul le pas d'un chameau peut le fouler. En avant, le chef taillait et abattait les broussailles et les arbres qui auraient pu gêner le passage de nos voitures. Lorsque nous avions à franchir des fossés, et ils furent assez fréquents, l'homme à la pioche comblait tant bien que mal la solution de continuité. Dieu sait comme il bâclait

NOTRE TARANTASSE TRAINÉE PAR DES CHAMEAUX.

son œuvre et après quelles secousses notre tarantasse parvenait à franchir ces chaussées improvisées. Nous faillîmes verser je ne sais combien de fois; mais, entre temps, le chemin était vraiment agréable et égayé par les troupeaux que font paître ces hommes des steppes, qui ne craignent rien. Nous arrivâmes de la sorte au contrefort d'une petite montagne qu'il fallait franchir; la montée était très raide; les chameaux qui n'avaient pas de voiture à traîner prirent aisément les devants, mais ceux qui étaient attelés ne purent avancer qu'à grand renfort de cris auxquels ils répondaient de leur mieux dans leur langage camélin.

Digitized by Google

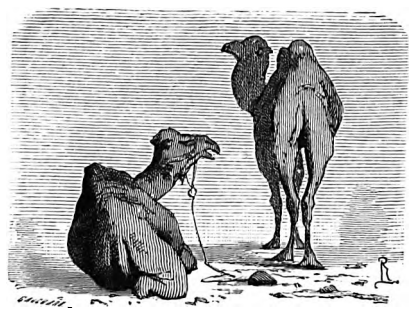
Nous en étions à regretter d'être restés en voiture, quand le premier chameau de notre attelage refusa d'avancer; il s'agenouilla et se mit à pousser des cris semblables aux sons de ces petites trompettes fêlées que, chez nous dans les foires, on achète aux enfants. On parvint cependant, à force de coups de fouet, à le faire marcher. Nous arrivions alors à un passage si difficile, que je ne puis comprendre comment notre voiture put le franchir. Comme je me demandais par quel miracle nous n'avions pas versé dix fois, nous versâmes pour tout de bon. Heureusement nous ne nous fîmes aucun mal, et la voiture fut remise sur roues comme si de rien n'était.

Le chameau semble marcher avec lenteur, mais son pas est plus rapide que celui du cheval en raison de l'écart de ses grandes enjambées. J'admirais avec quelle sagacité notre chef savait se reconnaître au milieu des mille petits sentiers que les caravanes tracent en tous sens dans ces steppes boisés. Il pouvait s'appliquer ce vers :

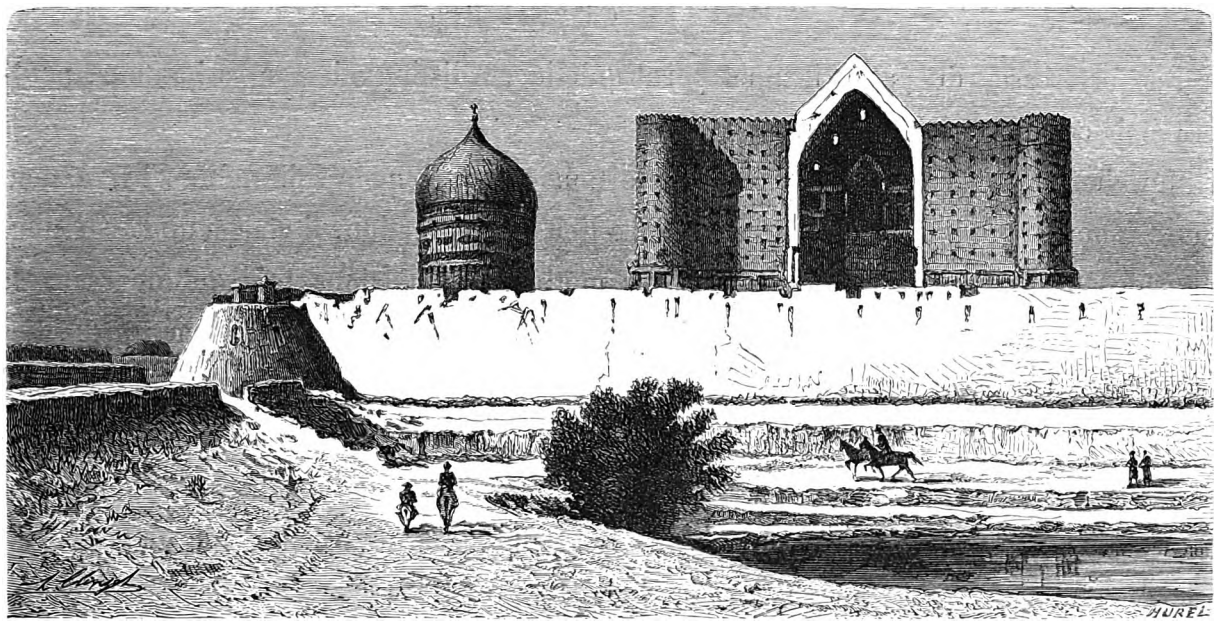
Nourri dans *ces forêts*, j'en connais les détours.

Oui, il les connaissait; car, sans une seule hésitation de sa part, nous arrivâmes à une heure et demie à la route de Djoulek qui conduisait à la prochaine station.

Le chemin n'était pas très bon; mais, auprès de celui que nous venions de faire, il nous parut excellent. Cependant, comme le trajet devenait monotone, le mieux était de se reposer, ce que je propose à mon aimable lectrice de faire ici même.



Digitized by Google



[LA MOSQUÉE DE HAZRET ET LES MURS DE TURKESTAN.

CHAPITRE VI

TURKESTAN

La tombée du jour dans le steppe. — Yani-Kourgân. — A la recherche des vieilles poteries. — Noyade. — Ma première leçon d'équitation. — En croupe. — A dos de Kirghise. — Du vert. — Passage à gué. — Les ingénieurs popes ou les popes ingénieux. — La mosquée de Hazret. — Nos yeux s'écarquillent. — Longue description. — Difficulté d'avoir un crâne. — Réflexions mélancoliques. — Visite chez un riche marchand. — Son harem. — Fi ! les vilaines femmes. — Ennui de boire du vin dans ces conditions. — Les soupirs du mollah. — Qu'aurait dit Mahomet? — On veut m'acheter.

A la tombée du jour, le chef, qui avait pris les devants, s'arrêta; les différents tronçons de la caravane se rapprochèrent de manière à faire corps et à ne pas se perdre au milieu des ténèbres. Le jour s'éteint brusquement dans le steppe; on n'y connaît pas de crépuscule : à peine le soleil a-t-il disparu sous l'horizon que la nuit se fait, nuit noire quand la lune, cette pâle indolente qui n'entend jamais arriver à la même heure, ne vient pas promener ses rayons argentés dans ces immenses solitudes. Ce soir-là, l'astre des nuits avait voulu tenir compagnie au soleil et s'en était allé dans l'autre hémisphère. Il faisait noir comme dans un four, les yeux d'un Kirghise pouvaient seuls s'y reconnaître.

A six heures et demie nous avions passé près d'une ancienne forteresse, actuellement abandonnée. On l'appelle Séna-Kourgân ; elle est en terre comme toutes les

Digitized by Google

autres forteresses du pays ; il nous parut qu'elle se distinguait par sa hauteur, peut-être était-ce un effet des ténèbres.

Le chef nous avait donné sa parole que nous arriverions le soir même. Et, à neuf heures, nous gagnâmes heureusement notre lieu de destination. Il était temps, car nous mourions de faim ; depuis huit heures du matin nous n'avions pris qu'une tasse de thé. La station était sur une hauteur ; du côté du Syr-Daria on y arrivait par un escalier aboutissant à la terrasse de la maison. Le fleuve était débordé et l'eau arrivait jusqu'aux marches.

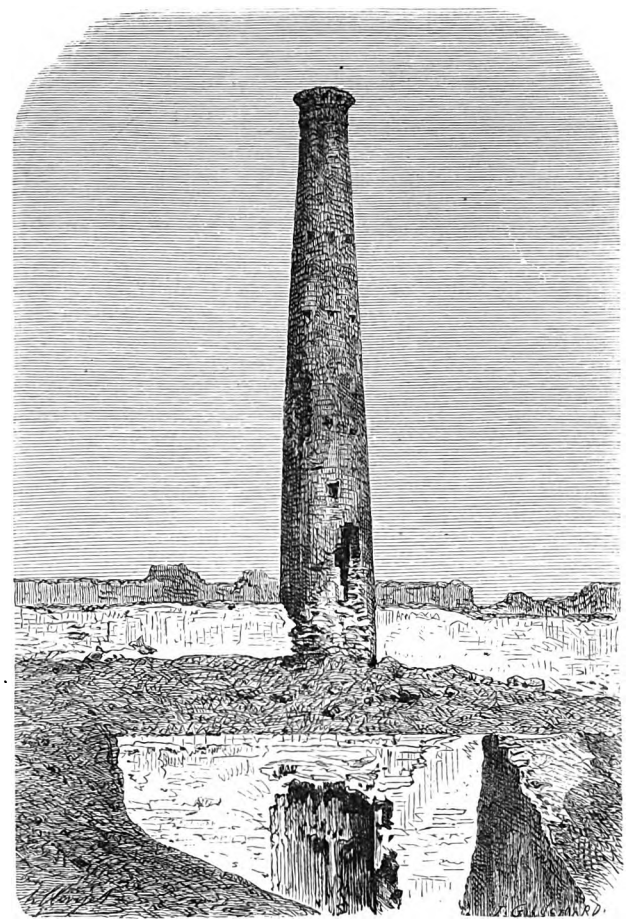
Nous voulions repartir de suite, mais le starosta nous en dissuada. Il nous fallut encore nous contenter d'un réduit où s'étalait complaisamment un divan en terre ; les autres chambres étaient prises par des voyageurs venus à dos de chameau et qui se trouvaient arrêtés par le manque de tarantasse. Nous mangeâmes un plat d'œufs que la femme du starosta voulut bien nous accommoder. Nos chiens, qui avaient très faim, dénichèrent dans un coin de notre chambre un petit baril de beurre fondu qu'ils attaquèrent avec un entrain indescriptible ; j'eus toutes les peines du monde à les en arracher. Quelques-uns de leurs congénères en avaient fait peut-être autant avant notre arrivée, de sorte qu'il pouvait fort bien se faire que notre plat eût été préparé avec les restes de ces animaux, mais nous avions si faim que nous continuâmes à manger nos œufs, les trouvant les meilleurs du monde.

Quand le jour reparut, nous partîmes pour Yani-Kourgân dont les ruines étaient proches de la station. C'est une ancienne forteresse d'à peu près six cents mètres carrés, encore décorée de ses meurtrières. Au centre, les maisons dont les murs encore debout sont tout en briques séchées au soleil et recouvertes d'argile ; quelques-unes laissent voir encore la place du foyer. Mais tout cela est fort délabré par suite des fouilles nombreuses que l'on y a faites ; nous y trouvâmes cependant quelques fragments de poteries. La situation était très bonne, car la forteresse commande toute la vallée et la défense devait en être facile.

En quittant cette station, les contreforts du Thian-Chan, qu'on appelle le Kara-Taou, se montrèrent à nos regards ; nous les eûmes dès lors toujours à notre gauche, mais parfois ils étaient si éloignés, qu'il fallait pour ainsi dire deviner leur présence. Nous marchâmes sans nous arrêter jusqu'à Saourane, où il y avait une autre forteresse en ruines que nous visitâmes ; mais se trouvant, comme Yani-Kourgân, en quelque sorte sous la main des voyageurs, elle avait été visitée mainte et mainte fois. Elle est carrée, dans le genre de la première, mais au moins quatre fois plus grande. Nous y trouvâmes quelques monnaies et des fragments de porcelaine. A sept heures nous étions à Saourane, après avoir traversé deux rivières sans ponts. Ce genre de travaux d'art est d'ailleurs superflu,

Digitized by Google

car, l'hiver, ces cours d'eau sont gelés, et, l'été, desséchés ; ils ne sont dangereux qu'au printemps, à la fonte des neiges. Malheureusement pour nous, nous étions au début de cette saison et en pleine débâcle. Le temps était si beau que nous résolûmes de doubler l'étape pour arriver le soir même à Turkestan. Après avoir fait changer nos chevaux et au moment de partir, la femme du starosta nous prévint qu'il y avait encore une rivière à traverser ; cette rivière ressemblant, nous disait-on, à celle que nous avions sous les yeux, nous ne vîmes rien qui pût nous arrêter.



LES RUINES DE SAOURANE, IL Y A DIX ANS.

A la sixième verste, notre équipage fit halte ; il faisait nuit, mais les étoiles scintillaient. Nous avions à descendre une pente rapide pour traverser la rivière à gué. Notre domestique, envoyé en reconnaissance, nous assura que la descente n'était pas trop raide. M. de Ujfalvy donna l'ordre de continuer, et nos cinq chevaux partirent au grand trot. Je ne sais où maître Paul avait pris ses renseignements, la descente était presque à pic. Mon mari se lève pour interroger le terrain ; par une heureuse inspiration, je l'imite et me tiens fortement à la barre de fer du siège. Les deux premiers chevaux entrent dans l'eau à grande vitesse, les autres suivent ; le yémchik qui était sur le siège, voyant que son compagnon avait pris une mauvaise direction, l'avertit brusquement ; l'autre, avec la même brusquerie, jette ses chevaux à droite et nous fait verser. Par bonheur, la voiture s'inclina du côté de mon mari qui, ayant pressenti l'accident, se retenait fortement avec le bras gauche. Notre domestique avait sauté du siège dans l'eau ; pour moi, qui voulais me contenter d'un simple bain de pieds, je me cramponnais à M. de Ujfalvy, qui, mouillé jusqu'à l'épaule, était parvenu à se redresser. Je pus à grand'peine prendre pied sur le terrain glissant, et, trempée jusqu'aux genoux, je m'élançai sur la route.

Ma première pensée fut de pourvoir aux conséquences dangereuses de ce malheureux bain et de couper court à tout refroidissement. J'étendis ma pelisse à terre et là,

Digitized by Google

mon mari et moi, nous confiant à la discrétion des ténèbres, nous dépouillâmes souliers, bas et toute la partie du costume que l'eau avait atteinte. Pendant ce temps, notre domestique et les Kirghises opéraient le sauvetage de nos bagages. J'eus le bonheur de trouver des bas secs dans une malle, mais pour le reste il fallut nous réduire au strict nécessaire, heureux d'être vêtus, sinon couverts, car tout le reste avait été mouillé. La voiture, une fois déchargée, fut aisément relevée et ramenée sur la terre ferme.

Nous continuâmes notre route en assez piteux équipage, lorsque, à la quinzième verste, l'eau nous barra le passage. M. de Ujfalvy en fit sonder la profondeur, et l'expérience parut satisfaisante. Mais j'avais tellement peur de verser une seconde fois, que je me mis héroïquement en croupe sur le cheval d'un Kirghise qui me fit heureusement aborder sur l'autre rive. C'était ma première leçon d'équitation; je me souviendrai toujours des circonstances dans lesquelles je l'ai prise.

Et dire qu'on appelle cette route une route postale ; il est vrai que la poste y passe. L'eau nous y accompagna encore longtemps ; il fallut traverser de nouveau une petite rivière; c'était la dernière, au dire de nos conducteurs, car les autres passages avaient des ponts. Il s'en présenta d'abord un en fort bon état, mais au second les Kirghises s'arrêtèrent encore : entre le terrassement et les planches, l'eau débordée avait ouvert, en se retirant, un fossé béant. Il fallut descendre ; nous pûmes à l'aide d'une poutre arriver à l'autre bord, mais il ne fallait pas songer à faire suivre le même chemin à la voiture. On chercha un gué, notre véhicule s'y engagea, mais à l'autre rive la terre était tellement détrempée, qu'il s'y enfonça. Les efforts des chevaux auxquels vinrent s'ajouter ceux de nos hommes ne purent l'en tirer. Mon mari et moi nous prîmes le parti de gagner à pied la station, qui n'était qu'à deux verstes de là, sous la conduite d'un Kirghise. Notre domestique resta avec l'autre Kirghise attendant les renforts que nous devions leur envoyer.

Nous fûmes encore une fois arrêtés par cette eau sempiternelle qu'il nous fallut franchir sur les épaules de notre guide. Ces pauvres gens sont faits à toutes les intempéries ; après être restés trempés jusqu'aux os pendant six heures, ils ne prirent aucun soin d'eux-mêmes, et leur santé n'en fut pas altérée.

Quand nous arrivâmes à la station, où l'on ne nous attendait guère à pareille heure et dans cet équipage, il fallut frapper à tour de bras pour réveiller le starosta, et nous dûmes attendre deux heures notre samovar.

Le lendemain nous pûmes constater le dégât. Tous nos effets étaient perdus ; seules les collections scientifiques de mon mari n'avaient éprouvé qu'un dommage insignifiant.

Digitized by Google

Comme nous n'étions encore qu'à la station de Koch-Misguil, nous envoyâmes à Turkestan pour que le *natchalnik* (chef de district) de cette ville nous remplaçât notre tarantasse. En attendant, nous fîmes sécher nos effets.

La réponse ne se fit pas attendre, ce qui produisit un merveilleux effet sur notre starosta dont la complaisance se montra sans bornes. Il faut dire qu'au Turkestan, malgré l'ordre envoyé par le général Kauffmann, ordre que les intéressés nièrent parfois avoir reçu, si l'on ne porte képi, on est pris pour un *koupets* (marchand) et traité à peu près comme un vagabond; le marchand, le civil, ne comptent pour rien.

Notre journée fut employée à visiter les ruines d'une antique cité; nous y trouvâmes

RUINES D'UNE ANTIQUE CITÉ.

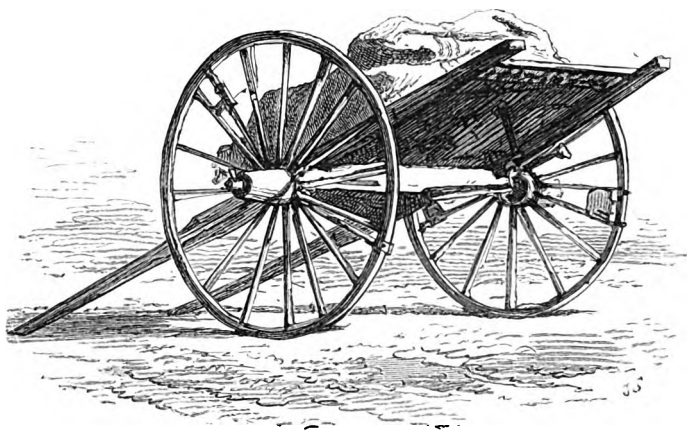
des fragments de poteries et des vieilles monnaies. Un yémchik russe nous accompagna; il nous fit voir des plantations d'orge et de blé. Pendant l'été on irrigue ces terrains à l'aide de petits canaux, car la sécheresse dure six mois, et la chaleur s'élève parfois à 50°. Nous passâmes devant un trou rond horizontal très régulier; il avait été fait par des Kirghises qui avaient dressé leur kibitka en cet endroit; c'est dans ce four improvisé qu'ils font cuire leur pain.

Le lendemain, accompagnés d'autres voyageurs, nous partîmes pour Turkestan. Le temps était superbe, nous pouvions admirer la belle montagne du Kara-Taou avec ses pics couverts de neige. L'effet était vraiment merveilleux et nous dédommageait un peu de ces éternels steppes que nous avions retrouvés depuis Yani-Kourgân. Mais l'aspect de ceux-ci était bien différent, on commençait à les voir verdir, et cette pre-

Digitized by Google

mière végétation fut saluée par nous avec bonheur. Du vert, enfin, du vert, c'était quelque chose de si nouveau! C'est avec raison qu'on a fait de la couleur verte le symbole de l'espérance; ajoutez à cela le soleil, la chaleur, il n'en faut pas tant pour tout embellir, la nature d'ailleurs est si fraîche à son réveil! La route fut gaie; nos tarantasses formaient une sorte de caravane beaucoup plus agréable que celle que nous avions organisée quelques jours auparavant.

Il y avait encore une rivière à traverser avant d'atteindre la ville. Nous y trouvâmes une foule de chameaux qui faisaient partie d'une immense caravane; des hommes nus jusqu'à la ceinture étaient dans l'eau, les excitant par leurs cris à traverser. Malgré leur taille ces animaux en avaient jusqu'au poitrail. D'autres hommes nous firent monter sur une énorme charrette qu'on appelle *arba;* nos bagages y prirent ensuite place, et nous



UNE ARBA.

descendîmes la berge où un cavalier nous précéda dans la rivière pour nous secourir en cas de besoin. Ce fut ainsi que s'effectua cette bizarre traversée.

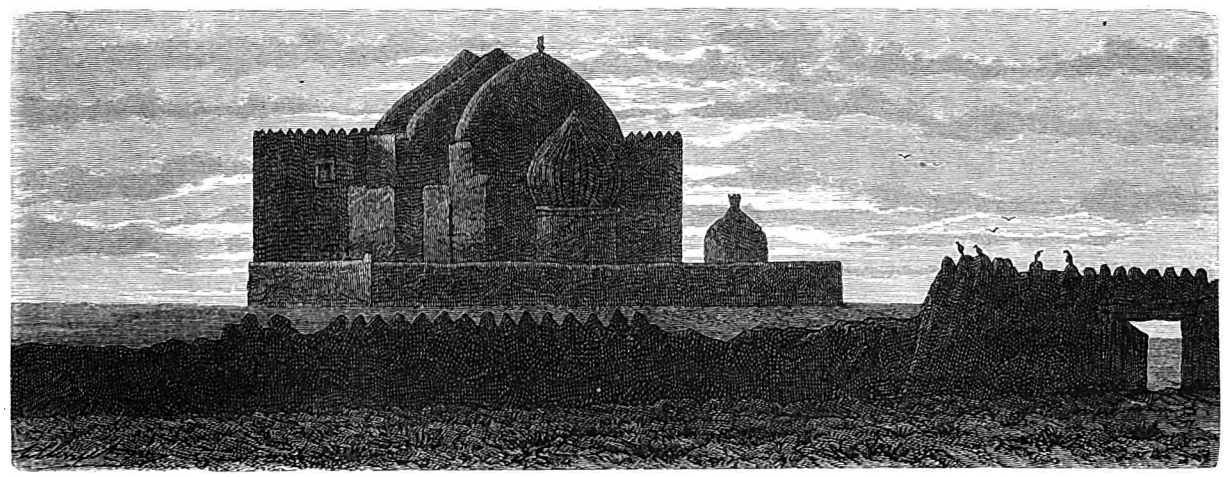
On commence aujourd'hui à bâtir un pont sur cette rivière ; l'idée n'en est venue que cette année, alors qu'en 1874 les stations avaient déjà été construites. L'eau était profonde, car nos chevaux en avaient jusqu'à la bouche.

Pendant que la charrette retournait chercher nos compagnons, je regardais passer la caravane. Quelques Kirghises prenaient la distraction d'un bain d'eau courante; au mois de mars, c'est un plaisir dont la fraîcheur est incontestable. Ils remettaient leurs vêtements ou couraient, sans s'essuyer, rejoindre leurs bêtes qui, habituées sans doute à ce manège, continuaient placidement leur route. Là-bas un berger traverse avec ses quatre chèvres; les gentils animaux nageaient sans se faire prier, ils avaient l'air de trouver la chose toute naturelle. Un homme monté sur un bœuf et qui conduisait un chameau arrivait en sens contraire ; il contempla les ondes, ôta philosophiquement ses

Digitized by Google

vêtements, prit le bœuf par la corde et traversa tranquillement la rivière à l'endroit le moins profond, avec autant d'assurance que s'il eût mis les pieds sur le plus beau pont du monde.

Enfin, nous étions arrivés à Turkestan, où nous avions l'intention de ne rester que deux jours ; mais, sur l'avis qu'à la seconde station l'inondation devenait encore plus forte qu'aux précédentes, nous nous résolûmes à faire un plus long séjour. Des voyageurs qui s'étaient obstinés à continuer leur route avaient vu leurs bagages submergés, trop heureux encore de sauver leur peau. Notre décision fut prise d'autant plus volontiers qu'à notre arrivée l'inspecteur de la ligne postale, accompagné d'un capitaine de Cosaques et du pope, vint nous recevoir et nous offrit ses excuses au sujet de l'accident



LA MOSQUÉE DE HAZRET, A TURKESTAN, VERS LE SOIR (P. 118).

qui nous était arrivé. Nous ne pouvions toutefois rester à la station que trois jours, maximum toléré par la loi, qui n'a pas prévu le cas de maladie [1]. Deux chambres furent mises à notre disposition par le natchalnik.

Le lendemain mon mari devait aller visiter la mosquée de la ville avec le capitaine, qui se mit entièrement à sa disposition. On m'apprit en même temps que le pope était chargé de la construction des ponts. Voilà une singulière confusion d'attributions ; je l'enregistre sans commentaire ; chaque peuple s'arrange à sa guise. Nous avons été trop bien reçus, d'ailleurs, pour nous permettre de critiquer cette organisation. Nous eûmes à la station tout ce que nous pouvions désirer. Il n'en fut pas de même de nos compagnons, qui eux n'étaient pas munis de feuilles de route du gouvernement, qui donnent le droit de priorité pour les chevaux, après les courriers. Ils payaient cependant trois fois plus cher que nous. En France, on les eût soignés, mijotés, dor-

1. Sans doute pour éviter l'encombrement au passage des officiers changeant de garnison.

Digitized by Google

lotés ; ici c'est le contraire : la bourse n'y fait rien, et quand vous n'avez pas l'honneur d'être employé, on vous fait sentir votre néant.

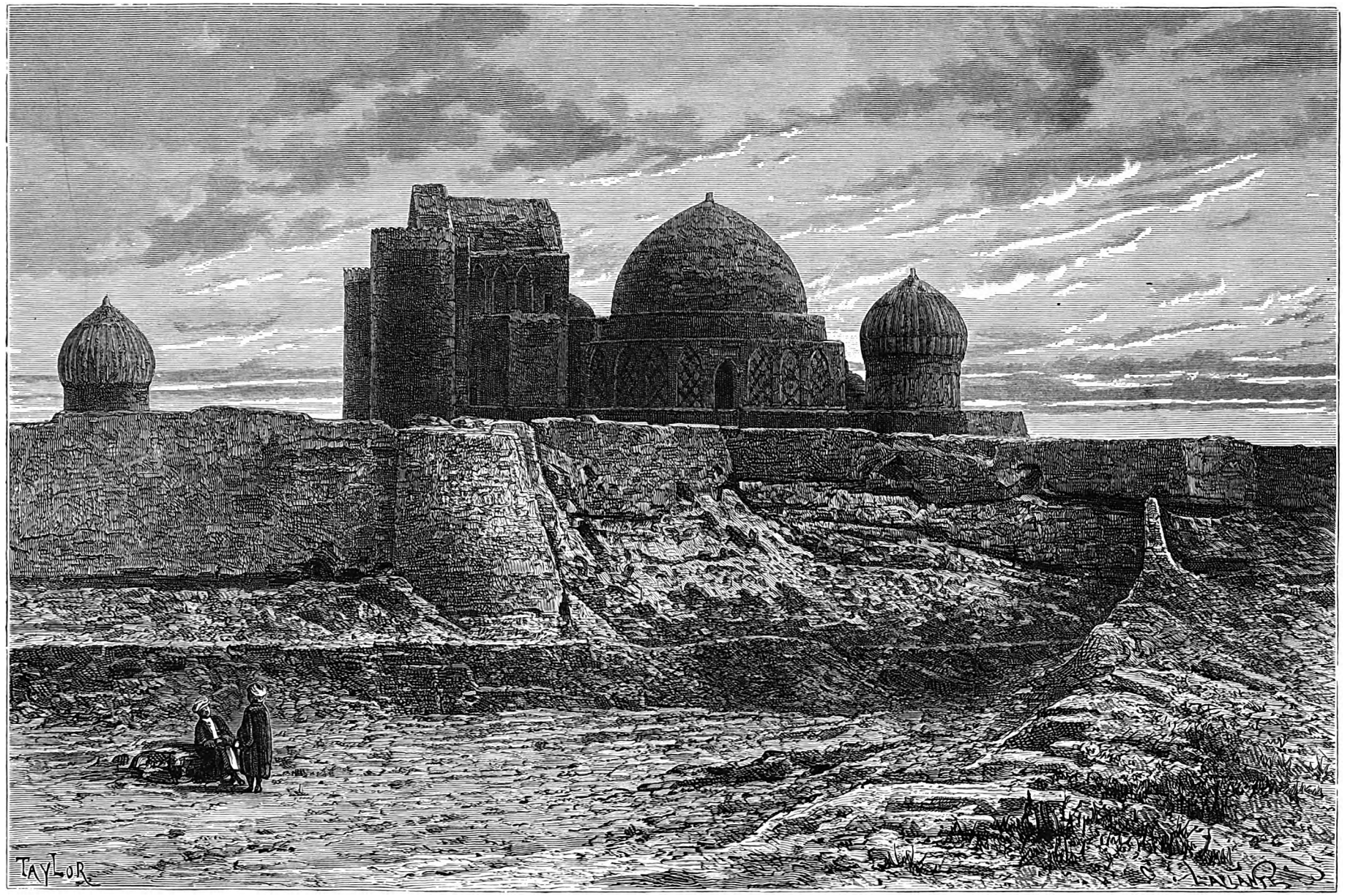
Dans la cour de la station nous vîmes de belles oies sauvages couleur orange ; on les avait attachées par les pattes afin de les empêcher de s'envoler.

Le lendemain, à neuf heures, le capitaine vint nous prendre pour nous faire voir la merveille de l'endroit, la mosquée, appelée Hazret ; il était accompagné d'un Sarte, Mousse-Ali, premier notable de la ville. Sa grande robe longue serrée à la taille et une *tibétéïka* sur la tête donnaient à son costume une analogie avec celui des Européens. Il ne portait pas le khalat, ou grande robe de chambre à longues manches de ses coreligionnaires.

Après avoir franchi le mur de circonvallation par des brèches que les canons russes ont dû y pratiquer, nous arrivâmes près de la mosquée. Mon mari, en véritable archéologue, avait ramassé sur sa route ce qu'il avait pu rencontrer de fragments de briques émaillées, car le chemin en était jonché ; j'ai hâte d'ajouter que j'en fis autant : il paraît que l'amour de l'archéologie est contagieux. Arrivés devant la mosquée, nous fûmes émerveillés ; nos pauvres yeux, qui depuis notre départ de Moscou n'avaient rien vu en fait d'architecture qui témoignât d'un certain développement, s'écarquillèrent à l'aspect de ce monument grandiose. La mosquée mérite assurément sa réputation ; à Paris même, elle occuperait une place d'honneur.

C'est une colossale basilique voûtée et flanquée de deux superbes tours carrées. Quel effet devait produire un pareil monument tout couvert de briques émaillées aux mille couleurs resplendissant au soleil et dont les reflets enveloppaient l'édifice comme d'une auréole brillante ! Aujourd'hui, hélas ! ces briques ont disparu en grande partie, mais il en reste encore assez pour attester sa splendeur passée. Nous entrâmes par une porte petite relativement à l'immensité de l'édifice. Des mollahs de tout âge et des enfants étaient rangés des deux côtés de l'entrée. L'intérieur est, dans son genre, aussi beau que l'extérieur ; c'est une grande salle carrée, surmontée d'une voûte superbe, découpée en niches ornementées. L'architecture de la voûte, à travers laquelle filtrent de minces filets de lumière, est d'une harmonie de lignes remarquable. L'architecte de ce monument était un homme de goût, je dirai plus, un homme de génie. Les grandes lignes sont d'une hardiesse inouïe, mais les détails aussi sont traités avec une scrupuleuse attention. Au milieu de la grande salle se dresse un énorme chaudron destiné jadis par quelque pieux fondateur à préparer le repas des pèlerins. Devant cet appareil culinaire, du côté de la porte d'entrée, nous remarquons deux grands chandeliers de bronze artistement ouvragés ; on y voit encore les traces d'une couche d'émail qui a dû certainement rehausser la beauté de ces objets. C'est

Digitized by Google

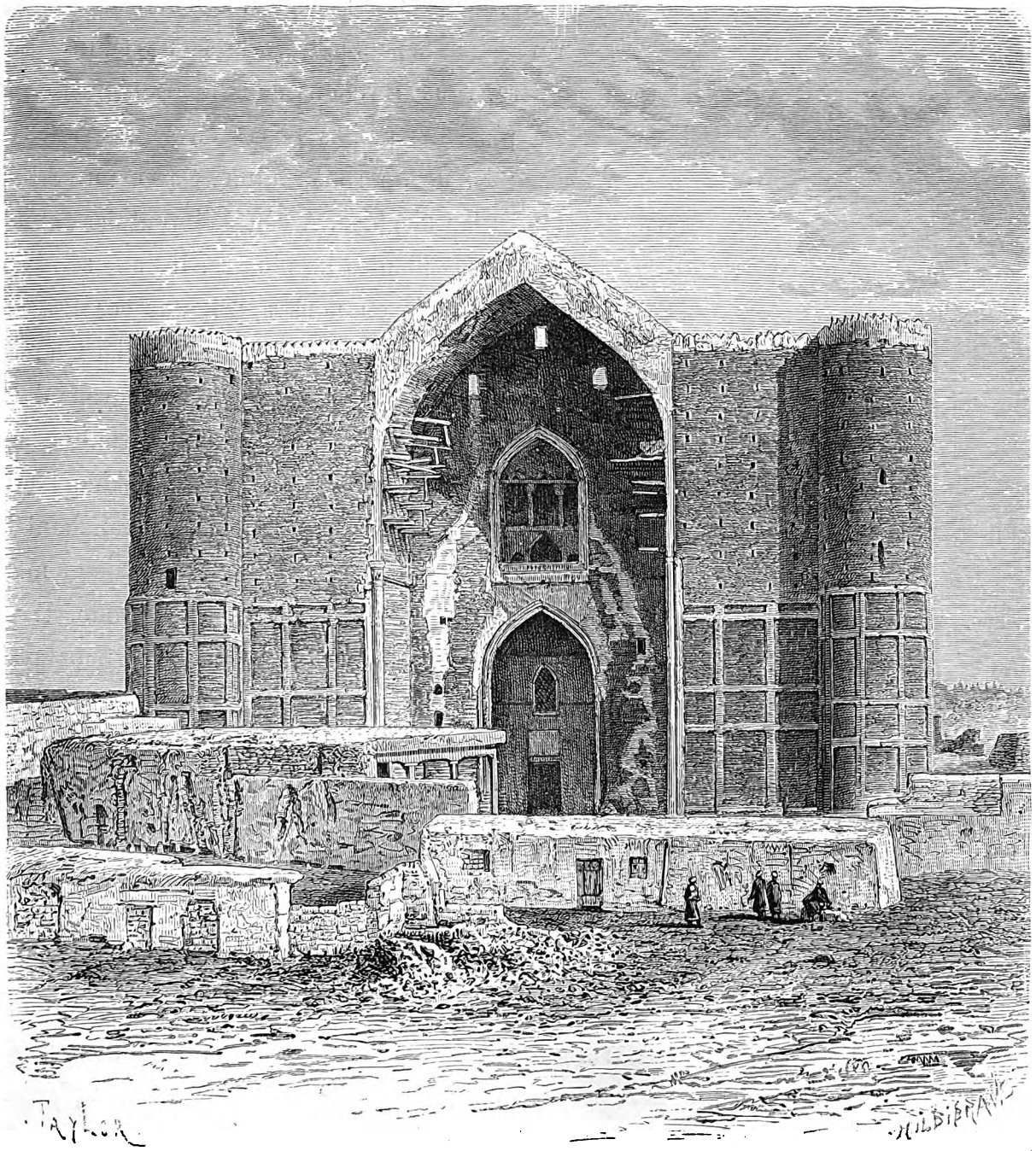


LA MOSQUÉE DE HAZRET, A TURKESTAN.

Digitized by Google

devant eux aujourd'hui que les Kirghises privés d'enfants sacrifient des moutons pour obtenir la perpétuation de leur famille.

En véritables vandales, mais soucieux du but de notre mission (vous voyez que je me



L'ENTRÉE DE LA MOSQUÉE DE HAZRET, A TURKESTAN.

crois moi-même envoyée par le gouvernement), nous détachons les briques qui peuvent se prêter à nos détournements. C'est un sujet de scandale et de lamentation pour les vieux mollahs, mais leurs scrupules s'évanouissent à la vue de billets de roubles que

Digitized by Google

leur offre M. de Ujfalvy. Au fond de la salle, nous apercevons une porte en bois sculpté ; la sculpture est un vrai chef-d'œuvre ainsi que la fermeture en métal ouvragé et émaillé. Cette porte conduit à une espèce de nef où repose le saint de l'endroit, Hazret ou Djassavi, au-dessus des cendres duquel Tamerlan avait fait élever en 1404, par un nommé Khodja-Houssein, natif de Chiraz en Perse, cette grande mosquée. Les dalles de la nef sont en pierre, et le tombeau, que l'on entrevoit dans la pénombre, est recouvert d'un tapis. Il ne présente d'ailleurs rien d'extraordinaire. Nous revenons dans la grande salle ; la première porte en fer à droite conduit à plusieurs petites pièces où se dressent des pierres tombales recouvertes d'inscriptions ; beaucoup sont sculptées avec un certain goût; la plus belle recouvre les restes d'un sultan kirghise. A côté s'élèvent des tumuli plus simples, et plus loin de petits amas de sable plantés de plumes. Il nous semblait d'abord que des enfants avaient joué par là, mais on nous apprit que ces fragiles édicules avaient été façonnés par les Kirghises qui veulent indiquer la place où ils désirent être enterrés. Tout à fait au fond, dans une pièce sombre, nous voyons deux corps étendus, deux squelettes, auprès desquels des fragments de vêtement sont encore assez bien conservés. Ce sont deux envoyés de l'avant-dernier khan du Kokhand que les habitants de la ville de Turkestan avaient pris et mis à mort en leur tranchant la tête. Un anthropologue quelconque s'était déjà emparé d'une de ces têtes ; mon mari entra en pourparlers avec Mousse-Ali, afin de pouvoir emporter la seconde. Il ne désespéra pas de l'obtenir. Rien n'est sacré pour un anthropologiste, et on nous avait déjà dit qu'avec de l'argent on pouvait tout obtenir des Sartes ; il s'agissait d'y mettre le prix. Nous visitons les autres chambres à droite de la grande salle ; ce sont d'anciennes médressés où les disciples de Hazret enseignaient à la jeunesse du quinzième siècle les doctrines de Mahomet. Mon mari ramasse sur son chemin des fragments de poteries et une urne presque entière. Dans une grande pièce se trouve un puits dont l'eau est sacrée ; on nous permet cependant d'y goûter, et le mollah nous en offre dans une écuelle en bois attachée au seau par une chaîne de fer ; cette eau est excellente. Nous retournons dans la grande salle et nous arrivons par une porte à gauche, qui correspond à celle conduisant au tombeau du sultan kirghise, à la salle servant actuellement de mosquée. Nous dérangeons dans leur quiétude des centaines de beaux et gros pigeons qui nichent là depuis des siècles et forment un agréable contraste avec les troupes de corbeaux que l'on rencontre dans toutes les villes du Turkestan et qui y jouent le rôle d'agents de la salubrité en faisant disparaître les chairs de rebut et les détritus organiques.

Les dalles sont couvertes de tapis de feutre, et au fond se dresse un escalier vermoulu par où monte le mollah pour aller faire ses prières. Les murs sont ornés de magnifiques briques émaillées mieux conservées que partout ailleurs. Nous remarquons surtout de

Digitized by Google

petites colonnes sculptées d'un bleu si éclatant, qu'on les croirait en lapis-lazuli. Malgré toutes ses avances, M. de Ujfalvy ne peut obtenir une de ces petites colonnes ; les mollahs

UN MOLLAH PRIANT.

sont intraitables, sans doute parce qu'ils se surveillent les uns les autres, car Mousse-Ali nous fait signe d'attendre le moment où nous pourrons parler à un mollah seul.

En revenant sur nos pas, nous montons un escalier disloqué qui nous conduit à un premier étage composé de beaucoup de chambres semblables à celles du rez-de-chaussée,

Digitized by Google

mais remplies de décombres. Nous montons encore et nous arrivons à la base de la coupole. Ici, on jouit d'une vue vraiment magique, car on plane sur la petite ville de Turkestan dont les rues sales et tortueuses, les maisons ternes, sont cachées par une magnifique végétation, sur le grand mur de circonvallation, sur l'église russe construite des débris de la mosquée, sur la ville russe qui pousse comme poussent les champignons. Dans le lointain s'étalent de vastes plaines cultivées ; cet horizon a pour limites les cimes neigeuses du Kara-Taou dorées par le riant soleil du printemps ; c'est un panorama que je n'oublierai de ma vie.

Nous quittons à regret ce beau monument et je fais malgré moi des réflexions sur les temps passés, sur cette civilisation d'un jour qui a pu produire de si beaux chefs-d'œuvre d'architecture, sur l'indolence avec laquelle une race dégénérée les a laissés tomber en ruines, morceau par morceau, sans faire un seul effort pour conjurer les ravages du temps. Aujourd'hui il faudrait des millions pour restaurer ce bel édifice; le moment n'est pas éloigné où il n'en restera plus qu'un amas de ruines informes.

Tout près de la grande mosquée s'élève une mosquée plus petite consacrée à une des filles de Tamerlan, c'est encore une élégante construction recouverte aussi de belles briques en couleur ; une espèce de vérandah agrémentée de colonnes conduit à l'entrée. Les mollahs eux-mêmes n'y mettent jamais les pieds, non que ce soit un sanctuaire ultra-sacré, mais ils ont peur d'en recevoir les combles sur la tête, car il y figure des pierres du poids de 1000 kilogrammes.

Aujourd'hui jeudi, 8 mars, nous sommes invités à aller prendre le thé chez Mousse-Ali. A trois heures il vient nous chercher, toujours en compagnie du capitaine, notre aimable cicerone et interprète. Cet officier parle passablement l'allemand, très mal le français, mais à force de nous expliquer tour à tour dans l'une et l'autre langue, nous finissons par nous entendre.

Après avoir traversé le marché, nous arrivons dans une rue dont un grand mur formait l'angle et au milieu duquel était une porte cochère ornée de deux colonnes. C'est la maison de notre amphitryon. Nous entrons dans une première cour ; pendant que mon mari admire les chevaux, je m'arrête à contempler les chameaux ; cette contemplation fait ma joie, me blâme qui voudra ! A gauche une autre porte, puis une cour, au fond une galerie; à l'arrière-fond des portes et des fenêtres.

Vous faites-vous une idée de cette disposition? elle vous semble un peu confuse ; mais cette confusion même est la fidèle reproduction des sentiments que me fit éprouver cette architecture. Enfin, nous entrons.

Aussitôt que nous fûmes assis, on plaça sur la table un plateau chargé d'amandes, de pistaches, de sucre, de pralines, de pain sarte et de bonbons expédiés de Moscou.

Digitized by Google

Ensuite on nous amena un petit garçon d'un an ou deux ; il avait de très beaux yeux noirs dont on lui peignait déjà les contours ; c'était le plus jeune fils de Mousse-Ali. Sa mère était morte récemment.

Sur la demande de mon mari, le maître de la maison me fit pénétrer dans son harem. Il me fit entrer dans une chambre couverte d'un tapis ; des casiers placés dans le mur

LE SARTE MOUSSE-ALI, A TURKESTAN.

contenaient des verres, des bouteilles et divers accessoires de salle à manger ; pour tout siège, un coffre bas sur lequel il me fit signe de m'asseoir. Quant à lui, il s'accroupit sur le tapis à la manière orientale. A mon entrée, une vieille femme m'avait souhaité le bonjour et tendu la main : c'était sa mère. Sur quelques mots du maître, deux jeunes femmes apparurent ; je me levai en leur tendant la main ; je leur dis en leur langue : *Amane*, bonjour. C'était et c'est encore le seul et unique mot de mon dictionnaire sarte. Une troisième vint

Digitized by Google

ensuite portant le petit garçon que nous avions déjà admiré. Ne pouvant nouer de conversation, nous dûmes nous borner à nous regarder. Quelle désillusion pour une visite au harem ! Ces trois femmes, aussi gauches que nos petites pensionnaires, étaient vêtues plus richement que celles du mollah d'Orenbourg et ne portaient pas de toque ; un voile blanc qu'elles avaient entièrement relevé leur servait de coiffure ; elles étaient de petite taille ; la plus grande pouvait avoir vingt-quatre à vingt-six ans, mais elle était fanée et passablement laide ; les deux autres avaient d'assez jolis yeux qu'elles agrandissent avec du noir. Elles n'avaient que la beauté du diable. Quant à leur taille et à la façon dont elles étaient faites, impossible de rien distinguer sous leurs épaisses robes flottantes. Je demandai à Mousse-Ali à laquelle des trois il donnerait la broche et les boutons de manchettes que mon mari lui avait offerts pour le remercier de son amabilité ; il me montra la plus petite, celle qui était venue en dernier lieu et qui portait son fils. La conversation étant plus que languissante, je ne restai pas longtemps ; je sortis comme j'étais venue, en leur serrant la main. — En vérité, Messieurs de l'Occident, murmurai-je en me retirant, vous n'êtes pas trop à plaindre ; vos femmes sont bien préférables ; si parfois la beauté leur manque, elles ont la grâce et l'esprit ; je comprends maintenant que le harem soit cloîtré ; sans cette claustration, il perdrait tout son prestige.

Nous étions pourtant chez un homme riche qui pouvait s'acheter de jolies femmes et enchérir jusqu'à la somme de 300 roubles. Il est vrai que dans ces sortes de marchés on achète chat en poche, sur le boniment d'une vieille femme qui tient autant à écouler sa marchandise qu'à satisfaire sa clientèle.

Quand je revins auprès de mon mari, on nous servit le thé ; les deux frères puînés de Mousse-Ali se tenaient debout à la porte et nous servaient. Le capitaine voulut en riant les faire asseoir, mais ils s'y refusèrent ; c'eût été un manque de respect, car le frère aîné remplace le père jusqu'à ce que les cadets se soient eux-mêmes créé une famille. Dans ce dernier cas, si le frère cadet vient à mourir, l'aîné doit se charger des femmes et des enfants.

Notre hôte ayant affaire à deux Français fit apporter du vin : ce fut l'instant critique. Il n'y avait qu'un verre en argent doré, de fabrication russe, dans laquelle on excelle à Moscou. Mousse-Ali le remplit, me le présenta ; je bus, mon mari après. Je crus qu'il en serait toujours ainsi, mais notre hôte saisit le gobelet, but à son tour et, le remplissant, me le présenta de nouveau. Il fallut l'accepter, le vider, puis le passer à mon mari. C'était, paraît-il, une grande marque d'honneur que nous faisait notre hôte. Heureusement il s'en tint là.

Nous aurions voulu nous retirer, mais il fallait manger le *pilao* ou *pilau* (riz cuit). Pour donner le temps de préparer le dîner, notre hôte nous fit admirer dans la cour d'honneur

Digitized by Google

un étalon turcoman de toute beauté qui avait appartenu à Khoudaïar-Khan. Le bel animal était enveloppé d'une toile comme un canapé de sa housse, précaution rendue nécessaire par la poussière qui est si abondante dans l'Asie centrale. Dans cette même cour se trouvaient des mollahs auxquels mon mari adressa diverses questions sur les Kirghises ; ils tenaient dans leurs mains des chapelets semblables aux nôtres, qu'ils égrenaient en murmurant leurs prières ; l'un était caissier de Khoudaïar-Khan et était venu d'Orenbourg pour régler une dette de 10000 roubles que le monarque avait contractée ; il ne voulait en payer que 4000. Mousse-Ali leur offrait l'hospitalité pour la nuit.

En guise d'apéritif, on nous régala de musique ; les mollahs, le maître de la maison, mon mari et moi nous nous accroupîmes à la mode orientale autour d'un trou carré pratiqué dans une des pièces et où l'on avait allumé un brasier. Le caissier de Khoudaïar-Khan prit une sorte de mandoline nommée *toutar,* en gratta les cordes avec assez de mesure, mais de manière à produire un accord uniforme. Aux soupirs que poussait un autre mollah, je me préparais à entendre chanter, mais c'était justement le créancier de Khoudaïar-Khan, et il ne soupirait qu'au sujet du recouvrement de sa créance.

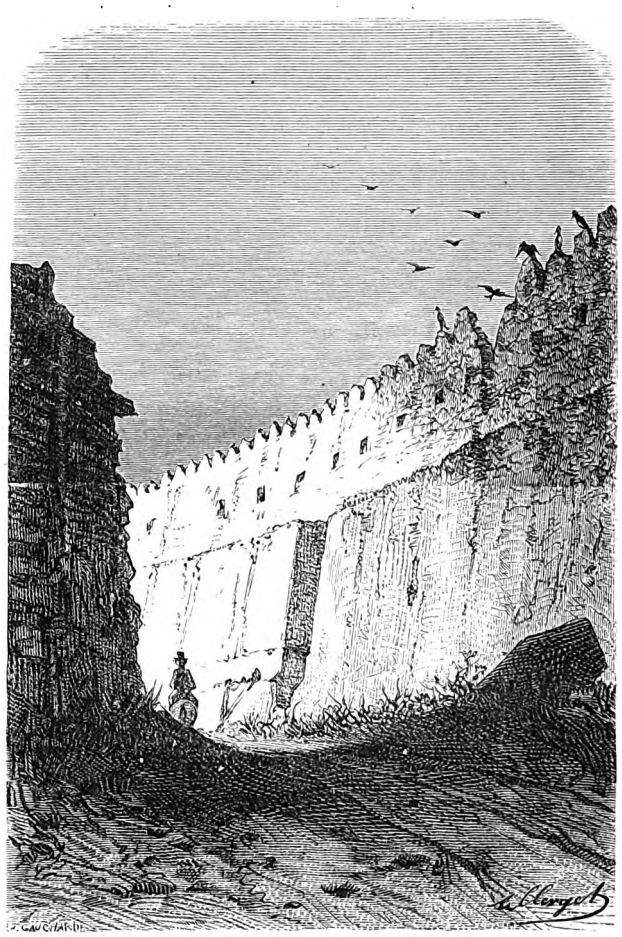
Enfin le musicien nous fit grâce de sa lamentable sérénade, et nous rentrâmes dans la salle à manger. Le luminaire n'était pas des plus brillants, mais les bougies sont déjà un grand luxe pour les Sartes de l'Asie centrale, où généralement on ne brûle que de la chandelle, et quelle chandelle ! car le suif dont elle est faite empoisonne cent fois plus qu'il n'éclaire. Le pilao était dressé au milieu de la table et flanqué de quatre cuillers, mais d'assiettes point. Tout d'abord, et dans mon inexpérience, je me demandais ce que je devais faire ; mais, comme il fallait donner l'exemple, je me résignai et livrai le premier assaut à cette pyramide de riz entourée de petits morceaux de mouton. Heureusement le plat était très grand et chacun pouvait manger dans sa propre brèche sans empiéter sur son voisin. Nous y apportâmes d'ailleurs une réserve facile à comprendre. Ce pilao pourtant était excellent ; le riz est cuit en vingt minutes et si bien cuit, que les grains se détachent et qu'on pourrait les manger un à un comme la goule des *Mille et une nuits*. Pendant que mon mari et moi achevions de vider notre bouteille de vin sur les instances de notre hôte, celui-ci se livrait avec le commandant à une abondante consommation d'eau-de-vie. Tous deux buvaient dans le même verre, et le musulman savait tenir tête au Russe. J'aurais bien voulu savoir ce que pensait Mahomet en voyant son disciple faire une aussi grande infraction à la loi du Koran.

Le repas enfin terminé, notre hôte voulut nous reconduire jusqu'à notre demeure. Il m'offrit galamment le bras et nous fit éclairer par ses frères et ses domestiques qui portaient des lanternes. J'étais touchée de ce témoignage de galanterie extraordinaire de la part d'un musulman, pour qui, je l'ai déjà dit, la femme est si peu

Digitized by Google

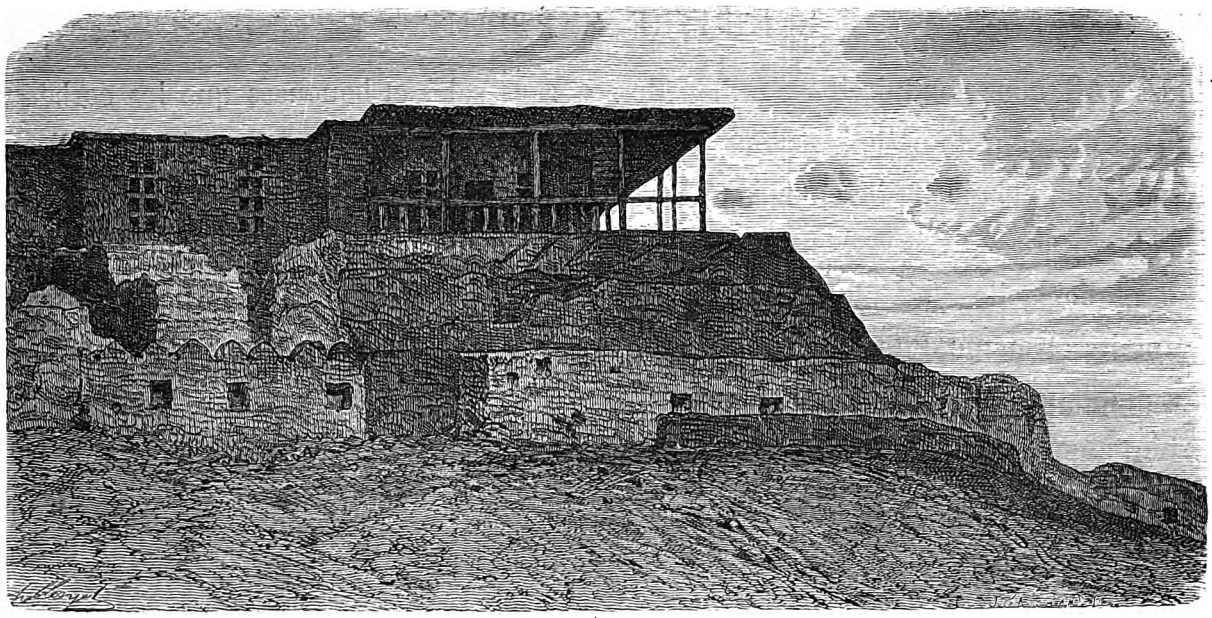
de chose, mais j'appris qu'il avait voulu m'acheter et qu'il avait fait des ouvertures à mon mari. M. de Ujfalvy lui demanda, en riant sous cape, quelle somme il pourrait bien offrir; notre acheteur fit un prix qu'il jugeait énorme et se montra tout surpris quand mon mari lui répondit avec le plus grand sérieux du monde : C'est trop peu !

Il termina sa soirée chez nous et nous enseigna une manière de jouer aux cartes dont j'ai oublié le nom.



UNE RUE A TURKESTAN.

Digitized by Google



LA FORTERESSE DE TCHEMKEND (P. 134).

CHAPITRE VII

DE TURKESTAN A TACHKEND

Visite au bazar. — En fait de brosses nous ne trouvons qu'une brosse à dents. — Serrure à musique. — Enlèvement d'un crâne. — Réapparition des poteaux télégraphiques. — Tchemkend. — Contenus d'être cahotés. — Tachkend.

Le lendemain fut jour de promenade ou d'excursion, comme on voudra. Mousse-Ali et le capitaine vinrent nous prendre pour aller au bazar; il nous fallait remplacer les objets de mon nécessaire de voyage, qui gisait sans doute au fond de la rivière. Le bazar est bien fourni en objets du pays; nous achetâmes quelques curiosités, entre autres une couverture de cheval brodée au point de chaînette; les couleurs, quoique vives, sont harmonisées avec infiniment de goût. Cet ornement recouvre le cheval de la fiancée kirghise lorsqu'elle se rend à la kibitka de son mari. Tous les indigènes nous entouraient et nous regardaient; le plus curieux était un gros Sarte monté sur un assez beau cheval blanc. C'était le chef de la police indigène, il avait été à Saint-Pétersbourg, événement considérable pour un Oriental, et le tzar l'avait comblé de décorations.

Les boutiques du bazar, quoique bien primitives, sont mieux approvisionnées que celles de Kazalinsk, mais les usages y sont les mêmes. L'acheteur doit rester debout, tandis que les marchands sont assis sur des tapis. Un pêle-mêle étrange réunit étoffes, linge, soie, viande, fruits, légumes, farine, en un mot tout ce qui sert aux besoins de la vie.

Digitized by Google

Mousse-Ali nous conduisait au milieu de ces rues sales et boueuses que les corbeaux seuls se chargent de nettoyer. Nous passons devant un grand bassin carré, plein d'eau, entouré d'une balustrade en bois ; là viennent se baigner hommes et bêtes. Notre musulman nous ouvrit sa boutique, qui était fermée au cadenas, seule manière de clore en usage ici ; elle était plus grande que toutes celles que nous avions vues, munie de comptoirs et même d'une chaise, où je m'assis. C'est là que nous fîmes la plupart de nos emplettes. Après nous être munis de peignes, dont nous avions le plus grand besoin, nous demandâmes des éponges ; mais, Mousse-Ali n'en étant pas mieux pourvu que les autres marchands, on passa aux brosses. Ici l'affaire devint plus grave ; en fait de brosses à habit, notre homme ne possédait qu'une brosse... à dents, la seule brosse peut-être qui existât dans la ville ! nous la prîmes avec empressement. Les Kirghises ne se brossent jamais, ils laissent au vent le soin d'enlever la poussière et la boue de leurs habits, mais je ne m'expliquai pas que les Russes imitassent ce laisser aller des indigènes. Enfin, mon mari acheta à Mousse-Ali une malle assez originale : le couvercle faisait l'effet d'une plaque de nacre entourée de losanges d'argent ; la serrure, quand on tournait la clef, rendait une succession de sons métalliques qui la faisait ressembler à une boîte à musique ; il en voulut un prix assez élevé, c'était sans doute pour se dédommager de ses prévenances : nous n'osâmes pas marchander. En quittant le bazar, nous aperçûmes au coin d'une rue des derviches mendiants qui nous demandèrent l'aumône d'une voix nasillarde.

Nous dinâmes chez le natchalnik et nous passâmes la soirée chez le maître de la police, où s'était donné rendez-vous toute la société russe de Turkestan. Sur la prière de mon mari, le natchalnik donna ordre que le crâne de la mosquée nous fût remis, mais, dans la soirée qui précéda notre départ, le mollah nous fit savoir qu'il ne pourrait obéir, quand même l'ordre, au lieu d'être donné par le natchalnik, serait intimé par le gouverneur général. Sa religion lui défendait un pareil sacrilège. M. de Ujfalvy était consterné. « Pourquoi n'offrirais-tu pas six roubles de cette pièce anatomique ? » lui dis-je. — Il fit part de cette proposition à maître Mousse-Ali, qui partit précipitamment, pour revenir, un quart d'heure après, avec le précieux crâne caché sous sa grande robe. Je suis bien sûre qu'il avait gardé l'argent, se réservant de rejeter sur nous la responsabilité de ce rapt ; la chose était d'autant plus facile que nous partions le lendemain à la première heure.

Après Turkestan, le premier grand village sarte que nous ayons traversé est Ikân, mais quelle différence avec nos villages animés par la vie extérieure de nos paysans ! Ici, tout est silence et tranquillité, hormis le bazar composé de quelques baraques semblables à des écuries et où sont couchés quelques hommes qui nous regardent passer

Digitized by Google

DERVICHES MENDIANTS.

Digitized by Google

avec cette indifférence particulière aux musulmans. Il nous sembla traverser des ruines.

La femme du chef de poste d'une station entre Turkestan et Tchemkend était tatare comme son mari. J'en parle ici, car c'est peut-être la première jolie musulmane que j'ai vue depuis mon départ d'Orenbourg. Elle était grande et élancée avec des cheveux

FEMME D'UN CHEF DE POSTE TATAR.

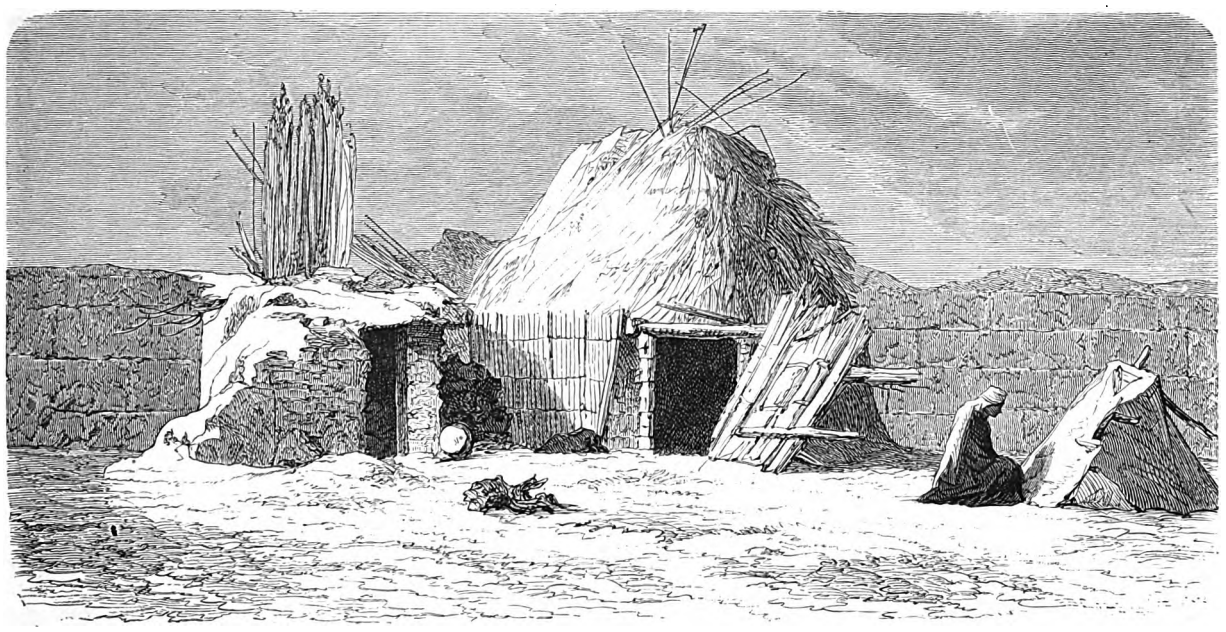
superbes, des traits agréables, un joli teint, mais surtout avec des yeux et des dents d'une beauté surprenante. Sa vaste robe de soie bleue à larges manches lui allait à ravir, et ses bottes pointues à dessins en cuir vert étaient fort originales. Mon mari me disait qu'elle doit être d'origine iranienne.

De Turkestan à Tchemkend, rien d'insolite, sinon les traversées de rivières auxquelles

Digitized by Google

jamais être vues. Cependant on en rencontre à cheval, mais sous une espèce de voile épais que je vois pour la première fois sans pouvoir le définir et qui ne permet pas de distinguer leurs traits. Quelques-unes, par curiosité sans doute, écartaient les plis de ce voile, afin de mieux nous considérer, mais, sitôt que nous tournions la tête pour les regarder, elles se retournaient elles-mêmes et rajustaient leur voile. Néanmoins elles ne sont plus aussi rigides, et je crois que petit à petit elles le deviendront encore moins.

Tchemkend (la ville verte) est habitée par des Sartes et des Kirghises devenus sédentaires. On appelle *Sarte*, dans l'Asie centrale, tout habitant d'une ville ou d'un village devenu sédentaire et agriculteur. Les *Tadjiks*, seuls d'origine iranienne, conservent



VILLAGE KIRGHISE SUR LA ROUTE DE TCHEMKEND A TACHKEND.

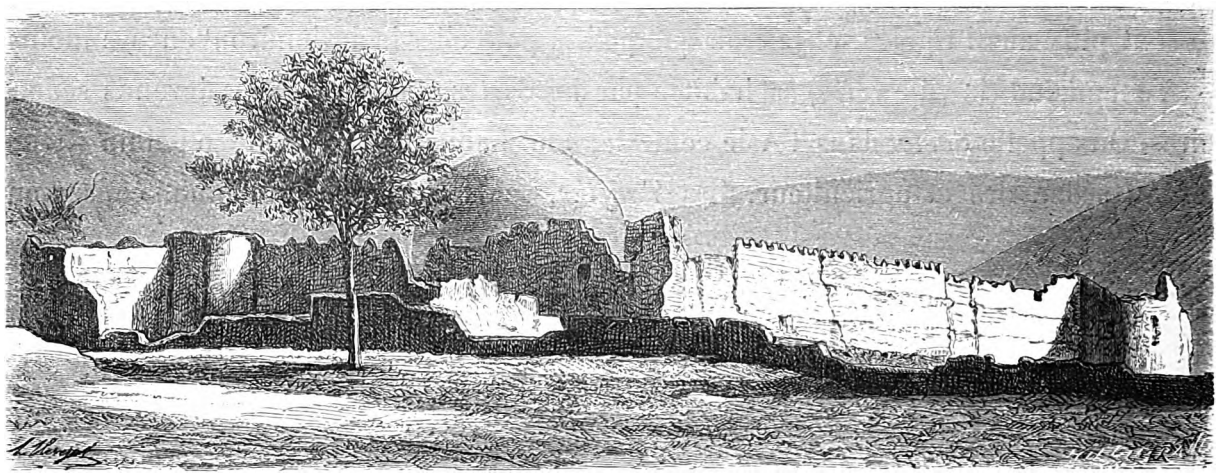
cependant leur nom de Tadjik. Les Kirghises nomades et les *Usbegs* demi-nomades, tous deux de race turque, errent dans les plaines. Les demi-nomades se distinguent des nomades en ce qu'ils ne voyagent qu'en été; en hiver, ils séjournent dans les villages. Quand un Kirghise ou un Usbeg se fixe dans une ville ou un village sarte, leurs descendants deviennent des Sartes. On remarque donc chez les habitants de Tchemkend une assez grande différence dans le type : les uns, en effet, sont des descendants d'Usbegs, les autres d'arrière-petits-fils de Kirghises. Avec ces peuples, on rencontre encore dans chaque ville de l'Asie centrale beaucoup de Juifs, des Afghans et des Hindous, qui s'adonnent spécialement à l'usure, et partant sont assez détestés.

Nous ne sommes pas restés à Tchemkend plus d'une demi-journée et d'une nuit, car mon mari comptait s'y arrêter en revenant par la Sibérie, et nous avions hâte d'ar-

Digitized by Google

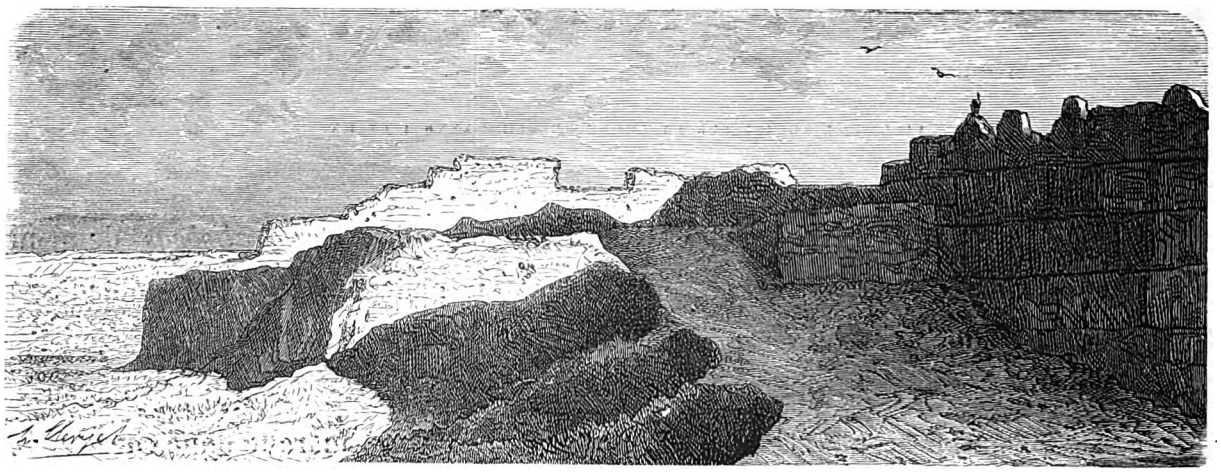
river à Tachkend. Après six semaines de voyage et d'un pareil voyage, on ne trouvera pas étonnant que nous aspirions au repos. Cent dix-huit verstes nous séparent de cette dernière ville, et cependant nous espérons les franchir en un jour.

A partir de Tchemkend, le panorama devient tout autre : sur notre gauche, le Thian-



ANCIENNES FORTIFICATIONS SUR LA ROUTE DE TCHEMKEND A TACHKEND (p. 139).

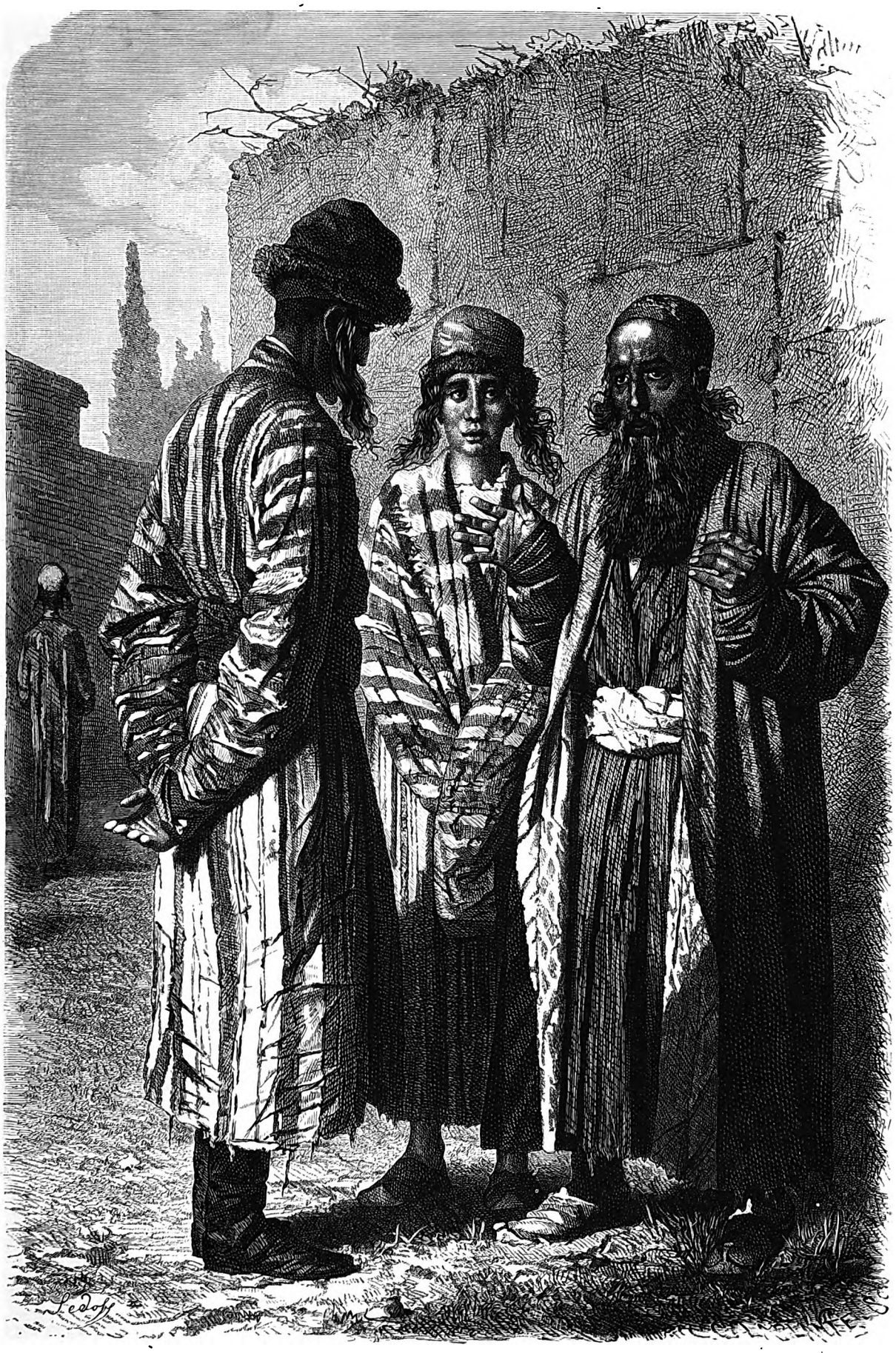
Chan, avec ses cimes glacées, nous ferme l'horizon ; le terrain monte et descend à chaque instant, entrecoupé par des rivières et des ruisseaux où les bestiaux se désaltèrent. La route est bordée d'anciennes fortifications ; nous la quittons souvent, les pluies l'ayant rendue presque impraticable. Notre yémchik se fraye un chemin sur les



ANCIENNE FORTIFICATION.

flancs de petites montagnes à pic; nos chevaux sont mieux soignés, et nous allons un train d'enfer. En revanche, les cahots se multiplient et deviennent épouvantables ; mais l'espoir d'arriver bientôt et l'aspect riant de la campagne nous font tout endurer. Les prairies, en effet, sont d'un beau vert et tout émaillées de fleurs

Digitized by Google

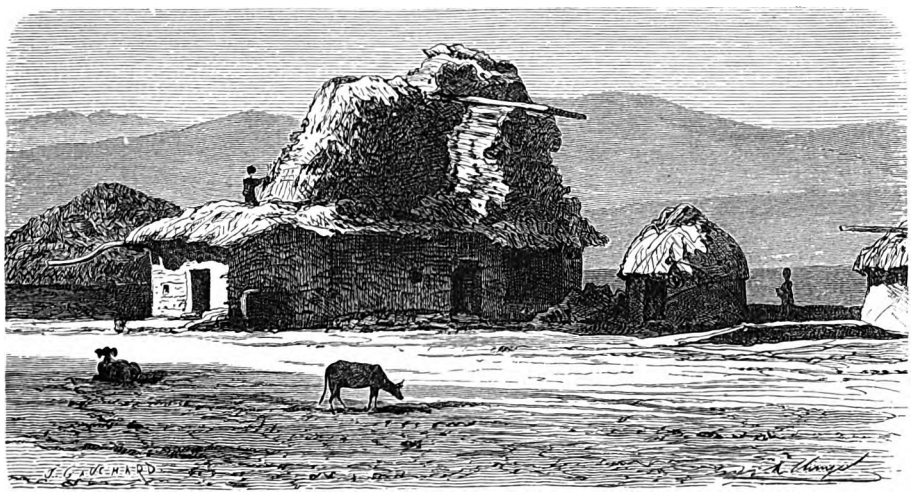


LES JUIFS DANS LE TURKESTAN (P. 135).

Digitized by Google

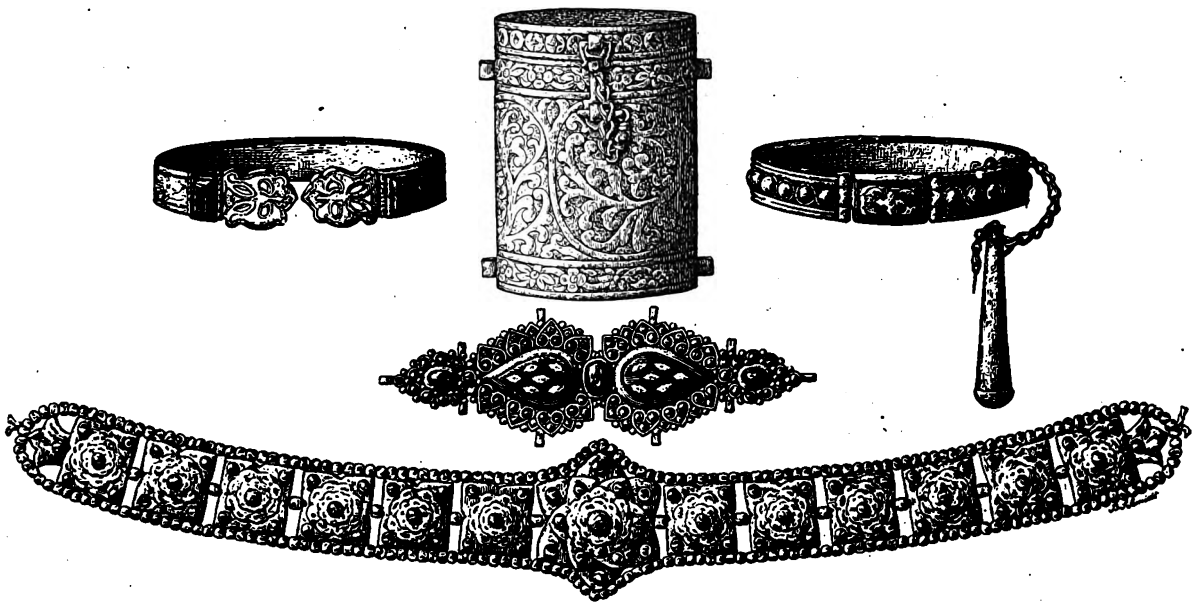
bleues et jaunes; des marguerites dressent leurs petites têtes blanches qui se détachent sur cette tendre verdure; de belles tulipes sauvages et de beaux lis au feuillage vert foncé rompent l'uniformité de ce tapis; les moutons paraissent heureux de bondir sur ces pelouses naissantes. Les voyageurs à cheval, avec leurs blancs turbans, deviennent plus nombreux; d'autres, montés sur des ânes, font, à côté de leurs hauts chameaux, une si plaisante figure, qu'on ne peut s'empêcher de rire. Ces pâturages verdoyants, qui réjouissent maintenant la vue, présenteront en été un spectacle désolant, alors que le soleil, atteignant le zénith, aura versé sur ces plaines tous les torrents de sa chaleur, et pas un arbre à l'horizon n'abritera de ses feux.

Les stations se succèdent les unes aux autres; ce ne sont plus des maisons perdues dans le désert, elles sont entourées de villages. Si quelques-unes sont éloignées des autres habitations, elles sont si agréablement situées, qu'on ne saurait se plaindre de leur isolement. A la dernière, la présence des arbres, que nous appelions de tous nos vœux, nous avertit que Tachkend est tout près; un rudiment de chaussée fait encore ressortir l'aspérité des mauvais côtés de la route où nous sommes, hélas ! trop souvent rejetés aux dépens de nos pauvres corps endoloris. Voici des maisons entourées de jardins, des terres ensemencées et qu'on laboure avec une charrue primitive; voici des bosquets. Enfin, après le passage d'un pont en bois splendide en comparaison des autres, Tachkend apparaît à nos regards, le soir du 14 mars, à quatre heures et demie.



VILLAGE KIRGHISE, PRÈS DE TCHEMKEND.

Digitized by Google



BIJOUX SARTES (P. 143).

CHAPITRE VIII

TACHKEND ET SON ARISTOCRATIE

Petite chronique de la ville. — Le ministre de l'instruction publique. — Comme il s'occupe d'instruction, il est brouillé avec tout le monde. — Une dame qui a le caractère aigri. — Une collection de... punaises (révérence parler !). — Le pic de Sa Haute Excellence. — Le général Kauffmann. — Pourquoi les femmes se plaignent. — Description de Tachkend. — La ville russe et la ville sarte. — La population. — Les femmes surtout m'intéressent. — Visite dans un riche intérieur. — Mensuration générale. — Départ.

La prison militaire est le premier édifice qui frappe nos regards. Notre yémchik descend et attache la sonnette de notre voiture. Nous passons sous une porte bâtie en briques. La grande rue de la ville haute, bordée d'arbres des deux côtés, s'étend au loin devant nous; nous la suivons dans toute sa longueur. Çà et là de jolies maisonnettes vertes, roses et blanches, rappellent les villas parisiennes. Nous prenons à droite une large avenue, une église rose et blanche s'élève au milieu d'une belle place toute plantée d'arbres. La voiture s'arrête enfin devant une maison où mes yeux réjouis lisent en toutes lettres les mots : *Restaurant-Hôtel Revillon;* c'est un Français, c'est un compatriote qui vient nous recevoir. Avec quelle joie je saute de la voiture que de longtemps je ne serai plus obligée de reprendre ! Nous entrons dans une chambre préparée à l'avance, car mon mari avait télégraphié de Tchemkend. Ce logement me parut le plus joli du monde; on nous servit à dîner, mais j'avais tellement faim, que mon estomac lassé se

Digitized by Google

refusait à absorber les aliments. Nos lits n'étant pas arrivés, car, dans notre précipitation, nous avions laissé nos bagages avec notre domestique en arrière, je me jetai sur les canapés qui entourent la chambre et je m'endormis jusqu'à une heure du matin, heure à laquelle nos petits lits en fer furent dressés. Je m'y étendis avec délices, comme si c'eût été la première fois que j'y couchais.

La première visite de mon mari fut pour le gouverneur général du Turkestan, le général Kauffmann, qui ne voulut pas entendre ses remercîments, le reçut d'une manière tout aimable et nous invita à dîner pour le lendemain.

LE GÉNÉRAL KAUFFMANN.

Le lendemain à cinq heures sa voiture vint nous prendre; j'y montai avec le stimulant d'une vive curiosité. A notre arrivée au palais, le gouverneur général vint lui-même à ma rencontre dans l'antichambre; son aimable figure, ses manières courtoises, me prévinrent en sa faveur. Je le remerciai bien sincèrement des ordres qu'il avait bien voulu donner à notre intention. Il m'offrit le bras et me conduisit au salon où il me présenta à Mme de K. Très simple dans sa mise et dans ses manières, sans être remarquablement jolie, elle avait quelque chose d'attrayant : cette simplicité sans affectation me séduisit.

Le dîner fut servi dans une belle et confortable salle à manger; le général était un charmant causeur, mon mari lui donnait la réplique, Mme de K. y mêlait son mot et, sans avoir, me sembla-t-il, en français l'esprit qu'on lui prêtait en russe, elle fut en tout point excessivement convenable. Son mari ne dit pas grand'chose, les deux aides de camp du général et la petite fille de M. et Mme de K. furent absolument muets.

Le dîner fut agréable au possible, mais il prit fin comme toutes les choses de ce monde, et nous rentrâmes au salon boire le café. Là, pendant que nous étions assis dans de bons fauteuils, entourés d'un luxe moitié européen, moitié oriental, la conversation continua plus charmante et plus enjouée encore. Le général nous raconta,

Digitized by Google

entre autres anecdotes, une histoire qui montre combien est cruel le caractère de ces peuples de l'Asie. Khoudaïar-Khan, qui est en ce moment à Orenbourg, avait perdu son père à l'âge de quatorze ans. Avant de monter sur le trône, il resta sous les ordres d'un tuteur dont il redoutait l'usurpation. Quand il fut émancipé, le tuteur s'enfuit chez les Kirghises des montagnes. Comme la mère de Khoudaïar-Khan était kirghise, que le tuteur était Sarte, et que Kirghises et Sartes se détestent de la façon la plus cordiale, il fut facile à Khoudaïar de se faire livrer le fugitif avec six cents de ses partisans. Que faire de tous ces gens, sinon leur couper la tête? C'est ce que fit Khoudaïar; mais, comme toute décapitation est un spectacle et par conséquent un plaisir, on fit durer ce plaisir le plus longtemps possible : les partisans de l'ex-tuteur furent décapités un à un sous les yeux de leur chef, dont la tête fut abattue la dernière.

KHOUDAÏAR-KHAN.

Une pareille inauguration de sa souveraineté montra ce que devait être Khoudaïar : il se livra à tant d'excès, que ses malheureux sujets subirent la conquête russe avec une sorte de satisaction, car elle les débarrassait de leur oppresseur.

Ces causeries charmèrent notre soirée ; combien elles me parurent délicieuses! J'aurais voulu les voir durer indéfiniment, mais l'usage, paraît-il, est de se retirer de bonne heure.

Le lendemain nous allâmes dîner chez M. et Mme Weinberg. Je trouvai une femme aimable, spirituelle, d'une conduite irréprochable dans le monde, pleine d'à-propos et mise avec un goût qui ne démentait pas son origine française. Son mari, sous les allures d'une bonhomie un peu brusque et d'une rondeur étoffée de la plus rude franchise, laissait entrevoir un esprit délié et caustique. Nous n'oublierons jamais les témoignages d'intérêt et d'affection qui nous ont été prodigués dans cette agréable maison.

Le surlendemain nous rendîmes visite à M. et Mme de K. Leur intérieur était vraiment fort bien, et la maîtresse fut extrêmement aimable pour nous. Elle nous fit voir des bijoux fabriqués par les indigènes, d'un travail fin et gracieux. C'était une femme d'un bon jugement et qui avait de réelles qualités. Nous rencontrâmes chez elle

Digitized by Google

le prince T., aimable et spirituel causeur, qui a habité la France et est venu ici, m'a-t-on dit, pour réparer les brèches faites à sa fortune.

Nous devions achever la soirée chez M. K., inspecteur général des écoles du Turkestan ; nous avions plusieurs lettres pour lui et sa femme, et nous désirions vivement les connaître. La position du mari dans le monde savant le recommandait à M. de Ujfalvy ; quant à sa femme, j'étais impatiente de la voir : en effet, chaque fois que nous parlions des recommandations dont nous étions porteurs pour ces deux personnes, on ne manquait pas de nous dire : « Ah ! vous allez voir M. K., sa femme est charmante. » Ce singulier avantage de M. K., d'avoir « une femme charmante », piquait ma curiosité.

Mme K., en effet, ne démentait pas sa réputation ; elle était toute jeune, et naturellement sans expérience, douée d'une beauté qui n'est pas rare quand on est entre dix-sept et vingt printemps. Elle sortait de la grande capitale russe et se trouvait comme égarée dans ce coin du Turkestan. Seule, sans famille, au milieu de personnes hostiles à son mari, elle ne se cachait pas pour dire qu'elle avait bien de la peine à s'habituer au pays. Sa maison, appartenant à la couronne, était grande, belle, avec un jardin spacieux, et parfaitement ordonnée ; son domestique avait une tenue rigoureuse et le cachet citadin, il servait très bien à table.

Quant à M. K., auquel on donnait le titre de ministre de l'instruction publique, il était Arménien de naissance, d'un extérieur supportable, tenant, je crois, énormément à sa réputation de savant, qui s'était tout particulièrement accréditée à l'étranger.

Dans son milieu, comme nul n'est grand homme pour son entourage, on le dénigrait universellement. Il avait eu le talent de se mettre tout le monde à dos, même le chef de la chancellerie. Ce dernier, tout en reconnaissant les services que M. K. avait pu rendre dans les débuts de son séjour, estimait que la récompense était plus haute que son savoir n'était profond. M. K. avait eu vent de ces appréciations et ne s'en montrait pas précisément ravi ; aussi cherchait-il à rendre à son critique la monnaie de sa pièce. De là conflit entre les deux autorités.

De quel côté devait pencher la balance ? je m'en souciais peu ; je n'eus d'ailleurs qu'à me féliciter de l'accueil que sa femme et lui me firent.

M. K. fut d'une grande amabilité pour nous, et il offrit à mon mari une couverture de cheval en velours rouge brodé d'or et d'argent, et une bride incrustée de turquoises et de cornalines.

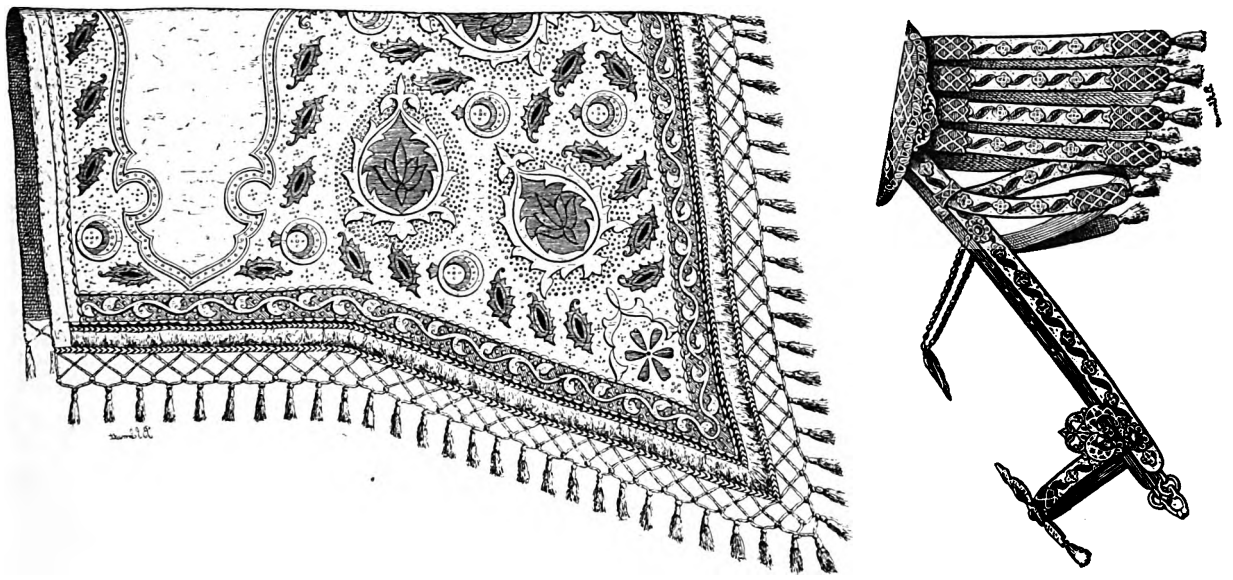
Nous trouvâmes réunies dans le salon nombre de personnes de Tachkend. La plupart relevaient de son université, qu'elles disaient menée avec un zèle trop actif ; mais comment un père pourrait-il être accusé de soins excessifs envers son enfant ? et c'était

Digitized by Google

bien sa fille chérie, cette université qu'il avait créée et qu'il voyait grandir chaque jour avec un bonheur mêlé d'orgueil.

Au nombre des invités je remarquai M. P., ancien directeur du Conservatoire de musique de Kieff, qu'une discordance musicale entre lui et le gouverneur de cette cité avait amené comme professeur d'allemand dans le Turkestan, puis M. Müller, jeune Suisse élevé en France, à Lyon, et qui rendit par la suite de grands services à mon mari. Il y avait aussi d'autres personnages que je ne nommerai pas, car je ne les ai vus que cette seule fois et n'eus pas l'occasion d'en entendre parler.

La soirée fut assez longue et se termina par un très bon souper, complément essentiel



CHABRAQUE EN VELOURS ROUGE BRODÉ D'OR ET D'ARGENT, ET BRIDE ORNÉE DE TURQUOISES ET DE CORNALINES.

de toutes les soirées russes. Un jeune homme, dont nous avions fait la connaissance à Orenbourg, nous demanda la permission de nous présenter à sa mère, Mme A., veuve d'un général. Cette femme, dont la perte de ses deux filles et la mauvaise santé de son fils avaient sans doute aigri le caractère, nous accueillit, je me souviens, d'une singulière façon. « Monsieur, dit-elle à mon mari, votre gouvernement a donc bien de l'argent à jeter par la fenêtre qu'il vous envoie dans un tel pays? » Mon mari et moi nous fûmes assez étonnés de cet accueil; M. de Ujfalvy riposta avec assez d'à-propos, car, promenant les yeux sur cet intérieur et les arrêtant sur son interlocutrice elle-même : « Je pourrais, en effet, Madame, dit-il, gaspiller *ici* l'argent de mon gouvernement. »

La bonne dame trouvait à redire à tout; elle estimait que l'empereur Alexandre avait fait bien du mal au pays en affranchissant les serfs, créatures trop bêtes à son avis pour savoir se diriger elles-mêmes. Je me gardai bien de la contredire, ne con-

Digitized by Google

naissant pas assez le peuple russe et craignant d'aigrir davantage une personne aussi absolue dans ses opinions. Il me parut qu'il n'existait pas une grande sympathie entre elle et son fils, garçon sur le retour de la première jeunesse, qu'elle gourmande comme s'il venait d'achever ses dents; elle avait quitté, nous dit-elle, sa propriété pour surveiller les folies de ce grand bébé. Le grand bébé, un bébé de vingt-six ans au moins, avait appris à se rendre désagréable à sa mère, et il était passé docteur en cet état. Comme il s'était blessé au pied et qu'il gardait la chambre, M. de Ujfalvy proposa de lui envoyer quelques livres pour le distraire. « Monsieur, répondit cette impitoyable maman, mon fils a tout ce qu'il faut. Je lui ai donné ce matin les *Oraisons funèbres* de Bossuet et le *Petit Carême* de Massillon! » O maternité à outrance, voilà bien de tes traits!

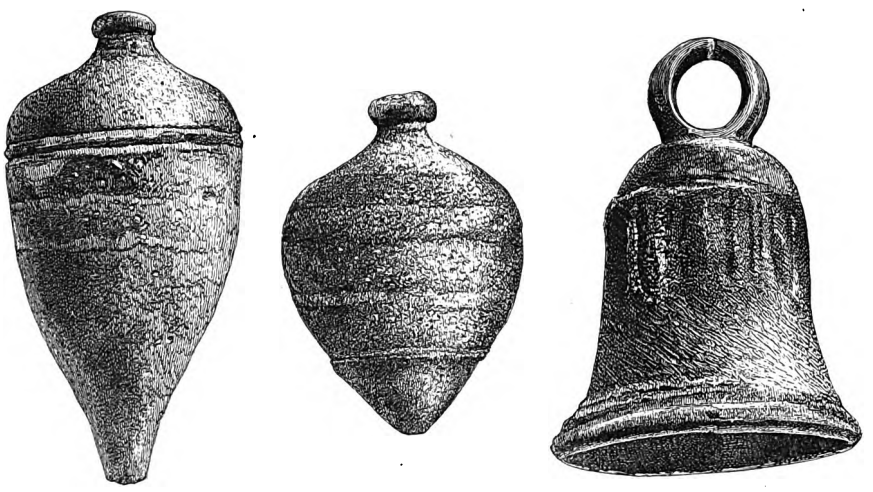
Nous fîmes aussi la connaissance de M. Ochanine, conservateur du musée de Tachkend et dont on ne s'avisait pas de contester la science au Turkestan. Il avait été favorisé à la loterie du mariage : sa femme, dont les goûts étaient en harmonie avec les siens, n'aimait pas le monde; l'un et l'autre sortaient très peu. Nous allions quelquefois dîner chez eux, et mon mari trouvait dans la conversation de cet entomologiste distingué une distraction utile et agréable. Mme Ochanine et moi nous nous amusions souvent à les entendre discuter. M. Ochanine me montra une superbe collection de... punaises. J'avoue humblement que je ne me serais jamais doutée qu'un pareil insecte comptât une aussi grande variété d'espèces. Je fus littéralement stupéfaite en me surprenant à les considérer et à en trouver quelques-unes de jolies. Toutes les espèces étaient désignées par des noms différents. Une d'entre elles portait le nom du général Kauffmann, et ses couleurs jaunes et noires rappelaient la croix de Saint-Georges : c'est la décoration la plus appréciée en Russie. Une autre portait le nom de Fedchenko, célèbre entomologiste russe sous la direction duquel cette collection avait été commencée et qui était mort avant de l'avoir terminée. La veuve en avait légué la continuation à M. Ochanine. M. Ochanine dirigeait en même temps la magnanerie et le musée ethnographique de Tachkend. Ce dernier renfermait une foule d'objets curieux. Je remarquai, entre autres, à côté du bonnet fourré et richement orné du dernier usurpateur du Khokand, que les Russes ont fait pendre en place publique à Marghillân, des bombes à feu grégeois et une cloche en bronze massif trouvées dans des fouilles près de Tachkend. Les savants du Turkestan croyaient avoir affaire à des ornements de mur en terre cuite. M. de Saulcy, qui a eu un des premiers l'occasion d'examiner les objets rapportés par mon mari, déclara de suite que c'étaient des bombes à feu grégeois. Il y avait aussi des objets préhistoriques et des bijoux de différentes provenances, qui nous mirent à même de les comparer avec ceux que nous avions achetés à Moscou et ailleurs.

Mon mari se trouva également en relation par le jeune A. avec M. et Mme M. Le mari,

Digitized by Google

un habile dessinateur, nous montra les monuments de Samarkand dont les briques étaient dessinées avec une scrupuleuse exactitude. Il avait fait de la reproduction de ce genre de céramique son travail favori. Je me hâte de dire qu'il y avait puisé, par réaction, un véritable talent de caricaturiste dont les produits, malheureusement moins innocents, lui valurent plus d'une inimitié.

M. de Ujfalvy fit aussi la connaissance du comte de B., pour lequel il avait une lettre de recommandation. Ce grand personnage, exilé à Tachkend, tâchait de se rendre l'existence le plus confortable possible. Je ne dois pas oublier non plus la visite que me fit quelques jours après mon arrivée le colonel M., aide de camp du général, que je n'avais pas eu l'honneur de voir au dîner du gouverneur. Il était d'une belle



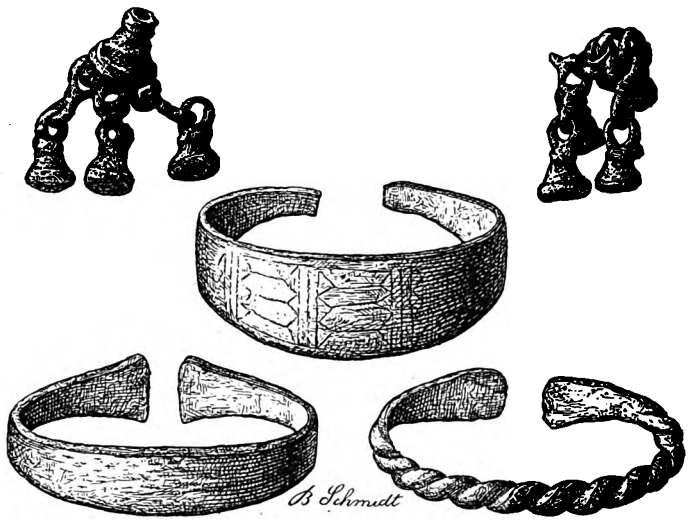
BOMBES A FEU GRÉGEOIS ET CLOCHE EN BRONZE, AU MUSÉE ETHNOGRAPHIQUE DE TACHKEND.

taille et avait un air fort distingué ; j'hésitai à lui donner un âge. Les généraux sont d'ordinaire si jeunes dans le Turkestan qu'un colonel peut être considéré presque comme un adolescent ; peut-être aussi cet officier était-il plus âgé qu'il ne paraissait. Il avoua qu'il nous avait cru des gens de commerce, avec lesquels il ne veut frayer à aucun prix ; mais, lorsqu'il avait su que nous voyagions pour la science, ce dont il ne se serait jamais avisé, il fut ravi d'être détrompé. Il me félicita donc, et comme j'eus occasion de le revoir très souvent chez le général, il m'expliqua ses antipathies pour le négoce : né militaire, il ne comprenait que le devoir, l'obéissance, la discipline ; il n'était pas de ceux qui auraient pu renouveler la flatterie que fit au général Kauffmann un de ses officiers qu'il avait envoyé en reconnaissance dans le Khokand. L'anecdote est assez curieuse pour trouver place ici.

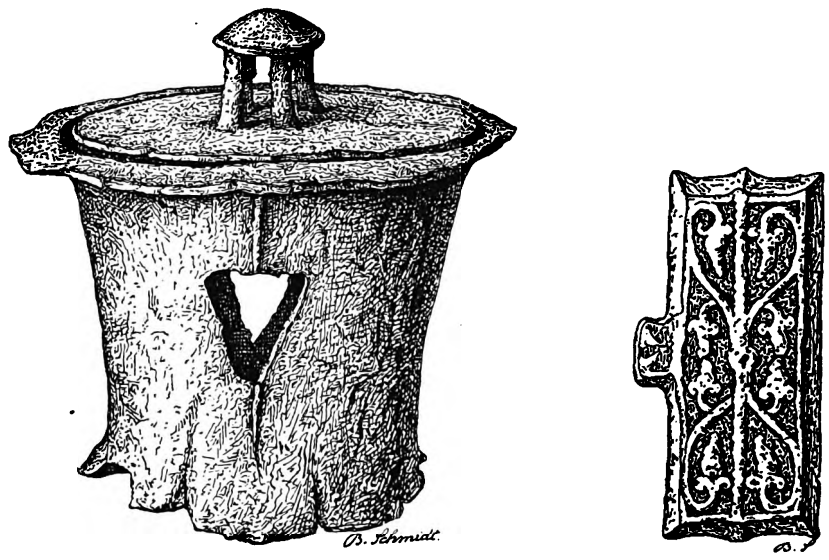
Un beau jour d'été, le général Kauffmann reçut à dîner un grand nombre d'officiers de retour d'une expédition dans la vallée de l'Alaï, aux environs du Pamir. On

Digitized by Google

avait eu soin de donner à la montagne la plus élevée de la contrée nouvellement



OBJETS PRÉHISTORIQUES TROUVÉS DANS LES ENVIRONS D'AKMOLLINSK.



OBJETS EN BRONZE TROUVÉS PRÈS DU LAC ISSIK-KOUL.

OBJETS PRÉHISTORIQUES TROUVÉS DANS LES STEPPES KIRGHISES (P. 146).

explorée le nom de *pic Kauffmann*. — On dînait en plein air, et les convives pouvaient

Digitized by Google

rester couverts. Au potage, le général, s'adressant à un jeune colonel du génie, lui dit : « Avez-vous rencontré des montagnes bien hautes dans l'Alaï? — Oui, Votre Haute Excellence! — Quelle est la montagne la plus élevée? demanda le général. — Le

BIJOUX TROUVÉS DANS LES TOMBES AUX ENVIRONS DE KAZAN (P. 146).

pic de Votre Haute Excellence! » réplique l'officier debout, la main droite à son képi, la main gauche sur la couture de son pantalon. Au relevé du potage, le général s'adresse de nouveau au colonel : « Ces montagnes sont-elles en réalité si hautes? — Oui, Votre Haute Excellence. — Où sont celles qui sont le mieux situées? — Autour du pic de Votre Haute Excellence, » répond l'officier en se levant et en saluant de nouveau. Au rôti, le

Digitized by Google

général lui demanda pour la troisième fois : « Avez-vous vu beaucoup de neige dans la vallée de l'Alaï? — Oui, Votre Haute Excellence. — Où avez-vous vu le plus de neige? — Sur le pic de Votre Haute Excellence, » répondit l'officier, toujours en se levant et dans l'attitude militaire. Le général cessa son interrogatoire, car il voyait que le colonel aurait toujours trouvé moyen de le renvoyer sur le fameux pic de Sa Haute Excellence.

Voilà donc la société dans laquelle j'allais vivre pendant quelque temps : après la tranquillité du désert, l'agitation de la ville, avec ses passions, ses intrigues, ses sympathies ou ses antipathies, agitation qui contrastait avec le flegme et la nonchalance d'une population si invétérée dans ses mœurs et dans ses usages, que la civilisation russe, trop jeune encore, il est vrai, n'avait pu l'entamer. On peut vivre dix ans à Tachkend dans la ville russe, sans se douter qu'on est en Orient. Spectatrice attentive, je me promettais bien de tout examiner, car il m'était agréable de constater que partout, en tout temps, en tous lieux, le monde, en dépit des formes extérieures, est au fond toujours le même.

A tout seigneur tout honneur. Le général Kauffmann, gouverneur du Turkestan, est un des premiers généraux russes ; il est arrivé au plus haut grade et aux plus hautes dignités par son mérite personnel. Sa conquête de Khiva, pour ceux surtout qui connaissent la difficulté de ravitailler une armée au milieu du désert et par cela même d'y entretenir une grande quantité d'hommes, est une expédition extrêmement remarquable. Ses campagnes dans le district du Zérafchân et ses dernières conquêtes dans le Ferghânah, que, bien malgré lui, il fut obligé d'annexer au Turkestan, mirent le comble à sa réputation militaire. Aimé et estimé de l'empereur qui lui avait confié le poste de gouverneur général de ces contrées avec le droit de vie et de mort sur ses sujets et celui de déclarer la guerre et de faire la paix à sa volonté, il n'a jamais abusé de son pouvoir et a su se faire aimer de tous. J'ai entendu dire que, lorsqu'il se confiait à son jugement, il savait très bien reconnaître la capacité de ses officiers et distinguer les hommes de mérite, sans avoir égard à la naissance, grande qualité en Russie où l'hérédité dans les fonctions joue un rôle souvent fatal. Du reste, j'eus occasion de voir que, quoique se laissant influencer par les personnes qui possédaient son affection, il savait au besoin réparer en grand seigneur et en maître les bévues de ses subordonnés. Il fut toujours pour nous d'une bienveillance et d'une politesse exquises et ne négligea aucune occasion de faciliter à mon mari la mission qui lui était confiée. Il était donc vraiment à sa place dans le gouvernement qu'il avait créé. Il avait d'ailleurs su conquérir la confiance de populations dont la méfiance est proverbiale : témoignage assuré du tact dont il était doué et de sa connaissance des indigènes. Il avait eu le bon esprit d'interdire le prosélytisme ; son gouvernement ne reconnaissait pas les conversions religieuses. Il lais-

Digitized by Google

sait aux musulmans une liberté entière dans leurs croyances et dans leurs mœurs.

Mais comme il faut toujours que quelqu'un se plaigne, les femmes sartes se montrèrent mécontentes : à les entendre, les autorités russes auraient dû faire en sorte qu'elles pussent se découvrir le visage. Cette critique venait de la jeunesse des deux sexes, mais elle était loin de trouver de l'écho parmi les hommes mûrs et les vieillards, qui sont intraitables sur ce chapitre. La raison était peut-être du côté du gouverneur, mais j'inclinais à l'avis des jeunes gens : je suis femme, et ce n'est qu'avec répugnance que je voyais mon pauvre sexe affublé d'un sac, appelé *khalat*, qui va de la tête aux pieds, tandis que le visage demeure caché par un horrible voile de crin noir. Heureusement, les femmes sortent rarement ; leur circulation donnerait aux rues un aspect lugubre que le beau soleil de ces contrées ne parviendrait pas à égayer. Mme Weinberg me dit que le costume des Persanes est au contraire excessivement joli et gracieux à l'œil et m'en montra une reproduction en peinture qui confirmait son dire. Je pus me convaincre, en effet, que leur voile blanc, brodé à l'endroit des yeux, leur donne un air tout à fait provoquant de mystère et de coquetterie.

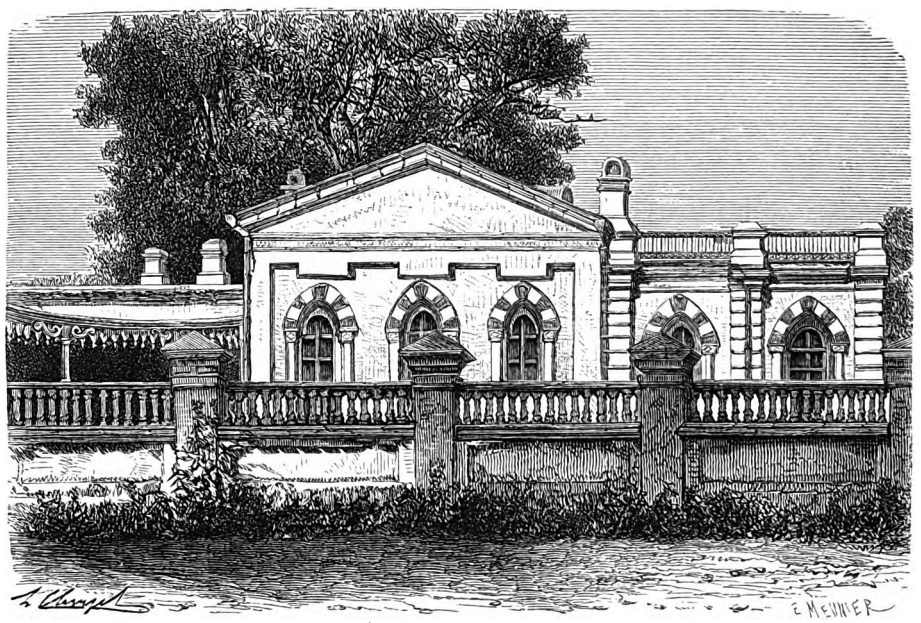
Je me proposais bien de visiter quelques intérieurs indigènes, car enfin je n'étais pas venue seulement pour voir des Russes. Quoique leur hospitalité, si connue, fût pour moi d'un puissant attrait, elle n'en aurait pourtant pas eu assez pour me faire entreprendre un aussi lointain voyage. La curiosité de voir des costumes si différents des nôtres entrait pour une grande part dans le plaisir que j'avais eu à accompagner mon mari. Je ne me dissimulai pas toutefois que mon désir était un peu difficile à satisfaire : à tort ou à raison, les musulmans se tiennent sur la réserve ; plus madrés que les Normands, ils ne disent jamais non, et jamais oui. C'est une grosse affaire, même pour une femme, que de se présenter dans leur intérieur. Quant à mon mari, il ne fallait pas qu'il y songeât ; ce que l'amitié n'avait pu faire, la courtoisie le ferait encore moins.

Nous faisons de Tachkend notre quartier général, en attendant que nous allions visiter Samarkand, la fameuse ville de Tamerlan, aussi sacrée pour les musulmans que Rome l'est pour les catholiques. Il s'agit maintenant de visiter le traditionnel Tachkend qu'on appelle la vieille ville. Ce n'est pas aisé ; il vient de pleuvoir, et le chemin n'en sera que plus mauvais ; il faut s'y rendre à cheval, ou attendre le beau temps pour s'y engager en voiture. Cela effraie quelque peu les dames russes. Elles ressemblent aux Parisiennes, qui remettent de jour en jour l'inspection des curiosités qu'elles peuvent contempler à leur porte, et finalement n'en prennent jamais connaissance.

Par un beau soleil nous nous décidons à nous mettre en route sur de bons et jolis chevaux. Tachkend est composée de deux villes, la ville russe et la ville musulmane ou sarte ; ce dernier nom est celui par lequel on la désigne. La ville russe est très agréable ;

Digitized by Google

elle a de grandes et larges rues plantées de deux rangées d'arbres entre lesquelles coulent de profonds ruisseaux que l'on désigne sous le nom d'*ariques*. Comme il est peu de maisons qui n'aient leur jardin, elles ressemblent à un immense parc. Imaginez Bellevue considérablement agrandi et composé de maisons basses construites en terre dont les toits se revêtent au printemps d'une vraie nappe de gazon, jetez çà et là quelques rudiments de bâtisses en construction, et vous aurez une idée assez exacte de Tachkend. Je dois ajouter que la végétation y est plus belle que chez nous ; les arbres poussent avec une rapidité étonnante dans n'importe quel terrain, grâce sans doute à une irrigation abondante. On raconte qu'un manche à balai, ayant été planté après un an de service domestique, devint un arbre touffu.



LA MAISON DU GÉNÉRAL KAUFFMANN.

La maison du gouverneur général a peu d'apparence, parce qu'on l'a construite petit à petit en y ajoutant quelque appendice d'année en année. Mais l'intérieur en est vraiment splendide. Les salons, les serres, les chambres décorées à la manière du pays et embellies par des étoffes et des meubles européens en font un vrai palais. Elle ne serait nullement déplacée dans n'importe quelle capitale de l'Europe. Le jardin, ouvert pendant l'été au public, est fort beau et presque entièrement planté de la main du général. La musique militaire y joue plusieurs fois par semaine.

Tachkend possède un grand nombre de magasins de toute espèce dont plusieurs sont remarquables. On peut y acheter tous les produits de l'industrie européenne, à un prix excessivement élevé, il est vrai, mais qui se compense par le bon marché de la

Digitized by Google

vie matérielle quant aux produits du pays. La ville est éclairée la nuit au pétrole ; on fait beaucoup pour l'entretien des rues, qui cependant laissent à désirer au printemps et en hiver ; deux fois par jour, en été, elles sont arrosées. Les scorpions, phalangides, tarentules, sont rares dans la ville russe ; en revanche, ils sont assez fréquents dans la ville sarte.

La ville sarte ressemble à toutes les autres villes musulmanes de l'Asie centrale : des rues étroites, tortueuses et malpropres, des murs en argile couleur de terre sans fenêtres ; à l'arrière, des jardins plantés de grands arbres. Le bazar est très vaste et très animé ; tous les produits de l'Asie centrale s'y trouvent réunis. Chaque rue du bazar renferme un genre particulier d'industrie : ce qui permet de s'orienter promptement au milieu de ce dédale. Le tout est parsemé de boutiques où l'on boit le thé, étendu dans une espèce de vérandah couverte de tapis ; dans d'autres on vous rase la tête d'une façon un peu primitive. Quelquefois des jeunes gens font entendre un chant qui frappe par sa monotonie ; des musiciens ambulants exécutent aussi des morceaux qui ne sont rien moins qu'harmonieux. Dans un coin obscur on voit des êtres accroupis à la face livide et hébétée ; ce sont de malheureux mangeurs d'opium. Tout cela ne manque pas d'un certain cachet, mais il y règne une telle malpropreté, un tel sans-gêne, que toutes les illusions qu'on pourrait se faire sur le compte des Sartes s'évanouiraient bien vite au contact de la réalité.

Les mosquées et les médressées forment un agréable contraste ; la cime de leurs coupoles ainsi que les arbres qui les entourent sont agrémentés d'immenses nids de cigognes.

C'était un spectacle curieux pour nous que celui de ous ces marchands nonchalamment assis à la turque, ayant l'air de se soucier fort peu de vendre. Leur indifférence ne rappelle pas du tout l'empressement de nos marchands qui, par leur air engageant et leur complaisance, forcent quelquefois à acheter malgré soi.

Nous allions toujours, mais les rues étaient tellement mauvaises, que nos chevaux n'avançaient qu'avec difficulté ; mon inexpérience en fait d'équitation était rudement mise à l'épreuve, c'était la troisième fois que je montais à cheval. J'avais peine à comprendre comment les femmes sartes pouvaient se tirer, à pied, de cette boue. Il est vrai qu'avec leurs grandes bottes, semblables à celles des hommes, elles marchent plus facilement ; elles enfoncent davantage, mais surnagent mieux. Elles allaient sur de petits trottoirs où l'on peut à peine poser les deux pieds aussi aisément que nos Parisiennes sur leurs boulevards. Lorsqu'elles voulaient acheter, elles s'asseyaient sur le bord de la boutique, débattaient le prix et distinguaient fort bien, malgré le voile épais qui leur couvrait le visage, ce qui était à leur convenance. D'autres, s'étant rencontrées, causaient ensemble

Digitized by Google

sur les marches d'une boutique inoccupée. Que pouvaient se dire ces femmes dont toute la vie se passe dans leurs chambres et dans leur cour, surveillées continuellement par leurs domestiques ? Telles étaient les réflexions que me permettait l'allure de mon cheval, bonne et gentille bête qui, reconnaissant à quelle main inexpérimentée elle avait affaire, se montrait d'une docilité charmante.

Cependant, à un certain endroit, ma monture se mit à ruer : je ne sais quelle mouche l'avait piquée; j'eus beau la frapper, elle s'obstina à rester en place. Mon mari était un peu en avant, et la foule de cavaliers, d'arbas, de passants était si grande dans ces rues qui s'entre-croisaient, qu'il ne pouvait reculer. Je ne savais comment me tirer de là, lorsqu'un jeune Persan, prenant mon cheval par la bride, me dégagea de cette bagarre. Je lui adressai en russe un remercîment auquel il ne répondit que par un salut très poli qui me causa un vif étonnement. D'ordinaire les disciples de Mahomet s'entr'aident peu, et leur assistance envers les chrétiens est absolument négative : j'eus l'occasion de m'en convaincre davantage par la suite.

UN JEUNE PERSAN AU BAZAR DE TACHKEND.

Quand nous eûmes tout vu, nous rentrâmes à la maison en passant devant le fort russe, accablés de fatigue et brûlés par ce soleil d'Orient déjà très chaud à cette époque de l'année. Que sera-ce donc en juillet ?

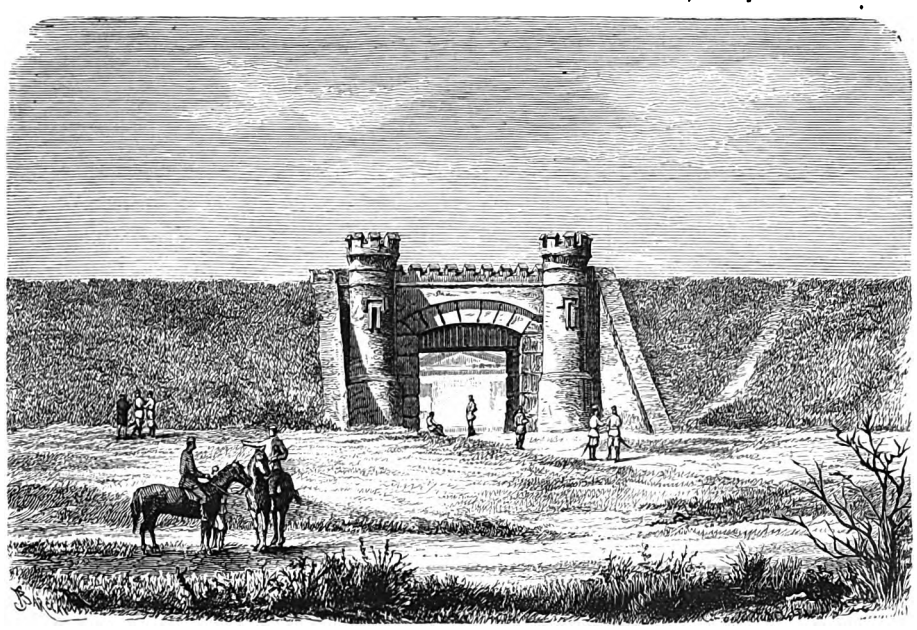
Enfin M. K. nous offre de nous faire pénétrer dans une maison indigène appartenant à l'un des plus riches habitants de Tachkend. A midi, par un ciel bleu, d'un bleu dont nous n'avons pas l'idée dans nos pays, par un soleil qu'on voudrait, hélas ! voir quelquefois jouer le rôle de nos coquettes, je veux dire se montrer discrètement, juste assez pour se faire désirer davantage, M. K. vint nous prendre, et, accompagnés de M. Müller, qui devait écrire sous la dictée de mon mari, nous nous rendîmes chez Saïd-Azime-Bey, dont la demeure était située dans la vieille ville.

Digitized by Google

LES MANGEURS D'OPIUM (P. 153).

Digitized by Google

C'était une maison sans fenêtres sur la rue, selon l'usage. La cour était belle et grande ; à droite, sous un hangar, des ballots de marchandises attestaient que le maître se livrait au négoce. De nombreux domestiques nous attendaient à l'entrée ; leurs longues robes blanches serrées par une ceinture de couleur et entr'ouvertes sur la poitrine, la tibétéika qui couvrait leur tête rasée, contrastaient singulièrement avec leur peau brune et basanée par le soleil. Cette robe, ou khalat, en toile blanche, est le costume des domestiques de bonne maison, les autres portent généralement un khalat de couleur. Ils ôtent toujours leurs pantoufles ou babouches quand ils entrent dans l'appartement, on



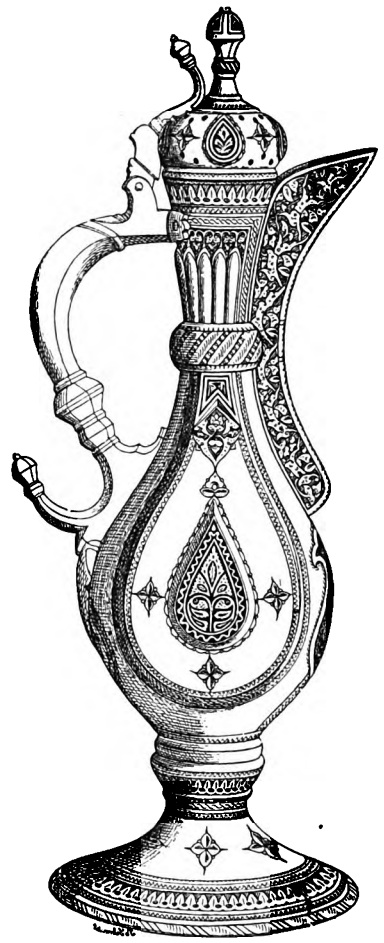
ENTRÉE DU FORT RUSSE, A TACHKEND (P. 154).

n'entend pas plus leurs pas sur les tapis qu'on n'entend leurs paroles. Ils nous introduisirent dans un grand salon, éclairé de trois belles fenêtres et dont les tentures, les canapés, les fauteuils et les chaises attestaient l'invasion du luxe européen. Sur un guéridon, un domestique déposa quelques instants après notre arrivée un plateau chargé de différentes sortes de compotes, d'amandes, de pistaches, de sucreries faites avec des blancs d'œufs, du lait et je crois un peu de farine. Le maître nous fit prier de l'attendre quelques instants ; notre arrivée ayant dépassé l'heure qui avait été fixée, il était en prière. Une demi-heure s'écoula avant qu'il fît son entrée ; il nous serra la main, mais refusa de s'asseoir sur le canapé. C'était un bel homme d'à peu près quarante ans, aux traits fortement accentués et encadrés par une belle barbe noire, ornement excessivement prisé chez les Sartes. Il portait, en guise de pardessus, un khalat soie et coton, le vêtement tout soie étant interdit aux hommes par la loi religieuse ; en revanche, sa taille

Digitized by Google

était entourée d'une superbe ceinture en velours vert avec des applications d'argent cloisonnées de turquoises. Il en était de même de l'agrafe fort riche qui fermait la ceinture. Nous bûmes le thé et goutâmes à la collation qui nous était offerte. Un peu plus tard on nous offrit de petites galettes farcies et très fortement épicées, puis des gâteaux dans le genre de nos pets de nonnes, ainsi que du thé vert servi dans de fort belles aiguières en cuivre repoussé. Une théière en métal blanc avec anse et bec en jade

AIGUIÈRE MODERNE EN CUIVRE REPOUSSÉ.



AIGUIÈRE ANCIENNE EN CUIVRE REPOUSSÉ ET NIELLÉ.

attira également mon attention. M. de Ujfalvy avait obtenu l'autorisation de procéder à ses expériences de mensurations crâniennes; on avait mis des tapis sur une partie de la cour, et les hommes s'y étaient réunis accroupis selon leur habitude. Pendant que mon mari mensurait tout à son aise les têtes des Kirghises, des Tadjiks, des Kachgariens, etc. (il y avait même un vieil Arabe dans le nombre), j'admirais le harem de ce riche marchand. Son jeune fils, qu'il nous avait présenté pendant la collation, fut mon introducteur, car il ne pouvait, prétendait-il, me présenter lui-même à ses femmes. Je traversai une première et une seconde cour garnies de galeries où je vis des domestiques

Digitized by Google

occupés à travailler. La première femme de Saïd-Azime-Bey, mère du petit garçon, me reçut ; je lui fis mes compliments en français, langue qu'elle n'avait assurément jamais entendue, car elle parut tout étonnée : mais, après tout, le ton fait la chanson. La pièce où elle me conduisit était en tous points semblable à celle que j'avais déjà vue, seulement j'y remarquai un lit dans le genre des nôtres. En guise de portemanteaux, plusieurs barres de bois traversaient la chambre et l'on y étalait les vêtements des femmes.

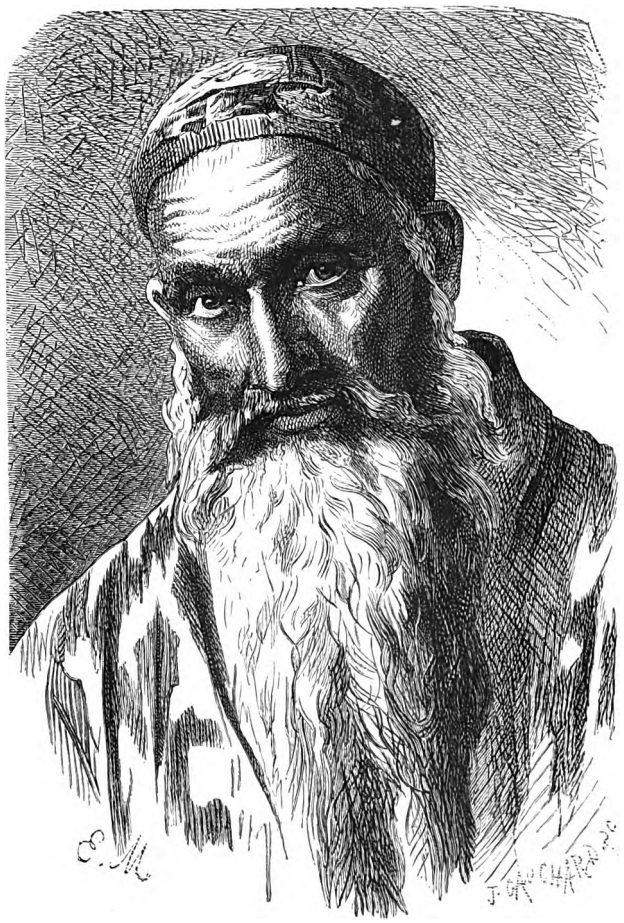
Saïd-Azime-Bey avait trois femmes logées chacune dans une chambre et une cour séparées; elles m'offrirent des gâteaux dans une grande pièce qui aurait pu passer pour une boutique de pâtisserie et qui me parut être la salle à manger. Il y avait aussi un endroit décoré d'un grand bassin rempli d'eau dans lequel je vis laver un petit garçon. Dans une autre cour, les murs des galeries étaient garnis de fours en plâtre; c'étaient les cuisines, deux servantes étaient occupées à confectionner des galettes. La troisième femme me parut plus jolie que les autres; elles étaient vêtues de la manière que j'ai déjà décrite, mais elles étaient tête nue; leur coiffure consistait en un bandeau très plat avançant sur le front. A partir de l'oreille, la chevelure tombait en trois grandes tresses; c'était là sans doute une tenue de négligé, car la suprême élégance consiste à multiplier les tresses dont le nombre va quelquefois jusqu'à cinquante. Elles enduisent leurs cheveux d'un mélange de lait et de blanc d'œuf. Elles portaient de grandes boucles d'oreilles, leur poitrine, leurs bras étaient couverts de bijoux d'argent. Leur curiosité était au moins égale à la mienne, je fus obligée de lever le petit voile de tulle que je portais. Leurs pieds sont généralement nus quand elles restent chez elles; cependant j'en vis une entortiller son pied d'une bande de toile et se chausser de ses pantoufles avec un sans gêne et un naturel parfaits.

UN KACHGARIEN A TACHKEND.

Ma visite terminée, je revins dans la cour, où mon mari continuait à mensurer

Digitized by Google

les indigènes. Cela devait paraître très extraordinaire à ces bonnes gens ; en tout cas, ils s'en amusaient beaucoup, car quelques-uns riaient aux éclats, chose rare chez les musulmans. Notre amphitryon voulut même qu'on mensurât son fils, malheureusement mon mari n'avait pas le temps. Après avoir examiné trois superbes chevaux turcomans, nous rentrâmes à la maison.



ARABE A TACHKEND (P. 158).

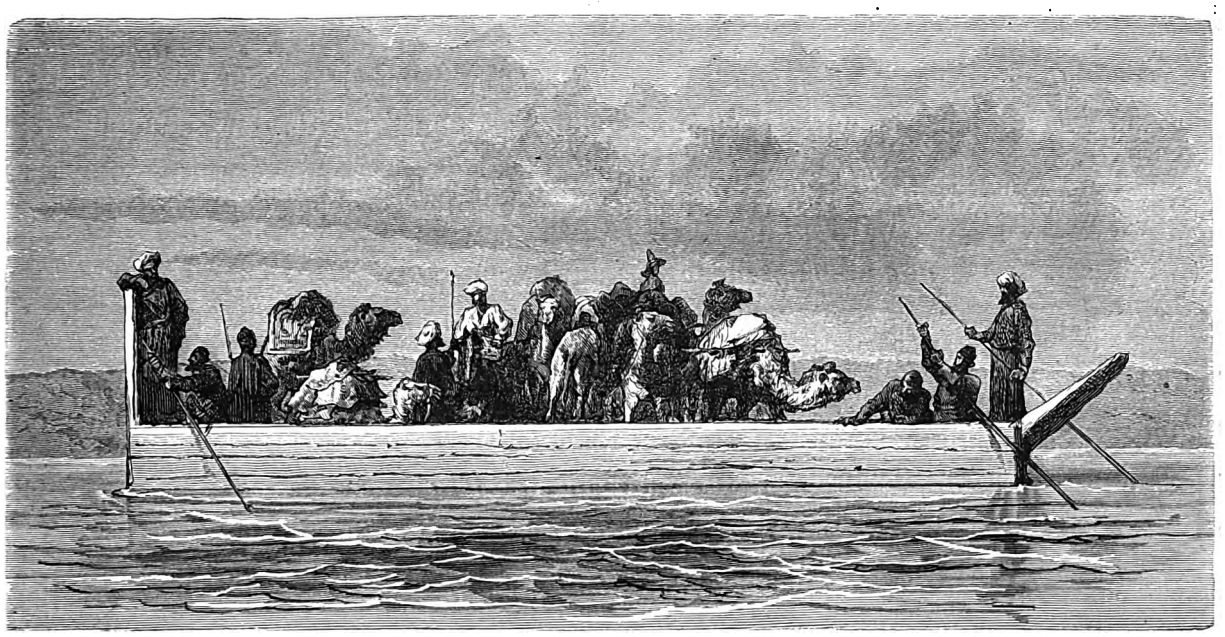
De là mon mari se rendit chez le gouverneur pour lui parler de son désir de se rendre à Samarkand.

Après avoir obtenu la permission du gouverneur, il courut à la chancellerie se munir d'une *padorojonie*, passeport sans lequel il est impossible de faire trois pas en Russie.

Il nous délivra la *padorojonie* sur l'ordre du gouverneur général, et pardessus le marché il nous gratifia d'un cosaque qui devait nous accompagner dans notre voyage, de sorte que nous pûmes quitter Tachkend le 14 avril avec l'espoir de revenir avant les grandes chaleurs, qui commencent ordinairement à la fin de mai ou dans les premiers jours de juin.

THÉIÈRE CHINOISE.

Digitized by Google



BAC SUR LE SYR-DARIA.

CHAPITRE IX

DE TACHKEND A SAMARKAND

Le steppe de la Faim. — Ondulations causées par le passage des tortues. — Stations assommantes. — La porte de Tamerlan. — A propos de poteaux. — Nous retrouvons la « dame au nez pointu ». — Une station meublée. — Le Zérafchân. — Un fleuve à double fin.

Au moment de notre départ de Tachkend, le 14 avril, le temps était superbe, le soleil devint même très ardent vers le milieu du jour. La route, bien entretenue depuis Tachkend jusqu'au Syr-Daria, est assez agréable ; elle a quelques ponts, avantage surprenant sur les autres routes du Turkestan. A droite et à gauche, des habitations sartes uniformes et monotones ; des hommes hâlés, nus jusqu'à la ceinture, bêchent ou labourent en fredonnant un air singulier dont la mélodie n'est pas à la portée d'une oreille européenne et dont les paroles sont : *Allah est Dieu et Mahomet est son prophète.*

Sur les bords des ruisseaux et des ariques des enfants bronzés, avec de grands yeux étonnés, se baignent ou jouent dans les roseaux. Leur costume ne les gêne pas, la plupart sont nus comme des vers, les plus scrupuleux sont vêtus d'une simple chemise ouverte par devant et qui n'est pas longue à dépouiller. Chemin faisant, nous rencontrons beaucoup de cavaliers, souvent avec des femmes et quelquefois encore un enfant en croupe : familles kirghises à la recherche de meilleurs pâturages, juifs de Bokhara,

Digitized by Google

bohémiens, derviches mendiants hissés sur des ânes, enfin, quantité d'arbas chargées de toute espèce de marchandises.

Dans l'après-midi, nous traversons la vieille ville de Tchinaz, fameuse par ses scorpions et ses tarentules ; les Russes ont fondé une nouvelle cité à deux kilomètres et demi du Syr-Daria avec un fort qui commande la vallée.

Le Syr-Daria se présente pour la deuxième fois à nos yeux, mais ici ce n'est plus une masse inerte et glacée, c'est un beau grand fleuve qui roule majestueusement ses eaux un peu jaunes. Deux bacs stationnent sur chaque rive, l'un en fer, l'autre en bois ; nous nous embarquons sur le premier et pêle-mêle avec nous véhicule, chevaux, chameaux et nombre de voyageurs qui nous ont précédés. Je remarque même un petit âne qui goûte peu cette façon de voyager. Enfin, à partir de l'autre bord, nous entrons dans le steppe, après avoir passé près d'un petit lac marécageux (Bougatchi-Koul), ce désert fameux que les Russes ont appelé *Steppe de la faim* (*Galodni steppe*). A première vue, rien ne semble justifier cette sinistre dénomination ; le steppe ressemble à un immense parterre de fleurs. Tantôt il présente une teinte rougeâtre, tantôt un reflet mauve ou jaune d'or, selon que les tulipes ou d'autres charmantes fleurs dominent ; c'est un tableau vraiment ravissant ; nous admirons à cœur joie cette belle nature dont nous ignorions l'existence. Jamais steppe ne s'était offert à nos yeux sous un aspect aussi séduisant : nous l'avions toujours trouvé couvert de neige et désolant dans son immensité. Il venait de revêtir ses habits de fête, et son horizon sans bornes se noyait dans une variété de couleurs dont l'œil ne pouvait se rassasier.

Le soir nous arrivions à la station de Malekskaïa, désignée aussi sous le nom de station du *Premier puits*. C'est une construction solide, flanquée de tours et parfaitement en état de supporter un siège ; il y a une petite garnison russe. Les chambres sont propres et leurs couchettes couvertes d'une toile cirée.

Le lendemain, à six heures du matin, nous continuons notre route ; le steppe est toujours aussi beau, mais il a cependant changé de parure, sa beauté est devenue plus sévère. Une plante qui ressemble beaucoup à notre anis y étale son large feuillage et ses grandes fleurs jaunes disposées en grappes.

Tout à coup, le spectacle s'anime, le steppe paraît se mouvoir comme la mer, les herbes ondoient, et cependant nous ne pouvons constater le plus léger zéphir. Je donne à deviner en cent, en mille, la cause de ce mouvement. Ce sont des myriades de tortues qui se promènent en tous sens, enchantées de pouvoir chauffer leur carapace au soleil. Elles appartiennent à une variété de tortues de terre à double carapace, inconnue en Europe, dit-on ; elles atteignent parfois une longueur de vingt à trente centimètres. Nous en recueillons cinq, que nous nous proposons de rapporter au Jardin des Plantes à Paris.

Digitized by Google

Dans l'air volent un grand nombre d'aigles, planant parfois si près de nous que nous entendons les battements de leurs ailes. Ces grands corsaires, d'une couleur grise, brune, fauve, quelquefois blanchâtre, s'en viennent tout exprès des Monts Célestes pour faire leur déjeuner d'une tortue. C'est un mets que l'aigle semble beaucoup apprécier, quoique les Russes n'aient pas réussi à en faire une soupe suffisamment appétissante. Quelques-uns de ces rapaces, perchés à deux pas de la route, ne se dérangent pas à notre approche et poursuivent leur sanglant repas.

Plus loin, le steppe est déjà brûlé par le soleil ; la chaleur se fait sentir, et une épaisse poussière rend le trajet désagréable. Nous longeons de petites mares sur le bord desquelles se promènent majestueusement d'énormes grues. Nous voyons aussi des oies sauvages couleur orange, une petite espèce de bécassine et des hochequeues charmants, semblables à ceux qui se promènent dans les rues de Tachkend. Pour la première fois, à la station, nous remarquons un caravansérail, seule oasis, encore est-elle artificielle, que l'on rencontre dans ces contrées désolées dont la beauté si vive le matin est déjà évanouie le soir.

KIRGHISE PASSEUR SUR LE SYR-DARIA.

Cette étape terminée, nous en commençons une autre de quarante verstes, la plus longue que nous ayons franchie jusqu'à présent. Pendant que nous marchons, tout dort, jusqu'aux tortues qui ont l'air moins agiles que dans la matinée ; nous-mêmes nous nous assoupissons vaincus par la chaleur, et je me demande comment notre yémchik peut résister à cette contagion du sommeil. Il a le cou et la poitrine découverts ; ses chevaux semblent comme lui s'être mis à l'aise et volent au milieu d'un nuage de poussière que soulèvent les roues de notre tarantasse. Ils profitent du printemps, car ils savent qu'ils en verront bien d'autres au milieu de l'été. La station se trouve près d'un puits que, pour le garantir des ardeurs du soleil, on a entouré d'une bâtisse en briques très haute et très large et dont la forme ressemble à une immense cloche à fromage un peu

Digitized by Google

pointue. Là les voyageurs peuvent abreuver leurs chevaux, quoique l'eau soit un peu salée ; quant à eux, s'ils veulent boire, ils doivent la faire bouillir, occupation à laquelle se livrent de graves musulmans paisiblement couchés sur le sol et attendant sans aucune impatience que l'eau devienne potable.

Vers quatre heures nous passons par la petite ville de Djizak ; nous traversons le Sânzar, rivière qui vient du district du Zérafchân ; enfin nous nous engageons dans les montagnes. Le pays change subitement d'aspect, il devient très pittoresque ; nous poussons un soupir de soulagement en quittant le steppe des heures chaudes et nous humons à grands traits l'air frais des montagnes. Un cours d'eau se présente à nous ; ses méandres sont tellement nombreux, que nous le traversons au moins huit ou dix fois avant d'arriver à la Porte de Tamerlan, passage ainsi nommé parce qu'il eut l'honneur d'être frayé par ce grand conquérant.

La Porte de Tamerlan ! que de souvenirs évoque cet orifice qui a donné passage à l'inondation humaine la plus dévastatrice que l'on ait jamais connue! Que de sang répandu dans ces vallées et dans ces plaines maintenant si calmes par ces conquérants à l'allure si inoffensive et dont la monture s'avançait d'un pas si paisible et si régulier !

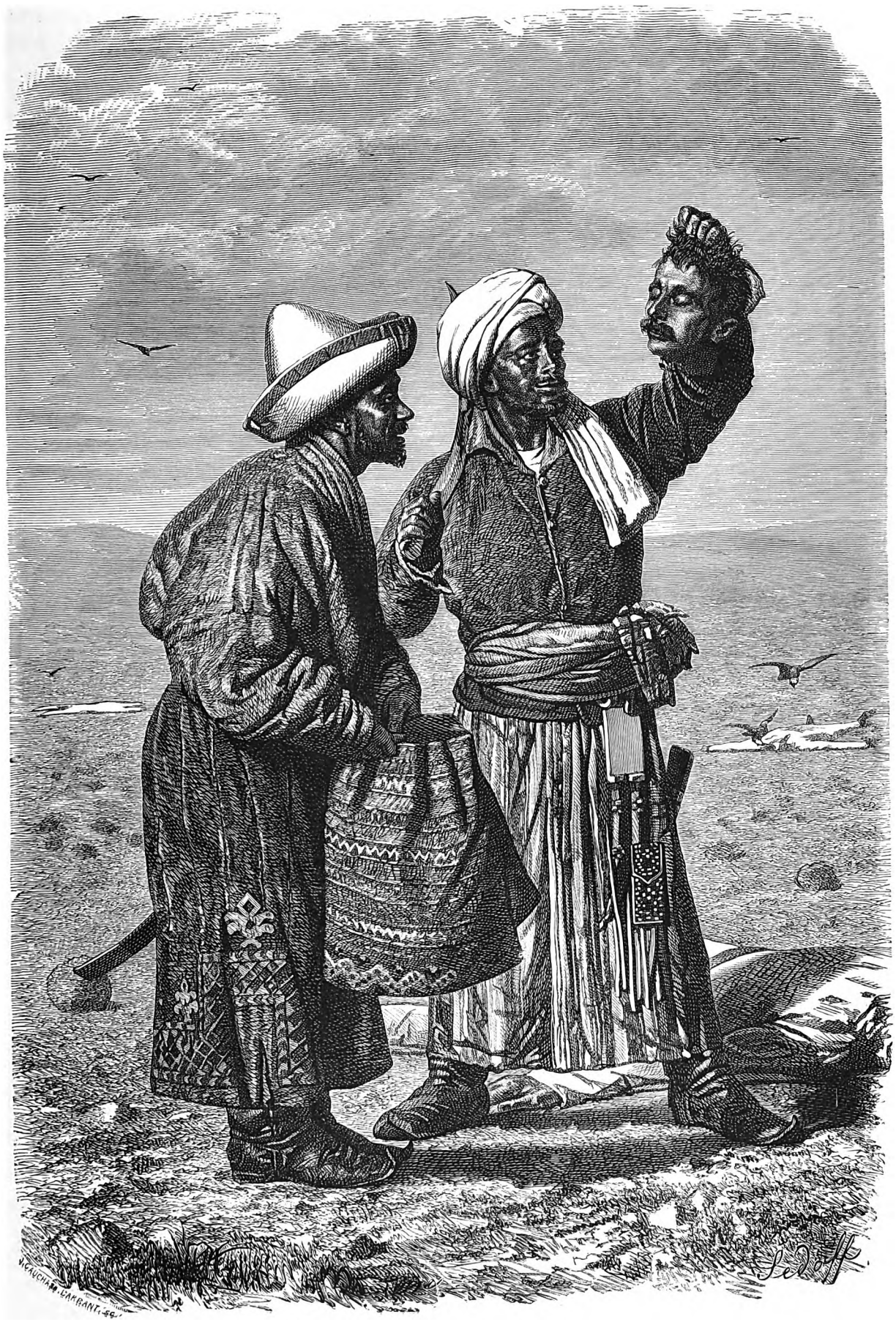
Sans remonter aussi loin, ces belles contrées ont été de nouveau ensanglantées par des scènes de carnage. Le même soleil a vu l'Occident prendre sa revanche sur ces inoffensifs cavaliers orientaux qui s'étaient encore une fois transformés en fougueux combattants. Moins heureux que leurs ancêtres, leur valeur a dû céder aux armes supérieures de notre civilisation. Féroces après la victoire, ils sont devenus humbles après la défaite.

Soudain la vallée se rétrécit et, des deux côtés de la route, deux immenses blocs de rochers se dressent à nos regards, séparés par un large espace. A gauche, une petite rivière baigne le pied de ce défilé ; à droite, nous apercevons une pierre carrée couverte d'inscriptions ; elle semble comme encadrée dans ce roc gigantesque. Mon mari descend pour examiner de près les caractères qui y sont tracés ; personne n'a pu jusqu'ici les déchiffrer, bien que beaucoup de savants aient prétendu les avoir expliqués. Pendant que M. de Ujfalvy cherche à résoudre l'énigme du sphinx asiatique, j'admire ces puissantes portes que la nature semble avoir ouvertes là tout exprès ; plus hautes que larges, elles semblent avoir eu conscience de la perspective, car leurs masses informes sont en harmonie avec l'encadrement des montagnes ; il semble que la nature ait voulu façonner à Tamerlan une entrée en scène digne de ce formidable conquérant.

De beaux aigles ont construit leurs nids sur ces hauteurs inaccessibles et planent fièrement au-dessus de nos têtes.

Après avoir contemplé les inscriptions, M. de Ujfalvy détache un cheval de la

Digitized by Google



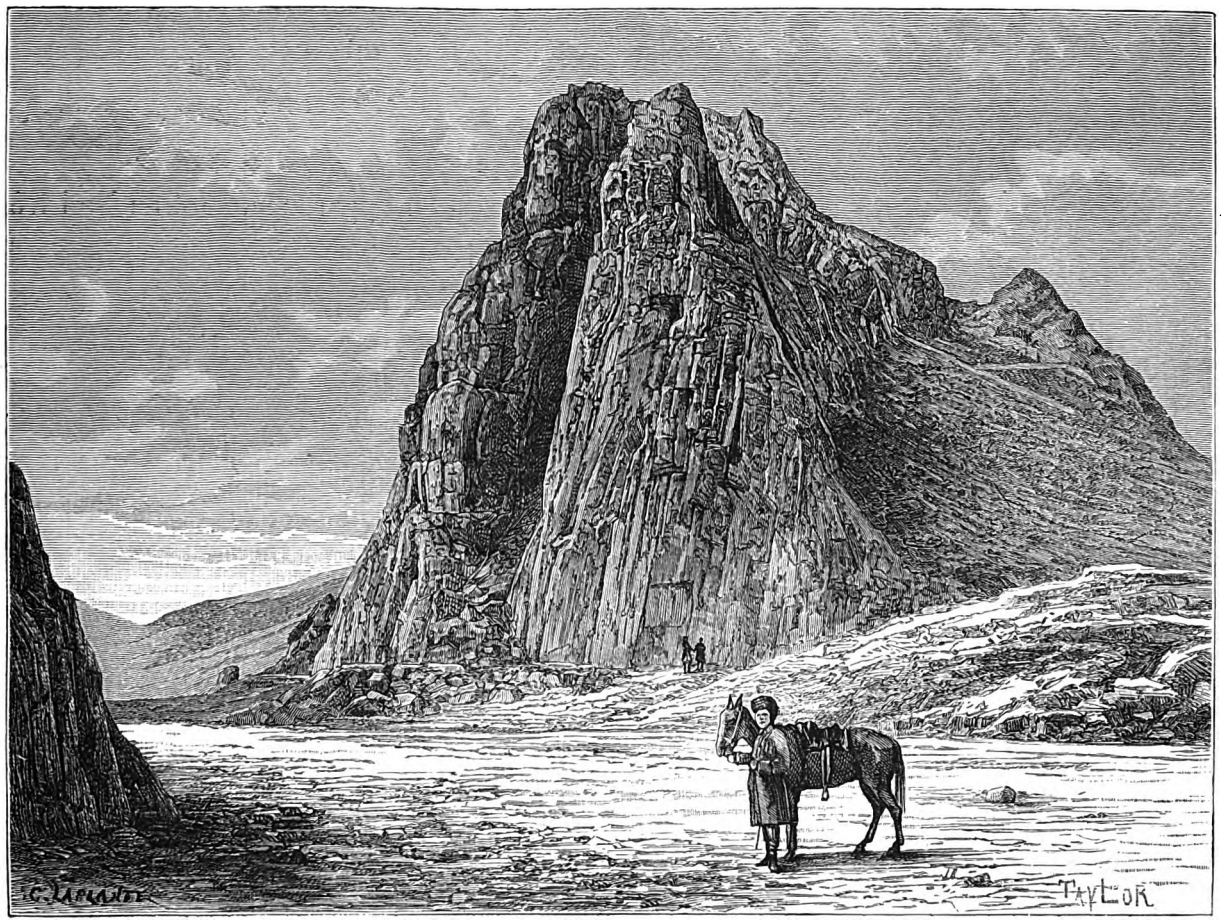
APRÈS LA VICTOIRE.

Digitized by Google

tarantasse, l'enfourche, traverse une petite rivière sur notre gauche, met pied à terre et entre dans une excavation pratiquée à l'entrée de cet immense rocher. Il en ressort bientôt désappointé : cette caverne était sans profondeur et n'avait pas d'autre issue.

La Porte de Tamerlan nous arrête quelque temps, et ce n'est pas sans effort que nous nous arrachons à cette contemplation pour continuer notre route.

Sur les versants et sur le chemin nous continuons à voir toujours beaucoup de



LA PORTE DE TAMERLAN.

tortues, mais surtout un nombre infini de belettes. Ces « dames au nez pointu » sont jolies avec leur robe jaune et noire et leur air effronté.

Nous passons la nuit à la station de Saraï-Syk, située dans une délicieuse vallée bornée à droite par les monts Voudine, à gauche par les chaînes du Zérafchân, en arrière par les cimes neigeuses du Mouzabel ; c'est un magnifique spectacle !

A cinq heures du matin, nous étions sur pied et, le thé pris, nous partons avec le jour. Le temps est favorable pour voyager ; le soleil est couvert et ne transmet à travers les nuages qu'une tiède chaleur qui nous pénètre sans nous brûler. La vallée est large,

Digitized by Google

de gras et beaux bestiaux y paissent. Mais, à l'horizon, pas un arbre! moi qui les aime tant : Dieu sait si j'en aurais voulu voir dans ces éternels steppes d'Orsk à Térékli. En revanche, il m'est donné de contempler des poteaux en bois aux couleurs de la Russie, qui reposent sur un piédestal de maçonnerie assez originalement construit, indicateurs fidèles de chaque verste.

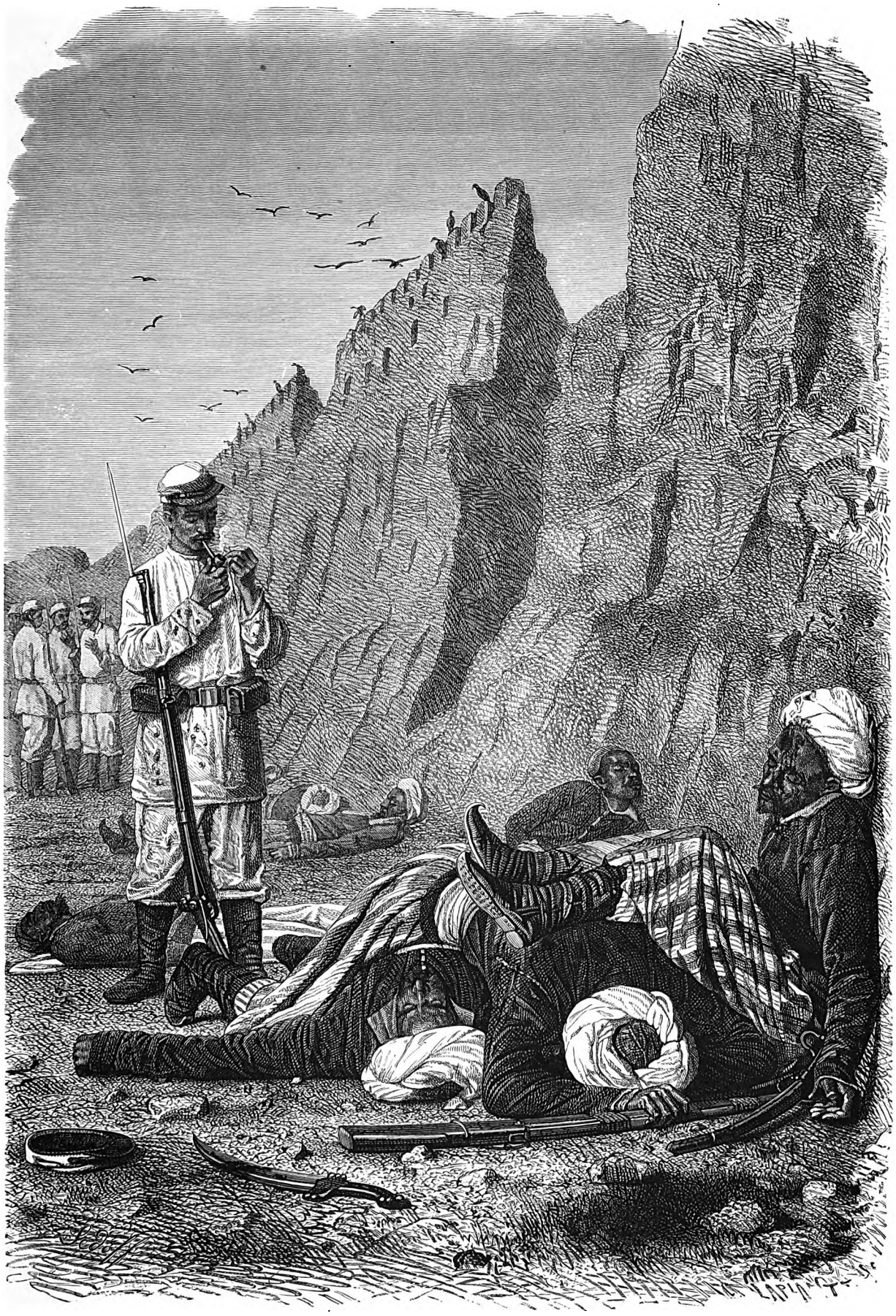
Je bénis le général Abramoff, ancien gouverneur de Samarkand. Ce haut fonctionnaire a du reste fait beaucoup pour son ancien gouvernement, aussi vient-il d'être nommé dans le Khokand, qu'il saura, j'en suis sûre, aussi bien organiser que celui qu'il administrait auparavant. Le général Kauffmann, qui se connaît en hommes, l'a mis à ce poste pour organiser une province fertile nouvellement conquise et qui pourra rapporter un jour de beaux revenus à la mère patrie.

Ces indications (poteaux rustiques), très superficielles en apparence, sont au fond très appréciées des voyageurs engagés dans une route aussi longue. Ils savent au moins où ils se trouvent et combien ils ont encore de verstes à parcourir pour arriver à la prochaine station. Elles ont pour leur imagination le mérite de paraître abréger les distances.

Lorsque nous atteignîmes le plateau, nous nous trouvâmes presque subitement devant un assez grand fort situé près d'un pont, le premier pont en pierres que nous ayons trouvé dans l'Asie centrale. Il donne son nom à la station (*Kaméni moste* ou *Tach-Keuprik*).

Au départ de cette halte, le pays se transforme complètement : de beaux jardins, des arbres, de petits *kichlaks* (villages) dont l'aspect toujours pauvre et délabré contraste avec la nature qui s'embellit à vue d'œil. Nous traversons les ruisseaux plus ou moins importants qui sillonnent ces parages. L'irrigation paraît fort bien entendue ; ce sont des plantations de riz, d'orge, des terres labourées, le tout agrémenté de magnifiques arbres qu'on appelle *karagatches*, espèce d'orme dont le bois est très dur : c'est le chêne du Turkestan. Au loin, dans les éclaircies de cette végétation, les monts Thian-Chan, dont la cime neigeuse s'argente de temps en temps sous les faibles rayons du soleil. Son élévation augmente de plus en plus ; quelquefois sa cime se dérobe à nos regards pour reparaître, derrière une chaîne de montagnes, encore plus fière et plus couverte de neige. Enfin, nous arrivons à la dernière station avant Samarkand, véritablement enivrés par le paysage. La route est d'ailleurs excellente et comparable à une véritable chaussée ; elle me rappelle mes vieilles routes françaises. Quand on pense que toute cette région était couverte de marais, il faut convenir que le travail d'assainissement exécuté en cinq ans par la Russie est assurément merveilleux ; tout est leur ouvrage, hormis les grands et beaux arbres qu'ils ont su conserver et multiplier par d'autres plantations. Ce peuple a un grand talent de colonisation ; son sang mélangé de sang mongol lui permet de

Digitized by Google



APRÈS LA DÉFAITE (P. 164).

Digitized by Google

s'assimiler beaucoup plus promptement des populations qui se montrent naturellement rétives à la civilisation.

La station de Djimbaï est la meilleure de toutes ; elle est située sur une petite hauteur, un gracieux escalier conduit à un beau vestibule, chaque voyageur a sa chambre, — précieux, inestimable avantage ! — et ces chambres ont des meubles ! On est tout surpris et tout aise. Je me complais dans ce séjour pendant que l'on répare une des roues de notre tarantasse.

Au moment de partir, je m'informe auprès de l'employé, qui parle un peu français, si le fleuve Zérafchân est très large et s'il n'y a pas d'arba pour le passer ; il nous répond qu'en ce moment la tarantasse peut affronter les eaux de la rivière qui sont très basses. Je ne me sentais qu'à moitié rassurée, car à Tachkend des personnes qui l'avaient traversé m'en avaient fait un tableau passablement effrayant. Nos mésaventures précédentes n'étaient pas faites d'ailleurs pour me rassurer sur les passages de rivières. Nous avancions cependant le long d'une belle route, et le Zérafchân apparut à nos yeux en même temps qu'un pont antique (*Chadmané-Mélik*), dont les voûtes encore debout attestent le génie d'un architecte oublié. Ces ruines se dressent fièrement sur les revers de la montagne ; à leur pied le Zérafchân roule ses eaux qui sont effectivement très basses. Cette rivière prend sa source dans le glacier qui porte son nom ; elle se dirige vers l'occident dans la plus grande partie de son cours supérieur. Jusqu'à la ville de Pendjekend, à soixante verstes de Samarkand, où elle a déjà acquis tout son volume d'eau, elle suffit à l'irrigation de toute la vallée jusqu'à Boukhara. C'est par cette rivière que le général Kauffmann tient les Boukhariens en échec ; il suffirait d'en détourner le cours pour réduire les habitants de Boukhara à la disette. On pourrait dire sans plaisanterie que cette rivière est une armée dont les habitants de Boukhara invoquent la présence et redoutent l'absence. Les montagnes qui l'encaissent sont connues sous les noms de monts du Turkestan, montagnes du Zérafchân et de Hissar.

En général, les affluents de cette rivière ne grossissent pas ses eaux, ils sont tous détournés pour l'arrosage des champs, des vergers et surtout des jardins ; l'homme a besoin de beaucoup d'eau dans ces régions où il ne pleut pas quelquefois pendant neuf mois de l'année ; aussi la présence de l'eau fluviale joue-t-elle un grand rôle dans la répartition des centres d'habitation. La rivière ou le ruisseau porte le nom du village qui l'avoisine, ou le village lui-même prend le nom du cours d'eau. La fonte des neiges seule en grossit le volume. On pourrait presque dire que c'est un torrent, car le Zérafchân roule avec une rapidité et un bruit effrayants, surtout au milieu des hautes montagnes bordées de précipices.

En ce moment, il se divisait en deux bras : le premier nous laissait entrevoir son

Digitized by Google

lit de pierres, mais le second était plus profond, et à un certain endroit le courant était encore plus rapide. Mon mari fit arrêter la voiture et descendit pour recueillir des coquillages dans les parties laissées à sec.

Zérafchân veut dire en persan : *Semeur d'or*. Son nom est mérité, car il apporte avec lui la fertilité et la vie dans ce charmant vallon.

De coquillages point ; par contre, de fort jolies pierres qui nous dédommagèrent de notre vaine recherche. A la fonte des neiges, la rivière doit être excessivement large, à en juger par la partie de son lit restée alors à découvert, et je ne doute pas qu'il faille au moins quarante minutes pour la traverser. En outre, le courant doit être

PONT ANTIQUE SUR LE ZÉRAFCHAN (P. 171).

terrible à l'endroit dont j'ai parlé, et le passage, malgré les précautions qu'on est obligé de prendre, peut être fort dangereux. Mais les arbas sont construits à cet effet, les cordes que des hommes maintiennent d'une rive à l'autre sont solides, et, quoique la hauteur des eaux envahisse à certaines époques ces voitures, il n'est jamais arrivé d'accident.

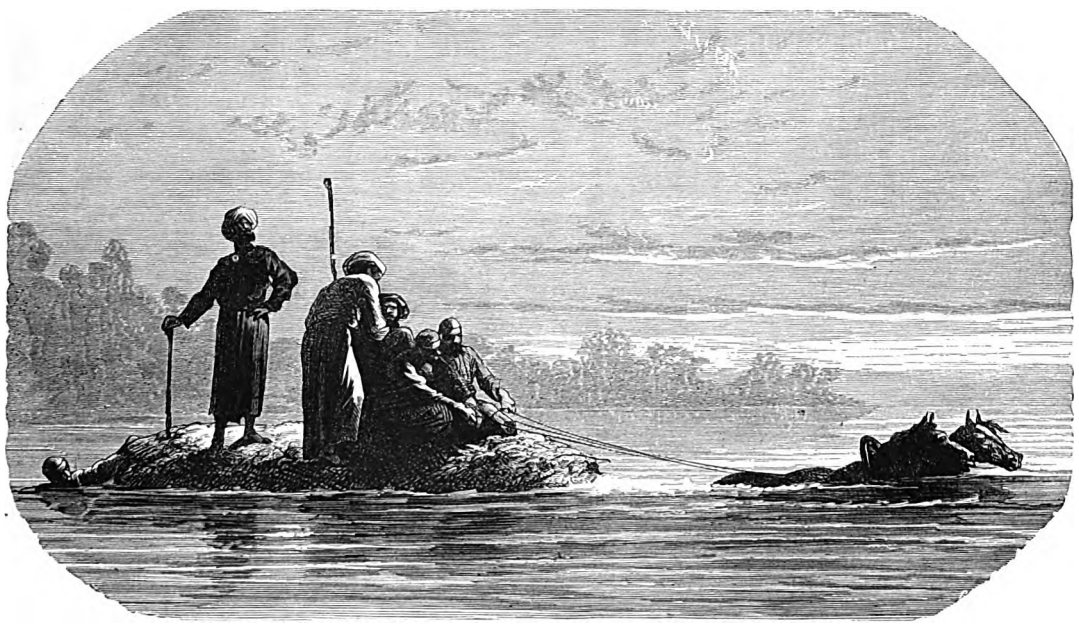
Bientôt après nous gravîmes une colline, laissant à notre gauche les hauteurs de Tchoupân-ata (le patron des bergers) ; à ce moment déjà les habitations, les jardins, nous annonçaient Samarkand. Samarkand, la ville sainte par excellence, pour la conservation de laquelle l'émir de Boukhara aurait donné sa capitale, c'était le but tant désiré de notre voyage, nous allions donc admirer tes anciennes splendeurs.

Samarkand, autrefois libre et respectée, se voit aujourd'hui soumise au joug des

Digitized by Google

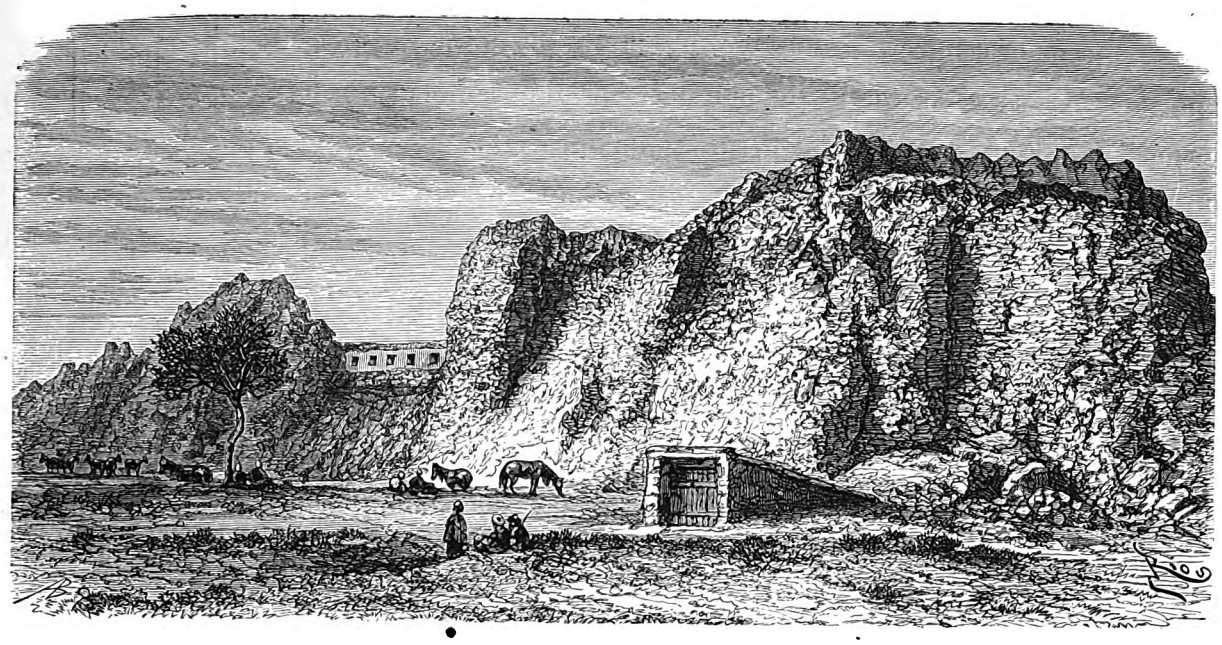
Russes. Quelle affliction pour ses habitants de voir le fier croissant humilié devant la croix, et les chrétiens, ces chiens de chrétiens, comme ils nous appellent, fouler de leurs pieds infidèles ce sol sur lequel ils ne marchaient qu'en tremblant. Je dois dire que je me sentais involontairement remplie d'émotion, car on n'avance pas en vain au milieu de ces souvenirs encore vivants de l'histoire, et j'avais hâte de voir cette classique merveille.

La voiture, à mon gré, n'allait pas assez vite. Dans une rapide descente nous faillîmes écraser un musulman ; son flegme l'eût perdu, Mahomet le sauva. Chez les Romains, rencontrer ou écraser une souris, un rat, était un mauvais présage ; mais on ne me dit pas, et pour cause, ce qu'il serait advenu de l'écrasement d'un musulman.



PASSAGE DU ZÉRAFCHAN AU MOIS DE JUILLET.

Digitized by Google



VUE DE LA FORTERESSE.

CHAPITRE X

SAMARKAND

Samarkand. — Mauvais début corrigé par l'intervention de Bibi-Khanim. — Hospitalités charmantes. — Le Schah-Sindèh. — Je cherche des épithètes ultra-laudatives. — La mosquée du Gour-Émir.

Nous n'étions pas encore revenus de cette alerte, que notre équipage faisait son entrée à Samarkand ; la première place de la ville fut traversée avec une rapidité telle, que je ne pus qu'entrevoir les ruines d'une magnifique mosquée qui la décorait.

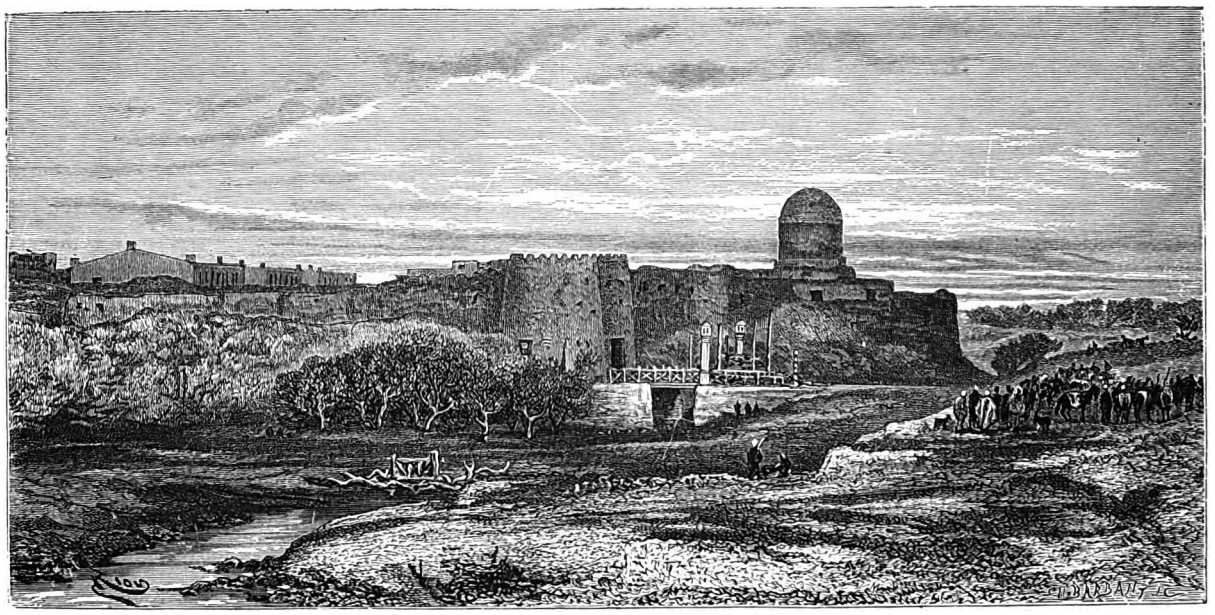
Nous arrivons au grand galop à la porte de la citadelle. Cette forteresse est devenue célèbre par la courageuse défense de quelques Russes, qui, à bout de forces, furent dégagés par un renfort envoyé par le général Kauffmann. Elle avait été en partie détruite, mais on l'a reconstruite de fond en comble sur l'ancien modèle. Tout cela fut entrevu à la course, car notre yémchik, fier sans doute de montrer son talent de cocher, nous enlevait au triple galop. Il nous conduisit ainsi jusqu'au logement que le général Ivanoff, le nouveau gouverneur de Samarkand, avait eu l'amabilité de nous faire préparer.

Ce pied à terre était meublé simplement, mais constituait une sorte de palais pour de pauvres voyageurs habitués depuis si longtemps à se contenter du strict nécessaire. Mon mari se rendit de suite chez le gouverneur, malheureusement absent, puis chez le baron A..., colonel qui remplaçait par intérim le général Abramoff en attendant l'instal-

Digitized by Google

lation définitive de son successeur. M. de Ujfalvy lui remit une lettre de recommandation qu'il avait de M. W... Le baron le reçut de la façon la plus aimable et nous convia pour le soir même.

On m'avait déjà dit des choses charmantes de la baronne A... et, comme il arrive rarement, ces louanges étaient au-dessous de la vérité. La baronne est une toute jeune femme mariée à peine depuis deux ans; à ce moment elle nourrissait un bel enfant. Née en Suède, elle est, comme les Suédoises en général, grande et blonde, et a l'air fort distingué. Ses manières pleines de naturel sont un des charmes particuliers de sa personne; une noble simplicité est répandue sur tout son visage. Elle portait



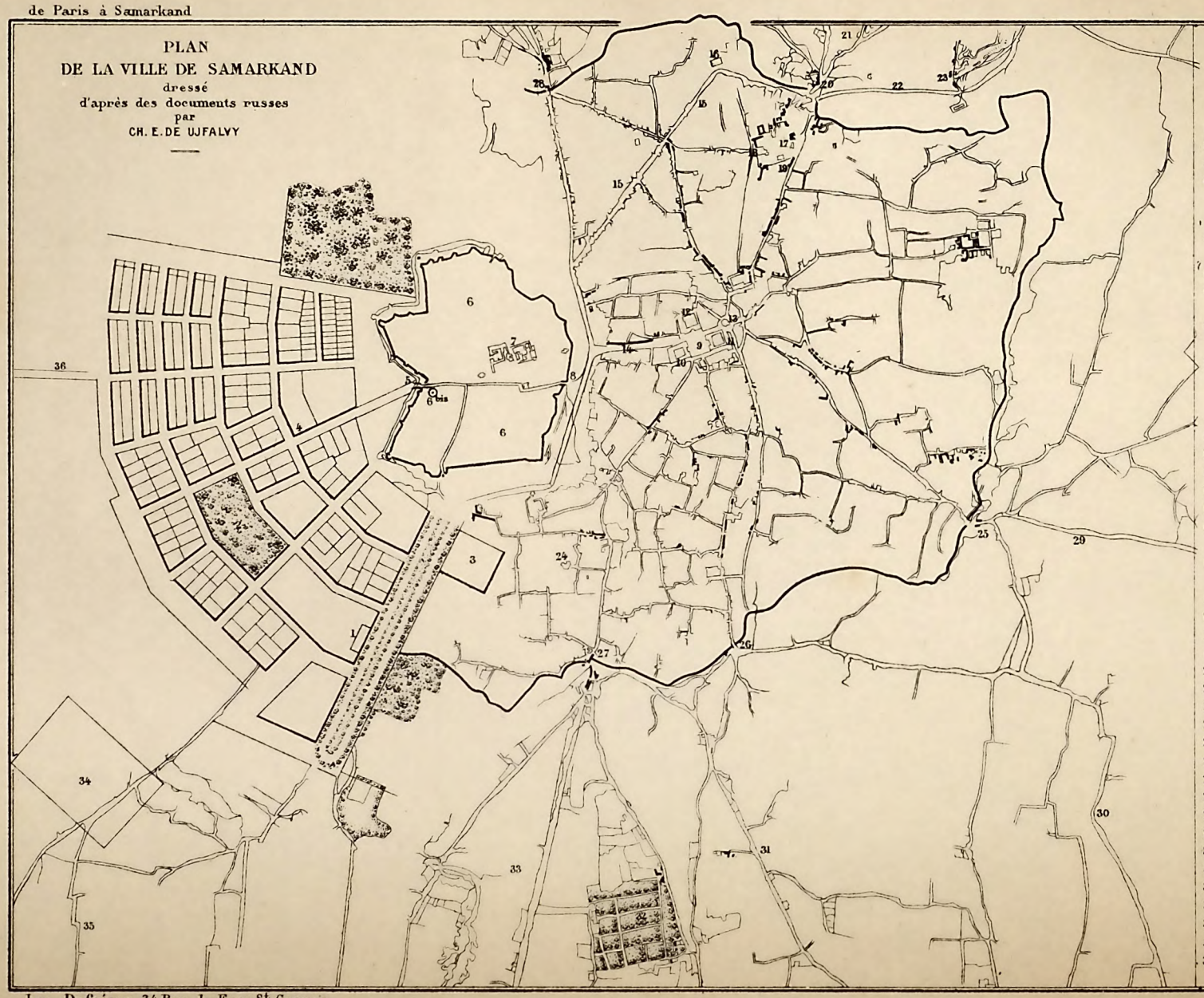
ENTRÉE DE LA FORTERESSE DE SAMARKAND (P. 175).

un délicieux petit bonnet à la Charlotte Corday, qui me rappela notre célèbre Normande, avec la grâce en plus et le fanatisme en moins. Elle et son mari, galant homme dans toute l'acception du mot, nous offrirent une hospitalité presque paternelle; ils exigèrent, à notre corps défendant, que nous vinssions dîner et déjeuner tous les jours chez eux. Le baron avait un cuisinier usbeg qui faisait une cuisine excellente et un guide tatar attaché à sa personne qui nous fut d'une grande utilité. Dans la cordiale compagnie de cet aimable couple les heures passaient bien vite; nous nous y délassâmes de cette vie errante et toujours mouvementée à laquelle nous étions depuis si longtemps condamnés. C'était, à tous les points de vue, doublement inappréciable, et, comme des voyageurs fatigués dans le désert, nous sentions plus vivement les douceurs de cette oasis. Je dois ajouter qu'il nous aurait été difficile de faire autrement, car pour des hôtels,

Digitized by Google

PLAN
DE LA VILLE DE SAMARKAND

dressé
d'après des documents russes
par
CH. E. DE UJFALVY



LÉGENDE EXPLICATIVE

Ville Russe

1 *Maison du Gouverneur.*
2 *Jardin public.*
3 *Maison du Chef de District.*
4 *Poste.*

Forteresse

5 *Porte qui conduit de la forteresse dans la ville russe.*
6 *Baraques pour les troupes.*
6bis *Tombeau des russes morts à la défense de 1868.*
7 *Ancien Palais de l'Emir de Bokhara, (avec le Kok-Tâch).*
8 *Porte de la forteresse, célèbre par la défense de 1868.*

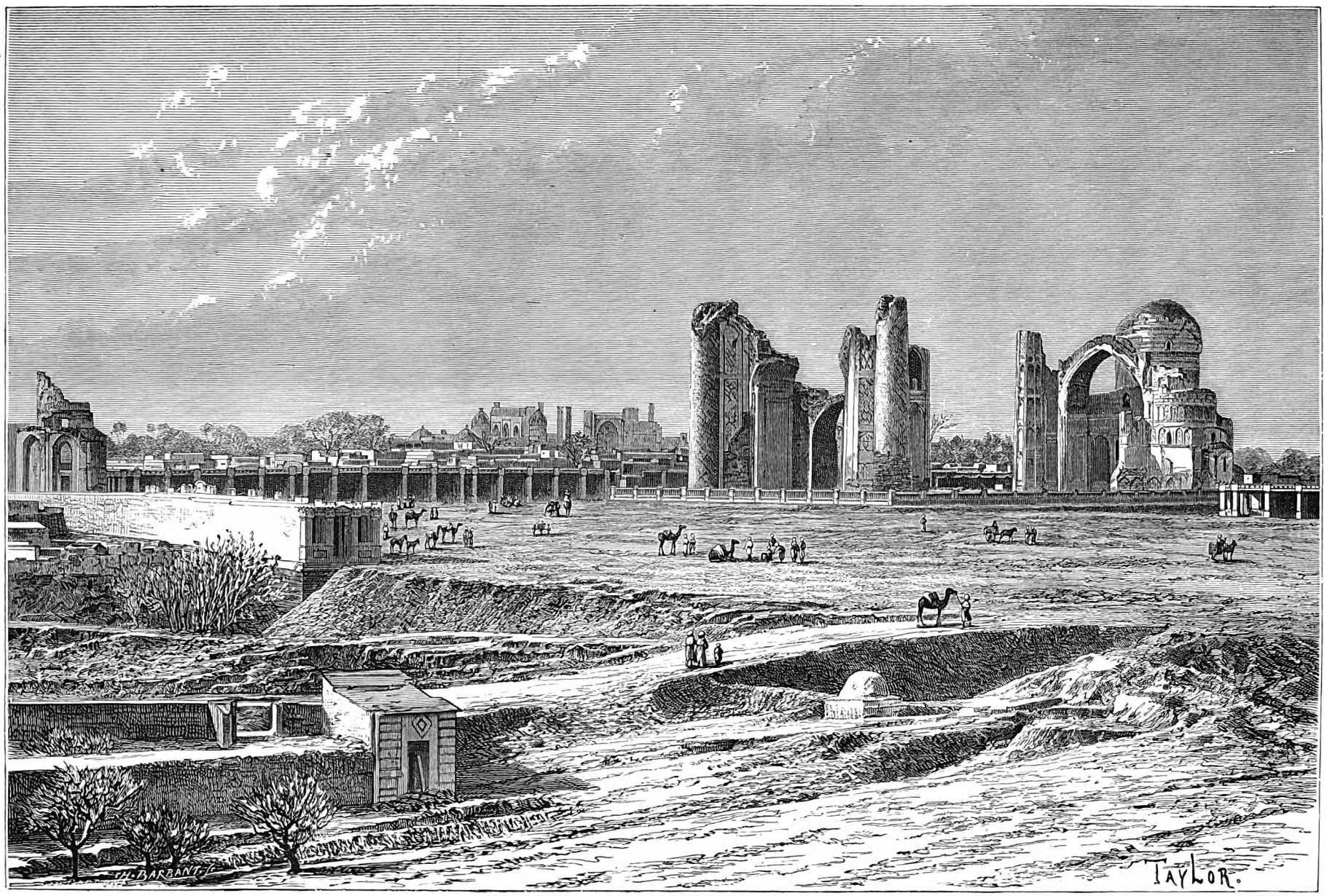
Ville Indigène

9 *Place Reghistân.*
10 *Medressee d'Oulong-Beg.*
11 *„ de Chir-Dar.*
12 *„ de Tilla-Kiori.*
13 *Le Bazar.*
14 *Avenue conduisant de la forteresse à la place Reghistân.*
15 *Avenue conduisant de la forteresse à la porte de Tachkend.*
16 *Ecole musulmane et juive.*
17 *Place Bibi Khanym.*
18 *Medressee de Bibi-Khanym.*
19 *Tombeau des femmes de Tamerlan.*
20 *Douane près la route de Tachkend.*
21 *Route de Tachkend.*
22 *Route au Schah Sindèh.*
23 *Masquée du Schah Sindèh.*
24 *Masquée du Gour Emir (Tombeau de Tamerland).*
25 *Porte de Kalandar-Khana.*
26 *Porte de Sousân Sarân.*
27 *Porte de Khodja-Akhrar.*
28 *Porte de Pâi Kanak.*
29 *Route de Pendjekend.*
30 *Route d'Ourgout.*
31 *Route de Kara-Tûbé.*
32 *Ancienne résidence d'été de l'Emir de Bokhara.*
33 *Route de Khodja-Akhrar.*
34 *Hopital militaire.*
35 *Route de Karschi.*
36 *Route de Katty-Kourgâne.*

Imp. Dufrénoy, 34 Rue du Four St Germain.

Gravé par Erhard

Digitized by Google



PLACE DE BIBI-KHANIM ET TOMBEAU DES FEMMES DE TAMERLAN (P. 180).

Digitized by Google

il n'y faut pas songer ; il n'y en a pas même un, si mauvais soit-il. Le caravansérail suffit aux indigènes.

Le caravansérail est une grande cour où l'on dépose toutes les marchandises destinées à la vente ; cette cour est entourée de galeries couvertes sous lesquelles les voyageurs trouvent un abri de corps de garde. Avec une couverture, les indigènes s'y trouvent bien, mais on conviendra que, pour un mois de séjour, nous nous y serions habitués difficilement.

Le lendemain, le gouverneur Ivanoff nous invita à dîner. C'était un jeune général à

UN GUIDE TATAR, UN CUISINIER USBEG ET DEUX KARA-KALPAKS (P. 176).

peine âgé de trente-cinq ans ; il venait de succéder au général Abramoff. Il était fils de ses œuvres, ce qui veut beaucoup dire en Russie. La maison qu'il habitait à Samarkand était vraiment confortable ; les chambres en étaient grandes et belles, et, quoique cette résidence ne puisse rivaliser par son luxe avec celle du gouverneur général à Tachkend, l'extérieur en impose beaucoup plus. Nous y rencontrâmes M. et madame A., et l'amabilité du général nous fit passer une soirée tout intime et tout à fait gracieuse.

Le surlendemain de notre arrivée à Samarkand et après que mon mari eut rendu

Digitized by Google

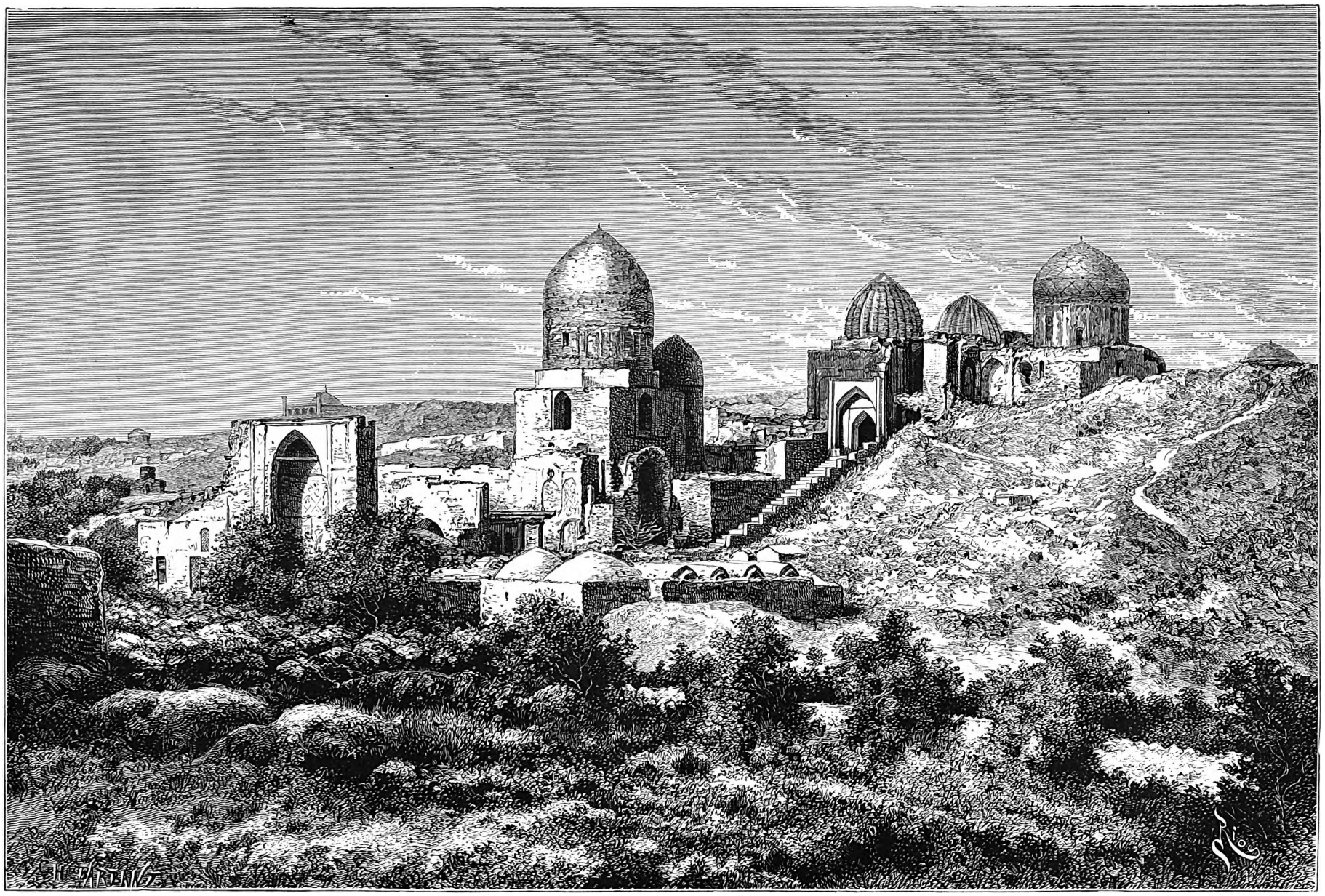
visite à toutes les autorités russes, nous nous mîmes en campagne pour visiter les célèbres mosquées de cette capitale religieuse de l'Asie centrale. Nous prîmes une voiture de place : ce genre d'équipage, que nous avions déjà trouvé à Tachkend, n'est pas toujours commode, mais on peut s'en servir ; nous avions pour ciceroni deux officiers que le général avait mis à notre disposition.

Les routes ombragées que les Russes ont construites dans l'ancienne ville sont très belles et parfaitement entretenues. Nous arrivons par une de ces larges voies à la sortie de la ville, au même endroit par où nous étions entrés l'avant-veille. Cette fois j'eus le temps d'examiner la belle place que nous avions traversée si vite à notre arrivée et qui a été déblayée par les Russes, afin de mettre en relief les débris de la merveilleuse médressé appelée Bibi-Khanym (nom de la femme de Tamerlan) et bâtie en 791 de l'hégyre (1388 de notre ère). La moitié de la place est entourée d'un bazar de construction régulière, fort propre, chose à peu près inconnue en Asie, mais à laquelle les Russes ont tenu la main.

Nous poursuivons notre chemin sur la gauche et nous arrivons, après avoir longé l'ancien cimetière, qui est vraiment immense, à la plus belle mosquée de l'Asie centrale, l'incomparable Schah-Sindèh ou de Kassim ben Abbas, qui renferme le tombeau de ce saint. Sa construction remonte à l'année 795 (1392) ; les indigènes paraissent convaincus que Kassim ben Abbas est toujours là, vivant sous la terre. Nous descendons de voiture et montons plusieurs marches qui conduisent à la principale entrée ; à gauche, on trouve la mosquée actuelle. Un corridor long et large conduit à un escalier à grandes et hautes marches qui débouche dans l'ancienne mosquée au milieu de nombreuses cours, salles et chambres. Nous sommes complètement éblouis. La décoration est d'une magnificence qui confond l'esprit ; ce sont des murs couverts de magnifiques briques émaillées, avec de larges surfaces décorées de riches mosaïques, des encadrements ronds ou rectangulaires avec des dessins en relief d'une disposition remarquable. Nous admirons surtout des colonnes, des frontons et des coins de voûte en forme de niches en encorbellement d'une beauté surprenante. Les colonnes, sveltes et fines, s'élèvent gracieusement et les coins de voûte sont d'une élégance, d'une audace et en même temps d'une pureté de lignes incomparables. Moyennant une somme relativement assez faible (on nous avait offert à Saint-Pétersbourg un petit fragment de cette mosquée au prix de trois cents roubles) et, grâce à la bienveillance de l'administration russe, nous obtenons quelques beaux échantillons de cette architecture.

Nous ne sommes pas venus en Vandales pour détruire ce qui reste de ces incomparables monuments, mais on se rend facilement au désir de mon mari, quand il demande des fragments détachés pour en gratifier les musées de Paris.

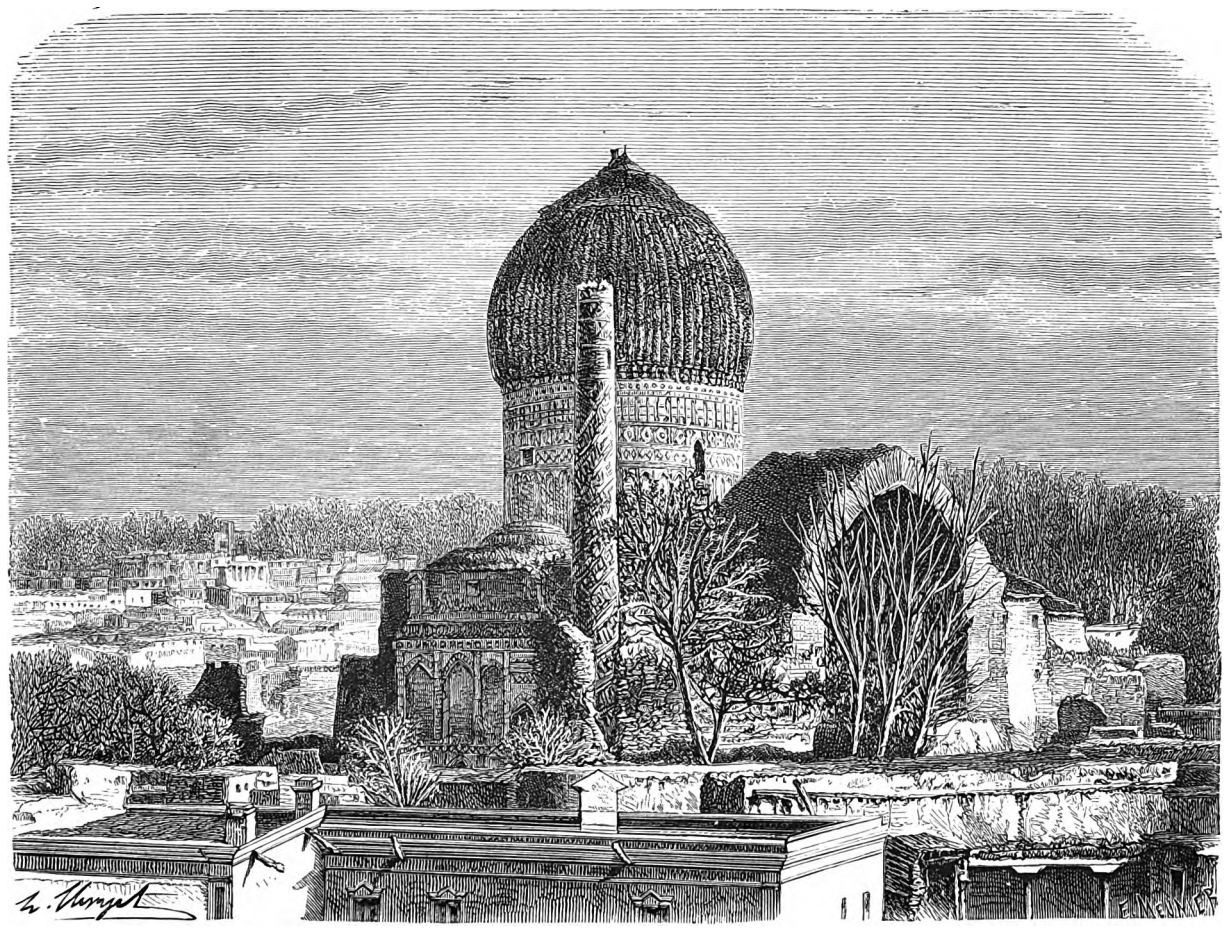
Digitized by Google



VUE GÉNÉRALE DU SCHAH-SINDÈH.

Digitized by Google

Nous visitons ensuite le tombeau de Tamerlan, dans la mosquée de Gour-Émir, située tout près de la ville russe. Pour y arriver, il nous faut traverser une étroite ruelle où des maisons en terre assez laides contrastent singulièrement avec les beautés que nous venons d'admirer. En dehors des mosquées et des palais des Khans, il faut renoncer à trouver dans l'Asie centrale de beaux types d'architecture. Il est vrai que l'argile ou les briques en terre mélangée de paille et séchées au soleil, dont on se sert



LE GOUR-ÉMIR (TOMBEAU DE TAMERLAN).

pour élever les maisons, offrent si peu de consistance, qu'elles ne se prêtent pas aux constructions solides et durables.

Après avoir passé sous une belle voûte flanquée d'un minaret, nous arrivons à la mosquée dont la coupole est particulièrement remarquable. Dans la salle centrale repose le grand conquérant mongol en compagnie de ses fils et de son saint patron. Au milieu, une belle pierre noire en jade[1] couverte d'inscriptions ferme la crypte où se trouvent les cendres de Timour. Les cinq tombes sont entourées d'une galerie

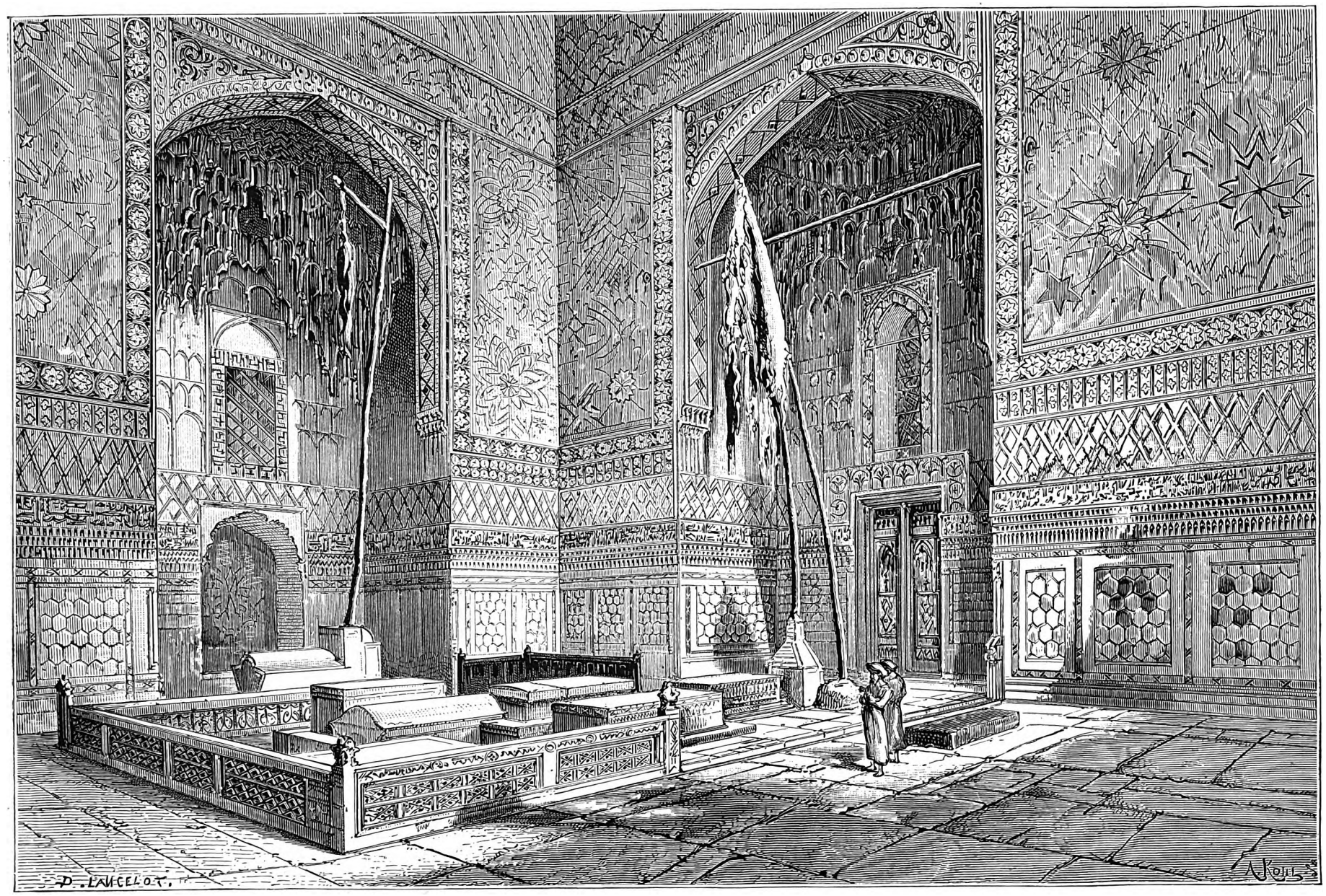
1. Jade, sorte de pierre très dure qu'on trouve dans le lit du Khotan-Daria (Turkestan oriental) et ouvrable seulement sous une main chinoise.

Digitized by Google

de marbre. Les murs sont recouverts de plaques en jade ornées d'arabesques et d'inscriptions ; quatre niches pompeusement décorées composent cette coupole. Le sol est pavé en pierres. Du côté qui regarde la Mecque, se dresse une petite colonne. L'aspect sévère de l'intérieur, qui contraste avec les couleurs variées des murs de l'extérieur de la mosquée, est tout à fait en rapport avec l'impression générale qu'un sanctuaire doit faire éprouver. Un escalier sombre conduit à la crypte sous les pierres tumulaires où se trouvent les véritables tombeaux. Dans cette crypte des blocs de marbre blanc correspondent aux étages supérieurs. A droite de l'entrée principale se trouve une salle où sont enterrées les femmes et les filles de Tamerlan. En tout huit tombes de grandeurs différentes. De chaque côté s'élèvent deux colonnes creuses, en briques couvertes de faïences émaillées, et renfermant un escalier en spirale complètement en ruine. Les ornements de ces colonnes sont du même genre que ceux de l'édifice. Non loin de là se trouve une porte semblable à celle du mausolée et sur laquelle on lit cette inscription : « Construite par l'humble esclave Mohamed, fils de Mahmoud d'Ispahan. »

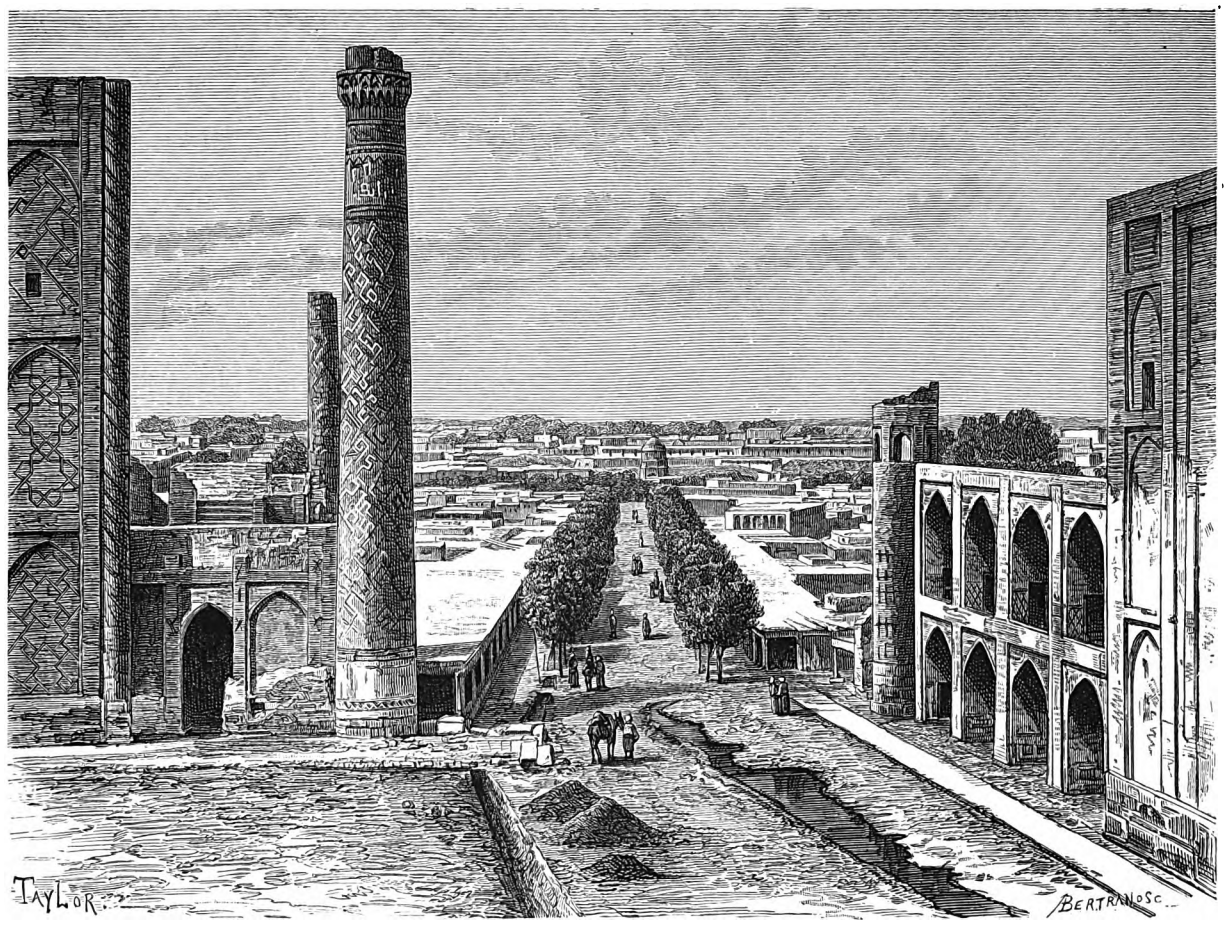
UNE VIEILLE PAYSANNE SARTE.

Digitized by Google



INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE DE GOUR-ÉMIR (TOMBEAU DE TAMERLAN) (P. 183).

Digitized by Google



SAMARKAND VUE DE LA PLACE RIGHISTAN.

CHAPITRE XI

SAMARKAND (SUITE)

Les médressés. — (Les minarets. — Queue de paon). — (Bibliothèque-buffet.) — Exclamations à propos de Samarkand. — Autres exclamations à propos de Mahomet. — Hein?? — Encore Bibi-Khanym. — Aspect général de l'Asie centrale. — Souvenirs de supplices. — Le commerce. — Les mendiantes lépreuses. — La danse des derviches et le conte d'Aladin. — Visite aux environs. — Horribles souvenirs. — Aphrosiab le géant. — Le Silao.

Il n'est si bonne compagnie qu'il ne faille quitter, ni si belle mosquée qu'il ne faille abandonner à ses adorateurs. Après avoir tout examiné, après avoir recueilli des briques pour les musées, nous remontons en voiture. Une grande et large rue plantée d'arbres, animée de boutiques de toute espèce, nous conduit à la grande place de Samarkand appelée Righistân, la plus belle de l'Asie centrale; les Russes l'ont pavée avec soin et ornée de candélabres à plusieurs branches. Non loin de là, on trouve une station de voitures. C'est la seule place régulière que nous ayons vue dans une ville du centre de l'Asie. Là

Digitized by Google

se dressent fièrement les trois grandes médressés de Tilla-Kari, Chir-Dar et Ouloug-Beg, ces deux dernières se faisant vis-à-vis, et la première à gauche au milieu. Les médressés sont des écoles où les enfants reçoivent une instruction complète telle que l'entendent les musulmans, à savoir : l'étude du Coran, les institutions religieuses, etc. Ce sont de superbes ruines, la dernière surtout, quoique les murs en soient délabrés et tout chancelants. Les trois médressés sont couvertes de briques émaillées ; chacune d'elles présente des cours spacieuses, plantées de beaux arbres et entourées de cellules servant d'école et de demeure pour les mollahs. Le nom de Tilla-Kari signifie travail d'or, et, en effet, l'or se détache sur les briques émaillées où la couleur de la turquoise prédomine. L'effet de cette ornementation a dû être merveilleux sous l'éclatante lumière d'un soleil qui resplendit dans un ciel bleu turquoise.

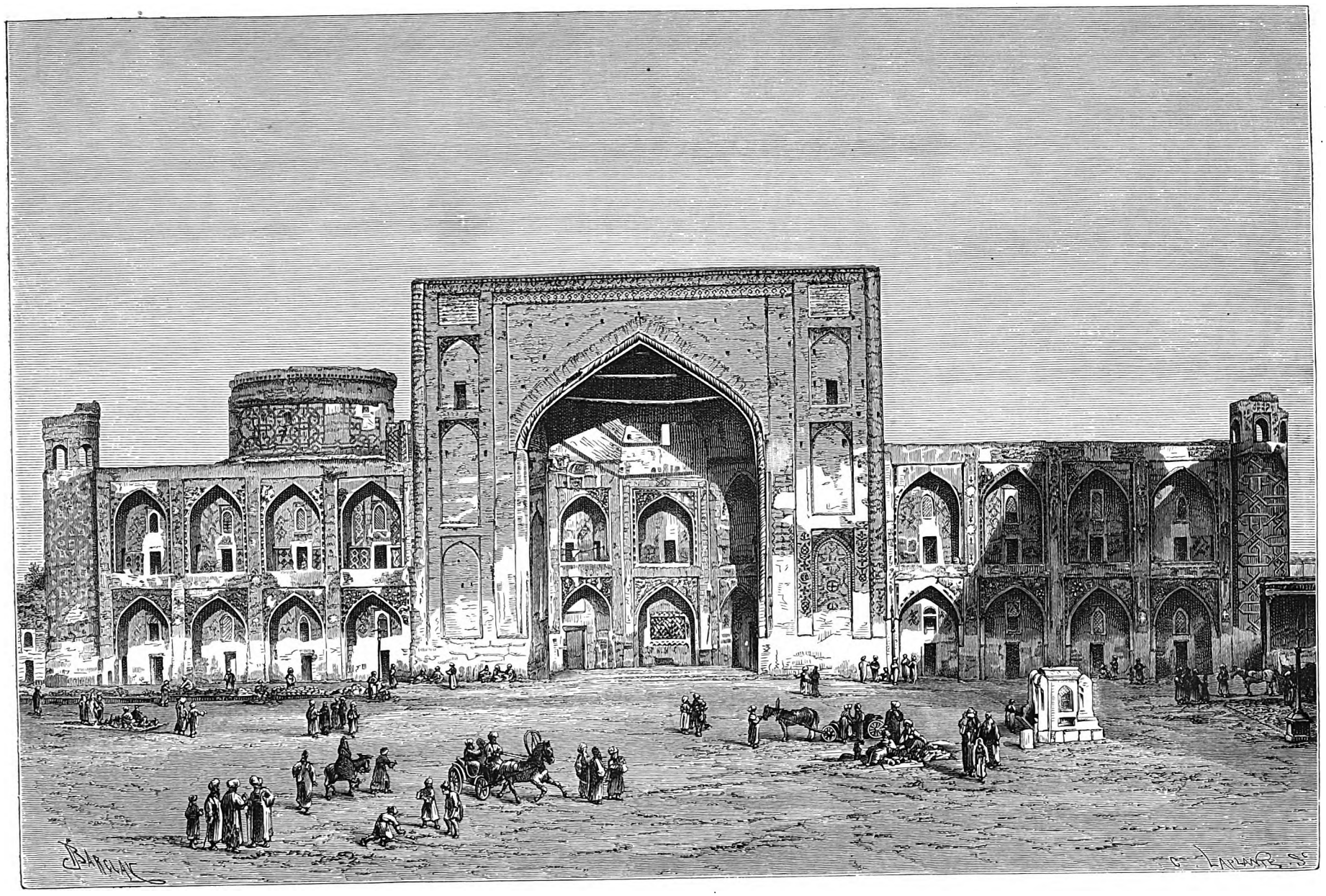
La turquoise est la pierre de prédilection des indigènes, on peut même dire que tout est turquoise dans ce pays, les pierres, le ciel et jusqu'aux monuments.

Dans cette médressé, un mollah encore assez jeune nous montre l'écriture de ses élèves. Leur papier ne ressemble guère au nôtre. Il y en a de trois espèces : verni, huilé et collé. On écrit sur le premier au moyen d'un petit bâton de bois taillé en plume effilée ; le second remplace les vitres, le troisième fait l'office d'enveloppes. Ils se fabriquent généralement avec les haillons de vieux kaftans de coton achetés au bazar à très bas prix. On ne trie pas les chiffons ; cependant les tissus de couleur sont employés de préférence à la confection du papier bleu qui sert à envelopper. Les outils employés pour cette fabrication sont : un pilon mis en mouvement par des moulins à eau, un cylindre où sont enchâssées deux dents devant lesquelles sont placés deux leviers appuyés sur des traverses, des lavoirs où l'on procède à trois lavages, le moussoir, le cadre et le réseau ; ces trois derniers outils sont affectés à l'apprêt. Le filet est tissu avec les fils de la *lasiagrostis splendens*, en langue indigène *tchia*. Pour sécher le papier, on l'étale sur des murs exposés au midi et dont le revêtement en plâtre est très uni. On applique les feuilles contre le mur ; la chaleur étant intense, ces feuilles sèchent très vite.

Tilla-Kari a été construite en 1020 (1618) ; elle a cinquante-six chambres, dans lesquelles habitent cent douze mollahs. Dans l'aile gauche est une mosquée à coupole élevée avec un escalier de marbre pour l'iman.

Ces médressés possèdent des propriétés inaliénables qu'on appelle *Vakoufs*, données par le sultan Yalangtach et situées au sud-ouest de la ville de Kattih-Kourgân. La médressé de Chir-Dar a le sommet de ses portes décoré de deux lions ou plutôt de deux tigres en briques émaillées et qui donnent leur nom à la médressé. Chir-Dar signifie *deux lions*, mais, ainsi que je l'ai dit, il est plus exact d'écrire *deux tigres*, car le lion est inconnu en Asie centrale et la langue n'a qu'un seul mot pour désigner ces deux espèces d'ani-

Digitized by Google



LA MÉDRESSÉ DE TILLA-KARI.

Digitized by Google

maux. La façade est richement décorée par une mosaïque en carreaux de faïence verts, bleus, blancs et rouges ; elle a été bâtie en 1010 (1601) par Yalangtach-Béhadour.

En entrant dans la cour intérieure, on aperçoit au milieu de trois corps de bâtiments des portiques assez élevés entre lesquels les cellules des mollahs apparaissent sur deux étages. La médressé possède soixante-quatre chambres habitées chacune par deux mollahs.

La troisième médressé, Ouloug-Beg, possède aussi, comme Chir-Dar, deux minarets penchés à dessein, d'une élégance et d'une hauteur remarquables ; leur inclinaison est telle, qu'on ne passe pas près d'eux sans un sentiment de crainte. Les deux tours sont revêtues d'un émail bien supérieur à celui de nos plus beaux émaux craquelés. Ce dernier édifice est beaucoup plus petit que les deux autres et n'a que deux étages ; il contient seulement vingt-quatre chambres et quarante-huit mollahs. Sur le derrière est une mosquée qui, après avoir été détruite, a été rebâtie. Le plafond est en bois, soutenu par des colonnes également en bois et finement sculptées. En visitant les chambres d'Ouloug-Beg, nous rencontrons un vieux mollah à barbe blanche qui nous offre des amandes, des pistaches et du pain sarte. Ces chambres ressemblent un peu à des caves sans autre ouverture que la porte, par où elles reçoivent le jour. Une planche large et à distance du sol, recouverte d'un kachma, sert de lit à l'habitant de la cellule. Dans les murs sont pratiquées des niches où l'on a déposé pêle-mêle les livres sacrés et des fruits secs. Mon mari y achète une petite tabatière très originale faite d'un fruit qui ressemble à la courge.

Les deux médressés ont été construites anciennement, mais les superbes émaux que nous admirons sur leurs ruines sont d'une époque bien postérieure. Ouloug-Beg était petit-fils de Tamerlan et jouissait de la réputation d'un célèbre astronome. Qu'elle devait être belle cette Samarkand, à l'époque où des hauteurs de ces minarets sveltes et élancés le savant prince plongeait ses regards sur cette grande ville toute ruisselante d'émaux! C'est à la vue des briques émaillées et des nombreuses photographies rapportées de Samarkand par M. de Ujfalvy, qu'un éminent sculpteur, M. Émile Soldi, a reconstruit avec son imagination d'artiste les splendeurs de la Samarkand de Timour.

« Ne voyez-vous pas, comme dans un mirage, cette ville immense, dont les constructions à terrasses basses et massives font ressortir au milieu d'elles tout un ensemble d'édifices gigantesques, dont les murs étincellent comme des diamants, et qui s'élancent dans l'atmosphère ensoleillée avec la hardiesse de nos nefs gothiques, unie à l'aspect fier et massif d'un immense donjon? Leurs masses paraissent d'autant plus imposantes, qu'elles sont surmontées d'une série de petits dômes gracieux, et environnées de minarets légers et brillants. C'est Samarkand ! la belle, la sainte, la riche,

Digitized by Google

la capitale de Tamerlan [1]. » Pour nous, qui ne voyons qu'un pâle reflet de ces antiques splendeurs, nous ressentons ce que Marco Polo éprouva à la vue de cette incomparable cité.

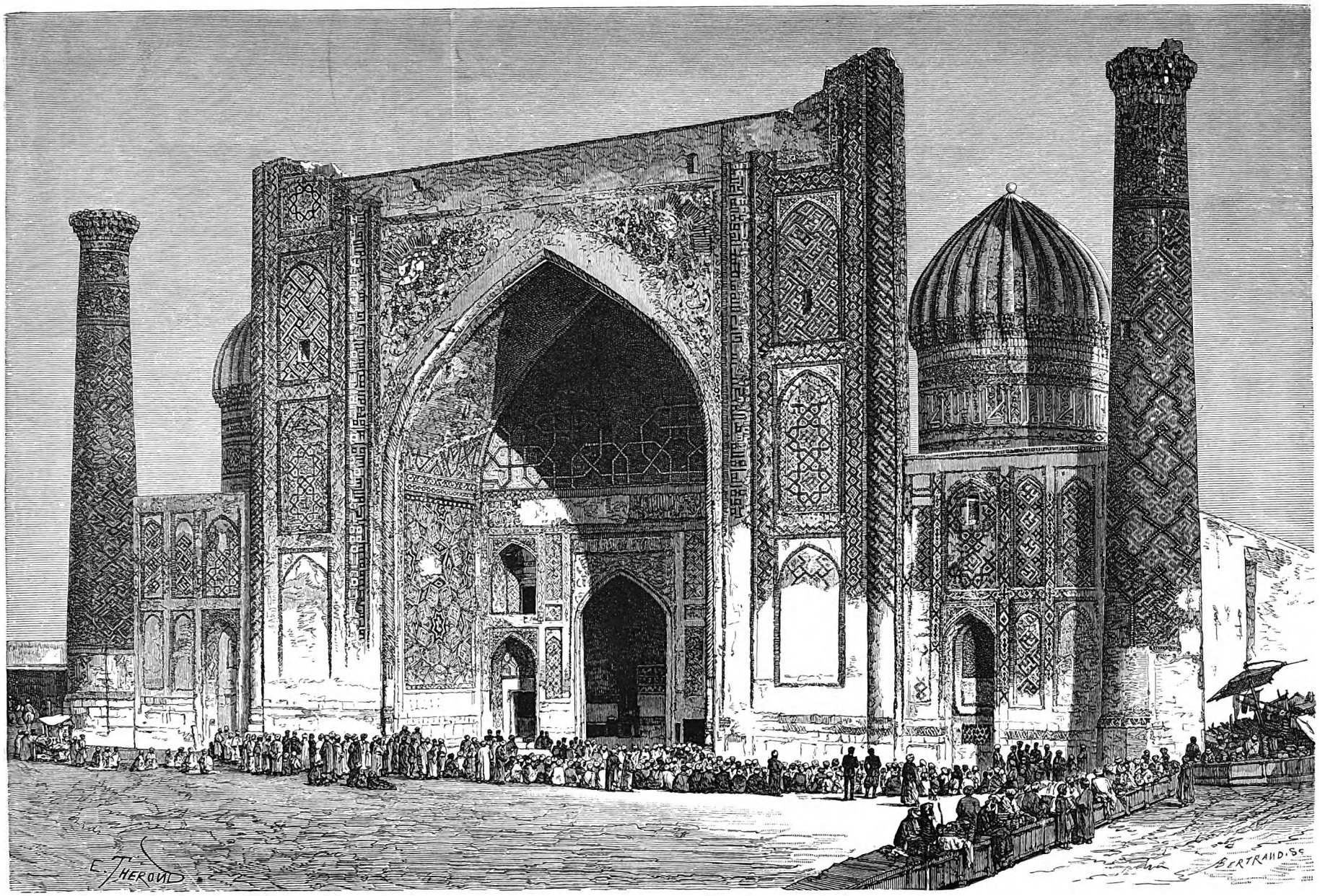
Que de souvenirs ces ruines n'évoquent-elles pas à notre esprit ? C'est ici que le grand Macédonien souilla sa gloire en tuant de sa main un de ses meilleurs amis dans une heure de criminelle débauche. C'est encore ici que Dgingis-Khan rassembla ses formidables armées pour soumettre l'Orient et l'Occident à son puissant génie militaire; c'est par cette ville que passa Marco Polo, un des plus célèbres explorateurs du moyen âge, pour se rendre à la cour de l'intelligent Koubilaï; c'est enfin Samarkand que choisit pour résidence l'illustre boiteux que l'histoire appelle Timour, et c'est dans cette capitale qu'il faisait ériger des trophées de têtes humaines en savourant avec délices les fruits parfumés de la vallée du Zérafchân.

Législateur horrible et pire conquérant,
N'ayant autour de lui que des troupeaux infâmes,
De la foule, de l'homme en poussière, des âmes,
D'où les langues sortaient pour lui lécher les piés,
Loué pour ses forfaits toujours inexpiés,
Flatté par ses vaincus et baisé par ses proies,
Il vivait dans l'encens, dans l'orgueil, dans les joies
Avec l'immense ennui du méchant adoré.

Que de transformations depuis la fondation de la colonie milésienne, depuis l'empire universel du conquérant Mongol, jusqu'à nos jours de lassitude et de décadence ! Tous ces magnifiques monuments tombent peu à peu en poussière et le musulman sceptique et indolent ne remue pas un doigt pour arrêter le temps dans sa marche dévastatrice qu'il appelle la fatalité ; comme autrefois, il passe des journées entières accroupi devant sa misérable demeure, fumant et se chauffant au soleil, contemplant en silence le changement qui s'opère à chaque minute. Ces mêmes hommes que vous voyez causer et troquer avec les soldats russes sont tout prêts à leur couper la gorge à la première occasion, car nous sommes tous pour eux des étrangers, des infidèles tout au plus bons à jeter aux chiens. Malgré leur servilité apparente, ils nous méprisent et nous regardent du haut de leur superbe indifférence. Quel étrange homme que ce Mahomet, dont le génie a su inculquer à une grande partie de notre espèce des croyances à la fois sublimes et inhumaines. C'est encore Victor Hugo qui dit, en parlant du prophète de l'Islam :

[1] *L'Art au Musée ethnographique : l'Art persan*, ch. II. (*L'Art, Revue hebdomadaire illustrée.*)

Digitized by Google



LA MOSQUÉE DE CHIR-DAR (P. 188).

Digitized by Google

Le divin Mahomet enfourchait tour à tour
Son mulet Daïdoff et son âne Djafour ;
Car le sage lui-même a, selon l'occurrence,
Son jour d'entêtement et son jour d'ignorance.

Sous ce soleil brûlant, le fanatisme se dissimule quelquefois, comme le feu qui couve sous la cendre, mais il ne s'éteindra jamais, car il tire son origine du climat et du sol même.

En sortant de la cour de la médressé d'Ouloug-Beg, nous vîmes au milieu de la place des centaines de Musulmans assis en rond autour d'un personnage à l'air très animé qui leur racontait des légendes. Ils écoutaient avec attention et approuvaient par des signes de tête. Des marchands en plein vent faisaient des glaces avec de la neige et du miel ; pour trois quarts de kopeck on peut se procurer ce rafraîchissement : à Samarkand, comme à Tachkend, la glace n'est ni rare, ni chère ; pour dix kopeks, ou trente-cinq centimes, on a un peu plus d'un kilogramme de glace. Les montagnes voisines en fournissent abondamment. — D'autres, adossés à un mur, se font raser la tête ; c'est une grande affaire pour un fidèle croyant, la religion lui en fait une loi et jamais un indigène n'oserait laisser pousser ses cheveux. Certains Tatares qui se permettent cette licence sont déjà à moitié russifiés ; c'est probablement à cause de cet usage que les mahométans portent toujours une petite calotte qu'on appelle en russe *tibétéika*. M. de Ujfalvy prend à un marchand quelques petites pièces de trois quarts de kopek et lui donne en échange quinze kopeks ; celui-ci, malgré son indifférence habituelle, ne laisse pas que d'être étonné. Mon mari demande à tous les passants s'ils sont Ouzbegs, Tadjiks ou Kirghises, et, selon qu'il a trouvé ou non leur nationalité, ils se contentent de répondre *hein* (oui) ou *yok* (non). Cette manière de s'exprimer me causa une grande surprise la première fois que je les entendis répondre de la sorte ; je crus qu'ils ne comprenaient pas ce qu'on leur demandait. J'avais beau répéter ma phrase, j'obtenais toujours la même réponse. Parfois, perdant patience, je leur tournais le dos, ce qui leur causait une profonde stupéfaction, mais maintenant nous étions au fait. Toutefois, je ne pus m'empêcher de rire en pensant à la mine que ferait une Parisienne devant de pareilles réponses faites dans un salon. Les gens du pays devaient nous trouver des allures excentriques, surtout lorsque mon mari, rencontrant un Tadjik blond, s'arrêtait pour le contempler en véritable anthropologiste.

Après avoir bien examiné cette place, ces médressés, cette foule bigarrée dont les *khalat* de toutes couleurs, les turbans et les *tibétéika* ondoyaient au soleil, étrange et pittoresque scène à jamais gravée dans notre mémoire, nous reprîmes le chemin de notre habitation. Le jour suivant nous allâmes visiter l'admirable médressé de Bibi-Khanym, ainsi que le tombeau des femmes de l'empereur mongol. Cette médressé

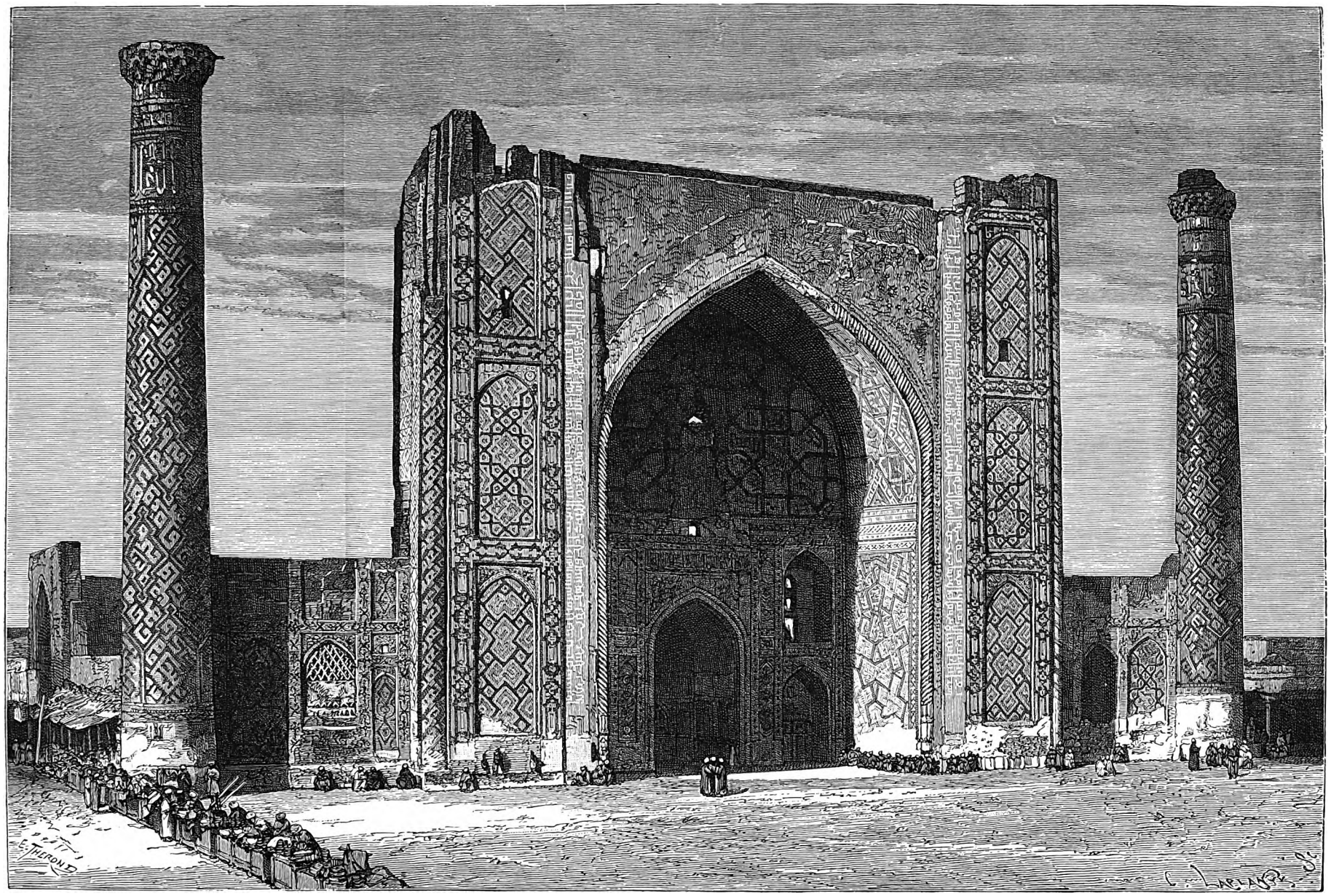
Digitized by Google

est également entourée d'une grande place, moins belle toutefois et surtout moins régulière que celle de Reghistan. Devant le bazar qui la ferme se tient le marché des chevaux, marché d'une grande importance pour les Orientaux, car le cheval est beaucoup, pour ne pas dire tout pour eux ; ils le soignent et le traitent avec une douceur qu'on n'attendrait pas d'eux ; les chevaux et leur harnachement sont un de leurs plus grands luxes. Il est vrai que cette monture leur rend de véritables services ; c'est avec elle qu'ils franchissent dans les steppes les distances immenses qui séparent souvent les oasis les unes des autres.

Les Russes ont entouré Bibi-Khanym d'une enceinte en bois afin de sauver ce qui pouvait en être conservé et peut-être aussi pour atténuer la catastrophe qu'occasionnerait son écroulement. On frissonne à l'idée d'un pareil accident, s'il survenait un jour de marché, car il faudrait compter les victimes par milliers. Lorsque j'exprimai cette crainte à un officier russe, il me répondit : « Eh ! madame, qu'y faire ? Partout et toujours l'habitude du danger nous rend indifférents. » Pendant que moi je passais sous ces murs branlants avec un sentiment de terreur, mon cicerone, j'en suis sûre, n'en prenait aucun souci. Des centaines de pigeons, de hiboux, d'aigles font leurs nids dans les coins et recoins de cet antique édifice ; notre passage sous ces belles voûtes les fait sortir de leur retraite.

Aucun édifice de l'Asie centrale ne présente des lignes et des contours plus fins et plus audacieux que la médressé de Bibi-Khanym. Si le Schah-Sindeh est la perle des monuments au point de vue des détails, Bibi-Khanym l'emporte comme aspect grandiose. Encore une fois, lorsque tous ces monuments étaient dans leur splendeur, Samarkand pouvait se parer du titre de reine de l'Asie. Il ne faudrait point toutefois la comparer à nos villes d'Europe auxquelles elle ne ressemble en rien. En général les villes d'Orient ont l'aspect de grands villages groupés autour de la Cité où est construite la forteresse et qui est entourée d'une vaste enceinte de jardins ; toutes semblables par la forme, elles ne diffèrent que par la grandeur. La forteresse est au centre de la ville et d'ordinaire sur une élévation artificielle et entourée d'un fossé et d'un mur crénelé en terre glaise assez élevé. L'intérieur est occupé par des constructions et des abris où vivaient autrefois le beg, les soldats et un grand nombre d'habitants. Autour de la forteresse et de trois côtés s'étendent les faubourgs percés de plusieurs portes (*dervazèh*) ; les rues sont étroites, sinueuses et bordées de deux files parallèles de murailles, les maisons s'ouvrant toutes sur la cour. Il n'y a presque point de jardins et rarement on y voit des arbres. C'est seulement dans les grandes villes qu'il y a des rues formées par des maisons autour du bazar. Dans cet endroit le prix des terrains, qui est très élevé, ne permet pas de construire de grandes cours.

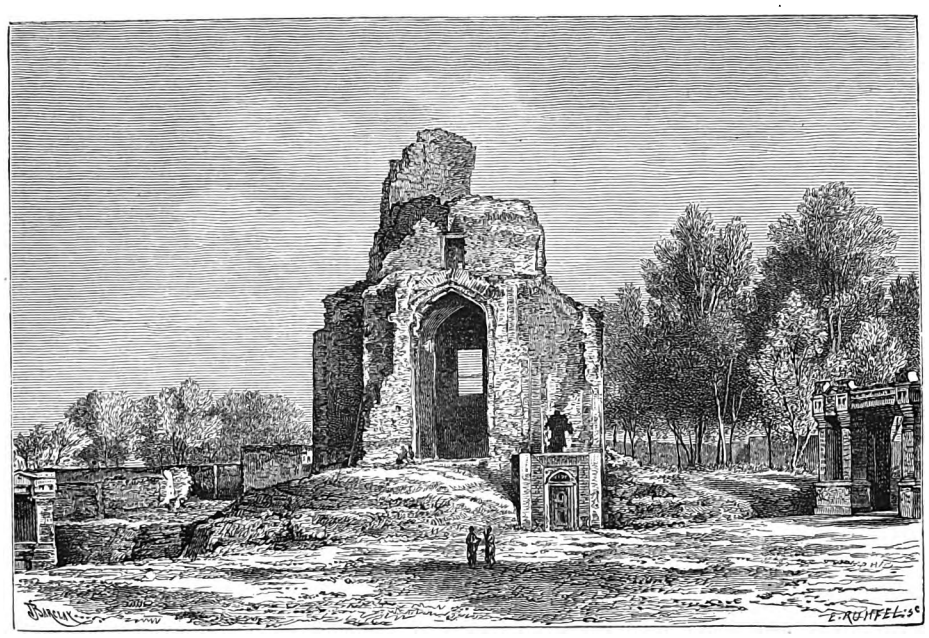
Digitized by Google



LA MOSQUÉE D'OULOUG-BEG (P 191)

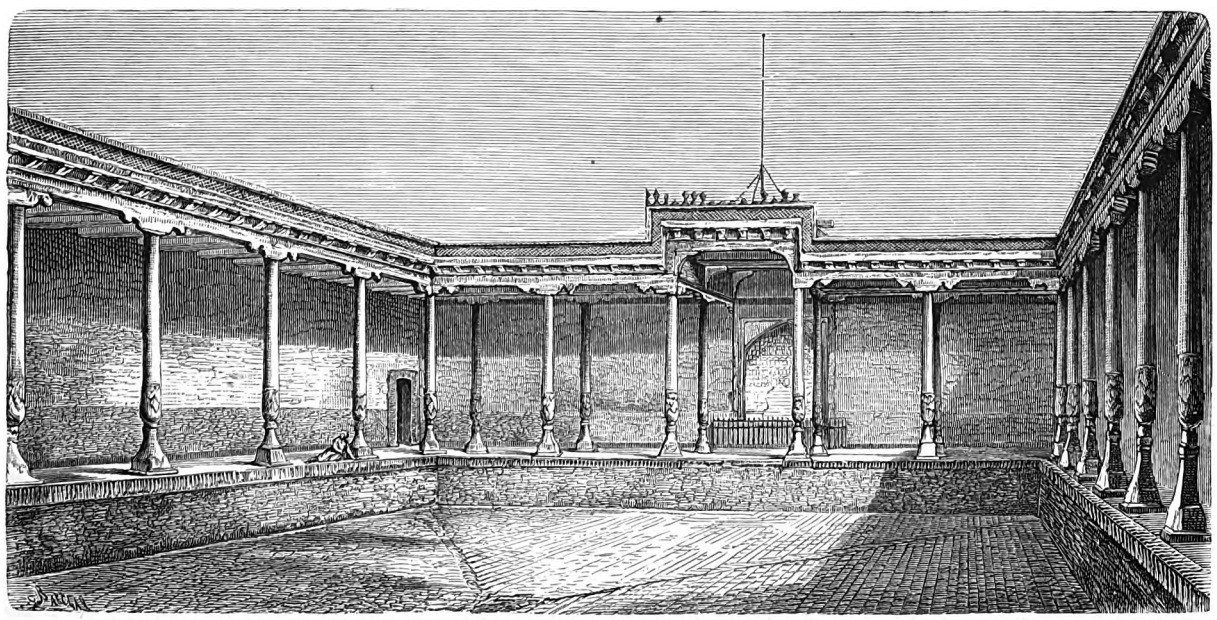
Digitized by Google

La mosquée actuelle consiste en général en une galerie découverte avec de hautes



TOMBEAU DES FEMMES DE TAMERLAN (P. 200).

colonnes en bois dont le plafond est couvert de peintures aux vives couleurs. A côté de



LE KOK-TACH DANS LA FORTERESSE DE SAMARKAND (P. 200).

cette galerie, il y a une autre mosquée fermée pour les grandes fêtes (*djouna namazy*) et pour les offices d'hiver.

Digitized by Google

Les rues du bazar sont les seules animées ; là seulement se manifestent la vie et le mouvement de la ville que partout ailleurs on pourrait croire abandonnée, car les habitants restent toute la journée chez eux. Les médressés s'élèvent toujours auprès du bazar; elles sont toutes de forme carrée et possèdent une cour intérieure. Les résidences particulières sont entourées d'un mur en terre, elles comprennent un petit nombre de cours et de maisonnettes. Dans les plus importantes, il y a un grand bassin quadrangulaire ombragé de quelques arbres. La ceinture de jardins qui entoure la ville proprement dite est dix fois plus grande que la ville elle-même. Dans cette partie, les rues sont plus larges ; on n'y voit pas de maisons, mais seulement les murs de terre qui servent de clôture aux jardins.

L'aspect si triste de ces villes asiatiques devait faire ressortir encore bien davantage les belles et élégantes mosquées et médressés de Samarkand.

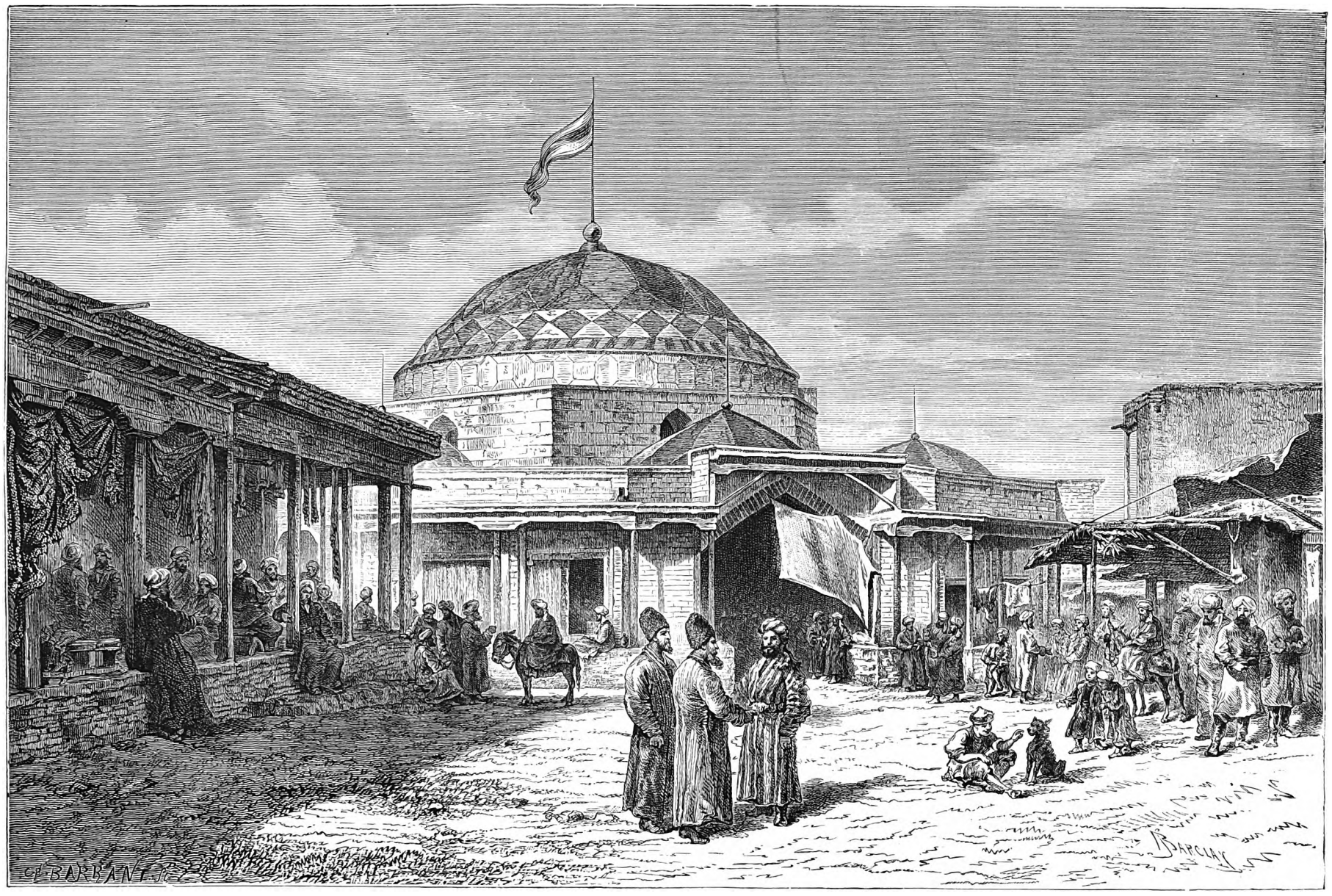
Le tombeau des femmes de Tamerlan, situé sur la même place que Bibi-Khanym, à quelques pas de celle-ci, ressemble beaucoup comme disposition à celui de Napoléon Ier aux Invalides, ressemblance cependant tout à fait fortuite, car la coupole s'est écroulée et a défoncé la voûte du tombeau. Les Russes ont pris soin de déblayer les décombres. Les mosaïques des murs, vertes, bleues, blanches, sont fort belles.

De là nous nous rendons à la forteresse pour visiter le palais de l'Emir, aujourd'hui transformé en hôpital militaire. Ici l'on voit au milieu d'une grande cour le Kok-Tach, ou trône en marbre grisâtre, couvert d'ornements; l'émir y prenait place quand il venait à Samarkand pour tenir son lit de justice, et quel lit de justice !... Ceux qui avaient encouru la colère du maître subissaient les peines les plus cruelles et les plus extraordinaires. Le prince avait fait creuser dans la terre de grands trous en forme de poire ; on y enfermait les coupables ; ils étaient souvent condamnés à y demeurer plusieurs mois, on avait soin de remplir la fosse afin de paralyser les mouvements de ces malheureux, on leur jetait quelque nourriture, tout juste assez pour qu'ils ne mourussent pas de faim. De ces antres où s'accumulaient les immondices et se multipliait la vermine, s'exhalaient des miasmes putrides, foyers d'épidémie dont l'indolence musulmane ne prenait aucun souci. Nous avons vu à Tachkend un brillant colonel russe, prince médiatisé de Schehri-sebbs, qui avait passé deux mois dans une de ces prisons asiatiques.

Auprès de ce trône de pierre, qui n'est pas de couleur verte comme l'a dit le célèbre voyageur Vambéry, mais grise, nous apercevons un trou où les solliciteurs plaçaient des offrandes d'argent.

Les galeries de la cour sont couvertes ; les salles et les chambres, qui sont nombreuses, présentent souvent une architecture assez belle. Ce sont toujours des plafonds en voûte dont les angles sont ornés de niches en encorbellement et se rapprochant beaucoup de

Digitized by Google



BAZAR DE SAMARKAND (P. 203).

Digitized by Google

l'architecture ogivale. C'était le dernier monument de Samarkand que nous visitions.

Par une singulière fatalité, il semblait encore maudit, car aux victimes d'une atroce tyrannie avaient succédé dans l'hôpital actuel les victimes d'une épidémie de fièvre typhoïde qui sévissait au moment de notre passage.

Nous quittâmes ce lieu, attristés par tant de douleurs, pour nous diriger vers le bazar où nous désirions faire des emplettes. Le bazar est situé dans la vieille ville, dont toutes les maisons sont composées seulement d'un rez-de-chaussée ; le corridor d'entrée forme un coude qui dissimule la porte. Quelques enfants attirés par notre apparition sortent leur tête ; les petites filles se retirent sous les regards, puis reviennent ; on ne sait lequel des deux l'emportera, de la curiosité ou du décorum. Les rues sont assez bien entretenues, ce que nous n'avions pas constaté à Tachkend. Nous passons par la place de Rehuistan ; au bout de la rue qui donne sur cette place s'élève une rotonde avec six passages : c'est l'entrée du bazar. Ce marché oriental est beaucoup plus propre que celui de Tachkend ; les chaussées sont assez bonnes ; on peut y circuler aisément à pied et en voiture : les magasins sont généralement en pente et les marchandises sont rangées pêle-mêle dans des cases ou sur des étagères autour d'un comptoir, qui occupe le centre. Les soies, en écheveau, pendent sur le devant des boutiques, dans lesquelles il est rare de voir le marchand.

C'est en avant du magasin et même sur le trottoir que s'asseyent et vendeurs et acheteurs. En général le marchand surfait de plus du double ; l'acheteur offre la moitié de la valeur. — *Yok* (non), dit le marchand ; — l'acheteur formule un chiffre plus élevé, mais les *yok* se succèdent jusqu'à ce que les offres paraissent raisonnables. Le marchand tend alors la main à l'acheteur. Vous croyez peut-être le marché conclu? pas le moins du monde : c'est à l'acheteur maintenant de battre en retraite en se couvrant d'un feu bien nourri de *yok*. Au bout d'une demi-heure, les combattants épuisés finissent par se trouver d'accord après avoir tranché par moitié la différence des prix. Alors les deux mains se serrent réciproquement et le marché est conclu.

Je m'arrêtais pour considérer un marchand de Boukhara qui était établi à Samarkand. Son riche khalat m'avait frappée, et c'est en demandant quel en était le propriétaire que j'appris son origine.

Nous nous arrêtâmes à la boutique d'un Musulman, agent commercial des Russes. En cet endroit les boutiques sont surélevées par deux marches assez hautes ; deux tabourets étaient placés devant le comptoir ; nous y prîmes place. Le marchand nous fit voir toutes ses richesses rangées avec assez d'ordre ; pendant que nous regardions, ses collègues venaient aussi nous offrir leurs produits ; l'affaire fut bientôt terminée.

Au sortir du bazar, nous vîmes une assez belle maison servant de demeure à un

Digitized by Google

riche Sarte. C'est encore une exception à Samarkand, car autrefois riches comme pauvres vivaient autant que possible avec la même apparence de dénuement, dans la crainte que l'émir de Boukhara, surprenant un indice extérieur d'aisance, ne demandât aux gens qui laissaient percer l'oreille à leur fortune une somme d'argent qu'on ne pouvait refuser sans courir le risque de perdre la tête. Ce n'est que depuis l'occupation des Russes que les riches osent vivre d'une manière plus confortable.

Dans l'avenue qui conduit à la forteresse, les Russes ont bâti une très belle école. Comme je voyais pour la seconde fois des femmes qui demandaient l'aumône avec des enfants sur les bras, je demandai à mon cicerone, charmant officier russe, le prince M..., si elles n'avaient pas d'autre profession.

— Non, répondit-il, ce sont des malades.

— Malades ? fis-je, mais elles n'en ont pas l'air.

— Elles le sont pourtant, car vous avez affaire à des lépreux, à qui l'entrée de la ville est interdite et qui ne vivent que de charité.

Ces femmes portaient une coiffure spéciale qui les fait reconnaître ; c'est une coiffe blanche formant voile en arrière et qui leur couvre le front. Elles habitent dans un petit village éloigné de la ville, se marient, ont des enfants et forment ainsi une colonie de lépreux. Peut-être y aurait-il acte d'humanité à interdire ces monstrueuses unions, qui perpétuent une maladie contre laquelle la médecine se reconnaît impuissante. L'aspect de ces malheureuses me donnait froid dans le dos ; je ne connaissais d'autres lépreux que ceux de l'Évangile et du touchant ouvrage de Xavier de Maistre. Je me crus transportée en plein moyen âge. Les yeux grands ouverts et fixés sur ces rebuts de l'espèce humaine, je me demandais si le mal contagieux qui les dévore ne pouvait être transmis à la population de Samarkand par l'intermédiaire de ces canaux d'irrigation où tous les Musulmans vont faire leurs ablutions et qui alimentent les jardins de toutes les maisons et les bassins publics. Et penser qu'on peut boire de l'eau dans laquelle s'est lavé un lépreux !....

Justement j'aperçois, dans un de ces canaux qui bordent de chaque côté une belle avenue donnant sur une des portes de la ville, des enfants qui se baignent avec leur insouciance ordinaire. Près de cette porte un large et grand fossé ; au loin dans le fond apparaissent des maisons sartes.

La ville russe de Samarkand n'est pas, comme celle de Tachkend, aussi éloignée de la vieille ville : elles se confondent un peu ; les riantes maisons et les beaux boulevards que la jeune cité doit au général Abramoff répandent sur son aînée un air de confortable auquel on n'est pas habitué en Asie. Les chaussées de Samarkand font honte à celles de Tachkend. Les environs sont aussi plus jolis ; les monts Thian-Chan forment une

Digitized by Google

MENDIANTS ET LÉPREUX DES ENVIRONS DE SAMARKAND.

Digitized by Google

belle ceinture à la ville ; le magnifique feuillage de ces grands arbres qui bordent les avenues garantit les piétons des ardeurs du soleil. Samarkand a aussi le cachet plus asiatique, et il est presque fâcheux que la nouvelle domination ne l'ait pas prise pour capitale.

Samarkand est habitée principalement par des Tadjiks, qui sont en partie d'origine éranienne et en partie descendants de colons persans. Quoique ayant fidèlement gardé la forme sévère que leur a donnée l'islam, ils ont subi l'influence des Uzbegs et beaucoup de Tadjiks parlent des dialectes uzbegs. Seuls les Galtchas ou Tadjiks des montagnes ont conservé leurs langues, sauf ceux que leurs affaires appellent dans les vallées. La langue tadjik est un dialecte du persan ; c'est la langue diplomatique du pays employée par les cabinets de Boukhara et de Khiva. Les livres sont écrits et s'écrivent en tadjik ou en persan. Sous le rapport de la religion, des usages, des coutumes et des mœurs, les Uzbegs et les Tadjiks ont une grande ressemblance, mais ils diffèrent extraordinairement entre eux au physique et au moral. Le Tadjik est grand, d'un embonpoint moyen ; quand elle n'est pas bronzée par le soleil, la peau est blanche, les cheveux sont généralement noirs ainsi que la barbe (on y rencontre des blonds), qui est très abondante. Les yeux ne sont jamais relevés des coins et sont presque toujours bruns, le nez est très beau, les lèvres sont fines, les dents petites. Le front est haut, large et l'ensemble de la face est ovale, les oreilles sont petites et aplaties. Le corps est vigoureux, mais les mains et les pieds sont plus grands que chez les Uzbegs.

Le Tadjik parle beaucoup et bruyamment ; ses mouvements sont vifs et il coupe souvent la parole à son interlocuteur. Il n'a eu aucune influence sur les destinées de son pays ; son rôle s'est borné et se borne encore au commerce. C'est un trafiquant alerte, retors et sans scrupule. Il est très fanatique, quoique sa conversion à l'islamisme ne remonte pas à une époque très reculée, et ce fanatisme le rend rebelle à la civilisation européenne. Il y a beaucoup de saints d'origine Tadjik. Le tadjik a été assujetti à l'Arabe, puis à l'Uzbeg, et s'est en partie transformé en Sarte. Ainsi les Tadjiks de la rive droite du Syr-Daria sont des Sartes et parlent le sarte qui est un dialecte de l'uzbeg. Les Tadjiks citadins prennent le nom des villes qu'ils habitent ; ceux des montagnes ou Galtchas se désignent par le nom des différentes rivières sur le bord desquelles ils séjournent. Ces derniers se distinguent des Tadjiks citadins par leur honnêteté et par la simplicité de leur costume ; ils sont généralement si pauvres que la mendicité est entrée dans leurs mœurs. Par exemple, lorsqu'il désire se marier, le Tadjik montagnard va d'abord mendier dans les plaines et les vallées ; s'il s'en abstient, c'est quelquefois un obstacle vis-à-vis des parents de celle qu'il voudrait obtenir. Ceux-ci lui font savoir qu'ils préfèrent un mendiant à un travailleur ; il faut alors qu'il se

Digitized by Google

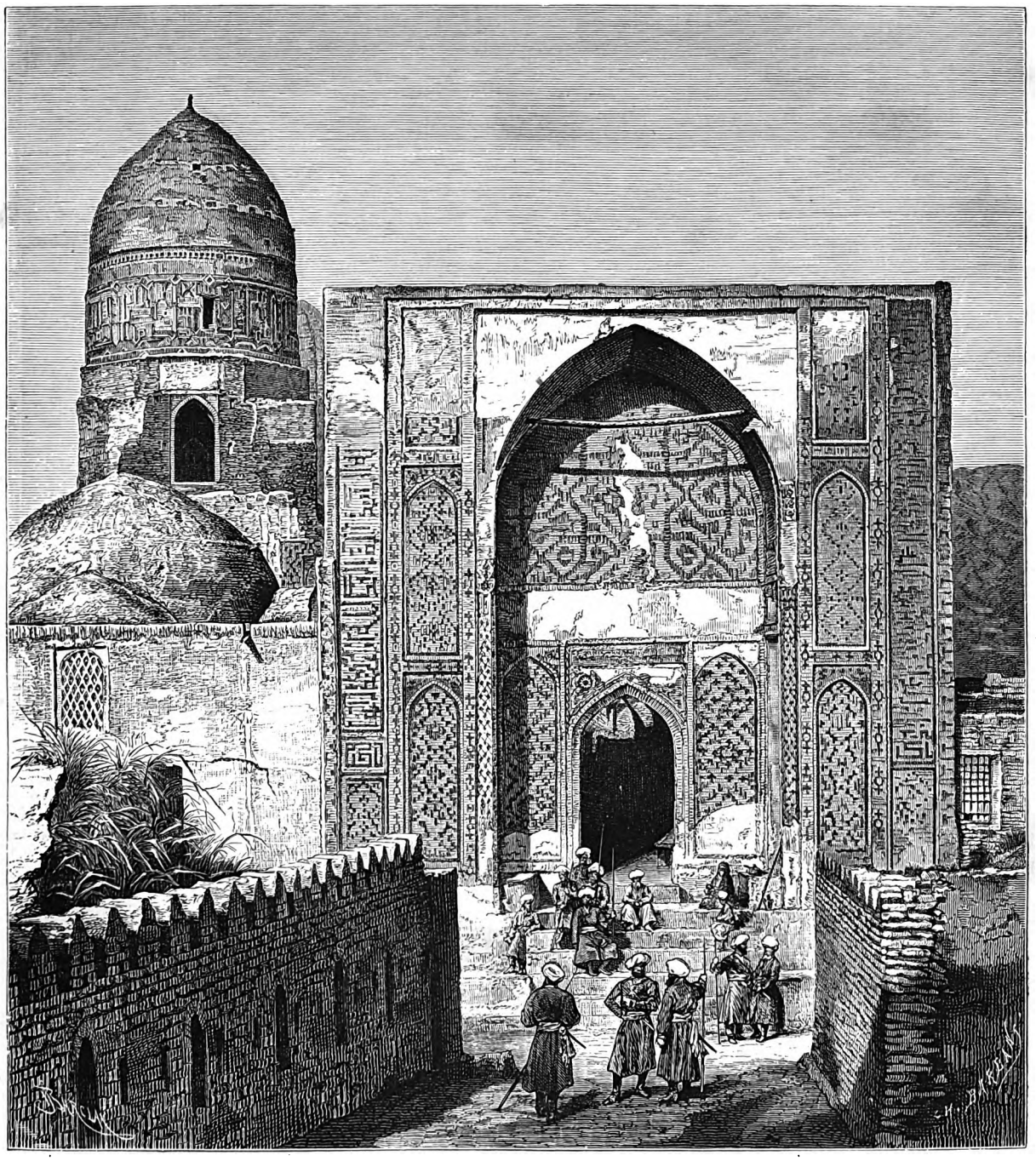
décide à prendre la besace et à aller mendier dans les centres où la vie est moins rude et plus civilisée. C'est à ce moment de leur existence qu'ils manifestent les tendances extravagantes de la religion mahométane, car chez eux ils sont actifs, travailleurs et adroits chasseurs. Ils exportent des marchandises telles que du charbon, des fruits, des légumes, principalement des radis, etc.; en échange, ils reçoivent au lieu d'argent des tissus de coton. Les Tadjiks se marient en général entre eux, surtout ceux des montagnes, mais ceux de la plaine achètent quelquefois des femmes Uzbegs et Kirghises.

Les pratiques et les coutumes particulières aux populations qui peuplent le Turkestan présentent peu de variété, tant le mahométisme a la propriété de mettre à l'unisson les caractères de tous les peuples qui le professent. Les quelques différences qui s'y glissent sont dues en partie à l'ignorance dans laquelle ils sont quelquefois du Coran et peut-être aussi aux régions qu'ils habitent.

Le lendemain, nous allâmes au Schah-Sindeh pour assister à la danse des derviches qui devait commencer à midi. A une heure les danseurs n'étaient pas arrivés : mais en revanche nous eûmes l'occasion d'admirer la police indigène. Les individus qui la composaient avaient été groupés en notre honneur sur les marches de la principale porte d'entrée de la mosquée. C'étaient de fort beaux hommes, armés de lances et de sabres et vêtus d'un khalat couleur sombre. Les chefs seuls portaient des kaftans en soie éclatante. Il y avait aussi quelques mollahs qu'on reconnaissait aisément à leur longue barbe blanche. Puis après nous gravîmes les grandes marches qui conduisaient à l'intérieur de cette belle mosquée ; malheureusement nous nous attardâmes, car lorsque nous redescendîmes, j'entendis des sons rauques assez semblables au râle de porcs qu'on égorge. Dans une salle à notre gauche, une foule de musulmans accroupis contemplaient une trentaine de vieillards dansant en rond et poussant des hurlements affreux; ils continuèrent cet exercice jusqu'à ce qu'un des leurs tombât. Alors ils s'assirent et un autre raconta le martyre d'un de leurs saints. Aux passages pathétiques, quand l'orateur peignait une des tortures endurées par le saint, oreilles coupées, nez troué, etc., les auditeurs fondaient en larmes et les danseurs réitéraient leurs hurlements, se décomposant la figure pour imiter les souffrances du saint. Après quelques instants, ils recommencèrent à crier sans presque se donner le temps de reprendre haleine et à se balancer le haut du corps sans pour cela se lever. Je ne puis qualifier l'épouvante et le dégoût que m'inspiraient ces cris et ces contorsions; cela devait durer ainsi jusqu'au coucher du soleil, à moins que les derviches ne fussent tous les uns après les autres tombés d'épuisement. Le chef de ce chœur étrange prenait de temps en temps une tasse de thé qu'un mollah lui préparait. J'aurais voulu rester plus longtemps, mais le spectacle m'écœurait; je battis en retraite, vivement impressionnée de cette scène.

Digitized by Google

Et penser que ces extravagances dignes du cabanon d'une maison d'aliénés, ces contorsions de singes affolés sont destinées à honorer la divinité ! En regardant tourner ces bonshommes, le conte d'Aladin me revenait en mémoire, ou du moins la variante



VUE DE LA PORTE D'ENTRÉE DE LA MOSQUÉE DU SCHAH-SINDEH.

allemande du récit : « Les branches du chandelier allumées, un nombre égal de derviches apparaissaient, saluaient et tournoyaient ; c'était le moment palpitant : il suffisait pour changer cette toupie humaine en un monceau d'or de la rouer de coups... »

Digitized by Google

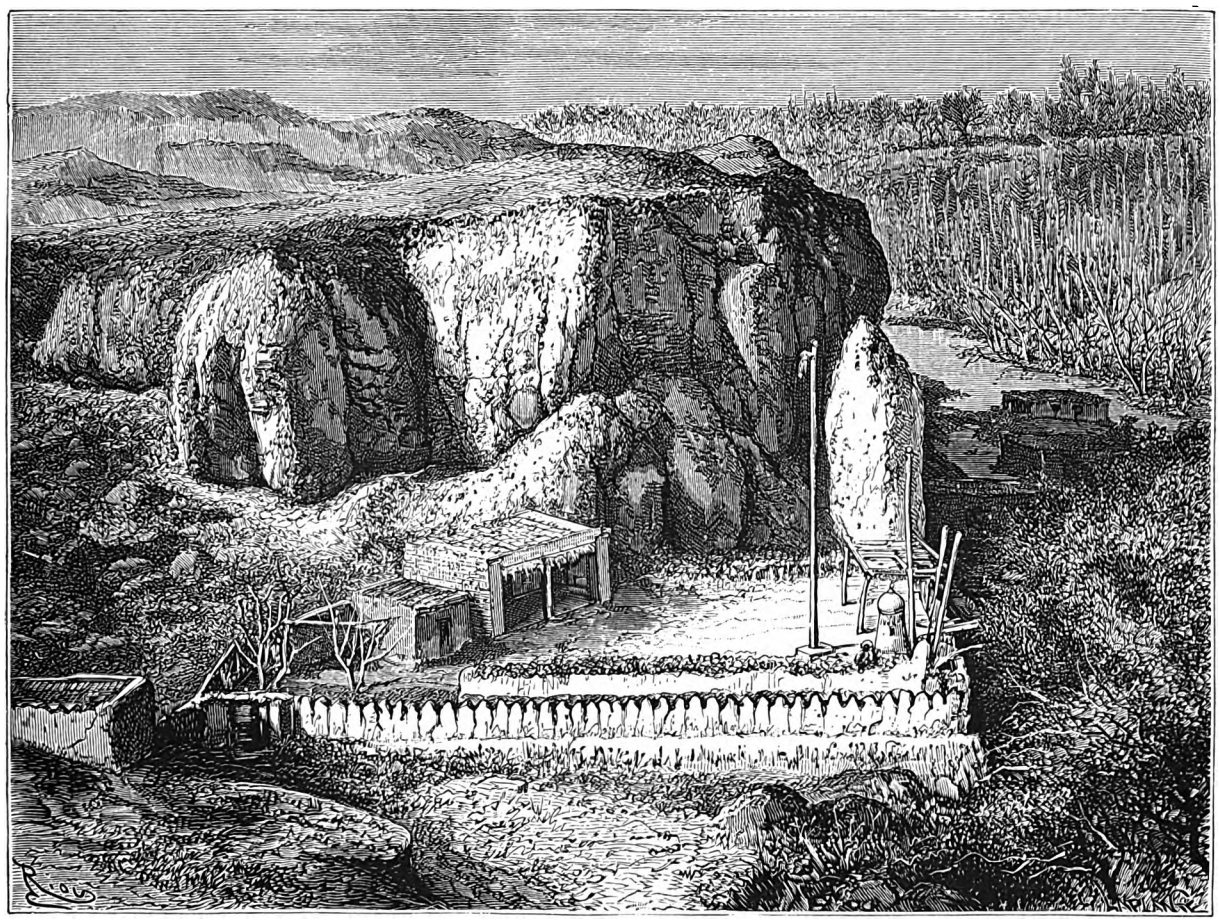
Et je me représentais avec une forte envie de rire l'étonnant effet qu'aurait produit sur le dos de pareils imbéciles une bonne volée de bois vert. Quels magnifiques hurlements elle eût fait sortir de gosiers déjà si bien dressés !

A quelque temps de là, nous nous rendîmes en compagnie du prince M. à Khodja-Akhrar, médressé située à 7 kilomètres de la ville. En quittant Samarkand nous passons près du tombeau de Timour et nous traversons un quartier de la ville compris dans un haut mur de circonvallation crénelé et bâti en terre. Une très belle route, le long de superbes avenues, conduit à Khodja-Akhrar. Devant l'entrée principale de la médressé se trouve une place assez spacieuse. A gauche, on entre dans un parc charmant où s'élèvent des *tchinar* (platanes) centenaires ombrageant une belle pièce d'eau ; au fond à gauche le tombeau du saint Akhrar, mais entouré et masqué par un champ de seigle qu'on s'étonne de voir au milieu de cette médressé. Des pierres tombales recouvrent les cendres du saint et de sa famille ; celle du saint est la plus grande. Devant le tombeau les mollahs se flattent d'entretenir un feu éternel qui, dans le moment où nous passons, est cependant éteint. Derrière ce tombeau monumental se trouve un vaste cimetière où se font enterrer tous ceux qui considèrent le saint Akhrar comme leur patron. Nous revenons sur nos pas et nous longeons un vaste bâtiment à galeries couvertes où les fidèles prient, et où les mollahs se promènent ; des enfants nous suivent, espérant quelques kopeks. Dans une salle basse, qu'on peut aisément comparer à un trou, une vingtaine d'enfants apprennent à lire. Ils sont assis à terre le long du mur et répètent les passages qu'un enfant plus âgé leur lit dans le Coran. Ce bâtiment a été couvert de fort belles briques émaillées, j'en remarque une entre autres d'une couleur vert foncé dont la teinte est superbe. Une petite porte basse donne accès dans la cour de l'antique médressé ; cette cour ressemble à celle des médressés Tilla-Kari et Chir-Dar. Ce n'est qu'à Samarkand que les ornements en briques émaillées appliquées le long du mur présentent de plus belles dispositions. Il y a surtout des mosaïques de fleurs qui sont remarquables ; nulle part je n'en ai vu de plus brillantes. Le bleu, l'orange et le vert le plus vif s'allient agréablement à un rose tendre qui colore les pétales de fleurs larges et épanouies ; c'est un dessin que je n'ai trouvé nulle part avec une aussi grande variété de formes et une aussi grande richesse de coloris. Un garçon tadjik nous détacha à l'aide d'une hachette un assez bel échantillon dont mon mari enrichit, tout joyeux, sa belle collection de céramique.

Pendant que nous revenons sur nos pas, notre cicerone, M. M., nous raconte l'histoire de son malheureux frère qui a été fait prisonnier et mis à mort par les Khokandais, lors de la dernière expédition des Russes. Deux officiers et douze cosaques avaient été surpris en plaine par un détachement de cinq ou six cents khokandais ;

Digitized by Google

ils purent construire un fortin et s'y défendre pendant quatre jours. Les Khokandais, sous les ordres du fameux usurpateur Poullat-Khan, firent venir un canon et mitraillèrent cette vaillante poignée d'hommes. Dix furent tués sur place ; les survivants, au nombre desquels figuraient l'officier M. et trois autres soldats, tombèrent entre les mains de ces forcenés. Ils furent massacrés de la manière la plus horrible et pour ainsi dire déchirés vivants. C'est ainsi que les hommes lâches et sanguinaires de cette contrée



APHROSIAB ET LE TOMBEAU DE SAINT DANIAR PALVAN (P. 212).

reconnaissent le courage de leurs ennemis ; la lâcheté et la cruauté s'allient toujours et caractérisent la dégénération d'un peuple. Abdoura-Khmane, le chef des Kara-Kirghises (Kara-Noir), avait fait autant de mal que possible aux troupes russes aussi longtemps qu'il les combattait, mais néanmoins il faisait distribuer du thé et du pain à ses malheureux prisonniers. Cet acte de magnanimité lui valut d'être chassé et persécuté par le féroce chef des Khokandais. Les Kirghises, comme les montagnards de Schahri-sebbs, se sont toujours conduits en combattants courageux, mais loyaux, et non pas en bêtes fauves. Le général Skobeleff tira vengeance de tant de crimes, lorsqu'il se fut emparé

Digitized by Google

de Poullat-Khan. Ce misérable, condamné à la potence, prétendit qu'on n'oserait pas lui infliger un tel supplice, — car, disait-il, je suis un khan. — Entre un khan tel que toi et un simple gredin, répondit Skobeleff, il n'y a aucune distinction à faire. — et l'arrogance de mon khan n'eut d'autre résultat que de le faire pendre sur l'heure en place publique de Marghellân, au milieu d'une foule considérable, curieuse de voir comment un khan tirait la langue.

Le 23 avril, nous nous rendîmes à Aphrosiab ; il faisait un temps splendide, tout était en fleurs, le printemps était en avance d'un mois sur notre printemps français, la chaleur commençait même à se faire sentir. Aphrosiab est, dit-on, l'ancienne ville de Samarkand. Les fouilles récentes y ont fait découvrir des briques émaillées, des fragments de poteries et de verres et quelques monnaies gréco-bactriennes.

On raconte qu'Aphrosiab était un géant terrible qui, faisant le siège de l'ancienne ville, s'était impatienté de sa résistance et l'avait couverte du sable sous lequel elle est enterrée. Il était si grand, dit la légende, qu'assis au sommet de la montagne, il baignait ses pieds dans une rivière au fond de la vallée ; on voit encore aujourd'hui une flaque d'eau dans laquelle avaient trempé ses orteils ; les Sartes viennent s'y baigner. Nous avons gravi ces hauteurs et visité différents terrains que les fouilles ont mis à nu ; nous y avons trouvé des briques émaillées avec des incrustations de pierres d'un dessin assez original, des fragments de poteries et des morceaux de verre. En poursuivant notre chemin, à trois verstes et demie de la ville, nous arrivâmes au tombeau de saint Daniar-Palvan (Daniel), situé sur une rive escarpée du Siab. Ce tombeau contient, d'après la légende, les restes d'un seul homme. A vingt-cinq pas à droite et à gauche se trouvent des plaques avec des inscriptions ; sur le côté regardant la rivière, des têtes de bélier et des étendards queue de cheval surmontés du croissant. Plusieurs bâtiments servent à abriter les pèlerins pendant les grandes chaleurs ou les mauvais temps. Une pente très rapide nous conduit à un torrent au bord duquel d'immenses arbres étendent leur ombrage rafraîchissant. C'est en cet endroit que les Russes de Samarkand viennent sans doute faire leurs promenades champêtres, car, en ce moment, une famille y faisait les apprêts d'un déjeuner sur l'herbe ; la dame, accompagnée de ses enfants et de plusieurs indigènes, s'occupait des préparatifs ; trois ou quatre messieurs se tenaient au bord de l'eau et pêchaient à la ligne. On se serait cru à Asnières, n'en concluez pas à l'innocence de l'âge d'or.

En général les Sartes pauvres se font assez souvent domestiques chez les Russes, mais ils sont malpropres et paresseux ; malgré ces défauts, on les préfère, ainsi que les Tatares, même aux Russes, parce qu'ils ne s'adonnent pas à l'ivrognerie ; leur salaire d'ailleurs n'est pas élevé, il est vrai qu'on leur donne toujours trop pour le peu qu'ils font. Les Sartes se nourrissent le plus souvent eux-mêmes, car ils répugnent à manger

Digitized by Google

AFGHAN AU SERVICE DE LA RUSSIE.

Digitized by Google

de la nourriture des chrétiens. Notre Sarte, par exemple, n'acceptait que le café noir et refusait tout autre aliment.

Nous revînmes par un autre chemin qui rejoint la route postale de Samarkand à Tachkend. Ce jour-là mon mari choisit parmi une douzaine de chiens turcomans qu'on lui amena deux des plus jolies bêtes que j'aie vues de ma vie. Cette espèce est assez rare, même à Samarkand. Ce sont des lévriers (*tazi*) de taille moyenne et à poil ras. Leurs oreilles grandes, la queue et les pattes sont garnies de très longs poils. Le chien était d'une couleur grisâtre très rare et la chienne café au lait. Ils étaient tous les deux très jeunes; on les offrit à mon mari pour 70 tillas d'or, quelque chose comme 280 roubles, et on les lui laissa pour le tiers. Cet écart entre la demande et l'offre montre combien il est nécessaire de marchander. On sait déjà que le marchand musulman est avide et cupide ; à ces défauts, et en dehors de son commerce, il joint la poltronnerie, la cruauté et l'hypocrisie communes à tous les habitants des villes; au demeurant, les gens les plus obséquieux du monde.

Le tilla est une monnaie d'or sarte qui vaut 4 roubles ; elle est belle et assez bien frappée. Le marché fut conclu avec le concours d'un Afghan qui était attaché à la personne du général Abramoff. Cet homme avait un type superbe qui plaidait en faveur de sa race ; ses grands yeux bruns, des traits fort et énergiques, sa barbe noire et fournie lui donnaient un aspect sévère et peu encourageant. Ajoutez-y une ceinture garnie de formidables couteaux. Comme il n'acceptait pas d'argent, mon mari lui donna pour *silao* (présent, pourboire) un porte-monnaie en cuir de Russie fait en Angleterre ; il en parut enchanté. Le mot silao est toujours bien accueilli, il résonne à chaque pas et pour le moindre service on réclame un présent.

FEMMES TURCOMANES AU BAZAR DE SAMARKAND.

Digitized by Google

TYPES USBEG ET TADJIK (P. 219).

CHAPITRE XII

SAMARKAND (SUITE)

Chiffons, calottes et pantoufles. — Quelques mots sur l'agriculture. — Le jardin public. — Environs désagréables. — Enfin, voici les montagnes, on les mesure de l'œil et on mensure des crânes. — Pendjkend. — Mon mari me renvoie étudier l'équitation. — Fête sarte : description, réflexions, illuminations, collations, félicitations. — Ichist. — Ouroumitân. — Brouilles de ménage et procès. — Autre intérieur musulman où on regarde la fumée. — La fourchette du père Adam. — La femme, l'ami et le petit voisin. — Les courses. — Le jury des récompenses s'attire des désagréments.

Le début de ce chapitre s'adresse aux dames, nos messieurs n'aiment pas entendre parler chiffons. Le bazar présentait un aspect des plus animés, c'était jour de marché, le vendredi étant un jour de repos. Parmi les étoffes qu'on nous offrit, une en velours de soie, d'un dessin original rappelant nos moquettes, mais avec des teintes beaucoup plus vives et beaucoup plus chaudes, attira particulièrement mon attention. Elle était d'autant plus belle que le *kanaous*, qui est une soie légère unie ou rayée, ne peut lutter avec nos

Digitized by Google

soieries, ni comme tissu ni comme couleurs. Ce kanaous équivaut à une bonne petite étoffe de doublure dont les femmes russes cependant font de charmantes robes d'été. Faute de grives on mange des merles. La soie de Hissar est bien meilleure ; généralement unie, à rayures jaunes, rouges, violettes ou bleues, elle ressemble à notre gros grain, elle est très forte et très épaisse ; il y en a de couleur unie avec bordure, dont on se sert pour faire des ceintures.

A mon avis, les autres étoffes, si étranges, ne devraient servir qu'à garnir des meubles de tout bois ; ici elles garnissent des têtes sartes de toute dimension.

J'achetai un petit châle en soie blanche de Boukhara dont le tissu est presque semblable à celui des beaux foulards de l'Inde. Je regardai aussi des bottes dont le talon peut rivaliser d'étroitesse avec nos talons Louis XV : plus il est haut, plus il est en honneur ; je me demandais vraiment comment on pouvait marcher avec de pareilles échasses, car l'extrémité n'est pas plus large qu'une pièce d'un franc. C'étaient ensuite des pantoufles vertes que le musulman porte par-dessus ses bottes et qu'il a soin d'enlever avant d'entrer dans les chambres ou dans les mosquées. J'admirais aussi ces gracieuses aiguières, ces plats en cuivre de Karchi qui sont si bien ciselés et décorés parfois d'incrustations d'argent ; ces kounganes dans lesquels ils font le thé ; le sel en gros morceaux veinés de rose, la laine, le savon qui se vend en bâtons de 2 livres blancs et solides et venant de Katty-Kourgân ; on l'y prépare généralement dans des maisons particulières, car il n'y a pas de savonnerie spéciale. Le tabac se vend tout haché et en petite quantité ; les mahométans le fument, à très petites doses d'ailleurs, dans une pipe appelée *tchilim*, faite d'une courge qu'ils enrichissent de turquoises ; le haut du récipient est garanti par un fourneau en métal ou en bois. Cette pipe se passe de main en main et chacun en tire une bouffée, ceci n'est que fraternel, mais, comme ils chiquent beaucoup, la chose devient malpropre. Puis ce sont des matières pour teindre, telles que le *bouz-gandi* (rouge), le *roïan* (jaune), racine importée de Boukhara, le *naïpon*, autre jaune qu'on recueille sur place, et le *tamak* qui vient d'Oura-Tubé. Le *nil* (indigo), le *doké*, étoffe blanche, le *kamkhat*, étoffe de soie avec des ornements d'or, sont importés de Kaboul.

La graine de la plante de *bede*, trèfle chinois, sert à ensemencer les prairies artificielles ; avec un demi-poud (20 livres) on peut ensemencer un *tanap* [1], qui se fauche trois fois par an pendant quatre années.

Il n'y avait en ce moment dans le bazar que des fruits secs ; la saison n'était pas assez avancée, et les célèbres melons de Samarkand n'avaient pas encore fait leur apparition ; nous ne devions les goûter qu'à Tachkend.

1. Un tanap = 8000 archines carrées ; une archine = 0m,71.

Digitized by Google

Le blé, la farine, l'orge, qu'on emploie dans le Turkestan pour la nourriture des chevaux en guise d'avoine, et le riz étaient en grande quantité. La viande, je dois le dire, ne nous parut pas appétissante et nous ne nous arrêtâmes pas à la regarder. Les assiettes et les plats sont vernis; les petits bols dans lesquels on boit le thé ressemblent à la faïence. Il y a des cruches non vernies depuis la plus petite taille jusqu'à la plus grande, qui peut atteindre une archine ou une archine et demie. Deux ouvriers potiers peuvent faire par jour jusqu'à soixante-dix grandes cruches, ils gagnent 20 khokand par mois (4 roubles) et sont obligés de se nourrir.

J'eus le temps d'examiner tous ces produits beaucoup plus attentivement qu'à Tachkend, car le bazar est ici beaucoup mieux entretenu, plus commode, plus avantageusement situé. A-t-on besoin de quelque chose, vite on court au bazar, quoique le magasin russe de Zakho, qui se trouve dans la nouvelle ville, soit très bien assorti, mais tout y est beaucoup plus cher.

En sortant du bazar, nous repassons par la place de Reghistân dont les tours me paraissent tellement penchées que j'en frémis encore; si Samarkand était sujette aux tremblements de terre comme Tachkend, elles s'écrouleraient infailliblement. Nous fîmes, dans la voiture de la baronne A., quelques tours sur le boulevard de Samarkand et nous descendîmes au jardin public.

Ce jardin, fort bien dessiné, est arrosé par une quantité d'*ariques* (canaux artificiels), seul mode d'arrosage dans ce pays où il ne pleut jamais l'été. Un pont de bois le relie à une charmante petite île devant laquelle des allées conduisent à une vérandah située sur une hauteur. Cette vérandah, construite avec de l'argile à laquelle on a donné la couleur et l'aspect du bois, est bâtie dans le style russe. Du haut de son balcon nous jouissons d'une vue admirable ; la musique jouait un morceau de *la Vie pour le Tzar*, opéra russe que j'avais entendu à Saint-Pétersbourg. Le temps était couvert, des nuages noirs s'amoncelaient au-dessus de nos têtes et au loin la voix puissante du tonnerre mêlait ses sons graves aux accords de l'orchestre.

En route nous eûmes l'occasion d'admirer des Usbegs et des Tadjiks venus de Bokhara, envoyés par l'émir en ambassade à Tachkend, auprès du général Kauffmann. Ils étaient vêtus de khalats brodés d'or et d'argent.

Il avait été décidé que nous resterions quelque temps à Samarkand et que nous irions dans les montagnes du Zérafchân qui font partie du Thian-Chan. Donc, le jeudi 26 avril, nous partîmes à trois heures de l'après-midi en compagnie de M. M. pour aller avec la tarantasse jusqu'à Pendjkend. Nous traversâmes toute la ville et nous entrâmes dans la campagne. Ici on pourrait se croire en Europe, car les terrains sont admirablement cultivés ; l'eau distribuée par les ariques forme mille petites rivières;

Digitized by Google

les beaux arbres sont groupés avec art, mais le Thian-Chan, qu'un temps un peu couvert ne nous laisse apercevoir qu'imparfaitement, nous rappelle à la réalité.

Nous traversons des villages tout à fait sartes ; toujours la même physionomie assez triste ; aucun visage de femme ne vient égayer un peu ce défilé mélancolique de figures orientales ; à peine les enfants osent-ils se mettre derrière la porte pour regarder les étrangers. Où sont ces cris joyeux qui retentissent dans nos campagnes, ces petites figures gaies et curieuses qui viennent se mettre sous votre nez?

Après la première station, d'assez pauvre apparence, nous trouvâmes quelques steppes entrecoupés cependant de terres labourables. Les routes étaient bonnes; du reste, toutes nous semblaient soignées en comparaison de celles que nous avions suivies auparavant. On passa deux rivières qui se jettent dans le Zérafchân avant d'entrer dans les montagnes. Ces belles et hautes cimes que j'avais depuis si longtemps admirées de loin, je pouvais maintenant les contempler à mon aise ; j'avais à droite la chaîne du Zérafchân que nous devions visiter le lendemain, à gauche celle du Turkestan.

Cependant je tremblais à l'idée des dangereux hasards de la route : je savais que les précipices se creusaient sous nos pieds et qu'il fallait les côtoyer à cheval sur un sentier à peine large de 2 pieds. Trois essais d'équitation ne font pas une écuyère, et vous comprendrez mon épouvante si je vous dis que je suis sujette au vertige. Il ne fallait rien moins que le magnifique tableau qui se présentait à nos yeux et le panorama encore plus grandiose du lendemain pour calmer mes craintes. En ce moment nous étions arrivés sur le plateau d'une des nombreuses chaînes qui forment les premières assises des montagnes ; au loin coulait la rivière ; à nos pieds, un village avec ses prairies, ses arbres, ses bestiaux ; autour de nous des corbeaux au dos bleu-turquoise et aux ailes jaunâtres voltigeaient de branche en branche ; au-dessus de nos têtes planaient les aigles qui avaient été nos compagnons de route. Notre voiture, à travers montées et descentes, nous conduisit à la tombée de la nuit à Pendjkend.

M. Arrendarinko, le natchalnik de l'endroit, était prévenu de notre arrivée; un bon dîner nous attendait. Nous fûmes étonnés de trouver dans ces lieux écartés une maison aussi jolie et dotée d'un confort européen. Notre hôte nous invita à passer chez lui la journée du vendredi et à ne partir que le samedi ; je profitai de cette halte pour essayer mon cheval et me familiariser avec lui.

Toute la matinée du lendemain fut consacrée à mesurer des têtes Galtchas ; j'aidais mon mari en écrivant sous sa dictée, afin d'aller plus vite en besogne. Rien n'était plus curieux que la surprise de ces gens, surtout quand M. de Ujfalvy

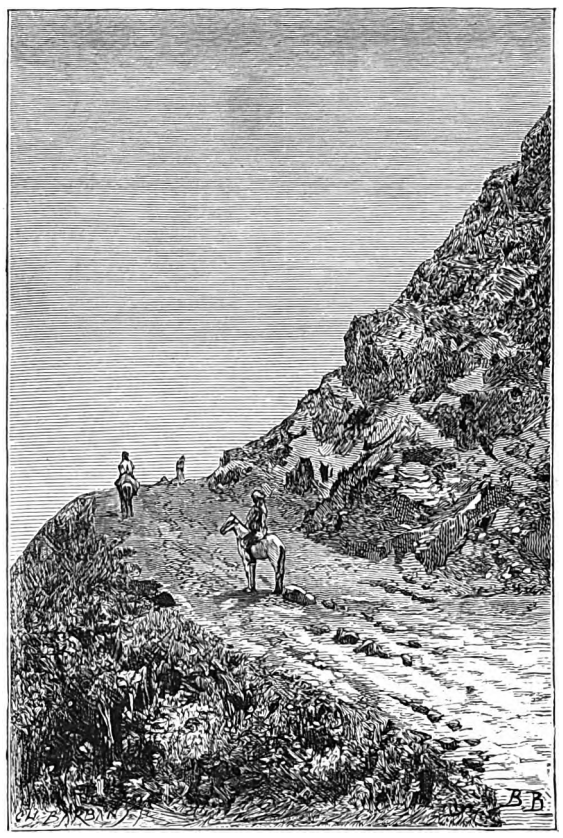
Digitized by Google

glissait aux pauvres quelques kopeks dans la main ; ils n'en croyaient pas leurs yeux; leur flegme musulman en était déconcerté. Habitués à tout faire par ordre, ils ne pouvaient comprendre qu'on récompensât leur obéissance.

Deux crétins furent amenés : pauvres êtres à peine vêtus, on les traînait comme des animaux ; l'un d'eux se laissa mensurer en grognant et sourit cependant à la vue de l'argent, action tout instinctive, car, semblable à l'animal dont l'intelligence s'éveille à la vue de la pâtée, il reconnaissait sans doute le métal qui satisfait ses premiers besoins. L'autre, plus grand, à l'air moins hébété, ne put cependant rester tranquille ; on ne put réussir à le faire asseoir et on dut renoncer à le mensurer ; il ne sourit même pas à la vue de l'argent.

Cette opération terminée, nous sortîmes pour visiter la localité.

Pendjkend est une petite forteresse située à 62 kilomètres de Samarkand, sur la rive gauche du Zérafchân. La ville est arrosée par une rivière qui descend des monts Altab et se trouve entourée de hautes montagnes. Il y régnait autrefois un beg presque indépendant de l'émir de Boukhara ; le parc de son ancienne résidence est fort beau. Les habitants sont d'excellents tireurs, le pays est du reste très giboyeux. Ils se rallièrent aux Russes sans aucune résistance ; la Russie y est représentée par trois fonctionnaires et une petite garnison.



UN CHEMIN CARROSSABLE DANS LA HAUTE VALLÉE DU ZÉRAFCHAN.

Pendant que je contemplais avec épouvante les flancs arides et unis de la montagne voisine, on nous amena nos chevaux ; vérification faite de mes talents d'écuyère, je me vis formellement exclue de l'expédition. La pluie menaçait pour le lendemain, le chemin était périlleux, ces messieurs eux-mêmes n'auraient pas trop de toute leur attention et de tout leur sang-froid pour le parcourir. Ce fut M. de Ujfalvy qui, usant ou abusant de son autorité, formula la sentence et décida que je retournerais à Samarkand le soir même en compagnie de M. X. J'obéis, mais à contre-cœur. Combien je regrettai de ne pas m'être exercée à Tachkend ; je me promis de réparer ma faute.

Digitized by Google

Cette nuit-là il plut tant, que la route était inondée. Étrange terrain et sot pays !

Mme A., me voyant venir tout en larmes, m'encouragea, mais, toute la nuit, je dormis peu, tourmentée de savoir mon mari en danger et de n'être pas à ses côtés ; dans mon sommeil je ne rêvais que cavaliers culbutant dans les précipices. Le lendemain j'examinai attentivement tous les chevaux du pays afin de m'assurer de la solidité de leurs sabots.

Pour me consoler et me distraire, le général Ivanoff m'invita à une fête sarte donnée en adieu au général Abramoff. Je résolus de m'y rendre en compagnie de la baronne A. ; c'était une occasion rare que je ne devais pas laisser échapper.

Le soir donc la voiture s'engagea entre deux rangées d'arbres formant une allée splendide ; le karagatch entre autres, dont l'épais feuillage est impénétrable aux rayons du soleil, dessinait dans l'ombre sa forme gracieusement arrondie. Des lampions garnissaient toute l'avenue, et les femmes indigènes, afin de voir sans être vues, s'étaient hissées sur le toit de leurs maisons et nous regardaient passer ; elles nous enviaient, j'en suis certaine, car elles ne sortent que très rarement et ne vont à aucune réunion publique.

LE GÉNÉRAL IVANOFF.

Au bout de l'allée apparut à nos yeux une ancienne mosquée, privée, il est vrai, de ces belles faïences, mais éclairée en ce moment par une illumination qui lui faisait une ceinture éblouissante dont l'éclatante lumière était tamisée par les grands arbres qui l'entouraient ; ceux-ci étaient à leur tour mis en relief par les torches que les indigènes tenaient en main. L'effet était étrange ; lorsque nous descendîmes de la voiture pour entrer dans le jardin au milieu duquel s'élevait le bâtiment, il me rappela les contes des *Mille et une nuits*, et je me demandai si c'était bien moi, une Parisienne, qui assistais à ce spectacle.

Je marchais au bras du baron qui nous conduisit sur de moelleux tapis de Boukhara, par une galerie éclairée de bougies et de lanternes, à une vaste rotonde dont les murs étaient garnis de feuillage et tout illuminés. Au centre était dressée une table garnie de fruits et de confitures du pays, autour de laquelle étaient assises les dames russes.

Après avoir salué les autorités et répondu aux amabilités qui m'accueillaient, je me

Digitized by Google

recueillis devant ce spectacle merveilleux. La rotonde où nous étions constituait la mosquée principale; des deux côtés trois autres rotondes de moins en moins élevées formaient comme deux longues galeries au fond desquelles, et dans la pénombre, se détachaient une foule d'hommes au visage bronzé, à la barbe noire, que la blancheur de leur turban faisait encore ressortir; leurs khalats de toutes couleurs paraissaient encore plus beaux à la lumière et par la diversité de leurs nuances sur lesquelles se détachait crûment le costume blanc à boutons d'or des officiers russes. Tout le monde causait, se promenait pêle-mêle. Un habitant de Fân, qui savait que mon mari était allé dans les montagnes,

TYPES DE BATCHAS OU DANSEURS PUBLICS.

demanda à m'être présenté. Qui m'aurait dit l'année dernière que je presserais au centre de l'Asie la main d'un montagnard du Zérafchân?

La musique russe jouait ces airs universels qui me rappelaient mon pays et que j'avais entendus l'année précédente à Paris. Paris, — Samarkand ! que de contrastes à si peu d'intervalle ! Enfin, M. S., le chef du district, vint me prendre pour me confier à son secrétaire, jeune officier parlant très bien le français. Celui-ci me mena voir la danse des indigènes.

Autour d'un immense tapis (luxe du pays) dix indigènes assis à la turque tenaient entre leurs mains des instruments de musique, six tambourins, deux sortes de flûtes, deux autres espèces de tambourins. Au signal donné ils partirent tous ensemble et, pendant une demi-heure, exécutèrent à peu près la même note; impossible de démêler une mélodie quelconque. Pendant ce bruit musical, deux hommes se placèrent sur le tapis en face l'un de l'autre et commencèrent à faire quelques pas modulés avec des casta-

Digitized by Google

gnettes ; un troisième se mêla bientôt à eux. Au bout de cinq minutes, six beaux jeunes gens, Batchas exercés au métier de danseur, se levèrent et se mirent à danser ; les plus petits faisaient des cabrioles sans rompre la mesure, les autres tournaient et retournaient en se prenant de temps en temps une de leurs longues tresses de cheveux qui leur pendaient par derrière. Ces Batchas trouvent, dit-on, des admirateurs, même des adorateurs. Enfin, deux hommes avec des assiettes en métal au bout d'un bâton jonglèrent avec cette adresse merveilleuse des acrobates de nos foires et de nos cirques. Cette danse, je dois le dire, n'a rien de particulier, ni surtout de gracieux, mais les indigènes paraissent y prendre un plaisir extrême. Les musiciens s'échauffaient tellement, que les joues des flûtistes semblaient prêtes à éclater et que les autres exécutants animaient les danseurs autant de leurs gestes que de leur musique. En levant la tête, je vis le toit de la mosquée garni de curieux qui n'avaient sans doute pu entrer.

Comme c'était toujours la même chose, je me retirai au bout d'une demi-heure et je me promenai dans les jardins dont les allées étaient couvertes de tapis et éclairées par des lanternes vénitiennes. Quelques indigènes indolents étaient couchés ou assis sous les ombrages ; pour eux la terre est un sommier moelleux qui leur sert à la fois de siège et de lit ; un tapis dessus et tout est dit. On servit une collation où je pris un petit verre de vin de Xérès. On offrait comme rafraîchissement aux indigènes des glaces faites avec de la neige et du miel ; la même cuiller leur servait à puiser dans les soucoupes ; aussi, lorsque le général Ivanoff voulut me faire goûter à ce breuvage, je me récusai plus vivement peut-être qu'il n'était convenable.

Quelques instants après on apporta le souper, qui se résumait dans un pilao (riz et mouton), plat sacramentel des Orientaux. Avec cette insouciance et ce laisser-aller des mœurs primitives, quoique assis sur des chaises et autour d'une table européenne, ils mangèrent tous dans le même plat et avec leurs doigts.

Cela me rappelle une anecdote que le grand-duc Nicolas raconta à mon mari. Il était allé, étant encore enfant, avec sa mère, à Constantinople ; la grande-duchesse fut invitée à dîner par le Sultan. Le dîner fut servi à l'européenne, et ces dames cherchaient à se servir de cuillers, de fourchettes et de couteaux ; voyant leur embarras, la grande-duchesse leur fit dire par son interprète de ne pas se gêner pour elle et de faire comme elles en avaient l'habitude ; aussitôt elles se mirent à manger avec leurs doigts.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Après avoir regardé les convives sans velléité de partager leur repas, je me retirai sur les deux heures du matin.

A trois heures mon mari rentrait après avoir passé dix jours dans les montagnes,

Digitized by Google

LES ADORATEURS D'UN BATCHA OU DANSEUR.

Digitized by Google

ravi du spectacle qui s'était déroulé à ses yeux. Ces messieurs étaient partis à cheval comme il avait été convenu le samedi, avec M. M., quatre cosaques, cinq ou six indigènes, un interprète et des guides. Jusqu'à Ichist le chemin est assez praticable

PAYSAGE DANS LA HAUTE VALLÉE DU ZÉRAFCHAN.

pour des cavaliers. Ils avaient franchi le Zérafchân sur un pont double, le premier en bois, le second en pierre. Ce dernier a été construit par une femme et on a placé dessus, dans un roc taillé à cet effet, une plaque commémorative avec cette inscription :

« Ce pont a été bâti en 1233 de l'hégire par la femme Charifa Avousbaïef. Il s'est trouvé une femme qui était meilleure que les hommes et qui fit construire ce

Digitized by Google

pont pour faciliter les communications. Les hommes n'y auraient pas pensé, etc., etc.»

Ces messieurs passèrent la nuit à Ichist; ils y remarquèrent que les maisons étaient construites en pierres, selon le type usité en plaine. Le lendemain ils partirent pour

TYPES USBEGS DES ENVIRONS DE PENDJKEND.

Ouroumitane, le pays des Falgars. Sur leur chemin ils rencontrèrent des Usbegs de la vallée de Kihtout qui se rendaient à Samarkand.

La route est très difficile; ces messieurs étaient obligés de faire l'ascension d'une montagne si raide, que les indigènes disent qu'il ne faut pas avoir la conscience nette pour s'y engager. Il fallait encore passer sur des chemins qu'on appelle corniches,

Digitized by Google

ayant à peine une archine de large (71 centimètres) et qui sont bordés par d'effroyables précipices. Il y a aussi des passages appelés balcons; ce sont des chemins que les indigènes ont construits avec de la terre et des branchages pour élargir le sentier de la montagne dans des endroits si étroits, qu'il devenait impossible d'y poser le pied.

Au fond, le Zérafchân roule ses eaux avec un bruit affreux qui ajoute encore à l'horreur du spectacle. Cependant l'œil est en extase; le versant septentrional de ces immenses montagnes est couvert de genévriers qui atteignent parfois la grosseur d'un chêne; le versant sud, au contraire, est d'une aridité, d'une nudité de l'aspect le plus désolant. Si le cheval fait un faux pas, rien ne peut le retenir; l'œil mesure à une profondeur indéfinie ce fleuve qui pouvait être un tombeau. Les ponts sur lesquels on passe, longs d'à peu près 6 à 10 mètres et larges de 80 centimètres, sans garde-fous, sont faits pour vous donner le vertige; ajoutez qu'ils fléchissent sous les pas du cavalier et que les poutres sont assez distantes pour que le pied d'un cheval y puisse trouver le vide. Ces nobles bêtes ont tellement le sentiment du danger, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer la précaution avec laquelle elles marchent sur ces routes, pourtant assez bien entretenues, dit-on!

Toute la journée ils marchèrent ainsi et arrivèrent le soir à Ouroumitane, petit village dont la situation est très pittoresque, ce dont je ne doute nullement avec un pareil cadre. Ouroumitane est situé à 4300 pieds au-dessus du niveau de la mer, on y voit les restes d'anciennes fortifications devenues aujourd'hui l'habitation du kâzi du district. Le kâzi décide les procès des particuliers, il juge des délits et des crimes d'après la loi islamique. Cette loi est écrite en arabe, et le juge en est à la fois le traducteur et l'interprète. Les kâzis sont presque toujours nommés par voie de suffrage.

Le lendemain ces messieurs se rendirent, par un chemin encore plus difficile, à Wachân, village au pied de la montagne du même nom, dont les cimes neigeuses s'élèvent à une hauteur de 11000 pieds anglais. Mon mari fut le premier Européen qui visita ce village. Ils passèrent devant une mosquée cachée par un bouquet de verdure et érigée en l'honneur d'un saint; M. de Ujfalvy put emporter une pierre très curieuse où, selon la légende, s'est appuyé le pied du saint; cette pierre porte, en effet, l'empreinte d'un pied.

Les habitants de ces montagnes sont généralement honnêtes et bons cultivateurs; la moindre petite partie de terre labourable est ensemencée par eux, et cela à de telles hauteurs, qu'on se demande comment l'homme peut y atteindre. Les montagnards de la haute vallée du Zérafchân (Kohistan) s'appellent *Galtchas*. Ce mot signifie dans leur langue: « un corbeau qui a faim et qui s'est retiré dans la montagne pour manger. » Ce sont des hommes ordinairement d'une taille moyenne, aux traits fins et réguliers,

Digitized by Google

à la barbe abondante. Leurs cheveux sont généralement châtains ou bruns, leurs yeux noirs; les blonds aux yeux clairs ne sont pas rares, mais sont moins fréquents que parmi les Tadjiks de la plaine. Leur crâne est rond et ressemble, dit-on, à celui de nos Auvergnats et de nos Savoyards, il accuse un caractère nettement celtique. MM. Henri Martin et Topinard ont été frappés par les descriptions anthropologiques que M. de Ujfalvy a rapportées du pays des Galtchas.

Les Galtchas ont conservé quelques coutumes empruntées au mazdéisme, c'est-à-dire à l'ancienne foi des adorateurs du feu. Ils ne soufflent jamais une flamme. L'haleine de l'homme est impure, disent-ils, elle ne doit pas se communiquer à la flamme, la chose pure par excellence. Quand il y a un malade dans une maison, ils promènent une torche allumée autour de sa couche ; ils observent la même pratique autour du berceau d'un enfant nouveau-né.

Les Galtchas se subdivisent en six tribus : les Maghians, les Kihtouts, les Falgars, les Matchas, les Fâns et les Yagnaubes ; tous, à l'exception de ces derniers, parlent des dialectes du persan. Les Yagnaubes parlent une langue évidemment aryenne, mais sur laquelle on ne possède pas encore assez de données. Ils se rapprochent sous tous les rapports de leurs voisins les Karatéghinois, petite peuplade du Pâmir septentrional que l'on rencontre dans tous les grands centres du Turkestan. Ce sont les porteurs d'eau et les charbonniers de l'Asie centrale. Encore une ressemblance fortuite, j'aime à le croire, avec nos Auvergnats. Ils se marient entre eux, car leurs vallées inaccessibles ne sont pas faites pour y conduire les autres femmes ; aussi leur race s'est conservée beaucoup plus pure que celle des Tadjiks de la plaine. Ils n'ont généralement qu'une femme ; ils peuvent pourtant en avoir plusieurs, selon la loi de Mahomet. Leurs villages sont entourés de vergers dont ils font sécher les fruits ; ils en consomment une bonne partie et livrent le reste au commerce ; ils boivent du lait caillé mélangé d'eau, qu'ils appellent *aïrân*. Leur industrie est très restreinte ; ils fabriquent de la toile et une espèce de drap où ils taillent des chemises et des khalats d'hiver. Leur khalat d'été est fait d'une toile rayée. Ils possèdent à Soudjana, près de Pendjkend, une filature qui occupe quelques ouvriers. Ils ont pour arme un fusil qui ressemble à celui des Kirghises que nous avons vus dans les steppes. Lorsque mon mari voulut les mensurer, on fut obligé de les pourchasser, car ils croyaient à un recrutement forcé. Le kâzi parvint à faire entendre raison aux vieillards, mais, pour les jeunes gens, il dut les faire poursuivre et les amener de force ; cette sorte de chasse à l'homme ne manquait pas d'originalité.

Ces messieurs furent témoins d'un singulier procès. Un vieillard avait acheté une jeune femme ; le ménage dura ce que durent les roses, mais la jeune femme ayant

Digitized by Google

fait la connaissance d'un jeune homme, celui-ci restitua au vieillard la somme d'argent que la femme lui avait coûtée et, du consentement de ce dernier, l'emmena dans sa maison. Au bout de six mois, le jeune homme et la jeune femme, d'un commun accord, réclamèrent l'argent au vieillard, qui naturellement ne voulut rien rendre. De là querelles et finalement procès qui se jugeait devant le kâzi au moment du passage de M. de Ujfalvy. Le juge donna raison au vieillard.

Enfin mon mari était revenu sain et sauf, mes appréhensions avaient pris fin et je remerciai Dieu du fond du cœur.

Dans la semaine qui suivit son retour, nous allâmes, la baronne et moi, visiter la maison du Tadjik Maximka, homme fort intelligent, d'ancienne noblesse, prétend-il, et devenu commissionnaire fournisseur des Russes. Nous l'avions prévenu, aussi ses compatriotes étaient-ils en émoi et nous regardaient passer avec curiosité, sachant que nous allions chez un des leurs. La voiture s'arrêta devant une petite maison située dans une rue très étroite et voisine du bazar.

J'allais voir un intérieur de marchand ni riche ni pauvre; le maître parlait russe et la baronne pouvait servir d'interprète. Un interprète intelligent est rare dans ce pays-là; un interprète féminin plus rare encore, et d'autant plus précieux, — chère aimable baronne, cela soit dit à votre souvenir! — car ces braves gens n'aiment guère fournir de détails sur leurs mœurs et leur manière de vivre.

Maximka nous attendait sur le seuil; il nous fit franchir une petite cour carrée, puis une porte basse donnant dans une pièce dont le sol était tapissé et où, devant un divan, nous trouvâmes une table chargée d'une collation. Cette pièce était garnie de tringles en bois supportant un grand nombre de vêtements. Pour une salle à manger, le décor est original; cette friperie, dans l'Asie centrale, est le luxe des pauvres. Notre hôte nous invita à nous asseoir sur le divan, nous offrit du thé et nous fit voir ses deux femmes. L'une était âgée de quarante ans, il l'avait épousée étant veuve et ayant déjà un fils; elle avait dû être très belle. L'autre était toute jeune, seize ans; il venait de l'acheter quatre mois auparavant; il en attendait des enfants que l'autre n'avait pu lui donner. Il désirait vivement que la jeune femme devînt mère, car il ne voulait pas être obligé d'en prendre une troisième. — Elles se disputent déjà, dit-il, assez toutes les deux; je ne puis faire de cadeau à l'une sans en faire à l'autre, ce qui me revient assez cher. — Il nous dit aussi que pour la première femme il avait était trompé, qu'il la croyait plus jeune et sans enfant. Bon pays pour les parents qui ont des filles laides à marier! La baronne lui demanda s'il avait au moins pu voir la seconde avant le mariage. — Oui, répondit-il, ma mère me l'a fait voir par un petit trou lorsqu'elle était à coudre, et elle m'a plu. — Nous trouvions son goût extraordinaire, car, à l'exception de ces yeux noirs,

Digitized by Google

qu'elles entourent toutes d'une épaisse couche de peinture ou *kohl*, elle n'était rien moins que jolie; à peine avait-elle ce que nous appelons en France la beauté du diable; petite, brunette, figure assez commune, ne reflétant aucune intelligence; elle soutenait difficilement la comparaison avec l'autre femme, qui paraissait se sentir une âme, sentiment assez rare, je crois, chez ces pauvres créatures dont la physionomie ne trahit que la timidité et la crainte.

La jeune mariée paraissait adorer son maître, qu'elle ne quittait pas des yeux. Elles étaient toutes deux assez bien mises et dans le même genre que celles que j'avais vues; la jeune seulement avait la tête couverte d'un bonnet, semblable au bonnet grec, auquel pendaient des deux côtés de la figure de grands bijoux en argent et pierreries. Les bijoux en or sont plus rares. Elles avaient toutes deux les pieds nus; la plus âgée nous servait et mettait ses babouches chaque fois qu'elle allait dehors, mais elle avait bien soin de les retirer aussitôt qu'elle rentrait dans la chambre. C'est, du reste, l'usage chez les Orientaux. Après la collation nous fûmes forcés de manger un pilao qu'ici on appelle *ach* (nourriture); c'est le seul mets qu'on serve aux étrangers. Naturellement il n'y avait pas d'assiettes, la baronne et moi nous mangeâmes dans le plat, mais on nous donna des cuillers; ces dames avaient les fourchettes de leur mère Ève. Mme A. pria Maximka de laisser manger ses femmes; la plus âgée apporta alors du pilao dans un plat un peu plus petit et, s'asseyant à côté de sa compagne, elles mangèrent chacune avec leurs trois doigts. Le mari même, plus au fait des usages russes, aurait volontiers mangé comme nous, n'étaient ses épouses qui lui eussent, paraît-il, immédiatement demandé d'un air de pudeur effarouchée : « Eh bien ! et tes doigts ? A quoi te servent-ils ? » C'est une grande marque d'estime que vous donne l'amphitryon de vous introduire les morceaux dans la bouche. Le comble de la faveur serait sans doute d'y fourrer la main tout entière. Heureusement Maximka, au fait de nos répugnances, n'eut pas cette idée; il se contenta de nous servir. Nous causâmes avec lui plus d'une heure, il nous fit voir sa belle-fille, jolie enfant, à peine âgée de quinze printemps, qui en nourrissait un autre de onze mois. Les bébés sont placés dans un berceau si étroit que les pauvres petits êtres ne peuvent faire un mouvement. A la naissance d'un garçon, toute la maison est en réjouissance, et les amis sont invités à prendre part à la fête; si c'est une fille, on ne se donne pas la peine de célébrer son arrivée dans cette vallée de larmes. Maximka nous dit aussi qu'il voudrait bien que sa première femme s'adonnât au commerce, mais celle-ci, paraît-il, ne s'en souciait nullement; car, ajoutait-il, elle était assez instruite pour tromper les clients. Chez les femmes, l'instruction est ici une chose bien rare; généralement elles savent à peine lire.

La baronne pria notre hôte de laisser venir sa première femme chez elle, mais,

Digitized by Google

malgré les plus vives instances, rien ne put l'y faire consentir. Il nous apprit que la femme ne sort jamais avec son mari. Quand elle se rend chez ses amies, un de ses parents ou un ami du mari vient la chercher; il la prend en croupe : à défaut d'un parent, un petit enfant les accompagne pour les surveiller. Comme on se trompe ! J'avais toujours cru, en voyant ces trois personnes sur un même cheval, que c'étaient

FEMMES TADJIQUES DANS LEUR INTÉRIEUR.

l'enfant, le père et la mère. Eh bien, non : c'était la femme, un ami et un petit voisin, qui ne sentait peut-être pas toute la portée, toute la signification de son rôle.

Jusqu'à l'âge de treize ans les garçons sont confiés aux femmes; plus tard on les retire de leurs mains. Pendant que nous étions à causer, une jolie et curieuse voisine s'enhardit à venir nous examiner jusque devant la porte; sans y penser, la baronne demanda à Maximka : « Quelle est donc cette jolie femme? » Mais lui, au lieu de la regarder, détourna la tête. La jeune curieuse, se voyant découverte, s'enfuit aussitôt. C'est, paraît-il, un péché de regarder une femme qui ne vous appartient pas. Nous restâmes encore quelques instants à causer, et nous repartîmes après avoir serré la main

Digitized by Google

à notre hôte ainsi qu'à ses femmes. Maximka nous reconduisit jusqu'à notre voiture en nous saluant jusqu'à terre et les bras croisés dévotement. Ces manières de saluer sont trop serviles pour être sincères; on sait fort bien d'ailleurs que ces hommes qui s'inclinent si bas seraient pour nous sans pitié si une révolte venait à éclater.

Pendant les dix jours que le général Abramoff resta à Samarkand, ce fut une continuité de fêtes, déjeuners, dîners, soupers, tantôt chez le général Ivanoff, tantôt chez M. S., chef du district de Samarkand.

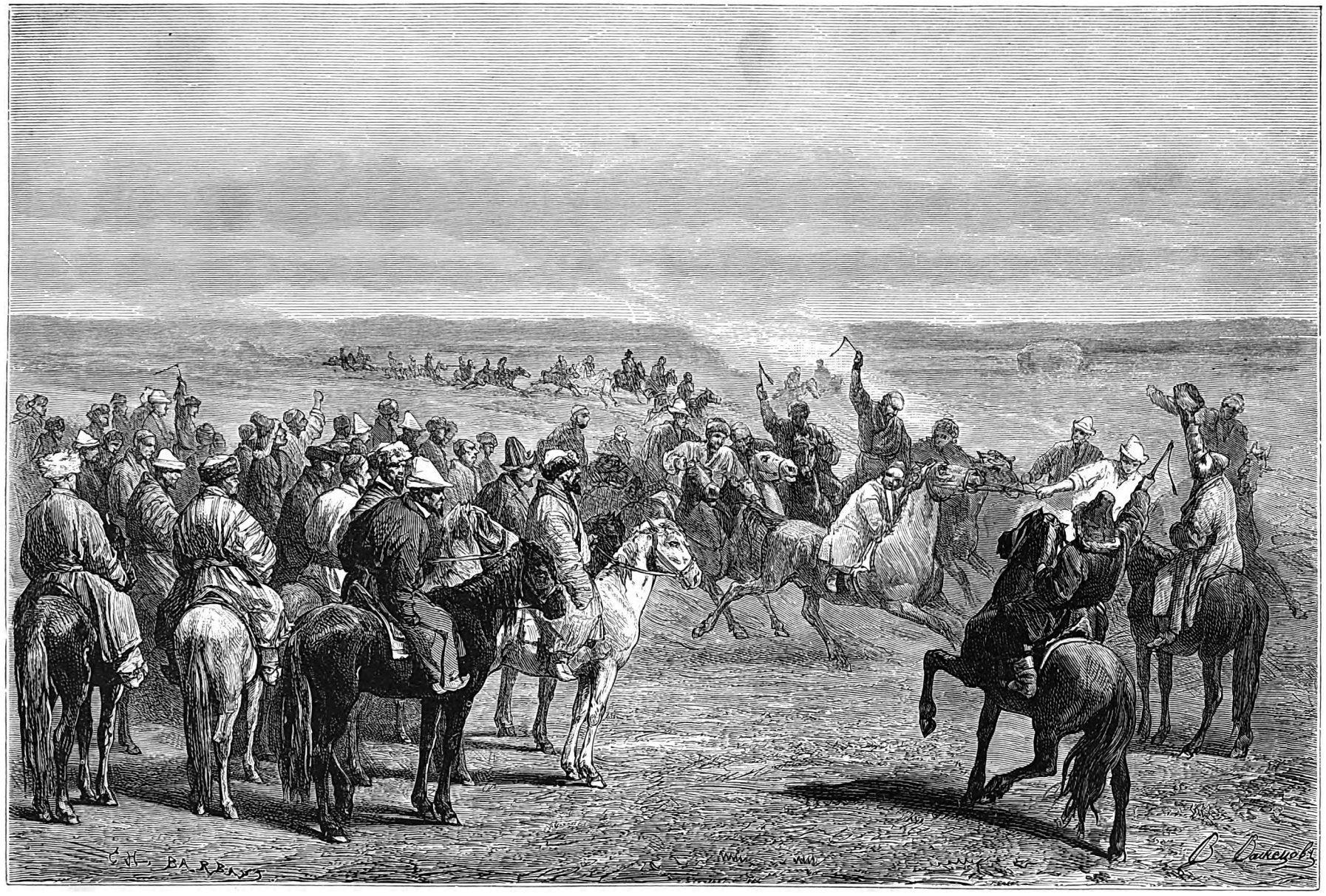
Le samedi, il y eut une course de chevaux à quatre heures. Nous nous y rendîmes par une belle route, mais la poussière et la chaleur commençaient à nous incommoder. Le champ de course est admirablement situé dans une vaste plaine bornée à droite par les montagnes, à gauche par un village sarte très pittoresquement bâti et d'un charmant effet, malgré ses maisons en terre.

Au milieu du champ de course, s'élevait une tente ornée de toutes sortes de drapeaux et au centre de laquelle était dressée une table chargée de victuailles; à gauche, sur une autre petite table, s'étalaient les prix. Dans le lointain, de beaux arbres reposaient la vue par leur verdure dont la fraîcheur était encore rehaussée par la teinte sombre des hautes montagnes dressant fièrement leurs cimes argentées. Je me rappelai que mon mari les avait parcourues il y avait à peine quelques jours, et cette idée me les faisait admirer encore davantage. Ces étroits passages, leurs précipices, avec leurs corniches et leurs balcons, leurs ponts tremblants et troués, tous ces dangers affrontés et surmontés se représentaient à mon imagination.

On eût dit, tant la foule était grande, que tous les Orientaux s'étaient donné rendez-vous sur le champ de course, les uns encore à cheval, les autres à terre près de leur monture; d'autres, nonchalamment couchés, attendaient le signal pour secouer cette torpeur que justifiait du reste l'ardeur des rayons solaires. Enfin, les deux généraux étant arrivés, le signal fut donné.

La première course était celle des officiers cosaques, la deuxième des sous-officiers, la troisième des simples soldats. Quoique les chevaux ne fussent pas spécialement entraînés pour cette fête, leur galop fut vraiment rapide; la piste était si bien disposée qu'on pouvait la suivre sans interruption : il n'arriva aucun accident, un seul cosaque fut jeté à bas de son cheval. A la fin de chaque course, le général Abramoff remettait au vainqueur la récompense, qui consistait en une coupe, une montre en or, etc. La quatrième course fut celle des amateurs; le cheval d'Abdour-Akhman, ex-khan de l'Afghanistan, arriva le premier. Une cinquième course fut réservée aux Sartes, que l'on fut obligé de répartir en trois ordres. Le nombre des concurrents causa néanmoins quelque confusion. Il y eut aussi des malentendus, car ces trois courses

Digitized by Google



COURSE DE CHEVAUX. (P. 236.)

Digitized by Google

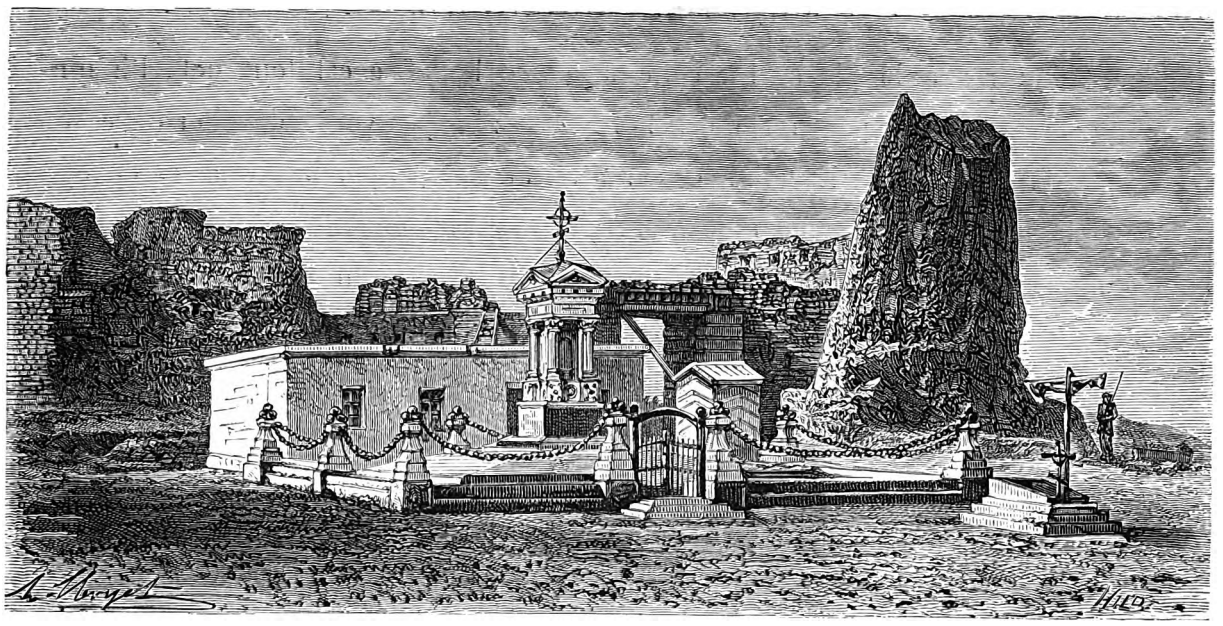
n'en faisaient qu'une au point de vue des récompenses ; on décerna donc les prix au groupe qui avait accompli le trajet dans le temps le plus court, mais ceux qui arrivèrent premiers dans les deux autres groupes ne purent jamais comprendre comment ils ne recevaient rien. En dépit des explications qu'on put leur donner, ils partirent avec un mécontentement que la vue des beaux kalats donnés à leurs concurrents n'était pas faite pour apaiser.

Au retour, la poussière était si épaisse que nos vêtements en étaient littéralement blancs.

Une jolie soirée, dans un jardin illuminé à *giorno*, par une belle nuit de printemps, termina, chez le baron A., la série des fêtes données au général Abramoff. Après les toasts adressés du fond du cœur à leur ancien chef, le baron en porta un en notre honneur, etc.; mon mari y répondit par un autre en l'honneur de l'hospitalité turkestane.

TENTES DES MONTAGNARDS A L'ENTRÉE DE LA HAUTE VALLÉE DU ZÉRAFCHÂN.

Digitized by Google



TOMBEAUX DES RUSSES A SAMARKAND (P. 240).

CHAPITRE XII BIS

DE SAMARKAND A TACHKEND

Cadeaux. — Comment les chevaux s'arrêtent en route. — Le khan pensionné. — Petits ruisseaux, grandes rivières. — Le Directeur de théâtre. — En pleine chaleur, mon Dieu ! — Une garniture de salon volante. — Réflexions dans une antichambre à propos de bêtes. — Fraises, melons, navets et carottes. — La bibliothèque. — L'opinion des nobles kachgars sur le travail. — Soirée. — Colère du schah. — Deux aphorismes du même. — Le général et le tigre... empaillé. — La question pluviale et fluviale. — Nous campons.

Le général Abramoff fit offrir à mon mari, par l'entremise de M. S., deux belles housses en velours rouge brodé d'or, ainsi qu'un harnais en cuir tout incrusté de turquoises, travail particulier aux Sartes. Les creux, au lieu d'être en émail, sont garnis de turquoises assujetties avec un mastic.

Une députation de l'émir de Boukhara, envoyée au colonel A., étant arrivée pendant notre séjour, j'eus occasion de voir les chevaux parés de ces ornements précieux que fait resplendir le chaud soleil d'Orient. Les députés offrirent de la part de l'émir des cafetans et un cheval ; le colonel leur donna en échange les cafetans qu'il avait reçus de la députation précédente, et ils partirent enchantés. Quant au cheval, qu'il avait reçu en cadeau, débarrassé de ses ornements, il fut vendu à peine 15 roubles.

Lorsque je racontai cette histoire au général Kauffmann, il m'assura que l'émir achetait de très beaux chevaux, mais que les envoyés les revendaient en route et en

Digitized by Google

achetaient d'autres à la place. De cette façon le bénéfice est tout net, l'homme a l'argent et le cheval n'a pas la route à faire. « Je n'ai pas voulu dévoiler cette supercherie à l'émir, ajouta Son Excellence, car il aurait fait couper la tête à ses envoyés. »

Avant de quitter Samarkand, mon mari apprit que les deux lévriers (*tazi*) qu'il avait achetés lui avaient été procurés par Abdour-Akhman, l'ex-khan d'Afghanistan que nous avions vu aux courses. Cet ancien khan vit à Samarkand d'un revenu annuel de 25 000 roubles sur la caisse du tzar. Après sa défaite, il avait demandé 200 000 roubles une fois pour toutes, mais la demande avait été trouvée exagérée ; peut-être aussi avait-on peur qu'il ne cherchât encore à soulever ses anciens sujets. Dans ce cas, l'économie eût été faite mal à propos : il aurait sans doute soulevé ses sujets, mais probablement contre les Anglais, et les Russes eussent bientôt regagné l'intérêt de leur argent. Voilà déjà dix ans qu'on lui paie cette pension, et il faudra la lui payer longtemps encore.

C'est un assez bel homme, fort et trapu, qui me faisait l'effet d'un hercule forain ; sa suite comptait des cavaliers d'une beauté remarquable. Cet ancien khan vit d'une manière assez piteuse, économisant le plus possible en vue d'une occasion de reconquérir son trône et faisant du trafic à tout propos. Il fit offrir à mon mari deux sabres d'une valeur très médiocre à des prix exorbitants.

Enfin, nous dûmes quitter nos hôtes et partîmes après de touchants adieux ; j'embrassai avec effusion la baronne en lui faisant promettre sa visite à Paris.

En traversant la forteresse, nous passâmes devant les tombeaux des Russes tués à la prise de Samarkand. A la première station après Samarkand nous fîmes la rencontre d'un ex-directeur de théâtre en voyage : les directeurs s'en vont comme les rois, dit la chanson. Celui-là venait de Sibérie ; il avait brûlé ses décors (par inadvertance, j'aime à le croire), et se transportait à Tachkend pour y populariser le grand art. Il apportait plusieurs plans réorganisateurs, de la bonne volonté et quelques quinquets. Ajoutez qu'il était compatriote de l'auteur des *Walkyries !* Tachkend l'accueillit à bras ouverts. On y avait voulu bâtir une Bourse, sous les portiques de laquelle se fussent réunis les marchands, à défaut de banquiers ; mais l'édifice avait compté sans ses hôtes, et personne ne s'y était réuni. C'est alors que notre Allemand fit son entrée ; il sauvait la situation. — « Des salles de théâtre ! Monsieur, des théâtres ! s'écria-t-on, mais nous en avons ! » Et on le mena à la Bourse. L'histoire est véridique : comment le pauvre diable se tira-t-il d'affaire : je l'ignore. Au moins a-t-il pu un instant se persuader qu'il a été réellement directeur d'un vrai théâtre à Tachkend.

Nous reprîmes donc la route que nous avions déjà parcourue, mais quelle différence ! il faisait une chaleur étouffante. Lorsque nous arrivâmes au Zérafchân, le fleuve n'avait pas atteint sa hauteur normale ; il était cependant beaucoup plus large

Digitized by Google

et beaucoup plus profond que la première fois. Tous les petits cours d'eau s'étaient grossis de la fonte des neiges. Le soir, malgré notre envie de continuer notre route pour éviter la chaleur, le temps était si noir que nous nous arrêtâmes à la station. Là, un médecin militaire qui se rendait à Samarkand nous apprit qu'il avait été arrêté vingt-deux jours par les eaux à Karaboutak (entre Orenbourg et Kazalinsk). Nous nous estimâmes alors heureux de n'avoir pas été retenus si longtemps. La station était très laide ; elle se composait d'une chambre que le docteur nous céda, sacrifice d'autant plus méritoire qu'il se condamnait à coucher dans sa tarantasse à la belle étoile. Le lendemain, les cours d'eau étaient considérablement enflés ; petits ruisseaux étaient devenus rivières, et, depuis notre accident, j'éprouvais toujours un sentiment de crainte en les passant, surtout la nuit.

J'eus un grand plaisir à revoir la porte de Tamerlan ; elle me sembla encore plus belle et plus grandiose ; cette fois je l'aperçus d'une hauteur qui dominait un vaste panorama où seules les deux pointes de rochers élevaient fièrement leurs têtes. Le ruisseau que M. de Ujfalvy avait franchi à cheval s'était, comme les autres, considérablement grossi ; il coulait ses ondes limpides avec un bruit qui rendait le spectacle plus imposant ; les aigles, calmes et fiers, volaient encore au-dessus de nous. Rien n'était changé que le temps qui, au lieu de se montrer dans toute la splendeur d'un beau jour, était sombre et couvert ; le soleil semblait, pour la première fois depuis bien longtemps, vouloir nous dérober sa vue ; nous n'avions garde de nous en plaindre, car les steppes, ces affreux steppes, que nous allions traverser, devaient être terribles sous l'ardeur brûlante de ses rayons. Mais notre joie fut de courte durée : à dix heures l'astre du jour fit son apparition et, triomphant des nuages, brilla de tout son éclat.

En ce moment nous entrions dans les plaines que nous avions quittées si verdoyantes. Hélas ! quel changement ! au lieu de cette verdure et de ces couleurs si fraîches et si variées, séduisante parure du printemps, une terre sèche et brûlée où de petites tiges rabougries semblaient demander grâce. De fait, la chaleur était suffocante et, pour comble de désagrément, notre voiture soulevait autour de nous un nuage de poussière qui nous desséchait la gorge. Des myriades de mouches nous donnaient la chasse. Vous comprendrez la souffrance de pauvres voyageurs à demi couchés dans une voiture où l'entassement des matelas et des oreillers augmente encore la chaleur. Le voyage devenait un véritable supplice, et un supplice dont nous ne prévoyions pas la fin. A chaque station on nous donnait le conseil d'aller voir à la suivante si on pourrait (au conditionnel !) nous recevoir. Celle-ci avait une chambre, mais c'était un trou ; la troisième, outre la chambre sacramentelle, avait une cuisine et une grande salle à manger, mais le tout désert et vide. Du moins pensions-nous dormir, mais des nuées

Digitized by Google

de mouches insupportables nous en empêchaient. Pour nous rafraîchir, on nous proposa du *qwas*, boisson russe, comme le cidre est la boisson normande et bretonne. Le *qwas* se fait avec du seigle et quelques plantes odorantes, telles que la menthe. Jusqu'alors cette boisson m'agréait peu; en ce moment elle nous parut un nectar. Elle a le mérite d'être rafraîchissante.

Il faisait encore bien chaud quand nous nous décidâmes à nous remettre en chemin, mais nous avions l'espoir que le soir la chaleur diminuerait. En effet, après deux heures de supplice, le soleil s'était couché, et lorsque nous arrivâmes à Maleskaïa, petit fortin, la température était très supportable. Nos chevaux changés, nous nous remîmes en route. Il fallut traverser le Syr-Daria, et j'aurais voulu qu'il fît encore assez jour, pour effectuer cette opération; cependant, malgré toute notre diligence, il faisait nuit noire quand la rivière nous arrêta. Notre yémchik héla le bac qui devait nous transporter, et, quelques minutes après, la lueur d'une petite lanterne et le battement des rames nous annonça qu'on venait à notre rencontre. Ce second passage fut plus pittoresque que le premier; la nuit le fleuve nous paraissait plus imposant, ses eaux roulaient sombres et lugubres, et nos chiens, que l'approche de la lanterne avait effrayés, aboyaient avec fureur. La traversée nous parut plus lente; peut-être ceux qui nous conduisaient prenaient-ils dans la nuit plus de précautions. Le fleuve ayant débordé, nous fûmes quelque temps pour trouver un bon attérrissage; enfin nous pûmes sauter dans un terrain qui n'était pas trop détrempé. On remit les chevaux à la voiture, et une heure plus tard nous étions à Tchinaz. Nous voulions continuer notre route, mais nous étions fatigués, et comme nous avions grand'faim, n'ayant rien pris depuis cinq heures du matin, et que le chef de poste nous offrait des œufs et du lait, nous profitâmes de cette rare bonne fortune, non sans regretter qu'on ne nous servît pas aussi la poule qui pondait si bien.

Quand nous nous fûmes réconfortés, on étendit nos matelas sur les divans en cuir et nous goûtâmes quelque repos. Quoique Tchinaz soit, paraît-il, la patrie des scorpions, je n'en ai pas vu un seul.

A quatre heures du matin nous repartions, laissant enfin les steppes derrière nous : le chemin, dont nous connaissions déjà les ornières, ne nous fit grâce d'aucun de ses charmes. Par une ironie du sort, le soleil, qui cette fois ne nous aurait pas gênés, ne daigna pas se montrer. A la station appelée Vieux-Tachkend (Stari Tachkend), je fis remarquer à mon mari une jeune femme kirghise vraiment fort jolie, brune et bien faite, au visage agréable, quoiqu'il fût carré; elle se laissa très complaisamment contempler par mon mari, qui s'était approché d'elle pour la mieux voir. Elle était à la porte d'un jardin, à quelques pas de sa kibitka, à l'entrée de laquelle elle alla s'asseoir en travaillant après s'être laissé

Digitized by Google

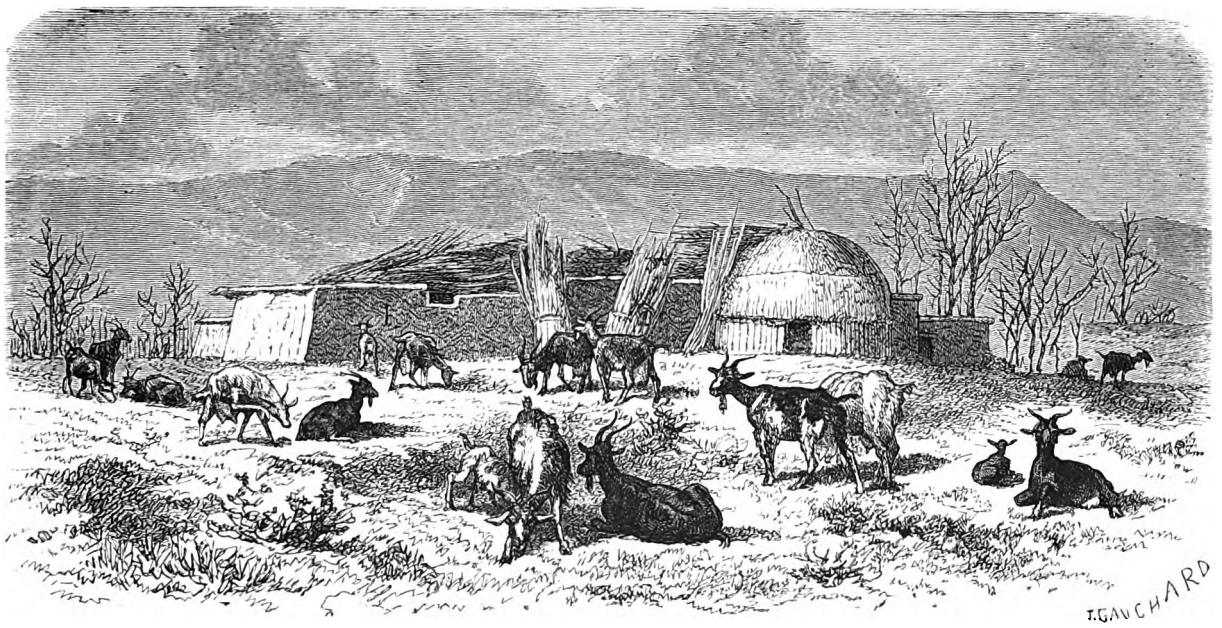
KIRGHISES PAUVRES ET RICHES. (P. 215.)

Digitized by Google

admirer. Je fis réflexion que les femmes étaient partout les mêmes, et que les moins coquettes l'étaient toujours un peu. La jeune fille que nous admirions appartenait sans doute à une famille riche. Les Kirghises riches se distinguent d'ailleurs par leur costume des Kirghises pauvres. Enfin, à dix heures du matin, nous étions de retour à Tachkend.

Nous reprîmes nos anciennes habitudes, mais beaucoup de nos connaissances étaient en villégiature, car dans les environs de la ville les Russes se sont bâti des *datcha* ou villas d'été. Il y a là trois degrés de chaleur de moins, et on y est à l'abri de cette poussière qui rend Tachkend insupportable, surtout à l'heure où, les bestiaux rentrant à l'étable, la ville est comme enveloppée dans un brouillard.

Je vis là une étrange garniture de salon : de jolies hirondelles avaient fait leurs nids



HABITATIONS D'HIVER KIRGHISES PRÈS DE TCHINAZ.

dans les corniches aux quatre coins de la pièce de réception de madame de K... Ces gracieuses petites bêtes ne s'effrayaient en aucune façon de notre présence et voltigeaient, comme chez elles, du salon au jardin et réciproquement. Cette scène était vraiment originale; jamais je n'aurais rêvé semblable ornementation pour les angles d'un salon. Par ce petit détail on peut voir combien les bêtes sont ici familières. Il est vrai que l'exubérance de vie animale est surprenante; on trouve une diversité d'animaux et surtout un fourmillement d'insectes vraiment incroyables : heureusement que, à part quelques espèces nuisibles, scorpions, phalangides et tarentules, les bêtes paraissent ici beaucoup plus douces que chez nous. Les chevaux eux-mêmes ne sont pas rétifs; je n'en ai jamais vu s'emballer : ce sont pourtant de beaux étalons, mais leur docilité est surprenante.

Digitized by Google

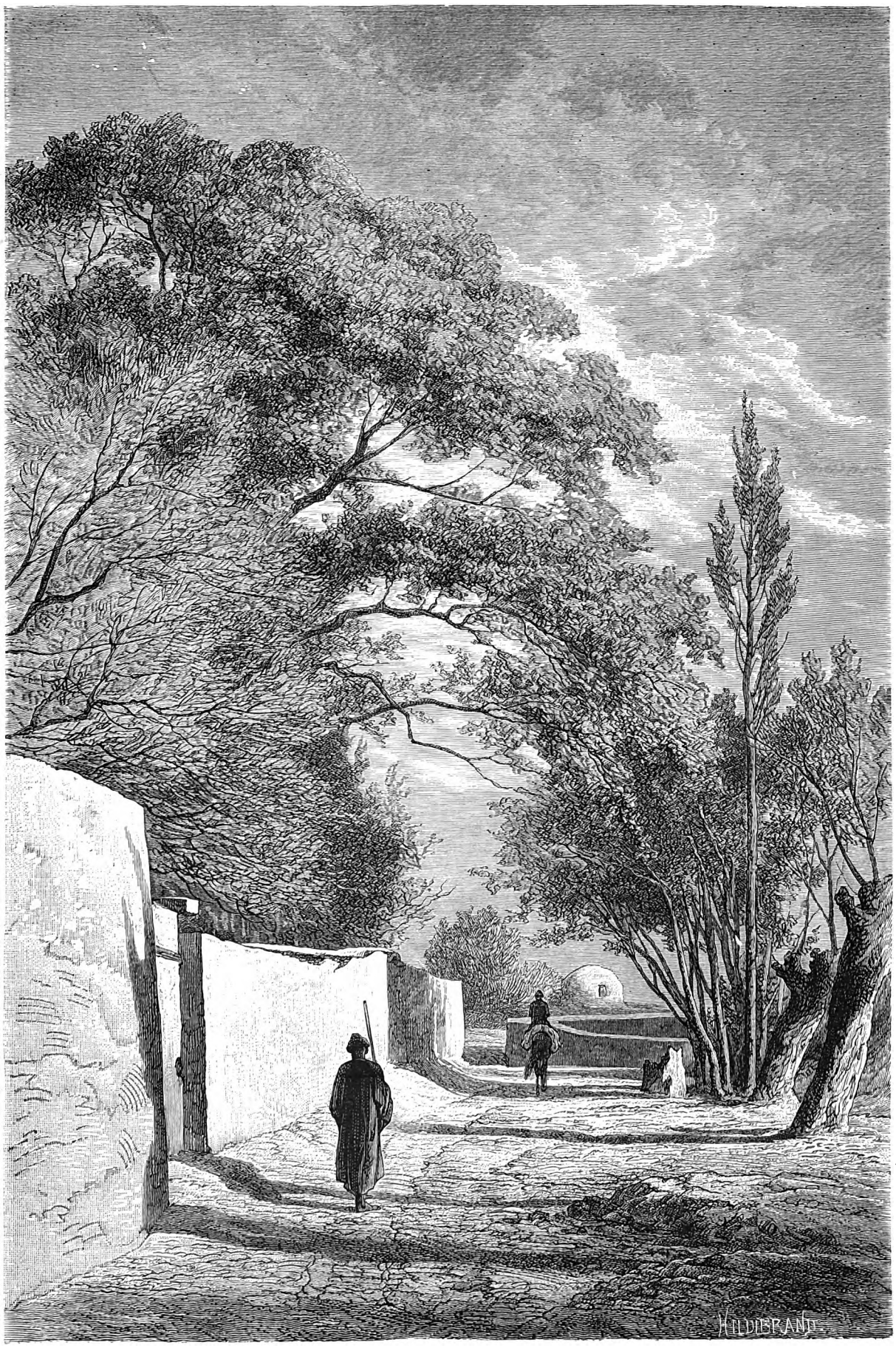
C'est bien un étalon que, écuyère novice, j'ai eu ici pour monture; je n'avais, pour le conduire, qu'un simple bridon, autant dire qu'il était en liberté. La jolie bête ne s'est jamais avisée de se rebiffer contre les pressions de ma main inexpérimentée. Les musulmans se croiraient déshonorés s'ils montaient les juments, qu'ils destinent à la reproduction : cette considération qu'ils témoignent à la maternité chevaline s'étendra peut-être à leurs femmes. Étrange contraste que la cruauté de ces hommes si doux pour leurs chevaux.

Il est vrai que les chiens sont méprisés, comme toutes les bêtes qui se chargent de débarrasser la voirie dans les pays orientaux. Une seule espèce fait exception, c'est celle des chiens turcomans ou *tazi* (lévriers), qu'on emploie pour la chasse. Pourtant je n'ai jamais vu un indigène caresser cet animal et lui donner à manger avec la main.

Les Russes ont importé quelques porcs; ils sont encore relativement peu nombreux et n'osent pas se montrer dans l'intérieur de la ville. Nous les rencontrions en montant à cheval le soir dans les faubourgs.

Mais me voici bien loin des jolies hirondelles aux ailes bleues qui apportent le bonheur dans les maisons où elles nichent, et encore plus loin de madame de K..., qui ne s'est pas fait attendre aussi longtemps que mes réflexions sur les animaux pourraient le faire croire à mes lectrices. Elle était arrivée presque aussitôt, s'informa gracieusement de notre voyage et, quand l'heure du dîner approcha (nous devions dîner chez le gouverneur général), elle nous fit descendre, tout en causant, dans un sentier qui conduisait au parc du gouverneur. Le repas fut servi sous une galerie intérieure qui entourait toute la maison, formant un beau salon d'été où s'élevait un karagatche splendide. Le général avait trouvé cet aménagement tout prêt en achetant le terrain, et il s'était arrangé de manière à en faire un des plus beaux ornements de son salon d'été. Le jardin de sa datcha, bien dessiné, était l'œuvre du maître lui-même et attestait son bon goût; une belle allée conduisait à l'entrée de la galerie, et devant le salon s'épanouissaient des corbeilles de fleurs de toutes couleurs, fleurs importées, car dans les jardins indigènes je n'en ai jamais vu de semblables. De beaux lauriers-roses cachaient une cascade dont la chute harmonieuse caressait nos oreilles; les eaux tombaient dans un grand bassin qui lui-même se déversait en une infinité de petits ruisseaux chargés de promener la fraîcheur dans tout le jardin. Un peu au fond, un lac entouré de verts gazons, de pelouses ondulées: une montagne en miniature permettait d'admirer l'onde frémissante qui baignait ses pieds. Tout près, un semblant de presqu'île rompait la monotonie du lac. On descendait ensuite une terrasse pour se trouver au milieu d'un pêle-mêle d'allées qui, par de nombreux détours, nous conduisirent à une grande cage armée de solides barreaux de fer qui la séparaient par le milieu. Il y avait là deux superbes tigres. Je ne prétendrai

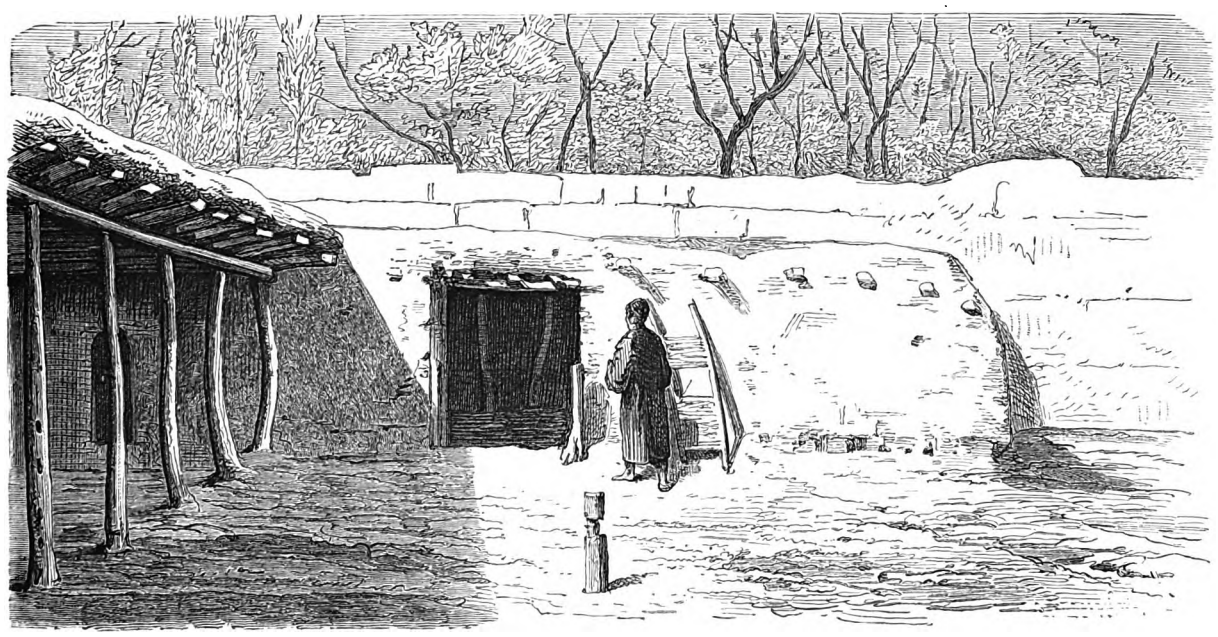
Digitized by Google



UNE VUE DU TACHKEND SARTE (P. 250.)

Digitized by Google

pas qu'ils fussent apprivoisés. Le plus jeune, âgé seulement de quelques mois, entrait en fureur dès qu'on approchait de ses barreaux; l'autre paraissait plus doux et se laissait caresser par le général Kauffmann. J'eus bien envie d'en faire autant, mais.... un grognement me fit reculer. Le gouverneur les avait acquis tout jeunes; le plus âgé avait les reins cassés. A côté, dans le même endroit, un condor était attaché par une chaîne à un énorme morceau de bois qu'il finissait cependant par soulever, tant sa force était grande; le pauvre animal semblait dévoré d'un profond ennui. Enfin, le gouverneur, tout en causant, nous montra tous les aménagements de sa ravissante maison de campagne. Il avait de superbes chevaux; l'un d'eux avait le poil ras comme un pachyderme.



COUR D'UNE MAISON AU TACHKEND SARTE. (P. 250.)

Le gouverneur général a fait importer des arbres de France, ainsi que des fraises, inconnues jusqu'alors dans l'Asie centrale; elles deviennent tout aussi grosses et aussi bonnes que les nôtres; les petites fraises des bois promettent de s'acclimater très bien, mais elles sont encore peu nombreuses. Les bons melons de Samarkand, que Tamerlan aimait tant, ont fait leur apparition à Tachkend; il me parut que leur réputation n'était pas surfaite; ils sont sucrés et très fondants. Le général me fit goûter des cerises dont les arbres avaient été greffés; elles étaient d'une douceur peu commune ici, car celles que j'avais goûtées jusqu'à présent à Tachkend étaient non seulement acides, mais encore amères. Les légumes de notre pays viendraient très bien, du reste, dans cette terre; le potager du gouverneur en est une preuve irrécusable. Les indigènes, qui ont constaté le goût prononcé des Russes pour les concombres, cultivent ces cucurbitacées avec

Digitized by Google

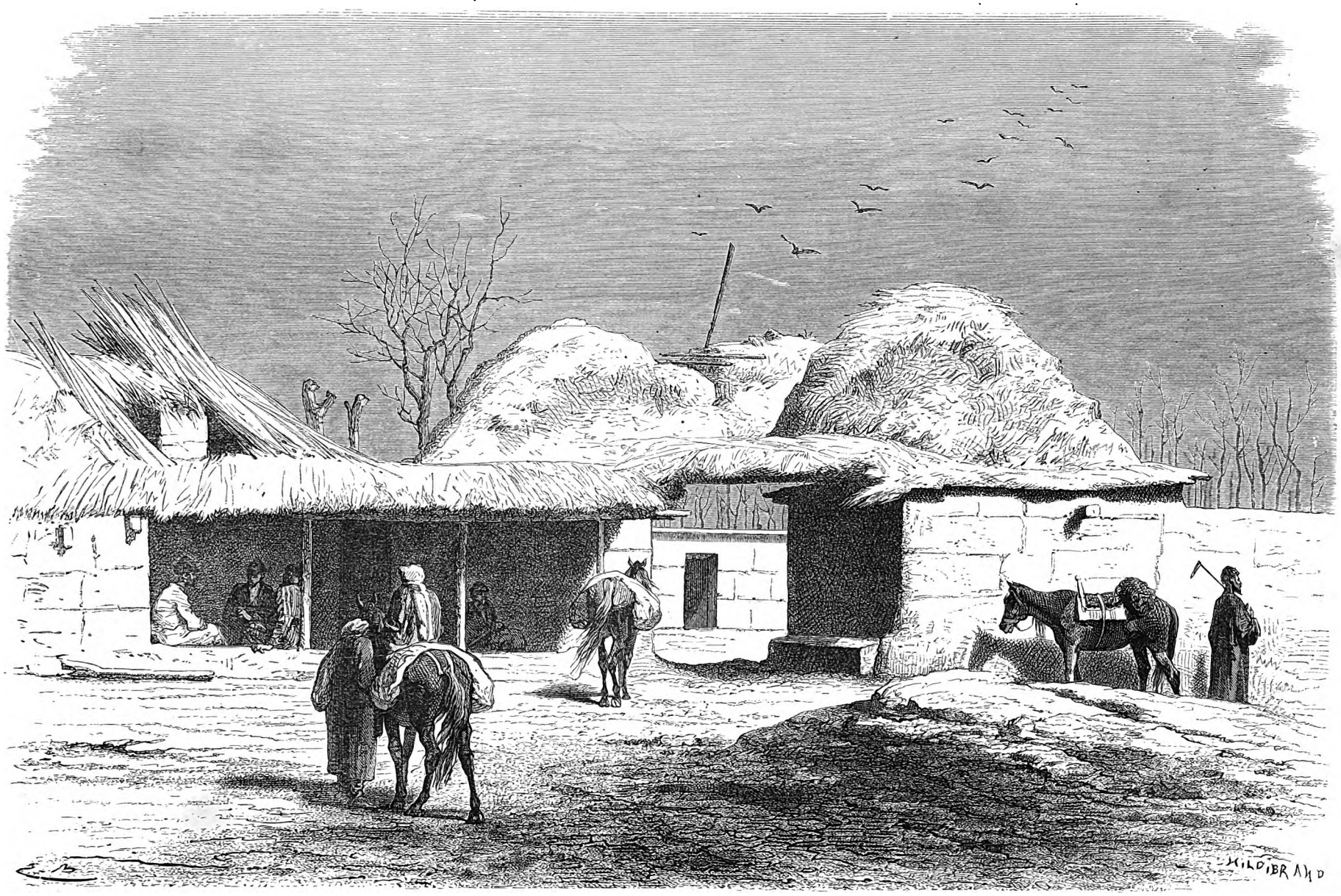
bonheur; on en trouve des champs énormes autour de Tachkend; leur couleur verte y alterne avec les couleurs jaune et rouge des navets et des carottes.

Nous profitâmes de notre séjour prolongé à Tachkend pour faire de nombreuses excursions dans les rues sales et tortueuses du Tachkend sarte.

Quelque temps après notre retour de Samarkand, mon mari fut invité, grâce à notre ami M. Weinberg, à assister à la cérémonie de la circoncision du plus jeune fils de l'ex-khan de Khokand, Khoudaïar. Le second fils du khan, Mohamed-Azim-Bey, reçut les invités à la porte de sa modeste demeure et les conduisit dans une pièce assez simple où l'on avait servi du thé et des gâteaux de toute espèce. Là se trouvait aussi Mirza-Hakim, ancien ambassadeur du Khokand près du gouverneur général, aujourd'hui conseiller d'État actuel au service de la Russie et attaché à la personne du général Kauffmann. Il y avait quatre chaises, pour M. Weinberg, Mirza-Hakim, Mohamed-Azim-Bey et mon mari. Plusieurs Sartes de condition se mirent sur des tapis à quelques pas de la table. Dans une pièce contiguë, deux vieux Sartes jouaient aux échecs, entourés de plusieurs jeunes gens qui paraissaient fort attentifs aux péripéties du jeu. Le prince Mohamed-Azim-Bey est petit, trapu et très basané, il a de grands beaux yeux, malheureusement dénués de franchise. Il portait, sous un cafetan simple en soie à ramage, une ceinture incrustée de turquoises vraiment superbes, débris de ses anciennes richesses. Chaque fois que M. Weinberg lui adressa la parole, il se leva et s'inclina avec servilité. On servit un plat de mouton haché apprêté avec beaucoup de graisse et force oignons, ensuite un pilao avec des morceaux de mouton aussi très gras. Mirza-Hakim avait apporté du champagne, qu'il offrit aux invités, et Mohamed-Azim-Bey en but un verre. Les joueurs d'échecs et quelques spectateurs mangèrent dans un plat, se servant de leurs mains et se fourrant, en signe d'amitié ou de faveur, un morceau dans la bouche l'un de l'autre. Avant de partir, on fit circuler le tchilim, pipe nationale sarte; il y avait aussi des cigarettes sur la table. En sortant, mon mari aperçut l'enfant auquel on venait de faire subir l'opé-

GARÇON SARTE.

Digitized by Google



UNE RUE DANS LE TACHKEND SARTE.

Digitized by Google

ration : c'était un petit garçon fort gentil de six à sept ans. Quant à la cérémonie elle-même, on n'en laissa rien voir aux invités.

La bibliothèque que Tachkend possède, grâce à l'initiative du gouverneur général, est vraiment très bien montée; on y trouve des volumes imprimés dans toutes les langues. Les romans de Balzac m'y ont quelquefois fait passer des moments bien agréables; sous ce soleil brûlant, ils me faisaient retrouver le climat tempéré de la France. Le musée ethnographique, de son côté, me procura l'occasion d'observer plus souvent et de plus près des sujets que je n'aurais pu voir qu'imparfaitement.

En visite chez le gouverneur, j'y rencontrai l'envoyé de Kachgar, qui fut reçu en audience; ces messieurs occupaient le salon d'été. Le général nous fit servir le samovar avec des sucreries, et me dit : — Vous voyez, Madame, que je les reçois un peu à la légère; l'empereur les a si bien accueillis à Saint-Pétersbourg qu'ils s'imagineraient être des personnages très importants si je n'y mettais bon ordre.

En effet, les Orientaux, très fiers et très orgueilleux, considèrent les chrétiens comme des chiens et les traiteraient en conséquence, si on n'y prenait garde.

« L'envoyé de l'ancien bey de Schahrisebbs, nous dit le général, vint un jour chez moi; j'étais en train de signer des ordres; je le priai de m'excuser, car il devait savoir ce que sont des ordres urgents et qu'on ne peut différer. — Oh ! fit-il, je n'ai jamais fait pareille besogne, je suis trop grand seigneur pour cela : c'est l'affaire de mes *mirza* (secrétaires). » Cette réponse peint l'orgueilleuse ignorance de ce peuple et explique sa décadence. Cet homme si dédaigneux est maintenant au service de la Russie; il se résigne à expédier des dépêches en russe, mais jamais dans sa propre langue.

Je demandai à Son Excellence où je pourrais me procurer deux armoires. Elle me répondit : « Je ne sais s'il y en a; mais, du moment que vous le désirez, Madame, il faudra bien en trouver. »

Le lendemain même, ces deux objets me furent apportés de sa part; je leur fis un joyeux accueil, tout à fait digne d'un enfant. Sans être d'un bois très précieux, elles étaient fort bien conditionnées, avec des tiroirs se tirant de face. Je me mis tout de suite à y entasser notre garde-robe qu'il m'avait fallu jusqu'alors déballer et remballer dans nos caisses, exercice pénible et agaçant auquel j'étais condamnée à tout propos.

Il y eut aussi une très jolie soirée à l'occasion du jour de naissance du général; tout le jardin fut éclairé à *giorno*, et je pus voir réunies toutes les personnes distinguées de Tachkend. Un seul indigène, avec son cafetan, assistait à cette fête intime; les notabilités sartes ne sont invitées qu'aux soirées officielles. Mirza-Hakim et sa femme font partie de la société russe et se trouvaient là. Je les ai vus bien souvent chez M. Weinberg. La

Digitized by Google

femme était habillée à l'européenne et possédait, sans flatterie, le plus bel équipage de la ville, mais elle était si peu faite pour ces splendeurs qu'un jour, en me reconduisant dans sa voiture, elle me tint, par peur de verser, la main très fortement pendant tout le trajet. Son mari avait le titre de général ou quelque distinction équivalente ; tous deux parlaient très bien le russe.

La soirée fut très belle et très animée ; on se promenait, aux sons de la musique militaire, dans les pittoresques allées de la terrasse dont les massifs de fleurs étaient rehaussés par l'illumination. L'orchestre, en exécutant l'air des *Pompiers de Nanterre*, me causa une étrange surprise ; cet air, auquel à Paris je n'avais prêté aucune attention, me parut ravissant, car il me transportait par la pensée dans ma ville natale et me laissa croire un instant que je me promenais dans les Champs-Élysées par une belle nuit d'été. O prestige de la musique, ô mon Paris ! quelle fascination tu exerces à distance sur tes enfants ! O ville unique, dont les perfections s'accusent à mesure qu'on s'en éloigne ! Ville infernale, dit-on, où l'on n'a pas un moment à soi, où la vie se mène à la vapeur, où il faut aller, venir, sans une minute pour reprendre haleine, au milieu d'un tourbillon de pensées, d'affaires, d'agitations, d'événements, qui vous prennent sans qu'on ait le temps de se reconnaître, dont on souhaite parfois être à cent lieues, me voici séparée de toi non pas de cent lieues, mais d'un millier de lieues, et plus tu t'éloignes, plus je te regrette.

Cependant, l'amabilité de Mme Weinberg, assise près de moi, mit fin à mes réflexions, et, la conversation s'animant, j'oubliai Paris et ses charmes pour m'abandonner aux plaisirs du moment. Sous ce beau ciel étoilé de l'Orient, nous restâmes deux heures à causer. Mme Weinberg me parla de la Perse, qu'elle avait habitée douze ans, où elle s'était familiarisée avec les mœurs, les usages, la langue, et même la littérature de ce beau pays. Sur ces entrefaites, son mari survint, et, voyant que je m'intéressais à ces récits, il me raconta l'anecdote suivante qui me divertit beaucoup.

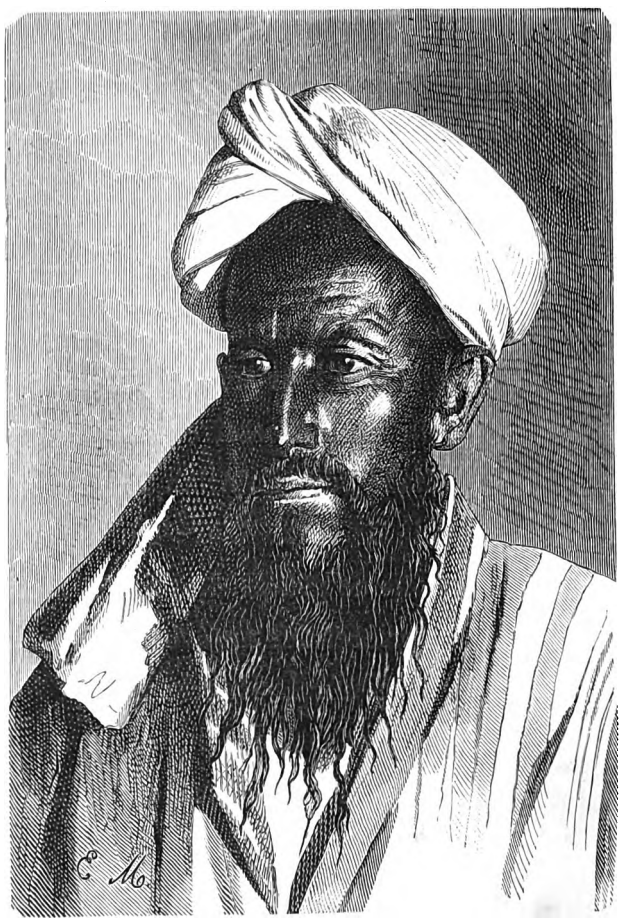
« M. de Gobineau, dit-il, ambassadeur de France à Téhéran, était très bien en cour. Lorsqu'il fut remplacé, il revint en France et s'empressa d'écrire un livre intitulé *De la Philosophie et des Religions de l'Asie centrale*. Il dévoilait dans son ouvrage les mystères du harem, auxquels il se disait initié. Cette indiscrétion mit en fureur le schah : « — Comment, s'écria-t-il, après l'avoir comblé de gracieusetés, me jouer un pareil « tour ! » Il manda sur-le-champ son premier ministre, pour tirer vengeance de cette ingratitude. Faire enfermer l'auteur était chose difficile, l'indiscret était en France et ne reviendrait probablement pas se faire prendre. « Il y aurait peut-être un moyen de le « punir, Sire, suggéra le premier ministre. — Et lequel ? — Que Sa Hautesse lui intente « un procès en diffamation. — Parfait ! s'écrie le schah, faisons-lui un procès. Mais

Digitized by Google

« comment faut-il s'y prendre ? — Il faut choisir un avocat de premier ordre. — C'est « cela, prenons un avocat ; mais il faudra le payer sans doute ? — Certainement, Votre « Hautesse, il faudra le payer. — Eh bien, que donnerons-nous à cet homme ? — Une « bagatelle, Votre Hautesse, environ cent ou deux cent mille francs. — Hé ! fit le schah « dont la colère s'éteignit à l'instant même, ne faisons pas de procès. »

Puisque ce pauvre schah est sur la sellette, ne faisons pas attendre la seconde anecdote.

C'était pendant son premier voyage en Occident ; l'empereur de toutes les Russies donnait un bal en son honneur, et, comme de juste, hommes et femmes étaient en toilette de gala. Une dame de la cour, entre deux âges, étalait majestueusement des charmes mûris par un commencement d'automne, lorsque le schah s'arrêta devant elle et dit en français avec une concision qui manque à un trop grand nombre de nos littérateurs : « Vieille, laide, pourquoi nue ?... »



DEMI-KIRGHISE, DEMI-SARTE.

Malgré toutes ces charmantes histoires, il fallut se séparer ; nous allâmes saluer le gouverneur qui, quoique indisposé, recevait son monde avec une parfaite courtoisie. En sortant, j'admirai sur la galerie un tigre empaillé d'une grandeur énorme ; un Kirghise avait tué ce fauve avec un de ces fusils dont j'ai fait la description ; il fallait qu'il fût un excellent tireur, car la balle avait frappé juste entre les deux yeux, et l'animal était mort sur le coup ; on voyait la trace du projectile. La bête avait été empaillée à Tachkend même par un Cosaque ; le crâne et la mâchoire avaient été conservés. La pose était si naturelle que M. X..., en gravissant pour la première fois ce perron, avait reculé d'épouvante, se croyant face à face avec un terrible intrus.

Le général Kauffmann nous raconta qu'un Kirghise, furieux de ce qu'un tigre lui avait volé un mouton, s'était armé d'une hache et était allé se poster dans les marécages ; là il tua la bête d'un seul coup. Le gouverneur le récompensa avec honneur d'avoir délivré la contrée de ce redoutable ennemi.

Digitized by Google

En attendant notre départ pour le Ferghânah, mon mari mit en ordre les notes de son voyage à Samarkand ; moi, avec l'aide du Cosaque que le gouverneur avait bien voulu attacher à notre service, j'emballai sept grandes caisses que nous expédiâmes au ministère, car d'emballeur point !... Ne sachant pas que l'on fonderait un musée spécial ethnographique, je mêlai aux spécimens d'ethnographie ces belles briques que nous avions pu nous procurer dans les mosquées de Samarkand. Je les considérais comme très précieuses, car à Saint-Pétersbourg on avait voulu vendre à M. de Ujfalvy 300 roubles un fragment trois fois moins grand que ceux que nous rapportions. Combien ceux-ci seraient plus beaux s'ils pouvaient arriver sans accident ! Aussi les emballai-je avec un soin tout particulier, les tamponnant peut-être de beaucoup plus de foin qu'il n'aurait fallu. Le temps se prêtait à cette expédition ; les grandes chaleurs n'étaient pas encore venues et l'on n'était pas forcé de reculer le transport jusqu'à l'hiver.

Jamais, depuis la conquête du Turkestan, le mois de mai ne s'était, comme cette année, montré orageux et pluvieux. Son Excellence prétendait que j'avais influencé le climat. Les Sartes étaient désolés, car leur système d'irrigation leur permet de se passer de l'eau du ciel, qui leur semblait désastreuse ; au contraire, les Kirghises, qui habitent des steppes, en sont excessivement désireux ; à cette époque, ils font dire des prières par leurs mollahs pour qu'Allah leur envoie cette bénédiction, et cette année ils étaient exaucés au delà de leurs vœux ; leur ravissement était au comble, aussi continuèrent-ils à prier en actions de grâces. Les Sartes furieux demandèrent au gouverneur de Tachkend d'interdire les prières des mollahs kirghises. Éconduits, ils menacèrent d'aller se plaindre au gouverneur général. Heureusement les pluies cessèrent, les chaleurs vinrent et le soleil brûlant nous inonda de ses rayons. Pour moi, que cette chaleur accablait, j'étais du côté des Kirghises. Le premier orage qui vint tempérer l'excessive chaleur m'avait ravie ; pas d'éclairs, le tonnerre grondait au loin sans discontinuité, non pas avec ces éclats formidables qui nous épouvantent parfois, mais avec un rugissement sourd comme celui d'un fauve dépaysé. Il n'en amenait pas moins cette pluie d'averse à laquelle j'aspirais depuis si longtemps. Le poisson qui rentre dans les eaux vives ne respire pas avec plus de plaisir que je n'en éprouvais à humer cet air rafraîchissant.

La chaleur allait prendre sa revanche et devenir terrible.

Bien que notre séjour à Tachkend touchât à sa fin, car mon mari avait terminé ses travaux, nous nous décidâmes à nous abriter sous une kibitka. C'est un genre d'habitation très usité dans ces contrées, où l'on passe le jour dans sa maison et la nuit sous une tente. La kibitka étant, paraît-il, l'idéal de la tente, nous en louâmes une qui fut dressée dans le jardin d'un de nos hôtes. Nous voilà donc installés comme les indigènes, couchant sous un toit rond, dans nos petits lits de fer, avec une petite table de toilette.

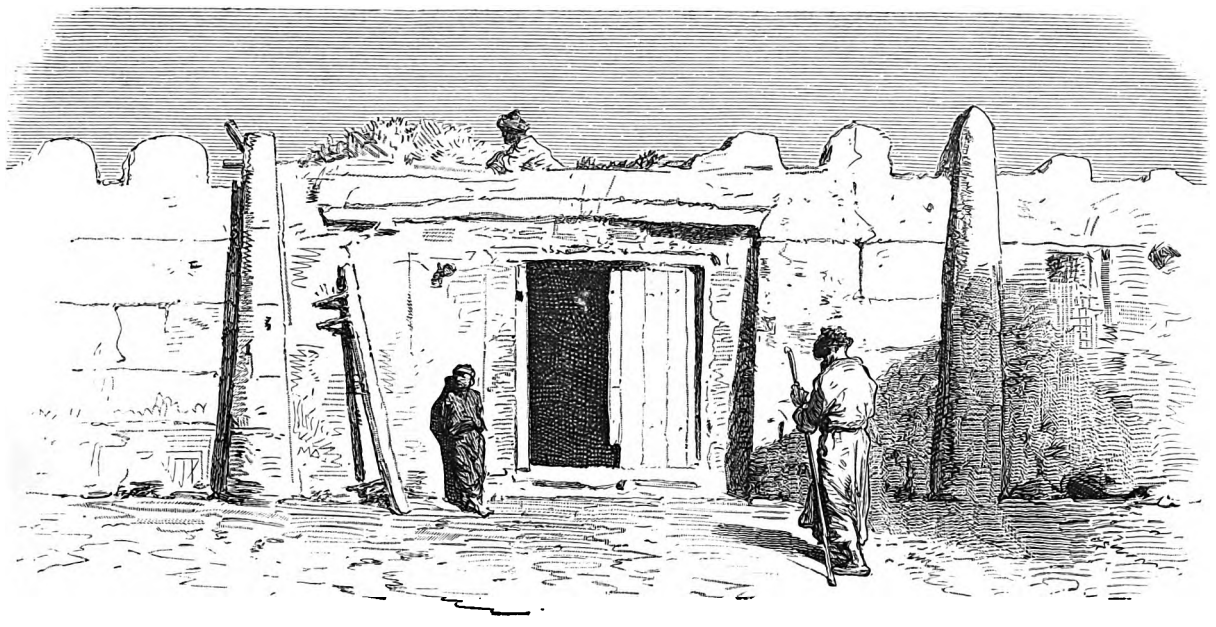
Digitized by Google

Nos effets sont pendus au treillage en bois; le bureau de mon mari, le canapé, les armoires, les chaises, la table à manger, dispersés dans les allées du jardin, sous des arbres jeunes encore, mais si rapprochés, qu'ils forment un rideau impénétrable aux rayons du soleil. Toutes ces allées étaient entrecoupées d'ariques formant autant de petits ruisseaux qu'on était obligé de traverser pour aller de côté et d'autre. Le soir, lorsque la lune n'était pas encore levée, il fallait l'attention d'un aveugle pour ne pas tomber dans quelque bain imprévu, mais l'accident n'était que comique.

La première nuit que nous couchâmes sous notre kibitka, nous nous ressentîmes de la fraîcheur : question d'habitude, car au bout de quelques jours nous y étions faits aussi bien qu'à l'odeur désagréable qu'exhale souvent le kachma qui couvre la tente. Ces inconvénients sont si peu sensibles, que les Kirghises propriétaires délaissent leurs maisons pour retourner à leur primitive demeure. Nous vivions donc en plein air, tout comme les indigènes et leurs troupeaux, recevant nos visites, dînant et déjeunant sous les arbres. La chaleur était si grande, que ce genre de vie ne présentait aucun inconvénient, et, Dieu merci, jusqu'à notre départ pour le Ferghânah, nous n'eûmes ni fièvre, ni rhume, ni aucune altération de santé. La veille de ce départ, nous allâmes dîner chez le gouverneur et passer la soirée chez madame de K., où toute la société nous souhaita un bon et heureux voyage.

VIEUX SARTE.

Digitized by Google



UNE MAISON A PSKEND.

CHAPITRE XIII

LE FERGHANAH

Pskend. — Yakoub-Beg et ses certificats. — Où il est traité des melons et des femmes musulmanes. — Kastakos. — Makhram. — Le Syr-Daria. — Voyage désagréable. — Khokand. — Si nous trouvons la ville superbe, nous n'y trouvons pas à manger. — La monnaie du pays; nous n'en abusons pas. — Le palais du khan et son pavillon rose. — La forteresse. — Une page d'histoire. — Précautions russes. — Ce que les vainqueurs auraient dû exiger. — Ce que les vaincus regrettent. — On repart.

Le dimanche 1er juillet eut lieu le départ de Tachkend pour une expédition concertée entre le général Kauffmann et M. de Ujfalvy. Nous étions accompagnés de deux savants : un professeur au progymnase, collège de Tachkend, M. Müller, qui parlait très convenablement le français; un jeune homme, également professeur au collège, M. G., qui parlait fort bien l'allemand, langue familière à M. de Ujfalvy. Un *pérévotchik* ou drogman, d'origine tatare, avait été engagé par mon mari; il parlait le russe ainsi que la langue des habitants avec lesquels nous allions nous trouver en contact; il portait le nom de Abdoullah. Nous emmenions aussi notre fidèle Féodorof, ce Cosaque que nous avait donné le général Kauffmann, soldat précieux à tous égards; quoiqu'il ne parlât que sa langue maternelle, nous nous entendions assez bien, car l'intelligence des soldats russes est telle, qu'ils comprennent à demi-mot.

Nous nous mîmes en route le soir, comptant voyager de nuit; mais il fallut s'arrêter

Digitized by Google

à la première station. Notre cave portative avait, plus que nous, souffert des cahots ; elle répandait son liquide le long de la route, qui ne lui savait aucun gré de cet arrosage si coûteux. Il fallut ouvrir la caisse et constater tristement le dommage. Je me repentis de n'avoir pas moi-même emballé les bouteilles, et, pour pénitence, mettant, comme on dit vulgairement en France, la main à la pâte, je fis ce que j'aurais dû faire d'abord, précaution d'autant plus importante que nous allions parcourir des routes encore plus mauvaises. Or, quand un starosta déclare que la route est mauvaise, il faut prendre l'adjectif au superlatif, car l'indigène est habitué à des routes qui n'ont rien de commun avec une table de billard. On ne put repartir avant trois heures du matin, ce dont je fus vraiment contente, car ces quelques heures de repos forcé avaient été pour moi des heures de supplice pendant lesquelles les insectes m'avaient tourmentée sans interruption.

A six heures la chaleur était déjà gênante et nous mourions de soif. La route était assez jolie, mais quelle différence avec les chemins du district du Zérafchân. Quels travaux exigerait la mise en bon état de ces voies de communication ! Sur le Tchirtchik, les Russes ont bâti un pont qui, paraît-il, a coûté fort cher ; il est très large et ressemble à une digue. Le pays que nous traversions s'appelle Kourama ; sa population se compose d'un mélange de Sartes et de Kirghises ; il est fertile et bien cultivé.

La station de Pskend est établie dans une espèce de petite ville où est né Yakoub-Beg, alors émir de Kachgar, et que le général Kauffmann s'attendait à voir se réfugier d'un jour à l'autre à Tachkend, car les Chinois le battaient, et il était détesté de son peuple, qu'il ne contenait que par la crainte. Si ses sujets le craignaient, de son côté il craignait les Russes, et, tout en leur faisant bon accueil, il regrettait de n'être pas le plus fort. Au besoin, quand il renvoyait un voyageur, il lui faisait attester par écrit, en termes magnifiques, la maigre hospitalité qu'il lui avait donnée.

La ville de Pskend possède un bazar dont nous aperçûmes au loin sur la route les lumières, ou plus prosaïquement les chandelles, qui éclairaient dans leur petite maison de terre les musulmans retardataires étendus nonchalamment sur leurs tapis et se racontant sans doute les événements du jour qui étaient venus troubler la monotonie de leur existence.

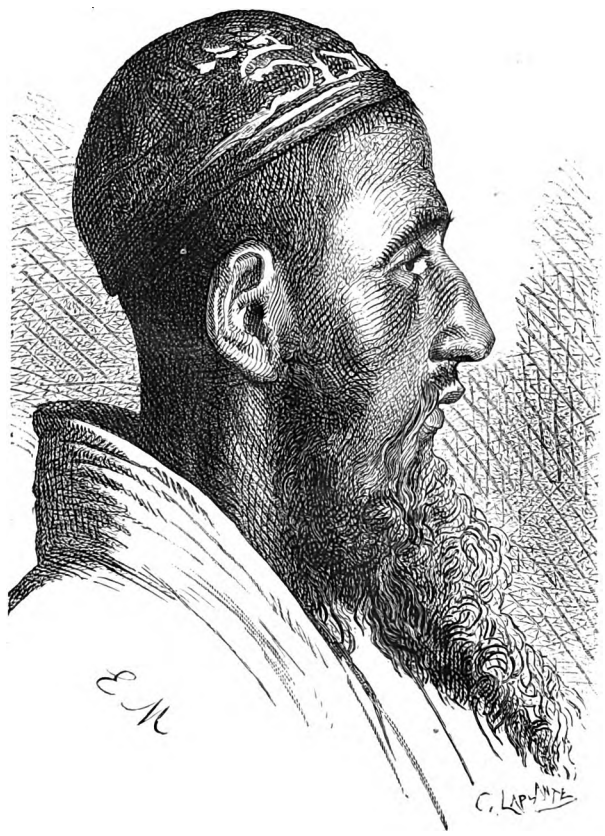
Au delà de cette ville, l'aspect du pays changea brusquement et nous parcourûmes un steppe entre deux montagnes à versants opposés.

A la station de Murza-Abad, une simple tombe rappelle que là sont enterrés le starosta et le yémchik surpris et égorgés par les Khokandais en 1875. Le chemin devient de plus en plus pierreux, et nous traversons un défilé qui se trouve entre le Mogol-Tag et les contreforts méridionaux des montagnes de Kourama. Après avoir

Digitized by Google

enfin rejoint le Syr-Daria, nous arrivâmes par un pont très bien bâti, mais coupé au milieu par un passage volant, dans la ville de Khodjend. Il était deux heures du matin ; nous fûmes cependant assez heureux pour y trouver deux chambres à la station et y reposer nos membres endoloris.

Au jour, Khodjend nous apparut dans toute sa splendeur; elle est située sur le bord du Syr-Daria, dans les eaux duquel les montagnes hautes et glacées du Mogol-Tag baignent leur pied. Ces montagnes semblent abaisser un regard dédaigneux sur la ville qu'elles protègent des vents du steppe sibérien, protection qui fait de Khodjend la ville la plus chaude et la plus étouffante du Turkestan.



TYPE TADJIK, A KHODJEND.

Il nous fut impossible d'obtenir des chevaux pour faire une visite dans ces montagnes. Nous nous rabattîmes sur les *linéika*, et, après une demi-heure d'attente, notre interprète indigène nous en ramena une ornée d'un tapis : c'était la seule, Khodjend ne possédait que trois de ces véhicules, comme Cadet Rousselle ne possédait que trois cheveux; le premier était en réparation, le second avait son cheval malade, le troisième heureusement était intact.

Pour l'essayer, nous allâmes d'abord visiter le bazar, mais, plaignez notre déconvenue, le bazar était désert, ce n'était pas jour de marché. Quelques indigènes (Khodjend est habité par les Tadjiks) seulement achetaient des fruits; nous fîmes de même et nous payâmes un kilo de pêches quatre kopeks, environ douze centimes. Les pêches de la ville ne sont pas grosses et n'ont pas bonne mine, mais leur chair est délicieuse; ce sont les meilleures de l'Asie centrale. Le petit melon blanc nous parut également très bon. Le raisin toutefois n'était pas encore assez mûr. On a ici trois espèces de raisins : le noir, le blanc et le tacheté, sur les seize espèces qui sont cultivées dans le Turkestan. Le bazar est petit et d'ailleurs peu remarquable; il était tout tendu d'étoffe blanche et il y régnait une fraîcheur comparativement agréable.

Chemin faisant, nous voyons peu de femmes ; il faut, du reste, convenir que leur ren-

Digitized by Google

contre est peu désirable, car le costume lugubre qu'elles portent, bien fait pour enlaidir, leur ôte tout attrait. Leur religion leur défend non seulement de se découvrir le visage, mais encore d'attirer les regards ; aussi elles s'habillent toutes de la même façon et le plus simplement possible. Si elles s'aperçoivent qu'on les regarde, elles se collent le long du mur, pour mieux se dissimuler. Ce mouvement est assez mal imaginé, car il appelle précisément l'attention des passants et surtout des infidèles, qui n'ont pas, comme les musulmans, l'habitude de détourner la tête à la vue d'une femme qui n'est pas la leur : un visage féminin fait ici l'effet de la tête de Méduse. On raconte qu'à Tachkend une femme que son mari avait renvoyée, voulant absolument voir son enfant, vint pendant huit jours le visiter sans que le père lui-même la reconnût. Comment, après cela, oser se vanter d'avoir été épousée pour sa beauté.

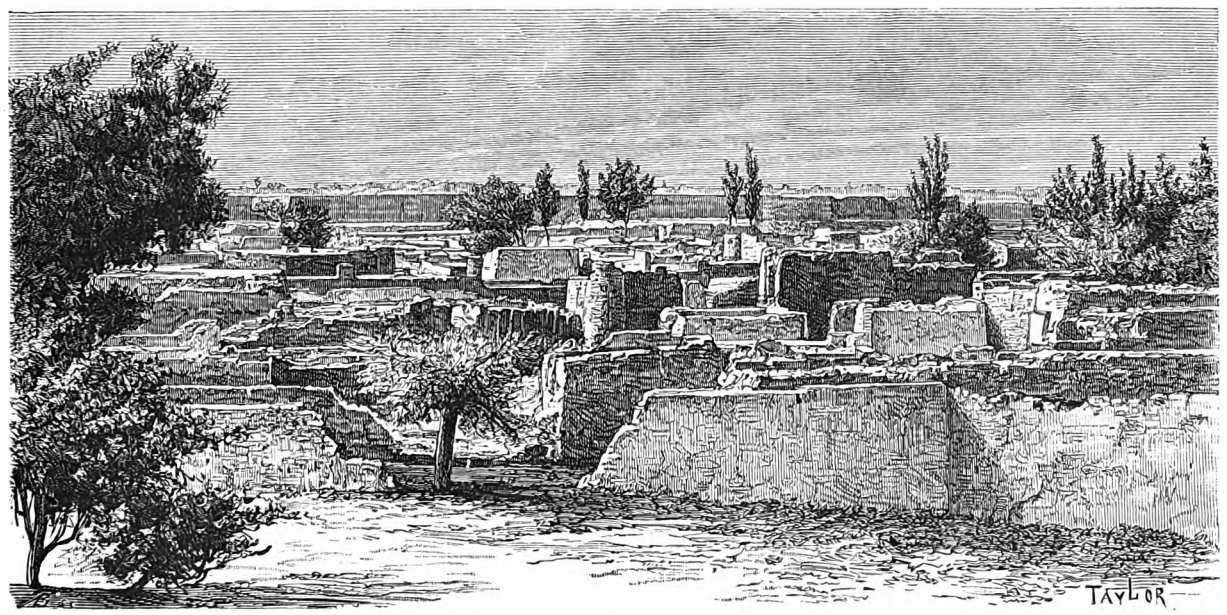
TYPE TADJIK, A KHODJEND (P. 261).

A quatre heures et demie, nous nous remîmes en route pour Kastakos, à dix-huit verstes de là ; le pays a le même caractère qu'aux environs de Tachkend. Le starosta de Kastakos est un juif, ce qui est extraordinaire en Russie, où les juifs ne jouissent d'aucun droit civique. A Saint-Pétersbourg même, pour en jouir, les juifs doivent être marchands de première *guilde* (de 1re classe). Il n'y a dans toute la Russie que deux villes où ils puissent s'établir ; par contre, ils sont libres d'y habiter le quartier qui leur plaît et de payer leur loyer aussi cher que possible.

Entre Kastakos et Karatchoum se trouve la frontière du Ferghânah. Quels chemins, grand Dieu ! surtout après la traversée d'un steppe où pousse le *yang-tang,* herbe fort goûtée des chameaux, et où nous avons roulé comme sur une surface parfaitement unie. Nous pensâmes verser je ne sais combien de fois. Le ciel était étoilé, mais la terre ne reflétait guère la beauté du firmament ; à chaque instant se dressait la tête de gros rochers noirs, sorte de monstres immobiles qui semblaient attendre, pour nous déchirer, que notre véhicule vînt à culbuter dans ce sol sablonneux. La lune ne se levait qu'à

Digitized by Google

minuit ; mon mari résolut d'attendre cet astre paresseux, le starosta nous ayant annoncé un chemin encore plus exécrable. Nous nous couchâmes donc à la station dans notre tarantasse. Notre campement présentait un coup d'œil vraiment étrange ; un grand mur l'entourait et formait une espèce de cour. Dans un des angles, un officier russe avec sa femme et ses enfants dormait sur des tapis ; ils étaient à peine abrités par une moitié de tente. Quant à nous, étendus sur des matelas dans notre tarantasse, nous pouvions nous considérer comme des sybarites. Nos Françaises ne pourraient s'imaginer pareille manière de passer la nuit : le starosta et sa femme dormant sur des lits devant leur porte ; dans la cour, les yémchiks se vautrant dans leur kachma ; les autres voya-



VUE DE LA FORTERESSE DE MAKHRAM.

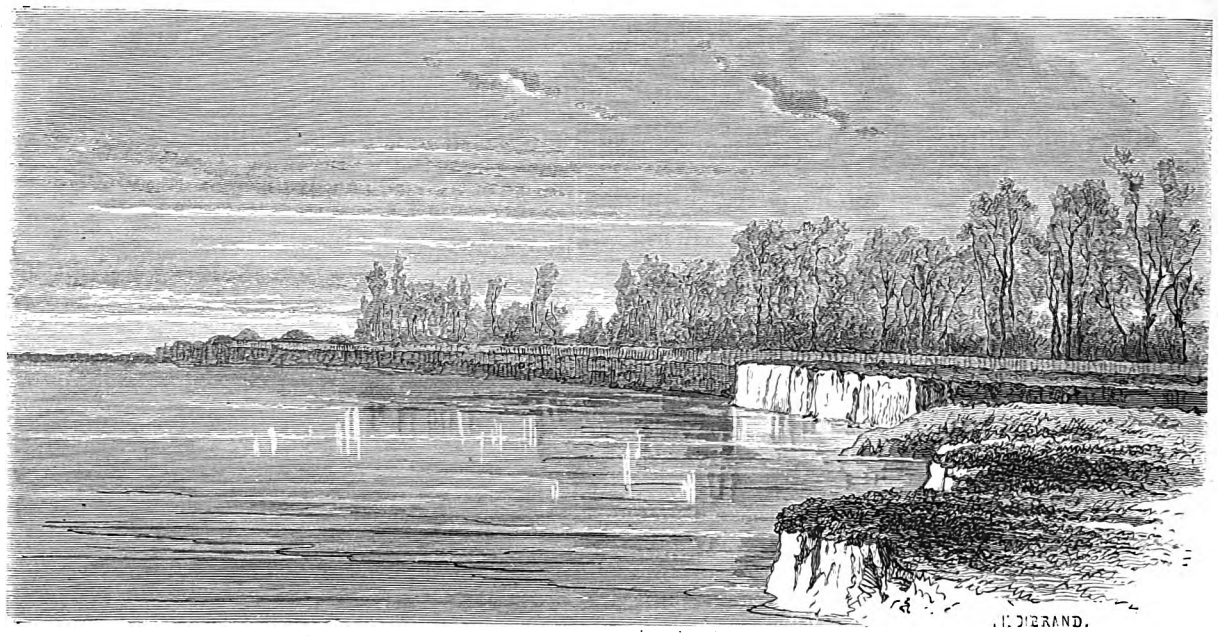
geurs dans leur tarantasse ; tout cela au milieu de chevaux, de chameaux, de moutons, de chiens, de coqs, de poules qui, si elles pondaient, ne pondaient pas pour nous ! J'étais si fatiguée que je dormis très bien et même plus tard que nous ne l'aurions voulu. Ce ne fut qu'à deux heures que nous nous remîmes en route ; le jour commençait à poindre. Le chemin ne fut pourtant pas aussi mauvais qu'on nous l'avait annoncé.

Nous passâmes à Makhram, petite forteresse célèbre par la bataille que les Russes y gagnèrent en 1875, et nous assistâmes au repos de ces bons musulmans qui faisaient semblant de dormir du sommeil des justes sous les galeries de leur bazar ; quelques-uns réveillés sans doute par le bruit de notre tarantasse soulevaient à demi leurs paupières, qu'ils laissaient retomber aussitôt, en reconnaissant des chiens de chrétiens. Makhram n'est pas éloignée du Syr-Daria, et nous revîmes notre bon ami, ce fidèle compagnon de

Digitized by Google

route, qui semblait nous inviter à le suivre et nous dire que la vallée n'était pas dangereuse, puisqu'il y passait bien et que les montagnes étaient pittoresques, puisqu'il se plaisait à leur voisinage. — Ah ! mon joli, joli Syr-Daria ! on le revoit, on le quitte, mais pour le revoir encore. Les steppes, toujours les steppes ! On m'avait dit que le Ferghânah était si beau ; jusqu'à présent il n'y paraît guère.

Dès l'aurore nous gagnons Patar, où nous trouvons du lait. Le stärosta couchait dans une tente qui valait bien mieux que sa laide maison. Patar est assez joli, surtout en comparaison du steppe, qui devient de plus en plus laid, mais sans transition, comme les femmes musulmanes qui vieillissent. Les habitants ont tiré tout le parti qu'ils ont pu de cette terre ; sur la lisière du steppe, les arbres et la culture font voir jusqu'à quel

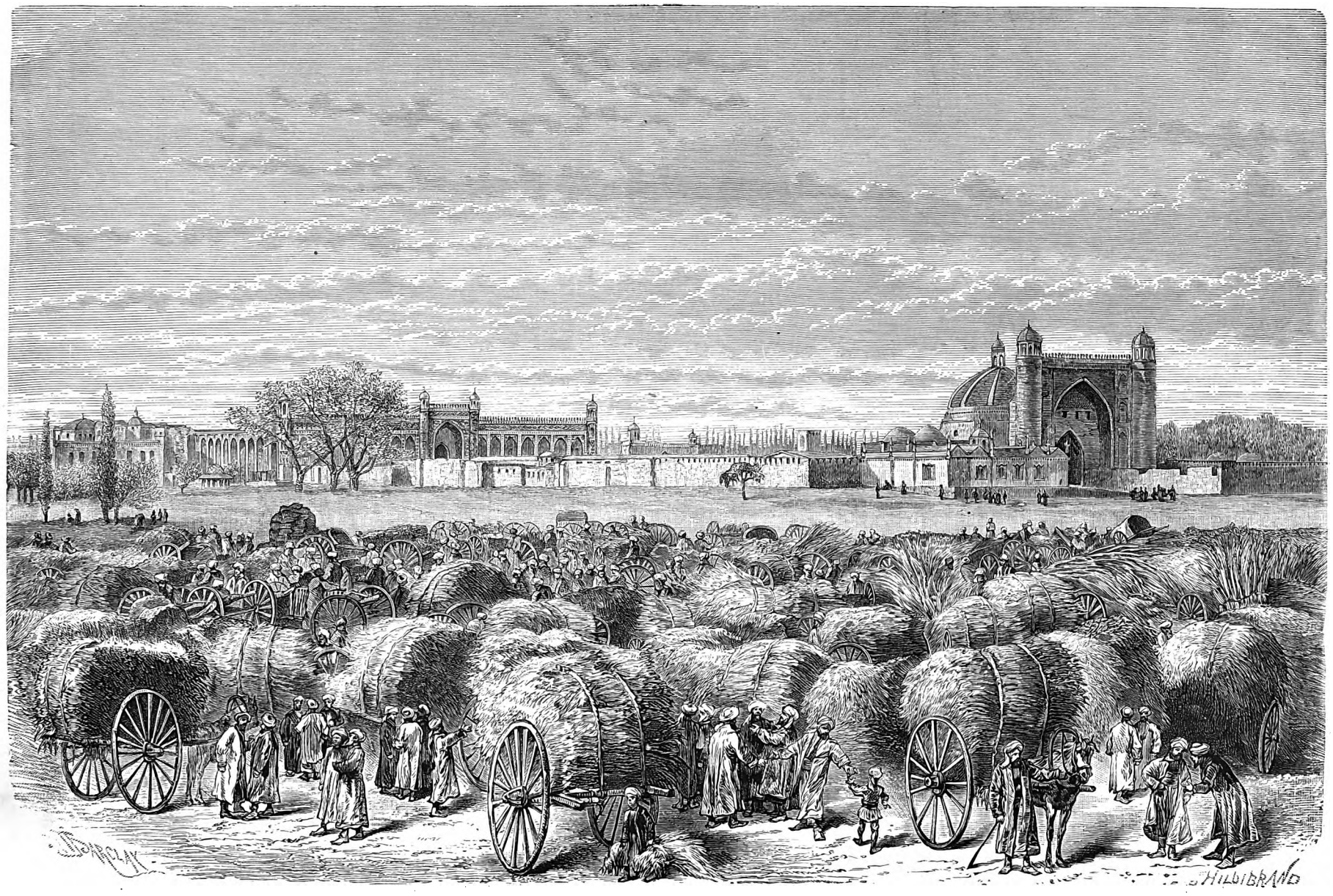


RIVES DU SYR-DARIA.

point la puissance de l'homme peut lutter contre celle de la nature. On est battu encore, mais avec honneur, et somme toute on a la conscience d'avoir bien travaillé. Peu à peu les traces de végétation disparaissent pour faire place de nouveau aux sables envahisseurs, qu'on pourrait comparer à ces hordes sauvages qu'on repousse, qu'on refoule, mais qui finissent toujours par déborder. Le Syr-Daria est, hélas ! trop éloigné pour que ses eaux bienfaisantes puissent répandre la fécondité sur cette terre aride : il ne tenait pas plus que nous à s'y promener, et l'y inviter ou l'y forcer eût été faisable si les habitants étaient moins rares et moins indifférents.

Le temps était sec, un soleil ardent brûlait la terre, aucun souffle de vent heureusement ne troublait l'air, car la traversée eût été horrible, si nous avions eu le malheur d'essuyer une de ces terribles tempêtes de sable si fréquentes dans ces régions.

Digitized by Google



PLACE DU MARCHÉ AU FOURRAGE AVEC LA VUE DU CHATEAU, A KHOKAND (P. 267).

Digitized by Google

Au bout d'une heure et demie, le désert prit fin et nous arrivâmes à Biche-Arik par une route comparativement ravissante. Mais il faisait si chaud que nous convînmes de rester jusqu'au soir. Cette fois on nous servit du lait si mauvais, si aigre, qu'il raclait le gosier ; nous pûmes y ajouter quelques œufs. Mais lorsque nous voulûmes prendre un peu de repos, les mouches se chargèrent de nous en empêcher.

A quatre heures nous partîmes pour Khokand. Jusqu'à Tchoutchaï, le Ferghânah nous apparaît comme un pays par où la guerre aurait passé ; les maisons menacent ruine et les ariques sont desséchées ; quelques provisions de fourrage et çà et là quelques têtes qui nous regardent curieusement prouvent seules que cette contrée n'est pas abandonnée. Les chemins défoncés étaient les plus mauvais que nous eussions encore traversés. Pourtant le khan s'était donné bien de la peine pour les ouvrir ; l'exemple des Russes avait piqué son orgueil : il avait commandé des routes, on lui avait obéi. Malheureusement ses ingénieurs n'avaient oublié qu'une chose, c'était de pourvoir à l'écoulement des eaux de la chaussée, que la pluie avait transformée en marécage.

L'eau n'est pas très abondante jusqu'à Khokand, et chaque localité y participe à son tour ; de là cette aridité qui nous avait frappés d'abord. Dans peu les choses allaient changer : ce ne serait plus en avant, mais à partir de Tchoutchaï que le chemin serait désagréable. Ainsi va la vie, aujourd'hui riante, demain triste et désolée ; mais, moins heureux que dans le Ferghânah, on n'est pas toujours sûr de voir revenir la prospérité. Pour le moment, le village était charmant et la verdure plus charmante encore.

A sept heures nous faisons notre entrée dans Khokand, ex-capitale de l'ancien khanat de Khokand, désigné aujourd'hui sous le nom de province de Ferghânah et dont les Russes ont transporté la capitale à Marghellân. Nous sommes dans une ville essentiellement asiatique et nous la traversons dans toute sa largeur pour arriver à la station postale. Les rues sont pleines d'indigènes se reposant, sinon du travail passé, du moins de la chaleur présente, sous des boutiques en forme de galeries, comme toujours nonchalamment couchés sur leur kachma, mangeant des melons, des pêches et du pain sarte. Quelques-uns buvaient le thé vert, qu'ils font bouillir dans des amphores de cuivre appelées *koungânes*, ou chauffaient le samovar, seul ustensile qu'ils aient emprunté aux Russes. Nous vîmes bon nombre de goîtreux. Une quantité de cavaliers et d'arbas parcouraient les rues pêle-mêle, et tout cela avec une grande dextérité ; notre tarantasse allait si vite qu'elle faillit accrocher une arba, et je vis le moment où notre panier de provisions, attaché à côté du siège, allait rouler par terre ; il sortit de ce choc entamé, mais sauvé. Nous passâmes devant la place sur laquelle se dresse au loin le palais de l'ancien khan Khoudaïar. Sur cette place, une des plus belles de l'Asie centrale et où se tient le marché au fourrage, des soldats russes faisaient l'exercice.

Digitized by Google

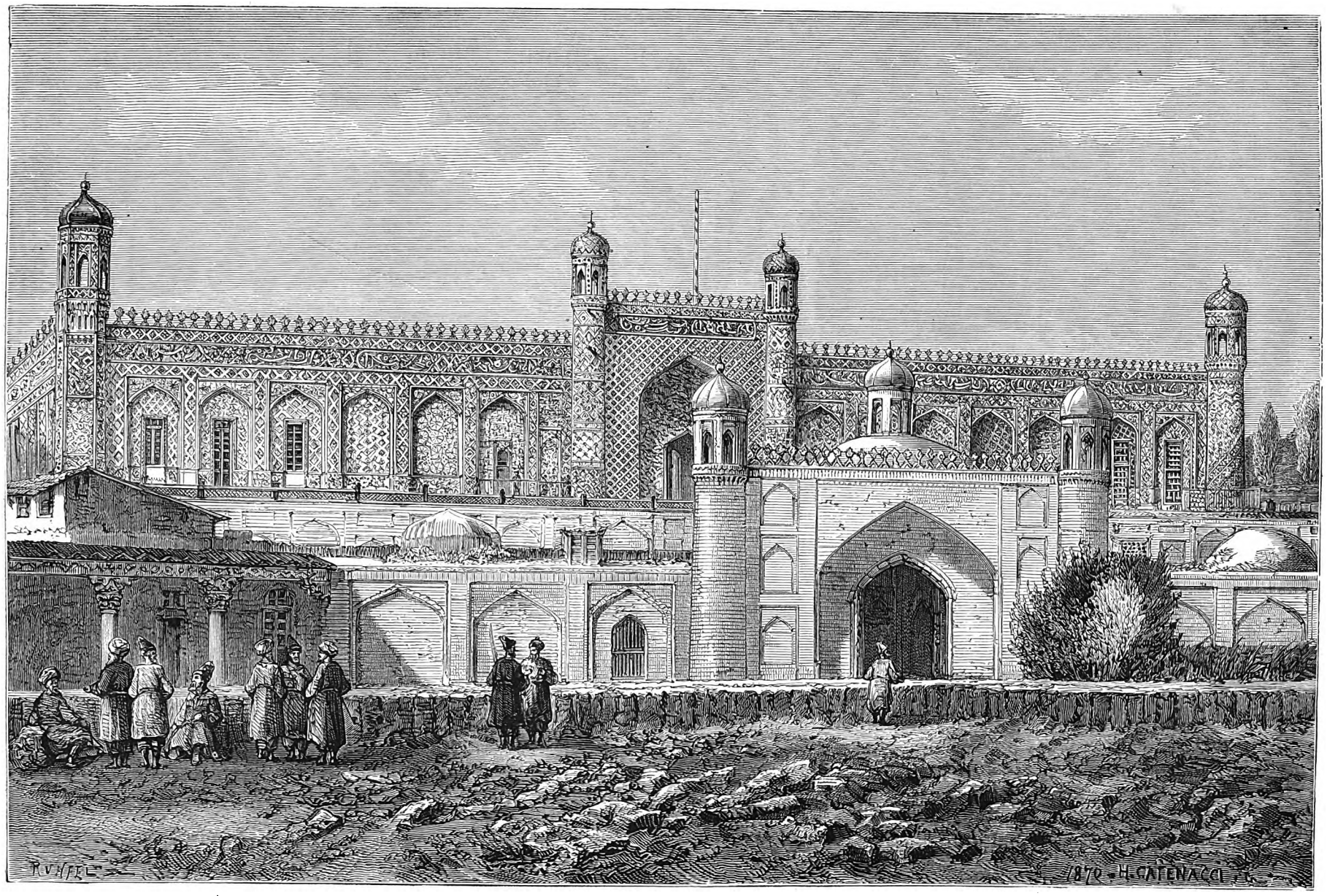
Une rue, sur le côté droit de laquelle coulait une rivière, nous conduisit à la station.

Là nous entrâmes dans une vaste cour ; à gauche des écuries, à droite la demeure du starosta, surmontée d'une galerie dans laquelle on aperçoit des chambres ; un escalier permet d'y accéder par l'une des extrémités. Sauter de la voiture fut pour nous l'affaire d'un instant ; mais, ô déception ! nos demandes sont accueillies par cette terrible réponse qui résonne encore à mes oreilles : *Niète*, il n'y a rien. Le peuple ajoute *ou* à *niète* (*nièton*) pour rendre sans doute la négation plus forte. Nous étions au désespoir ; avoir faim, tomber de fatigue, se croire arrivé au bout de ses peines, entendre *niète* au lieu de voir un bon poulet rôti ! Cependant, nous étions tellement familiarisés avec ces déceptions, que le *niète* ne nous mit pas trop au désespoir. Prenant notre parti en braves, nous montâmes sur la galerie pour aspirer l'air frais du soir, compensation relativement agréable lorsqu'on a enduré une chaleur de 33 à 35 degrés à l'ombre. Là surgit une idée lumineuse : nous appelons notre Tatar et l'envoyons acheter du riz et du mouton pour la confection d'un pilao à la manière sarte. Au bout d'une heure et demie, il nous apporte un plat fumant qui nous fit un plaisir extrême. Il y avait tantôt deux jours que nous n'avions vu de viande ; ce fut un régal, et je dois ajouter qu'il était très bien préparé. Nous couchâmes sur la galerie. Il faisait tellement chaud dans les chambres, qu'il était impossible d'y séjourner. Je voulus néanmoins essayer par entêtement d'y passer la nuit, mais, comme je faillis étouffer, il me fallut, au milieu de la nuit, rouler mon lit dehors. D'ailleurs tout le monde ici dort à la belle étoile, les uns sur des lits qui consistent en quatre pieds de bois sur lesquels on a tendu un filet, ce sont les lits sartes ; les autres sur des kachmas qu'ils mettent où ils peuvent. Quant aux femmes et aux enfants, ils restent hermétiquement clos, au risque d'être asphyxiés.

Le lendemain, le natchalnik nous ayant donné un soldat russe parlant très bien le sarte, nous allâmes au bazar, le plus grand et le plus animé de tous ceux que j'avais déjà vus. Il a été brûlé pendant l'hiver, et rebâti par le khan sur des terrains achetés à des particuliers.

C'était jour de marché : que de gens, de bêtes, d'arbas se pressent en tous sens au milieu d'un brouhaha asiatique par excellence. M. de Ujfalvy avait des emplettes à faire pour son voyage dans l'Alaï ; il fallait acheter une tente, des malles en cuir d'égale grandeur, juste la charge d'un chameau ou d'un cheval, puis des bijoux sartes pour ses collections ethnographiques et des koungânes, qui, dit-on, sont ici meilleur marché que partout ailleurs. De fait, nous trouvâmes une grande différence de prix. Notre soldat marchandait pour nous, s'exprimant dans la langue du pays avec cette facilité extraordinaire des soldats russes, qui s'assimilent très vite avec leurs vaincus. Notre présence faisait sensation, et tous les indigènes nous regardaient curieusement. Le marchand dressa la tente que

Digitized by Google



VUE DU CHATEAU DE KHOKAND (P. 271).

Digitized by Google

nous voulions acheter dans une des cours du caravansérail. En ce moment nous vîmes sortir une femme russe tenant un enfant dans ses bras : nous étions surpris de voir les Russes vivre au milieu des Sartes ; dans toutes les autres villes, Russes et Sartes sont plus ou moins séparés.

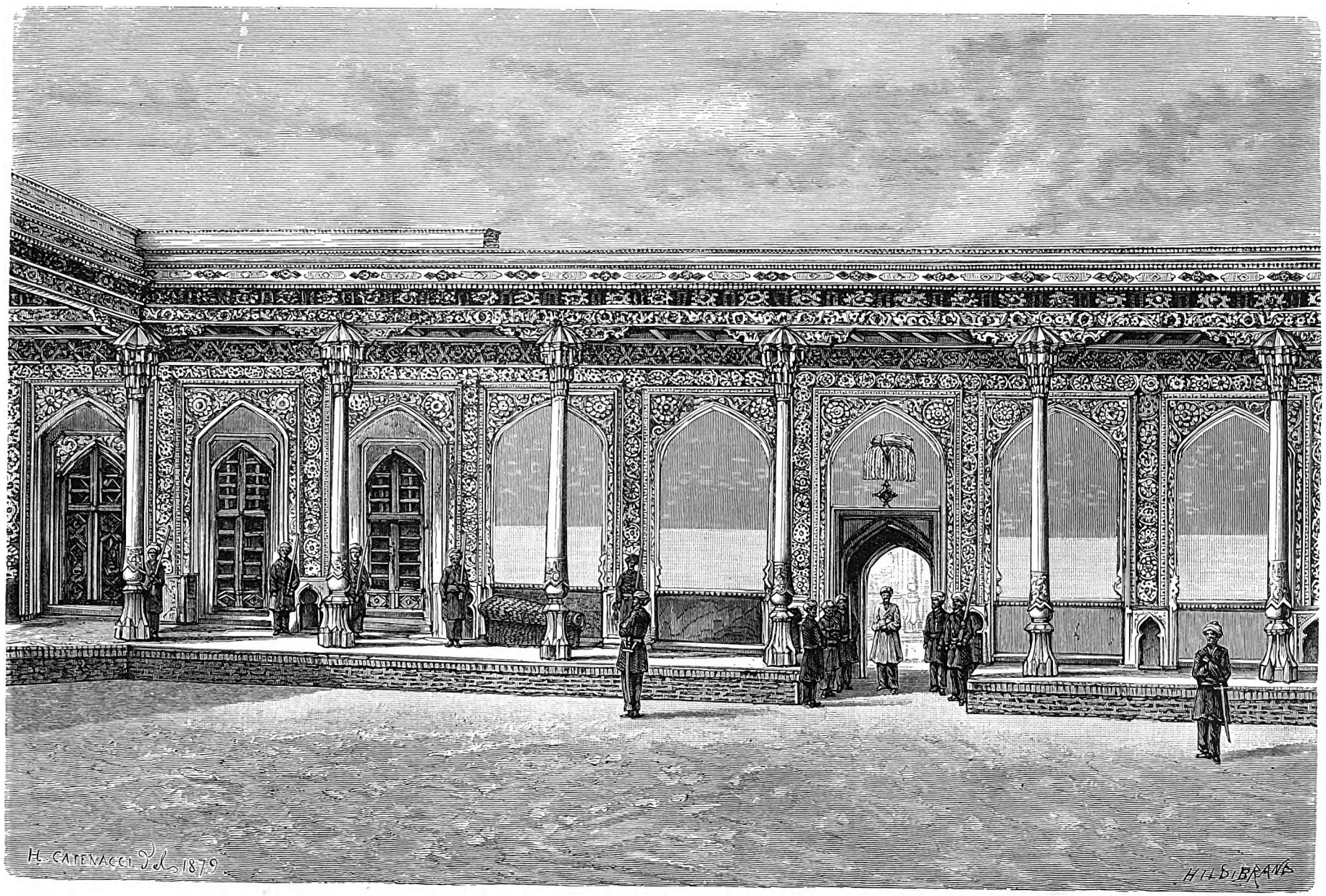
Chaque galerie du bazar est affectée à une marchandise spéciale ; les magasins sont en bois ou en terre glaise ; la toiture est assez élevée pour que l'air puisse y pénétrer, ce qui n'empêche pas que les jours de marché l'air soit rapidement vicié par la quantité d'hommes et d'animaux et les détritus de toute nature qu'on y laisse amonceler. Nous payâmes nos achats en roubles, monnaie russe que les Khokandais avaient déjà acceptée, et en pièces appelées *kokhand;* c'est une petite monnaie en argent de la grandeur de nos pièces de 20 centimes, mais plus épaisse ; elle vaut 20 kopeks (80 centimes), il en faut cinq pour 1 rouble d'argent, qui représente 100 kopeks. Le tillah (monnaie d'or) est la monnaie courante de l'Asie centrale, celui du pays vaut 3 roubles 60 kopeks. Les pièces de Khokand qui sont frappées ici portent d'un côté les mots : *frappé dans le beau Khokand* et de l'autre côté le nom du khan. Vient ensuite la monnaie de billon, petite monnaie de cuivre appelée *tchéka*, dont la valeur équivaut à un demi-kopek, tandis qu'à Boukhara elle n'équivaut qu'à un tiers de kopek ; leur poids est considérable.

Le bazar est très grand ; les rues sont larges et spacieuses, relativement en bon état et assez propres ; il s'étend sur deux ponts, les plus beaux de la ville. Le premier, appelé Kich-Kouprouk, est en pierre et se compose d'une seule grande arche ; il a été bâti par Madali-Khan. Le second, appelé Dérezlik, est bordé de boutiques. Il y en a encore un troisième. Tous ces ponts rappellent l'architecture du moyen âge. Pour la première fois je vis des boutiques de changeurs en allant à la galerie des bijoux. Il y avait tant de monde que le soldat était obligé de nous précéder à cheval, frayant la voie. A chacune de nos haltes la foule nous entourait, les marchands faisaient leurs offres, auxquelles nous répondions par les nôtres ; puis nous reprenions notre route sans avoir conclu, mais les marchands ne tardaient pas à nous rejoindre, livrant leurs marchandises aux prix que nous avions offerts. Nous restâmes trois heures à regarder, à marchander, à aller et venir ; enfin, nos emplettes terminées, nous revînmes à la première boutique et nous fîmes emporter la tente. Puis, comme nous avions très faim, notre Tatar nous acheta du melon et des pèches que nous mangeâmes avec du pain sarte, assis sur le devant de la boutique. Le même équipage nous reconduisit à la station pour nous emmener ensuite visiter le palais du khan.

Ce palais, le plus beau de l'Asie centrale, est bâti sur un mamelon, entouré de murs, fortifié et garni de nombreux canons russes et sartes. Il a été construit en 1287 de l'hégire par Seïd-Mahomet-Khoudaïar-Khan : ainsi l'indique l'inscription qui est sur le fronton.

Digitized by Google

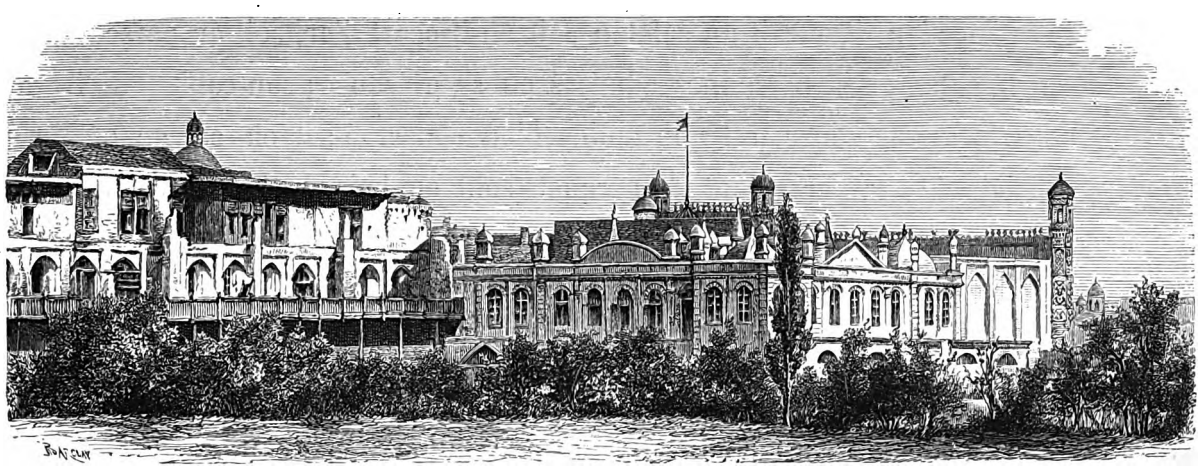
Digitized by Google



COUR DANS L'INTÉRIEUR DU CHATEAU DE KHOKAND AVEC LES FACTIONNAIRES INDIGÈNES DU TEMPS DU KHAN.

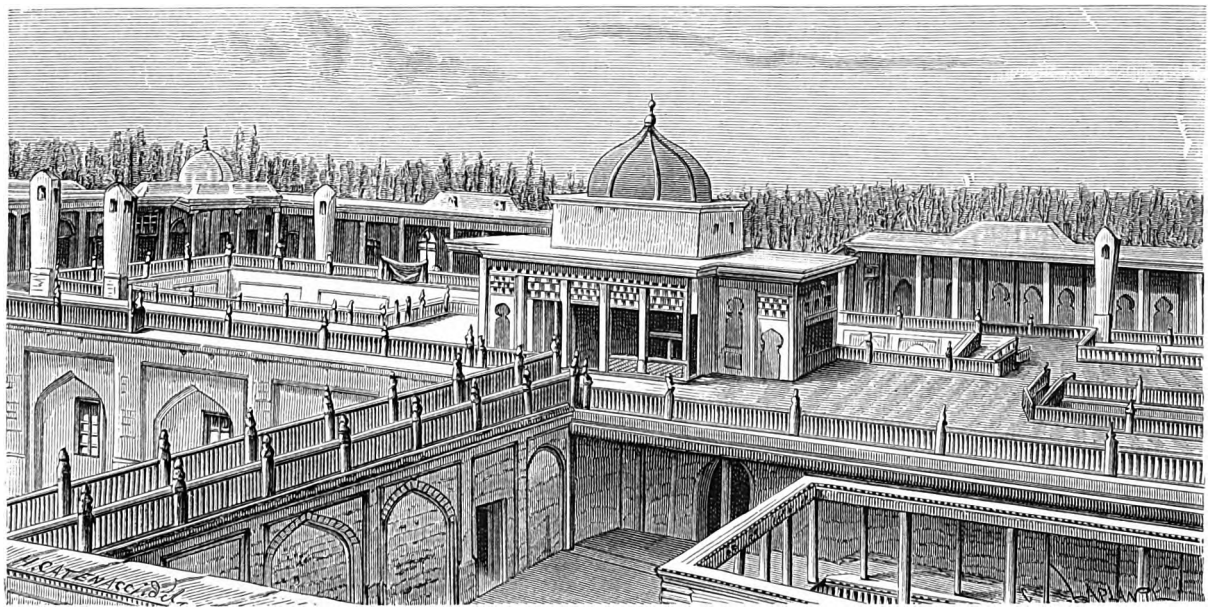
Digitized by Google

remarquables. On arrive à la porte principale par une montée en bois et une cour où se dressent des escaliers de bois conduisant aux galeries. Toutes les chambres ont été détériorées par les indigènes ; ce fut la vengeance qu'ils tirèrent du khan, leur maître



CHATEAU DU KHAN DE KHOKAND VU DU JARDIN.

détesté, lorsqu'il fut pris par les Russes. Le commandant de la forteresse habite l'ancien bâtiment réservé aux femmes (il y en avait trois mille, m'a-t-on dit). Ces chambres s'ouvrent sur les galeries d'où la vue s'étend sur un magnifique jardin où des vignes

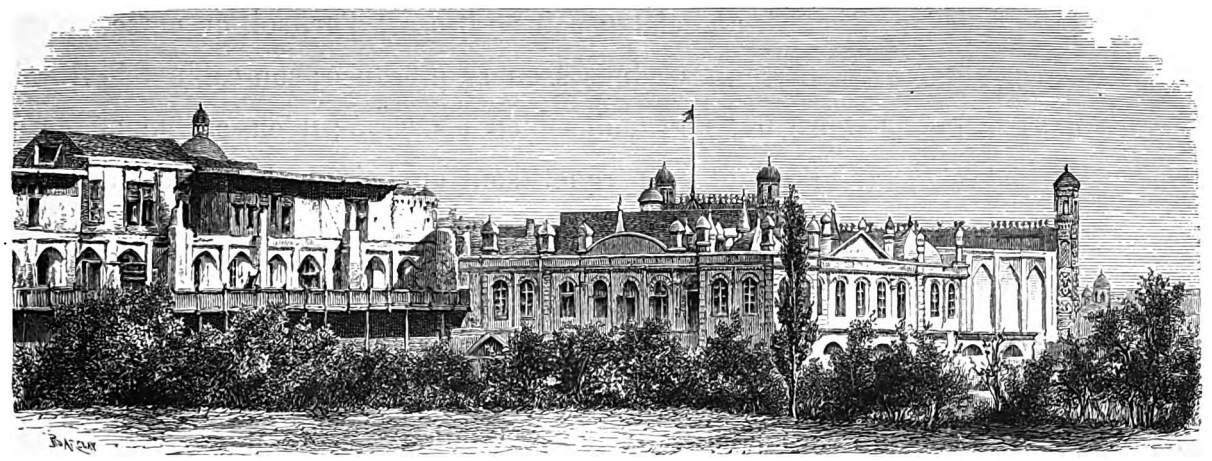


ANCIEN BATIMENT RÉSERVÉ AUX FEMMES DU KHAN DE KHOKAND.

séculaires sont disposées en tonnelles. La salle de réception du khan a été transformée en église russe ; ses plafonds éclatants, peints avec beaucoup d'art, sont d'un caractère original. Autrefois, ceux qui étaient admis en présence du khan devaient, en passant

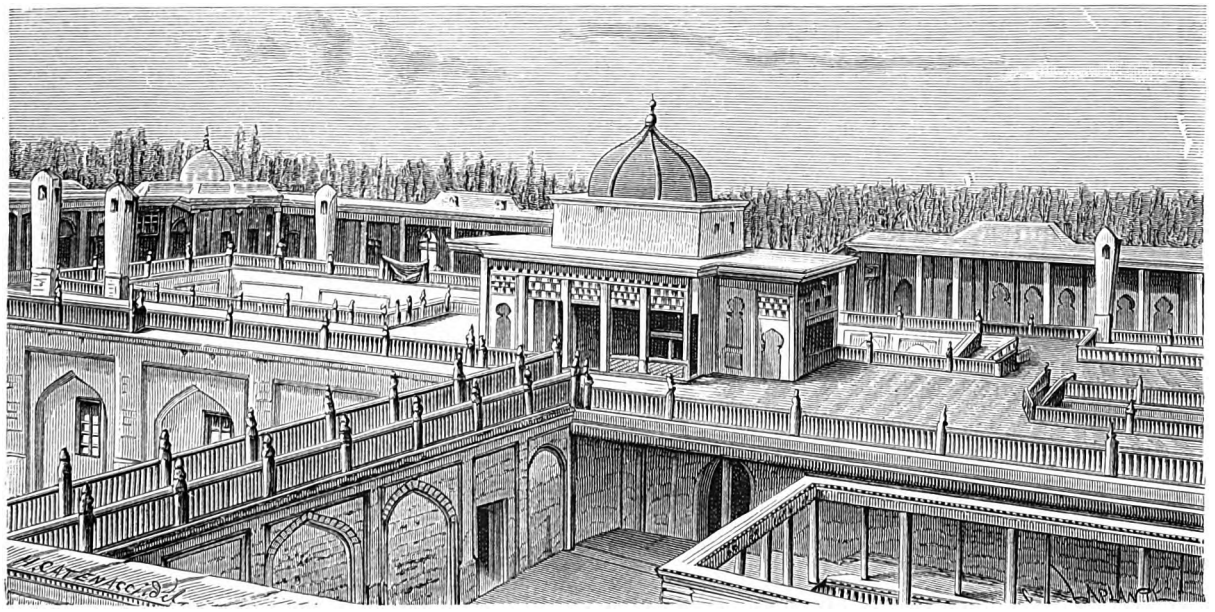
Digitized by Google

remarquables. On arrive à la porte principale par une montée en bois et une cour où se dressent des escaliers de bois conduisant aux galeries. Toutes les chambres ont été détériorées par les indigènes ; ce fut la vengeance qu'ils tirèrent du khan, leur maître



CHATEAU DU KHAN DE KHOKAND VU DU JARDIN.

détesté, lorsqu'il fut pris par les Russes. Le commandant de la forteresse habite l'ancien bâtiment réservé aux femmes (il y en avait trois mille, m'a-t-on dit). Ces chambres s'ouvrent sur les galeries d'où la vue s'étend sur un magnifique jardin où des vignes



ANCIEN BATIMENT RÉSERVÉ AUX FEMMES DU KHAN DE KHOKAND.

séculaires sont disposées en tonnelles. La salle de réception du khan a été transformée en église russe ; ses plafonds éclatants, peints avec beaucoup d'art, sont d'un caractère original. Autrefois, ceux qui étaient admis en présence du khan devaient, en passant

Digitized by Google

devant l'appartement, saluer en prononçant quelques paroles de remercîment. Puis, arrivé dans le vestibule précédant le salon, le maître des cérémonies prenait le visiteur sous le bras et le poussait dans la pièce où se trouvait le khan assis à la turque sur des tapis. Pour terminer l'audience, le souverain prononçait le mot *iakchi* (bien) et saluait, puis, en signe de satisfaction, il offrait un cafetan soit en brocart d'or, soit en perse, suivant l'importance présumée des personnes admises en sa présence; son cabinet de travail, construit dans le même genre, est non moins bien conservé ; il en est de même du *labyrinthe*, dédale de chambres dont les parquets sont en bois de karagatch, découpés en plaques d'au moins un mètre carré.

Un pavillon rose, ainsi appelé de la couleur de ses murs, était destiné à donner l'hospitalité aux étrangers ; quant aux écuries du khan, elles servent aujourd'hui d'abri aux attelages de l'artillerie russe. Tout cela formait un ensemble agréable à l'œil et devait produire, avant la dégradation, un effet merveilleux sur les indigènes, dont les maisons sont si laides.

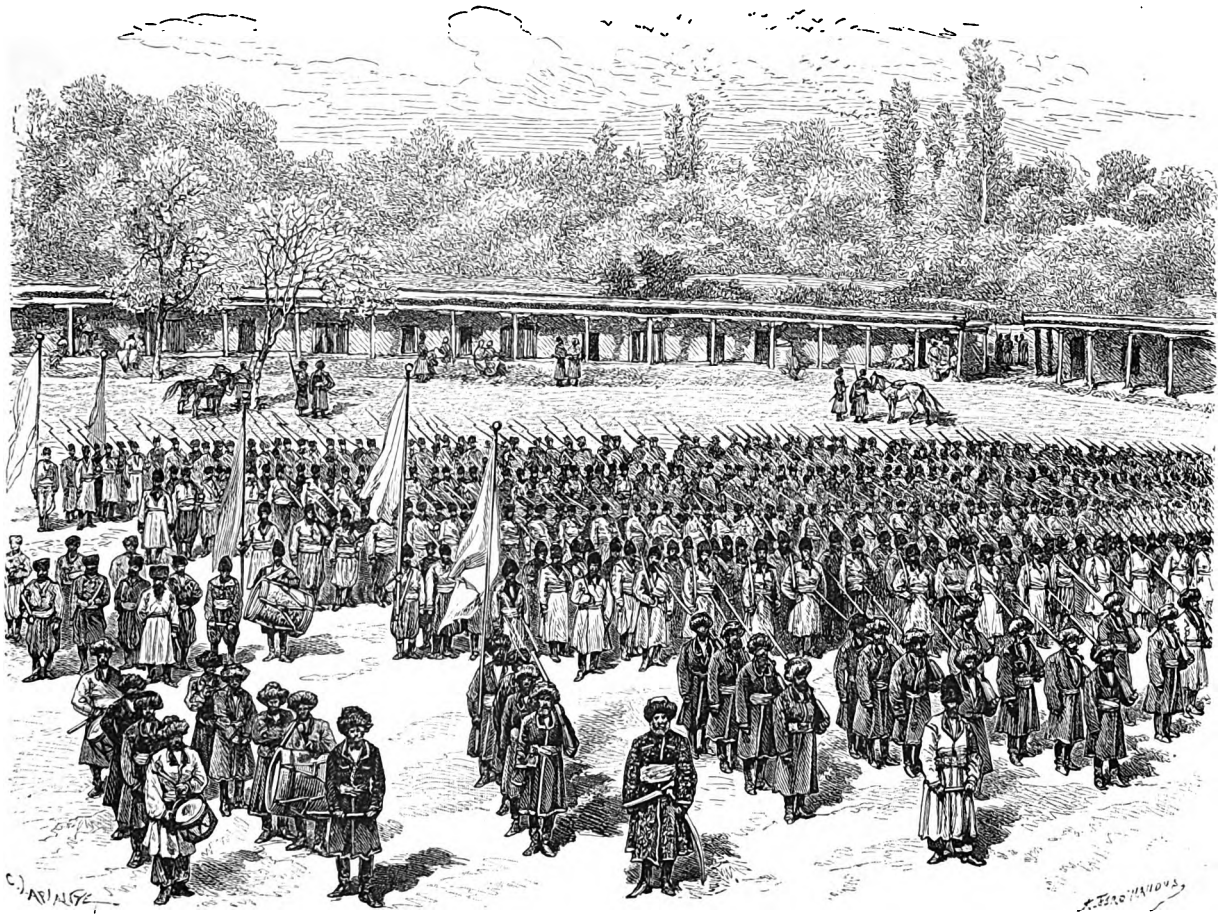
Le commandant nous avait donné comme cicérone un officier charmant, M. S., qui parlait très bien le français et qui nous pria à dîner, nous promettant de nous montrer ensuite et en détail la forteresse et les jardins. Pour le moment, il n'y fallait pas penser, car la chaleur du jour était trop forte. Nous dînâmes donc en compagnie de notre cicérone et de deux autres officiers; le repas fut gai et assez bien servi pour un repas de garçon et pour une cuisine militaire : il y avait là un témoignage précieux de cette intelligence du soldat russe dont j'ai parlé. On nous offrit du vin français, que je bus avec plaisir tout en le coupant d'une eau qui me parut très bonne, quoiqu'on lui attribue la triste propriété de faire naître le goître. Il nous raconta qu'il avait fait partie d'une ambassade qui avait été envoyée à Khoudaïar lorsque le pays était encore indépendant. L'armée indigène était alors rangée sous les armes dans la cour de la forteresse entourant le château; l'effet en était, paraît-il, si extraordinaire sous ce chaud et brillant soleil de l'Orient, que la reproduction en avait été décidée. Malheureusement les effets de couleurs disparurent sous la sombre uniformité de la photographie, mais l'exemplaire qu'il m'offrit gracieusement donnera à mes lecteurs une idée exacte des troupes du khan et de leur étrange équipement.

Après le dîner et une charmante causerie, l'officier nous conduisit au jardin ; il nous fit voir l'endroit où était le mur qui le fermait autrefois, mur énorme en longueur et en épaisseur, que le général Skobelef, l'ancien gouverneur du Ferghânah, fit sauter avec de la dynamite, à la grande terreur des habitants qui n'en pouvaient croire leurs yeux. Cette destruction les impressionna vivement et leur donna une haute idée de la force des Russes ; elle a eu aussi pour effet de substituer un retranchement moral à l'obstacle

Digitized by Google

réel, car l'officier nous fit remarquer que de ce côté les fortifications étaient sans défense. Pour visiter la forteresse, nous l'attaquâmes par son point vulnérable : il fallut passer sous une voûte assez longue où deux canons pourraient arrêter toute une armée. Notre guide nous fit remarquer l'endroit où le khan faisait pendre ses victimes dont il surveillait l'exécution d'une de ses fenêtres sans se déranger.

Le dernier des khans qui habitaient ce palais fut Khoudaïar, qui est interné à Oren-



L'ARMÉE INDIGÈNE DANS LA COUR DE LA FORTERESSE DEVANT LE CHATEAU DU KHAN.

bourg. Son règne fut très agité : proclamé khan en 1843, par Mousoulmân-Koul, chef des Kiptchaks des montagnes, à l'âge de seize ans ; il était le plus jeune des fils de Schir-Ali, sous lequel Mousoulmân-Koul avait régné de fait. Mousoulmân conserva son autorité pendant huit ans de tutelle, pour perdre la vie sur les ordres de son pupille, comme je l'ai raconté plus haut. Terrifiés par ces dernières exécutions, les Kiptchaks (Kara-Kirghises) nomades se tinrent tranquilles pendant quelque temps, mais bientôt, mécontents de ce que Khoudaïar protégeait les Sartes, ils reprirent le dessus et proclamèrent khan, Mourad, fils de Sam-Soug-Beg, fils aîné de Schir-Ali. Khoudaïar, profitant des discussions des rebelles,

Digitized by Google

s'empara de Khokand, la capitale, et redevint khan. Il lutta énergiquement contre les Kiptchaks et contre leur chef Alim-Koul, mais il fut cependant forcé de se réfugier chez l'émir de Boukhara. Sultan-Saïd-Khan, fils de Mallah-Khan, fut alors reconnu khan par Alim-Koul, mais ce dernier fut tué par les Russes, au siège de Tachkend, en 1865, et son protégé obligé de s'enfuir à Boukhara. Khoudaïar reprit alors possession de son trône sans aucune résistance de la part de ses sujets épuisés par les luttes intestines, et il régna par la terreur jusqu'en 1876, époque à laquelle les Russes, après avoir battu Abdourakh-

ABDOURAKHMAN-AFTOBATCHI ET ISSA-OULIÉ.

mân-Aftobatchi, chef des Kiptchaks et son allié, Issa-Oulié (chef de l'artillerie), s'emparèrent du khanat de Khokand. Cette intervention mit fin aux brigandages et aux révoltes de ces peuples.

Malgré leur tranquillité apparente, les fidèles croyants, tout en reconnaissant la douceur du gouvernement russe, aspirent toujours à la liberté. Deux canons sont braqués, pour la forme, de la forteresse sur la ville ; à la vérité ce sont de vieux canons sartes, mais, s'il survenait une révolte, il suffirait d'un quart d'heure pour mettre les canons russes en batterie et prêts à bombarder la ville. En outre, à côté de ce palais, deux

Digitized by Google

mortiers, pointés sur le grand bazar, et deux autres sur la demeure du juge de paix placée au centre des habitations sartes pourraient incendier Khokand en quelques instants.

Le capitaine S. nous assura qu'il n'y avait rien à craindre en ce moment ; il ajouta que le général Kauffmann, en prenant la ville, aurait dû poser deux conditions : la première que les femmes auraient le visage découvert, la seconde qu'on ouvrirait des fenêtres sur les rues, de manière à permettre aux Russes de se mêler davantage à la population.

« Les mœurs russes auraient peut-être plus d'action sur ce peuple, disait le capitaine, quoique nous le traitions avec douceur et égalité. Les castes religieuse et guerrière regrettent encore leur khan ; il n'y a que les marchands qui soient contents, ils peuvent faire leur commerce en liberté sans craindre de vexations. La vie des habitants, aujourd'hui respectée, ne l'était guère autrefois ; le moindre délit et quelquefois la moindre rancune vous faisait arrêter et condamner. Les supplices étaient inhumains : on promenait le condamné par la ville en le forçant de crier à la foule : « Ne « me touche pas si tu ne veux pas subir mon sort. » La promenade terminée, le bourreau saisissait le patient par les cheveux, lisait une prière et lui ouvrait la gorge. Le cadavre restait exposé pendant deux jours. Les exécutions se faisaient toujours pendant la tenue du grand marché. »

On aurait peine à comprendre les regrets de ces gens, si on ne savait qu'en Asie centrale la vie de l'homme ne compte pour rien et qu'on n'y a pas encore pris l'habitude de la respecter.

Le capitaine S. vint prendre le thé avec nous sous la galerie de la station, ainsi qu'un autre capitaine dont la femme avait été mordue trois fois par le même scorpion. Ces maudites bêtes ne sont pas rares dans cette ville, et il est assez difficile de les découvrir, à cause de leur couleur un peu jaunâtre.

Cette histoire nous fit tellement peur que nous résolûmes de coucher encore dans notre tarantasse.

Comme les chemins étaient mauvais, mon mari manifesta l'intention de se rendre à Marghellân à cheval ; cette manière de voyager serait moins fatigante pour moi et me préparerait au voyage de l'Alaï ; le capitaine S. nous promit son entremise. Pour la première fois je passai une nuit entière dans la tarantasse. Le vent s'éleva, mais sans refroidir la température ; l'air n'était que rafraîchi.

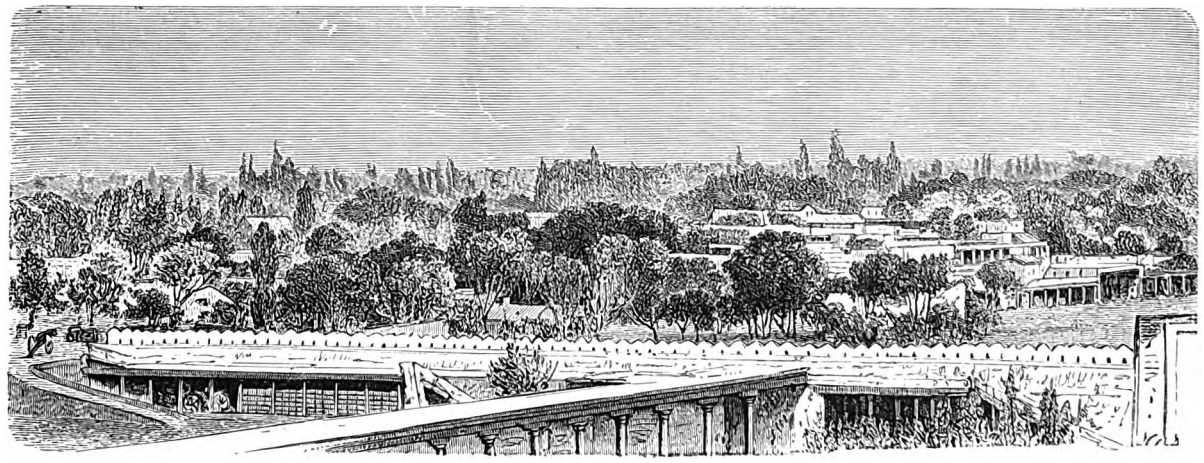
Les médressées de Khokand n'ont rien de remarquable ; la première a été érigée par Khoudaïar-Khan et son frère, Sultan-Mourad-Beg, en souvenir de leur mère. Les autres médressées, telles que celles de Madali, de Khak-Kouli-Mingbachi, de Ming-Aïm et

Digitized by Google

d'Ali datent du siècle actuel et ressemblent à celles de Tachkend. Elles sont loin de valoir celles de Samarkand, la comparaison ne peut pas même être établie, mais elles ont de larges marquises soutenues par des colonnes. La plus ancienne est celle de Djouma. Celle de Kaliandar-Khan, bâtie par Khoudaïar, est toute nouvelle et s'élève non loin de la forteresse.

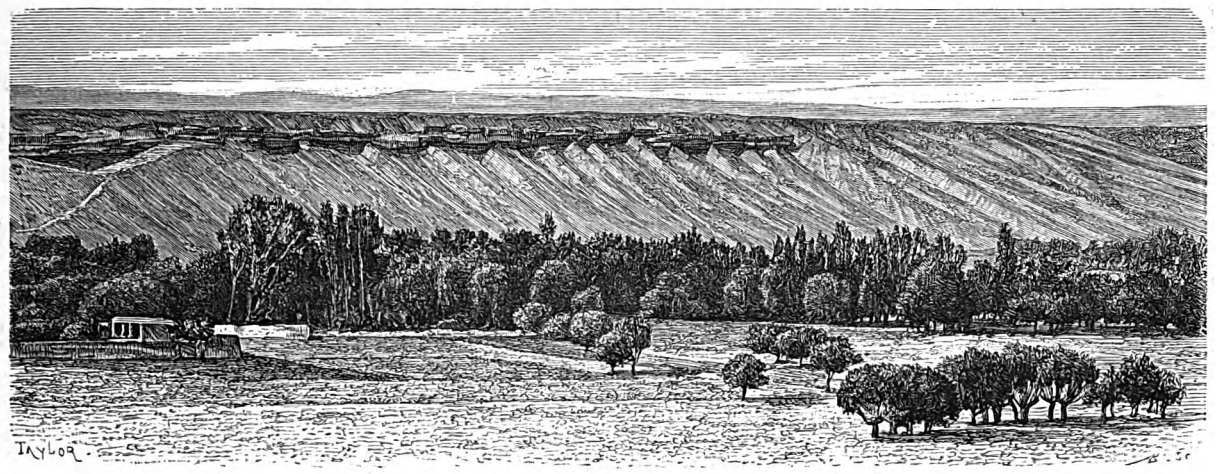
Du temps de Khoudaïar, la ville de Khokand possédait une usine de papier qui fit faillite, et qui depuis lors ne fonctionne plus ; elle était située au dehors de la porte de Moïmouvorak, près du tombeau d'un saint qui a donné son nom à la porte, seul service qu'il ait d'ailleurs jamais rendu à l'humanité. Le tombeau de ce saint n'a du reste rien de remarquable ; il est en terre glaise, et la construction masque la pierre sépulcrale.

Le surlendemain, à huit heures du matin, les chevaux que le capitaine nous avait promis arrivèrent ; nous convînmes du prix de trois roubles par cheval ; les deux propriétaires des animaux nous accompagnèrent, Féodorof suivait dans une arba avec nos malles et nos provisions. Notre petite caravane ainsi constituée, on jeta un dernier regard rétrospectif sur Khokand, ses splendeurs et ses misères.



VUE DE LA VILLE DE KHOKAND.

Digitized by Google



SABLES MOUVANTS DANS LES STEPPES.

CHAPITRE XIV

LE FERGHANAH (SUITE)

Le djigitt obstiné. — Nous payons pour lui, c'est le refrain. — Le sable. — Le djigitt obstiné fait pénitence. — Cendrillon sur l'escabeau. — Pauvres femmes !... — M. Bektchourine et ses petits verres. — M. Bektchourine et ses procès. — Araignées. — L'école de natation, les domestiques modestes. — Détails culinaires. — Un khan qui fait pitié. — Scène (dans tous les sens du mot) avec un marchand de chevaux. — La sériciculture du pays. — Deuxième khan qui fait pitié. — L'hospitalité de M. X. — Nous sortons affamés. — Vite ! vite ! faisons nos paquets !!

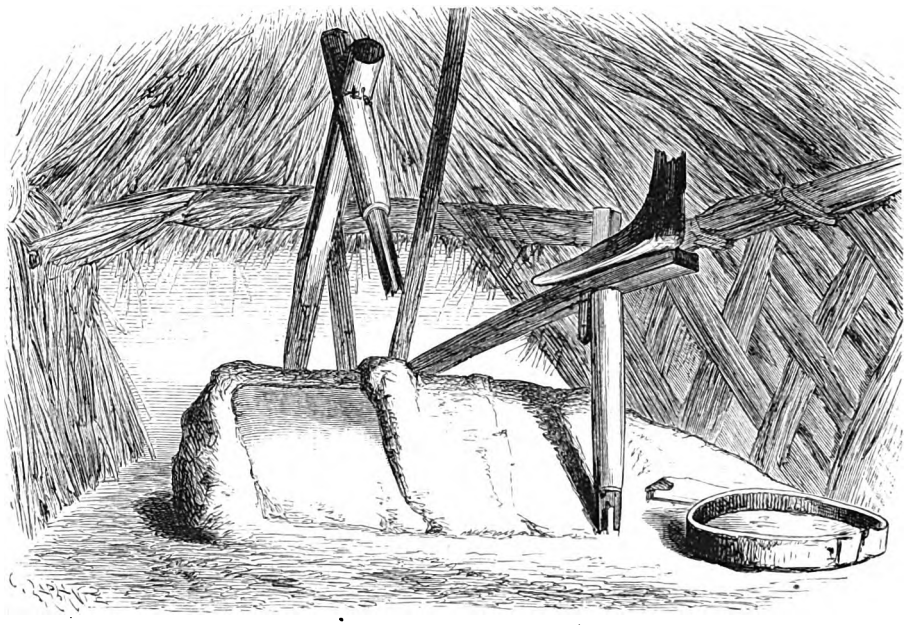
Au début d'une promenade, tout est bien : on est reposé. Le chemin fut du reste agréable ; nous marchions par des routes bordées d'arbres et parsemées çà et là de petits kichlaks. En général, on trouvait à la première ou à la deuxième maison des musulmans sous la galerie et près d'eux une cruche pleine d'eau et une tasse à la disposition des voyageurs. J'avais tellement soif que moi, si dégoûtée, je bus sans seulement y regarder et je trouvai cette eau excellente. Jusqu'à midi, nous chevauchâmes ainsi gaiement.

A cette heure nous fîmes notre première halte près d'un kichlak appelé Koch-Téghermân, habité par des Usbegs et situé au bord d'une rivière. Nous bûmes de l'eau et mangeâmes des melons et des pêches avec du pain sarte que les indigènes nous cédèrent pour quelques kopeks. Nous profitâmes de notre halte pour visiter un moulin extraordinairement primitif. Après une heure de repos, nous remontâmes à cheval ; le chemin continuait à être fort agréable, la chaleur modérée ; une légère brise rafraîchissait l'air ; nous n'aurions pu souhaiter un meilleur temps. Nous comptions arriver en deux heures à l'autre station, nous reposer sous notre tente et repartir le lendemain matin pour atteindre aisément le soir Marghellân.

Digitized by Google

Mais l'homme propose et Dieu dispose. Or, notre dieu à nous, c'était pour le moment le djigitt, sorte de courrier ou guide, palefrenier, domestique, etc., qui s'était mis en tête de choisir un autre chemin, et quel chemin, juste ciel !

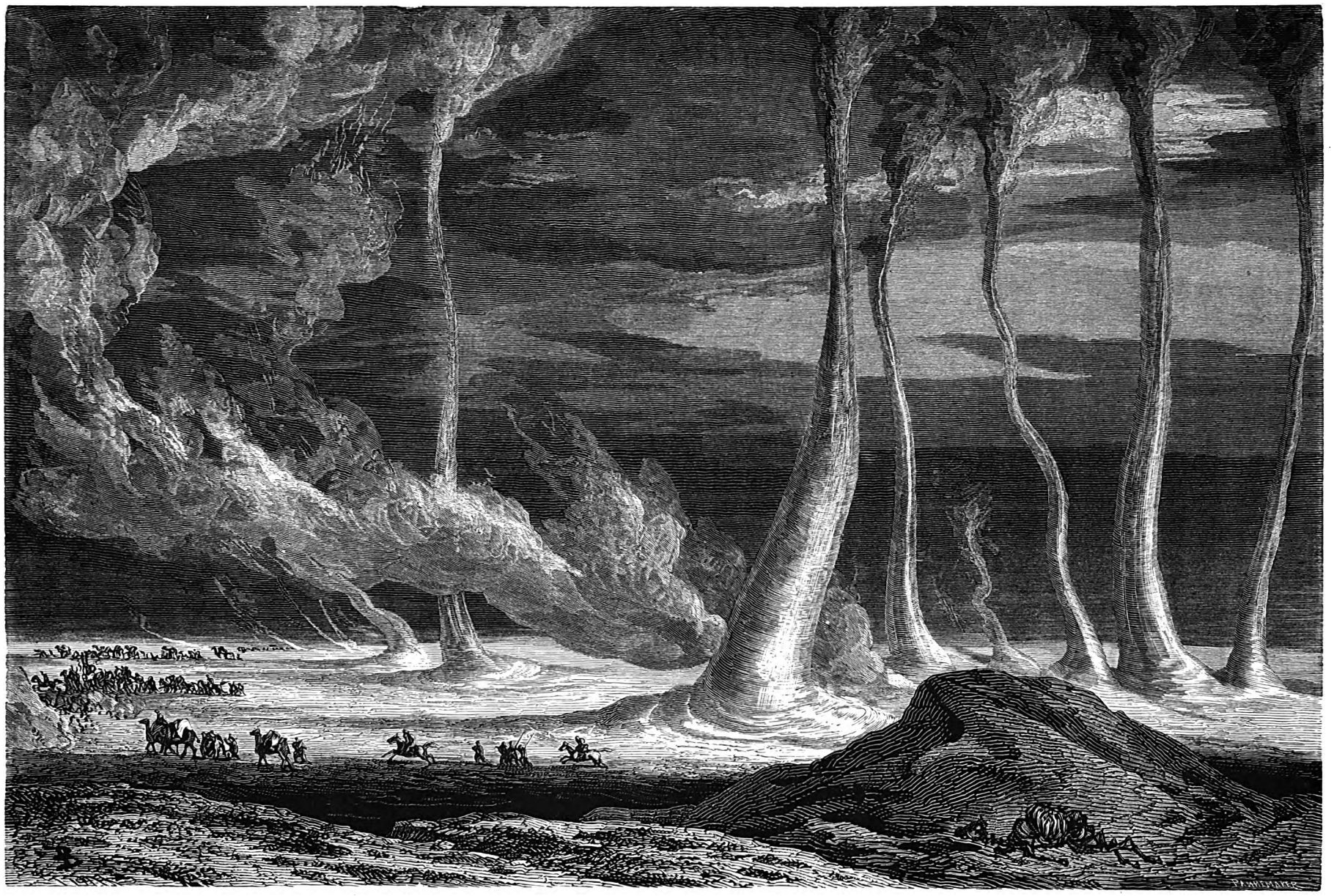
On tourne à gauche, et bientôt après apparaît un steppe, puis, au bout d'une demi-heure, une petite hutte de paille sous laquelle un vieillard nous présente de l'*aïrân*, lait aigre mélangé d'eau. Je goûtai cette boisson dont mon mari avait déjà bu lors de son voyage dans les montagnes du Kohistân, je la trouvai très rafraîchissante. Je pensais que cette hutte était placée au milieu du steppe, et je me réjouissais avec M. de Ujfalvy de son peu d'étendue. Une autre demi-heure s'écoule, mais, au lieu de voir poindre les



HUTTE DE PAILLE CONTENANT UN MOULIN.

kichlaks dont on nous avait dit que la route était semée, le steppe s'étendait de plus en plus devant nous; les plantes devenaient plus rares, et bientôt le terrain s'égrena en sable, et un vent terrible souleva la poussière qui nous enferma comme dans une prison. Mon mari, dont le mécontentement s'aggravait en proportion des rafales, arrivait à l'exaspération. A chaque rencontre d'arba il demandait à combien de verstes était la station; toutes les réponses se contredirent; on pouvait se croire chez des paysans de Normandie; les uns parlaient de vingt à vingt-cinq verstes, les autres de quinze seulement. Pendant deux heures et demie nous avançâmes ainsi à travers la tempête et le désert, car c'était bien un désert de sable mouvant que nous traversions. Lorsque soufflait la rafale, nos chevaux s'arrêtaient, baissaient la tête pour la relever lorsque le tourbillon était passé; il nous fallut imiter ces nobles bêtes, car le sable nous aveuglait, et la poussière nous

Digitized by Google



TROMBES DE SABLE DANS LE STEPPE (p. 286).

Digitized by Google

desséchait la gorge. Mon abattement était extrême ; mon cheval, sentant ma main défaillir, trébuchait à chaque pas :

L'œil morne maintenant et la tête baissée.

A un moment la rafale souffla si fort que je lâchai les rênes et me cachai la figure dans les mains ; mon cheval même se serait infailliblement abattu, m'entraînant dans sa chute, sans l'intervention de mon mari. M. de Ujfalvy me conduisit un moment, mais lui-même et nos deux autres compagnons étaient aveuglés par la poussière. Les bêtes elles-mêmes demandaient grâce. Que faire? retourner était impossible, le vent aurait encore été plus terrible, car nous l'aurions reçu en face ; attendre? la nuit nous surprendrait, et la route, déjà si difficile à suivre, balayée qu'elle était par le sable, deviendrait encore moins distincte pendant l'obscurité. Du reste, on ne sait jamais combien durent ces ouragans. Continuer était le parti le plus sage, et nous le suivîmes. Néanmoins, je ne sais comment j'aurais pu résister jusqu'au bout, si un indigène que nous rencontrâmes n'eût consenti à retourner sur ses pas et à me conduire dans son arba, moyennant salaire, jusqu'au prochain village.

J'y montai, rendant avec plaisir à Mahomed-Schah, notre Tatar, les rênes de mon cheval. C'était la première fois que je faisais usage de ce véhicule, très commun en Asie centrale. Les femmes indigènes, couvertes de leur voile de crin, se servent de l'arba pour leurs voyages, et les Sartes y transportent tous leurs fardeaux. Les chevaux se plaignent bien, mais on fait semblant de ne pas les comprendre. Les coussins ne sont pas moelleux, un simple kachma (feutre) recouvrait le fond, qui est fait de petites branches de bois juxtaposées et entrelacées. Celle-ci, par bonheur, avait sa toiture d'été, une toile blanche, pour garantir des ardeurs du soleil. Pour me protéger davantage de l'ouragan, on attacha un kachma à l'arrière de l'arba. Nos guides, notre domestique et le compagnon de l'*arbakèche* (celui qui conduit l'arba), marchaient devant, les trois membres de l'expédition me suivaient. Je ressentais chaque secousse de la voiture; par bonheur, le chemin était uni, si tant est qu'on peut appeler chemin le sillage que laissent les voitures au milieu de cet océan sablonneux. Après une demi-heure de marche nous pûmes distinguer les poteaux (indiquant les verstes) de l'ancienne route postale. Nous y lûmes que nous avions encore douze verstes à parcourir; c'était long. L'arba n'allait pas vite, du reste les montures de ces messieurs étaient harassées elles-mêmes.

L'ouragan ne cessait d'augmenter; nous étions dévorés d'une soif ardente. L'arbakèche consentit à nous céder un de ses melons, que nous mangeâmes pour étancher notre soif. Les indigènes, plus prévoyants et plus habitués que nous à traverser ces déserts, ne sont jamais dépourvus de ce comestible précieux qui leur procure à manger et à boire. Un peu

Digitized by Google

réconfortée par ce rafraîchissement et enfouie dans l'arba pour me protéger de la poussière qui y pénétrait encore, j'admirais la patience de ces hommes. C'est une vertu bien nécessaire à ceux qui traversent ces steppes si longs et si monotones qui couvrent une partie de l'Asie centrale. L'ennui naquit un jour de l'uniformité, dit-on; eh bien, pour eux ce dicton est faux. Rien ne les ennuie; il est plus probable encore que rien ne les amuse.

Il y a quelquefois dans ces maudits déserts des ouragans de sable accompagnés de trombes effroyables qui ensevelissent des troupeaux entiers. Je parle bien entendu des grands déserts de Kyzyl-Koum et Kara-Koum.

Enfin, après avoir répété bien souvent : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? » et m'être d'autant plus impatientée que mes guides étaient plus calmes, la station apparut brusquement à nos yeux, comme si une baguette magique l'eût fait surgir. C'était bien elle, quoique l'administration russe eût dû l'abandonner sous peine d'y être enfouie. Quelques familles usbegs, qui n'avaient pas voulu quitter leur demeure, s'étaient réfugiées dans les huttes que le sable avait épargnées. Mon mari furieux tança vertement le djigitt, qui prétendait n'avoir aucune connaissance du changement survenu et croyait que la poste existait à cet endroit. Il fallut bien nous contenter de ces raisons, et, pour nous prouver sa bonne foi, il s'opposa à ce que M. de Ujfalvy payât l'arba. Ce kichlak délaissé s'appelait Divanah-kichlak (*divanah* signifie idiot), sans doute par antiphrase, et le désert que nous venions de franchir Alty-Arky-Koum. Un Usbeg nous offrit sa hutte en terre et nous apporta de l'eau, des fruits et quelques pains sartes. Nous étions si fatigués, si altérés, que cette nourriture fut pour nous une rosée, une manne.

M. de Ujfalvy envoya le djigitt à la rencontre de notre arba, qui portait nos provisions et nos lits; il lui enjoignit impérieusement de la ramener. Ces gens-là adorent la force; ils sont tellement habitués à être maltraités, qu'ils méprisent celui qui leur parle avec douceur. M. de Ujfalvy, en voyant cette misérable hutte, me proposa bien de partir avec un autre guide, car à huit verstes de là, disait-on, était un bon kichlak, sur une route bordée de grands arbres ; mais le vent déchaîné, les tourbillons de sable, la nuit qui menaçait de nous surprendre, tout cela constituait une perspective trop peu rassurante. Craignant que cet homme se trompât de chemin, je suppliai mon mari de me garder avec lui; il céda. Le maître de la hutte déploya ensuite un kachma sur la terre, cette bonne mère, et jeta de l'herbe parfumée sur le foyer, en signe d'affectueuse réception. Cet usage me parut touchant! M. de Ujfalvy et M. Müller s'y étendirent ; quant à moi, j'éprouvais un tel dégoût, que je ne voulais pas dormir et restai sur un escabeau, comme Cendrillon, méditant sur les plaisirs de mes belles sœurs de Paris qui peut-être, ce soir-là même, s'en allaient au bal à l'heure où je me morfondais.

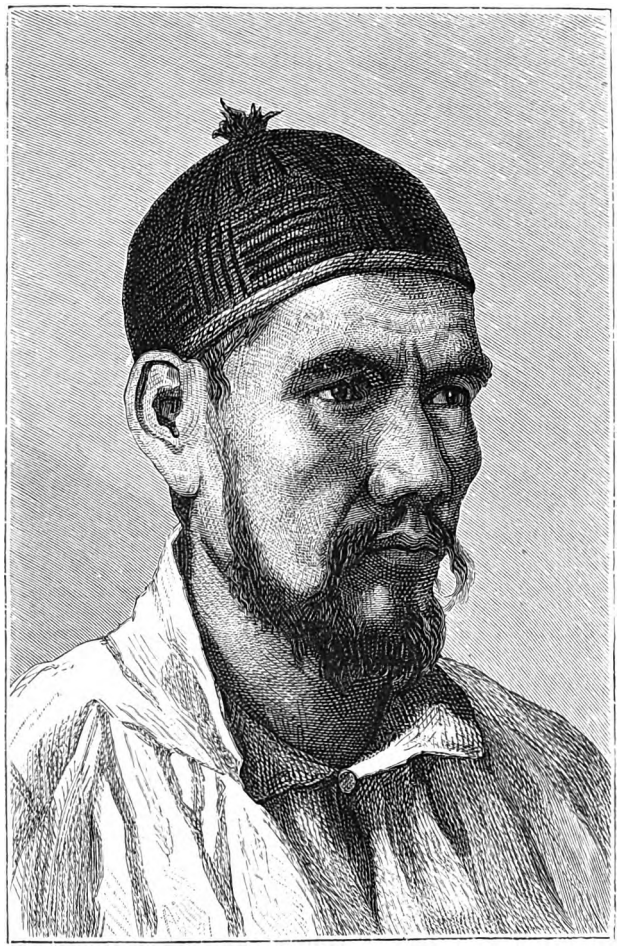
Digitized by Google

OURAGAN DE SABLE DANS LES STEPPES

Digitized by Google

La hutte était en terre, sans autres ouvertures que de larges portes se fermant à coulisse au milieu de la muraille; à droite un emplacement pour le foyer, où l'on avait allumé du feu qu'il fallut éteindre, car on étouffait.

Le sable passait sous la hutte, mais nous résistâmes aux propriétaires, qui voulaient la fermer. Mieux valait après tout trop de sable que trop peu d'air. Enfin l'arba tant désirée arriva comme arrive un dîner manqué, alors que nous n'avions plus faim. On dressa son campement nocturne, nos deux lits de fer devant la porte. M. Müller et son matelas de cuir sur le kachma ; Féodoroff près de nous, roulé dans sa peau de mouton ; M. W. par terre. Des bougies firent office de feux de camp, suppléant avantageusement à la graisse dont ces pauvres gens alimentaient une lampe si primitive qu'elle figurerait avec honneur à un musée d'antiquités antédiluviennes.



UN USBEG DE DIVANAH-KICHLAK.

Les propriétaires, nous voyant si bien installés, battirent en retraite chez leur voisin, qui ne les avait pas appelés, et nous fûmes ou nous nous sentîmes quasi chez nous. Se coucher était aisé, mais dormir l'était beaucoup moins, car les quatre vents, trouvant les portes ouvertes, s'y engouffraient et nous y jetaient littéralement la poudre aux yeux. A trois heures du matin nous nous levions ; ma toilette fut d'autant moins longue que je m'étais couchée tout habillée. Je sortis pour voir si la journée s'annonçait belle. Le ciel était balayé, l'air pur. Je vis paître de belles vaches, que j'avais déjà aperçues la veille au soir. Que pouvaient brouter ces malheureuses bêtes? Pas un vestige d'herbe. Le kichlak était à moitié enfoui dans le sable, et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, l'œil ne découvrait que du sable.

Devant notre hutte, un rempart de sable prouvait que les habitants luttaient énergiquement contre cet ensablement. Comment des êtres humains pouvaient-ils habiter dans ces régions sans y mourir d'ennui? Il est vrai que les vaches y vivaient bien!

Des provisions de fourrage étaient entassées sous des abris, prévoyance rare chez ces

Digitized by Google

peuples et à laquelle je dus le bon lait que notre hôte eut l'amabilité de m'offrir. Ces messieurs, plus galants encore, voulurent bien, pour me laisser boire seule, se contenter de l'eau du puits. Ils en burent peu. Puis nous partîmes, non sans donner à nos braves Usbegs une bonne récompense, à laquelle ils s'attendaient bien un peu.

Chose étrange, de minute en minute le désert se transformait ; une heure après des herbes d'abord, puis des arbres faisaient disparaître cet horrible steppe. Il avait eu raison la veille, notre djigitt ; le Divanah-Kichlak se trouve placé presque à la lisière du désert, qui est à peu près de 10 lieues de longueur. Après une autre heure, nous arrivons devant un beau kichlak appelé : Turé-Kourgân. Un enclos, une large mare et des arbres nous invitèrent à nous reposer, tandis qu'on irait prévenir l'*aksakal*. Notre drogman nous prévint que ce fonctionnaire nous attendait.

Dans un charmant petit jardin une table était dressée, et le maître nous y conduisit, après avoir salué à la manière orientale, en s'inclinant, les mains sur le ventre, marque du plus grand respect. Du thé, du lait, des fruits, des amandes et des petits bonbons figuraient sur la table. Nous fûmes très sensibles à cette gracieuseté. Sur ma demande, le maître me conduisit près de ses femmes, pour lesquelles je fus plutôt un objet de curiosité qu'elles ne le furent pour moi, car, à part quelques détails, je me trouvais toujours en face du même spectacle. Pour ces pauvres créatures, ni joie ni distraction. Quelquefois la visite d'une de leurs voisines ou amies, et c'est tout. Elles habitent généralement une arrière-cour ; c'est là qu'elles accomplissent leurs travaux insipides et monotones. Elles sont seules toute la journée avec leurs enfants, poursuivant tranquillement et avec lenteur leur tâche quotidienne. Le proverbe « Hâte-toi lentement » peut leur être appliqué. Ce même air d'ennui que j'avais déjà remarqué était répandu sur les trois femmes de l'aksakal, et, sans les heures de sommeil imposées par les chaleurs, je ne sais vraiment comment elles pourraient supporter leur existence. Celles-ci cependant avaient au moins leurs domestiques qui, en leur rapportant les nouvelles du dehors, pouvaient leur procurer quelques distractions ; mais celles qui n'en ont point? Remplie de tristesse pour ces sœurs déshéritées, je revins près de ces messieurs, comparant ma vie à la leur et, comme le publicain, rendant grâce à Dieu de n'être pas mahométane. Pour comble de satisfaction, je goûtai d'un bon pilao qu'on venait de servir pour terminer le repas.

La route jusqu'à Marghellân fut très jolie, toute semée de kichlaks. A dix heures nous aperçûmes la porte de la nouvelle capitale du Ferghânah.

Aux premières maisons, notre djigitt s'informa de la demeure du chef du district, fils de M. Bektchourine, que nous avions connu à Orenbourg et pour lequel son père nous avait donné une lettre.

Digitized by Google

FEMMES TADJIQUE ET SARTE DE TURÉ-KOURGÂN.

Digitized by Google

Nous traversâmes presque toute la ville, qui est assez grande, et dont toutes les maisons me parurent posséder des bains : j'entends un lieu où l'on se mouille. Après bien des détours, une porte sous laquelle étaient réunis des musulmans s'offrit à nous :

LE CAPITAINE BEKTCHOURINE (TATAR), CHEF DU DISTRICT DE MARGHELLAN.

c'était là. Dans le jardin le secrétaire de M. Bektchourine vint à notre rencontre et nous conduisit à l'habitation de son chef. Dans une grande pièce peinte dans le genre oriental, des ouvertures en bois découpées donnaient sur le perron, s'abaissant et se relevant à volonté : l'une de ces fenêtres servait au maître pour entendre et recevoir toutes les réclamations de ses administrés ; c'était comme un confessionnal perfectionné.

Digitized by Google

Après lui avoir présenté la lettre de son père, mon mari le pria de vouloir bien me garder pendant qu'il irait avec M. Müller rendre ses devoirs au général Abramoff, gouverneur du Ferghânah.

Au bout d'une heure, M. de Ujfalvy revint et m'annonça que le gouverneur avait donné ordre qu'on nous dressât une tente et une kibitka dans le jardin de M. Bektchourine. Celui-ci, de son côté, nous avait prié de considérer comme nôtre sa maison (qui d'ailleurs appartenait à la couronne).

Au déjeuner notre hôte emplit un petit verre d'eau-de-vie, le vida d'un seul trait, puis il en offrit un à mon mari en lui disant, pour s'excuser, que tel était l'usage musulman, se servir le premier et présenter ensuite à son hôte, afin de lui montrer qu'il pouvait accepter sans crainte, que c'était bon et pur.

Respect à l'usage et honneur à notre amphitryon! M. de Ujfalvy vida aussi le verre d'un trait, mais comme il eût fait d'une médecine.

Pendant le déjeuner, deux femmes couvertes de leur voile de crin noir, tenant chacune un enfant dans les bras et deux autres par la main, vinrent en pleurant adresser une supplique. La plus proche de la fenêtre porta la parole et tendit à notre hôte un papier qu'il parcourut des yeux en promettant de s'occuper de l'affaire. Elles partirent avec force salutations. C'était, me dit-on, une femme divorcée par la loi; malgré cela, elle avait vécu deux ans avec son mari, dont elle avait deux enfants; or ce dernier venait d'acheter depuis quelque temps une autre femme et voulait renvoyer la première ainsi que ses deux enfants. Elle avait été trop confiante, avait livré le *papier* légal au mari et venait maintenant réclamer justice. Je demandai ce qu'il adviendrait de cette affaire; M. Bektchourine répondit que, si elle avait positivement vécu avec cet homme, on le forcerait à la garder. « Souhaitons, me dis-je, que tout s'arrange à l'amiable; les pauvres femmes sont en tous pays bien à plaindre! »

On rit, on causa, mais finalement je me retirai sous ma kibitka; j'étais tellement fatiguée que je m'endormis jusqu'au soir. M. de Ujfalvy m'apprit alors qu'à Divanah-kichlak nous avions échappé à un grand danger. Cet endroit est le caravansérail des karakourts, espèce de petites araignées noires avec des taches blanches sur le dos; elles vivent dans le sable, et leurs morsures sont tellement venimeuses, que deux sur trois sont mortelles. Pour les chevaux et les chameaux, si on ne peut les cautériser à l'instant, ils en crèvent; au lieu de crever, les gens ont la consolation de mourir, mais cela revient au même.

L'habitation de M. Bektchourine avait été construite par un parent de Khoudaïar-Khan. Ce dernier, quelques mois après l'achèvement de la construction, avait trouvé plaisant de lui faire couper la tête. Il acquit alors la maison et fut débarrassé du parent;

Digitized by Google

tout profit! Le petit palais, avec sa belle salle et deux chambres peintes également dans le genre oriental, s'élevait sur un perron assez large au milieu d'un vaste et beau jardin; de tous côtés des ariques dont l'eau murmurante laissait voir un fond argileux où, à défaut de poissons, les sangsues prenaient leurs ébats.

Un grand bassin entouré d'une palissade de jonc, système de clôture tout asiatique, servait d'école de natation. Notre tente était dressée entre de beaux abricotiers ombreux dont les fruits jonchaient la terre, et une vaste tonnelle à laquelle pendaient d'énormes grappes de raisin. Notre tente nous servait de salon et la kibitka de chambre à coucher; c'était un appartement complet.

Le bassin palissadé de jonc me tentait; j'eus envie d'y prendre un bain au milieu de ce jardin en fleurs, tout comme une princesse des *Mille et une Nuits*. Les joncs étaient sans doute assez espacés, mais qui ferait attention? D'ailleurs les serviteurs sont très discrets, ils voient, mais ne regardent pas. Je pus prendre mon bain sans être dérangée et grelotter à mon aise; l'eau était froide, il était trop tôt, le soleil ne l'avait pas suffisamment chauffée... J'étais fière pourtant d'avoir pris un bain dans l'eau du Schahimardân. Mais quelle différence avec la source de cette rivière que je vis quelque temps après!

Nous prîmes ensuite notre thé sous les arbres. Il pleuvait des abricots; je songeais à la fable du *Gland et de la Citrouille*, et lorsqu'il m'en tomba un sur l'épaule, je trouvai, comme le paysan Garrot, que Dieu avait bien arrangé les choses. Ils étaient très bons, ces abricots, tellement mûrs que c'était une confiture naturelle; jamais je n'en ai mangé de si bons. Les jardiniers en ramassaient et en croquaient avec leur pain; notre cosaque et notre drogman se nourrissaient ainsi à peu de frais. Les petits pains sartes coûtent 1 kopek. On compte à peu près 6 kopeks pour la nourriture d'un soldat russe et 1 ou 2 kopeks pour celle des indigènes. Il est vrai que la viande coûte 2 kopeks la livre russe (400 grammes). Les abricots étaient ramassés soir et matin dans des corbeilles, séchés au soleil pour être mangés l'hiver. Les fruits secs sont d'une grande consommation chez les Asiatiques et sont servis sur toutes les tables.

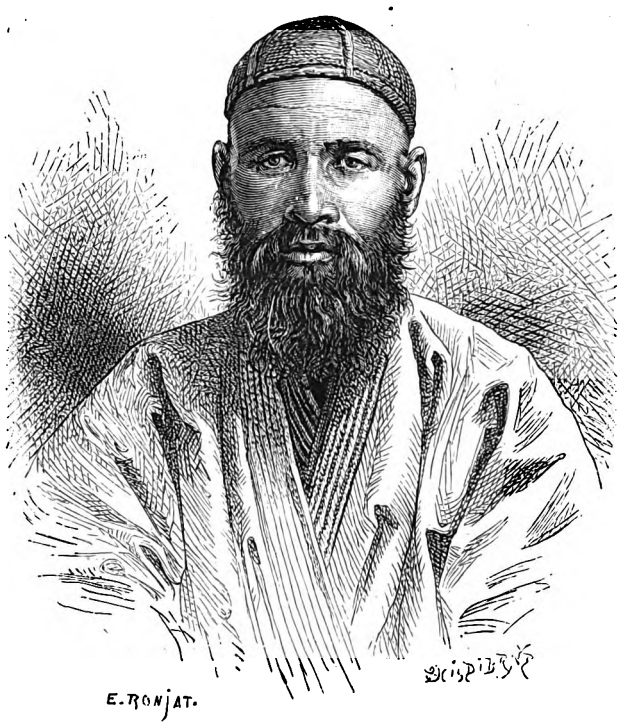
A neuf heures je vis arriver une foule de musulmans qui venaient exposer leurs plaintes au natchalnik, avec un respect et un maintien humble et servile qui faisait peine à voir! Ils attendaient quelquefois des heures entières sous les arbres du jardin sans qu'un seul mouvement d'impatience leur échappât; ils se contentaient d'intervertir le croisement de leurs bras et de lever les yeux au ciel.

La journée se passa à nous installer un peu et à nous délasser. C'était beaucoup pour moi d'avoir fait, à mon début, en une seule journée, 10 lieues à cheval. De dix heures à six heures du soir la chaleur était accablante; le thermomètre montait jusqu'à 40 degrés à l'ombre. Les soirées et les nuits étaient assez fraîches. Tous les

Digitized by Google

soirs on entendait la voix du mollah annonçant la prière du haut du minaret. Cinq fois par jour il fait son appel : au lever du jour, à midi, à quatre heures, au coucher du soleil et à la nuit, et les musulmans doivent se mettre en prière, en quelque lieu qu'ils se trouvent.

Le lendemain, le général Abramoff vint nous rendre visite. Quel homme simple et aimable ! Aussi avait-il été adoré de ses subordonnés dans la province du Zérafchân, et je suis persuadée qu'il ne tardera pas à l'être dans celle-ci. Il permit à M. de Ujfalvy de fouiller tel endroit qu'il lui plairait, sauf un *meghil* (cimetière), car, sur ce point, les musulmans sont intraitables ; pour eux, le cimetière est un endroit sacré ; moins ils respectent la tête des vivants, plus ils respectent la cendre des morts. Obtenir des crânes chez eux est chose excessivement difficile ; ce n'est qu'à force d'argent, et encore pas toujours, qu'on parvient à en avoir.



TYPE TIOUROUK.

Mon mari avait commencé ses mensurations, et M. Bektchourine lui faisait amener tous les types désirables. Les types qui me frappèrent le plus et que je n'avais pas encore vus furent les Tiourouks ou Tourks, qui sont, dit-on, le résultat d'un mélange d'Usbegs et de Kara-Kirghises. Ils sont peu nombreux et habitent quelques villages entre Och et Marghellân, et entre Och et Andidjân. Ils sont passablemen laids, mais en revanche fervents musulmans ; leurs mœurs et leurs croyances sont les mêmes que celles des Sartes. En hiver ils habitent les villages, et en été ils émigrent dans les montagnes pour faire paître leurs troupeaux. Ils élèvent des moutons et sèment du blé et du djougarra. Ils achètent aussi leurs femmes, comme chez la plupart des musulmans. Les Batchas dansent aux noces. A la naissance d'un enfant, les parents donnent de l'argent aux jeunes mariés. Et lorsque quelqu'un est malade, ils consultent ou le médecin ou le mollah. Si la maladie produit la mort, après l'enterrement on donne un festin, et après un an la femme a le droit de se remarier. Ils font trois repas par jour et boivent de l'opium, au lieu de le fumer comme les Chinois.

Je vis, chez le colonel Hildebrand, commandant de la forteresse de Marghellân, le

Digitized by Google

khan qu'on poursuivait depuis un an et que M. Bektchourine avait réussi à faire prendre au milieu de ses six cents hommes, avec lesquels il comptait révolutionner le pays. Il était assis sur un kachma et gardé à vue par une sentinelle; il se leva à notre arrivée, et je fus complètement désillusionnée ; son air malheureux me fit pitié ; je m'attendais à voir un homme à l'allure hautaine, fière et cruelle. C'était un jeune homme vêtu d'un pauvre kalat si décolleté, qu'il laissait voir des salières énormes, semblables à celles des pauvres gens tourmentés par la misère et la faim ; il avait vingt-deux ans; aucun caractère de dignité ne rappelait sa situation et sa réputation. Mais il ne fallait pas s'y fier, car le colonel me dit qu'il serait fusillé, s'il n'était point pendu, peine infamante pour un musulman; le moindre châtiment qu'il pouvait attendre, c'était l'exil en Sibérie. Pour ces gens-là, c'est encore une autre forme de trépas.

Pauvre khan! regrettait-il sa grandeur éphémère et de si courte durée qu'à peine avait-il eu le temps d'y croire ; des projets de vengeance germaient-ils dans sa tête s'il parvenait à s'échapper? S'échapper! mot magique pour les condamnés et à la pensée duquel plus d'un cœur a battu ; mais la sentinelle est là le fusil chargé et sur sa vie répond du prisonnier.

Le soir du jour où mon mari commença ses mensurations, nous eûmes avec des marchands de chevaux une scène curieuse et imprévue. M. de Ujfalvy essaya d'abord les montures qu'on lui présentait, puis fit son choix : les marchands formulèrent leur prix, mon mari le sien, avec une sensible différence. Il ne parlait pas assez bien le russe pour être compris facilement de ces indigènes, qui parlent eux-mêmes encore assez mal la langue de leurs nouveaux maîtres. L'officier russe qui nous escortait se mêla de l'achat, et, comme pour lui, débattit le prix en tendant la main, selon l'usage, au marchand; mais l'autre refusait de donner la sienne; après un grand quart d'heure de pourparlers, ils tombèrent d'accord, mais le marchand ne voulait pas tendre la main : ce fut un moment critique. Tous les autres marchands de l'aksakal qui les avait amenés le forcèrent à adhérer par leurs clameurs : c'était un curieux spectacle. Ce sont bien des musulmans, ordinairement calmes et silencieux : quand malheureusement ils se mettent à parler, ils n'en finissent plus. Harcelé par ses confrères, le marchand lassé mit sa main dans celle de l'officier et le marché fut conclu. Les bêtes nous appartenaient; on les laissa en liberté, sans plus de façon, dans le jardin; pas plus qu'aux domestiques, on ne songe à leur donner un abri; cependant les indigènes en ont soin et, pendant tout mon séjour dans le Turkestan, je n'ai pas vu maltraiter un cheval.

A Marghellân, on confectionne la soie sur une grande échelle ; il y a beaucoup de tisserands qui travaillent d'une manière toute primitive. On les voit bien souvent sur le chemin, le long des maisons, allant et venant au gré des fils. La largeur de l'étoffe ne

Digitized by Google

dépasse jamais 50 centimètres ; la couleur blanc crème est la plus jolie ; le violet et le bleu ne sont pas très réussis ; cependant à Samarkand j'ai vu du violet d'une teinte assez franche, et l'étoffe était plus large. On fabrique des rayures semblables à nos petites étoffes de fantaisie ; la soie est en général très légère et serait très bonne pour doublure. En allant visiter ces tisserands, nous rencontrâmes un fakir indien dont l'aspect étrange attira notre attention. Il était arrivé avec quelques-uns de ses coreligionnaires et n'était que depuis peu de temps dans la ville. La soie fabriquée à Hissar est beaucoup plus nourrie et peut être comparée comme grain à nos belles soies. Je pense que la soie de couleur unie et celle à petites rayures de deux couleurs ont été confectionnées pour le goût des Russes, car leurs costumes de couleurs bigarrées s'harmonisent avec le beau soleil du pays.

FAKIR INDIEN.

Nous achetâmes des bijoux et des étoffes de Kachgar. On trouve à Marghellân une très jolie et très solide étoffe faite avec la laine du chameau, des ceintures en soie tressées, d'autres avec des applications d'argent. La plus grande partie des bijoux sont en argent dont le pâle éclat ressort beaucoup plus que l'or sur la peau bronzée des hommes et des femmes. Les bourses et les *tibéteika*, petite calotte inséparable d'une tête musulmane, sont bien meilleur marché qu'à Tachkend et à Khokand ; cependant le bazar y est moins important. Quoique Marghellân soit à présent la capitale du plus grand district, le Ferghânah est partagé en sept circonscriptions, comme les sept jours de la semaine, sous les ordres du général Abramoff. Il est vrai que la capitale n'a pas encore eu le temps de s'habituer à sa primauté.

Le premier district est Marghellân, le second Khokand, le troisième Wadil, le quatrième Och, le cinquième Andidjân, le sixième Namangân, le septième Tchousst. Tous ces districts sont sous les ordres du natchalnik militaire ; chacun possède une petite garnison.

Digitized by Google

Dans l'après-midi, nous apprîmes que M. Bektchourine interrogeait un des nouveaux khans (ce qui portait à trois le nombre des khans prisonniers des Russes). Il avait été livré le matin par une femme et était âgé de douze ans. Je me glissai sur le perron et je pus voir sa physionomie. Il était plus bronzé que l'autre et, sans avoir l'air bien féroce, il était moins humble. Il parlait librement, assis par terre sur un kachma dans la salle où nous prenions nos repas; la sentinelle ne le quittait pas des yeux. M. Bektchourine l'interrogeait, son secrétaire prenait des notes et le colonel Dowbicheff, officier russe qui parlait admirablement notre langue, assistait à cet interrogatoire préliminaire. Près de la porte d'entrée, sous le perron, on avait déposé les emblèmes saisis de cette grandeur, à savoir : une grande trompette en cuivre pouvant avoir 2 mètres et servant aux soldats indigènes pour intimider leurs ennemis, une autre un peu plus petite sur laquelle était placée la ceinture du khan garnie d'une fourrure à longs poils.

LE GÉNÉRAL ABRAMOFF.

Le soir, le général Abramoff nous montra sa collection de monnaies, qui est remarquable, et nous offrit, pour tout le temps de notre séjour à Wadil, sa maison de campagne. J'étais si souffrante par cette grande chaleur, qu'il m'était impossible de rester en place. D'ailleurs, M. de Ujfalvy étant obligé de se rendre dans la vallée de Wadil, il valait mieux m'y transporter et attendre, sous la saine brise des montagnes, que mon mari eût fini ses travaux à Marghellân.

La soirée chez le général fut abrégée en raison de notre départ du lendemain; d'ailleurs le général travaille tous les soirs et le déranger longtemps eût été indiscret. Nous reprîmes le chemin de notre kibitka, où je vivais en vraie Kirghise.

Nous visitâmes le lendemain l'école musulmane; elle est loin d'être aussi belle que celle de Tachkend, mais en revanche les enfants répétaient leurs leçons avec un cœur que nos enfants eussent pu leur envier.

En route maintenant pour le nouveau Marghellân russe; le chemin est assez joli, nos chevaux sont bons, le mien a surtout l'allure très douce, la soirée est ravissante. Nous

Digitized by Google

traversons de petits kichlaks, le bazar est peu étendu, mais sur une hauteur s'élève le magnifique tombeau d'un saint quelconque précédé de celui de ses femmes. Il en avait plusieurs, et même de très jolies, c'est ce qu'il appelait se mortifier. Tous les indigènes se levaient sur notre passage, s'inclinaient en appuyant leurs mains sur leur ventre ; ceux qui étaient à cheval ou en arba arrêtaient leur équipage et mettaient pied à terre, ce qui est la marque du plus grand respect.

De la ville sarte à la ville russe en herbe, car de cette dernière il n'y a encore que le tracé, il y a près de 15 verstes, et nous y arrivons à la tombée de la nuit. De larges et belles rues sont en construction, mais il me paraît faire ici encore plus chaud qu'au vieux Marghellân. Nous suivons une rue entièrement occupée par des ouvriers indigènes : le spectacle est curieux. Ils ont fini leur journée; les uns allument de grands feux pour préparer le dîner, les autres vont chercher de l'eau, ceux-ci mangent du melon et des fruits, ceux-là sont déjà étendus par terre et se préparent à dormir. La forteresse sera au bout de la ville et toutes les rues y aboutiront; on n'aura qu'à aller tout droit devant soi pour s'y faire enfermer.

LE COLONEL DOWBICHEFF.

Chez M. X. le couvert était mis et des verres attendaient les convives, mais de souper aucune trace. Nous nous asseyons autour de la table, qui était loin de ployer sous la profusion des mets. Peut-être les soldats, las de nous attendre, avaient-ils mangé le dîner dont la deuxième édition allait sans doute apparaître.

Enfin, pour calmer notre fatigue, le verre d'eau chaude sacramentel, qualifié de thé, nous fut offert. On peut dire au sujet de cette boisson que les Russes sont les dignes Chinois du Nord. « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? » disions-nous en nous-mêmes. Hélas! comme dans le conte, la réponse était et devait rester négative. Cependant, à onze heures, les domestiques apportèrent sur un plateau... devinez quoi... des petits pains saupoudrés de sucre. Comme l'attente avait fait passer notre faim, nous en rîmes de bon cœur, en serrant d'un cran notre ceinture; seulement, à

Digitized by Google

l'exemple du corbeau de la fable, nous jurâmes, mais un peu tard, qu'on ne nous y prendrait plus.

Nous nous couchâmes pour nous consoler et offrir aux moustiques le repas que nous n'avions pu prendre nous-mêmes. Le *pacha-khana* (moustiquaire) qui entourait mon lit me préserva, mais mon mari, qui en était dépourvu, paya pour sa moitié.

Nous étions sur pied à cinq heures et demie, l'estomac beaucoup plus libre qu'il ne convenait : une dernière libation d'eau chaude fut offerte à ce viscère déjà si bien nettoyé. Une demi-heure après nos paquets étaient faits et nous partions après avoir salué et *remercié* M. X., secouant la poussière de nos souliers sur le seuil de cette maison inhospitalière que nous recommandons à ceux qui veulent faire pénitence de leurs péchés.

ÉLÈVES D'UNE ÉCOLE MUSULMANE (P. 299).

Digitized by Google

AKSAKALS DES ENVIRONS DE WADIL.

CHAPITRE XV

LE FERGHANAH (SUITE)

Des guides qui ne sont pas démonstratifs. — Le koumisse. — Type du pays. — Wadil. — L'enthousiasme descend en moi et j'attends l'effet de la grâce. — Le pied du saint. — Les Auvergnats de l'Asie. — L'Ak-Sou. — Variété de paysages. — Le lac Fedchenko. — Fonctions de ménagère. — L'Usbeg. — Le tombeau d'Ali. — Pèlerinage où beaucoup de pèlerins n'entrent pas. — O Mahomet ! — Mon mari devient médecin comme Sganarelle. — Haute voltige dans la montagne.

Nous suivons d'abord le Schahimardân : la route est ombragée et longe de ravissants kichlaks. Peu à peu reparaît le steppe ; toujours le steppe ! Celui-ci pourtant est herbeux, grâce aux petits torrents que la fonte des neiges a fait descendre des montagnes. On juge qu'il doit pleuvoir dans cette contrée, car il n'y a plus d'ariques. Les steppes vont bientôt finir ; au loin nous apercevons des champs cultivés. Plus loin encore Wadil et sa verdure qui se découpe sur cette aridité ; cette perspective nous fait supporter plus patiemment

Digitized by Google

la chaleur qui devient à chaque instant plus forte. Nos chevaux, de leur côté, paraissent en avoir assez et trouver comme moi, plus que moi, le chemin trop long. Allons! ma bonne bête, un petit temps de galop pour en finir! et cravache de jouer, et chevaux de s'évertuer, et cavalcade de franchir l'espace qui nous sépare des premiers abords de la ville; là, pour ne pas effaroucher les mahométans, nous nous remettons au pas.

Un bon musulman ne galope ni ne trotte jamais; serait-ce Mahomet qui le lui défend? Il faut des circonstances extraordinaires pour le forcer à hâter son allure, le pas qu'il appelle la *khada* et qui lui permet de faire 60 à 80 verstes par jour.

Enfin l'ombre n'est plus une chimère. En entrant à la ville, au moment où nous passons le pont, un djighitt, tenant son cheval par la bride, nous salue, remonte en selle et nous fait signe de le suivre. Tout à coup, au tournant de la rue, il met son cheval au galop et disparaît; nous suivons ses traces et demandons à quelques habitants la demeure de l'Ouyesninatchalnik. Ils montrent du doigt que nous sommes sur le bon chemin. Voilà pour un djighitt une singulière manière de nous indiquer la route! Mon mécontentement se calma cependant à la vue d'un bel arique roulant ses ondes rapides sur un lit de cailloux blancs. La fraîcheur de l'eau fit sur moi une impression joyeuse.

J'appris plus tard que le djighitt n'avait pas manqué à ses instructions. Pour faire honneur aux étrangers, on met ainsi plusieurs de ces gens en sentinelle, et leur devoir, aussitôt qu'ils vous aperçoivent, est d'aller annoncer votre arrivée. Mon mari, qui comme moi ignorait cet usage, arrêta le second djighitt et lui intima l'ordre de se joindre à notre cortège, ce qu'il fit en rechignant, comme un éclaireur tombé entre les mains de l'ennemi avant d'avoir pu se replier sur son centre.

Nous traversâmes presque toute la ville avant d'atteindre le *home* du natchalnik.

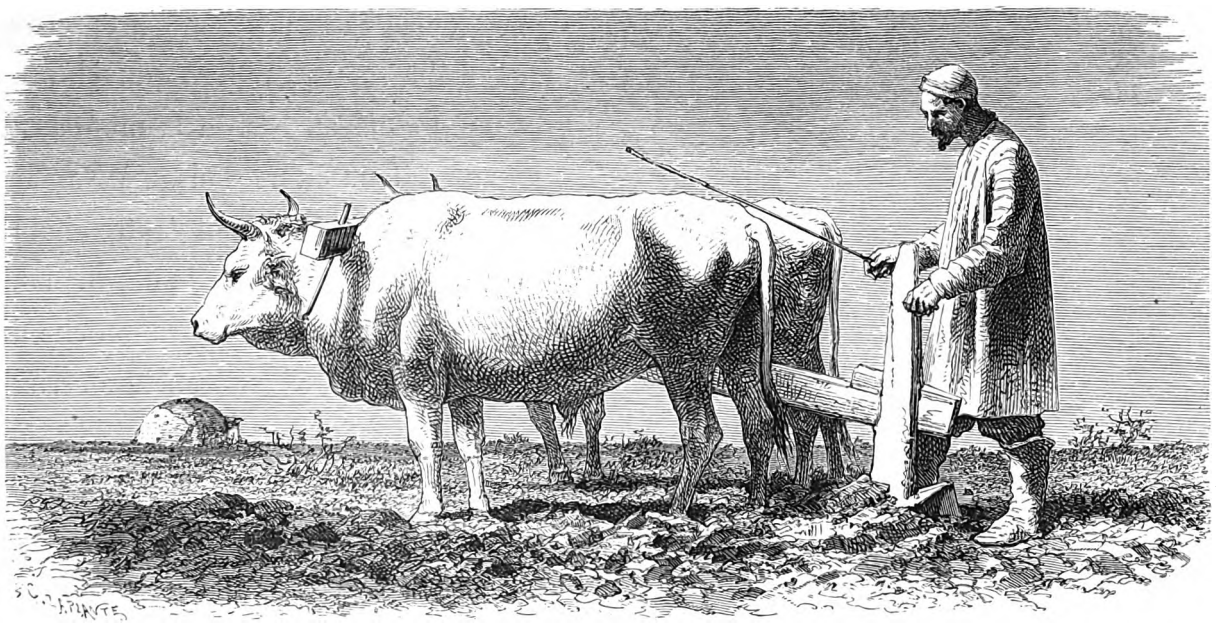
On nous avait préparé deux kibitkas dans un beau jardin, car la petite maison du gouverneur était occupée tout entière par ce fonctionnaire et son *pamochnik*, sous-gouverneur, qui était marié et père de trois enfants. Au thé, on nous offrit du *koumisse*, cette boisson que j'avais tant entendu vanter dans les livres et à Tachkend. Elle ne me plut pas; elle est aigre et a un goût de fromage; d'ailleurs, c'est tout simplement du lait de jument ou de chamelle qu'on laisse fermenter et qu'on met en bouteilles. Cette boisson est, paraît-il, un remède souverain pour les phthisiques. Les Russes viennent à Orenbourg pour y faire une cure. Cependant le meilleur koumisse se fait à Tchemkend, et de Tachkend on envoie les malades dans cette petite ville pour y éprouver les bienfaits de ce breuvage.

Le soir j'eus de nouveau le plaisir de dîner dans le jardin. La température est ici moins élevée, elle ne dépasse jamais 32° à l'ombre. Les fruits ne sont pas aussi avancés qu'à Marghellân; de beaux grenadiers, dont les fruits étaient prêts à mûrir, avaient leurs

Digitized by Google

branches couchées sur les allées. Le maître de la maison nous expliqua qu'on les disposait ainsi pour pouvoir les couvrir de paille l'hiver ; la vigne est protégée de la même façon dans tout le Turkestan. L'hiver n'est pas long, mais assez rude, le thermomètre y descend parfois jusqu'à 23° Réaumur. C'est le climat continental par excellence : la chaleur et le froid y sont extrêmes. Les grappes de raisin qui pendaient aux branches et s'échappaient par les interstices de la tonnelle étaient loin d'être aussi avancées qu'à Marghellân. Tout ici était en retard de quinze jours à trois semaines ; la température est à peu près la même que celle de Paris.

Le lendemain lundi, M. de Ujfalvy, en attendant le photographe qui devait aller



UN TADJIK LABOUREUR.

avec lui prendre des vues de la ville, mensura des Usbegs et des Tadjiks. Jamais je n'ai vu d'hommes de plus belle figure que ces derniers. Ils étaient de Kaptarkhana, petit village situé à 5 kilomètres de Wadil, habité par des Tadjiks laboureurs. Il en vint aussi dix autres fort curieux choisis parmi les marchands des environs de Hissar et de Darwâz [1]. Après les mensurations, mon mari les interrogea sur leurs mœurs, leurs usages et leurs coutumes ; il en obtint de nombreux renseignements, mais cet interrogatoire réclamait une patience d'ange et une obstination de savant ; il fallait répéter quelquefois chaque question de trois manières différentes pour n'avoir souvent qu'un *oui* ou qu'un *non* formulés de mauvaise grâce. Le guide tatar que nous avions amené de Marghellân nous fut, dans cette occasion, d'une grande utilité.

1. Petite principauté indépendante sur les versants occidentaux du Pamir.

Digitized by Google

Ils suivent tous la religion de Mahomet et achètent leurs femmes. C'est au péril de leur vie qu'ils font leur commerce, car le chemin qu'ils suivent dans les montagnes est très dangereux.

M. de Ujfalvy aurait bien voulu choisir un ou deux types pour les photographier, mais ils partirent le même jour, sans nous apporter des échantillons de cette monnaie en fer qu'ils nous avaient promis et qu'ils emploient dans leur pays. On leur en avait offert un prix assez alléchant, mais leur nonchalance les rend indifférents au gain, quand il leur faut déroger à leurs habitudes. Les Sartes seuls font exception à cette règle.

UN GUIDE TATAR (P. 305).

Le mardi, le photographe russe arriva et prit quelques bonnes épreuves de Wadil, endroit pittoresque admirablement situé au bas de la montagne. La vue s'étend au nord jusqu'à Namangân ; au loin, on aperçoit l'autre chaîne de montagnes qui borde le Ferghânah ; à l'ouest, cette chaîne se rapproche de Wadil, et le soleil se couche derrière les sombres hauteurs ; à l'est, la vue est bornée à peine par de petites montagnes ; au midi, tout près de nous, apparaît la magnifique vallée de Schahimardân, dont l'ouverture étroite laisse voir des pics à cime neigeuse dont les arêtes semblent percer le ciel.

Le soir, vers sept heures, nous gravîmes une petite colline située derrière la maison du sous-préfet, pour admirer le coucher du soleil. La vue était splendide. Wadil apparaissait à ses pieds comme un immense jardin dont la fraîche verdure était rehaussée par le fond sombre des montagnes aux flancs arides et la teinte effacée des plaines immenses. Les steppes s'étendaient jusqu'à l'autre chaîne, quelques petites oasis disséminées par-ci par-là en rompaient à peine la monotonie.

C'était un spectacle qu'un peintre aurait rendu avec enthousiasme, tant la nature y parlait à l'âme. Au commencement, ce panorama grandiose et sauvage me faisait peur ; mais bientôt je m'y habituai et j'osai contempler ces rochers à l'aspect imposant et triste. Je les comparais aux montagnes de la Styrie si vertes, si riantes, que j'avais

Digitized by Google

vues il y avait un an et en face desquelles je n'étais demeurée ni craintive ni froide.

Le mercredi 18 juillet, de grand matin, nous partons, accompagnés, comme toujours, de notre fidèle cosaque, pour Schahimardân, qu'on nous dit être à 30 verstes de Wadil. Ce kichlak est un lieu de pèlerinage renommé dans l'Asie centrale ; on y trouve le tombeau d'Ali, un des personnages les plus vénérés de l'islamisme. Mais il n'est malheureusement pas le seul qui ait la prétention de renfermer les véritables restes d'Ali. On compte près de cinq tombeaux de ce saint, dont l'un, près de Bokhara, a aussi une grande réputation ; aucune ville d'ailleurs n'est entourée de plus d'endroits sacrés que cette dernière. Il existe particulièrement, à quelques kilomètres de Bokhara, une mosquée dont l'intérieur présente de grandes beautés architecturales.

LE FIDÈLE COSAQUE FÉODOROFF.

Le chef du district nous donna un officier et cinq cosaques, pour nous montrer le chemin. Avec notre interprète tatar et nos domestiques nous formons une assez respectable caravane. Nous achevons de traverser la ville par un chemin bordé de murs ; bientôt après, à notre gauche, se dressent les premières montagnes ; à droite, des prairies, des arbres, des maisons. Un peu plus loin les plantes disparaissent. Sur le point d'entrer dans le défilé, nous heurtons une tombe située sur un rocher qui surplombe la rivière : on nous invite à descendre de cheval pour nous montrer un grand trou qui a la forme d'un pied. La place du talon est remplie d'eau. On prétend que c'est l'empreinte du pied d'un saint qui s'est reposé là. Nous remontons à cheval pour pénétrer dans une gorge assez étroite au fond de laquelle le Schahimardân roule ses eaux bruyantes. Le chemin pratiqué sur le versant de la montagne est assez large pour qu'une arba puisse y passer ; il est disposé par montées et descentes tout en s'élevant toujours davantage au-dessus de la rivière. Tantôt la vallée s'élargit, tantôt elle se rétrécit tellement, que nous

Digitized by Google

côtoyons les précipices. La culture y faisait son apparition, quelques petites maisons, des champs cultivés dont la verdure reposait agréablement la vue ; par moments, sur les flancs de la montagne, une terre rougeâtre contrastait avec les masses noires. Des débris considérables de rochers jonchent le chemin. A peu près au milieu de la route, et à droite, s'ouvre une autre vallée. L'effet est magique, les pics semblent se heurter les uns contre les autres, les plus hauts couverts de neige ; on ne voit que des pointes blanches et noires. Les pierres de la rivière sont énormes, les eaux basses s'y brisent en écumant avec fracas, on les dirait furieuses des obstacles que rencontre leur course rapide.

Une grotte, que ces messieurs vont examiner de près, n'offre rien de remarquable pour l'archéologue. Les gens du pays auxquels nous demandons des renseignements ne se rappellent aucun fait historique sur cet endroit. La forme des rochers qui la surplombent inspire une épouvante que les fragments à demi détachés de la masse ne sont pas faits pour dissiper.

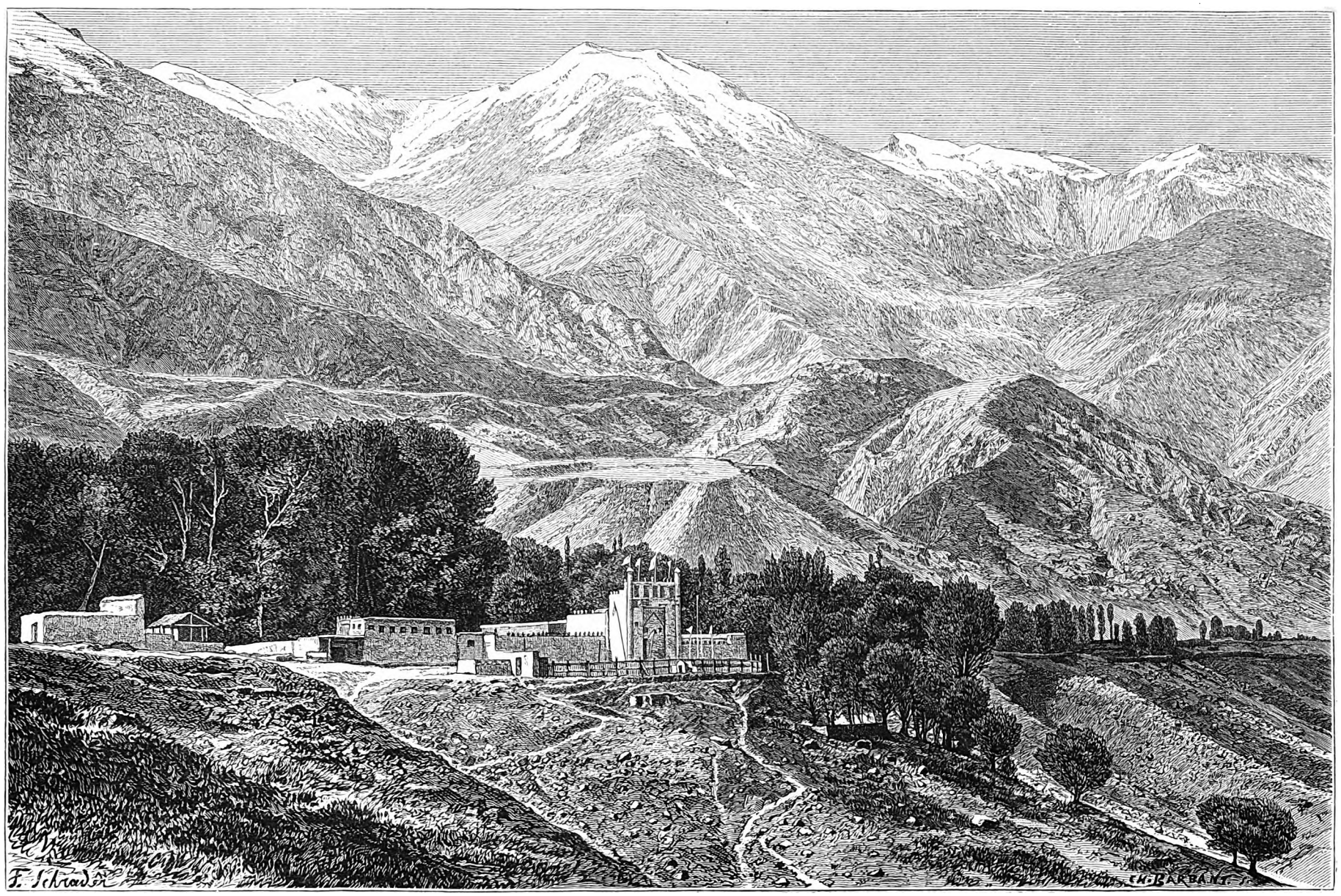
Je ne suis plus heureusement à l'âge où l'on s'effraye des charbonniers, « des noirs charbonniers » du conte des fées. Nous en rencontrâmes des troupes nombreuses qui descendaient des montagnes. A la bonne heure ! voilà des hommes qui ne partagent pas la nonchalance de leurs compatriotes ; ils s'en vont chercher bien loin du bois qu'ils vendent bien cher sous forme de charbon. Leur vue me fait plaisir ; ce sont les Auvergnats de l'Asie !

Enfin, après plusieurs heures de marche, des arbres se dressent devant nous ; deux surtout sont superbes, leur tronc a au moins 2 ou 3 mètres de circonférence. Des genévriers à végétation hélicoïde nous obstruent presque la voie. Nous pressentons la station. Je pousse des cris de joie devant une autre rivière aux eaux si fraîches et si limpides, qu'elles laissent voir un lit de cailloux blancs et polis. Voici l'Ak-Sou (eau blanche), qui, sortie des montagnes, se jette dans le Schahimardân. Tout à coup apparaît un homme menant un cheval par la bride ; il nous salue et s'approche. « C'est l'aksakal (ancien), » nous dit l'officier, qui est venu à notre rencontre. Après les saluts d'usage, l'aksakal se met en selle et nous précède. Nous traversons les kichlaks ; partout des têtes de femmes et d'enfants dévorent des yeux, sinon notre personne, du moins notre costume. Pour la première fois, depuis madame Fedchenko, je crois, ces gens-là voient une femme monter à cheval à l'européenne, les leurs montant à califourchon.

Dans la maison de l'aksakal, une galerie sur laquelle s'ouvraient des chambres nous fut assignée pour demeure.

En attendant le dîner, M. de Ujfalvy proposa au photographe ainsi qu'à M. Müller d'aller visiter le lac Koutbânkoul que Fedchenko, célèbre voyageur russe, a visité le

Digitized by Google



VUE DE SCHAHIMARDAN.

Digitized by Google

premier. On ne voulut pas m'emmener, sous prétexte que j'étais trop fatiguée ; j'en témoignai une si mauvaise humeur que, à la façon des enfants mal élevés, je pris plaisir à me fatiguer davantage encore, pour me démontrer à moi-même que j'aurais pu faire partie de l'expédition. Je dus donc me contenter d'inspecter la localité. Schahimardân, dont le nom veut dire « Roi des hommes », est un kichlak peu étendu, encaissé entre de hautes montagnes aux pics blancs et dorés par le soleil. « Après la pluie vient le beau temps, » dit le proverbe; c'est vrai chez nous. Dans l'Asie centrale, pluie et beau temps arrivent de pair, en bons voisins, sans se suivre ni s'exclure. Le grondement du tonnerre, qu'aucun éclair n'annonce, était répercuté par les échos des montagnes et produisait une succession de vibrations dont aucune musique ne saurait rendre l'effet saisissant et grandiose. Deux vallées étroites s'ouvrent l'une à droite, c'est celle de Schahimardân arrosée par le Kara-Sou (eau noire), l'autre à gauche, celle de l'Ak-Son, baignée par la rivière de même nom. Sur une hauteur qui domine la première vallée et tout le kichlak s'élève la mosquée et le tombeau d'Ali, célèbre lieu de pèlerinage. Les maisons et les jardins verdissent sur le flanc des montagnes. Je restai longtemps à contempler ce tableau. Ce petit kichlak si vert et dont les arbres cachaient les maisons était comme un nid dans un roc. La vue n'était certes pas aussi étendue qu'à Wadil; plus pittoresque, plus sauvage, mais bien plus resserrée, elle était forcée de se replier pour ainsi dire sur elle-même ; au bout de quelque temps, l'œil fatigué de contempler toujours le même tableau cherchait à entr'ouvrir, mais en vain, les montagnes pour plonger au fond d'un horizon lointain, fût-ce celui du steppe. On n'est jamais content !

PORTRAIT DE L'AKSAKAL.

Après quatre heures d'attente et au moins une heure d'impatience de l'aksakal, ces messieurs revinrent affamés. Ils avaient admiré ce lac dont les eaux sont d'un bleu magnifique ; il est plus long que large, et le bord opposé est tout couvert de blocs de rochers.

Digitized by Google

Pour y arriver, ils avaient été obligés de gravir un de ces blocs dont l'éboulement avait fermé la vallée et amené sans doute la formation du lac dont les eaux barrées s'étaient arrêtées devant cette digue naturelle. L'ascension avait été difficile et la descente encore plus. On avait dû abandonner les montures à elles-mêmes, et le cheval de mon mari s'était blessé au pied. A la descente, ils trouvèrent la source de l'Ak-Sou presqu'aussi large qu'à l'embouchure. Encore une étrangeté: Cette petite rivière sort d'un trou dans le rocher, et une pieuse légende se rattache à la couleur de ses eaux. Quand Ali vint à Schahimardân, il montait un chameau blanc; ayant fait halte dans la vallée, on avait laissé paître les bêtes. Le chameau d'Ali s'échappa et remonta la vallée; les hommes envoyés à sa poursuite le virent entrer dans une ouverture pratiquée dans le rocher. Quand ils s'approchèrent, le chameau avait complètement disparu, mais une eau blanche et limpide s'échappa du trou où il était entré. C'est à cause de cela qu'on appelle la rivière Ak-Sou (eau blanche).

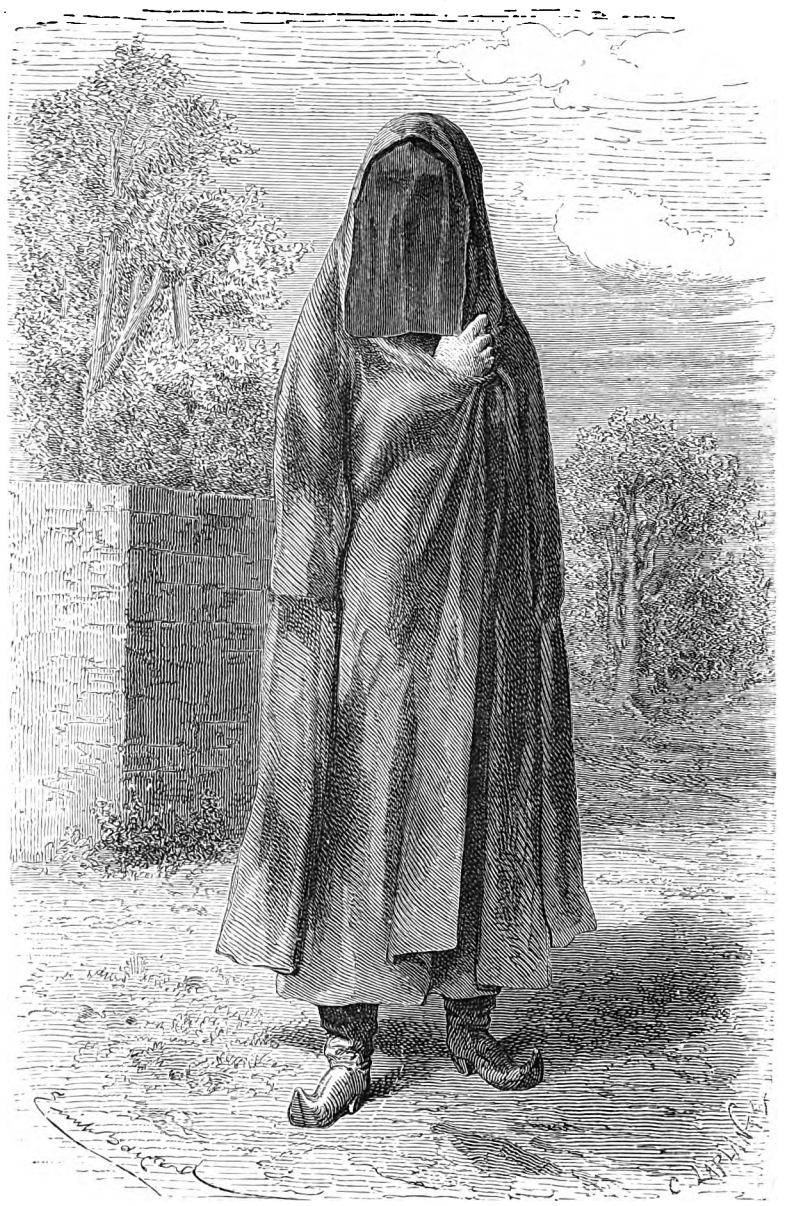
J'ai dit que nos voyageurs étaient affamés : à qui la faute, quand on s'en va ainsi battre la campagne? Je crus devoir remplir les fonctions de ménagère et servir tout le monde. Servir, c'était bien, et même facile; la cuiller classique de bois était dans la marmite, mais les assiettes?... On découvrit à grand'peine trois plats qu'on nous apporta en guise d'assiettes, au grand étonnement des habitants, qui nous trouvaient bien difficiles. Le chaudron n'est-il pas assez grand pour tout le monde? Il y eut quelques tiraillements, chacun proposant une combinaison que l'assemblée répétait immédiatement. Mes fonctions de ménagère devenaient désagréables. Cependant on finit par s'asseoir honnêtement par terre; on dîna de bon appétit, et au dessert on but de l'eau, — ce que l'on avait fait du reste tout le long du repas. C'était la délicieuse eau de l'Ak-Sou. Au milieu du dîner, des mollahs vinrent nous souhaiter la bienvenue et nous apporter du pain. C'est une coutume du pays, un témoignage de respect.

Je m'étais mis en tête de parcourir la maison ; je descendis donc l'escalier et, sautant par-dessus des murs, escaladant des toits, je me trouvai sur la couverture des écuries. Le photographe et ces deux autres messieurs étaient à admirer un superbe point de vue. A nos pieds s'étendaient des jardins où la végétation s'abandonnait à tous les caprices de la nature, entourant des cours et des prairies. Sur notre tête, rien que des pics couverts de neige. Dans la cour du voisin, un enfant faisait chauffer un four; lorsque l'opération fut assez avancée, un homme apporta une manne pleine de pains sartes faits de farine de froment et en forme de galette : il était précédé d'une femme couverte de son voile noir obligatoire. Arrivés devant le four, la femme enveloppa sa main dans la longue manche de son vêtement et, avec une vitesse et une dextérité incroyables, lança les pains contre les parois du four. Au lieu de fermer le four et de s'en aller, elle se contenta d'attendre.

Digitized by Google

Cinq minutes à peine écoulées, elle prit les pains, qui étaient cuits et avaient, ma foi, fort bonne mine, et les remit dans le panier. Le pain sarte, lorsqu'il est bien fait, doit être croustillant et très mince ; tendre, il n'est pas désagréable, et je le préférerais au pain noir russe.

Après le repas du soir et une conversation sous ce beau ciel, nous allâmes nous coucher. Les indigènes dormaient déjà dans leurs jardins ou sous leurs galeries. Bientôt les conversations de ces messieurs cessèrent, et tout rentra dans le silence. Au loin, le bruit seul des deux rivières brisant leurs eaux sur leur lit rocailleux troublait la tranquillité de la nuit. C'était un spectacle bien curieux que celui de toutes ces personnes dormant à la belle étoile avec une telle insouciance. Les indigènes, me disais-je, pourraient, s'ils avaient un peu d'énergie, les égorger comme des agneaux. Cependant, telle est la contagion, que moi-même je m'endormis bientôt dans ma chambre sans même songer qu'elle ne pouvait se fermer.



UNE FEMME DE L'ASIE CENTRALE.

Le lendemain nous étions levés de bonne heure ; M. de Ujfalvy devait mensurer des Usbegs, qui constituent la majeure partie de la population de Schahimardân ; il nous fallait ensuite retourner à Wadil. A six heures du matin, ils arrivèrent au nombre d'une trentaine, attirés, sans doute, par l'espoir de gagner facilement 60 centimes.

L'Usbeg est l'héritier de l'ancienne race maîtresse de l'Asie centrale ; il est le produit

Digitized by Google

d'un métissage, et cependant le type est tellement caractérisé qu'on le reconnaît à première vue. Il est d'une taille moyenne, généralement maigre ; la peau est très basanée, les cheveux noirs, la barbe rare ; les yeux sont toujours un peu relevés aux coins et noirs. Le nez est large, court et droit, les lèvres toujours épaisses et renversées en dehors ; les dents sont, comme chez les Kirghises, d'une blancheur éclatante. Le front est moyen et bombé, l'ensemble de la face est anguleux. Les oreilles sont grandes et saillantes, les mains et les pieds sont petits. Le corps est peu vigoureux, et les jambes sont recourbées par l'habitude du cheval. Ils achètent des femmes tadjiques, persanes et kirghises, avec lesquelles ils se marient. Ils s'accommodent moins de la domination russe que les Tadjiks, leur humeur étant beaucoup plus belliqueuse. Les Usbegs combattent beaucoup plus pour leur liberté personnelle que pour leur religion. Ils ont aussi des goûts moins mercantiles que les Tadjiks, ils sont plus nobles et n'ont jamais été assujettis à d'autres peuples avant les Russes. C'est de leur race que sont sortis Gengis-Khan et Tamerlan, et, quoiqu'ils aient adopté les costumes, les usages et beaucoup de *propensions* des Tadjiks, ils ont cependant conservé leur *intégrité*. Les Usbegs parlent peu, ils ont la voix un peu voilée. Je crois qu'ils pourront s'assimiler plus vite aux mœurs russes que les Tadjiks, car, tout en étant très fanatiques, ils le sont pourtant moins que ces derniers.

La population usbègue est en partie sédentaire, semi-nomade ou tout à fait nomade. Les Usbegs sédentaires habitent les villes et se mêlent volontiers aux Tadjiks ; les semi-nomades forment des groupes isolés, et les nomades parcourent le pays entier. Ces derniers prennent le nom de Kazaks et s'approprient très vite les us et coutumes des Kazaks demi-nomades. Un Usbeg apprend vite le tadjik, et réciproquement ; quant aux femmes, leur situation est parfois très embarrassante, et entre femmes usbègues, tadjiques et sartes, elles ne peuvent se comprendre ; elles doivent forcément garder le silence. De la sorte aucune dispute n'est possible, et l'on peut dire alors que « Le silence est d'or : » lorsqu'il en est autrement, ce n'est pas agréable, si j'en crois le témoignage de mon marchand de Samarkand.

Mais revenons à nos Usbegs qui se laissèrent mensurer avec bonne grâce ; l'un d'eux, cependant, effrayé sans doute à la vue des instruments pourtant bien simples dont on se servait, tremblait de tous ses membres et parut au comble de la joie lorsque l'opération fut terminée. Je pris part à son contentement lorsque, après deux heures et demie de mensuration, nous pûmes monter à cheval pour aller visiter le tombeau d'Ali, situé sur la montagne. On parvient au sommet de cette montagne par une succession de zigzags qui nous forcèrent d'abandonner nos montures. Lorsque nous fûmes arrivés au faîte, des mollahs entourés d'une quantité de curieux nous firent accueil ; ils nous conduisirent

Digitized by Google

dans un grand jardin sur la droite duquel était la mosquée, précédée d'un petit escalier du haut duquel le mollah crie cinq fois par jour les heures de la prière. Le jardin possédait des saules et des platanes d'un développement vraiment extraordinaire. A gauche, on entrait dans une cour située derrière le tombeau d'Ali, où les fidèles venus en pèlerinage se livraient aux préparations réglementaires, qui consistaient à mettre du linge blanc et à se débarbouiller, pour entrer dans le tombeau d'Ali.

En sortant de cette cour, nous arrivons devant la façade du tombeau, qui n'a rien d'extraordinaire : deux petites colonnades assez joliment sculptées en constituent la plus grande beauté. Nous entrons dans le monument par une porte en bois finement ouvrée, puis dans un vestibule rempli d'inscriptions et de dessins représentant la Mecque. Les pèlerins qui viennent visiter ce lieu saint ont l'habitude d'y inscrire leur nom. Nous remarquons beaucoup de pierres très lourdes et d'un aspect curieux que les pèlerins ont apportées. Ici finit leur pèlerinage, car ces pauvres gens n'ont pas le droit d'entrer dans le sanctuaire. Leur regard seul peut plonger dans l'intérieur par la porte restée ouverte.

TYPE D'USBEG.

M. de Ujfalvy demanda à y pénétrer, ce qui lui fut accordé, malgré les murmures des *babaï* (vieux). Pour ne pas mettre le comble au mécontentement général, je restai sur le seuil ; il me fut permis cependant de voir deux marches qui conduisaient à l'intérieur du tombeau. On y voit de vieux drapeaux appendus aux murs et qui donnent à ce lieu l'aspect vieillot d'une chiffonnerie. A gauche, un lampadaire en bronze, travail de Bokhara, des lampes en forme d'étoiles où quelques restes de mèches brûlaient dans une graisse noire, le tout agrémenté d'œufs d'autruche. A droite, et séparée par une tenture de soie multicolore, flasque et usée, se trouve la pierre tombale recouverte d'une vieille toile. C'est vraiment mesquin, surtout en comparaison de la grandeur de la pierre qui recouvre les cendres du grand émir ; il méritait mieux qu'un semblable oripeau.

M. de Ujfalvy examinait de près tous ces chiffons qui, de loin et dans la pénombre, me

Digitized by Google

faisaient l'effet de meubler une boutique de fripier. En sortant, mon mari demanda à emporter une pierre sacrée de forme très curieuse. Les mollahs hésitaient, mais la vue des roubles fit pencher la balance, et la cupidité l'emporta sur le rigorisme. O puissance de l'argent ! les murmures cessèrent et les visages s'éclaircirent. Qu'en pensait le Prophète ?

En repassant dans la cour, on nous fit voir la pièce où sont établis de grands chaudrons pour le repas des pèlerins. De là nous visitâmes l'école. Dans une salle sans fenêtres, qui ne prend jour que par la porte, deux jeunes gens écrivaient, l'un pouvait avoir seize ou dix-huit ans, l'autre dix ou douze. Ce dernier livra à mon mari ce qu'il était en train d'écrire au prix d'un franc. Je vous laisse à penser de quel étonnement cet enfant fut saisi ; jamais dans sa vie peut-être son écriture ne lui rapportera autant. Dans une autre pièce, des enfants criaient à tue-tête ; ils apprenaient à lire et répétaient des préceptes du Coran ; j'aime à croire qu'ils en avaient l'intelligence. Un petit enfant de deux ou trois ans au plus était si gentil, que je m'approchai de lui et lui pris la main pour lui donner quelque menue monnaie. L'enfant, s'imaginant que j'allais l'emporter, se pressa avec un mouvement de frayeur contre son voisin plus âgé que lui et fondit en larmes. Cependant la vue de quelques *kokan* (pièces de monnaie) le radoucit, et il s'en empara, croyant avoir acquis tout l'argent du monde.

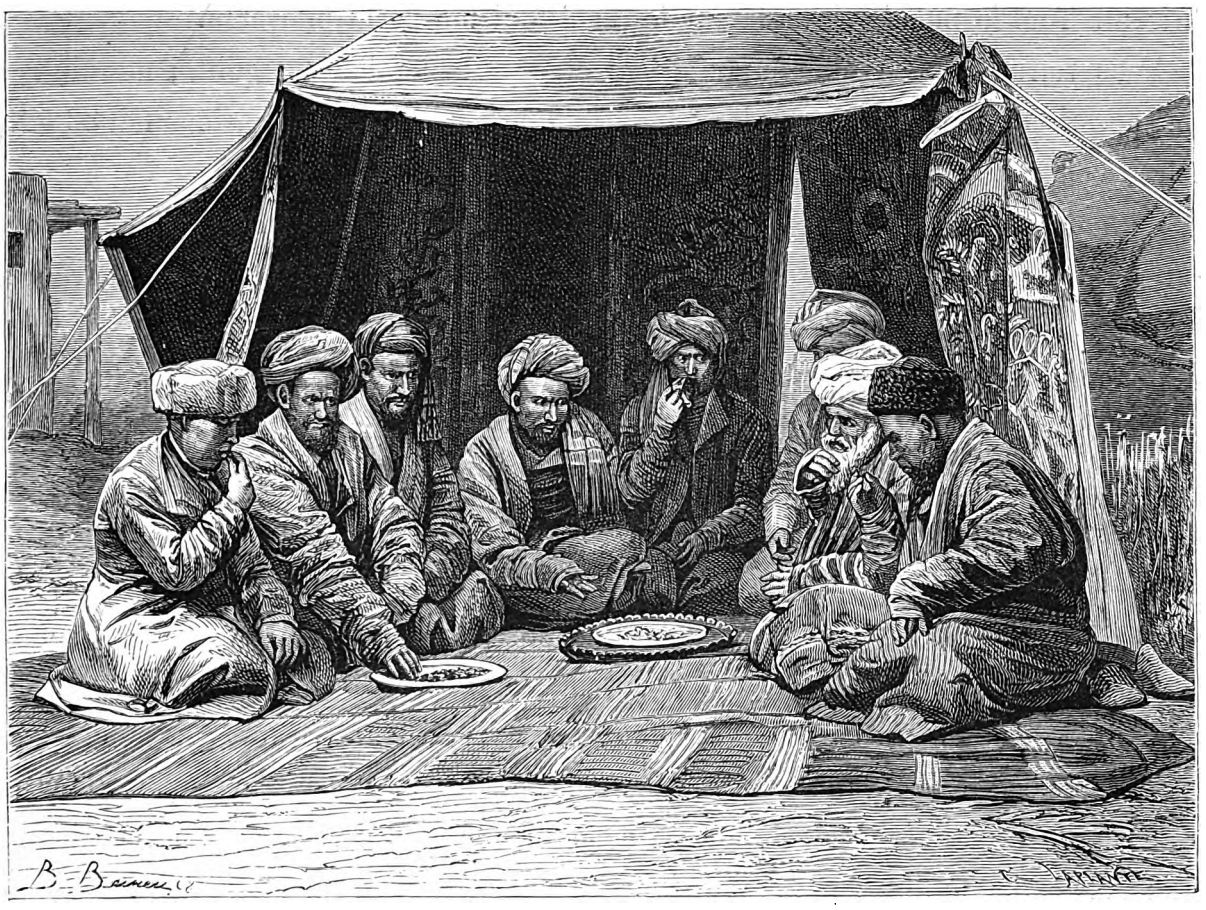
On amena à M. de Ujfalvy, qu'on croyait être un médecin, un enfant dont la figure était ravagée par une maladie horrible. M. de Ujfalvy, ne voulant pas se compromettre, dit qu'il fallait envoyer l'enfant à Marghellân, chez un médecin qui eût le temps de le soigner, la maladie devant être longue et lui ne pouvant donner qu'une courte et insuffisante consultation. Honnête mensonge, qu'il confirma par un petit don d'argent, argument sans réplique.

Nous suivîmes les mollahs, qui nous conduisirent sous une galerie carrée, couverte en partie de tapis et où nous trouvâmes une seule petite chaise en bois : pauvre petite, elle avait l'air tout honteux de figurer en intruse dans ce sanctuaire de l'islam. Mes cavaliers s'assirent en ouvriers tailleurs, imitant les mollahs rangés autour de nous. On nous servit des abricots, des melons, du pain et du thé sans sucre. Fi ! l'affreux breuvage ! ma première impression se traduisit par une grimace que je dérobai dans ma tasse ; grimace et thé furent avalés tout d'un trait. Ce sacrifice accompli avec toute l'impassibilité dont j'étais capable, nous prîmes congé des dignes mollahs, qui nous souhaitèrent un bon et heureux voyage.

Nous allions suivre la vallée de l'Ak-Sou au milieu des montagnes. Elle n'est pas large, mais ombragée et bien cultivée. Le chemin montait, bordé parfois d'un petit garde-fou en pierre ou en terre battue ; bientôt il se rétrécit tout à fait et finit par devenir

Digitized by Google

ce que l'on appelle une *corniche*. Nous marchions à la file; mon cheval savait poser le pied aux bons endroits, ce à quoi les pierres de la route ne laissaient pas que d'opposer plus d'une difficulté. Les montagnes de plus en plus élevées, nues et arides, se dressaient devant nous et continuaient ainsi jusqu'aux éboulements du versant au bas duquel était un lac. Comme il se faisait tard, je fus obligée de retourner sur mes pas et de me contenter de cette promenade.



REPAS DE KIRGHISES COLONISÉS.

En revenant, nous vîmes un indigène qui descendait une montagne à pic aussi commodément que s'il eût été en plaine. Ces hommes sont vraiment étonnants. On m'a raconté que, dans le Séméritché, les Kirghises montagnards descendent au grand galop des pentes si raides, qu'il semble impossible d'y conserver l'équilibre; ce ne sont pas des chevaux qu'ils montent, ce sont des chèvres. Ils vivent sous des tentes en feutre, comme leurs congénères de la plaine. La vie est peut-être plus patriarcale chez eux. Nous avons assisté une fois à un repas que l'aïeul, homme vénérable à barbe blanche, donnait aux fils de ses fils.

Je rentrai très fatiguée, avec la perspective d'un mauvais dîner et d'un départ en

Digitized by Google

guise de dessert. Par moments, je trouvais à part moi qu'il fallait avoir le diable au corps pour désirer revoir Wadil le jour même.

Cependant il fallait partir; le temps pressait, si l'on voulait visiter l'Alaï avant l'hiver; car il arrive vite dans ces parages, et le mois d'août amène déjà la neige. M. de Ujfalvy devait repartir pour Marghellân. Il fut donc résolu qu'on se remettrait incontinent en route. Nous ne prîmes que le temps de boire, près de cette fameuse grotte sans légende, de l'*aïran* (lait aigre mélangé d'eau) que les Kirghises nous offrirent. Tout le monde s'extasia sur le régal, qui me parut pitoyable.

Nous retrouvâmes Wadil en aussi bon état que nous l'avions quitté; nos kibitkas nous permirent de nous reposer des fatigues d'une journée où nous avions fait 35 kilomètres à cheval.

De bonne heure, le lendemain, et pour ne pas s'exposer à la grande chaleur, mon mari partit accompagné de Féodoroff pour Marghellân, me laissant sous la garde de M. Müller. Je ne sentis pas l'absence de Féodoroff pendant la journée, mais le soir, lorsque je me vis seule sous ma kibitka et privée de tout secours, le souvenir de la tombe du starosta égorgé me revint à la mémoire, et je me demandai comment je ferais pour clore ma demeure. Il n'y fallait pas penser. Que faire? Si je pouvais au moins être avertie par un bruit quelconque. On dit que nécessité rend inventif : à force de chercher, je trouvai. Une chaise mise devant la portière de ma tente, qu'au préalable j'avais attachée avec des cordons, me servit d'appareil avertisseur; devant cette chaise je mis mon panier de provisions, sur lequel mes cuillers, mes fourchettes, mes couteaux, disposés en équilibre instable, devaient tomber au premier mouvement; de cette façon, pensai-je, si on pousse la chaise, le bruit m'avertira. Étrange sonnette, mais je n'avais pas à choisir. Enfin, mon revolver à portée de ma main, je m'endormis. Au milieu d'un cauchemar affreux ma sonnette tinta; je m'éveillai en sursaut et, sautant sur mon arme : « Qui est là? » m'écriai-je. Point de réponse. Je fis de la lumière et regardai de tous côtés. Ne voyant rien, je crus être encore sous l'obsession de mon rêve, mais les couteaux, les fourchettes, les cuillers éparpillés à terre attestaient la terrible réalité. Je restai éveillée jusqu'au lever du jour; la lumière et la fatigue l'emportant, je cédai au sommeil.

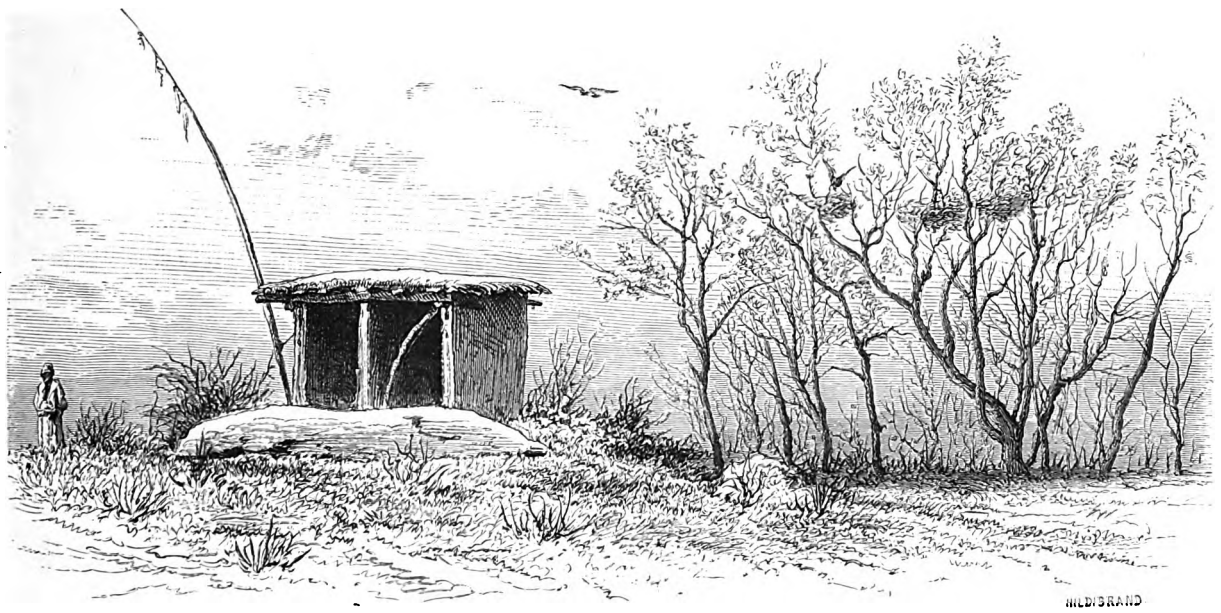
Le matin, je parlai de mes terreurs nocturnes à M. Müller, qui en rit beaucoup. Le gros chien de la maison avait voulu me faire une visite comme il la lui avait faite; attiré sans doute par l'odeur de mes provisions, il avait essayé d'entrer et fait tomber ma batterie de cuisine. Effrayé par ce bruit insolite, il s'était sauvé. J'en ris beaucoup, car nous avions joué le rôle du lièvre et de la grenouille.

Le soir du second jour, nous sortîmes à cheval, M. Müller et moi, pour visiter un tombeau de saint bâti depuis mille années; les tombeaux sont ici les seuls restes de

Digitized by Google

monuments; tout est fait de terre et de paille, constructions éphémères qu'un souffle renverse. Les murs s'élèvent par assises de 60 à 80 centimètres ; la première assise une fois sèche, on en élève une autre, et ainsi de suite jusqu'à la huitième couche. Nous passâmes par le bazar. Sur les sept heures du soir, tous les habitants étaient dehors. Les quelques soldats russes que Wadil possédait et jusqu'aux petits enfants du commandant se mêlaient aux indigènes.

Comme nous demandions où se trouvait le tombeau, un musulman s'offrit à nous conduire au cimetière. Le mausolée est assez élevé et décoré d'un portail qui a dû être beau. Le gardien consentit à nous ouvrir le sanctuaire. Une porte basse que nous fran-



TOMBEAU D'UN SAINT.

chîmes tête baissée offre d'assez belles sculptures ; de vieilles draperies font tout l'ornement du tombeau. Était-ce bien la peine de se déranger? Je n'étais pas encore assez archéologue pour en être convaincue.

Le lendemain, nous continuâmes notre promenade afin de visiter un peu les environs. La soirée était superbe; au sortir de la ville, nous revoyons nos belles campagnes. A un ou deux kilomètres de Wadil les indigènes ont détourné le cours du Schahimardân pour le faire passer par leurs champs. On voit la digue construite avec des pierres et de la terre, travail qui doit remonter assez haut, car des arbres, des herbes ont poussé sur cette digue et forment un pittoresque promontoire. Notre collation du soir se composa de chocolat et de melon. Ce dernier fruit n'est pas ici d'aussi bonne qualité que dans le reste du Turkestan : la chaleur lui manque ; cependant les grenadiers et les figuiers se mêlaient aux pommiers, dont les fruits jonchaient notre jardin. Ces pommes

Digitized by Google

auraient fait d'excellent cidre, puisque pommes et poires ne sont pas bonnes à manger dans cette contrée.

Je reçus le lendemain une lettre de mon mari ; il m'invitait à le rejoindre, le samedi, à Marghellân. J'employai la journée du vendredi à faire mes visites de remercîment au chef de la ville ainsi qu'à la femme de son lieutenant pour leurs bons soins. Ce fut une occasion de constater avec quelle facilité les Russes se font aux mœurs et aux coutumes des Orientaux : le petit garçon de la lieutenante, âgé de cinq à six ans, criait et s'ébattait dans les appartements de sa mère sans autre costume que celui de la nature ; son gardien sarte le surveillait de l'air d'un homme habitué à ce manège. Je trouvai cette imitation des mœurs sartes un peu excessive, d'autant qu'il y avait d'autres enfants dans la maison. Je sais bien qu'en Russie, et j'ai eu souvent l'occasion de le constater, les parents sont d'une très grande faiblesse pour leurs enfants ; il y en a qui ont pour principe de ne jamais les contrarier, sous peine, disent-ils, de les rendre méchants, de fausser la nature et de ne s'en point faire aimer. Aussi les enfants, qui sentent fort bien cette faiblesse, se livrent à toutes leurs fantaisies : à table, par exemple, ils mettent les mains dans les plats, touchent et grignotent ce qui leur plaît. C'est la méthode d'éducation de Rousseau poussée à ses extrêmes limites. Après tout, pensai-je, si leurs enfants se promènent nus, ils sont plus à l'aise, aspirent l'air par tous les pores et n'ont pas de vêtements à mettre en lambeaux. Il faut se montrer indulgent.

Je quittai Wadil sur les quatre heures un quart du matin avec mes djigitts, dont je fus obligée de stimuler la lenteur en les menaçant de la colère de leur maître. Tremblant de tout leur corps, ces pauvres diables hâtèrent leur marche. Si l'arba s'était trouvée en retard d'un quart d'heure, ils me firent bien regagner le temps perdu.

Nous traversâmes tout le kichlak, qui s'arrachait aux douceurs du sommeil. Des musulmans faisaient leurs prières, d'autres buvaient leur thé nonchalamment étendus par terre, d'autres encore étaient déjà à leur travail ; c'étaient, il est vrai, les moins nombreux. Au lieu de reprendre le même chemin, le cocher piqua droit au milieu du steppe et gagna les montagnes. Là, le terrain est un peu cultivé ; de belles grandes perdrix s'ébattaient dans les champs déjà moissonnés, car leur fertilité permet trois récoltes par an.

A dix heures, enfin, nous entrions dans un kichlak. La ville était encore loin ; nous mourions de soif et de chaleur ; à toutes les maisons que nous rencontrions nous demandions, mais en vain, des melons ou de l'eau. Cependant on rencontre quelquefois sur la route un indigène qui porte de l'eau ou de l'*aïran*, des melons, des petits pâtés, des pains sartes : c'est alors une bonne fortune, et l'on pousse des cris de joie. Mais ces rencontres ne se font qu'en rase campagne ; près des grandes villes, elles sont assez rares.

Digitized by Google

Enfin, nous touchâmes à Marghellân ; comme nous arrivions du côté opposé à celui où nous nous rendions, nous dûmes traverser toute la ville. Était-ce hâte d'arriver? les rues me semblaient plus longues ; en tout cas, elles n'étaient pas moins poudreuses.

Marghellân est une ville de 60,000 âmes ; elle a douze portes, tout autant que Khokand, mais elle ne possède aucun monument, même de faible importance. C'est pourtant une des cités les plus anciennes du Ferghânah.

A onze heures un quart, nous étions devant la porte de M. Bektchourine ; je n'avais qu'un quart d'heure de retard. Je trouvai mon mari, au jardin, avec M. W., qui me félicita de mon exactitude. Ces messieurs étaient en train de terminer l'album de types. Des indigènes, assis sur leurs talons, attendaient très patiemment dans le jardin qu'on les conduisît auprès du photographe, qui devait reproduire leurs traits. C'était avec une grande difficulté qu'on était arrivé à réunir tous ces types ; pour en venir à bout, il avait fallu l'intervention des autorités. Pour les femmes surtout nous avions rencontré des obstacles presque insurmontables. Une juive, entre autres, avait fait une algarade. L'aksakal l'avait amenée de son propre consentement, le mari s'étant récusé ; arrivée chez le photographe, elle jeta les hauts cris ; on lui donna à choisir entre la porte et un rouble, le rouble fut plus fort ; elle consentit à se découvrir et à se laisser photographier. Le lendemain le mari vint se plaindre, disant qu'on avait pris sa femme de force, qu'elle en était tombée malade et qu'elle était sur le point de rendre l'âme. C'était du pur chantage, mais ces messieurs, ne voulant pas faire d'esclandre, lui donnèrent un rouble pour l'apaiser ; il s'en alla content. Le lendemain il revint en se plaignant encore plus fort ; cette fois ce n'était plus seulement la mère, mais les enfants aussi qui étaient malades. On lui donna encore un rouble, et il repartit de nouveau enchanté. Il reparut le surlendemain ; malheureusement pour lui, ces messieurs trouvèrent la plaisanterie mauvaise et lui firent dire que, s'il revenait, on le ferait enfermer. Cette menace fut efficace, et l'homme ne reparut pas.

Les peuples de l'Asie centrale sont si revêches, les usages si exigeants, que mon mari dut s'estimer heureux d'avoir pu réunir trente types d'hommes et quelques-uns de femmes. Par malheur, une femme kara-kirghise, la seule qui voulût bien se laisser photographier, venait d'être piquée à la lèvre par une guêpe et était défigurée par une énorme enflure. Cet accident était le seul motif de son acceptation, mais on ne pouvait la photographier en pareil état. Quant aux bohémiennes, les vieilles elles-mêmes n'avaient voulu se découvrir à aucun prix. Pour des bohémiens cette pudeur peut paraître surprenante.

Je retrouvai Marghellân aussi chaud que je l'avais laissé. Pendant notre absence, ces

Digitized by Google

messieurs avaient eu 40 degrés à l'ombre. Nous restâmes encore trois jours dans cette ville, afin de terminer nos collections et nous préparer au voyage de l'Alaï; il fallait faire des provisions pour les hommes de l'escorte, car, passé le Karatéghine, on pouvait s'attendre à ne trouver quoi que ce fût, ces montagnes étant inhabitées et très froides. Pour les animaux, on espérait trouver du fourrage chez les Kirghises nomades de ces contrées. Il fallait arrêter un cuisinier et faire l'emplette d'ustensiles de ménage, et tout cela pendant les trois derniers jours.

Quant à moi, comme je n'étais pas bien portante, mon mari décida, à mon grand regret, que j'irais l'attendre à Och. Je fus excessivement peinée de cette décision ; j'avais entrepris ce voyage pour ne pas quitter M. de Ujfalvy ; jusqu'à présent ma santé m'avait permis de l'accompagner. Il fallait maintenant rester seule au milieu de l'Asie pendant un grand mois, sans nouvelles. Mais je dus me faire une raison : M. de Ujfalvy voyageant pour le gouvernement français, je n'aurais pas voulu que, par ma faute, l'expédition eût été entravée, arrêtée ou retardée.

Le vendredi, on envoya un courrier à Och pour prévenir le chef de district de mon arrivée. Ni ce fonctionnaire ni sa femme ne parlaient français, mais je devais trouver là une autre femme charmante parlant, ainsi que son mari, ma langue natale.

Le samedi, jour fixé pour le départ de ces messieurs, la chaleur fut de 38 degrés à l'ombre. A quatre heures et demie tout le monde était prêt et les cosaques arrivés. Comme j'avais le cœur gros en leur disant adieu, et quels efforts je dus faire sur moi-même pour ne pas éclater en sanglots ! J'allais donc être toute seule, en pays étranger, avec l'inquiétude pour compagne, nulle âme pour me redonner du courage, pour écouter et consoler mes peines. Je regagnai brusquement ma tente et y donnai un libre cours à mes larmes. Comme toujours, ce fut le travail accompagné de fatigue musculaire qui me tira de cette affliction, travail consacré aux préparatifs de mon propre départ. Le fidèle Féodoroff m'avait été laissé par mon mari.

Nous devions nous mettre en route à six heures et demie, mais, comme toujours, la voiture ne vint qu'à sept heures et demie ; il fallut prendre le temps de la charger, aussi était-il près de huit heures quand nous nous mîmes en route.

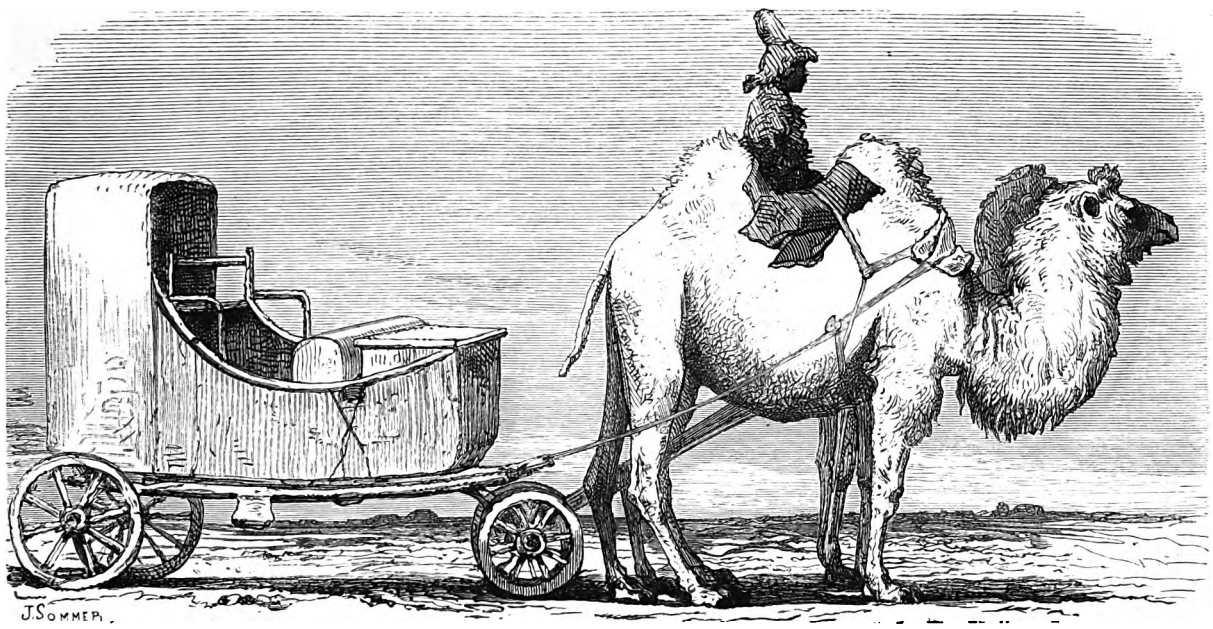
Nous traversâmes un autre côté de la ville et du bazar. Je regardais machinalement tous ces gens dans leurs boutiques occupés à préparer leur dîner du soir; jamais ils ne mangent à table en compagnie de leurs femmes et de leurs enfants, ils sont toujours seuls et sombres, la gaieté leur semble interdite. Cette particularité me frappa davantage ce soir-là, car j'étais seule, moi aussi, et je me consolai un peu par la pensée que ces gens-là vivaient eux aussi à l'écart des joies du ménage.

Après quelques kichlaks, les steppes se déroulèrent de nouveau, mais la nuit était

Digitized by Google

venue, et ma pensée repliée sur elle-même se reporta sur les voyageurs : Où étaient-ils? que faisaient-ils? et les larmes me montaient aux yeux : combien j'aurais donné pour pouvoir les accompagner! La route me parut d'une longueur désespérante, longueur plus imaginaire que réelle. Il faisait très chaud, la poussière était suffocante. A onze heures et demie du soir apparut la première station. Je descendis, résolue à me reposer deux heures et à me faire une tasse de chocolat, car depuis midi je n'avais rien pris.

La station me parut assez propre et, à mon grand étonnement, le starosta, voyant



ATTELAGE POUR TRAVERSER LES DÉSERTS DE SABLE

que je ne comprenais rien au russe, me demanda en allemand si je parlais cette langue; sur ma réponse affirmative, il fut très aimable et m'apporta ce dont j'avais besoin, c'est-à-dire le samovar. Lorsque je lui eus déclaré que je voulais dormir deux heures sur le canapé, il poussa l'amabilité jusqu'à me fermer les portes et les petits volets. Mon sommeil durait depuis à peu près une heure, lorsque je fus éveillée par l'entrée du starosta qui me dit que, si je voulais avoir des chevaux, il me fallait partir tout de suite : un courrier venait d'arriver, et il fallait expédier immédiatement la dépêche; au lieu donc de faire partir ses chevaux isolément, il les attellerait à ma tarantasse et j'aurais l'honneur de porter moi-même la dépêche et le plaisir d'aller très vite. J'acceptai cette offre qui m'épargnait quatre heures d'attente et un voyage de jour. Me voilà donc transformée en courrier.

Au moment de partir, le starosta me dit: « Il est heureux que vous ne soyez pas

Digitized by Google

passée la semaine dernière, car les Kiptchaks ont fait leur descente nocturne; cette semaine ils ne sont pas encore venus. »

Or les Kiptchaks sont les gens les plus turbulents et les plus mauvais sujets de ces contrées. Cette ouverture n'était donc rien moins que rassurante; néanmoins, ne voulant pas paraître intimidée, je montrai en souriant mon petit revolver que je portais toujours à la ceinture.

Cette arme me donnait une certaine confiance, quoique je n'eusse pas encore été mise en demeure de m'en servir. J'aurais été bien en peine de dire comment j'en aurais fait usage le cas échéant, car si je ne tire pas trop mal à la cible, je n'aurais pourtant pas tiré sur un homme comme sur un morceau de bois.

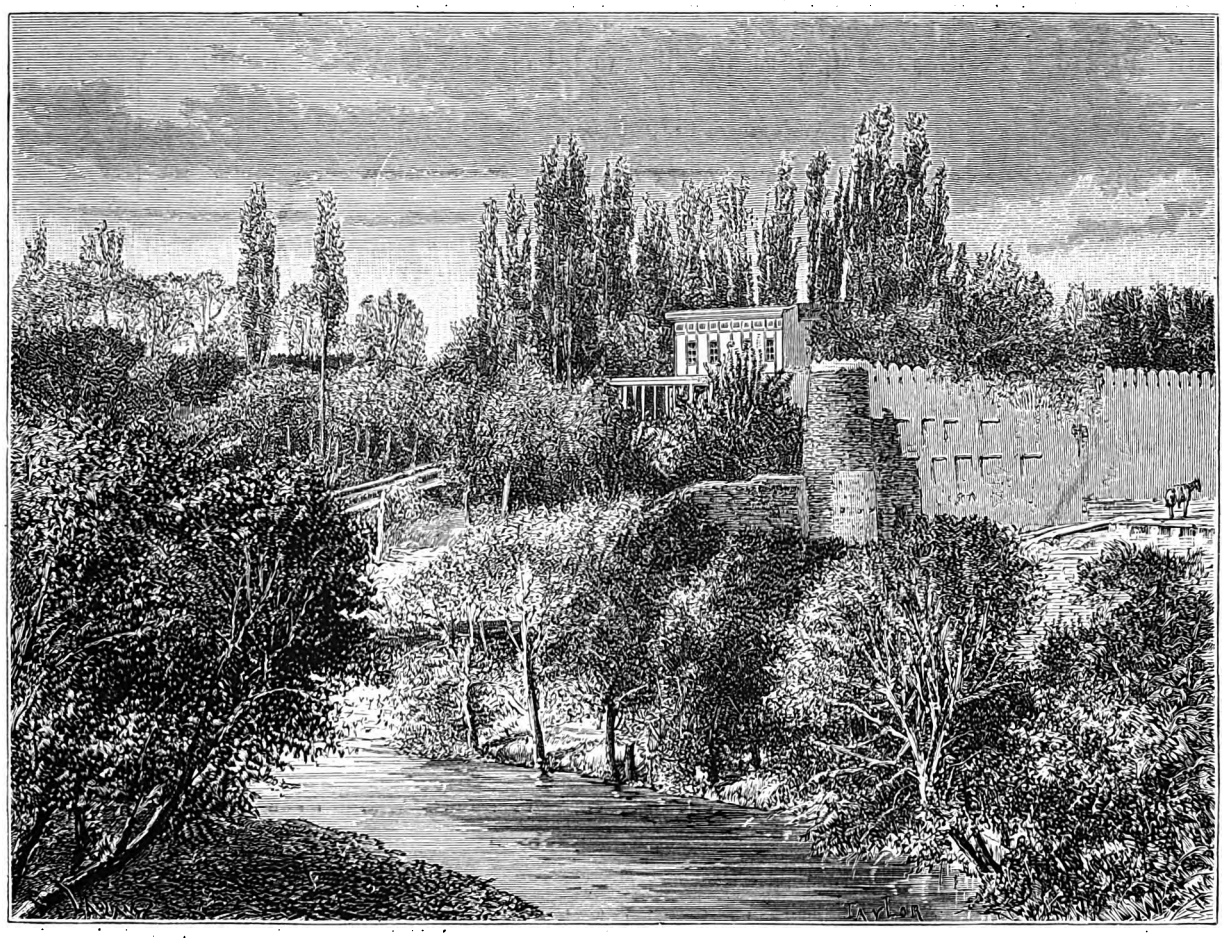
Je montai donc en voiture; mon fidèle cosaque Féodoroff s'assit sur le siège ; c'était par bonheur un yémchik russe qui me conduisait, j'avais donc au moins deux personnes à qui je pouvais me fier. Nous allâmes bon train, comme le starosta m'en avait averti. La lune s'était levée et, quoique le ciel fût obscurci par les nuages qui s'amoncelaient au-dessus de nos têtes, cet astre nous montrait de temps en temps sa face pâle et blafarde. La poussière était tombée, nous traversions non plus un steppe, mais un pays plein de kichlaks assez rapprochés les uns des autres. Au commencement j'eus un peu peur, surtout parce que je rencontrai bon nombre de cavaliers et d'arbas. Un superbe orage se préparait au loin, les éclairs sillonnaient la nue de gauche à droite et bientôt le tonnerre se fit entendre, mais sa voix était si faible, qu'elle semblait faire effort pour percer les nuées. Le coup d'œil était splendide; les éclairs se succédaient avec rapidité, laissant entrevoir à l'horizon d'énormes nuages qui ressemblaient à des rocs monstrueux suspendus à la voûte céleste.

L'orage ne me fait point peur; je pus donc admirer ce spectacle saisissant. Je me demandais si c'était bien moi, Parisienne, qui voyageais par ces routes inconnues, au milieu de ces peuplades dont le nom seul inspire un certain effroi même aux hommes. Il me semblait faire un rêve, mais un cahot de la voiture me ramenait à chaque instant à la réalité. Je dois ajouter que souvent, pendant la chaude saison, les voyageurs sont obligés de traverser les déserts de sable au moyen d'une petite voiture traînée par des chameaux. Cette fatigue me fut heureusement épargnée. Peu à peu je me rassurai, et, somme toute, je fis un voyage plus agréable que je ne me l'étais imaginé d'abord. J'arrivai à Assaké à trois heures du matin; obligée d'attendre, je dormis dans ma tarantasse au milieu de la cour peuplée d'une gent volatile au réveil de laquelle j'assistai. Puis, comme Assaké possédait autrefois une charmante résidence d'été du khan, j'allai la visiter; mais de cette merveille il ne restait que des ruines; la guerre avait en partie anéanti ce joli palais arrosé par l'Akboura. Cependant sa situation a dû être très

Digitized by Google

pittoresque, et les débris encore debout témoignent en sa faveur. Il me semble que, si les khans font fi de la vie de leurs sujets, ils font, en revanche, grand cas de la leur et qu'ils ne négligent rien de ce qui peut la leur rendre agréable.

Force me fut de revenir à moitié satisfaite et de repartir au galop de mes chevaux fraîchement attelés. Nous traversâmes le bazar, qui ne présentait rien d'extraordinaire,



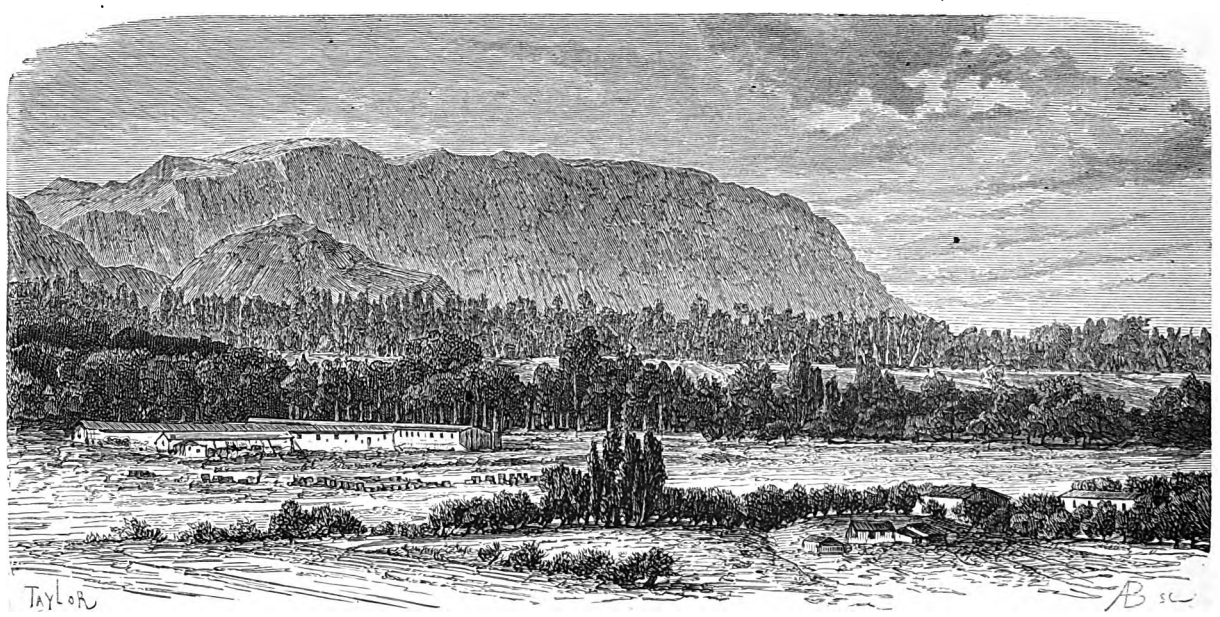
RÉSIDENCE D'ÉTÉ DU KHAN A ASSAKÉ.

sinon le réveil de ses habitants; leur toilette est bientôt faite puisqu'ils ne se déshabillent jamais entièrement. Les uns priaient sur de petits tapis, d'autres faisaient leurs ablutions et d'autres, enfin, prenaient leur premier repas. Quant à la ville en elle-même, elle ressemble à toutes les villes musulmanes, sombres et tristes à cause de leurs maisons toujours en terre grise et sans aucune ouverture. Cependant sa situation est assez agréable et l'Akboura qui l'arrose contribue à son agrément. La vue est surtout splendide et s'étend à une très grande distance. Entre Assaké et Andidjân, on remarque une plaine dont le sable atteint un tel degré de finesse, que le vent le fait changer de place à chaque instant; il lui donne la forme d'ondulations d'une régularité

Digitized by Google

merveilleuse. Chemin faisant, il me vint à l'idée que la dépêche qui m'accompagnait était celle-là même qui annonçait mon arrivée à Och ! Les Russes sont un peu oublieux ! En tout cas je le saurais bientôt.

Nous allons bon train, la pluie, qui commence à tomber, semble redonner de la vigueur aux chevaux, et les stations se succèdent rapidement les unes aux autres. Andidjân, que je devais revoir au retour, n'eut aucun attrait pour moi. J'avais hâte d'arriver et de pouvoir me retrouver seule avec mes pensées. Je saluai les petits contreforts des montagnes qui m'annonçaient Och, où je fis mon entrée vers midi.



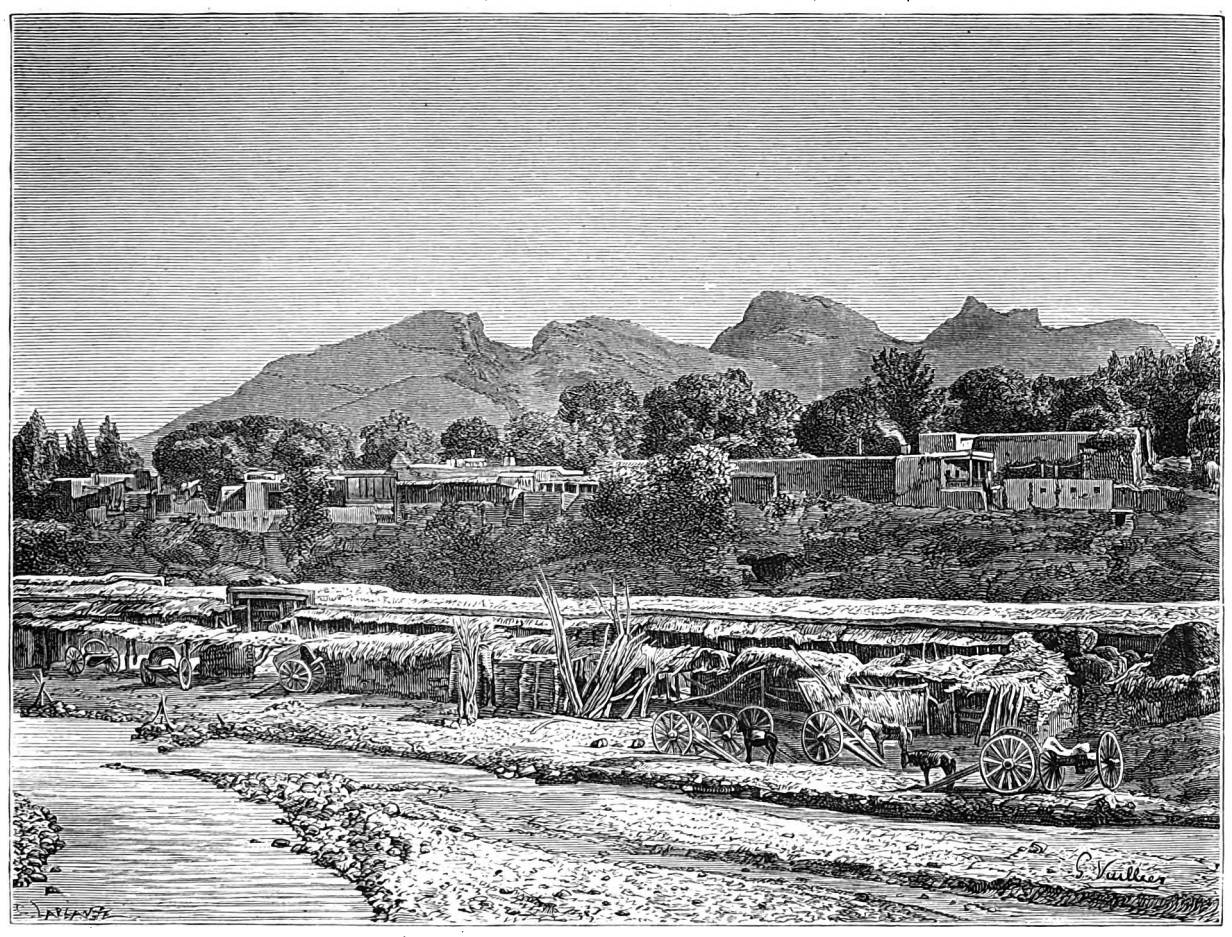
VUE DU QUARTIER RUSSE DANS LA VALLÉE DE L'AKBOURA, PRÈS D'OCH.

Quand j'arrivai à Och, le chef de district était absent ; il habitait la campagne. Il me fallut entamer, à l'aide d'un baragouin qui compromettait ma dignité, des pourparlers interminables. Rien de plus sot que d'avoir à se faire entendre de gens qui ne parlent pas votre langue. Je finis cependant par me trouver en présence de l'adjoint du chef de district avec lequel je pus m'expliquer. Il parlait français ; je sus alors que la nouvelle de mon arrivée était parvenue le matin. C'était donc moi qui avais apporté la dépêche et payé deux roubles pour l'expédier. Je recommande cet ingénieux système à notre administration des postes.

Ma tarantasse, accompagnée de Féodoroff, fut dirigée sur la villa du préfet militaire, pendant que le natchalnik m'emmenait lui-même dans sa voiture. J'arrivai au moment où l'on me dressait deux kibitkas côte à côte, l'une servant d'antichambre, l'autre de chambre à coucher. Mon campement avait fort bon air ; il était établi dans

Digitized by Google

un parc planté de beaux arbres et au bas duquel coulait la rivière de l'Akboura. La vue s'étendait au loin sur des champs, sur la ville et sur le quartier russe, habité par les employés, les militaires et leurs familles. Le soir, retirée seule sous ma kibitka, la prière des soldats arrivait jusqu'à moi. Il y avait quelque chose de vraiment poétique dans cette prière qui du milieu de cette belle nature s'élevait vers le ciel. Vivement impressionnée je mêlais souvent la mienne à celle de ces braves. Cet horizon



LE TACHTI-SOLÉIMAN, A OCH.

était borné par de hautes montagnes sur lesquelles, à ma gauche, se dressait la mosquée du Tachti-Soléiman. Il faisait froid en ce moment; la différence était grande entre cette température et les chaleurs des jours précédents; hier encore nous avions 39° à l'ombre, et aujourd'hui le thermomètre était descendu à 25°, et ce qui rendait encore plus sensible cet abaissement de température, c'était une pluie fine qui vous pénétrait jusqu'aux os. La kibitka me parut cette fois au-dessous de sa réputation; l'air y entrait par tous les côtés; ce n'est certainement pas une demeure commode pour le printemps et l'automne. Cependant je réussis à me couvrir et à m'accommoder

Digitized by Google

tant bien que mal de ce logis que la femme du préfet avait tâché de rendre le plus confortable possible. Je restai fort triste pendant deux journées que j'employai à me soigner. Je rendis pourtant visite à la femme d'un colonel; cette dame parlait très bien le français, malheureusement elle était malade et ne pouvait m'être d'aucun secours. Je dus me contenter de quelques conseils.

Le soir du deuxième jour de mon arrivée, comme je prenais le thé en compagnie du natchalnik, de sa femme et de ses enfants, mon mari revint accompagné seulement de M. Müller. Je fus à la fois heureuse et contrariée, car il avait fallu sans doute de graves motifs pour que M. de Ujfalvy renonçât à son expédition. On n'avait pu s'entendre avec le photographe, qui s'était refusé à tous les arrangements. On se résigna à séjourner quelque temps à Och, pour compléter les études ethnologiques, on devait ensuite parcourir à cheval tout le Ferghânah.

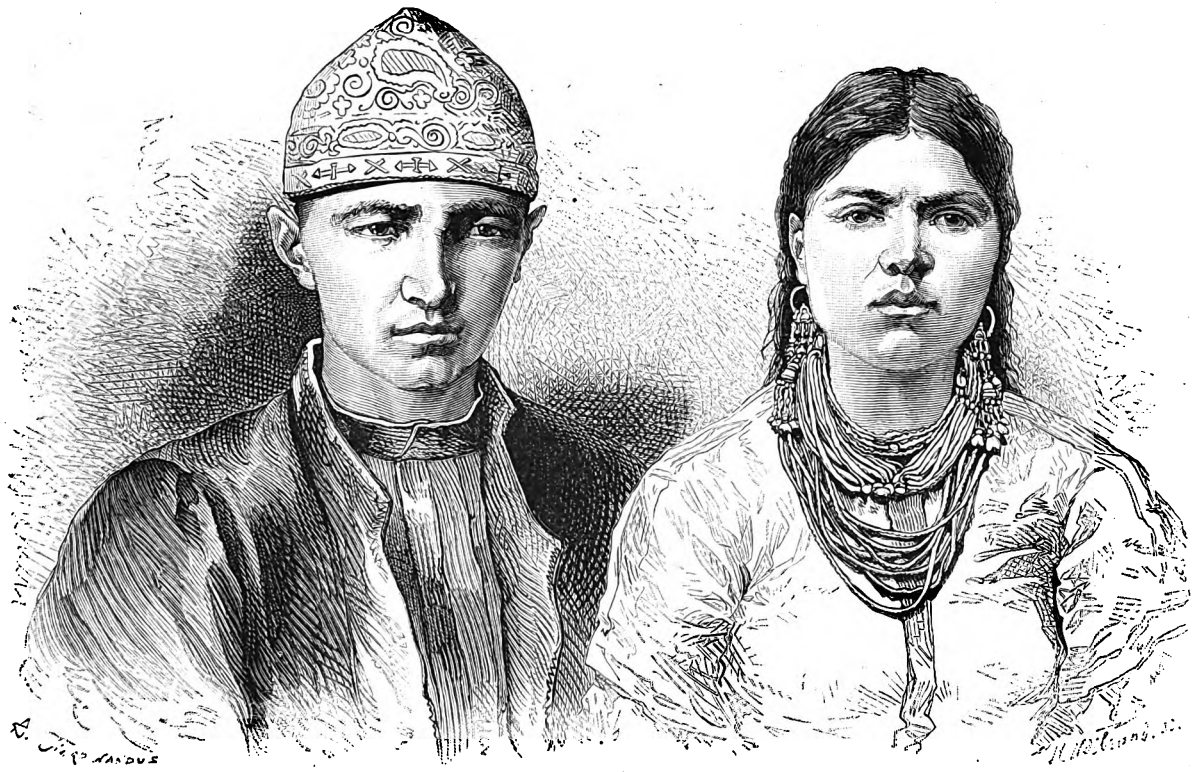
Le lendemain nous visitâmes la ville. Och est située à l'est de Marghellân, au fond de la vallée de l'Akboura. C'est une grande cité étagée en amphithéâtre autour de la montagne de Tachti-Soléiman. On la dit très ancienne et bâtie du temps d'Alexandre le Grand. Le bazar est vaste et très fréquenté et égayé par le voisinage de la rivière; les *tchaïkhanné* (cafés) sont assez propres; la ville est plus animée que celle de Marghellân. On y voit une mosquée de construction moderne d'un assez joli aspect, bâtie par le fils d'Abdour-Rakhmane-Aftobatchi. Och est habitée surtout par des Sartes, peuple d'origine mélangée.

Les Sartes sont grands, d'un embonpoint moyen; les parties du corps qui restent couvertes sont blanches, la figure est brunie par le soleil. Les cheveux sont généralement noirs ainsi que la barbe, qu'ils ont très abondante. Les yeux ne sont jamais relevés des coins, la prunelle est brune, quelquefois bleue. Le nez est en général très beau, long, arqué, effilé; les lèvres sont fines et droites, les dents petites; ils ont le front large et l'ensemble de la face ovale. Le corps est vigoureux, les attaches sont fines et la taille est élancée. Quant aux femmes, il est assez difficile de les distinguer, car on voit souvent dans les harems, à côté d'une femme tadjique, une Usbègue et une Sarte. A part les femmes kirghises, elles sont trop mélangées; cependant, parmi celles que j'ai vues, j'ai pu remarquer qu'elles avaient en général les cheveux et les yeux très noirs, ces derniers quelquefois relevés des coins; leurs dents sont très blanches, quand elles ne les noircissent pas, les pieds et les mains moyens, la peau toujours très brune; elles sont plutôt petites que grandes et généralement assez fortes. Lorsqu'elles vieillissent, elles deviennent grasses, ce qu'elles doivent probablement à leur genre de vie. Une femme à trente ans est déjà passablement fanée. La femme usbègue se découvre quelquefois le visage, la femme sarte jamais.

Digitized by Google

En rentrant à notre kibitka, nous rencontrâmes une femme Kara-Kalpak, assez richement habillée et d'un visage agréable.

Nous passâmes toute la journée du lendemain à mensurer des Kachghariens; je dis nous, parce que j'écrivais sous la dictée de M. de Ujfalvy et que, voyant trembler ces pauvres gens, j'employais toute mon éloquence à les rassurer; mais les paroles ont peu d'action sur ces peuples méfiants et habitués à être trompés; ils ne se tranquillisèrent que lorsqu'on les eut rendus à la liberté. C'étaient généralement de beaux hommes à la peau un peu olivâtre, aux yeux noirs et peu relevés des coins,



SARTE ET FEMME KARA-KALPAK.

à la bouche grande et aux dents blanches; le front était bas et large, la face anguleuse. Comme ils sont mauvais marcheurs, ils ont une peur horrible d'être envoyés en Sibérie où il faut faire des milles et des milles à pied, les jambes ferrées par un froid de 40 degrés. Ce sont pourtant des cavaliers bien inférieurs aux Kirghises et aux Kalmouques. La gale est très répandue chez eux, et son développement est favorisé par la poussière argileuse du sol. Ainsi qu'à Boukhara, à Samarkand et dans tout le Turkestan, ils sont affligés du *richtân*. Le *richtân* est un ver sous-cutané, semblable au ver filaire de Guinée, dont les germes sont répandus dans certaines eaux. Lorsqu'on boit de ces eaux, le germe éclôt sous la peau et cause d'abord des douleurs atroces

Digitized by Google

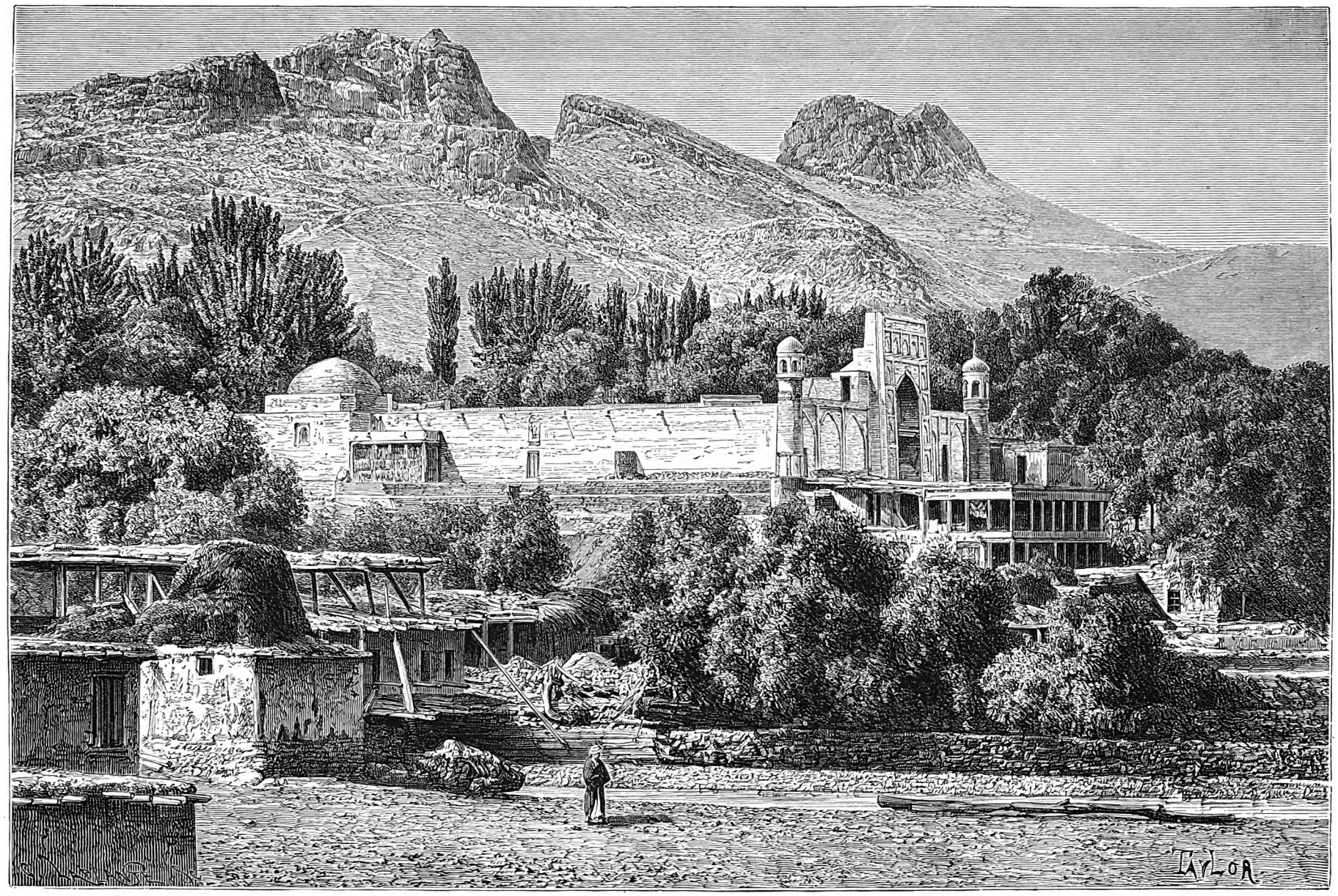
dans les articulations. Il faut attendre que le ver ait atteint une certaine longueur pour songer à l'extirper; c'est une opération très délicate, car si une extraction maladroite détermine la rupture du ver, chaque tronçon donne naissance à un nouveau parasite dont la multiplication par segments ne tarde pas à mettre l'existence en danger. Les barbiers de Boukhara sont très habiles dans cette sorte d'opération. On m'avait fait du *richtân* une peur terrible lorsque j'étais allée à Samarkand; les Russes m'avaient recommandé de ne boire que du lait, pas d'eau. Cependant, à l'exemple de la baronne A., j'ai bu de l'eau de puits qu'on envoyait chercher à dos d'âne et qui ne nous a occasionné aucun accident.

Il est une maladie beaucoup plus répandue encore et que, pour cette cause, on appelle le *mal sarte;* elle atteint souvent les enfants russes et même les grandes personnes. C'est un bouton qui affecte toutes les parties du corps et plus particulièrement la figure; ce bouton tend à augmenter sans cesse. Les Sartes l'arrachent, les médecins russes le brûlent; quand il est guéri, il laisse toujours une trace qui ressemble assez à une cicatrice de brûlure. J'ai vu de charmantes petites filles russes, ainsi que la femme d'un officier de Samarkand, défigurées par cette maladie (c'est une variété du bouton d'Alep).

Il nous fallut le surlendemain aller voir la mosquée de Tachti-Soleïman; c'est le nom indigène d'une montagne qui surgit au milieu d'une plaine et présente quatre sommets dont le troisième est le plus élevé. Il est très pénible de gravir cette montagne à cause des grosses pierres qui la couronnent. Sur le premier sommet est une construction en briques formant plate-forme et servant de lieu de repos aux touristes : en contournant cette construction, on arrive devant une mosquée du nom de Khodjamné-Djaï, construite en l'an 1240 de l'hégire. Cette mosquée est très petite; le sol est pavé de grosses pierres de la montagne tout à fait brutes, mais arrondies par places, sans doute par les pieds des pèlerins, et glissantes comme du marbre poli. Les murailles sont en pierres blanches, polies aussi en maints endroits, enjolivées d'agréables sculptures. La voûte est ogivale; la porte est à deux battants en bois de chêne sculpté. A gauche de la porte est un espace couvert où se tient le mollah; en face, les croyants viennent s'asseoir sur leurs talons pour prier. Sur la plate-forme, on jouit d'une vue admirable : au nord, des montagnes très élevées; au nord-ouest, Andidjân; au sud-est, la Kachgharie; à l'ouest, le chemin de Naoukat; à nos pieds, une mer de verdure au sein de laquelle sont comme noyées les laides habitations des indigènes; au pied d'une colline verte, le lit de l'Akboura.

On raconte que Soliman (ou Salomon) est venu sur cette montagne où il y avait un petit kichlak et que, voulant faire un acte de générosité en faveur des habitants de cet endroit, il leur demanda ce dont ils avaient le plus besoin. Comme la contrée n'était qu'un

Digitized by Google



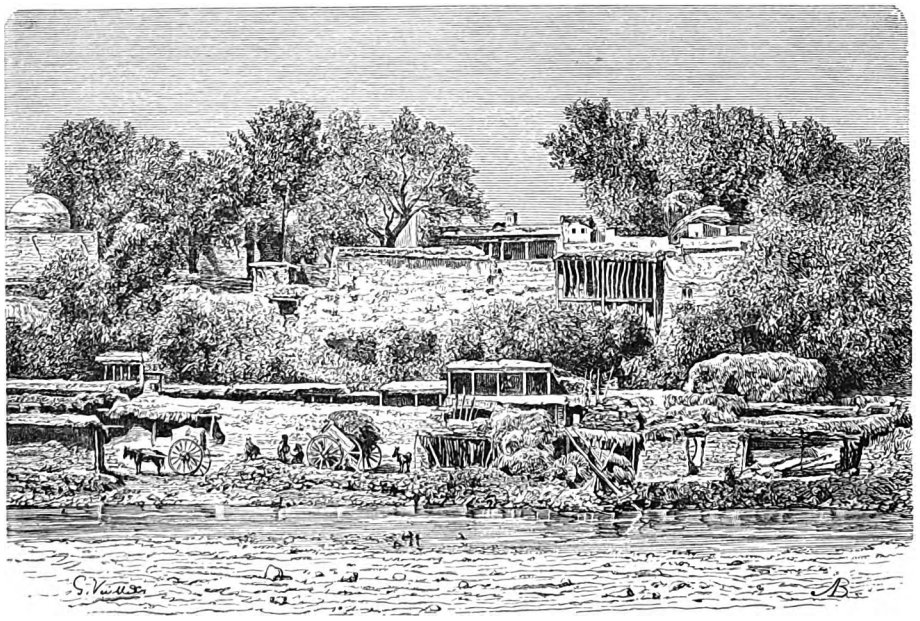
LA MOSQUÉE DE TAGHTI-SOLEÏMAN.

Digitized by Google

steppe aride, les habitants demandèrent de l'eau en abondance. Salomon commanda alors aux montagnes les plus rapprochées de s'ouvrir et de livrer passage à la rivière appelée Akboura, qui formait un lac de l'autre côté de ces montagnes.

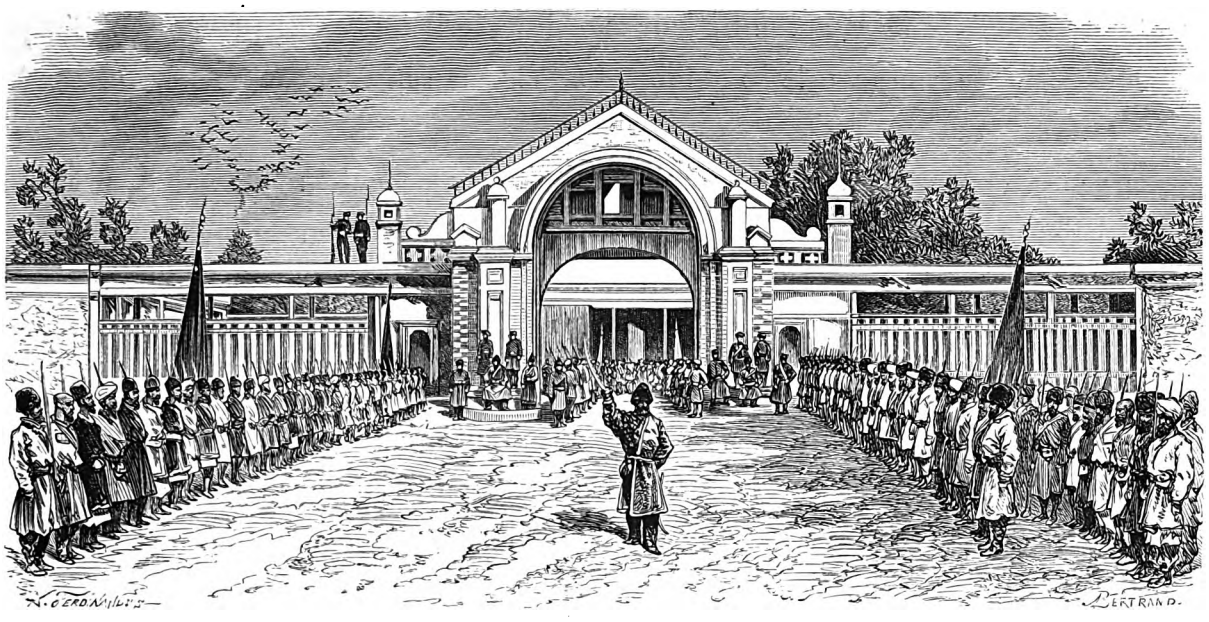
Près de la mosquée, il y a deux trous creusés dans les pierres dures de la montagne; ces trous sont d'une grandeur à peu près égale à celle d'une tête d'homme et d'une profondeur d'environ 20 centimètres. On prétend qu'il suffit d'y plonger trois fois la tête pour la guérir de toutes sortes de maux. Derrière la mosquée, il y a également une grande pierre raboteuse de près de 3 mètres de longueur, inclinée, et sur laquelle on se laisse glisser trois fois pour se guérir des maux de reins. Le remède me semble plus dur que le mal; peut-être est-ce en cela qu'il est efficace; c'est la vieille histoire du fer rouge qui guérit la brûlure d'eau chaude.

Après cette visite, nous rentrâmes dans nos kibitkas. Puis le soir nous dînâmes avec le chef du district et sa famille. Il habite la résidence temporaire du gouverneur général. La maison est bien simple, mais la situation est ravissante sur le flanc d'une montagne; elle domine la vallée et le jardin qui s'étend de l'autre côté l'entoure d'ombre et de mystère augmentés encore par le faible murmure d'un arique qui traverse le jardin.



LE BAZAR A OCH (p. 328).

Digitized by Google



ANCIEN PALAIS DU GOUVERNEUR KHOKANDAIS A ANDIDJAN P. (340).

CHAPITRE XVI

LE FERGHANAH (SUITE)

Où le retour est moins amusant que l'aller. — Le Ferghânah et ses habitants. — Andidjân. — Les arbas. — La sage-femme de dix-huit ans. — Nostalgie du cuisinier. — Procédés d'enterrement. — Le Kara-Daria. — Nous chantons pour prouver que nous n'avons pas la bouche pleine. — Désagréments crâniologiques. — La mosquée Khodjamné-Khabri. — Le savon panacée. — La nécropole Sadpir. — Curieux tourbillon de poussière. — Ce qu'un indigène apporta un jour dans sa cassette. — Une chevauchée de 680 kilomètres.

Le 18 août nous partîmes de Och pour faire à cheval le tour du Ferghânah septentrional. Le Ferghânah ou ancien khanat de Khokand a été annexé à la Russie en 1876. Il se subdivise en sept districts : Marghellân, Wadil, Och, Andidjân, Namangân, Touss et Khokand. A la tête du Ferghânah, et résidant à Marghellân, se trouve un général sous les ordres du gouverneur général de Tachkend. L'ancienne capitale Khokand a été abandonnée à cause de son insalubrité, dit-on. L'eau de cette ville est accusée, à tort ou à raison, de donner le goître, car les médecins ne sont pas d'accord. Cependant, trois cents soldats étant devenus goîtreux, l'infirmité était constatée, quoique la cause en fût contestée. On alla donc chercher une autre capitale.

Chaque district est sous les ordres d'un nachtalnik, espèce de préfet militaire, assisté de deux adjoints appelés *pamochniks* et d'un juge de paix. Les districts se subdi-

Digitized by Google

visent en arrondissements qui ont à leur tête des chefs indigènes (*walasnoï*). Chaque arrondissement se compose de communes dont chacune nomme à l'élection un *aksakal* ou maire.

On peut dire que le Ferghânah est un immense cirque entouré de montagnes dans lequel se trouvent de ravissantes oasis. Ce pays est habité par un grand nombre de races : les Tadjiks, les Sartes, les Kiptchaks, les Usbegs, les Tourouks, les Kara-Kirghises, les Kachghariens, les Bohémiens. Dans les villes, les Sartes constituent la majorité; on y rencontre aussi des Tadjiks, des Juifs, des Persans, des Afghans et des Hindous. Autour des grands centres, les Usbegs, les Kara-Kalpaks, les Tourouks mènent une vie mi-nomade. Les premiers versants des montagnes, moins fertiles, mais plus tempérés que les oasis de la plaine, sont occupés par les Tadjiks cultivateurs; enfin, des Kara-Kirghises errent sur les plateaux et dans les vallées les plus élevées qui entourent le Ferghânah. Par-ci par-là on rencontre des Bohémiens qui dressent leurs tentes blanches auprès des centres populeux.

HINDOU DANS LE FERGHANAH.

On distingue facilement les Tadjiks (Éraniens) des différentes autres races. Les Usbegs, Kara-Kalpaks, etc., ont tous plus ou moins les yeux relevés des coins, les pommettes saillantes et la face anguleuse du Mongol, tandis que les Tadjiks, avec leurs traits réguliers et leur face ovale, rappellent nettement les populations méridionales de l'Europe.

Le Sarte tient des deux ; cependant le plus souvent c'est le sang tadjik qui l'emporte. Les Bohémiens, couleur chocolat, avec des yeux expressifs et des dents d'une blancheur incomparable, sont d'une taille bien au-dessus de la moyenne ; ils mènent une vie semblable à celle de leurs frères européens.

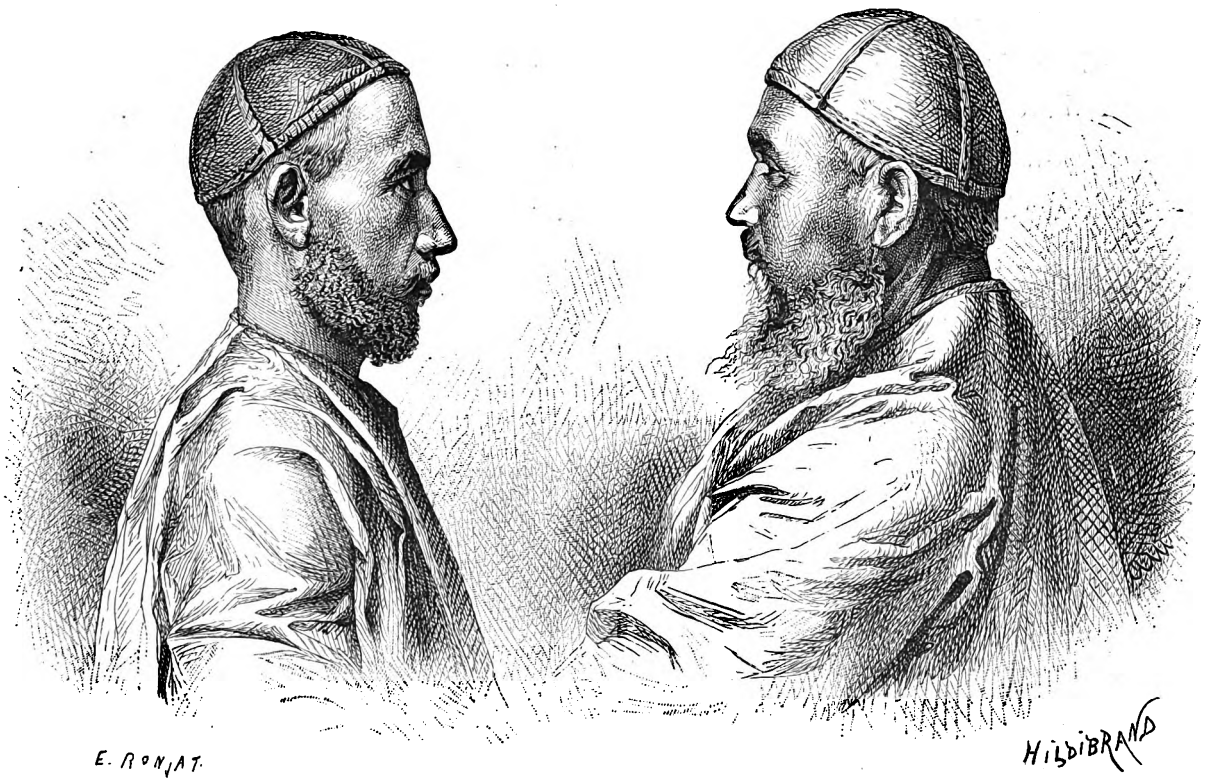
C'étaient donc tous ces peuples que nous allions voir de plus près. Nous les connaissions déjà pour les avoir vus dans les villes que nous avions parcourues.

Nous étions huit personnes et formions une petite caravane assez complète: mon mari, M. Müller, Féodoroff, un interprète, un *djighitt* pour nous montrer le chemin, un cuisinier en cas de besoin, un palefrenier et une arba avec son conducteur.

Digitized by Google

Après avoir remercié le natchalnik et sa famille de l'hospitalité qu'ils nous avaient donnée, nous partons à deux heures, un peu tard à cause de la chaleur ; heureusement le district d'Och se trouve dans une contrée tempérée, et il n'y a jamais plus de 25 à 30 degrés, ce qui était très supportable, après les fournaises que nous avions traversées. Le Ferghânah possède, on peut dire, les trois climats : tempéré, torride et glacé ; nous sommes dans le premier, la route, nous dit-on, sera charmante.

D'Och à Khodjavata nous rencontrons de nombreux kichlaks. M. de Ujfalvy s'arrête pour demander le nom, le nombre de maisons, base de la statistique en ce pays-ci, et la



TADJIK ET KARA-KALPAK (P. 336).

race à laquelle appartiennent les habitants. (Ce sont des Usbegs, des Tadjiks, des Kara-Kalpaks, etc.) Le chemin est ravissant, la route est bordée d'arbres, les champs sont palissadés, en bois rustique, il est vrai, mais ces clôtures attestent un commencement de civilisation qui réjouit la vue. Le chemin est agrémenté de mosquées qui ressemblent un peu, avec leur grillage de bois, à de grandes volières. Ce sont moins des monuments que des stations de pèlerinage.

Nous arrivâmes à Khodjavata à la tombée du jour. La cour d'une maison nous servit de refuge pour la nuit : quatre murs en étaient l'unique ornement intérieur et extérieur. Il fallut bien s'en contenter ; nous ne pouvions nous montrer plus difficiles que Khou-

Digitized by Google

daïar-Khan, qui avait couché là, y avait dormi, en avait fait un pied-à-terre ! Les altesses asiatiques voyagent beaucoup, surtout de nos jours, quelquefois pour leur instruction, quelquefois pour leur agrément, quelquefois aussi.... Mais n'anticipons pas : disons seulement que ces voyages princiers ne changent rien à la manière de voir et à la manière de faire. On dîna comme on put, on se coucha de bonne heure, sur l'invitation et à l'exemple des musulmans, qui tiennent à ménager leurs chandelles.

L'aksakal qui vint nous saluer le lendemain devait en avoir beaucoup brûlé, car il accepta très allègrement, malgré sa position importante, la somme d'argent que mon mari lui mit dans la main pour payer notre séjour. Ce fonctionnaire était autrefois l'exécuteur du Beg ; aujourd'hui il sert le gouvernement russe en qualité de collecteur des impôts.

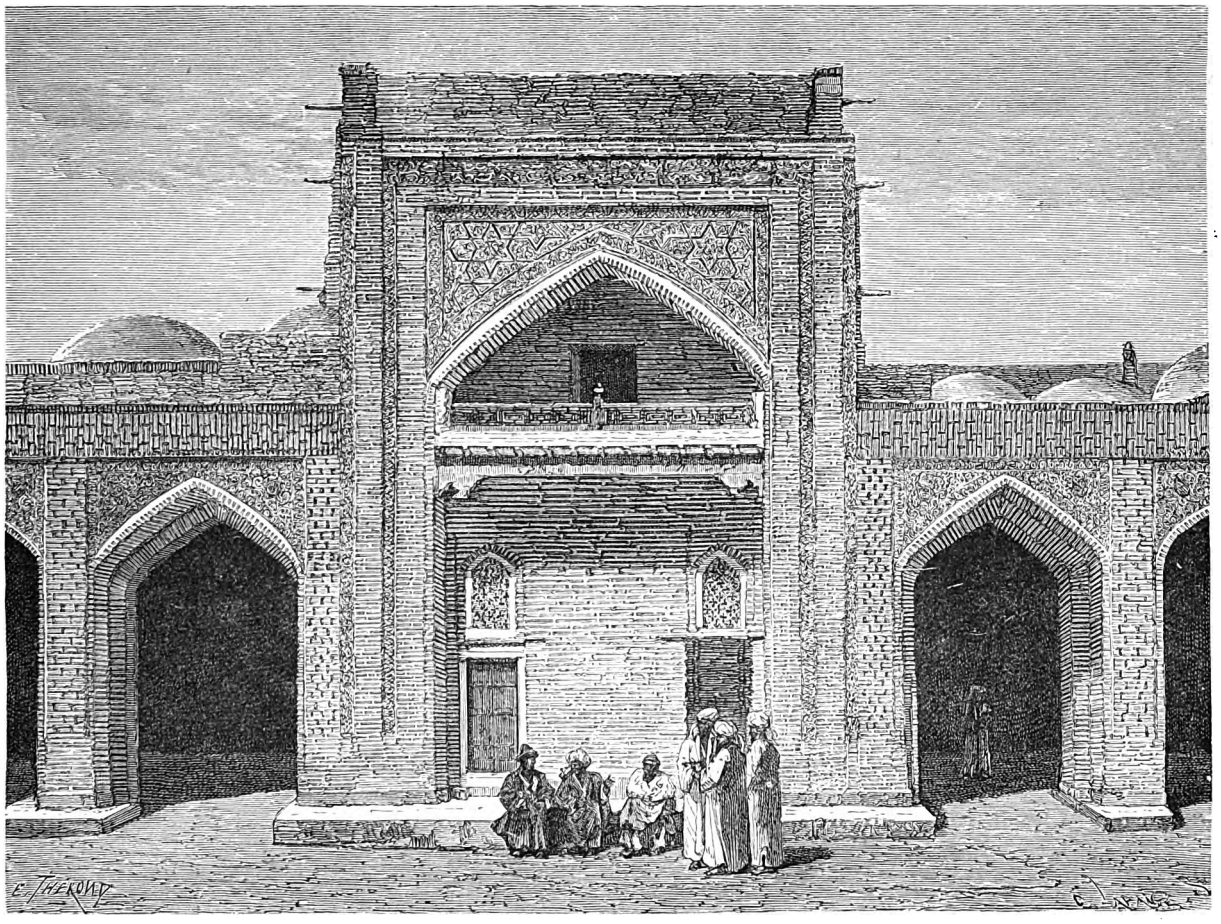
Nous partons pour Andidjân ; mon mari et M. Müller nous précèdent. Afin de ne pas me fatiguer, il a été décidé que je ferais le chemin en arba, escortée de mon fidèle Féodoroff. On me hisse, c'est le mot, sur ce véhicule, car les arbas sont d'une hauteur proportionnée à la profondeur des rivières qu'elles doivent traverser. C'est la voiture par excellence des indigènes ; elle passe partout, service inappréciable dans un pays où les chemins sont exécrables. Les khans avaient de très jolies arbas pour promener leurs femmes. Nous revoyons dans le trajet nos montagnes de glace, mais loin, bien loin. Le chemin que nous traversons peut s'appeler un steppe montagneux, et nous arrivons à Andidjân, à travers un pays relativement fertile, habité par des Usbegs et des Kachghariens. Les mosquées, qui sont les seules curiosités remarquables dans les villes musulmanes, n'ont rien d'extraordinaire à Andidjân. Une seule, toute neuve, réjouit la vue par sa propreté et ses formes élégantes.

Cette ancienne capitale du Khokand est presque en ruine. Lors de la dernière insurrection, la ville brûla pendant deux semaines entières. Depuis la paix, cependant, les Russes font tout pour la relever. Le bazar a des rues larges et spacieuses, les magasins sont plus réguliers ; il y a des *tchahkaïmé* (cafés) d'une véritable élégance ; ils me donnaient presque envie d'y prendre une tasse de café, mais l'absence de chaises me retint ; ce n'est pas petite affaire que de s'asseoir gracieusement à terre. Près d'arriver à Andidjân, nous rencontrâmes un ancien esclave persan de Khiva. Il avait été fait prisonnier par les troupes du khan. Il s'était si bien habitué au pays, qu'il continuait d'y vivre, malgré qu'il eût pu retourner dans sa patrie. Son beau type le faisait facilement reconnaître, et nous nous arrêtâmes à le considérer. Le costume est le même que chez les autres peuples, mais le bonnet pointu que les Khiviens portent à l'encontre de leurs frères musulmans suffirait seul à les faire distinguer. Le fort est construit à l'entrée de la ville, devant une place au milieu de laquelle des arbres très élevés se font remarquer par leur complet dépouillement de verdure. Les nids de cigognes remplacent les feuilles. C'est sur

Digitized by Google

cette place que se tient le marché, auquel nous nous rendîmes le 9 août pour y faire des emplettes de bijoux, qui y sont ici assez bon marché.

Que d'encombrement! des voitures, des chevaux, des ânes, des indigènes avec bonnet chinois à trois cornes, femmes voilées vendant des fruits : tout cela va, vient, crie, s'entre-croise avec ce flegme et cette lenteur particuliers aux musulmans. Ici on vend les bijoux au poids et la façon en sus ; l'argent en est très pur et peu mélangé, mais tant pis



TYPE D'UNE MOSQUÉE MODERNE EN ASIE CENTRALE.

si l'objet est orné de pierreries ; quand elles sont vraies, on y gagne, mais le plus souvent ce sont des verroteries sans valeur, dont l'ornement ne compense certainement pas le poids.

La veille nous étions allés visiter un kichlak modèle, situé à 4 kilomètres de la ville, dans une délicieuse vallée qui porte le nom du véritable créateur du Turkestan, du général Kauffmann. On en a donné les maisons à de pauvres Usbegs, avec des terrains et des fourrages pour leurs bêtes. Les maisons sont toutes bâties sur le même modèle, avec une cour derrière. Pour y arriver, nous avons dû traverser un steppe incliné sur le

Digitized by Google

plateau duquel s'élève un tombeau où sont enterrées les petites filles du natchalnik. De ce plateau la vue est réellement splendide, car au milieu de ces steppes les oasis se détachent comme une île sur la mer et forment un rideau de verdure d'un effet ravissant.

Les Kirghises-Kiptchaks du district d'Andidjân sont les sujets les plus turbulents de la nouvelle province russe ; à chaque instant on est obligé de les réprimer ; ce sont eux qui intronisent des khans que l'on est obligé de tuer ou d'envoyer mourir en Sibérie. Les Kiptchaks sédentaires (Usbegs), au contraire, sont les plus vaillants défenseurs des Russes ; ils ont adopté le nouvel ordre de choses et sont devenus des sujets laborieux et pacifiques.

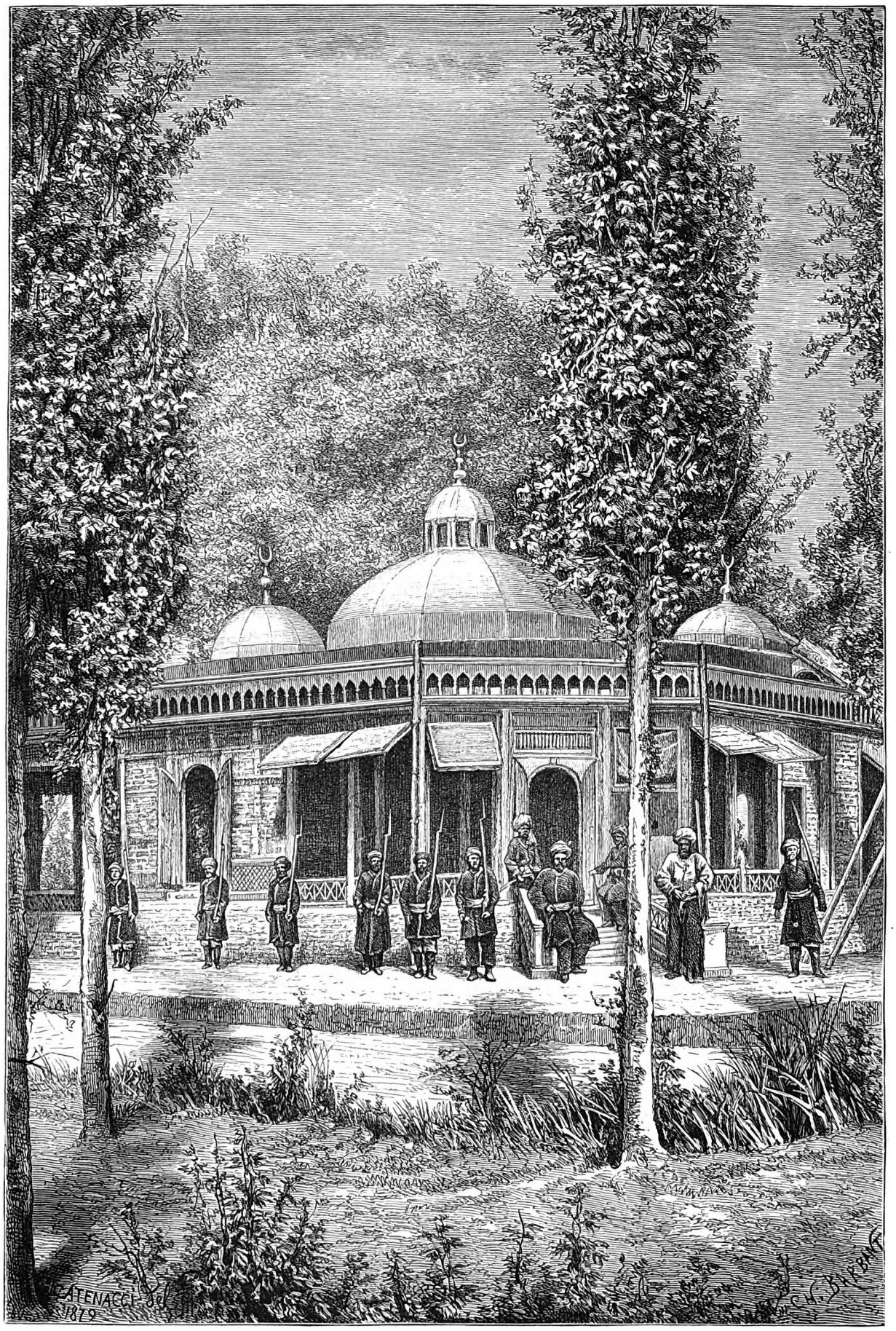
Le district d'Andidjân est le plus riche et le plus peuplé du Ferghânah. Il renferme des mines de charbon de terre, de naphte et des eaux minérales sulfureuses dont la chaleur est de + 30° Réaumur. Des fruits assez bons y représentent les espèces que j'ai déjà citées.

Nous étions logés chez le natchalnik ; le jardin servait autrefois de demeure à Nazar-Eddin-Beg, fils de Khoudaïar. Notre hôte s'y est fait construire une maison à l'européenne; l'ancien palais sert de caserne et d'infirmerie. Il reste encore au milieu du jardin un pavillon d'été avec des sculptures et des peintures sans valeur ; ces dernières sont une grossière imitation sur papier des peintures sur bois que l'on voit au palais de Khokand ou ailleurs. Le jardin est le plus grand et le plus beau de toute la contrée ; on y peut chasser à l'aise, sans sortir de chez soi, le renard, le lièvre, le faisan, etc. Lorsque nous nous promenions dans ses allées, les fruits nous tombaient pour ainsi dire dans la bouche et faisaient ployer les arbres sous leur poids ; des indigènes ramassaient les pistaches et les amandes, afin de les conserver pour l'hiver. En regard de cette abondance de fruits, les fleurs font complètement défaut ; l'utile n'est ici jamais mêlé à l'agréable ; les belles fleurs que j'avais vues à Tachkend avaient été importées d'Europe. Le soir nous prenions notre thé sur la terrasse ; mais le nombre des cousins était si grand, qu'il fallait allumer des feux dans la cour afin que la fumée les chassât ; ce qui nous aurait incommodés partout ailleurs assurait ici notre tranquillité, mais nous passions à l'état de jambons de Mayence.

Quelques officiers du Turkestan sont mariés, mais en petit nombre ; aussi, dans la société russe, le contingent féminin fait-il grandement défaut. Dans le Ferghânah, cette absence de femmes se fait encore plus sentir. Il est vrai qu'on est assuré de rencontrer dans chaque chef-lieu de district au moins une femme, c'est la sage-femme instituée par l'autorité.

Les jeunes filles sans fortune qui ont quelque goût pour le métier de Lucine peuvent faire des études médicales à Saint-Pétersbourg, passer leur examen, obtenir leur diplôme,

Digitized by Google



PAVILLON D'ÉTÉ A ANDIDJAN.

Digitized by Google

et se faire envoyer ensuite soit dans le Caucase, soit dans le Turkestan, où le traitement est beaucoup plus élevé qu'ailleurs. La sage-femme d'Andidjân avait dix-huit ans ; elle était d'un extérieur agréable, — dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois — elle montait parfaitement à cheval et conduisait encore mieux. Vous voyez d'ici sa

NAZAR-EDDIN, FILS DE KHOUDAÏAR (P. 340).

situation ; elle était la seule de son espèce ; on la trouvait belle, spirituelle quand même ; les jeunes officiers venus dans le Turkestan pour y faire fortune, les officiers de la garde qu'on envoyait là pour les soustraire à leurs créanciers, l'entouraient, la courtisaient, l'adulaient. Il n'en faut certes pas davantage pour tourner la tête d'une jeune personne issue d'une famille fort modeste ; aussi la sage-femme d'Andidjân était-elle d'une fatuité

Digitized by Google

et d'une impertinence accomplies, qui contrastaient avec les manières simples et affectueuses de la femme du major. N'importe! sage-femme à dix-huit ans, avoir déjà en main, de par Hippocrate, l'existence de jeunes générations ! Que sera-t-elle à quarante ans ?

Au moment de partir, il nous arriva un contre-temps fâcheux, notre cuisinier, un ivrogne fieffé, eut tout à coup le vin mélancolique. Le culte de Bacchus a, paraît-il, de ces retours. Notre buveur fut pris soudain d'une nostalgie pour sa patrie adoptive, Margehllân, et pour sa famille, dont il s'était cependant fort peu soucié pendant le voyage. Force nous fut de le laisser partir.

Voici un trait qui peint le caractère de ces gens-là. Je voyais un jour le cuisinier du natchalnik tuer des canards pour notre dîner. Ce musulman, après avoir à moitié coupé la tête des pauvres bêtes, les laissait courir et riait à gorge déployée de leurs contorsions. Je m'éloignai brusquement de ce spectacle, indignée de ne pouvoir m'opposer à un pareil acte de cruauté. Au dîner j'eus toutes les peines du monde à toucher à la volaille ; elle était d'ailleurs si dure qu'à défaut de compassion, mes dents elles-mêmes se seraient révoltées.

Nous partîmes d'Andidjân le dimanche 12 août à onze heures, après avoir remercié le préfet et sa femme de leur cordiale réception ; bien que nous lui eussions en quelque sorte été imposés par le général Abramoff, il est des devoirs mieux remplis les uns que les autres : la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

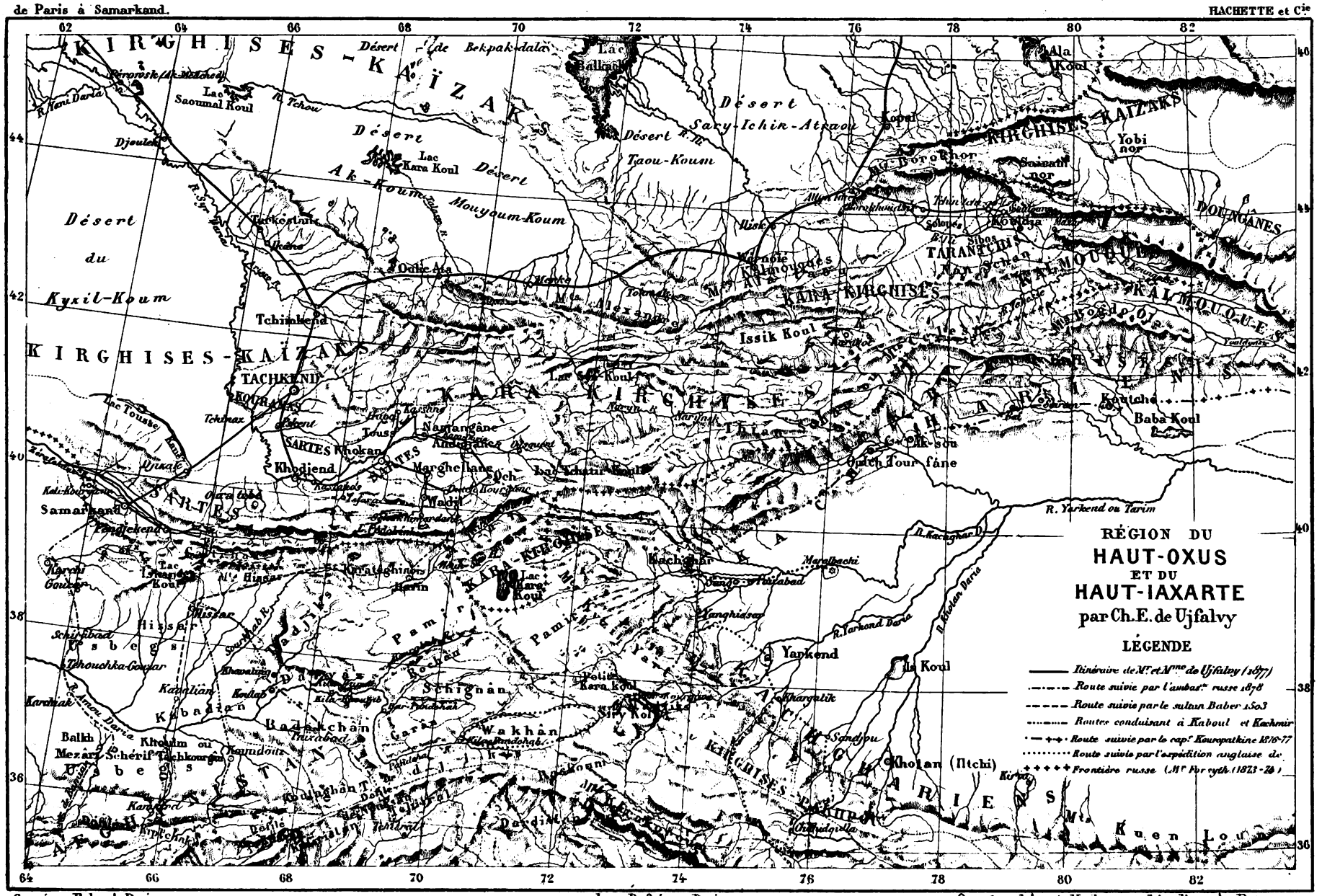
La route qui conduit d'Andidjân à Namangân est la plus belle et la plus fertile du Ferghânah ; de beaux kichlaks se succèdent sur cette route bordée d'arbres au pied desquels des ariques répandent la fraîcheur. Les demoiselles rouges nous caressent le visage ; des plantations de coton, de maïs et de *djougara* (sorgho) alternent avec de jolies prairies. Nous remarquons des champs de sorgho d'une telle hauteur qu'un cavalier peut facilement s'y cacher. Ce sorgho remplacerait avantageusement la betterave, sans valoir pourtant la canne à sucre. En nous éloignant d'un kichlak, nous rencontrons un enterrement. Les musulmans courent après le corps, qui est lui-même emporté à la course sur une civière et couvert d'un voile ; leur croyance veut que le mort ait hâte d'arriver au paradis. On le met en terre la tête tournée vers la Mecque. Quant à la civière, on la rapporte généralement aux abords de la mosquée.

Arrivés le soir à Khodjavata, nous commandons un pilao à notre nouveau cuisinier. O déception ! ce cuisinier ne sait pas cuire le riz et il a laissé fondre le beurre. Qui nous rendra son prédécesseur, car, tout ivrogne qu'il était, au moins savait-il son métier. Les moustiques nous apportent une diversion plus désagréable encore à notre mauvaise humeur. Ah ! les vilaines bêtes ! plus on les chasse, plus elles reviennent ! En quelques

Digitized by Google

de Paris à Samarkand.

HACHETTE et Cie



Gravé par Erhard, Paris.

Imp. Dufrénoy, Paris.

Orographie et Hydrographie d'après Petermann

Digitized by Google

instants nous voilà couverts de morsures ; rien ne saurait les détourner de leur proie humaine, si ce n'est la fumée, à laquelle il nous faut recourir une fois encore, au risque de nous voir transformés définitivement en jambons. A cette idée de jambon notre estomac s'aiguise ; que n'en avons-nous une tranche à nous mettre sous la dent ! En guise de jambon il faut se rabattre sur les melons ; c'est du reste maintenant la nourriture habituelle de l'indigène, des melons et encore des melons.

Le 13 nous nous remettons en route pour Namangân ; notre toilette est vite faite et les tentes de notre demeure roulante sont bientôt empaquetées ; il n'en reste plus que le parquet naturel sur lequel on l'avait dressée. Comme nous, les hommes sortent de leurs

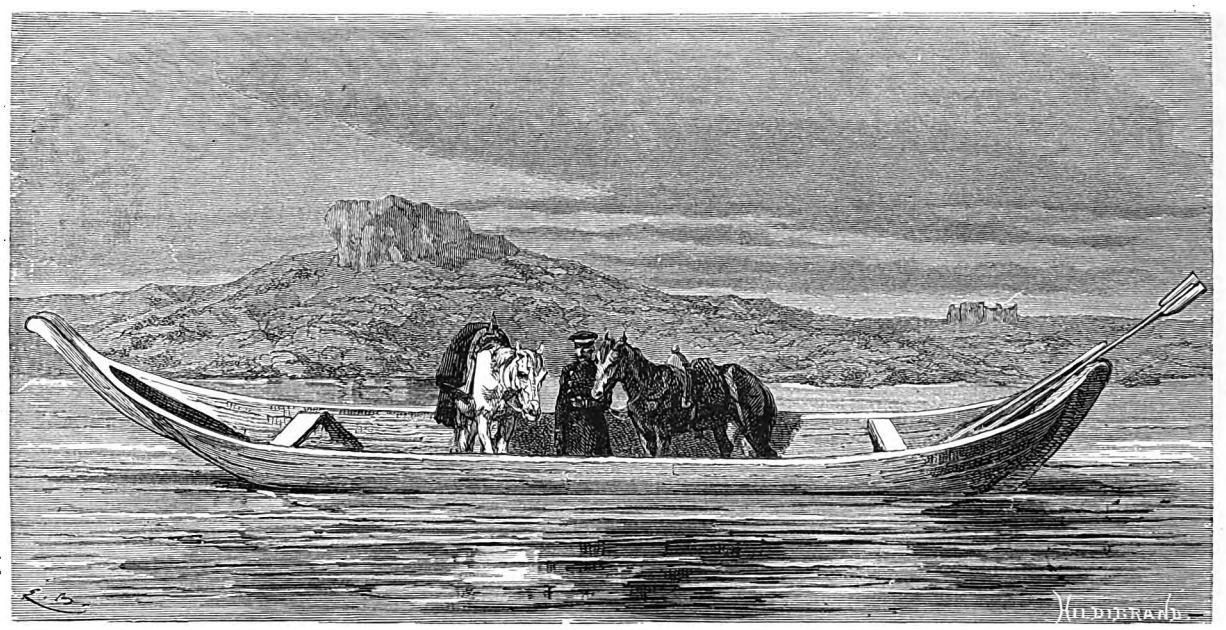
LES RIVES DU KARA-DARIA.

kichlaks et se rendent aux champs, leurs outils sur l'épaule. Nous traversons Bolaktchi, petite ville célèbre par la victoire que le général Skobéleff y remporta sur les Kiptchaks. L'aksakal nous reçoit dans un ancien château de Khoudaïar ; la vue et la situation de cette habitation sont superbes. Devant la collation qu'il nous offre, nous sentons notre estomac si contracté par la faim que nous ne pouvons manger ; il n'est pas encore remis que les domestiques emportent la collation et font place nette : c'est l'usage. Une heure après nous étions devant le Kara-Daria (eau noire). Un pont à piles flottantes et affectant la forme d'un navire relie un bord à l'autre ; l'entretien de ce pont ne fait pas honneur aux ingénieurs. Les bords de la rivière sont peuplés de grues, d'ibis ; nous tirâmes sur cette gent volatile, mais l'écho seul et des battements d'ailes nous répondirent ; beaucoup de bruit, peu d'effet. Le Kara-Daria n'est ni très large ni très profond ; ses eaux sont bour-

Digitized by Google

beuses et justifient parfaitement son nom. Il nous fallut ensuite passer à cheval un bras du fleuve; voyant ma monture aller à la dérive, j'appelle notre djighitt Mohamed-Schah à mon secours, mais, en véritable musulman qu'il est, il arrive quand je suis remise de mon effroi. Il est vrai que j'avais été tout bonnement abusée par un vertige, ce qui arrive toujours lorsqu'on passe un gué à cheval.

Après ce bras de fleuve, nous traversâmes un steppe pour n'en point perdre l'habitude; heureusement celui-ci était plus que modeste, et nous aperçûmes bientôt le Naryne roulant ses eaux entre deux rives escarpées. Cette rivière, large et profonde, constitue par le fait le cours supérieur du Syr-Daria, dont le Kara-Daria n'est qu'un



LE BAC DU NARYNE.

grand affluent. Pour le franchir, il nous fallut attendre l'arrivée du bac qui venait à notre rencontre. Malheureusement cette embarcation ne put atterrir assez près de notre rive faute de profondeur; de plancher il n'en était point question. Nous sautâmes de cheval dans le bateau, mais nos montures, plongées dans l'eau, ne pouvaient s'imaginer ce que leur voulait ce grand coquin de bac immobile. Malgré les coups de fouet, on fut obligé de leur prendre les jambes de devant qu'on posa sur le rebord du bac; les cris et les coups des bateliers indigènes les firent monter à l'assaut, non sans danger pour leurs pauvres jambes. L'un d'eux cependant fut tellement entêté qu'on dut l'attacher par une corde à l'arrière du bac et le forcer, quoi qu'il en fût, de nous suivre au milieu de la rivière. Nous traversâmes un autre bras du Naryne en arba.

Après ces trois équipées, la route continua à se montrer charmante comme elle

Digitized by Google

l'avait d'abord été; elle traverse des rizières et des kichlaks. Cette promenade nous mit en belle humeur; on entonna des airs d'opéra et même d'opérette. O Mozart, Rossini, Boïeldieu ! et vous aussi, *Mère Angot !* vous ne vous attendiez pas à trouver des interprètes dans d'aussi lointains parages. Quelques indigènes n'en croient pas leurs oreilles; ils se demandent, j'en suis sûre, si quelque grand malheur ne va pas fondre sur eux. Raison de plus pour mettre le comble à leur stupeur, et les chants retentissent de plus belle, entrecoupés pourtant par les coups de dents que nous donnons à nos melons. Bacchus n'était pour rien dans ces ébats; nous n'avions pour boisson que de l'eau, mais elle était claire et exempte de sangsues, ce qui lui valait une certaine considération.

Après 35 kilomètres nous faisons notre entrée à Namangân. Il était temps; la chaleur commençait à nous gâter notre jolie promenade; nous sommes heureux de contempler cette ville de l'Asie centrale, quoiqu'elle ressemble furieusement à ses sœurs: mêmes rues étroites et tortueuses, même poussière, même disposition et même étendue de bazars. Une insurrection, qui a eu lieu en 1876, quelque temps après la prise de cette cité, a fourni aux Russes l'occasion de balayer la place autour de la citadelle; les maisons bombardées ont cédé le terrain à la construction de la nouvelle ville qui s'élève avec rapidité. On y compte déjà cinquante-deux maisons russes.

Le natchalnik, averti de notre venue, nous cède une vieille mosquée dans la cour de laquelle nous dressons nos tentes. Les indigènes avaient malheureusement l'habitude d'y faire paître leurs chèvres. Nous sommes obligés de chasser ces quadrupèdes, qui ne paraissent pas moins mortifiées que leurs propriétaires de leur brusque expulsion.

Nous déjeunons chez le sous-préfet, où je me trouve placée entre une jeune dame qui ne parlait pas et une vieille dame qui parlait trop. Celle-ci savait très bien le français; c'était une grande rieuse, mais visant trop à l'esprit; elle avait fait *ses études* en Allemagne et en France. Études de quoi? me demandai-je. Mon Dieu ! que les femmes russes sont instruites et quelle honte pour une Parisienne, à qui l'on veut bien attribuer la fine fleur de l'élégance, de se voir réduite à écouter. Études de quoi? cela me tourmentait; elle causait en femme qui sait ! C'était une maîtresse sage-femme; elle savait en tous cas mettre les enfants au monde et contribuer à l'accroissement de la population du Turkestan. Elle traduisait notre conversation au maître de la maison, qui ne parlait que le russe; comme nous ne parlions que le français, notre ignorance mutuelle se compensait au moins de ce côté.

Le dîner eut lieu le soir au fond d'un grand jardin encore inachevé, à peu de distance d'une rivière aux eaux murmurantes. On m'avait placée dans la pénombre d'une bougie de manière à me soustraire aux entreprises des moustiques. Mon *accoucherka*, c'est le nom qu'en Russie on donne aux accoucheuses, était encore à mes côtés. Grâce à

Digitized by Google

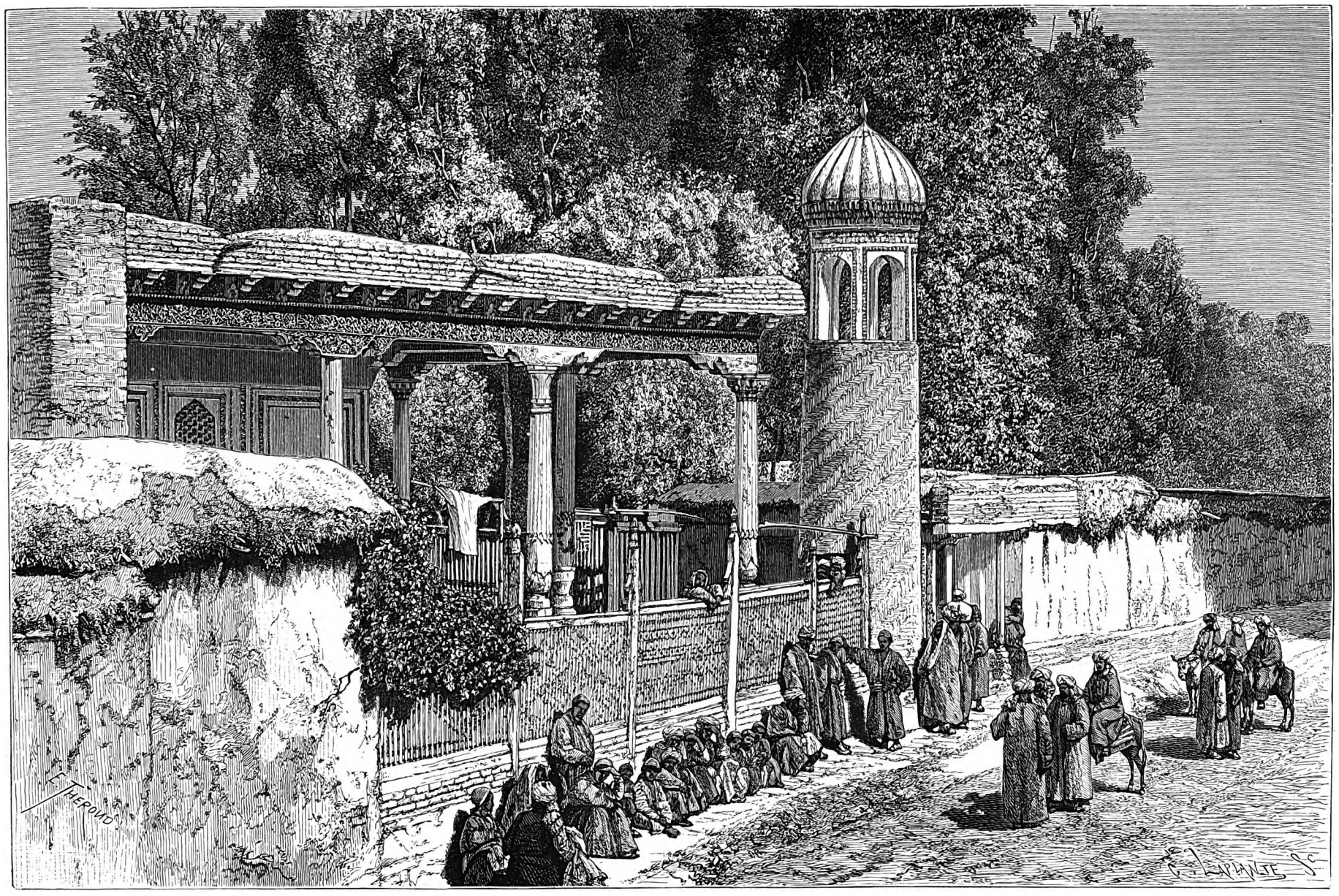
son intervention je pus obtenir un verre; car, par oubli, sans doute, j'aime à le croire, quoique nous fussions huit, il n'y avait qu'un seul verre sur la table.

En rentrant à notre mosquée, comme l'eussent fait de bons mollahs, nous fûmes assaillis par une véritable meute de chiens hideux et presque sauvages qui nous escortèrent jusqu'à nos tentes; nous eûmes toutes les peines du monde à les chasser, mais nous entendîmes leurs aboiements jusqu'au jour, ainsi que les trois coups sacramentels que le veilleur de nuit frappe toutes les cinq minutes en parcourant la ville. C'est un usage répandu dans toutes les villes du Turkestan, et on s'étonne que les Russes en aient laissé l'accomplissement aux indigènes.

HABITANT DE NAMANGAN.

Tout le pays naturellement avait été informé de notre arrivée; le lendemain matin, des petits enfants sartes vinrent nous apporter des fruits. Les piécettes que nous leur donnâmes familiarisèrent les petits garçons, mais les petites filles montraient une peur excessive; peut-être étaient-elles moins poltronnes avec moi; mais, lorsque M. de Ujfalvy leur offrit de l'argent, son geste seul les fit fuir comme des oiseaux effarouchés. La cupidité en fit pourtant revenir une qui s'enhardit jusqu'à prendre l'argent des mains de mon mari, mais la plus grande, qui avait sept ou huit ans, s'y reprit à trois fois; quoique son frère l'entraînât, elle ne pouvait se décider à approcher. Pourtant le désir l'emporta sur la crainte; la troisième fois elle reçut la monnaie, mais ce fut pour se sauver à toutes jambes. Cette scène avait lieu pendant que nous prenions le thé; elle était si contraire aux habitudes qu'elle attira trois femmes, probablement les mères des enfants qui, recouvertes de leur voile noir, vinrent nous regarder et me remercier. Je me levai et leur offris une tasse de thé; j'en avais déjà donné à un vieux musulman, beau vieillard, âgé, me dit-on, de quatre-vingt-quinze ans, qui savourait son breuvage dans un coin et à qui j'avais acheté une belle corbeille de fruits pour 2 francs. Les femmes trouvèrent le thé à leur goût, car l'une d'elles me fit comprendre qu'elle en boirait bien une seconde tasse; je cédai à son désir, qui se renouvela encore une fois.

Digitized by Google



TYPE D'UNE VIEILLE MOSQUÉE EN ASIE CENTRALE (P. 351).

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, Mohamed-Schah rentra avec une mine blême et effarée. M. de Ujfalvy lui ayant promis 3 roubles par crâne qu'il pourrait rapporter, il avait, en compagnie d'un de ses coreligionnaires, essayé de fouiller les tombes. Le malheur voulut qu'ils découvrissent deux dépouilles fraîches; ils en furent tellement consternés, qu'ils purent à peine les remettre en état, pensant que toutes les foudres de Mahomet allaient tomber sur eux. Pour nous distraire de ce récit lugubre qu'il nous faisait en tremblant, nous courûmes regarder des Bohémiens Louli qui passaient en cet instant. Ils s'en allaient, montés sur leurs chameaux, suivis de leur maison portative, chercher sans doute de meilleurs pâturages pour leurs troupeaux, beaux moutons dont le seul inconvénient était de soulever une poussière épaisse qui obscurcissait l'air cinq minutes encore après leur passage. Les femmes avaient, comme les Kirghises, le visage découvert et un costume analogue; leur tête était entourée d'une étoffe blanche; elles portent des bottes, des pantalons et une large robe retenue à la taille. C'est une assez belle race, au front haut et large, un peu bombé; les sourcils sont très fournis, les yeux sont droits et noirs; la bouche est moyenne et les dents sont très blanches; la face est ovale. Les hommes ont les cheveux et la barbe noirs; ils ont, ainsi que les femmes, la peau olivâtre et le corps vigoureux; les extrémités sont moyennes, bien qu'ils soient très grands. Les femmes portaient leurs enfants dans leurs bras mollement bercés par le balancement du chameau. Les plus âgés se tenaient à califourchon devant leur mère. Ces gens fabriquent des ustensiles de vannerie, qu'ils vendent dans les villes et dans les villages.

M. de Ujfalvy se rendit au bazar, accompagné du chef de la police de Namangân, et il fit emplette de vieilleries assez curieuses, entre autres d'une belle ceinture, que je changeai contre mon revolver pour ne pas trop nous démunir d'argent. Le vendeur musulman fut enchanté, car les Russes interdisent aux indigènes le port d'armes à feu.

Nous allâmes ensuite saluer le natchalnik et visiter les deux mosquées de Aziz-Halfa et de Khodjamné-Khabri, la plus belle de Namangân; elle est entourée de bâtiments percés de quelques fenêtres, le tout en briques. Ce sont les seuls matériaux de ce genre que nous ayons vus dans la ville. Sa mosquée est assez petite; mais quand on aperçoit sa façade, devant laquelle se dressent à peu de distance quelques magnifiques peupliers, on ne peut s'empêcher d'en admirer la beauté du travail. La mosquée s'élève sur un des côtés d'une cour ombragée. Une tombe placée en avant d'une des entrées renferme les restes d'un saint nommé Ibrahim-Pacha-Khodja, ce qui a fait donner à l'édifice le nom de Khodjamné-Khabri (tombeau saint). Les deux colonnes de droite et de gauche sont d'une richesse d'ornement remarquable; les différentes parties de ces colonnes unies

Digitized by Google

sont séparées par des briques de couleur avec des reliefs d'un effet agréable. Une petite porte s'ouvre au milieu, avec des chambranles de bois qui encadrent des battants sculptés. Au-dessus de la porte il y a une inscription. Une seconde inscription est entourée d'un cadre couvert de sculptures et reposant sur deux saillies sculptées. La porte est dans un enfoncement. Cette partie du milieu est surmontée d'une voûte dont des briques en saillie dessinent la forme ogivale qui repose sur deux colonnes bleues

ENVIRONS DE TURÉ-KOURGAN.

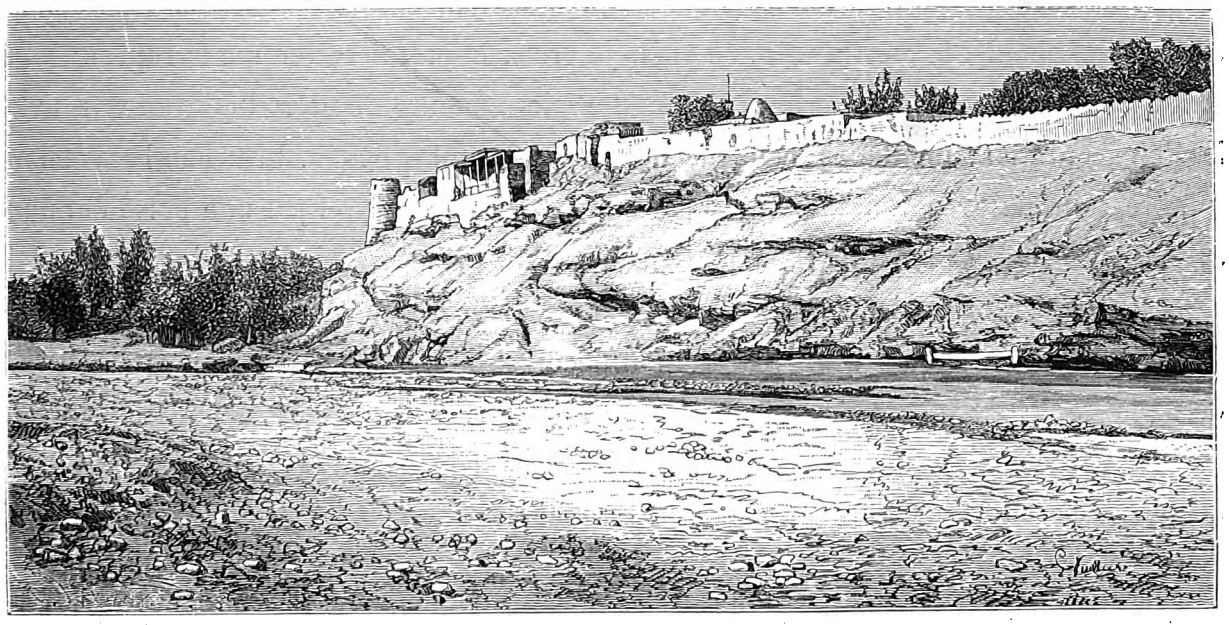
couvertes de jolis dessins en relief. A côté de ces colonnes et symétriquement disposée, une bordure qui, comme presque toute la façade, a perdu sa couleur, puis un cadre couvert de ravissants dessins; un second intervalle sépare ce motif d'un autre semblable et décoré de non moins beaux reliefs. Cette façade est remarquable; c'est la plus belle du Ferghânah. L'intérieur de la mosquée est petit, mais les sculptures, les inscriptions et les peintures qui restent sont excessivement jolies. Les demi-voûtes faites en saillies dans les quatre coins offrent de charmants reliefs étagés et superposés. Quatre portes placées en face l'une de l'autre et de grandeur pareille donnent accès dans l'intérieur.

Digitized by Google

Les curiosités artistiques ne pullulent pas en Asie centrale ; la religion de Mahomet défend les peintures et les sculptures qui représentent la figure humaine.

En dehors de ces deux monuments, ce que j'ai vu de plus curieux à Namangân, c'est ma sage-femme qui guérissait toutes les maladies de peau — avec du savon ; — elle avait pour élève un jeune Sarte qui semblait convaincu de l'efficacité du remède. La propreté d'ailleurs n'est-elle pas la moitié de la santé ?

De Namangân nous nous rendons à Turé-Kourgân ; les plaines sont bornées à l'horizon par les montagnes de l'Ala-Chan. La route est monotone : c'est ce que Töppfer appelle pittoresquement un ruban. Elle se déroule indéfiniment comme un peloton de



VUE DE LA FORTERESSE DE TURÉ-KOURGAN.

fil dont on ne pressent pas le bout. Pourtant aussi, comparés à la route, les environs de la ville sont remarquablement jolis. Arrivés à l'étape, nous passons la nuit dans la cour d'un ancien château du khan, sous un beau karatguche dont le tronc mesure 4 mètres de circonférence ; son feuillage forme, pour ainsi dire, un second toit au-dessus de notre tente : c'était un abri vraiment poétique et qui nous garantit de la fraîcheur de la nuit. Les nuits sont chaudes dans cette contrée ; la rosée n'existe pas, excepté à Tachkend, où elle est occasionnée, je crois, par la quantité d'arbres qui bordent les ariques. Le château était habité par l'aksakal, qui avait le type usbeg bien prononcé. Le matin, à notre réveil, nous vîmes les serviteurs de l'aksakal faisant leurs ablutions dans une belle mare située au milieu de la cour. Et dire que nous avions bu de cette eau la veille, et qu'on allait y puiser un moment après !

Digitized by Google

Du château ou ancienne forteresse on jouit d'une des plus belles vues de la contrée ; la terrasse est à une grande hauteur et domine une superbe vallée au milieu de laquelle coule la rivière de Kassân. En buvant notre thé, nous contemplions ce spectacle ; nos chevaux piaffaient en nous attendant.

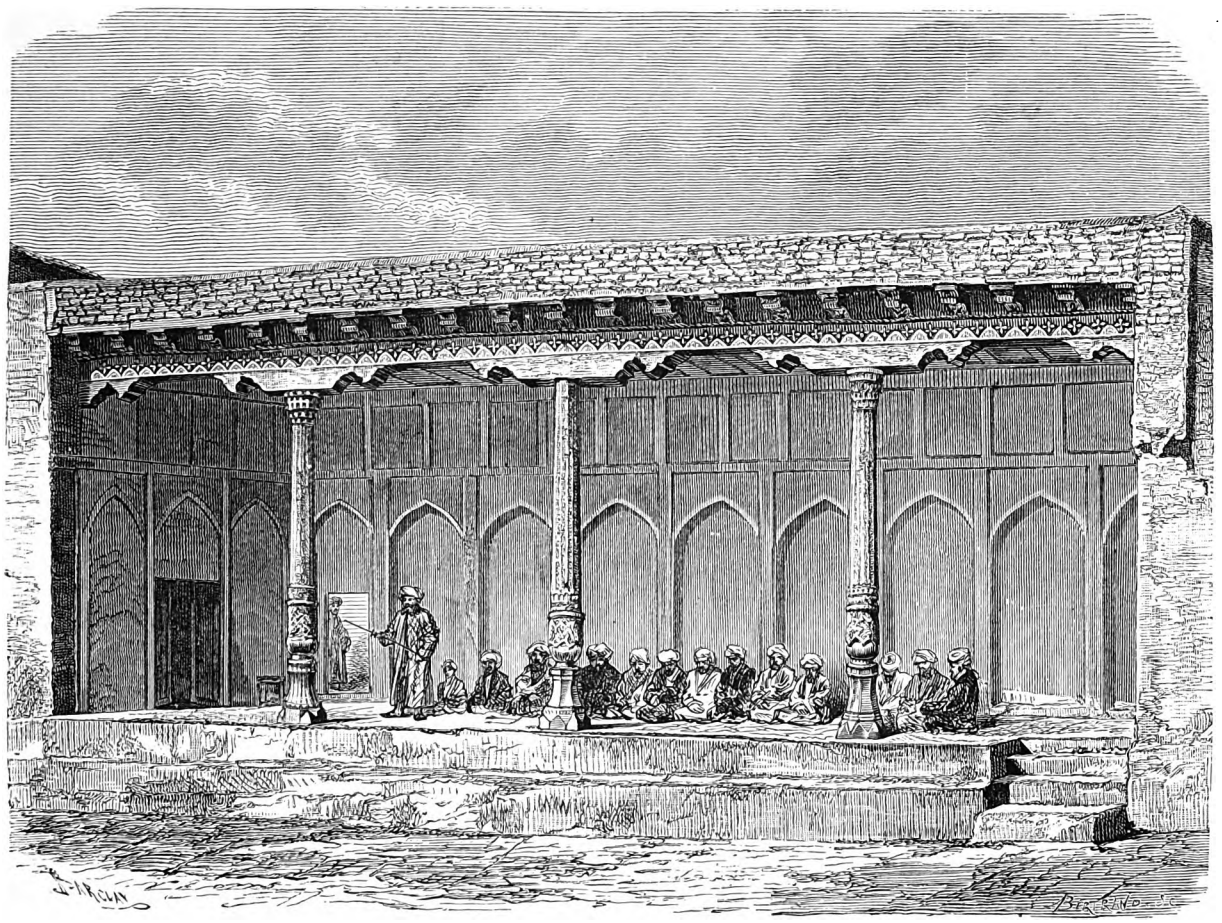
Le chemin de Turé-Kourgân à Kassân passe dans une charmante vallée et se fraye un sillon ravissant dans des montagnes parsemées de jolis kichlaks habités par un mélange d'Usbegs et de Tadjiks. Nous arrivons à la ville, qui se trouve sur une hauteur, par une pente assez douce au pied de laquelle coule la rivière.

C'était jour de marché, le bazar était très animé. La maison où nous conduisit l'aksakal ressemblait à celle que j'avais déjà vue, mais le mobilier en était tout à fait asiatique. On sent que, hormis le natchalnik qui vient faire ses tournées habituelles, aucun profane n'habite cette ville. Je suis, je crois, la première femme européenne qui l'ait traversée. Tout était bien musulman dans la demeure de notre hôte; on y trouvait les deux cours sacramentelles; celle des hommes nous fut réservée. Les chambres étaient sombres, étroites, recevant la lumière par de petites ouvertures et par une porte donnant sur une galerie. Les ouvertures étaient garnies d'un grillage en bois sur lequel on avait collé du papier transparent. Les plafonds, formés de longues poutres espacées l'une de l'autre d'environ 35 centimètres, étaient décorés ; le plancher, d'argile, était couvert de tapis de Boukhara, et des coussins couverts de soie bigarrée y attendaient le bon plaisir de leur propriétaire; à côté d'eux les couvertures ouatées destinées aux personnes de distinction ; deux seuls fauteuils de forme carrée et qui semblaient égarés là faisaient pressentir la proximité de la civilisation chinoise. Les murs renferment ces niches servant de bibliothèque : bibliothèque bien rudimentaire, car elle consiste en un manuscrit du Coran. La deuxième cour était réservée aux femmes de l'aksakal et à son fils, petit garçon de deux ans qui nous apparut, entre les mains de deux servantes sales et barbouillées, vêtu d'un simple kalat ouvert par devant, sans doute à cause de la chaleur. Il ressemblait un peu à son père, qui du reste était un fort bel homme et dont les manières affables et presque prévenantes contrastaient avec celles des autres chefs musulmans.

En général, le musulman reste peu chez lui ; il va au bazar ou se rend aux prières de la mosquée. Après le dîner, auquel j'invitai l'aksakal, qui d'ordinaire prend son repas du soir dans la cour avec ses serviteurs, un mollah survint auquel on donna la place d'honneur ; il prit le Coran, en lut quelques versets et, quand il se fut retiré, des garçons d'une dizaine d'années, qu'on appelle *batcha*, habillés en femme comme ceux que j'avais vus à Samarkand, se mirent à danser; les invités s'assirent en rond pour contempler ce divertissement. La danse est réglée par les sons d'un instrument à cordes, les assistants

Digitized by Google

marquent la mesure en frappant des mains. Ces danses se prolongent généralement très tard et sont la cause, paraît-il, de perturbations domestiques que le Coran est impuissant à empêcher. Je ne pus malheureusement pas voir les femmes de notre hôte ; elles étaient à une campagne un peu éloignée ; mais il me fit visiter leur appartement, qui ne différait en rien de ceux que j'avais déjà vus. Il voulut que j'essayasse le plus beau vêtement d'une de ses femmes, et j'eus toutes les peines du monde à le lui faire reprendre. Il avait



INTÉRIEUR CHEZ LE CHEF DE DISTRICT A KASSAN.

agi d'après les préceptes du Coran, qui ordonne, paraît-il, que tout ce qu'une étrangère a porté doit être gardé par elle.

Les Tadjiks que M. de Ujfalvy mensura sont les plus beaux que j'ai vus dans le Turkestan. Leur légende dit qu'ils sont venus dans le pays avant l'introduction de l'islam. Il y a environ six cent soixante-dix ans que les Kalmouks, peuples mongols, envahirent la contrée et la mirent à feu et à sang. Les habitants de Kassân qui survécurent à ce désastre élevèrent en l'honneur des morts les plus illustres une vaste nécropole appelée Sadpir (cent saints), qu'ils ornèrent de pierres avec des inscriptions. Comme cette

Digitized by Google

nécropole n'est pas éloignée de Kassân, nous nous y rendîmes à cheval. Il y reste à peu près soixante-dix tombes. M. de Ujfalvy et M. Müller estampèrent une trentaine d'inscriptions qui attirèrent particulièrement leur attention et que le mollah gardien du cimetière ne put leur expliquer. Il faut dire que l'instruction est peu en honneur chez les Asiatiques; ils ont classé la poésie et la littérature au nombre des péchés ; la légende seule est tolérée chez le bas peuple. Les mollahs sont les plus lettrés, mais ils sont aussi les plus fana-

UN MOLLAH TADJIK.

tiques ; on dirait que science et fanatisme sont chez eux synonymes. Les traités signés avec des infidèles leur paraissent autant de crimes contre la foi, aussi les savants engagent-ils toujours les chefs à violer les conventions. Le peuple se laisse facilement entraîner par ces fanatiques, qu'il semble pourtant ne pas aimer. Nous offrîmes au mollah de Sadpir du sucre et des bougies : c'était sans ironie et non par allusion au besoin qu'il devait avoir de s'éclairer. Il fut enchanté et nous salua jusqu'à terre par trois fois.

En revenant, je regardai une maison pauvre ; celle-là n'a qu'une cour; une natte

Digitized by Google

sépare le logis de l'homme de celui de la femme ; murs en terre glaise, plafond blanchi à la chaux, le sol rarement couvert d'un mauvais kachma, le plus souvent même c'est la terre qui sert de plancher.

Kassân est la plus vieille ville du Ferghânah ; elle est exclusivement habitée par des Tadjiks.

Nous la quittâmes le soir du deuxième jour, accompagnés par l'aksakal, qui voulut nous faire la conduite jusqu'à la limite de son district. Les arbres étaient brûlés par le soleil, toutes les feuilles jaunies jonchaient déjà la terre, comme chez nous en automne ; cependant nous n'étions qu'au milieu d'août. L'aksakal avait un cheval superbe qu'il avait payé 90 roubles, c'est assez cher pour le pays. Une belle bête coûte environ de 90 à 100 roubles ; le prix des chevaux les plus remarquables ne dépasse pas 300 roubles. Les tazi ou lévriers kirghises coûtent quelquefois plus qu'un cheval.

La route de Kassân à Touss traverse un steppe de 18 kilomètres ; au milieu se dresse l'ancienne forteresse de Mallah-Khan, l'oncle de Khoudaïar-Khan ; le mur d'enceinte est encore assez bien conservé. Le steppe est habité par quelques pauvres Usbegs groupés autour d'un filet d'eau et de cinq à six beaux arbres, qui seuls dominent le désert. On m'a assuré que le général Abramoff voulait y faire des essais de culture. C'est une affaire d'irrigation : là où une demi-douzaine d'arbres prospèrent, on peut en faire prospérer dix mille. Ce serait un grand bienfait pour la contrée. Au milieu du désert, nous fûmes surpris par un tourbillon de poussière qui dura trois jours ; il ne cessait le soir que pour reprendre avec l'aurore. Pendant ces trois jours, la poussière formait un brouillard si épais, que le soleil n'apparaissait que comme un pain à cacheter collé au firmament.

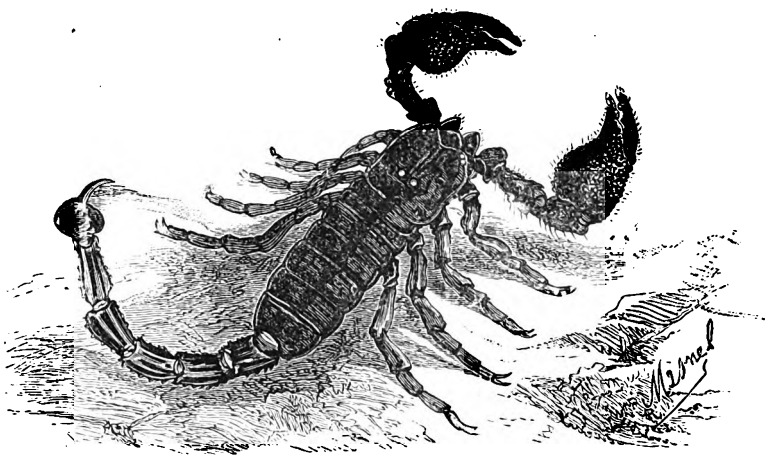
A partir de Baïmak, le steppe est un peu cultivé. Le soir nous arrivâmes à Touss, chef-lieu du district, dans un pays redevenu presque stérile et pierreux. La forteresse bâtie par les Russes domine la ville et la vallée. Le natchalnik, quoique en tournée, avait donné des ordres pour notre réception ; aussi, grâce à l'obligeance de son pamotchnik, M. de Ujfalvy put se procurer trois crânes. Touss est habitée par des Tadjiks et par des scorpions ; il n'est pas rare de trouver tous les soirs une de ces vilaines bêtes dans la cuisine du natchalnik. Les araignées venimeuses appelées *karakourt* fourmillent à Lombano, située à quelques kilomètres de Touss.

On raconte que, lorsque M. et Mme Fedchenko vinrent dans cette ville, M. Fedchenko, savant naturaliste, promit quelques kopeks aux enfants qui lui rapporteraient des karakourts. Le lendemain, un petit indigène arriva avec sa tibétéïka remplie de ces insectes. Sans réfléchir, il renversa sa coiffure, et toutes les araignées s'éparpillèrent dans la chambre. Je vous laisse à penser la frayeur de tous les habitants ; on fut obligé de prendre mille précautions pour rattraper ces dangereuses bêtes et, comme on n'en savait

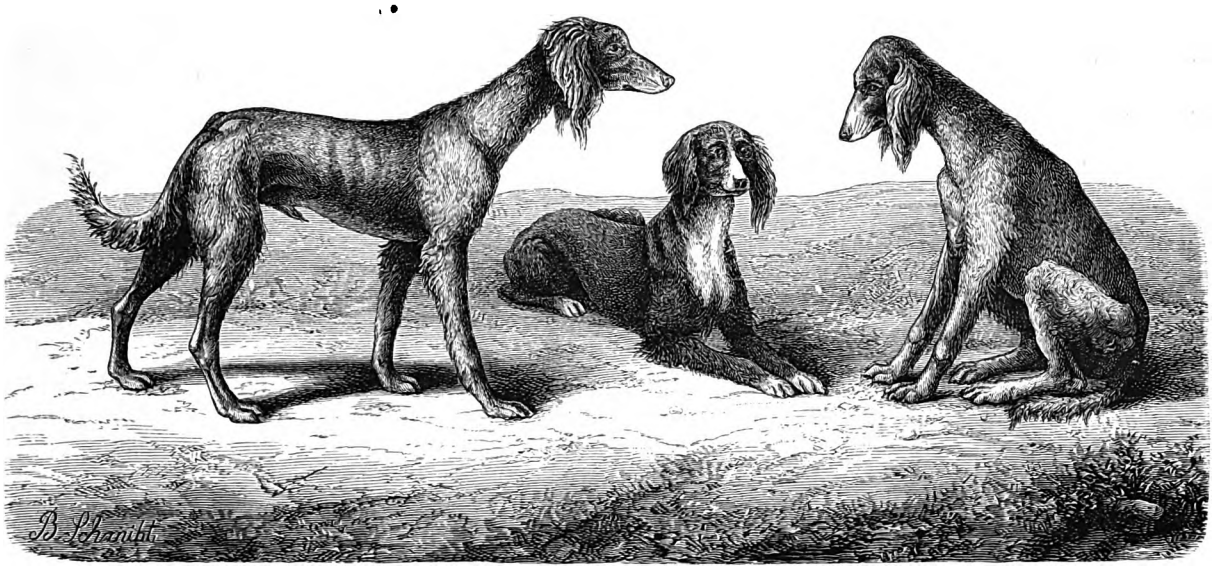
Digitized by Google

pas le nombre, on resta longtemps dans des transes continuelles, à la pensée que quelques-unes pouvaient s'être dissimulées dans la maison.

Aux environs de Touss il y a des sables en quantité jusqu'aux bords du Syr-Daria; à gauche, au contraire, les hautes montagnes reparaissent décorées d'une flore très jolie. Les montagnes au nord du Ferghânah sont riches en minéraux de toutes espèces; on y trouve de très belles améthystes, du cristal de roche, des grenats d'un rouge éclatant; ces mêmes montagnes recèlent du charbon de terre et du naphte. Sur l'une de celles qui séparent le Ferghânah du Syr-Daria se trouve un ancien village fortifié appelé Chaïtân-Kichlak ou village du Diable. La ville de Touss est la dernière du Ferghânah, dont nous avions achevé l'exploration en six semaines (600 kilomètres à cheval). Pour une Parisienne qui n'avait jamais fait d'équitation, j'avais le droit d'être fière de cette prouesse.



Digitized by Google



LÉVRIERS KIRGHISES (P. 357).

CHAPITRE XVII

DE KHOKAND A TACHKEND ET NOTRE DÉPART

Un radeau sur le Syr-Daria. — Chacun profite à son idée. — Le péage, 99 ânes et un berger sarte. — Scène de nuit. — Tire-toi de là, car Mahomet ne t'en tirera pas. — Tachkend. — Histoire lamentable d'une jeune fille kirghise et cruauté de ses parents. — Pourquoi les Kirghises préfèrent la domination russe. — Comment les Émirs posaient une hypothèque. — Un combustible extraordinaire. — L'amour filial dominé par l'amour des bottes. — Qui dit commerçant dit voleur. — Histoire très compliquée d'un pantalon. — Les Russes qui voyagent pour faire des lieues. — Exclamations de Féodoroff. — Trait d'audace d'un Kirghise. — Nos adieux au Syr-Daria.

Nous restâmes trois jours à Touss sans qu'il nous fût possible de distinguer la ville du haut de la forteresse à cause du brouillard de sable. M. de Ujfalvy, voyant que ses études avaient pris fin, donna le signal du départ.

Le 24 août nous étions en route pour Khokand, non plus à cheval, mais en tarantasse. Au premier relais, malgré les recommandations qui nous accompagnaient, nous eûmes des difficultés avec le starosta, un starosta tout nouveau qui, pour fêter sa prise de possession, s'était de bonne heure enivré. Nous dûmes, en outre, atteler six chevaux, car jusqu'au Syr-Daria nous marchons sur un sable mouvant. Charmant steppe!

Nous traversâmes le fleuve en radeau, car le nouveau point sur lequel nous le franchissions n'avait pas de pont. Les rives étaient abruptes et assez élevées du côté où nous devions nous embarquer. Pendant qu'on transbordait notre voiture, je contemplais un radeau chargé de provisions que deux chevaux traînaient en nageant d'un bord à l'autre

Digitized by Google

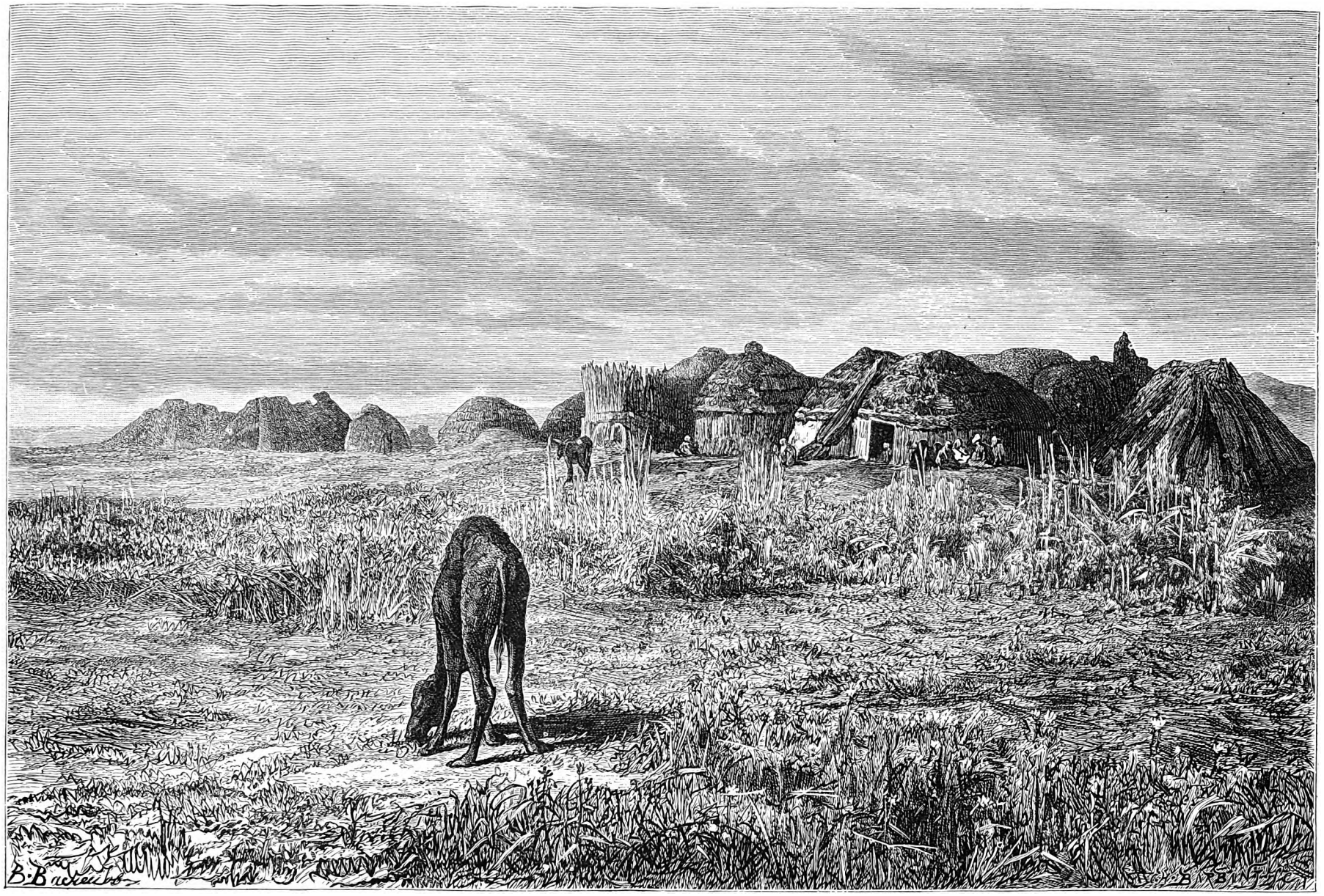
du fleuve. Semblables à Neptune, deux indigènes soutenaient, avec des cordes passées sous le ventre, ces nobles animaux transformés en courriers marins. L'embarcation glissant lentement sur l'onde finit par atterrir. Sur l'autre rive, le steppe s'étendait à perte de vue comme une immense mer de sable. Près de Soultan-Béghi, sur le bord du Syr-Daria, nous rencontrâmes deux Kara-Kalpaks, dont l'un était très gros. Cette race est prédisposée à l'embonpoint, quoiqu'elle fasse partie de la tribu usbeg; sédentaire et agriculteur, cette peuplade habite la rive gauche du Syr-Daria. Elle est pacifique et laborieuse, et son nom lui vient du couvre-chef noir qu'elle porte dans certaines parties du Turkestan. A 20 kilomètres de Khokand le pays redevient fertile, les kichlaks se succèdent, des champs de coton en fleur animent le paysage. Le coton du Turkestan, quoique de moins bonne qualité que celui de Boukhara, vient très bien dans cette partie de l'Asie centrale. Je ne sais si le café, dont on va essayer la culture, donnera d'aussi bons résultats.

Nous revoyons enfin Khokand avec son arc de triomphe en bois. Nous entrons par une des douze portes. Celle-ci est ornée de deux tours, dont l'une, à droite, est à moitié écroulée; les murs en terre sont dentelés. Naturellement il n'y avait, comme toujours, aucune ressource à la station.

Le soir, n'ayant plus rien à faire, nous résolûmes de partir; la nuit était belle et la chaleur apaisée. Nous refîmes cette affreuse route de Khokand à Patar, qui pendant la nuit nous parut encore plus mauvaise; les fondrières semblaient plus profondes et, jusqu'au petit désert qui précède Patar, nos pauvres membres endoloris demandaient grâce. Nous repassons près du Syr, nous revoyons Makhram avec la forteresse trouée que Khoudaïar-Khan avait fait construire pour arrêter les Russes. Pauvres grands murs en terre, comment pouviez-vous avoir une telle prétention? N'aviez-vous donc jamais entendu parler des canons, de leurs terribles coups, et les merveilles de l'artillerie moderne n'étaient-elles pas parvenues jusqu'à vous? Ou bien, semblables à vos maîtres, vous dressiez-vous mornes et indifférents pour assister aux progrès de la civilisation, c'est-à-dire de la dévastation? Le chemin devient vraiment intolérable. La chaleur, la poussière, les routes pierreuses, tout concourt à notre supplice, et nous arrivons à Khodjend hébétés, altérés, exténués. M. de Ujfalvy a la fièvre, ce qui nous force à séjourner dans cette petite ville beaucoup plus longtemps que nous ne l'aurions voulu. Si mon mari profita de cette station pour se reposer, j'en profitai pour observer notre cuisinier se griser, accident dont nous profitâmes pour le renvoyer.

Le Syr-Daria avait baissé; on voyait les sillons tracés par son retrait. Dire que les habitants de l'Asie centrale ne font rien de ce beau fleuve qui pourrait leur être si utile! On croirait qu'ils en ont peur. La paresse et le manque de bras ne le forcent pas à porter

Digitized by Google



KIBITKAS KIRGHISES DANS LE STEPPE (p. 363).

Digitized by Google

ses eaux autre part. On aime mieux s'adresser à de petits cours d'eau qui se prêtent plus facilement à leurs faibles efforts. Pourtant, que de terrains perdus, que de tristes régions le travail de l'homme rendrait à la culture! Le Syr-Daria est très poissonneux, cependant les indigènes ne lui demandent aucun aliment; à Tachkend on n'apporte que des silures. Les poissons des torrents, dans le Turkestan, ressemblent aux brêmes. Le lac Koutbankoul nourrit une petite truite, mais si les indigènes en mangent, ils n'en offrent jamais aux étrangers.

Nous passâmes la nuit à la station, espérant repartir le lendemain; mais le matin le service postal ayant exigé les chevaux disponibles, nous dûmes attendre et nous résigner à supporter la chaleur du jour. Je pris plaisir à regarder les personnes et les animaux qui traversaient le pont et acquittaient le droit de péage. Le droit pour les chevaux et les ânes est de 15 centimes, pour les chameaux et les dromadaires de 45 centimes, pour les hommes 10 centimes, pour les arbas 60 centimes, par tête de mouton 6 centimes. En ce moment arrivait un pâtre, conduisant un magnifique troupeau, qui dut vider sa bourse. L'argent était reçu par un Russe installé dans une petite guérite à l'entrée du pont. Les tarantasses qui avaient une *padarojni* de l'État ne devaient rien, les autres étaient obligées de payer 60 ou 70 centimes.

A cinq heures, après avoir réagi contre une chaleur accablante et des mouches encore plus incommodes, nous partîmes. Nous eûmes bientôt à notre gauche le Mogol-Taou, à notre droite le Syr-Daria; des collines couvertes de villages entourés de jardins, dont la verdure se détache sur le steppe jauni et brûlé par le soleil, bordent et longent la rivière pendant un long espace de temps. Puis la rivière s'éloigne; les ramifications des montagnes commencent et avec elles nous retrouvons notre horrible chemin. Enfin nous passons la nuit à la station Mourzarabat où le starosta a été assassiné. Cette fois je dors passablement bien dans notre tarantasse. Mon mari, qui a la fièvre, dort sur son lit, qu'on a dressé en plein air; quant à Mohamed-Schah, il se couche philosophiquement sur la tombe du chef de poste; M. Müller est étendu dans sa tarantasse. Auprès de nous, deux kibitkas kirghises élevaient leurs toits ronds, et l'aboiement des chiens troublait seul le silence. Dans la nuit je me réveillai brisée de fatigue et contemplai cet étrange dortoir qui s'était augmenté du starosta et de sa femme. Tout le monde dormait; nous n'avions pour toit que le ciel étoilé et la lune qui brillait de toute sa pâle clarté. C'était, pour un peintre, le sujet d'un tableau original; ce steppe montagneux sur lequel s'élèvent une seule maison et deux kibitkas. Cette tombe, ces voyageurs endormis au milieu de la nature silencieuse me faisaient regretter de n'en pas emporter une image durable. Il me semblait être le jouet d'un rêve, lorsqu'une arba qui passait me fit comprendre que j'étais bien éveillée. J'aperçus quelques têtes brunies

Digitized by Google

qui se penchaient hors de la voiture, ce fut tout; l'arba s'était éloignée. N'osant réveiller M. de Ujfalvy, je me rendormis moi-même; mais à cinq heures nous étions debout et prêts à partir.

Jusqu'à notre arrivée à Pskend le voyage fut un peu moins rude; nous suivions un petit cours d'eau qui entretenait la fraîcheur et la verdure. Soudain notre yémchik nous force à descendre. Qu'est-il survenu? C'est un pont en si mauvais état, que notre tarantasse verse en le traversant. Nous avions obéi à notre conducteur, et ce fut heureux, car le choc fut des plus rudes. Un indigène tenant son cheval par la bride regardait le dégât et assistait à notre embarras, mais sans qu'il lui vînt à l'esprit de nous prêter assistance. Dans ce pays on ne peut dire Aide-toi et Mahomet t'aidera, il faut se borner à s'aider. Enfin, avec un peu de patience et de courage, on releva la tarantasse et, les chevaux aidant, elle passa.

UN ENFANT DE PSKEND.

A Pskend nous nous arrêtâmes pour manger du raisin et des pains sartes. Je préfère de beaucoup ceux-ci aux autres pains indigènes qu'on nous donna à Khodjend; ces derniers ont la prétention d'imiter les *boulki* russes, mais d'une façon plus apparente que réelle. Je préfère les petits pâtés sartes qu'on vend dans les bazars et qui, quoique grossiers, sont assez bons.

M. de Ujfalvy voulut emmener un petit Tadjik, celui-là même qui nous avait offert du raisin; il avait une petite figure intelligente et était âgé de douze à treize ans. Son père, consulté par le starosta, consentit à le laisser partir, non seulement pour Tachkend, mais pour telle destination qui nous plairait. L'enfant rayonnait de joie; sa toilette fut bientôt faite ainsi que ses paquets; il n'avait que son khalat et son pantalon, pas même de souliers; le surcroît de son bagage n'était pas lourd. Son père était vieux et pauvre;

Digitized by Google

FAMILLE DE RICHES KIRGHISES (P. 367).

Digitized by Google

quant à sa mère, elle était morte. Il sauta lestement à côté du yémchik de la tarantasse de M. Müller et nous suivit en qualité de domestique.

Peu de temps après avoir quitté Pskend nous rencontrâmes un fauconnier kirghise qui chassait le lièvre. En approchant de Tachkend, la route s'embellit. Les villages

LE FAUCONNIER KIRGHISE.

kirghises, habités les uns par de riches familles, les autres par de pauvres gens, surgissaient sur notre chemin; les femmes préparaient le repas du soir; les feux étaient allumés près de la kibitka, et la marmite commençait à bouillir. Les hommes ramenaient leurs troupeaux au milieu d'un nuage de poussière; les malheureuses bêtes, effrayées

Digitized by Google

par notre voiture, se jetaient presque sous les roues. Le yémchik furieux distribuait des coups de fouet aux moutons et quelquefois à leurs conducteurs.

La hauteur des joncs nous annonça l'approche de Tachkend; ces arundinées sont vraiment remarquables, elles atteignent la grandeur de nos arbres. On comprend que des tigres puissent facilement se cacher dans de semblables jungles.

Enfin, voici Tachkend avec son immense place poudreuse qui confine au jardin aux mille abricotiers, puis les arbres, les ariques qui répandent à cette époque de l'année une véritable fraîcheur; Tachkend avec ses maisons roses et blanches semblables à des fleurs au milieu de la verdure. La capitale du Turkestan, située à près de 2,000 kilomètres de la mer d'Aral et arrosée par le Tichirtschik, reparaissait à nos yeux comme une vieille amie qu'on retrouve avec bonheur après une longue séparation. Là, nous allions retrouver notre petite kibitka, son jardin, tout ce qui nous était déjà familier, après avoir tenté tant d'inconnu. Ce sont là des plaisirs qu'il faut goûter, qu'on goûte d'autant mieux qu'on a passé par de plus rudes épreuves.

Malgré ma fatigue, je sautai hors de ma voiture, en appelant mes chiens. Bourân, Timour, Fatma, après un moment d'hésitation accoururent à ma voix. Pauvres bêtes, beaux lévriers, comme je les trouvai jolis et grandis.

M. de Ujfalvy fut repris de la fièvre et pendant dix jours me causa beaucoup d'inquiétude. A force de quinine et de soins on parvint à maîtriser le mal. Nous fûmes heureux d'en être quittes à si bon compte, car il ne fallait ni s'amuser ni s'endormir. Nous n'avions pas trop de temps pour organiser notre départ si nous voulions visiter la Sibérie; il fallait se mettre en route avant le 15 septembre, car là-bas les froids commencent déjà au mois d'octobre et l'hiver est mauvais pour les voyageurs, non pas tant à cause du froid rigoureux et continuel qui congèle tout et aplanit les chemins, mais à cause des neiges, des pluies et du dégel; les rivières charrient des glaçons sans être prises, et l'on doit souvent attendre à la station que la glace soit assez forte pour permettre le passage. Il fallait donc tâcher d'éviter tous ces inconvénients, et nous avions encore beaucoup à faire. Ajoutez que toutes les personnes que nous connaissions à Tachkend redoublaient d'amabilité avec nous. Mme Weinberg surtout était d'une sollicitude que je n'oublierai jamais. Mme de K. fut excessivement aimable, aussi l'invitai-je à venir nous voir à Paris, puisqu'elle nous faisait espérer sa visite pour l'Exposition. Le gouverneur général fut peut-être encore plus affable qu'il ne l'avait été; il nous donna des conseils sur la route à suivre, nous parla des bons Kirghises que nous allions rencontrer, et de leurs mœurs parfois sanguinaires : c'est ainsi qu'il nous raconta deux anecdotes que je m'empresse de relater.

« Une jeune fille kirghise devait se marier à un compatriote de son âge. Avant la

Digitized by Google

LE KOK-BÉNI (P. 371).

Digitized by Google

cérémonie, le fiancé vint à mourir; l'usage est, dans ce cas, que le frère du défunt le remplace. La jeune fille, à qui le remplaçant ne convenait sans doute pas, ne voulut rien entendre à cet arrangement. Le frère furieux, un héros des *kok-béni*[1], vint à quelque temps de là avec des amis et voulut enlever la pauvre enfant qui s'accrocha désespérément à l'entrée de sa kibitka. Comme elle ne cédait pas, ses ravisseurs lui coupèrent les poignets. Voyant qu'elle se défendait encore, ils montèrent à cheval et l'entraînèrent par les cheveux; la pauvre fille y laissa sa chevelure et sa vie. Cet acte de cruauté étant parvenu à mes oreilles, nous dit le général, je fis saisir les criminels et, sans autre forme de procès, les envoyai en Sibérie. Croyez-vous que la population m'en sut gré? En aucune façon. Il m'arriva quelque temps après de passer à cheval par ce village; les femmes d'un certain âge sautèrent à même sur leurs chevaux et m'accompagnèrent pendant assez longtemps, me demandant à grands cris la grâce des coupables. Elles trouvaient que le jeune homme avait agi comme il devait et que la jeune fille avait eu tort de ne pas se conformer à l'usage. Les vieilles femmes, ajouta-t-il, sont endiablées; n'ayant pu échapper à la tyrannie des mœurs, elles n'admettent pas que les autres puissent s'y soustraire.

« Le fait est d'autant plus extraordinaire, reprit le général, que le Kirghise est bon enfant au fond et même un peu naïf; aussi, après la conquête de la Dzoungarie, voulant savoir pourquoi les Kirghises étaient si contents de la domination russe, je demandai à l'un d'eux : — Pourquoi te trouves-tu mieux? Est-ce parce que tu paies moins d'impôt? — Non! — Est-ce parce que tu es plus libre dans ton commerce? — Non! — Parce que tu es plus sûr de la vie? — Non! répéta encore le Kirghise, mais voici pourquoi : autrefois, lorsque nous rencontrions un mandarin ou une autorité chinoise, il fallait s'arrêter, descendre de cheval, se mettre à genoux et balancer la tête et le corps en portant ses deux index aux tempes (ici le général contrefit à merveille le balancement chinois), c'était très ennuyeux. A présent, on rencontre un général, un officier ou une autorité russe, on porte l'index à son front et on dit *Drastié*, c'est bien plus commode! — Ces gens-là ne prononcent même pas le mot tout entier, reprit le général, ils trouvent *drastié* tout aussi net et beaucoup plus court que *zdrastwouïtié* (bonjour). »

Cette étrange manière de voir du Kirghise n'est-elle pas à noter? Pourtant, sous la domination russe, quelle amélioration pour tous ces pauvres gens! La vie leur est assurée, leur commerce est protégé, leur propriété est à l'abri des spoliations féroces qui ne reculaient jamais même devant le meurtre, les impôts sont plus légers et répartis avec justice. Si quelques fonctionnaires ont prévariqué dans l'origine, comme l'affirme à grand fracas un livre dont je ne veux nullement contester le mérite, du moins l'exemple

[1] Le *kok-béni* est un jeu kirghise où les jeunes gens peuvent montrer leur adresse. Ce jeu consiste à enlever les uns aux autres un chevreau ayant la tête tranchée.

Digitized by Google

n'a pas été contagieux; le mal a été immédiatement enrayé, et le gouverneur général, dégagé des préoccupations militaires, peut aujourd'hui veiller aux intérêts publics.

Telle n'était pas assurément la conduite du khan et encore moins celle de l'émir de Boukhara, qui, pour payer au gouvernement russe les frais de guerre, et à bout de ressources, inventa un nouveau système d'impôt.

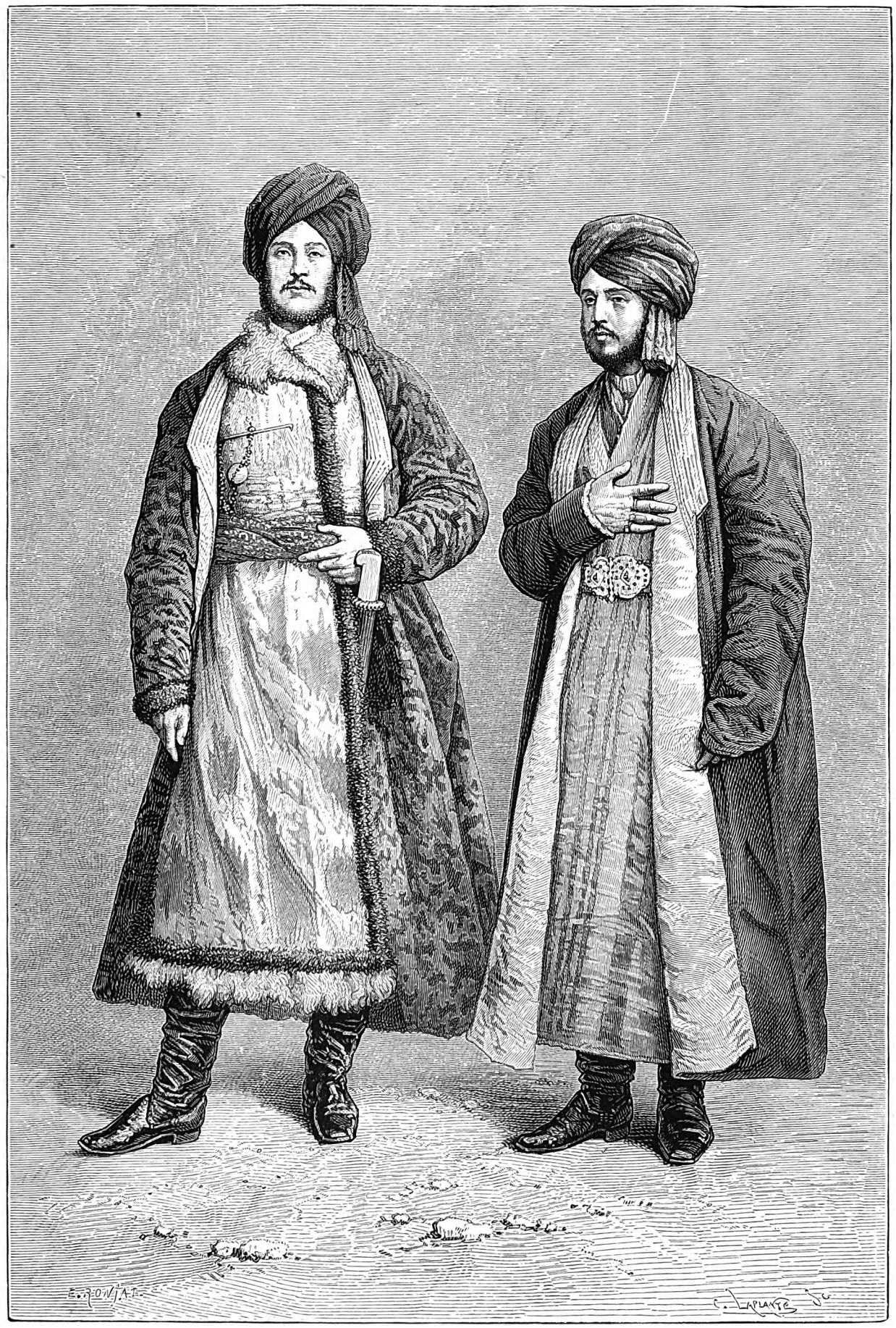
Il y avait à Boukhara un juif très riche; l'émir le fit venir et lui dit : « Il me faut 500 000 roubles ; je pourrais te les prendre, mais, comme je veux être juste en tout, tu vas m'acheter pour 500 000 roubles de biens de la couronne. — Mais, s'écria le malheureux juif, où voulez-vous que je trouve les 500 000 roubles? — Tu vas les trouver, dit l'émir, ou je te fais couper la tête. » Le pauvre homme revint chez lui et avec l'aide de ses parents et de ses amis réunit la somme demandée. Il la porta à l'émir et fut mis à son grand étonnement en possession des biens. Il n'en pouvait revenir : pendant trois jours il se demanda en vain l'explication d'un acte d'honnêteté aussi anormal. Le quatrième jour il fut accusé de crime de lèse-majesté, arrêté, naturellement, et conduit en prison. Or l'accusation de crime de lèse-majesté entraîne dès l'abord la saisie des biens au profit de l'émir. On le voit, la spéculation fut claire et courte.

Les juifs sont supportés dans l'Asie centrale, car s'ils s'enrichissent par le commerce, ils sont en revanche pressurés par les indigènes. Avant la venue des Russes, il n'était pas permis à un juif d'aller à cheval, mais à âne seulement, ni de s'habiller comme les autres : un kafetan de couleur brune avec une ceinture sans ornement était son seul vêtement. De la sorte on était sûr de le reconnaître.

Aussitôt après la prise de Tachkend par les Russes, nous dit le général Kauffmann, les juifs portèrent des kalats de soie et de riches ceintures, la distinction devenait difficile. Les Hindous seuls sont encore reconnaissables, d'abord à leur type, puis à une croix rouge qu'ils portent au milieu du front et qui indique qu'ils sont fiancés dans leur patrie et qu'ils doivent être fidèles jusqu'à leur retour. En général, ils viennent dans le Turkestan pour y faire du commerce et gagner quelque argent.

Notre jardin avait changé d'aspect : pendant notre absence le propriétaire avait trouvé profitable d'élever une maison en face de l'autre, tout en laissant de grandes allées entre les deux. A cet effet il avait fait creuser un grand carré où il puisait ses matériaux de construction : c'était tout simplement de la terre que les indigènes pétrissaient avec de la paille hachée et qu'ils façonnaient en forme de briques dans des moules en bois; quelques heures d'exposition au soleil suffisaient pour donner à ces briques la consistance voulue. Un ouvrier peut en fabriquer cent à deux cents par jour à raison de 50 centimes le cent. D'autres ouvriers prenaient les briques et construisaient la maison, qui, en quelques semaines, s'était élevée déjà à la hauteur d'un rez-de-chaussée. On laissa alors

Digitized by Google



JUIFS, APRÈS LA PRISE DE TACHKEND.

Digitized by Google

sécher pendant quelques jours, puis on commença la terrasse et la fermeture de la maison, opération qui fut rapidement achevée. Cet immeuble aura coûté, avec la maçonnerie, à peu près 3000 francs; son propriétaire le louera de 90 à 100 francs par mois, ce qui lui permettra de rentrer dans ses déboursés en moins de trois ans. Il est vrai qu'il lui restera un grand trou à combler dans son jardin; mais, si les locataires s'en plaignent, il ira à peu de distance de Tachkend faire un emprunt à un monticule quelconque et rétablira les choses en l'état. La maison durera bien quelques années sans réparations, en sorte que, tout bien considéré, la spéculation sera avantageuse.

La journée d'un indigène n'est pas d'un prix élevé, elle varie de 90 centimes à 1 franc, tarif maximum. Les Russes, qui prodiguent l'argent, surtout quand ils n'en ont pas, ont gâté les prix. Toutes les maisons russes à Tachkend sont bâties comme je viens de le dire : il n'y a que celles de la couronne ou du gouvernement qui soient en briques cuites au four. Il ne faut pas oublier que le bois dans ces contrées est toujours assez rare; il est très difficile de donner aux enfants russes qui fréquentent le collège l'idée d'une forêt ou même d'un bois. Les indigènes, pour se chauffer, emploient en général des excréments d'animaux que les femmes travaillent avec leurs pieds; elles en forment des espèces de mottes qu'elles attachent aux murs de leurs maisons pour les faire sécher au soleil. Au premier abord on se demande si ce singulier étalage est une ornementation de la maison. On rencontre aussi parfois dans les steppes des provisions de cet étrange combustible, auquel on a donné alors la forme de bornes.

Quelques jours avant notre départ, le père de l'enfant que nous avions pris à Pskend vint demander à M. de Ujfalvy ce qu'il comptait faire de son fils. M. de Ujfalvy lui promit de s'en charger jusqu'à l'âge de vingt et un ans; si, à cette époque, l'enfant ne se plaisait pas en France, il lui payerait son retour dans sa patrie. Le père ne voulut pas consentir à cet arrangement, mais l'amour paternel n'y était pour rien, il voulait absolument que mon mari lui donnât une somme d'argent. On eut beau lui expliquer que son fils ne serait plus à sa charge, il ne voulut rien entendre; pas d'argent, pas d'enfant. M. de Ujfalvy restitua le petit infortuné qui pleurait à chaudes larmes. Il regrettait, j'en suis sûre, les belles bottes et le beau khalat qu'on lui avait donnés et pouvait fournir une variante au dessin de Gavarni : « Lequel aimes-tu mieux, de ton papa ou de ta maman? — J'aime mieux mes bottes. »

Mon mari termina à la hâte ses achats pour les collections du gouvernement, ce qui nous valut plus d'une scène curieuse avec les marchands. M. de Ujfalvy avait chargé un indigène de nous fournir un vêtement complet de femme; ce marchand, qui voyageait à cheval et portait le turban blanc des lettrés, examinait avec la curiosité de tous ses

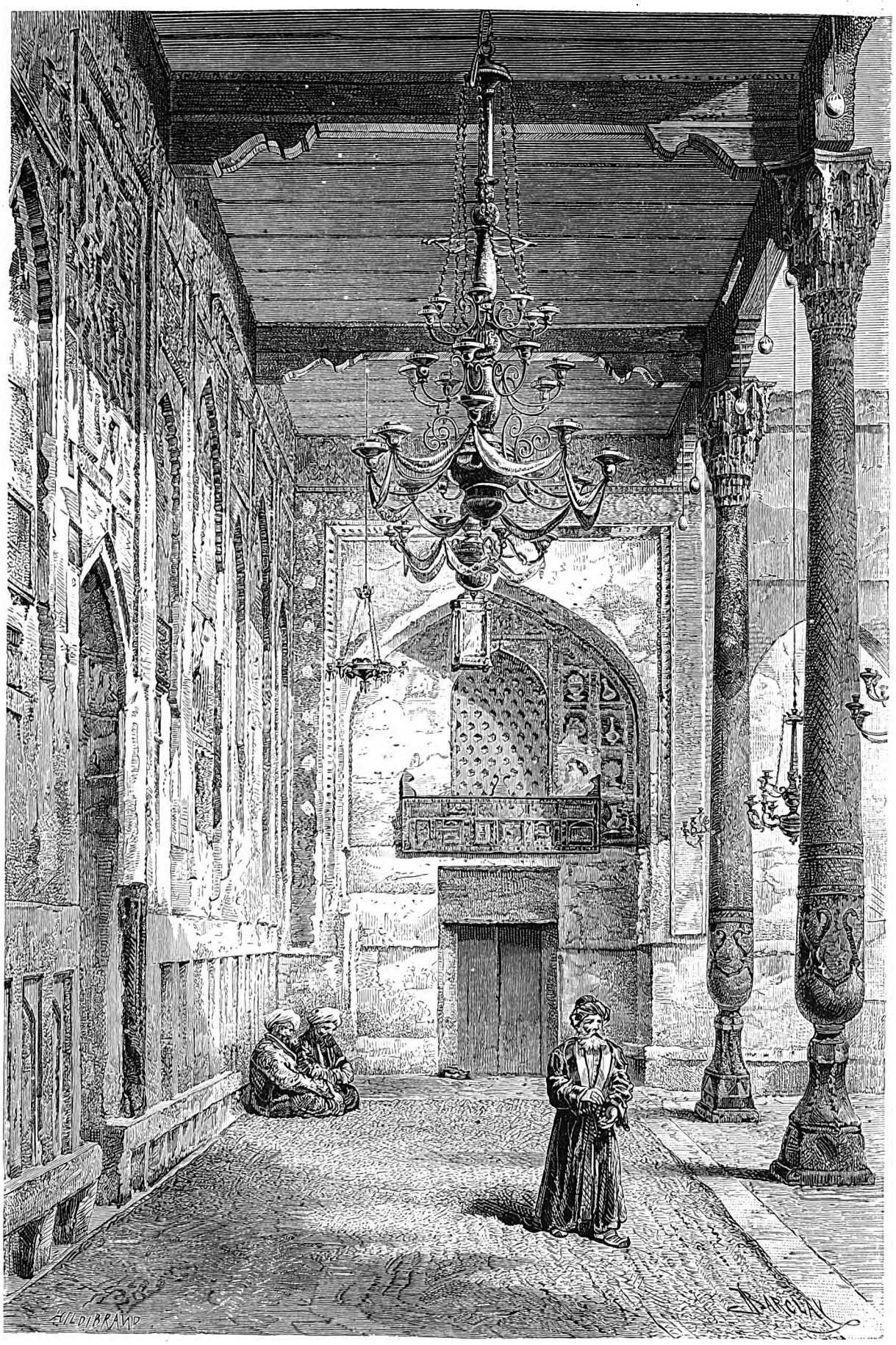
Digitized by Google

congénères les moindres détails de notre intérieur: puis il commençait à exhiber ses marchandises, montrant d'abord ce qu'il avait de plus laid, surtout lorsqu'il s'agissait de pierreries. Quand il s'était assuré que nous ne nous laisserions pas tromper, il tirait alors, comme à grand regret, une quantité de petits papiers serrés dans des porte-monnaie en cuir de provenance russe ou anglaise. Ces papiers renfermaient ses plus belles pierres. Que de fois n'a-t-il pas voulu nous vendre des verroteries pour des pierres précieuses ! J'ai déjà dit que le pays est riche en turquoises : à Samarkand on m'a affirmé que les plus belles allaient à Paris; on nous montra un juif qui en faisait le commerce et se rendait deux fois par an dans notre capitale.

Pour en revenir à notre marchand, M. de Ujfalvy s'était entendu avec lui pour obtenir un vêtement complet de femme. Quatre ou cinq jours avant notre départ il nous apporta tout ce qui constituait une toilette féminine, sauf le pantalon. M. de Ujfalvy lui fit remarquer cet oubli et ne lui paya que la moitié du prix, afin qu'il complétât sa fourniture : comme on connaît ses saints, on les honore, dit le proverbe. Il revint le lendemain, toujours sans pantalon, alléguant qu'il n'en avait pas trouvé d'occasion dans le bazar et que, quant à un neuf, il n'y fallait pas penser : « Ces choses-là, disait-il, ne se vendent pas. — Arrange-toi comme tu voudras, lui dit M. de Ujfalvy, il m'en faut un ou je ne te paye pas. — Cette mise en demeure le consterna. — Mais, lui dis-je, vous avez une femme, peut-être plusieurs? — Oui. — Vendez-nous alors le pantalon d'une de vos femmes. » A cette proposition, je crus que, malgré son flegme, il allait tomber à la renverse. Remis de son émotion, il nous expliqua que, s'il donnait le pantalon, il serait obligé de donner la femme avec. Était-ce vraiment la coutume, était-ce pour se moquer ? il nous affirma qu'on ne pouvait avoir de pantalon que si une femme mourait et qu'on vendît sa garde-robe. Je finis par trouver un biais, c'était de lui faire acheter de l'étoffe neuve et de nous faire confectionner un pantalon par ses femmes. Il fut enchanté de cette idée; nous convînmes alors du prix, qu'il augmenta naturellement, et nous eûmes, la veille de notre départ, le pantalon sans la femme. Au même moment j'eus l'occasion de voir la photographie d'un intérieur d'une mosquée à Boukhara, lieu de pèlerinage très fréquenté. Elle me parut si belle, que je demande la permission à mes lectrices de la leur montrer.

Nos apprêts touchaient à leur fin ; notre tarantasse achetée, on nous en prêtait une autre pour les bagages. Comme j'étais souffrante, M. de Ujfalvy fit confectionner par un tapissier allemand un sommier élastique qui s'adaptait au fond de la voiture et devait suppléer à l'absence de ressorts sans avoir l'inconvénient de se casser en route. Cela fait, nous prîmes congé du gouverneur général, qui nous promit de donner des ordres pour protéger notre voyage jusqu'à la fin de son gouvernement; il avisa

Digitized by Google



INTÉRIEUR D'UNE MOSQUÉE A BOUKHARA.

Digitized by Google

même le gouverneur général de la Sibérie de notre passage dans sa province. Le général fit un adieu charmant à M. de Ujfalvy en lui rappelant ce vieux proverbe que les montagnes seules ne se rencontrent jamais et qu'il ne désespérait pas de nous revoir, soit en Asie, soit en Europe, soit ailleurs.

M. et Mme V. furent pour nous d'une amabilité sans pareille; il en fut de même de toutes nos connaissances. C'est surtout lorsqu'on part pour un long et peut-être éternel voyage que les défauts et les petites imperfections s'effacent pour ne laisser voir que les bons côtés des personnes dont on a pu apprécier la cordialité.

NOTRE GUIDE TATAR.

Notre départ s'effectua le lundi 11 septembre : Féodoroff nous accompagnait jusqu'à Sémipalatinsk. Nous nous étions en outre engagés à ramener un guide et un cuisinier tatars jusqu'à Moscou ; en échange de ce service, il devait prendre soin de l'autre tarantasse et nous faire le dîner. Ce personnel n'était pas excessif, eu égard à tous les objets que nous emportions.

Le soleil est couvert, les champs sont brûlés, la fraîcheur du printemps a disparu ; les oiseaux s'envolent, les caravanes s'éloignent pour chercher un hivernage. Les familles des pasteurs ne sauraient vivre côte à côte, il leur faut de l'espace pour leurs nombreux troupeaux, et l'herbe desséchée ne redeviendra verte qu'au printemps.

Nous espérions bien coucher à Tchimkend, mais nous comptions sans nos chevaux, qui nous firent coucher à l'avant–dernière station, petit désagrément du reste auquel il faut nous habituer, puisque nous ne voyageons pas comme les Russes, *pour faire des lieues*, mais *pour étudier*.

Lorsqu'un Russe part en voyage et doit se rendre dans le Turkestan, il se sert, si c'est l'hiver, d'une énorme voiture qu'on appelle *vasok* et qu'on place sur des traîneaux ; cette voiture, entièrement fermée, n'a de chaque côté qu'une petite portière, qui est parfois grillée : il y entasse matelas, oreillers, bagages, provisions, puis se couche, fume, dort, et d'un trait, sans rien regarder, va d'Orenbourg à Tachkend. A peine prend-il le temps

Digitized by Google

de manger et de boire une tasse de thé ; ce n'est que le manque de chevaux qui le force à s'arrêter, mais alors encore il ne pense qu'à dormir. Il arrive ainsi à destination sans avoir rien vu. En été, la tarantasse, il est vrai, est découverte, mais entourée de rideaux qui mettent la même barrière entre le voyageur et le paysage. Aussi, demandez à dix ou vingt Russes quelques renseignements sur la route et vous obtiendrez dix ou vingt réponses différentes. Si la vérité s'y noie, la diversité y fleurit, mais tant d'indications contradictoires finissent par vous faire regretter votre ignorance.

Le lendemain nous passions à Tchimkend, mais cette fois sans envie de nous y arrêter ; les villes du Turkestan nous sont connues, et celle-là n'a rien de plus curieux que ses sœurs. Nous prenons par charité un jeune homme qui se rend à Vernaë et qui ne peut payer qu'un cheval : avec nous, bien entendu, il ne paye rien du tout. La route est remplie de soldats russes qui se rendent à Tachkend. Ils voyagent sur des chars à bœufs ; leurs femmes et leurs enfants les suivent dans des chariots couverts. Pauvres gens, dont la patience a dû être mise, tout le long de la route, à de bien rudes épreuves ! Le chemin est ondoyant, mais nous allons vraiment bon train. Au bas d'une descente que nous franchissons au galop, Féodoroff, qui venait de jeter un regard derrière nous, fait un mouvement et pousse deux oh ! oh ! formidables. Nous entendions bien le roulement de l'autre tarantasse, mais sans savoir au juste ce qui se passait, nous pressentîmes quelque accident. S'arrêter et sauter à terre fut pour mon mari, pour moi, pour notre yémchik et pour Féodoroff l'affaire d'un instant. La tarantasse qui nous suivait venait de culbuter ; le yémchik, le cuisinier, le jeune homme, les chiens roulaient dans la poussière, qui heureusement avait amorti la chute. Nos lévriers, lestes de nature, étaient tout étonnés de se trouver par terre quand ils n'avaient rien fait pour quitter leur équipage. Or voici ce qui était arrivé. La descente étant très rapide, les chevaux s'étaient emballés ; le yémchik, ne pouvant retenir ses bêtes et craignant de nous culbuter, avait, par un effort merveilleux, pu faire tourner ses chevaux sur la droite ; malheureusement il avait rencontré un trou où la voiture avait versé avec un choc si violent que les chevaux s'étaient arrêtés net. Au fond nous admirâmes la présence d'esprit du yémchik qui avait choisi le moindre mal ; sans elle, nos deux voitures se seraient brisées l'une contre l'autre, et Dieu sait ce qui serait advenu de nous tous. On parvint à relever la tarantasse et à assujettir de nouveau les bagages, puis, reprenant chacun nos places respectives, nous continuâmes notre route.

Nous arrivons à Matcha, dans une vallée très large où les steppes nous apparaissent de nouveau. Nous traversons l'Aris dont les eaux assez basses découvrent un lit formé d'énormes pierres. Puis le pays devient cultivé et les villages kirghises se multiplient. Les gens de cet endroit habitent des kibitkas et préfèrent mettre leurs chevaux, leurs

Digitized by Google

SOLDATS RUSSES.

Digitized by Google

provisions et leurs fourrages dans les maisons. Nous entrons dans une autre vallée très large, entourée de belles montagnes, mais où je m'étonne de ne pas voir un arbre. Le chemin s'améliore, et notre tarantasse est en fort bon état. Je ne relève qu'un seul inconvénient dû sans doute au peu d'élasticité de notre sommier : lorsque les cahots sont trop violents, nous sautons jusqu'en haut de la voiture.

Pour la deuxième fois nous rencontrons une fiancée kirghise en habit de gala, montée sur son cheval harnaché d'une belle couverture de drap brodée à la main ; les dessins sont d'une couleur éclatante et originale ; la soie est d'une teinte qui brave les éclats du soleil. La mère marche à ses côtés et le fiancé en avant ; la cérémonie était probablement terminée, car le cortège se dirigeait vers la kibitka de l'époux.

Le pays devient de plus en plus habité ; des champs de millet et de coton se partagent le terrain. Un grand nombre d'aigles planent sur la route et sont si familiers, qu'ils se tiennent près de la station sans paraître se préoccuper de l'arrivée de notre voiture. Nous voyons aussi une quantité de vanneaux noirs et blancs, des hoche-queue, des cailles et un de ces jolis oiseaux que j'avais souvent admirés à Tachkend. Cette gent volatile semble abonder là pour la plus grande joie des chasseurs ; mais les chasseurs sont rares dans le pays, ce qui explique pourquoi les oiseaux sont si nombreux.

Encore une station, et celle-ci nous rapproche tellement des montagnes, que sur les six heures du soir la température fraîchit sensiblement ; la soirée avance, et nous nous sentons gelés ; on voit le brouillard qui tombe dans l'étroite vallée ; malgré nos manteaux, le froid nous pénètre. Nous considérons un pic couvert de neige, précurseur permanent de l'hiver qui nous attend si nous ne nous dépêchons.

Le 12, au matin, nous nous éloignons de la charmante station de Tchakpa. Au bout d'une verste ou deux, l'élégant *migil* (tombeau) d'un riche marchand nous apparaît au pied de la montagne, un petit bouquet d'arbres semble vouloir l'abriter des rayons du soleil. Ce tombeau en forme de dôme était flanqué de deux tourelles et peint en blanc.

Nous étions en ce moment entourés de trois chaînes de montagnes. La route va d'abord en s'élargissant, puis se resserre près de Koulsouk. Le chemin est dangereux; nous sommes sur une corniche, et, quoique les roues de la voiture soient enrayées, le yémchik est obligé de soutenir ses chevaux pendant que Féodoroff maintient la voiture ; ajoutez à cela une telle quantité de pierres que la moindre inattention peut nous faire rouler dans l'abîme. Nous retrouvons la plaine et avec elle les *aouls* kirghises. Notre cheval tombe dans une descente et se blesse à la jambe ; il nous faut attendre une demi-heure, le temps de le conduire à la station et d'en ramener un autre. Pendant cet arrêt, des cosaques de Séméritché passent la lance au poing. La vallée s'élargit jusqu'à Ouliéta, petite forteresse

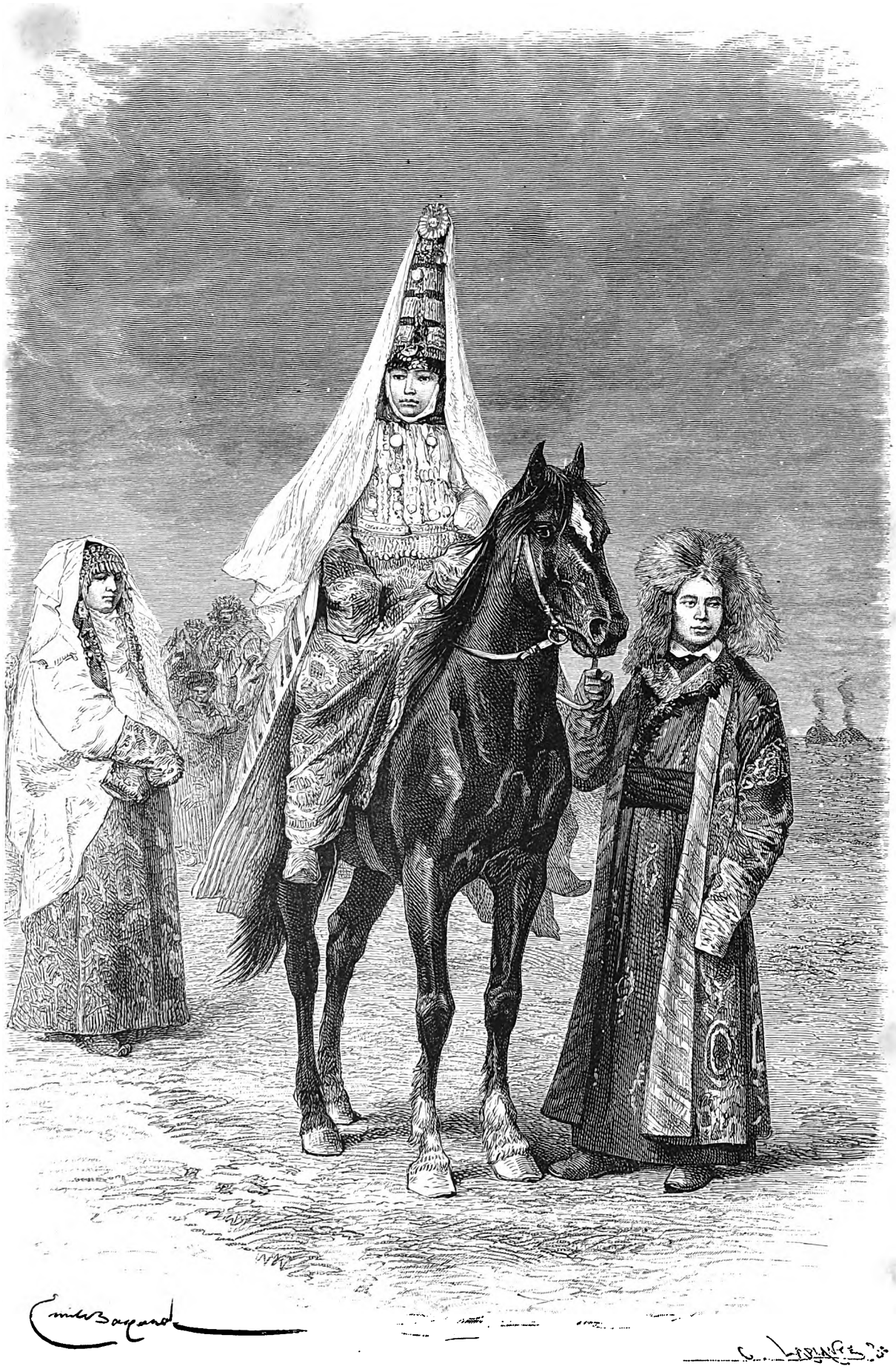
Digitized by Google

russe, résidence d'un natchalnik. La ville est arrosée par le Talos; avant d'y arriver, il nous faut traverser une rivière; les pierres qui forment son lit sont remarquablement grosses. Dans cette partie, le terrain se prêterait aisément au reboisement. On aperçoit Ouliéta de très loin; son nom veut dire *saint père;* elle se compose d'une ville sarte et d'une ville russe avec une petite place où s'élève l'église grecque rose et blanche comme une fleur au milieu de la verdure qui l'entoure. Nous voyons des Hindous avec leurs croix rouges sur le front, des musulmans avec leurs turbans et, pour la première fois, des Chinois. Nos bons amis les Kirghises se promènent dans les rues, les uns à cheval ou à chameau, les autres fièrement campés sur des bœufs qu'ils conduisent au moyen d'une corde passée par les naseaux.

Au bout d'une belle allée plantée de saules, et dont les ariques nous rappellent Tachkend, coule la rivière le Talos; l'eau est si claire et si limpide qu'elle laisse voir le fond; elle forme une île sur laquelle est bâtie la forteresse. Malheureusement les ponts font défaut, les voitures et les arbas traversent à gué. Quant aux piétons, ils passent en tremblant sur des troncs d'arbres jetés d'une rive à l'autre; ce n'est pas très commode ni extrêmement sûr: aussi une femme kirghise qui paraît ne pas avoir grande confiance dans cette ébauche de civilisation relève courageusement ses pantalons et passe la rivière à gué; elle est certaine au moins de ne pas faire la culbute. Ces femmes kirghises sont vraiment intrépides, rien ne les arrête; on peut dire d'elles, comme de Guzman, qu'elles ne connaissent pas d'obstacle. Elles montent admirablement à cheval et pourraient en remontrer à bien des cavaliers. Leurs maris sont renommés pour leur hardiesse; en se laissant glisser le long de leur monture, ils ramassent au galop de leur bête un objet tombé à terre. C'est encore à cheval qu'ils chassent le loup. Le loup de l'Asie centrale ne vit pas en troupe comme ses frères de la Sibérie; aussi cet isolement le rend poltron. Le Kirghise s'arme alors d'un fouet à lanières garnies de fer; lorsqu'il aperçoit l'animal, il lance son cheval à sa poursuite jusqu'à ce qu'il puisse lui cingler les jambes; le loup déjà blessé s'enfuit plus difficilement, le Kirghise le rejoint en quelques temps de galop et l'achève à coups de fouet, dédaignant son fusil pour une chasse aussi peu périlleuse.

Le 14 septembre, à six heures du matin, nous nous éloignons d'Ouliéta; notre voiture traverse la rivière, qui ici se partage en plusieurs bras. Les environs sont herbeux et entourés d'aouls; les kibitkas dressent leur coupole sur la plaine, les femmes kirghises entrent et sortent de leur demeure pour préparer le repas du matin, les unes tout habillées de blanc, les autres avec une robe rouge qui tranche sur la verdure; des enfants nus courent sur la prairie, et de nombreux troupeaux de chevaux, de chameaux, de bœufs et de moutons lèvent leurs naseaux au vent au bruit de notre tarantasse. On voit à leur mine qu'ils se félicitent de brouter d'aussi bons pâturages. Le soir, nous arrivons à Merké, dont

Digitized by Google



UNE FIANCÉE KIRGHISE (p. 383).

Digitized by Google

les ponts nous font pressentir une colonie russe. Merké se compose de sept maisons habitées par des Tatars, d'une station télégraphique et d'une petite forteresse. Un peu plus loin apparaît la colonie, où quelques maisons s'élèvent : c'est là que des Russes, et non plus des Kirghises, sont en train d'arranger les roues de leurs voitures et prennent à leur tour possession de la plaine. Ils nous saluent : pauvres gens, perdus au milieu de ces steppes ; mais cette terre leur rendra au centuple ce qu'ils lui ont donné.

Ici nous quittons le gouvernement du Syr-Daria, nous ne verrons plus ce vieil ami. Nous te disons adieu, ô fleuve qui nous as escortés pendant tout notre voyage, dont la fraîcheur a si souvent tempéré les ardeurs du soleil et dont les bords nous ont parfois distraits de la monotonie du chemin. Que de temps écoulé depuis le passage d'Alexandre sur tes rives dénudées jusqu'à notre siècle si avidement curieux des secrets de la nature ! Que de voyageurs ont suivi ton cours silencieux et tranquille que troubleront bientôt les travaux de canalisation ! Cependant tu poursuis ta route avec insouciance ; tu vas par delà les steppes, sans même nous jeter un adieu ! et nous qui t'aimons, nous te quittons à regret. Nous allons, il est vrai, vers des régions plus fertiles, arrosées par des fleuves aussi puissants que toi ; mais il est toujours dur de se séparer de ses vieux amis.

MARCHAND SARTE A TACHKEND.

Digitized by Google

VILLAGE RUSSE (p. 390).

CHAPITRE XVIII

LA PROVINCE DES SEPT RIVIÈRES

Le Séméritché. — On repart encore une fois; si c'était pour la dernière. — Vernoë. — En fait de nouveauté, nous rencontrons un Polonais. — Des steppes : nous sommes le plus bel ornement du pays. — Bon exemple donné par saint Chrysostome. — Montées et descentes. — Patience chinoise admirée au clair de la lune. — Rencontre d'un lion chinois en pierre. — Tchin-tchi-go-dsi et les Dounganes. — Une impression d'ombres chinoises d'après le vif.

Nous entrons maintenant dans le Séméritché, province des Sept Rivières, ainsi appelée parce qu'elle est arrosée par sept cours d'eau. C'est un pays de hautes montagnes couvertes de pommiers et de sombres sapinières. Au milieu des sommets les plus abrupts se trouve le mystérieux lac Issik (Issik-Koul) : on prétend que ses flots limpides cachent les ruines d'une antique cité. Les bords de la rivière Tchou, fort marécageux, sont, dit-on, infestés de tigres, et l'Ili, grand fleuve qui se jette dans le lac Balkach, traverse des

Digitized by Google

déserts de sable où le voyage est difficile en été à cause des chaleurs torrides, dangereux en hiver à cause des bouranes qui s'y déchaînent. Cette contrée, sans contredit la plus pittoresque du Turkestan, est habitée par les Kirghises kasaks dans les plaines et par les Kara-Kirghises dans les montagnes. La partie haute du pays est la véritable patrie de ces nomades farouches et indomptables. Dans les environs de Vernoë on rencontre aussi quelques Kalmouks, faibles débris des anciens maîtres de la contrée. Jusqu'à la rivière Tchou, le pays leur avait appartenu, et, en consultant les ruines des anciennes fortifications kalmouques le long du Tchou, il est aisé de voir où finit la civilisation chinoise et où commence celle des Sartes de l'Asie centrale. Pardonnez-moi cette digression savante; mais, à force de comparer la brique chinoise à la brique sarte, j'ai fini par distinguer la différence, qui ne réside pas seulement dans la forme, mais aussi dans le grain, et je suis devenue, sinon très savante, du moins très expérimentée.

IDOLE KALMOUQUE EN PIERRE.

La partie que nous traversons est colonisée par les Russes, et la station d'Ax, qui vient après Merké, possède déjà un charmant village. Les arbres sont plantés si près les uns des autres qu'ils font croire de loin à une forêt. Mais c'est une illusion; une forêt en Asie centrale, c'est le merle blanc. Les maisons sont en terre, percées de jolies fenêtres. Les femmes vont, viennent; les hommes travaillent; les enfants nous regardent avec leurs petites mines étonnées, feignant de s'arrêter pour croquer quelque chose afin de mieux nous considérer. Quelle différence avec ces villages orientaux dont les mornes murailles semblent honteuses de s'être laissé entr'ouvrir même par une porte. Nous traversons Pichpek, village moitié russe, moitié sarte, et, malgré quelques contestations avec le starosta, nous arrivons à Songatinskaïa, après avoir franchi la rivière de Tchou. Nous entrons ensuite dans la région montagneuse. Des pâturages moins desséchés réjouissent un peu la vue, les glaciers s'étagent à notre droite; mais là encore pas un arbre sur la route. Près de la station la descente est tellement rapide, qu'il faut enrayer les roues; la corniche n'est pas large, et un faux mouvement de l'attelage pourrait nous précipiter. A la station, autre affaire : il y a des chevaux, mais pas de yémchik. Le soir, après trois longues heures d'attente, nous repartons; notre yémchik veut justifier le dicton : « On ne perd rien pour

Digitized by Google

attendre ; » il nous mène de main de maître par un clair de lune superbe et nous fait faire 32 kilomètres en une heure et demie. Quel agréable voyage ! à la condition toutefois de ne pas s'effrayer. La station avant Vernoë est un assez grand village où déjà les maisons sont en bois. Pendant qu'on attèle, je vois une femme russe qui jette des tournesols sur les toits pour les faire sécher : je me demande pourquoi? Je m'étonne bien plus encore lorsque je vois Féodoroff et des petits enfants manger avec plaisir les graines de cette fleur : la curiosité m'en fait acheter deux, et je grignote à mon tour avec un certain plaisir ces minuscules amandes. Ici on en fait de l'huile. Nous repartons au grand galop, traversant des ponts que notre tarantasse met en morceaux, franchissant du même train montées, descentes, rivières : rien n'arrête le yémchik dans sa course folle. Des pâturages superbes, des kibitkas, des habitations russes, des champs cultivés, des routes fréquentées, des arbres disposés avec goût, beaucoup de petits cours d'eau, des essais de plantations, tout cela défile à nos yeux ébahis, car depuis longtemps nous sommes déshabitués d'un pareil spectacle. Nous arrivons tard à Vernoë, et, comme nous devons y passer quelques jours, nous nous faisons conduire à un hôtel qui peut hardiment prétendre à ce nom.

PORTRAIT DU GÉNÉRAL KOLPATOWSKI,
GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DES SEPT RIVIÈRES.

Le lendemain M. de Ujfalvy va rendre ses devoirs au général Kolpatowski, gouverneur de Vernoë, et le remercier de sa gracieuse protection. Le général nous fait cadeau d'antiquités provenant du lac Issik-Koul [1], puis d'objets sculptés en agalmatolithe, pierre semblable au marbre, mais plus tendre, et que l'on ne trouve qu'aux environs de Vernoë. L'officier russe qui s'occupe de la fabrication de ces objets est un Polonais exilé ; il a habité pendant longtemps la France, qu'il a même servie pendant la guerre

1. Ce grand lac alpestre est situé dans la partie la plus montagneuse de la province des Sept Rivières. Pendant notre séjour à Tachkend, nous avons eu occasion de voir, au musée de cette ville, des idoles kalmouques en pierre ainsi que des objets en pierre et en bronze qui avaient été trouvés dans les environs de ce lac.

Digitized by Google

de 1870. Il nous reçut à sa table d'une manière fort aimable et nous raconta pendant le dîner des épisodes de sa campagne franco-allemande. Quoique ces récits réveillassent des souvenirs bien tristes, nous fûmes pourtant heureux d'entendre parler de notre pays.

La ville n'a rien de bien remarquable; l'église russe est entourée d'un jardin où la

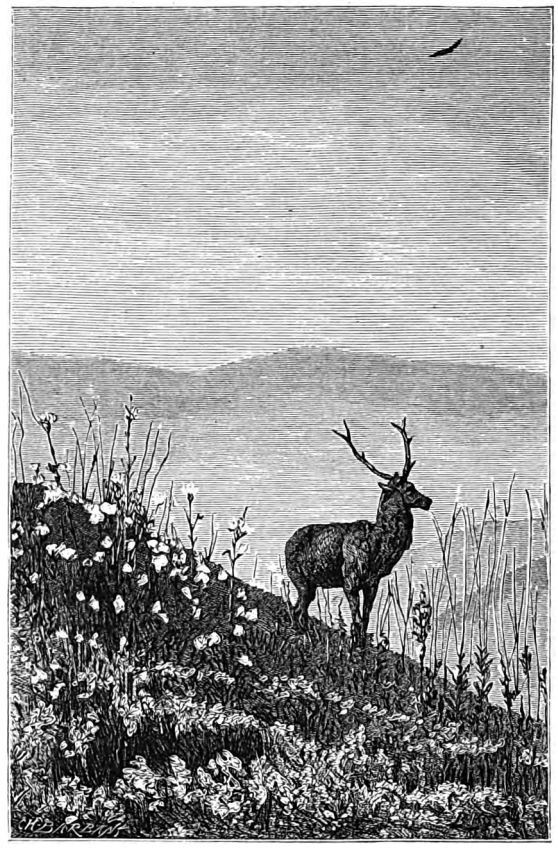
PAYSAGE DANS LES MONTAGNES DU SÉMIRETCHÉ.

musique militaire joue pour le délassement des habitants ; les maisons sont en briques et en bois ; les rues droites, larges, avec de grands arbres, aboutissent toutes aux montagnes. Il y a un club.

Vernoë est la patrie des belles pommes ; on y cultive aussi le raisin, mais la chaleur n'est pas suffisante, 25 à 30 degrés au plus. Si les pommes s'accommodent de cette

Digitized by Google

température, les raisins la supportent avec une aigreur qu'ils font partager aux gourmands. Des fenêtres de notre hôtel nous voyons les montagnes, qui en une nuit se sont couvertes de neige : l'hiver approche à grands pas. On nous a dit qu'ici nous pourrions acheter des chinoiseries, et on nous indique une maison de commerçants chinois. En arrivant, nous trouvons ces messieurs à table, où ils sont enfouis jusqu'au menton. On leur apporte quantité de petits plats sur une table très basse, qu'on dessert sur une autre table, et nous pouvons les voir manœuvrant, en guise de cuillers et de fourchettes, leurs petites baguettes d'ivoire. Ici d'ailleurs les pièces n'ont de chinois qu'une odeur nauséabonde, et elles me parurent très sales. Les chaises, les bancs et les tables contrastaient avec l'absence de meubles des maisons sartes; des rayons où étaient rangées les marchandises entouraient la pièce. Ces marchands n'avaient nullement l'air de gens qui cherchent à faire du commerce. Nous achetâmes une étoffe de soie parfaitement indigène et nous nous retirâmes, car ce que l'on nous montrait se composait d'articles que nous pouvions trouver à Paris.



LE CERF MARAL (P. 394).

Le troisième jour nous partions dans la voiture du général; c'est une jolie *troïka* couleur isabelle qui nous transporte dans les montagnes; la journée était superbe, la pluie de la veille avait adouci le temps, et la verdure paraissait plus fraîche. Nous traversons la place de l'église, nous passons devant l'archevêché bâti par l'officier polonais, M. P., et où habite le prince de l'Église, que le général Kauffmann, par raison politique, a éloigné de Tachkend. L'archevêché est un monument très joli, mais qui me semble peu approprié à sa destination ; c'est un élégant édifice dans le genre de la préfecture de Versailles. Le style français y perce par toutes les fenêtres, qui semblent avoir été détachées du boulevard Saint-Michel. En somme, cette construction fait bon effet ; d'ailleurs, nous sommes si peu habitués à voir de jolies maisons, que celle-ci nous paraît une merveille. Il en est de même du progymnase (collège) en construction sous les ordres et d'après le plan d'un ingénieur français. Le camp des cosaques offre un coup d'œil agréable, au commencement de la montée, avec

Digitized by Google

ses petites tentes blanches et son gymnase pour les soldats. Bientôt nous arrivons à la maison du gouverneur, située au milieu des montagnes, comme un chalet suisse. Nous descendons de voiture, et on nous amène des chevaux. Je monte celui de la fille du général, une jolie bête, encore plus joliment harnachée.

Ici les montagnes sont couronnées de pins ; au milieu coule une rivière ; au pied, ce sont des pommiers sauvages. La première chaîne que nous gravissons est superbe ; les flancs sont couverts de prairies, d'arbres dont le feuillage rouge tranche sur le vert sombre des pins ; plus haut, des forêts immenses, enfin les glaciers éternels qui émergent de cette guirlande de verdure. Au pied de la corniche nous rencontrons un aoul kalmouk ; les

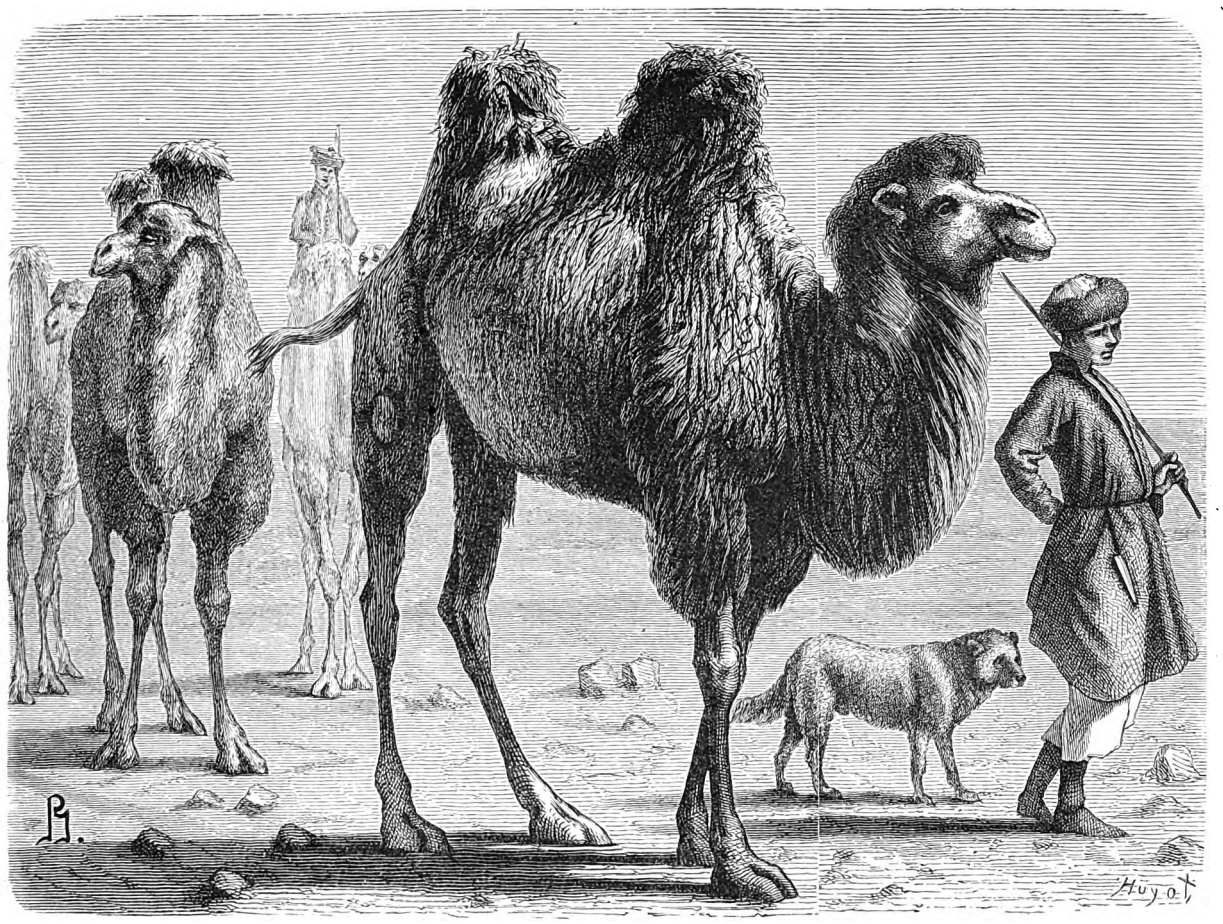
AOUL KALMOUK.

kibitkas de cette race, que nous voyons pour la première fois, se dressent çà et là sur la prairie à l'ombre de beaux pommiers ; leur forme est la même que celle des Kirghises, mais leur toit est plus pointu. Les précipices se succèdent, dérobant leurs redoutables abîmes sous une ceinture de feuillage ; la rivière torrentueuse heurtait ses eaux à d'énormes pierres et faisait entendre un bruit qui me rappelait celui du Schahimardân. On dit que le pays est très giboyeux. L'élégant cerf maral y est fréquent.

L'aoul kalmouk où nous arrivâmes ne diffère en aucune façon de celui des Kirghises, ni comme construction ni comme mobilier. Les Kalmouks, peuplades mongoliques par excellence, ont des traits typiques que plus tard, pendant un séjour à Kouldja, où j'eus occasion de voir des types appartenant à près d'une dizaine de peuples différents, je pus toujours, à première vue, reconnaître un Kalmouk. Le Kalmouk est d'une taille au-

Digitized by Google

dessous de la moyenne ; le corps est vigoureux, la tête excessivement grosse, la face large et aplatie. Les pommettes saillantes, les yeux obliques, le nez camard et les oreilles grandes et saillantes, font de ce peuple la race la plus mongole entre tous les Mongols. Leur caractère m'a paru doux ; ils sont honnêtes et serviables ; ils professent le bouddhisme, portent une longue tresse comme les Chinois et s'habillent presque comme eux. Après avoir examiné cet aoul, nous allons retrouver la



KALMOUKS CONDUISANT DES CHAMEAUX.

troïka, qui nous ramène à la ville. La vallée est assez étroite ; les montagnes boisées qui l'enferment font ressortir encore plus l'immensité du steppe qui se déroule au loin devant nous ; à droite, cette solitude semble houleuse et prête à lancer des flocons d'écume ; à gauche, elle est tranquille et reposée comme la surface d'un lac.

Le lendemain, après avoir remercié le général Kolpatowski de son aimable hospitalité et nous être assurés de sa protection dans toute l'étendue de son gouvernement, nous nous mettons en route pour Kouldja. C'est un grand détour, mais pouvons-nous passer près de la Chine sans soulever au moins un petit coin du voile qui couvre ce curieux pays ?

Digitized by Google

A la sortie de Vernoë, nous retrouvons les steppes, peuplés cette fois d'une quantité de perdrix et de beaucoup d'aigles. Un grand nombre de kibitkas, mêlées à quelques petits villages russes, s'élèvent sur notre route. Dans une des stations nous buvons d'un lait délicieux dont le starosta refuse de recevoir le prix.

La station d'Iliskaïa se voit de très loin dans le steppe, si loin, que nous pensions être le jouet d'un mirage.

C'était pourtant bien Iliskaïa, ses arbres, sa chapelle blanche surmontée d'un clocher et de quatre petites tourelles. Cette bourgade n'est pas située au bord de la rivière d'Ili, dont elle tire son nom. Nous ne faisons qu'y passer; il y a encore deux verstes avant d'atteindre le bac qui doit nous faire passer l'Ili. Nous traversons un joli bocage à la lisière duquel le fleuve promène ses eaux tranquilles entre deux bords escarpés : nous nous embarquons.

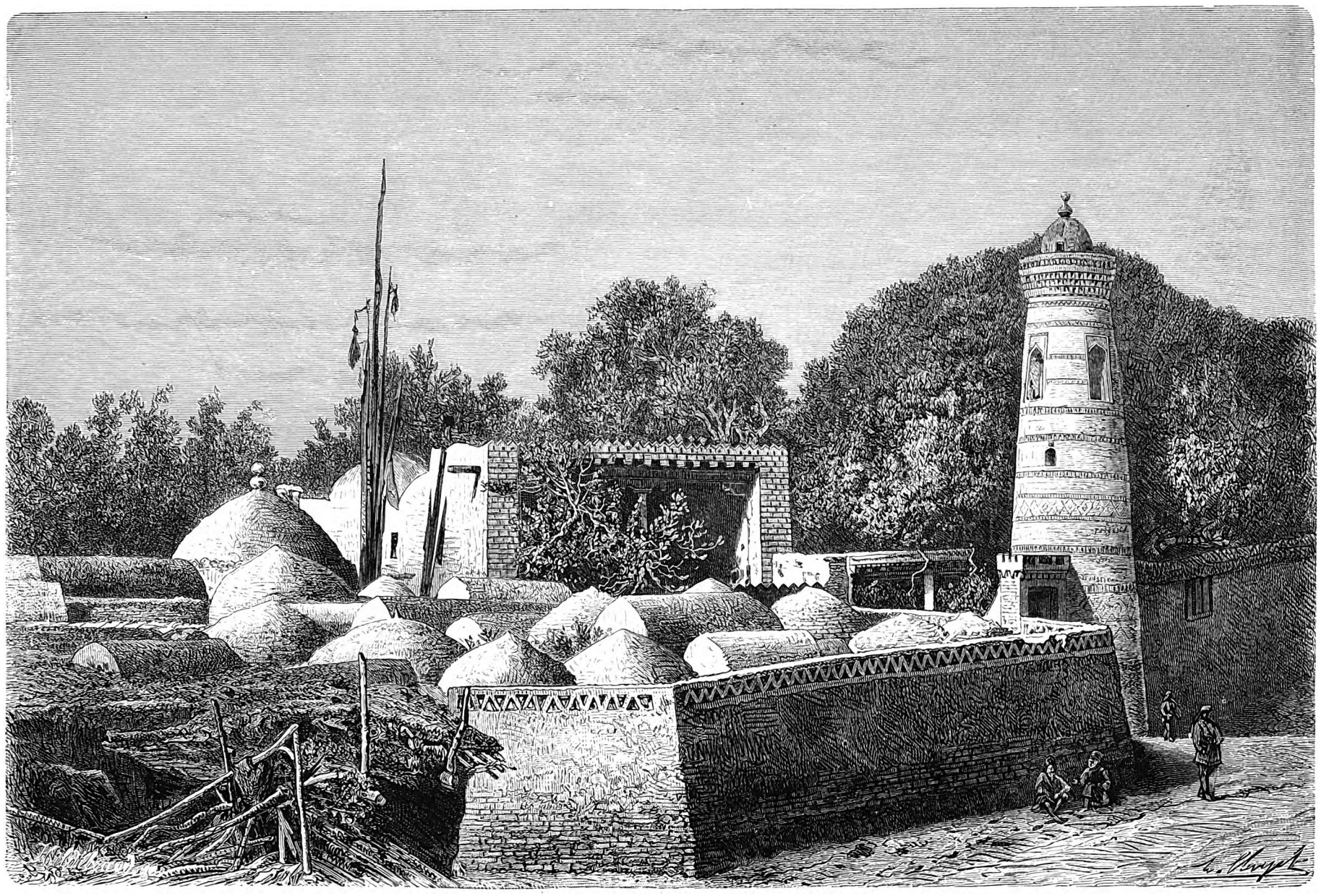
A ce moment nous pouvons admirer le spectacle toujours grandiose du soleil couchant qui se plonge dans le fleuve. Lorsque nous abordons à l'autre rive, notre tarantasse est entourée par une dizaine de Kirghises à la peau bronzée, aux bras musculeux qui, avec de grands cris, excitent nos chevaux. A ce renfort inattendu, les bêtes probablement effrayées gravissent lestement une montée qui, sans cette alerte, leur eût donné beaucoup de peine. Ces gens ont l'air de diables ; l'un d'eux n'a pour tout vêtement qu'un pantalon et un bonnet à plumes. Ils sont enchantés du pourboire que nous leur donnons et tout prêts à recommencer pour le même prix; mais nous ne sommes pas de cet avis.

La route court sur la plate-forme d'un rocher qui surplombe le fleuve ; une chapelle russe qu'on aperçoit sur une petite élévation de terrain fait un effet charmant avec sa peinture qui se détache sur le vert sombre. En face de la station, un pont est en construction. Une fantaisie du yémchik nous engage sur un terrain tellement sablonneux que des deux côtés de la route on a dû construire des palissades en paille afin d'opposer un obstacle à l'envahissement des sables; le chemin est lui-même couvert de paille. Cependant de longs taillis d'arbustes bordent le fleuve dont nous suivons le cours, traversant tantôt des marécages, tantôt de nouveaux taillis.

A neuf heures nous arrivons à la station de Tchinghildinski pour y passer la nuit. Nous dînons un peu, car, réduits à un seul repas par jour, nous vivons depuis trois mois comme saint Jean-Baptiste dans le désert. Le lait et les fruits composent toute notre nourriture; or, comme les fruits me sont interdits, on peut se faire une idée de ma sobriété.

Le lendemain 23 septembre, à sept heures, nous nous remettons en route. Devant nous se dressent les monts Tchoulak aux tons gris et dénués de verdure; voici de

Digitized by Google



CIMETIÈRE MUSULMAN A KHIVA (P. 399).

Digitized by Google

nouveau le steppe. Après une descente rapide, une roue de la tarantasse de nos bagages se brise en mille morceaux : il faut aller à la station en chercher une autre ; par bonheur, il n'y a que trois verstes. Des roues de rechange, il n'y faut pas songer, et nous perdons deux heures à transborder nos bagages sur une autre tarantasse. Enfin le mal est réparé, et nous nous remettons en route.

A notre gauche se dressent les monts Arkarly ; leurs nuances variées les rendent de loin très pittoresques ; leurs versants, quoique rocailleux, sont verdoyants ; la teinte brune des rochers est émaillée d'une pierre rouge qui apparaît à la surface ; ce mélange de vert, de brun et de rouge, égaye un peu le paysage. Le chemin qui traverse cette chaîne est escarpé et difficile ; nos pauvres bêtes sont haletantes ; elles sentent qu'elles ont encore un bon bout de route à faire avant d'arriver dans ce pays bienheureux du conteur italien, où les montées sont plus faciles que les descentes et où, pour comble de prodige, la descente n'existe pas. Quel rêve pour un pauvre cheval !

C'est au grand galop que nous franchissons collines et ravins ; rien n'arrête le yémchik russe. Des spatules et une migration d'oiseaux noirs et blancs qui ressemblent à des vanneaux passent à tire-d'aile. Sur cette partie de la montagne des pierres bleues et vertes parsèment la route, de jolis cours d'eau semblent tout prêts à favoriser le reboisement. A cinq heures nous faisons notre entrée à Altyn-Imel. Une *kahémi-babi* (statue kalmouque) se dresse à la porte de la station ; une autre statue qui lui faisait autrefois pendant a été transportée à Vernoë.

Le 24 on repart pour Kouldja ; nouveaux accidents de terrain, nouveaux défilés semés de pierres bleues et vertes, de fleurs, d'herbes, après quoi recommence l'éternel steppe ; heureusement que la station de Vachniskaïa nous fournit de bons chevaux, qui nous emportent comme le vent. Tout le long de la route nous admirons des tombeaux kirghises, souvent d'une forme agréable. Étrange peuple, qui habite de misérables cabanes et qui érige des palais aux morts ! Nous donnons ici l'image d'un grand cimetière à Khiva qui peut servir de modèle de sépultures musulmanes. A partir de Aïna-Boulak nous voyons à gauche le Kambeï-Taou, et à droite le Konour-Oulène. La première de ces montagnes est couverte de genévriers. Au sortir de la station de Konour-Oulène, nous traversons un magnifique défilé dont l'entrée est si étroite, que nous hésitons à nous y engager ; la route paraissait littéralement fermée par la montagne : il est vrai que nous suivons le lit desséché d'une rivière plutôt qu'un véritable chemin. Cependant la gorge s'élargit peu à peu entre de magnifiques rocs qui rappellent la porte de Tamerlan, mais ceux-ci sont plus rapprochés, le chemin plus sinueux. D'énormes blocs qui surplombent sont d'autant moins faits pour nous rassurer que nous constatons de nombreuses traces d'éboulements récents dont les débris rendent la route excessivement pénible ; notre siège élastique

Digitized by Google

épargne à nos pauvres membres de rudes secousses. Des perdrix sautillaient çà et là et ne semblaient nullement effrayées de notre apparition, elles n'essayaient même pas de s'envoler. De ce fouillis de rocs s'échappait une végétation désordonnée ; chaque excavation d'où sortent des plantes grimpantes ressemble à un porte-bouquet ; les montagnes à droite cachaient leur écorce rocailleuse sous un gazon court. A un endroit la gorge s'élargit beaucoup et forme comme une place au milieu d'un carrefour pour se refermer brusquement devant nous, mais un détour nous fait voir que cette seconde gorge est bien moins étroite que la première, car elle va toujours en s'élargissant. La montagne présente ici un tout autre aspect. Des arbustes, des fleurs jaunes, blanches, des baies rouges, forment des parterres splendides au milieu du lit desséché de la rivière ; c'est une perspective magique et sauvage.

Le yémchik nous conduit avec une dextérité merveilleuse à travers ces changements à vue, ces pierres, ces montées, ces descentes, qui défilent comme une fantasmagorie ; c'est à se demander si l'on rêve. On tremble bien un peu à l'idée que la voiture, du train dont elle va, pourrait bien verser, et alors nous nous briserions infailliblement. Le yémchik n'a pas de ces appréhensions, il file toujours comme s'il suivait la route la plus unie du monde ; on a côtoyé des précipices avant qu'on ait eu le temps de s'apercevoir du danger. Au bout du défilé le coup d'œil devient magnifique, des fleurs de toutes couleurs, des arbustes, de grands arbres même bordent un cours d'eau qui serpente à notre gauche, et dans le lointain le steppe s'étend comme une mer.

La station où nous faisons halte est bien misérable, mais on y fait à peine attention tellement on est captivé par le spectacle qui succède à un parcours d'environ mille verstes dans les steppes.

On a relayé, nous pensons aller tout droit, pas du tout : il y a à gauche une montagne qui nous paraît taillée à pic et qu'il faut franchir. Les chevaux partent au galop, excités par les cris d'un enfant tatar monté sur une bête de renfort. Mais à mi-chemin l'attelage mollit, et si les cris ne continuaient pas, si des hommes ne poussaient par derrière, nous viendrions difficilement à bout de cette ascension. Enfin nous voilà au sommet, et la descente commence ; mais elle est douce ; les chevaux bondissent et par contre-coup nous font exécuter des cabrioles sur nos élastiques. Nous retrouvons encore le steppe ! Celui-ci est herbeux, couvert d'arbustes ; les bruyères y atteignent une très grande hauteur ; des antilopes en troupes nombreuses s'arrêtent pour nous regarder. Quelle belle chasse on pourrait organiser ici, mais aussi quel dommage ce serait de troubler la sécurité de ces jolies bêtes.

Bouroukoutzir, où nous arrivons avant la nuit, commandait l'ancienne frontière chinoise ; c'est une petite ville bien boisée, avec de jolies maisons, où, pour 20 kopeks,

Digitized by Google

on nous donne du lait, des pêches, des pommes, des melons, des arbouses (melons d'eau), etc. Au sortir de la ville, nous apercevons l'ancienne forteresse chinoise, qui est en ruines. La rivière, appelée aussi Borokhoudsir, a un pont qui conduit à des champs qui mènent eux-mêmes à une forêt de karagatchs, la première forêt que nous voyons depuis notre départ d'Europe. C'est une merveille de la sylviculture chinoise, qui a su boiser là 48 kilomètres carrés d'un désert de sable. Quelle patience! Il y a beaucoup d'eau sur le chemin. La nuit est venue et le clair de lune est superbe ; depuis bien longtemps nous n'avions vu ses pâles rayons se jouer au .milieu de feuillages si épais.

Nous traversons une large rivière ; la route devient détestable. Tout à coup, sans trop savoir pourquoi, nous nous engageons dans une espèce de défilé, au bout duquel la forêt reparaît. Au milieu, trois villages en ruines et quelques habitants kalmouks qui émergent de la lisière nous montrent ce que la guerre a fait de cette région si péniblement fertilisée et qui semblait devoir abriter une éternelle paix. A minuit, et éclairées par la lune, ces ruines vous impressionnent singulièrement. Les kibitkas kalmouques qui y sont dressées semblent encore plus tristes et plus isolées ; ces habitations démantelées laissent voir l'emplacement de la cheminée ou du poêle autour duquel se pressaient des créatures humaines avec leurs joies ou leurs tristesses, mais du moins où la vie se concentrait. A présent, tout est éteint ! Aussi éprouvons-nous un soulagement en arrivant à la station où l'animation succède à cette solitude. Grand désappointement ; les cahots causés par les mauvais chemins ont défoncé mes boîtes de fer-blanc où étaient enfermés mon thé et mon café. Plus de café ! Je ramasse avec précaution quelques pincées de thé, et nous pouvons encore déguster un breuvage potable que nous assaisonnons d'une omelette faite par notre cuisinier. La chambre est bien petite avec ses quatre murs blancs, mais nous y dormons d'un bon sommeil, car nous sommes fatigués. Le matin nous pouvons nous régaler encore d'une tasse de thé avant de nous remettre en route pour Khorgosse. La station est bâtie juste en face de la rivière, et pour cause : en cas d'accident le secours est à portée. Les pierres du lit de la rivière sont si grosses et le courant si fort, que des hommes à cheval, tenant à la main des cordes attachées à notre tarantasse, soutiennent notre équipage et l'empêchent de verser, ce qui arriverait infailliblement si l'on négligeait cette précaution. Dans toute cette région, les ponts un peu larges sont constructions de luxe. Les traversées sont, nous dit-on, particulièrement dangereuses à la fin de l'hiver, ce que nous avons déjà été à même d'expérimenter. Au printemps, les communications entre Kouldja et Altyn-Imel sont d'ailleurs interrompues, car les deux rivières de Bourchane et de Tchitchinson débordent dans la forêt entre Borokhoudsir et Ak-Kent sur une très grande étendue. Il faut quelquefois attendre

Digitized by Google

quinze jours ou trois semaines. A l'entrée de Khorgosse, nous rencontrons de nombreuses familles kirghises qui se transportent avec leurs tentes et leurs bestiaux vers les steppes herbeux près d'Altyn-Imel. Leur costume est des plus pittoresques, et j'admire une jeune fille qui porte une immense coiffe pointue semblable à celle que portent les mages sur nos enluminures. Un vieillard de cinquante ans offre un type particulièrement caractéristique. En quittant Khorgosse, nous traversons les ruines de l'ancienne cité chinoise de Tchimpansi; cette ville comptait autrefois cinquante mille Chinois et deux grandes fabriques. Nous y voyons pour la première fois des maisons chinoises avec des peintures sur le devant des portes. La porte d'entrée de la ville et les murs d'enceinte sont d'une épaisseur vraiment remarquable : elle dépasse 3 mètres. Ce qui reste de cette cité témoigne en faveur de son ancienne splendeur. La citadelle devait avoir 5 à 600 mètres carrés. En passant par de petits bois et au milieu de décombres qui montrent combien le pays était habité, nous arrivons à Alimptou.

Un lion chinois à crinière et à queue frisées s'élève fièrement dans la cour de la station postale; des cosaques campent à quelques pas de là. Plus loin j'aperçois des constructions chinoises qu'on a transformées en poulaillers; certains grognements caractéristiques m'y révèlent l'existence d'animaux auxquels cette demeure n'était certainement pas destinée, mais qui s'y trouvent très bien.

On attelle, nous partons; sur toute la route, on constate que les Chinois ont reboisé le pays. Les champs devaient être cultivés, mais aujourd'hui tout est laissé à l'abandon. Les Russes, qui ne sont pas sûrs de conserver ce territoire, ne se donnent aucune peine pour le maintenir dans son premier état. Les bras manquent d'ailleurs. Le pays, qui comptait autrefois deux millions d'habitants, en compte à peine aujourd'hui deux cent mille. Pauvre Dzoungarie, qui te rendra ton ancienne splendeur?

Tchintchigodsi, où nous arrivons ensuite, est une ville doungane; les habitants s'efforcent d'y reconquérir leur bien-être. Il y a beaucoup de maisons chinoises; celle de la station est une ancienne habitation que le gouvernement russe a achetée à un Doungane : meubles, tables, chaises, commodes, tout est chinois; les plafonds sont faits de poutres recouvertes de roseaux placés régulièrement les uns à côté des autres; les murs en bois sculpté à jour, les serrures, tout est resté comme autrefois, à cette exception près que d'élégants petits pavillons à panneaux en bois sculpté servent aujourd'hui d'abri à des coqs et à des poules.

Les Dounganes sont des Chinois devenus musulmans; ils parlent le chinois et le kalmouk, et beaucoup comprennent un dialecte sarte (tchyagataï). Autrefois ils avaient des khans et des ming-bachi, à présent ils ont des aksakals et des juges (iman). Les Dounganes sont monogames : ils ne prennent une seconde femme qu'après la mort de la

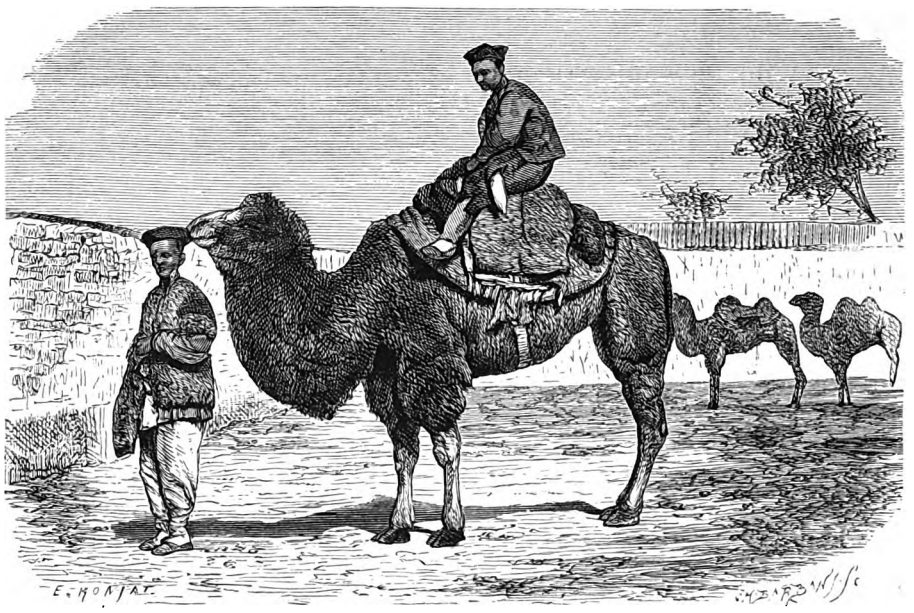
Digitized by Google

première ; la jeune fille qui se marie est mise en possession d'une dot. Lorsque la femme a eu un enfant, elle garde le lit pendant quinze jours, et l'enfant reçoit un nom en présence du mollah le lendemain de sa naissance, mais on ne fait aucune fête. La circoncision n'a lieu que huit ou dix jours après. Lorsque les Dounganes sont malades, ils recourent aux médecins et aux médicaments, mais non aux sorcelleries. A l'enterrement, les vieux se rassemblent et prient avec le mollah, puis on enveloppe le corps dans un linge blanc et on le met en terre. Les Chinois, au contraire, mettent le corps dans un cercueil. L'enterrement fini, on mange de la viande et du pain. Pour les saints personnages on érige des monuments en forme de chapelle, tandis que pour les simples mortels on se contente de tertres. Au troisième anniversaire de la mort, on donne un grand festin ; mais, après quatre-vingt-dix jours, la veuve peut se remarier. Les Kalmouks brûlent leurs morts, les Dounganes jamais. Les femmes dounganes ne se couvrent point le visage, car les Chinois ne le permettraient pas. Ce peuple est en général très hospitalier, il vit sous un régime patriarcal, le père est le chef absolu de la famille. Lorsqu'un riche Doungane voyage, il paye pour se loger au caravansérail ; les pauvres, au contraire, sont logés chez des particuliers. La femme est la première à hériter de son mari, ensuite vient le frère aîné. L'esclavage n'existe pas chez les Dounganes. Ils se servent des poids et des mesures chinoises, et les ventes et les achats de propriétés sont réglés par les usages chinois. Leurs armes sont les fusils, arquebuses, arcs et flèches, canons, sabres et lances. Ils ne boivent, selon la prescription du Coran, que de l'eau, du thé, du lait de l'aïran avec du sucre. Leur nourriture est très variée, fort différents en cela des Sartes ; ils assaisonnent leurs mets de beaucoup de vinaigre ; ils mangent de la farine, du riz, des poulets, des gâteaux relevés avec du vinaigre, du bœuf, du mouton, du canard, des oies ; ils font du reste cinq repas par jour ; ils ne fument ni ne chiquent. Ils jouent et dansent, mais dans ce dernier divertissement ils ne se mêlent jamais aux femmes, qui dansent entre elles et jamais en public, c'est déjà trop pour Mahomet qu'elles aillent

CHINOIS DE TCHINTCHIGODSI.

Digitized by Google

à visage découvert. L'accompagnement de la danse est le son de la *doumbwa* (espèce de guitare) et du *sabus* (sorte de cymbale). La baie chinoise appelée *baïsa* est très estimée chez eux ; elle est récoltée un an après qu'elle a été semée ; on la cuit dans de grands chaudrons. Ils s'éclairent non seulement avec des chandelles, comme leurs coreligionnaires de l'Asie centrale, mais aussi avec des lampes alimentées d'huile de zéghir [1]. Les chameaux, qui sont nombreux, servent à transporter du charbon de terre, combustible dont se servent également les Chinois. La Dzoungarie est un pays où il y a beaucoup de fer, d'argent, d'or et de fer-blanc. On prétend qu'il jaillit sur une montagne de moyenne hauteur une source d'eau chaude qui se jette dans un lac



CHAMEAUX DE LA CHINE OCCIDENTALE.

profond appelé Balé-Koul ; l'eau de la source est si chaude, que les passants y cuisent leur riz. Du riz ! nous aurions bien voulu en trouver à la station, cela nous aurait changé un peu : des fruits et toujours des fruits.

Je remarque aussi que les briques chinoises, quoique en terre, diffèrent de celles des Sartes ; elles sont plus grandes, moins épaisses et beaucoup plus dures ; puis, au lieu d'être posées à plat, elles sont posées de champ, ce qui rend l'édifice plus solide. Les maisons sont, d'autre part, bâties sur des fondations en pierres, mode de construction inconnu chez les Sartes.

Les Dounganes ont le type beaucoup moins mongol que les Kalmouks. Quoique musulmans, ils portent la tresse comme les bouddhistes chinois.

1. *Linum usitatissimum.*

Digitized by Google

Après Tchintchigodsi vient la ville de Souïdoune, également habitée par des Dounganes ; elle est plus animée que la précédente, mais en revanche beaucoup plus sale. Des Chinois assis dans les rues fument paresseusement leurs pipes ; ils nous regardent d'un air moqueur ; je dois dire qu'ils me font l'effet de singes ; si je leur produis une impression analogue, nous devons nous trouver affreusement laids réciproquement. Au milieu de la ville, près du bazar chinois, se dresse sur un socle élevé un lion en

TYPES DOUNGANES ET KALMOUKS.

pierre badigeonné de rouge et de vert ; décidément les Chinois ont un faible pour cet emblème. Avant de pénétrer dans Souïdoune, nous avons remarqué des champs de pavots qui, lorsqu'ils sont en fleurs, doivent faire un effet magique sous les rayons du soleil. Le bazar a triste mine et il est malpropre. Les enfants courent tout nus dans les rues.

La station est en dehors de la ville, elle est tenue par un brave Russe qui nous explique qu'il a demandé à loger là, incommodé qu'il était par la saleté et l'odeur particulière aux Chinois. Des Dounganes avec leur tresse sont dans la cour près des chameaux

Digitized by Google

qui sont en train soit d'apporter, soit d'emporter des marchandises. Un d'eux affreusement laid, dont la queue est coupée je ne sais pourquoi, aide à atteler nos chevaux. Le starosta tient à nous conduire lui-même : quand il part, sa femme fait le signe de la croix. Le chemin est très mauvais, mais notre Russe est d'une habileté sans pareille ; les chevaux filent rapides comme l'éclair. La route court sur une hauteur où de petites ondulations de terrain annoncent l'approche des montagnes. A nos pieds nous voyons d'anciens villages et des terrains cultivés. La chaussée sur laquelle nous sommes est une ancienne route chinoise ; les ponts sont solidement bâtis et ont des garde-fous, précaution rare. Nous contemplons près de Langar l'ancienne cité de Baïandaï qui comptait cent mille habitants. Il n'en reste aujourd'hui que quelques pans de murs. Plus loin le village chinois de Tchimpansi nous paraît assez animé ; d'énormes véhicules avec des roues qui ont dix-huit rayons servent au transport des marchandises ; tous sont attelés de bœufs ; ceux qui ont des chevaux en ont trois, un au timon et deux par devant. Les arbas sont moins hautes que celles de l'Asie centrale, et les roues sont à quatre rais et toutes garnies de gros clous.

A six heures du soir nous arrivons à Kouldja ; nous nous faisons conduire directement chez le colonel Wartmann, commandant de la ville, qui nous assigne comme demeure un gentil pavillon dans son jardin et nous offre un bon dîner. Avec quel délice nous nous reposons de tant de fatigues. C'est un prétexte dont nos lecteurs profiteront eux-mêmes pour se reposer avant d'aborder le chapitre suivant.

CHINOIS DU DISTRICT DE KOULDJA.

Digitized by Google

CHARRETTE CHINOISE (p. 406).

CHAPITRE XIX

KOULDJA

Chiffons et bric-à-brac de dernière catégorie. — Le latin des perroquets. — Une école, une auge et un balai. — Un temple bouddhiste. — Comment les Chinois furent un jour prêts à midi. — Cuisine de coléoptères et d'hirundinées. — Influence et prestige. — Un souvenir aux bons amis que nous quittons. — Un regret aux belles contrées qu'on a dévastées. — Les pieds des Chinoises. — *Kopal.* — Sergiopol et ses laideurs ! — La Sibérie : réparation d'honneur. — Sémipalatinsk, jardin d'acclimatation pour Kirghises. — Nous habillons nos chiens.

Le colonel Wartmann, commandant militaire de la ville, est logé dans un appartement très confortable ; tout y est à l'européenne, quelques belles faïences chinoises et des bronzes rappellent seuls le pays. Notre pavillon est russe (il fait déjà trop froid pour habiter un kiosque). Il comprend un salon, deux autres chambres, des dépendances pour les domestiques et une jolie terrasse.

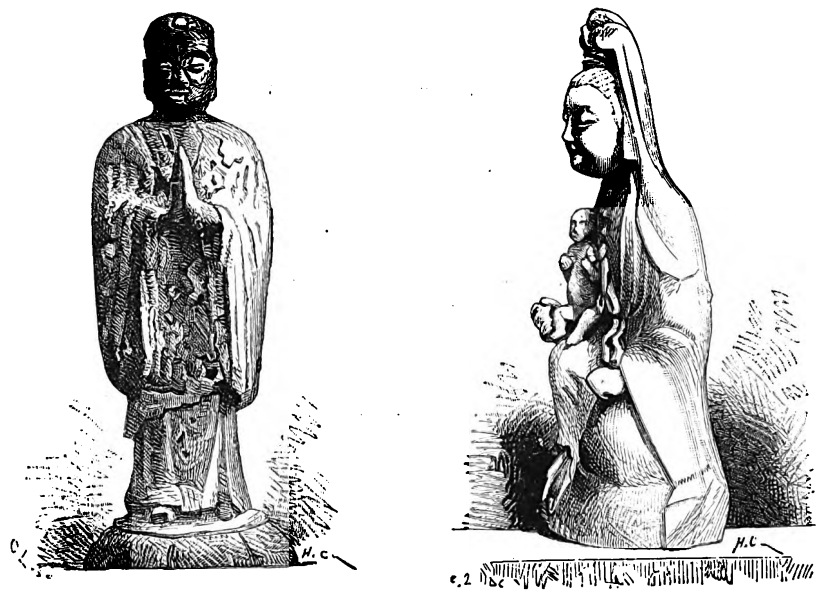
La ville de Kouldja est la capitale de la Dzoungarie, province chinoise que les Russes ont occupée pour mettre fin à de sanglants conflits. A la suite d'une révolution dans laquelle les musulmans avaient chassé les Chinois, les vainqueurs en étaient arrivés à s'entr'égorger eux-mêmes.

Le pays est formé par le bassin de l'Ili ; il est riche et fertile, mais aujourd'hui les

Digitized by Google

régions dévastées que nous avons parcourues ne gardent que quelques vestiges de leur ancienne splendeur. De rares épis de blé s'élevant au milieu de l'ivraie semblaient protester contre cet abandon.

Kouldja me parut assez sale; des rues sans trottoirs bordées d'ariques anciennement creusées, des ponts de terre jetés çà et là, des rues étroites et non pavées, à chaque pas des épluchures de melons, des enfants nus, sales, des Kalmouks, des Mandchoux, des Chinois, des Tarantchis, des Dounganes, des Sartes. Le bazar, formé d'anciens magasins chinois qui pouvaient être beaux jadis, maintenant sales et dégoûtants, renferme des marchandises qui font l'effet d'oripeaux, car vieilleries et nouveautés y forment un pêle-mêle désagréable à l'œil. On y voit des femmes qui ont l'air de guenons

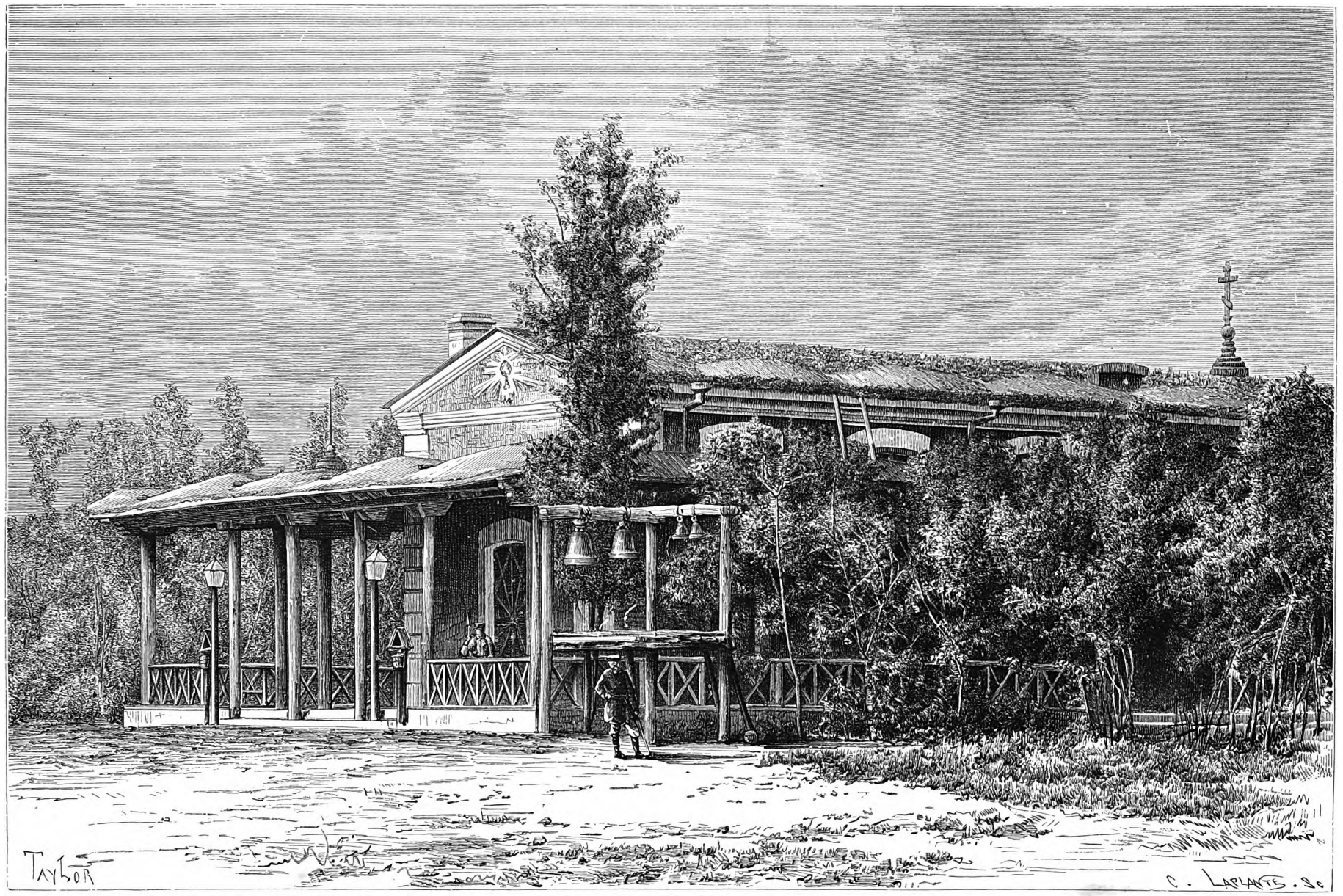


VIERGES DES CATHOLIQUES CHINOIS DE KOULDJA (EN PORCELAINE ET EN BRONZE).

habillées; les vieilles surtout sont affreuses et ressemblent à de vieux parchemins enveloppés, vieux chiffons qu'on n'oserait toucher même avec des pincettes.

Nous passons devant l'église russe, et nous nous arrêtons devant la chapelle catholique. Au fond d'une cour longue et étroite, sur laquelle donnent à droite et à gauche des chambres où le désordre n'est pas un effet de l'art, car elles sont encombrées de charbon de terre, de fourneaux, de caisses, de pots, d'ustensiles de toutes sortes, s'élève une porte en boiserie sculptée à jour et garnie d'étoffe; on nous l'ouvre; alors apparaît un autel sur la nappe blanche duquel s'élève modestement un crucifix d'ébène; au mur pendent des images françaises de la Vierge. Deux statuettes de la Vierge, l'une en porcelaine, l'autre en bronze, provenant de cette chapelle, se trouvent actuellement au musée ethnographique de Tachkend. Cet autel est resté tel que les missionnaires l'ont

Digitized by Google



ÉGLISE RUSSE A KOULDJA.

Digitized by Google

élevé ; soixante-dix catholiques viennent y prier, et j'y fis pieusement le signe de la croix. Quelques coreligionnaires chinois nous entouraient. Ce simple autel, avec cette croix, image touchante de la belle et charitable religion du Christ, me rappelait à l'humilité en me montrant des frères dans ces pauvres gens qui avaient vu là, dix ans auparavant, les Chinois, les Dounganes et les Tarantchis s'entr'égorger nuit et jour pendant une année entière. Il est vrai que les Chinois avaient été les provocateurs de ces scènes sanglantes ; ils dépouillaient les Dounganes et les Tarantchis de leurs vêtements, quand ils étaient beaux, de leurs montures, de leur argent ; ils leur enlevaient jusqu'à leurs femmes, si elles leur plaisaient ; et coupaient même la tête à celles qui ne leur plaisaient pas. A bout de patience, on s'était révolté et on avait fini par exterminer ces oppresseurs ; les jeunes femmes et les petites filles furent seules épargnées.

PORTRAIT DU COLONEL WARTMANN, CHEF DU DISTRICT DE KOULDJA.

Un jeune Chinois catholique nous apporta des livres de prières, deux missels et un catéchisme en latin, puis un recueil de prières *à l'usage des Ursulines*, imprimé en français en 1836, édité à Paris chez Poussielgue. Une image de saint Louis de Gonzague qui se trouvait dedans me reporta à l'époque de ma première communion. Ce jeune Chinois nous lut quelques mots de français assez correctement, mais sans les comprendre. Ils savent des prières par cœur et, depuis 1864, époque où le dernier prêtre catholique a été massacré pendant l'insurrection, ils continuent de les répéter dans leurs exercices religieux ; cependant dix des leurs ont déjà embrassé la religion grecque.

Une jeune Chinoise nous invita à entrer dans sa chambre, qui se trouvait tout près de l'autel. Cette pièce était assez propre ; une espèce de divan en bois couvert d'un kachma, des caisses, des tables sur lesquelles étaient des ustensiles de ménage, quelques vêtements garnissaient les murs. Elle était vêtue d'une ample robe descendant presque jusqu'à la cheville, mais laissant voir des pantalons. Les pieds étaient chaussés de souliers à bouts retroussés et garnis d'épaisses semelles. Le vêtement à larges

Digitized by Google

manches était boutonné sur le côté. M. Wartmann m'a fait cadeau d'un vêtement semblable, mais il est en grenadine de soie d'un ponceau superbe et garni d'une fort belle broderie chinoise. Notre jeune femme avait les cheveux relevés et tordus en 8, ce chignon était maintenu par des fils en fer-blanc; elle ne portait rien dans sa chevelure, pas même ces grosses épingles que la plupart de ses compagnes se mettent près des tempes; mais elle avait de chaque côté du front un très petit morceau d'étoffe noire assez semblable à une mouche. Était-ce un emplâtre microscopique ou simplement un ornement? J'incline à cette dernière opinion, car j'ai vu beaucoup de jeunes filles ainsi accommodées.

CHINOIS LETTRÉ.

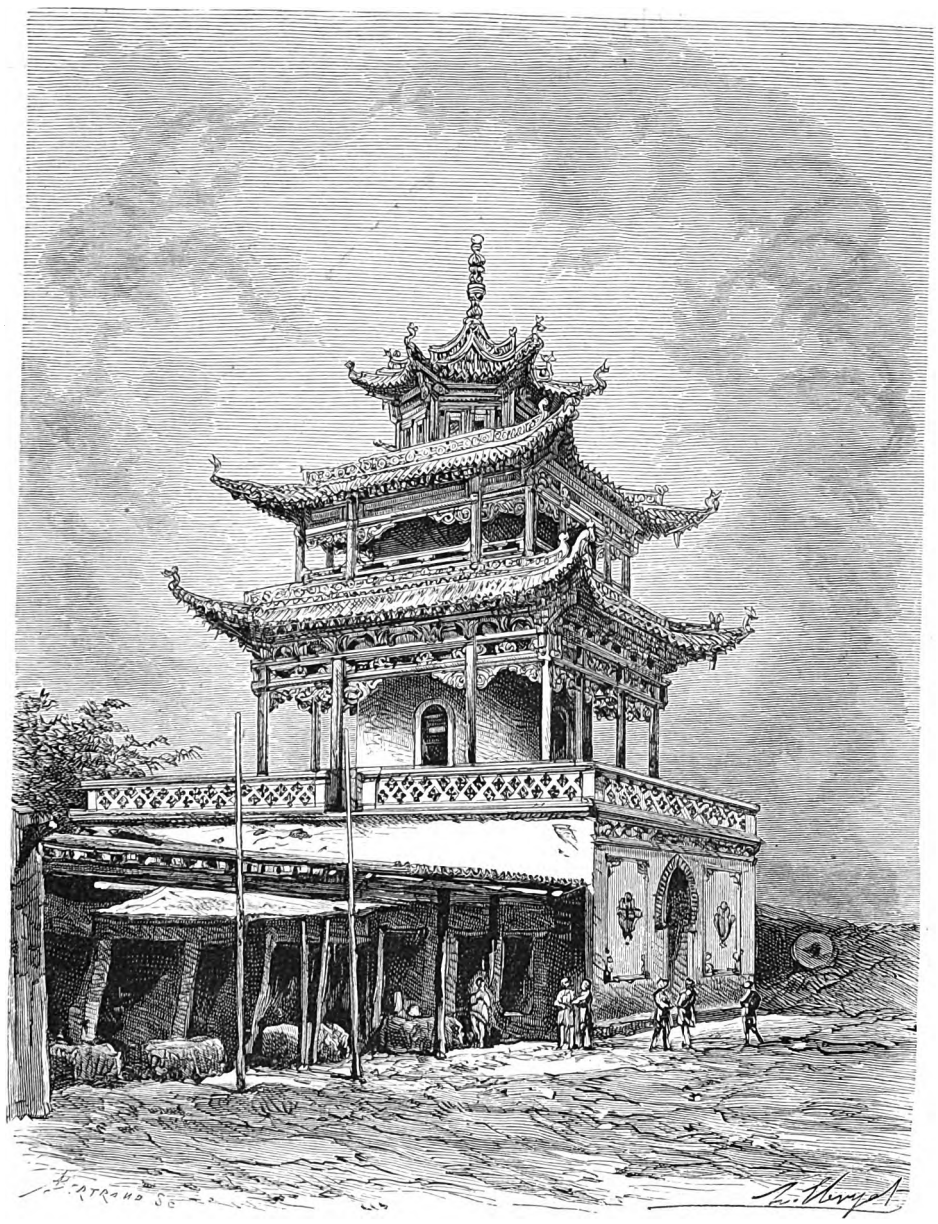
Dans cette visite nous étions accompagnés du natchalnik civil, lequel était escorté d'un officier et d'un lettré chinois son interprète; celui-ci avait des lunettes si grandes qu'elles me rappelaient celles que portaient autrefois les écrivains de village; les verres avaient environ 5 centimètres de diamètre, et à la branche du milieu on avait adapté une pièce de métal destinée à maintenir cet appareil d'optique à la distance convenable. Comme nous nous trouvions dans la voiture du commandant et que ces deux messieurs nous suivaient dans une autre, nous profitâmes de cette circonstance pour visiter les temples bouddhistes.

Le premier devant lequel nous nous arrêtâmes avait dû être remarquable; de belles et fines sculptures ornaient encore la porte. En entrant, à gauche, se trouvait l'école; dans une chambre, des enfants apprenaient à lire et à écrire; des tables, des bancs, ressemblant aux nôtres, remplissaient la pièce. Contre le mur un balai, une auge destinée à recevoir les écorces de melons grignotés par les enfants, qui devaient déjà s'être consciencieusement acquittés de ce facile et agréable travail, car les épluchures formaient un amas respectable. Au fond de la cour se dressait un pavillon qui abritait trois autels bouddhistes; dans des sortes d'alcôves garnies de rideaux relevés on apercevait des images de vierges. Devant chaque autel une table portait des brûle-cierges et des vases en bronze remplis de la cendre des cierges faits d'une substance analogue aux

Digitized by Google

pastilles du sérail ; au milieu le feu éternel. Des deux côtés de l'autel central pendait un carquois qui allait jusqu'à terre; des flèches, des drapeaux, des étendards, ornaient le plafond. Les murs étaient garnis d'inscriptions.

En sortant de ce sanctuaire, nous entrâmes dans deux autres semblables, mais plus



MOSQUÉE TARANTCHIE A KOULDJA.

petits, qui se trouvaient dans la même cour : celui de droite était consacré au Bouddha ; l'image du dieu en occupait le centre ; sa vie était représentée sur les parois latérales. En haut on voyait des tableaux représentant trois juges, des diables, des religieux, le Bouddha mis à la torture, sa mort, son apothéose.

Nous allâmes ensuite visiter des mosquées, car les Tarantchis sont musulmans,

Digitized by Google

quoique leurs femmes aillent toutes à visage découvert. Les mosquées sont dans le style chinois ; des poutres en bois supportées par des socles de pierre garnissent la grande salle ; au fond se trouve l'endroit où l'on prie agenouillé sur des nattes et l'escalier où le mollah monte pour les prières ; cet escalier est peint dans le genre chinois. Ces mosquées et ces médressés sont les plus jolis bâtiments de la ville, avec leurs toits élégamment relevés et sculptés aux quatre coins et terminés par des dragons. Le style recherché des Chinois ne nuit aucunement à l'architecture simple et quelquefois monotone des musulmans. Dans cette première visite, je vis un nombre si considérable de médressés, que le défaut de temps me fit renoncer à visiter en détail le bazar : cet édifice, en somme, n'a rien de bien curieux.

TYPE D'UN VIEUX TARANTCHI, CHEF DES REBELLES.

Le lendemain, 27 septembre, M. de Ujfalvy reçut la visite de M. Boucherie, Tarantchi au service de la Russie, qui lui amenait des hommes à mensurer. Nous fûmes très étonnés de trouver un indigène porteur d'un nom français ; mais nous pensâmes que l'orthographe du mot ne s'accordait pas avec la prononciation. C'était un fort bel homme ayant le type aryen et nullement mongol. Les Tarantchis, d'ailleurs, sont des Kachgariens que les Chinois ont transportés dans le pays il y a environ cent quarante ans. Celui-ci avait bien gardé son type originel, à l'embonpoint près. Les Kachgariens sont d'une taille élevée, généralement maigres ; la peau est bronzée, les parties couvertes sont assez jaunâtres ; ils sont bruns noirs et même roux, la barbe brune est assez abondante vers le menton, le nez est grand, les lèvres sont moyennes et un peu renversées, les dents très blanches ; le menton est carré et la face anguleuse. Ils ont le corps vigoureux, les mains et les pieds grands. En général ils ne sont pas très bons cavaliers, chose extraordinaire en ces pays. Celui-là était venu à pied, et je ne pouvais apprécier ses qualités de cavalier.

En attendant l'arrivée des hommes qu'il avait mandés, M. Boucherie nous raconta qu'au moment de la révolte contre les Chinois, lorsque les Tarantchis et les Dounganes

Digitized by Google

s'emparèrent de la ville de Baïandaï, ils y trouvèrent tant de Chinois, qu'ils ne purent s'empêcher de dire à un de ses compagnons d'armes : « Mais nous aurons besoin de trois jours au moins pour tuer tout ce monde. » Cependant le premier jour à midi il n'y en avait plus un seul en vie. Il faut dire que les vaincus étaient venus en aide à leurs bourreaux en s'ouvrant eux-mêmes le ventre ; les femmes, après avoir donné du poison à leurs enfants, en prenaient elles-mêmes.

Après quelques instants d'attente, notre troupe arriva. Les expériences de mensuration leur causaient le plus grand étonnement. Les femmes surtout tremblaient tellement, que M. de Ujfalvy ne put que noter la couleur de la peau, des yeux, des cheveux, la grandeur de la taille et dut renoncer à toute autre constatation. La longue tresse que portent les femmes kalmouques et les femmes dounganes et ce fameux 8 qui constitue le chignon des Chinoises s'opposaient d'ailleurs aux vérifications crâniologiques. La plupart étaient laides à faire peur ; l'une d'elles pourtant, Kalmouque assez gentille, fut battue par son mari pour avoir consenti à se laisser mensurer. Cette opération dura de neuf heures du matin jusqu'à midi, puis fut reprise après le déjeuner.

PORTRAIT DU DERNIER SULTAN TARANTCHI, INTERNÉ A VERNOÉ.

Des marchands vinrent ensuite nous offrir des objets dont ils demandaient des prix insensés ; il fallut réduire au moins de moitié, rabais qui parut les mettre en fuite ; mais ce n'était qu'une feinte, car le lendemain ils rapportèrent les objets pour le prix que nous en avions offert. Toute cette journée fut consacrée à la mensuration.

Le lendemain, 28 septembre, nous allâmes, avec le colonel Wartmann, visiter le bazar ; sa voiture nous conduisit à l'entrée, et nous descendîmes, préférant marcher à pied, afin de mieux voir la ville. De l'ancien bazar chinois il ne reste d'autres traces que quelques boutiques un peu plus propres que les autres, mais dont les peintures sont détériorées. On y rencontre un tel pêle-mêle de vieux et de neuf, de splendeur et de misère, qu'on se croirait dans une ville livrée au pillage.

Digitized by Google

Des Chinois au visage cadavéreux nous regardent, la pipe à la bouche, d'un air moqueur et insolent. Quelques pagodes élégantes se dégagent de ce taudis.

Les chevaux, les bœufs, les ânes, les chameaux, les palanquins, les charrettes, vous laissent à peine circuler. Nous nous arrêtions à quelques échoppes pour nous informer des prix; il en surgissait des chiens à la mine peu engageante qui semblaient prêts à nous dévorer. Des femmes portaient dans leurs bras des enfants qu'elles nourrissaient encore. J'en vis une qui achetait de l'huile dans une boutique, dont le marchand, je ne pus m'expliquer pourquoi, tenait cette marchandise sur le feu; des enfants jouaient dans la rue, ce que nous n'avions jamais vu dans les villes musulmanes. En face des boutiques étaient dressées des baraques en plein vent où l'on vendait des légumes, choux, carottes, navets, aubergines, poires, pommes, melons et poivre de Cayenne. Des quartiers de viande couverts de mouches et suspendus en l'air n'avaient rien de tentant. On trouve dans le bazar beaucoup plus de marchands sartes que de Chinois. Nous achetâmes par curiosité du thé en briques dont l'aspect n'avait rien d'appétissant; les soldats russes, paraît-il, en font une grande consommation. Les objets en jade sont ce qu'il y a de plus remarquable, mais ils n'abondent pas; non plus que la porcelaine et les bronzes de quelque valeur.

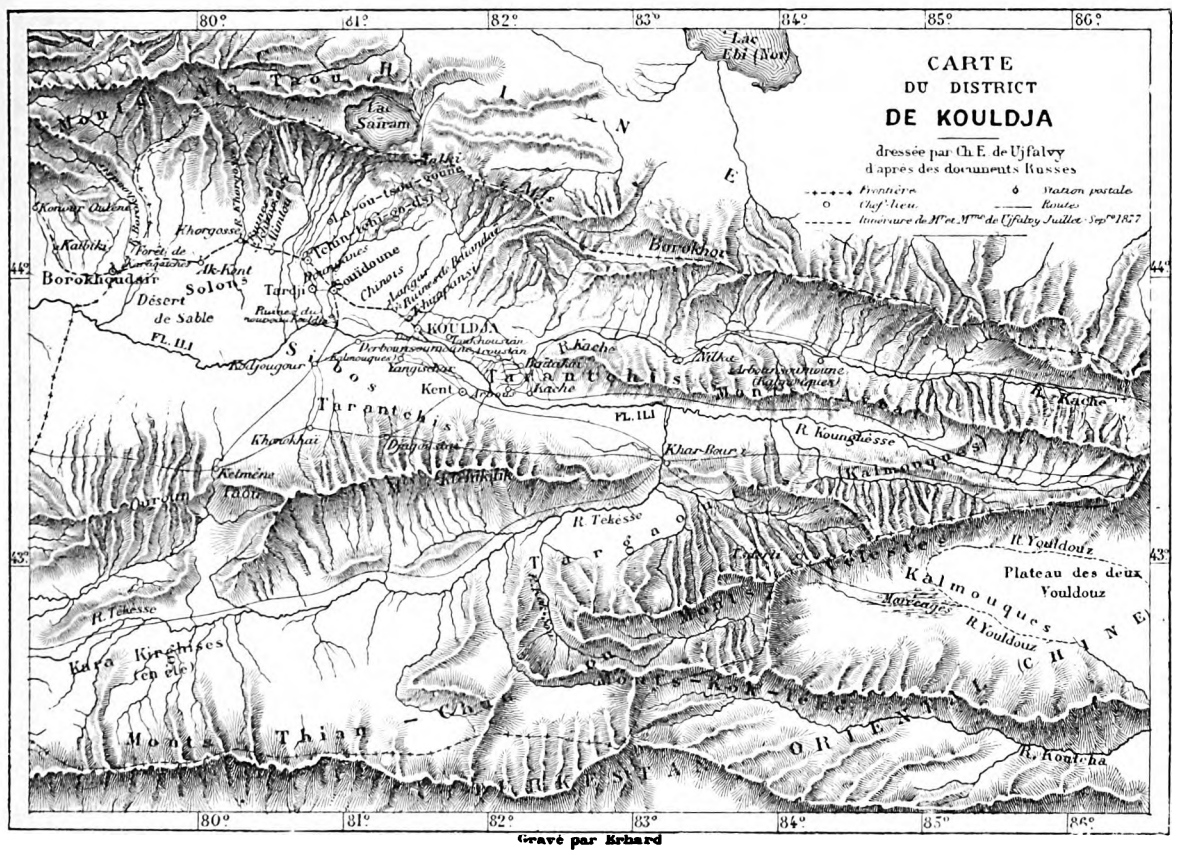
Les boutiques d'apothicaires ont ceci de singulier, c'est qu'au milieu de drogues, on y voit étalées des étoffes. Nous visitâmes une fabrique d'huile de lin, dont les habitants se servent à la fois comme assaisonnement et comme combustible. C'était un hangar où un gros arbre très long et creusé servait de pressoir; à droite un immense fourneau en terre dans lequel les graines étaient en ébullition. La fabrication était des plus primitives: après l'ébullition, les graines étaient placées dans le pressoir; l'huile qui en sortait mise à part, et le résidu jeté dans un coin. La fabrication de cette huile répand une odeur fade et désagréable.

Nous entrâmes ensuite dans un restaurant fréquenté. Cet établissement rappelait nos gargotes : à l'entrée, la cuisine; à droite, des casiers pour le riz, la farine, etc.; des bancs et des tables garnissent la salle. On sert dans des assiettes des légumes taillés comme ceux que nous employons pour la julienne, des aspics, du riz, de la viande, du poisson; le pain est très blanc. Les mets de prédilection, m'a-t-on assuré, sont les sangsues à la sauce blanche et les queues de lézards à la sauce rouge fortement épicée. Les hannetons secs font aussi les délices de ces étranges gourmets. Les Chinois maniaient leurs petits bâtons d'ivoire avec une dextérité merveilleuse; le restaurant d'ailleurs avait assez bonne mine, et les convives paraissaient doués d'un excellent appétit. Notre promenade au milieu du bazar dura plus d'une heure et demie; aussi pûmes-nous examiner à peu près tous les objets. On voit ici ce que nous n'avions

Digitized by Google

jamais vu dans les bazars sartes : des femmes chinoises qui vendent ; les unes sont seules, les autres avec leur mari, qu'elles aident.

Il paraît que la ville était autrefois très belle, on citait le nouveau Kouldja comme une merveille ; malheureusement cette dernière, qui était située à peu près à 50 kilomètres, n'est plus qu'un amas de ruines. A la suite d'une guerre civile qui a chassé les Chinois, le pays fut tour à tour gouverné tantôt par les Tarantchis et les Dounganes, tantôt par les Tarantchis seuls jusqu'à l'occupation russe. Le pays se



ressent toujours de la guerre qui a duré dix ans ; les champs sont pleins d'ivraie, et de la luxuriante végétation qui les couvrait il ne reste que les arbres plantés par les Chinois et cette belle forêt de karagatchs que nous avons traversée. Beaucoup de maisons russes se mêlent aujourd'hui aux maisons indigènes.

Lorsque le commandant Wartmann sort avec un piquet de soldats, tous les Chinois non seulement se découvrent, mais se jettent à genoux. En ce moment, comme il n'était entouré d'aucun appareil, on se découvrait à peine sur son passage. Deux mille soldats russes lui suffisent pour maintenir toute la contrée, grâce au bon esprit des Dounganes et des Tarantchis. Si la population n'était pas aussi bien disposée, ce nombre de soldats serait bien insuffisant.

Digitized by Google

Je remarquai aussi des Chinois qui traînaient leurs marchandises sur de petites charrettes montées au centre sur une roue et faisant l'effet d'une table roulante sans pieds. Cette foule grouillante, dans cet amas de maisons, de boutiques ruinées ou délabrées, n'était pas de nature à me donner une haute idée des splendeurs de la civilisation chinoise, mais je pus au moins me convaincre que ce peuple est lâche et dégénéré. Le colonel Wartmann en attribue avec raison la cause à la détestable habitude de fumer l'opium.

En rentrant à la maison, nous visitâmes le petit kiosque chinois que nous aurions habité si la saison avait été moins avancée ; deux gentilles chambres pagodes à murs en

MARCHAND DE FRUITS AMBULANT.

bois découpé composaient l'appartement que complétait une galerie couverte donnant sur le jardin. Mais, en entrant, je sentis une impression de fraîcheur qui me fit donner la préférence au pavillon russe ; pourtant nous avions encore 27 à 28 degrés de chaleur pendant la journée, ce qui est fort honnête à la fin de septembre.

Le 28 nous passâmes la journée à emballer nos collections ; les vierges bouddhiques, les chapeaux dounganes demandaient surtout à être protégés contre les cahots que les chemins ne nous épargnaient pas. Nous avions dû renoncer à nous procurer des bonnets de femme kalmouque ; la difficulté était-elle la même que pour le pantalon des femmes sartes? En tout cas, nous ne pûmes en trouver au bazar. La collection de crânes était remarquable ; trente-deux spécimens de toutes les races entouraient nos petits lits. Je les emballai avec un soin particulier, sachant combien M. de Ujfalvy y tenait.

Digitized by Google

Quelle différence depuis le jour où, pour la première fois, ma main avait reculé frémissante à ce contact ! Que de répugnances l'habitude et les voyages n'émoussent-ils pas !

Le 29, après que M. de Ujfalvy eut mis toutes choses en ordre et constaté que nous n'avions plus rien à voir à Kouldja, nous nous décidâmes à partir. Le colonel, pour cette

FUMEURS D'OPIUM.

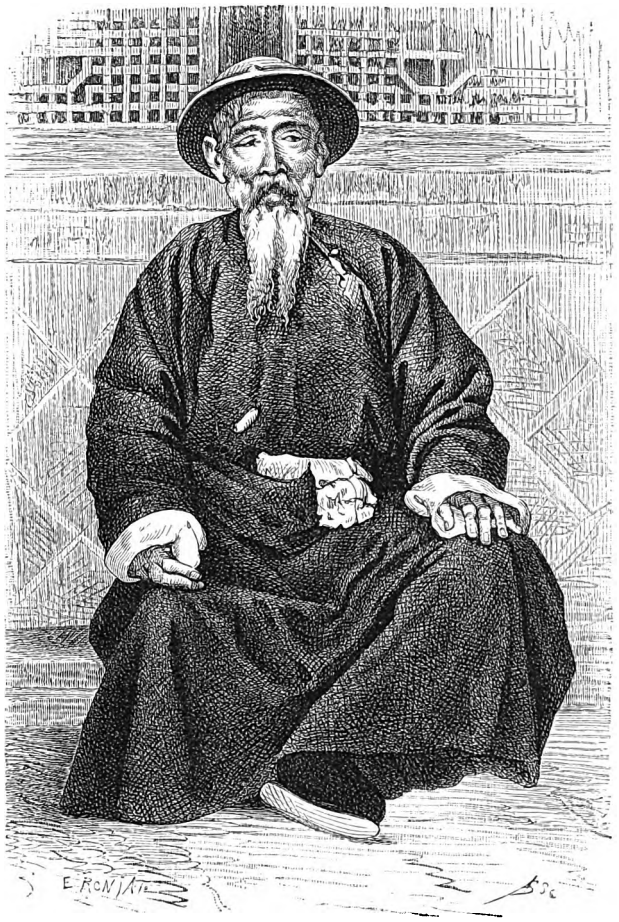
fois, partagea notre déjeuner. Nous bûmes à la gloire des armées russes, au plaisir de revoir notre hôte à Paris, et, pour clore tous ces toasts, mon mari porta la santé du général Kauffmann : avant de quitter le Turkestan, nous devions bien ce souvenir à l'aimable gouverneur à qui M. de Ujfalvy était redevable du succès de sa mission.

A une heure nous partons ; toujours partir, il faut bien s'y résigner. Que de personnes

Digitized by Google

sympathiques et charmantes nous avions quittées le visage souriant, mais le cœur gros et tout rempli de gratitude, avec l'espoir de leur rendre dans notre chère patrie le bon accueil que nous en avions reçu ? Combien en reverrons-nous ? Dieu seul le sait, mais il faut répéter la parole du général Kauffmann : Les montagnes ne se rencontrent pas, mais les hommes se retrouvent.

Nous refîmes donc pour la seconde fois le même chemin ; mais dans ce retour nous nous arrêtâmes à Souïdoune, chez un Doungane : c'était le 29 septembre. Souïdoune est une petite ville située à 40 ou 50 kilomètres de Kouldja ; elle devait être avant la révolte animée et très jolie, car le bazar était encore très fréquenté. Lorsque nous y passâmes, vers les cinq heures du soir, les cuisiniers préparaient le dîner ; les rôtisseurs faisaient tourner leurs volailles. Le chef des Dounganes de Souïdoune, prévenu de notre arrivée, nous reçut entouré de tous ses serviteurs ; nous parvînmes à la maison après avoir traversé deux cours. Les cours sont un signe extérieur de la position sociale ; plus il y en a, plus le grade est élevé. On nous servit une collation dans une chambre un peu sombre où le jour était tamisé par des étoffes tendues en guise de vitres sur les ouvertures qui font l'office de fenêtres ; les divans, les chaises, les fauteuils, les bahuts étaient de forme chinoise ; des deux côtés de la pièce étaient les chambres à coucher ornées de grands lits. Le thé fut exquis, ainsi que les melons, les pêches et le plat de viande coupée en petits morceaux et mêlée de nouilles ; le pain très blanc avait très bon goût.



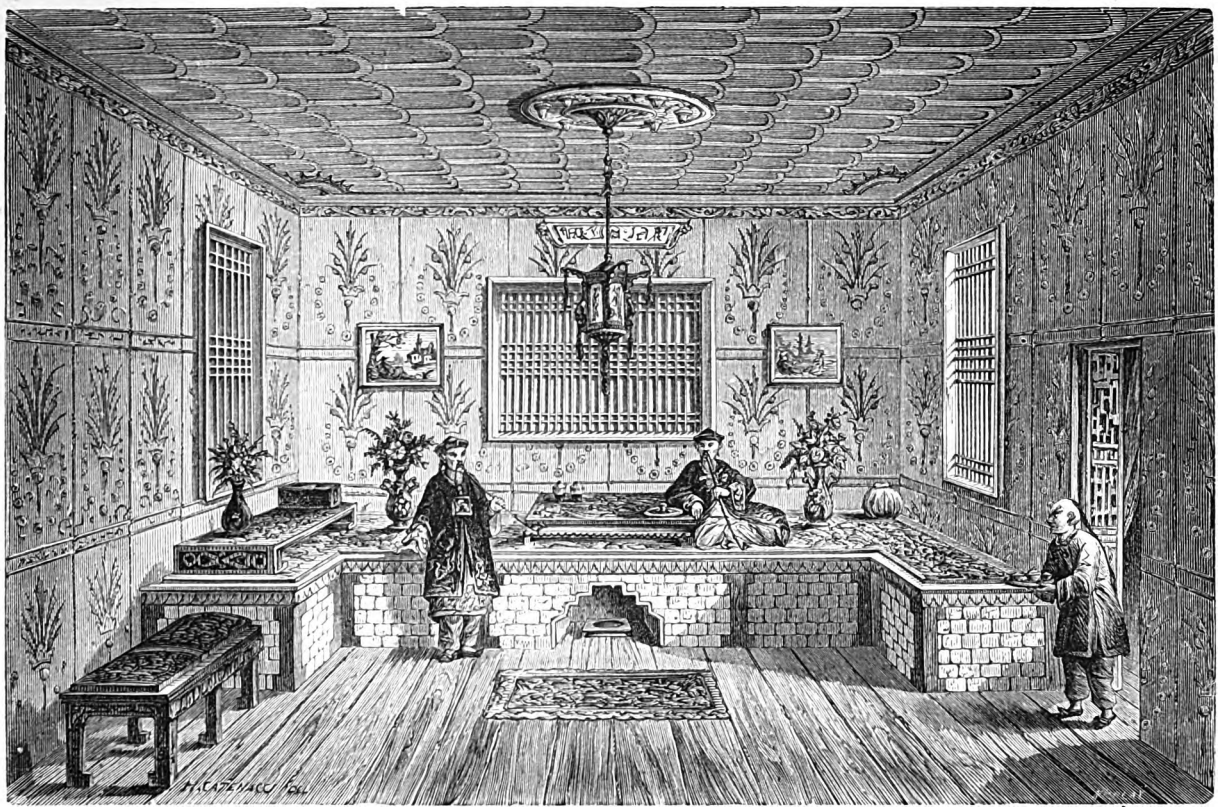
LE CHEF DOUNGANE A SOUÏDOUNE.

Nous ne restâmes que le temps de nous donner une idée de ce que peut être un intérieur chinois aisé, car entre personnes qui ne parlent pas la même langue la conversation prend vite fin.

Le lendemain nous nous remîmes en route, et nous trouvâmes le chemin aussi mauvais et aussi poussiéreux que par le passé.

Digitized by Google

J'eus l'occasion d'examiner les pieds des Chinoises. Notre tarantasse attendait le retour du domestique qui avait oublié le parodogue, ce passeport sans lequel il est impossible de voyager en Russie, où il joue le rôle du *Sésame* des *Mille et une nuits.* Tout à côté de nous se trouvaient des voitures de Dounganes et de Kalmouks dont les conducteurs se rafraîchissaient à une fontaine voisine. Au moment de se remettre en route, l'une des femmes descendit et se mit à marcher ; je pus donc bien remarquer ses pieds, qui étaient très petits, mais le talon était si rond, que la petitesse



CHAMBRE D'UNE MAISON CHINOISE.

était effacée par le disgracieux de la forme. Elle marchait avec peine sur cette espèce de moignon surhaussé. Quoique ce ne fût pas une femme d'une haute condition, j'en vis assez pour me faire une idée de ce que pouvaient être les autres.

Nous repassâmes le khorgos et la forêt de karagatchs. Notre voiture enfonça dans le lit pierreux de la rivière qui la traverse ; après de vains efforts de la part du yémchik, M. de Ujfalvy et le domestique, escaladant le dos de nos pauvres chevaux, s'élancèrent d'un bond vigoureux sur la rive opposée. Mais moi, qui ne pouvais me livrer à cet exercice de tremplin, ni risquer un bain froid pour achever la traversée à la nage, je fus réduite à me servir des épaules du Kalmouk et, moins gracieuse assurément qu'une naïade

Digitized by Google

penchée sur les bras d'un triton, je parvins prosaïquement à l'autre bord. Infortuné Kalmouk, il s'en fallut de peu que je ne m'accrochasse à sa tresse, quoiqu'il eût eu le soin de l'enrouler autour de sa tête. Une fois allégé de son fardeau, l'attelage parvint à se tirer de ce mauvais pas, et, au bout de quelques verstes, nous atteignîmes Borokhoudsir, où nous devions nous arrêter pour visiter l'arsenal. C'était autrefois la limite de la frontière chinoise, mais elle a reculé devant celle de la Russie. A qui faut-il s'en prendre? Est-ce aux Russes? non, mais à ceux-là mêmes qui, possédant un trésor, n'ont pas su le garder. Comme ils devaient être beaux ces champs autrefois couverts de riches moissons, et quel être étrange que l'homme quand il s'acharne à détruire ce qui lui a coûté tant de peine à féconder ! Que faire aujourd'hui de toutes ces terres arrachées par les Chinois aux sables, comme le témoigne cette forêt de karagatchs ? Les Russes sont trop peu nombreux, les indigènes trop paresseux, et le temps, au lieu de remédier au mal, ne fera que l'aggraver. Les Russes, mal rassurés sur la possession de cette province, laissent s'évanouir ces traces de prospérité que l'envahissement des sables achèvera de faire disparaître.

La rivière de Borokhoudsir a donné son nom à la ville qu'elle arrose de ses eaux verdâtres.

Ordre avait été expédié au natchalnik par le général Kolpakowski de nous montrer l'arsenal et de laisser prendre à mon mari ce qui lui plairait. Aussi le fonctionnaire nous attendait-il dans un jardin de la couronne, placé à cheval sur l'ancienne frontière. A peine étions-nous arrivés à la station qu'il venait nous saluer et prévenir ainsi M. de Ujfalvy, qui se disposait à lui faire une visite. Il nous invita à dîner. J'eus l'occasion d'y admirer le courage de ces femmes d'officiers russes, qui vivent au milieu des indigènes, presque isolées par leur rang et leur instruction, car elles ne peuvent parler qu'aux femmes des cosaques et aux colons. Quelle existence solitaire ! sans autres nouvelles que celles apportées par de rares journaux et les dépêches transmises par des courriers, le fil électrique ne s'étendant pas jusqu'à ces contrées. Le sort des femmes de Tachkend et de Samarkand est un paradis en comparaison.

L'arsenal n'avait rien de remarquable, cependant toutes les armes des indigènes, et non des plus belles, étaient exposées. M. de Ujfalvy choisit un fusil, un casque, une lance et des flèches. Un ancien officier polonais, prisonnier politique, nous donna de la graine de karagatch.

Le 2 octobre, au matin, nous partîmes avec la ferme intention d'arriver le soir même à Altyn-Imel. Le passage du défilé de la montagne, qui se trouve à quelques verstes de la station, fut très pénible ; il ventait très fort et la nuit était venue; les corniches sont assez périlleuses; à la dernière, nous fûmes forcés de descendre. La montée était si

Digitized by Google

raide, que je crus que nous n'en sortirions jamais ; les chevaux, essoufflés et tourmentés par le vent, s'arrêtaient à chaque pas. Les pauvres bêtes, bien fouettées, en vinrent pourtant à bout, et à dix heures et demie du soir nous étions à Altyn-Imel. Quel changement de température ! Il faisait un froid glacial, et nos fourrures n'auraient certes pas été de trop. Je trouvai ma jolie chienne malade : fâcheux contre-temps, car je tenais à l'amener à Paris.

Le lendemain nous dûmes rester à la station pour réorganiser nos bagages et nos tarantasses. Ces précautions ne sont pas bagatelles quand il faut faire à peu près deux mille verstes sur d'affreuses routes et affronter tant de cahots.

Ma pauvre chienne profita de cet arrêt, car le starosta me donna une herbe des steppes qui m'aida tant bien que mal à la remettre sur pied. Le 3 octobre nous nous remettons en route à six heures du matin ; il fait un froid de 6 degrés au-dessous de zéro. Quelques soldats russes, qui campent sous leurs tentes près de la station, ont déjà leurs fourrures. Nous entrons dans les montagnes et nous apercevons deux grands loups. Non loin de là, sur une belle prairie, un troupeau de chevaux paissait ; ils étaient en si grande quantité, que le voisinage des loups ne semblait pas les effrayer. On raconte que, quand ils sont en troupes nombreuses, les loups et même les tigres ne leur font pas peur. Ils se rassemblent en rond, cachant leurs têtes, ne présentant à leur ennemi que leur arrière-train, et les ruades qu'ils décochent laissent peu de prise aux fauves, qui, au lieu de proie, ne trouvent que des horions.

Les loups nous regardèrent passer sans manifester le moindre signe de crainte. Après la troisième station, nous traversons l'Orghos sur deux beaux ponts. Maintenant, à chaque station, il y a un petit village russe enfoui quelquefois sous un feuillage d'automne. Une pluie battante nous oblige à baisser le tablier de notre voiture, et c'est dommage, car les montagnes que nous traversons sont assez hautes et le paysage est des plus variés. Néanmoins mon œil s'insinue dans les solutions de continuité et aperçoit la plus grande partie du panorama : ce ne sont pas les montagnes que je me figurais ; il y manque ces beaux et grands arbres qui viennent tempérer les ardeurs du soleil, égayer la route et en quelque sorte habiller le paysage. Malgré cette nudité, la montagne est préférable aux éternels steppes ; la terre est noire et propre à la sylviculture. A force de rêver forêts, on s'imagine qu'on est transporté dans un paysage de la Suisse, les pâturages font illusion, et, l'imagination aidant, le chemin paraît plus court. Mais les chevaux aussi vont moins vite, et souvent le sol, très accidenté et trop rocailleux, entrave leur ardeur. Nous voyons à notre droite les monts Kara-Taou tout blanchis par les frimas de l'hiver ; il fait un froid assez vif doublé de pluie, car il a neigé dans les montagnes. Les stations continuent à être de jolis villages russes. Les arbres qui ombragent les maisons font un

Digitized by Google

la plaine, se transforma bientôt et le coup d'œil devint charmant. A droite, les montagnes blanchies par la neige qui était tombée la nuit précédente nous montraient leurs crêtes noircies et rocheuses sur lesquelles le blanc tapis de l'hiver avait glissé pour l'instant ; à gauche, elles étaient moins élevées, mais encore découvertes. Nous montions et nous descendions sans cesse, les plateaux étaient rocailleux et semés d'herbes. Nous trouvâmes pourtant un petit désert de sable placé là tout exprès afin de nous rappeler que nous voyagions toujours dans le pays des steppes. A certains endroits, la pierre de ces rocs élevés affectait des formes telles, qu'on aurait pu les croire fouillés par la main de l'homme, mais il n'en est rien, tout est laissé à la nature, ce grand architecte qui sait si bien travailler les masses colossales. Hormis les tombeaux, aucune construction ne vient attester ici la présence de l'homme. Un de ces tombeaux entre autres, bâti près d'une station, était vraiment remarquable, c'était la sépulture d'un Tatar.

GORGE DE LA RIVIÈRE KOPAL.

Une route tourmentée et pittoresque dans ses immenses sinuosités nous faisait monter toujours et si haut que la chaîne couverte de neige paraissait être à notre niveau. Nous arrivâmes à une station située dans un village assis au bord d'une rivière sur laquelle on a jeté un pont. Nous nous y arrêtons à cause de la nuit, car il nous a été dit que la dernière montagne faisant partie du Séméritché est superbe, et nous voulons la voir au jour. Le len-

Digitized by Google

demain il faisait beau, et la vue de la montagne nous récompensa de cette attente. C'est par là que notre route s'engageait; les corniches, le mauvais état du chemin, la rendaient très périlleuse, à un certain endroit où on l'avait pourtant garnie de garde-fous, bien impuissants d'ailleurs pour arrêter une voiture sur le bord de l'abîme. Les yémchiks, qui s'émeuvent difficilement, nous assuraient qu'ils n'aimaient pas franchir cet endroit la nuit. Je le crois.

Nous rencontrâmes une caravane kirghise, et nos chiens grimpèrent avec une agilité surprenante le long des rochers pour poursuivre du gibier. Enfin nous franchîmes cette terrible montagne sans accident, et les plaines reparurent devant nous giboyeuses s'il en fut, car des faisans, des lièvres, des perdrix, se promenaient presque sur notre chemin.

Le 6 octobre au matin nous passâmes une rivière sur un bac qu'un seul homme faisait manœuvrer. La route nous parut semblable à celle d'Orenbourg ; quelques élévations de terrain semblaient protester contre la monotonie du steppe, mais ces protestations s'évanouissaient assez vite. Avant Sergiopol, nous devions traverser une assez grande élévation de terrain, mais notre yémchik en décide autrement, car nous coupons à travers un soi-disant bocage ; notre conducteur avait pourtant protesté que ce chemin était meilleur que l'autre : celui-ci était affreux. Heureusement Sergiopol nous apparaît et met un terme à nos cahots. C'est une ville toute blanche, isolée au milieu de l'océan de sable qui l'entoure. Elle est baignée par le Yalas que nous traversons. L'église blanche avec ses clochers verts, comme toutes celles que nous avons déjà vues et que nous verrons encore, est située sur le bord de la rivière, mais je suis tellement malade, que je vois toutes ces choses comme en rêve. Quel soulagement ! nous sommes à la station, et M. de Ujfalvy peut m'amener un médecin polonais, M. D..., qui me fit prendre quelques gouttes d'un élixir dont je me trouvai fort bien.

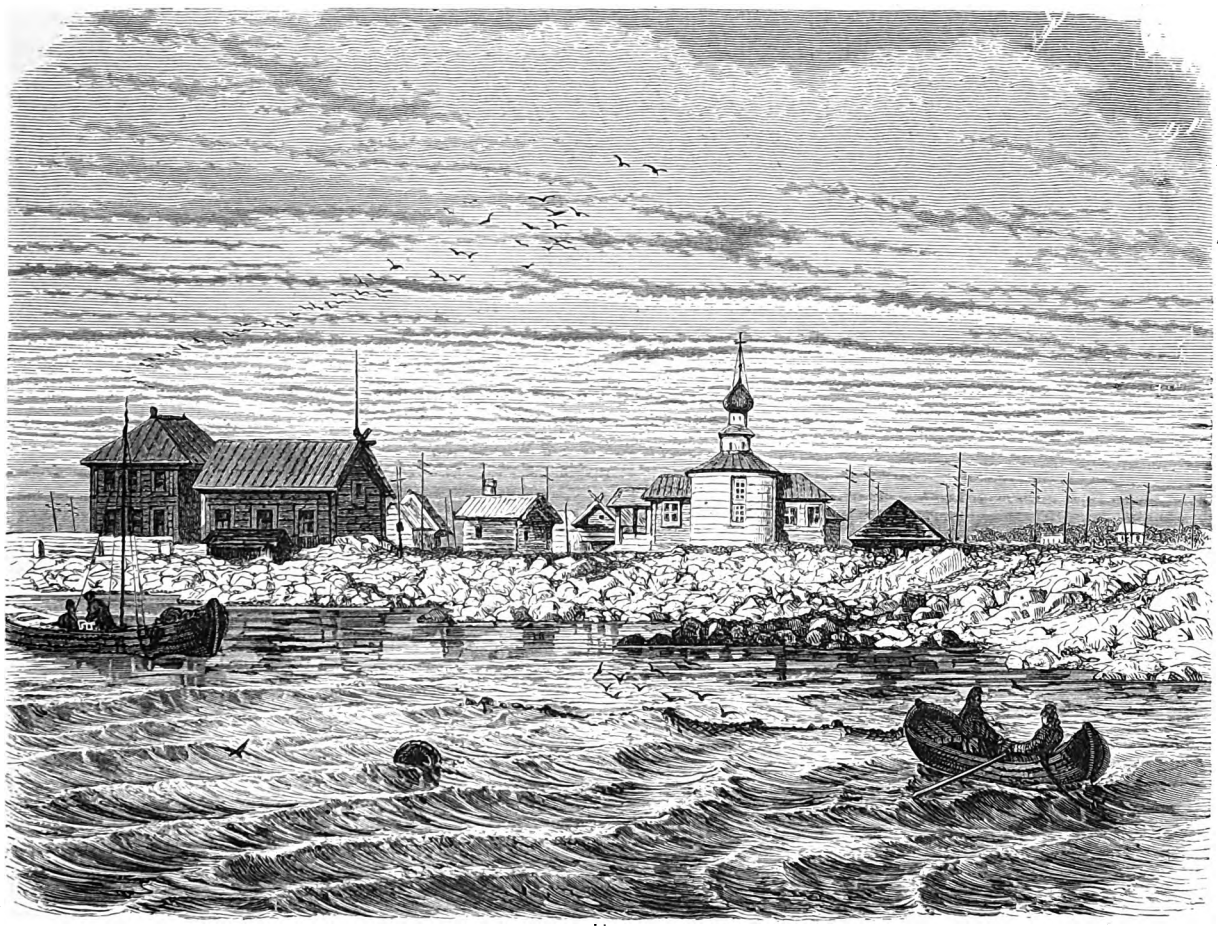
C'est à Sergiopol que nous apprîmes la mort de M. Thiers ; nous eûmes l'occasion de voir combien il était estimé et apprécié par les Russes.

L'après-midi, nous sortîmes pour voir la ville. Il faisait assez froid, le thermomètre marquait quelques degrés au-dessous de zéro, mais il ventait très fortement, et ce vent nous faisait pressentir les bouranes qui doivent sévir pendant l'hiver. La place n'a rien de particulier ; la ville ressemble un peu à Kazalinsk, quoique moins grande ; les maisons sont en bois comme à Kopal, mais l'ensemble est moins joli, et ses environs ne l'embellissent pas. Sergiopol, au milieu des sables, sans la rivière qui coule à ses pieds, ressemblerait à un rocher perdu dans le désert. Des sables, rien que des sables ; il fallait avoir vraiment besoin d'un lieu de refuge pour bâtir une ville dans un endroit aussi aride. La forteresse est sur la droite de la rivière ; l'église, la maison du natchalnik

Digitized by Google

et les casernes se trouvent dans l'enceinte. On ne saurait imaginer que des hommes puissent vivre dans de tels endroits ; mourir, cela se comprend, mais vivre ! Cependant on y vit et on s'y amuse même, paraît-il ! Les enfants qui y sont nés regrettent toujours leur sol natal. O habitude, quelle influence tu exerces sur nous et combien nos premières impressions sont vivaces !

Dans ce voyage on est comme séparé du reste du monde ; pas un mot, pas un signe



VILLAGE RUSSE.

ne vous parle de l'Europe ; quelques rares et laconiques télégrammes, et c'est tout. La nouvelle que le médecin nous avait communiquée le matin était la première depuis notre départ de Tachkend. A Kouldja, cependant, le colonel Wartmann recevait quelques journaux, mais si tardifs, qu'ils pouvaient passer pour des documents d'histoire ancienne.

Le voyage manque de variété ; depuis Sergiopol les villages russes ont disparu ; des piquets de cosaques attestent seuls par leur présence le soin que le gouvernement prend de la route postale ; ils remplacent les stations dans les déserts d'Orenbourg à Tachkend. Quelques kibitkas sont quelquefois campées autour de ces piquets. La route est très

Digitized by Google

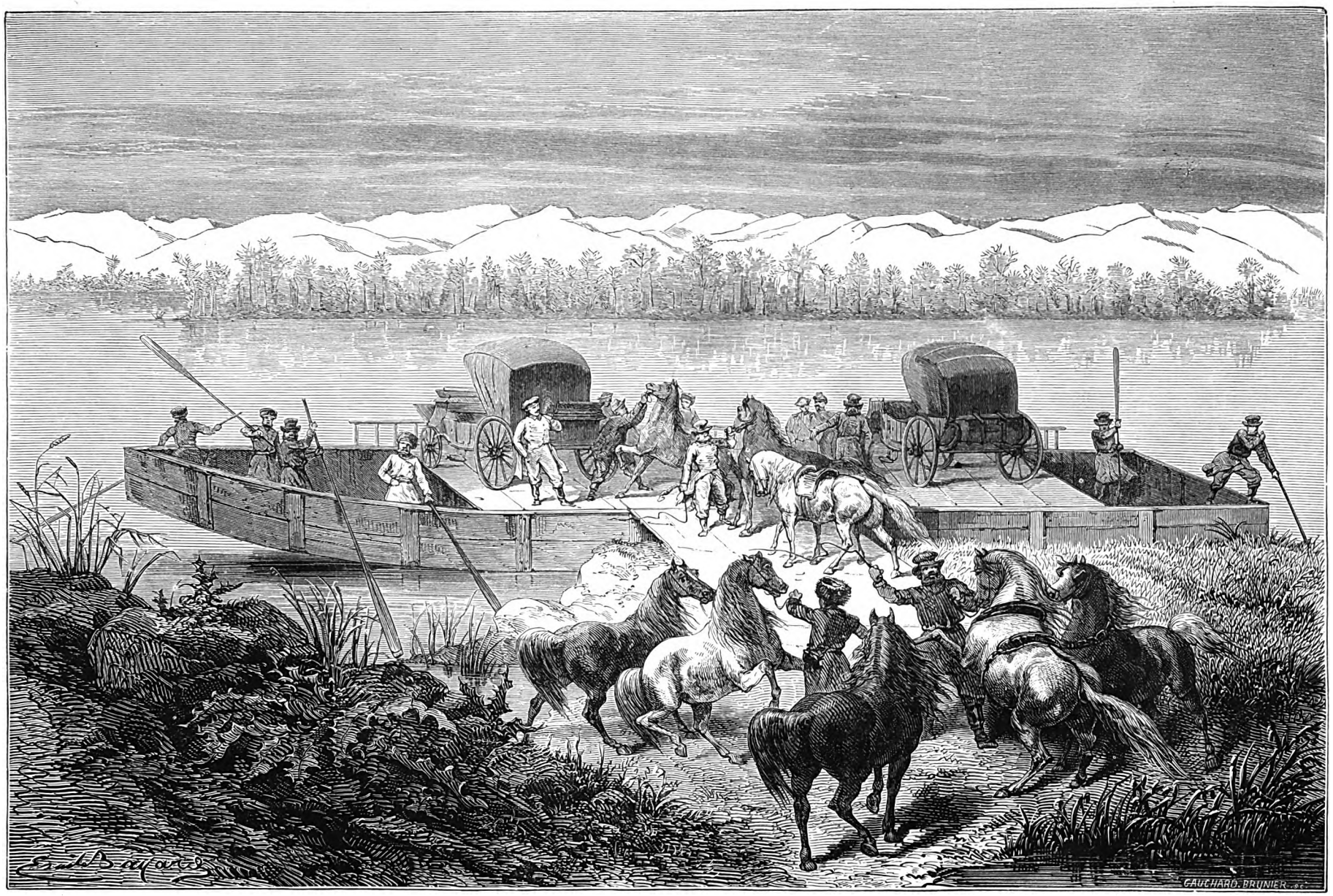
rocailleuse et assombrie par des rochers d'une respectable hauteur. Quelques rares caravanes transportent les marchandises. C'est au milieu de cette monotonie qu'il nous faudra faire des lieues et encore des lieues. Le gibier cependant nous est fidèle, mais de temps en temps il témoigne d'un certain effroi. Au roulement de notre tarantasse, les herbes desséchées s'agitent, un bruissement d'ailes se fait entendre, mais bientôt le calme est revenu.

A la quatrième station, ou plutôt au quatrième piquet, la plaine s'élargit et devient meilleure ; nous roulons comme sur un billard. C'est qu'aussi un grand changement s'est opéré, non sur la route, qui reste, hélas ! toujours la même, mais nous avons changé de *tracte*, et, pour des voyageurs, c'est le plus important. Le tracte Paklewski est le meilleur, nous a-t-on déjà dit à Tachkend ; jusqu'à présent pourtant nous n'avons pas eu à nous plaindre ; mais se plaint-on jamais du mieux ? quelquefois cependant, quand il devient monotone. Enfin nous constatons que la réputation de Paklewski est méritée et, contrairement à ce que j'ai dit, le mieux nous paraît excellent.

Le Turkestan est déjà derrière nous. Depuis la première station qui succède à Sergiopol, nous avons quitté ce gouvernement si hospitalier. La Sibérie, cette redoutable Sibérie, est apparue à nos regards avec ses interminables steppes.

J'avoue que les aspects sibériens ne sont pas des plus séduisants et qu'on pourrait y mourir d'ennui ; mais on peut y vivre aussi, et la Sibérie est loin d'être aussi désolée qu'on se plaît à le dire. Elle est dénudée, il est vrai, mais on pourrait bien l'enrichir. Les stations dans lesquelles nous entrons sont très propres aujourd'hui ; il est vrai que c'est samedi, jour où on les nettoie toutes. On profite des journées encore peu rigoureuses pour se préparer à l'hiver ; les meubles sont dehors et les fenêtres entr'ouvertes ; impossible de s'arrêter, l'eau coule partout poussée par le balai des ménagères. Pourtant, la nuit venue, nous faisons halte à l'une d'elles, au grand mécontentement du starosta et de sa femme qui venaient à peine de terminer leur besogne. Nous entrons malgré leurs jérémiades, car ventre affamé n'a pas d'oreilles ; nous n'avons rien mangé depuis notre départ, et c'était bien le moins que nous fissions au moins un repas par jour. Ce détail n'a pas l'air de convaincre notre homme qui, s'il n'y était contraint, nous mettrait volontiers à la porte. Nous entrons donc ; la chambre est encore humide, qu'est-ce que cela nous fait ; les meubles sont remis vivement en place, une forte odeur de savon se dégage du parquet ; malgré tout, nous dînons avec appétit d'un grand plat d'œufs. Le lendemain nous partons pour revoir encore des steppes jusqu'à Sémipalatinsk, ville à laquelle nous arrivons le 12 au matin. De loin, mais de loin seulement, la ville a un aspect assez grandiose ; son nom d'ailleurs est une promesse, il signifie « la ville aux sept palais » ; voilà de quoi faire rêver. Où sont ces sept palais ? Nous les cherchons jusqu'à ce que nous ayons constaté que sur sept palais il n'y en a pas un. Il

Digitized by Google



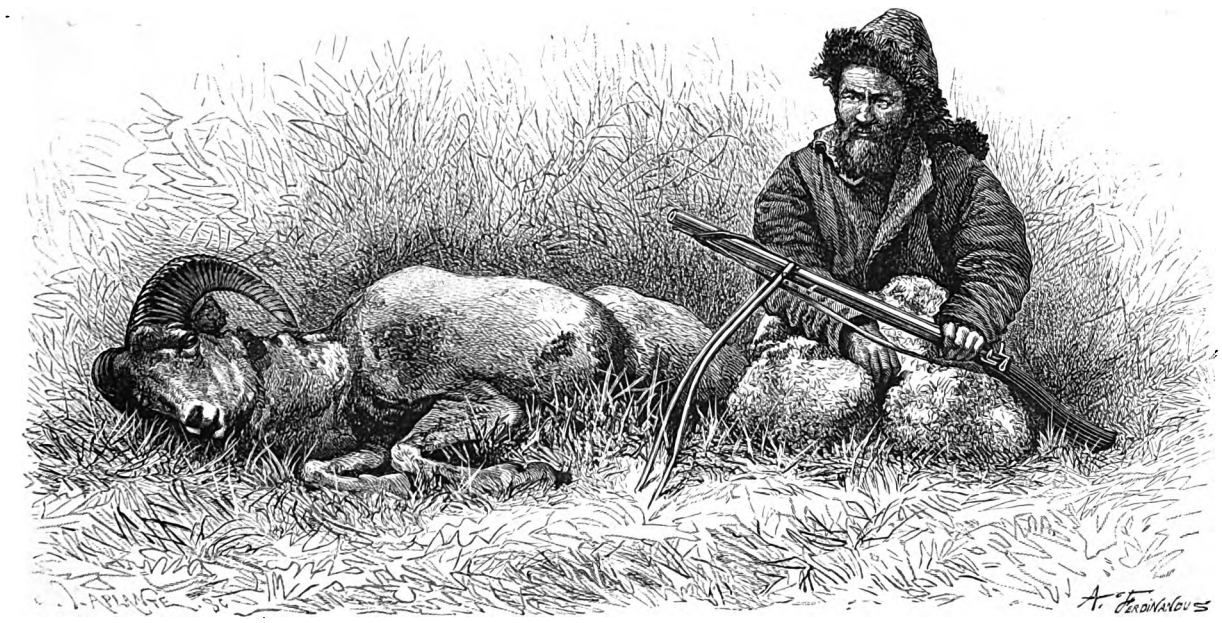
TRAVERSÉE DE L'IRTICH. (P. 431.)

Digitized by Google

paraît qu'autrefois les sept palais ont été sept misérables cabanes qui ont donné leur nom à la localité. Depuis, les sept cabanes se sont multipliées, et la ville a gardé son nom avec fierté. La ville aux sept palais! Cela sonne bien à l'étranger, surtout quand on se contente d'admirer sur réputation.

Dans la cour de la station nous apercevons un Kirghise des environs, armé de son légendaire fusil à mèche, et admirant un bel argali qu'il vient de tuer dans les montagnes voisines. La pauvre bête était venue s'égarer dans le voisinage du steppe, et aussitôt elle devint la proie d'un chasseur kirghise.

Sur le côté droit de l'Irtich, belle et grande rivière qui se jette dans l'Obi, s'élève la véritable ville, l'ancienne, celle qui a donné le nom; c'est une ville kirghise, de vrais Kirghises! des maisons en bois avec des fenêtres ornées de rideaux; l'une d'elles est



UN KIRGHISE DE LA SIBÉRIE OCCIDENTALE AVEC SON FUSIL, ET UN ARGALI.

même assez jolie d'apparence, elle appartient à un riche indigène; il est vrai que dans la cour de ces maisons on voit surgir tout à coup une kibitka rappelant le goût nomade de ses habitants. Mais il faut constater ici un grand progrès, surtout si l'on considère que chez les Kirghises la stabilité était autrefois un signe de pauvreté et d'avilissement; aujourd'hui, comme tous les autres mortels, ils prennent goût aux raffinements européens.

L'Irtich baigne de ses larges eaux la petite et la grande ville. A gauche est la ville moderne; nous y arrivons par un bac au sortir duquel un sous-officier nous attend pour nous conduire à nos quartiers que le vice-gouverneur, obéissant aux ordres du gouverneur général Kasnakoff, nous a fait préparer. Les deux pièces qu'on met à notre

Digitized by Google

disposition ne sont pas grandes, mais nous sommes beaucoup mieux là qu'à la station. Il faudra que nous restions là peut-être un peu plus de trois jours pour faire réparer notre tarantasse. Impossible d'y songer aujourd'hui vendredi, jour férié des musulmans; demain samedi, les Russes fêtent un saint; nous catholiques, nous devons honorer le dimanche; lundi, c'est le jour de repos des pauvres mortels qui ne veulent pas sacrifier leur propre fête.

L'officier qui remplaçait le vice-gouverneur absent en ce moment nous invita à dîner, et, parmi les personnes réunies dans son salon, nous en trouvâmes deux qui parlaient très bien le français : c'était une jeune dame et le beau-frère du gouverneur. Grâce à leur amabilité et aux efforts que fit M. de Ujfalvy pour parler le russe, nous passâmes un agréable moment. Après le dîner, madame M... nous offrit de visiter la ville, ce que nous acceptâmes.

A tout seigneur tout honneur : la mosquée tatare toute blanche étant la plus jolie, nous commençâmes par là. Celle-ci au moins est gaie, contrairement à ses sœurs; sa nef et ses bas-côtés sont d'un style moderne, les sculptures y sont rares; mais, dans sa simplicité, je la préfère à celle d'Orenbourg. On y arrive par quelques marches et l'on se croirait presque dans une de nos églises. Nous visitâmes ensuite la maison d'un riche Tatar peinte en rose tendre. Le propriétaire était marchand, et l'entrée me rappela un peu celle de nos grosses maisons de commerce du Marais. Tout était à l'européenne chez lui, salle à manger en chêne, salon avec étoffe de soie blanche brodée, rideaux splendides aux fenêtres, mais une chaleur étouffante. Je demandai à notre hôte de voir son harem, il nous présenta ses deux femmes, dont l'une était assez jolie.

Bien que la plupart des femmes tatares, quand elles sortent, ne se couvrent pas le visage d'un affreux voile noir comme leurs sœurs du Turkestan, elles s'enveloppent pourtant tout entières d'un kalat et se montrent plus farouches que celles d'Orenbourg.

La maison du vice-gouverneur est confortable à l'intérieur, mais n'a aucune apparence extérieure. Certaines bâtisses ont l'air de pencher et se soutiennent les unes les autres jusqu'à ce qu'elles puissent s'appuyer sur quelque construction normale qui les maintient toutes. La ville possède deux places entre les deux églises russes. On n'y voit pas de trottoirs, et leur seul ornement consiste en des vaches vivantes qui y cherchent vainement, les malheureuses, une ombre de pâturage. On fait venir les provisions de 40 kilomètres. Cependant la vie matérielle est à bon marché; la viande vaut de 2 à 3 kopeks la livre, le riz 2 kopeks; les fruits sont plus chers, mais ils viennent de loin; il faut aller les chercher à Vernoë.

En dépit de ce sable dont la ville est entourée, on peut vivre ici assez agréablement tout comme dans nos provinces. Je me représentais la Sibérie comme un pays inhabi-

Digitized by Google

TYPES DE FEMMES TATARES

Digitized by Google

table, ainsi qu'on se plaît à la décrire dans les livres. Rien de moins exact. Ce n'est pas le paradis, certainement, mais c'est loin d'être un pays de désolation. Ces sables eux-mêmes finissent à la longue par avoir un certain charme. Il y a d'ailleurs un attrait particulier dans ces plaines immenses et cet horizon sans fin. Les Russes aiment mieux ce spectacle, car autrefois ces plaines étaient couvertes d'immenses forêts. Quelques vestiges que j'ai aperçus entre Sémipalatinsk et Omsk, loin d'être, comme nous le croyions, un essai de reboisement, n'étaient qu'un reste de défrichement. Quel malheur et quel dommage ! Qu'on se représente ces interminables steppes couverts de beaux et grands arbres dérobant la terre aux ardeurs du soleil, et on aura, à défaut d'un pays accidenté, un immense tapis de verdure.

Sémipalatinsk et Sergiopol présentent tous les inconvénients d'un climat extrême sans en avoir aucun des rares avantages. Il fait en été de 40° à 50° de chaleur et autant de degrés de froid en hiver ; aussi la mortalité, surtout des enfants, est-elle énorme. Notre hôtesse avait eu vingt et un enfants, trois seulement lui restaient, encore n'était-elle pas sûre de les élever.

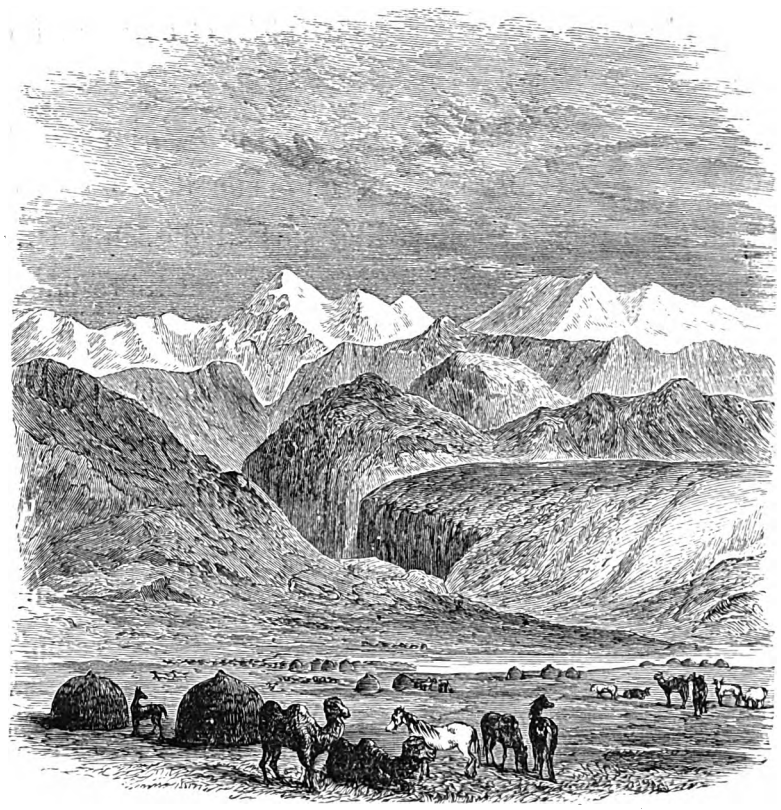
Sémipalatinsk possède, au sortir de la ville, une forêt de pins de belle venue qui poussent, on peut le dire, dans le sable. Grâce à ce sable, jamais de boue, mais, en revanche, en été, des ouragans, et en hiver des bouranes épouvantables. On m'a raconté qu'un marchand, surpris par l'une de ces bouranes, avait attendu douze heures dans son traîneau, ne pouvant retrouver sa demeure dont il n'était qu'à une petite distance.

Les Kirghises commencent à se civiliser ; on essaye de les coloniser, car la misère les envahissait. L'hiver était une époque très dure pour ces nomades, qui ne savent alors comment nourrir leurs bestiaux ; or il faut compter par famille kirghise quatre-vingts moutons, un cheval et un âne. Ils vendent maintenant leurs bêtes à deux grandes foires annuelles ; l'une se tient à Bétof près de Karkoli, non loin du lac Balkach, l'autre à Taïntchi-Koul, dans le district de Pétropawlowsk. Les Kirghises pauvres sont obligés de se mettre en service. Ils sont nourris, sans être payés. Ceux qui ne veulent pas s'astreindre à cette espèce d'esclavage empruntent en nature, mais le riche ne prête qu'à cent pour cent. Pour remédier à cet abus et aux difficultés de l'hiver, le gouvernement russe fonde des colonies près d'Akmolinsk. Un Kirghise paye pour sa *yourte* ou kibitka 3 roubles d'impôt par an. La yourte contient généralement cinq personnes et les animaux. La ville qu'ils habitent sur l'autre rive de l'Irtich prouve que le gouvernement ne s'est pas trompé.

A Sémipalatinsk nous pûmes nous séparer de nos bagages et envoyer par la poste les objets destinés au gouvernement. Ce fut un grand soulagement pour nous. Nos affaires étant en ordre et la route prête, nous partîmes le 17 octobre.

Digitized by Google

Pour protéger du froid mes trois lévriers, les deux surtout qui venaient de Samarkand, je les affublai chacun d'une peau de mouton et je pus m'écrier, comme le loup devenu berger : C'est moi qui suis Guillot ! mon petit troupeau avait une tournure extravagante, mais je n'eus qu'à me féliciter de cette inspiration salutaire.



LES MONTS KARA-TAOU VUS DU STEPPE (p. 423).

Digitized by Google

TYPES OSTIAKS (P. 445).

CHAPITRE XX

LA SIBÉRIE OCCIDENTALE

Sur les rives de l'Irtich. — Tenue d'hiver des femmes : une chemise d'indienne. — A bride abattue. — Nous manquons périr. — Omsk, 35 000 habitants, Université... projetée. — On fait le loup plus gros qu'il n'est. — Notre satisfaction en approchant du terme. — *Troïtsk*. — Visite aux Bachkirs. — Intérieur indigène ; singulières ablutions. — Détails ethnographiques. — Aigles apprivoisés. — Boutons de culotte pour toilette. — Une beauté bachkir. — Nous terminons notre voyage. — Adieu au lecteur.

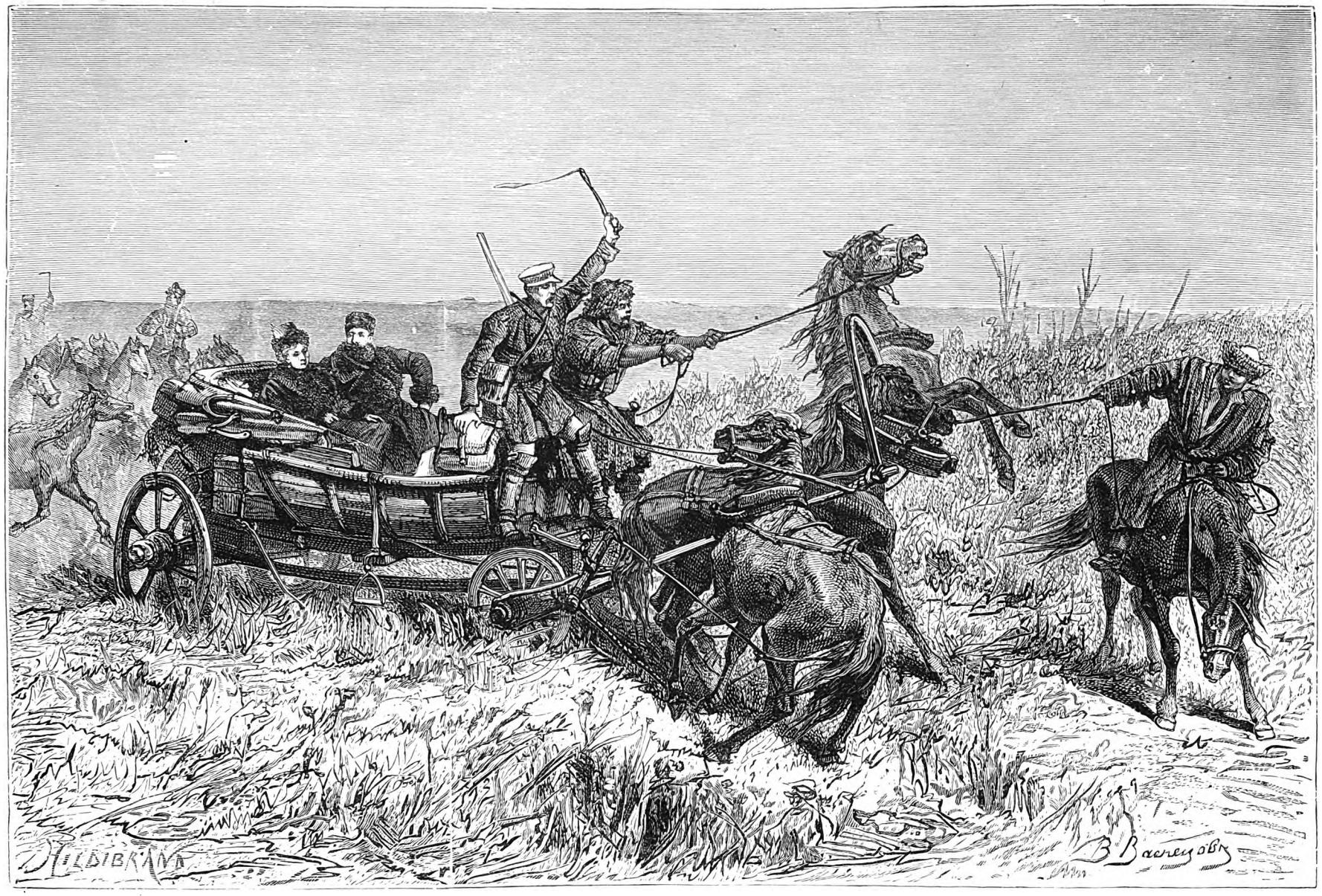
Pour sortir de Sémipalatinsk, quatre chevaux sont attelés à chaque tarantasse, et cependant notre voiture avance avec peine dans un chemin sablonneux. Nous faisons 5 verstes en nous disant que nous n'en sortirions jamais. La forêt de pins dont j'ai parlé nous donne bien du mal, mais nous finissons par en voir la fin, et les steppes reparaissent. Nous suivons le cours de l'Irtich ; à gauche, à droite, de médiocres élévations de terrain nous font l'effet d'énormes montagnes. D'anciens restes de splendides forêts nous montrent les pousses affligées ; par contre les pâturages sont riches et les aouls nombreux, surtout sur l'autre rive de l'Irtich. Les villages ont reparu, et, jusqu'à Omsk, les stations postales sont tenues par des cosaques. Des fleurs ornent les fenêtres

Digitized by Google

comme à Saint-Pétersbourg ; nous y trouvons quelque peu de viande et du lait excellent. Les villages paraissent aisés, quoique les embellissements y manquent ; les femmes et les enfants se promènent malgré le froid (8° au-dessous de zéro), les unes en chemise et en jupon, les autres nu-pieds, couverts d'une simple petite robe d'indienne. C'est trop ou trop peu ; leur petit nez rouge n'a pas l'air très satisfait, mais ils ne tiennent aucun compte de cette protestation. Le dimanche, quand nous traversons les villages, les jeunes gens et les jeunes filles chantent, en se tenant par la main, des airs religieux ou des chants nationaux. Ce sont des colonies de vieux croyants ; leurs habitants sont très propres, et pas un ivrogne n'y célèbre le jour du Seigneur, chose bien rare dans la Russie d'Europe. Les maisons sont toutes en bois, malheureusement le village n'est décoré d'aucune plantation. On conçoit aisément le déboisement des forêts quand on pense à tout le combustible que réclament ce climat glacial et la construction des maisons, des tables, des chaises, des meubles, etc. Toujours prendre sans jamais rendre, en faut-il davantage pour amener l'épuisement ?

Les chevaux sont excellents et vont avec une rapidité effrayante. Une, deux et quelquefois trois stations appartiennent à des cosaques qui ont une concession du gouvernement. Généralement leurs chevaux connaissent peu l'attelage ; aussi, avant de partir, on n'attelle que celui du milieu, le plus raisonnable ; les autres ne sont amenés que lorsque le yémchik est sur le siège, c'est par surprise qu'on les attache. Lorsque le chef de la station prononce le mot *Gatof* (c'est prêt), la voiture bondit ; les chevaux de renfort ont chacun un yémchik pendu à leurs naseaux, ils l'emportent dans leur élan et parviennent quelquefois à le soulever de terre. Une fois mâtés et maintenus par le cheval du milieu, ils filent une course furibonde ; pendant un quart d'heure, vingt minutes, c'est à ne pas savoir qui sera le maître d'eux ou du yémchik. En général, ces chevaux ont presque toujours le mors aux dents : dans la plaine on les laisse aller ; si la voiture ne heurte aucune pierre, la course est vraiment magnifique. Lorsque les chevaux sont remis à l'allure, le yémchik lâche les brides, alors les bêtes de repartir de plus belle, mais cette fois le conducteur les tient en main, il n'y a plus aucun danger, il les calme et les relance tour à tour avec une adresse merveilleuse. Honneur aux cochers russes ! Si l'on n'est pas nerveuse et si l'on n'a pas peur, le voyage devient des plus agréables. A peine a-t-on le temps d'apercevoir les villages, de charmants oiseaux s'envolent effrayés par la rapidité de l'équipage ; çà et là de gros harfangs d'un blanc de neige et aux yeux rouges prennent leur essor. Une fois, cependant, nous vîmes de bien près la mort. En quittant de cette manière une station près de l'Irtich, la route bordait le fleuve à pic, les chevaux s'y emballèrent avec tant de furie que le yémchik devint impuissant à les arrêter ; ils couraient en ligne droite au précipice qui s'ouvrait devant nous à un détour de la route.

Digitized by Google



DÉPART D'UN VILLAGE EN SIBÉRIE.

Digitized by Google

Je crus que nous étions perdus ; M. de Ujfalvy s'était levé et, debout, son revolver à la main, s'apprêtait à abattre le cheval du milieu, pour tâcher par sa chute d'arrêter la voiture. Les cosaques, qui avaient pressenti le danger, accouraient en criant : « Ne tirez pas. » L'un d'eux saisit le cheval du milieu par les naseaux et, par un effort surhumain,

M. DE UJFALVY.

le contraignit à s'arrêter. Il était temps ! nos regards pouvaient plonger dans l'abîme.

J'étais tellement pâle et atterrée, qu'aucun son n'avait pu sortir de mon gosier. Quant à M. de Ujfalvy, il sauta de voiture aussitôt qu'on eut réussi à calmer les autres chevaux.

Le danger passé, nous reprîmes notre route, qui ne nous fit éprouver aucune

Digitized by Google

nouvelle émotion. Comme le chemin était toujours le même, nous résolûmes de pousser jusqu'à Omsk. Le 23 nous y arrivâmes à deux heures du matin.

Omsk, ville de 35 000 âmes, est la capitale de la Sibérie occidentale ; la rivière qui la traverse lui donne son nom; c'est la résidence du gouverneur général, le général Kasnakoff, qui nous reçut fort bien. Je l'en remercie ici, car, s'il a pris la peine de le faire, je dois prendre celle de le dire. Omsk est certainement une gentille petite ville, moins coquette que Tachkend, le climat étant plus rigoureux; mais, avec ses maisons en bois, sa cathédrale, sa mosquée, elle est certainement très agréable, et son cachet rustique ne manque pas d'un certain piquant. La maison du gouverneur, vaste bâtiment en pierre, jure un peu sur le tout ; mais les nouvelles rues sont grandes et larges, et quelques jolies maisons rappellent certainement au visiteur les habitations de Moscou. Il y a un grand gymnase et plusieurs écoles pour les jeunes gens et les jeunes filles ; on a même l'intention de fonder une université, soit ici, soit à Tobolsk, soit à Tomsk. Une université sibérienne ! Voilà qui sera froid. L'école militaire est construite dans le genre grec. La forteresse a été abattue, les principales portes seules ont subsisté. Le jardin de la ville est situé dans la grande rue, il est malheureusement en triangle, figure par trop géométrique, et il me paraît encore bien jeune, mais c'est un défaut dont on se corrige tous les jours, beaucoup trop vite au gré de l'espèce humaine.

Les arbres qu'on avait apportés à grands frais de très loin sont morts, mais en revanche les tuteurs chargés de les soutenir ont pris racine et prospèrent : ces tuteurs n'en font jamais d'autre. A une demi-heure de la ville il y a un petit bois que Mme de Bourboulon a donné comme le bois de Boulogne d'Omsk et dans lequel elle avait même trouvé une cascade. Pure fantaisie de sa part : la cascade est absente et le bois si petit, si chétif, que ce n'est pas même un bois de Boulogne en miniature. Et penser que ce terrain était autrefois couvert d'immenses forêts aujourd'hui disparues par l'incurie et l'insouciance des habitants! L'idée que les bois s'en vont dans un climat où il fait si froid vous donne le frisson.

A Omsk nous fîmes la connaissance d'un Français marié à une Suissesse, charmante femme, bonne musicienne et directrice du progymnase des jeunes filles ; son mari était professeur de français à l'école militaire ; ils passaient gaiement leur vie, voyaient une agréable société, faisaient de la très belle musique et s'amusaient très bien. Du reste je n'ai pas de peine à le croire, les maisons que j'ai vues étaient très confortables, la chaleur y est douce et bienfaisante ; une fois habitué à cet air un peu renfermé, on s'en trouve très bien et la vie devient facile aussi bien en Sibérie que partout ailleurs. On voit le froid sans le ressentir, c'est une jouissance de plus. On peut tout trouver à Omsk, et la vie matérielle n'y est pas chère. Quant aux histoires racontées par les

Digitized by Google

VUE D'OMSK, CAPITALE DE LA SIBÉRIE OCCIDENTALE.

Digitized by Google

voyageurs sur les accidents qui peuvent survenir le long de la route, ce sont œuvres de pure imagination. Il n'y a pas plus de malfaiteurs en Sibérie que partout ailleurs; le froid en hiver est le seul danger du voyage, il n'y a qu'à prendre ses précautions. Les loups ne sont pas si terribles qu'on le dit, et les personnes qu'ils ont mangées sont encore là pour raconter la catastrophe.

Le gouverneur général donna à mon mari des échantillons de toile en fils d'ortie filée par les Ostiaks, peuple du nord de la Sibérie occidentale; elle n'est pas plus laide que notre toile de campagne. Il nous fit cadeau aussi de sacs faits en pattes de cygnes, puis d'un petit animal très curieux de l'espèce des gerboises et qu'on trouve dans les grands steppes. On boit ici une très bonne liqueur qu'on appelle *ratafia*.

LE GÉNÉRAL KASNAKOFF, GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE LA SIBÉRIE OCCIDENTALE.

Pendant notre séjour à Omsk, M. de Ujfalvy eut l'occasion de s'occuper de l'étude d'un peuple qui l'intéressait au plus haut degré. Je veux parler des Ostiaks. Un peu de science pour vous expliquer l'origine de cette peuplade sibérienne.

Les peuples ougro-finnois se subdivisent en trois branches, une de ces trois branches (les Ougriens) comprend les Magyares, les Vogouls et les Ostiaks. Les Magyares habitent, comme tout le monde le sait, la Hongrie et une partie de la Transylvanie; les Vogouls, l'est des monts Ourals, les vallées de la Soswa et de la Kouda, rivières qui se jettent dans l'Obi. Tandis que les Magyars, depuis leurs migrations des versants orientaux des monts Ourals jusque dans les plaines de la Dacie et de la Pannonie, ont subi de grandes modifications au point de vue de la langue et surtout du type, les Ostiaks et les Vogouls ont pu se conserver presque purs, grâce à leur isolement dans des contrées froides et arides, couvertes de forêts et de marécages. Leur type est donc très intéressant à étudier, et mon mari fut très heureux quand le général de Kasnakoff, esprit cultivé, ainsi qu'un de ses subordonnés, le savant M. B., voulurent bien nous donner des renseignements et même une

Digitized by Google

série de types de ce curieux peuple. Les Ostiaks sont chasseurs et pasteurs, et, bien qu'ils professent une ombre de christianisme, il serait plus juste de dire qu'ils sont encore idolâtres et adonnés au chamanisme. Ils habitent de misérables villages le long de la rivière Soswa et sont de fidèles sujets de la Russie. Nous reproduisons ici quelques-uns des types qui nous ont été donnés.

On nous priait de prolonger notre séjour ; mais quelques heures de plus n'auraient rien ajouté aux connaissances superficielles que nous avions acquises. Pour apprécier la vie russe en Sibérie, il faut lui consacrer de longs mois, sans d'ailleurs apprendre

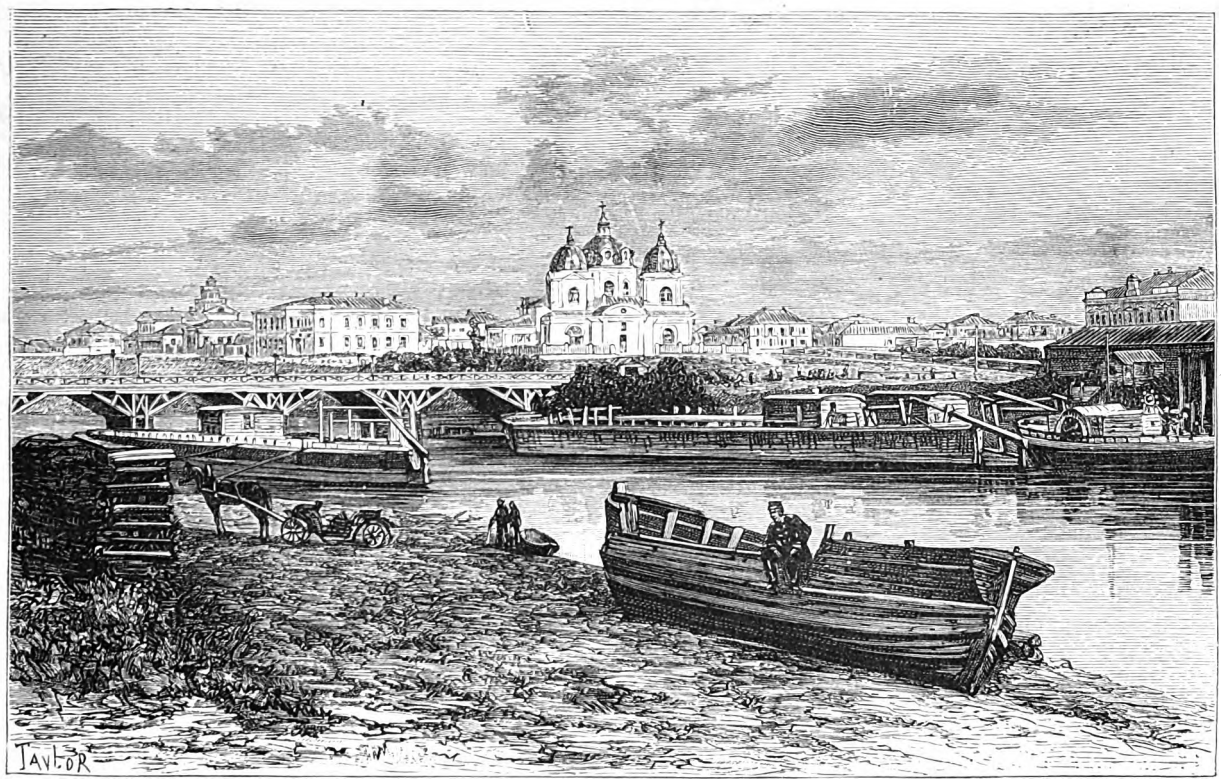
CHASSEURS OSTIAKS.

quelque chose qui ne soit déjà connu. Au point de vue des recherches scientifiques, l'approche du froid ne permettait pas de fructueuses investigations. Le meilleur parti à prendre était donc de nous éloigner en toute hâte, car l'hiver pouvait survenir brusquement comme il lui en prend souvent la fantaisie. L'Irtich alors aurait été barré par les glaces, et il nous aurait fallu attendre que la glace fût assez forte pour supporter notre traîneau, épreuve à laquelle nous tenions à nous soustraire. Le bac vint charger, mot vraiment expressif dans la circonstance, car voitures, chevaux, passagers l'ont rendu bien lourd ; tout cela s'est entassé pêle-mêle à la volonté des gens et des bêtes. Il s'ébranle enfin et s'avance conduit par huit rameurs. La rivière est excessivement large, le double au moins du Syr-Daria ; le courant n'est pas rapide, mais le vent est

Digitized by Google

assez fort pour rendre souvent le passage dangereux. Lorsque la tempête souffle, le passage est interdit.

Du milieu du fleuve, la ville d'Omsk apparaissait coquettement établie dans son panorama en amphithéâtre. Cela ne ressemble guère aux descriptions que j'ai lues de la désolation de ces contrées. Nous mettons une grande demi-heure pour traverser le fleuve. Sur l'autre rive, la route recommence avec sa monotonie désespérante; des plaines, au loin quelques arbres et des vestiges de forêts. A partir d'Omsk, les stations continuent à être propres; les villages sont bâtis au bord de lacs; voici, par exemple,



LE PONT D'OMSK.

Lasewskaïa dont on pourrait faire une jolie comparaison avec Enghien. Que de merveilles on pourrait tirer de ce pays, si le paysan russe avait un peu d'imagination! Pourtant celui-ci n'a jamais été serf; pourquoi le sentiment du beau s'y est-il si peu développé? On nous offre un gibier qu'on appelle *titerka;* c'est une espèce de coq de bruyère, la chair en est délicieuse.

Maintenant la route s'améliore un peu; jusqu'à Pétropawlowsk, quantité de lacs et de petits bois alternent sur notre passage, mais de loin en loin. C'est dimanche : les paysans sont en habits de fête, d'énormes harfangs blancs, noirs et jaunes, égayent la route, avec eux des oiseaux qui ressemblent à nos perdrix et qu'on appelle *tétras;* ils ont le ventre

Digitized by Google

blanc, des manchettes aux pattes, le dos et les ailes semblables à ceux de nos perdrix, mais tachetés, le cou gracieusement allongé ; quelle belle chasse on ferait là !

Le 29 nous sommes à Pétropawlowsk ; nous avançons. Il nous reste à visiter le pays des Bachkirs, ensuite nous retournerons à Orenbourg. Un peu de patience et de courage. Du reste nous n'avons pas à nous plaindre, le temps est beau, point de neige, peu de froid, les chevaux bien nourris vont beaucoup plus vite, enfin on trouve à manger.

Pétropawlowsk, située sur l'Ichim, est moins grande que Omsk; sa cathédrale se dresse sur une hauteur. Une mosquée au minaret fin et élégant orné de deux balcons s'élance dans les airs. On voit à l'entrée de la ville des yourtes kirghises qui contrastent avec les jolies maisons de cette ville sibérienne.

Les magasins de la grande rue paraissent bien approvisionnés ; des essais de trottoirs en bois frappent par leur nouveauté. Cependant la grande rue est moins propre que sa rivale de Omsk ; plusieurs faubourgs entourent la ville. Ici sont renommés les lévriers kirghises, grandes et belles bêtes qui accompagnent leurs maîtres à la chasse.

Nous repartons pour arriver plus vite à Troïtsk : en avant de cette ville est la plus jolie et la mieux comprise des stations que nous ayons rencontrées jusqu'à présent ; cela donne envie de s'y arrêter, mais plus grande encore est notre envie d'arriver, et nous laissons la station derrière nous. Le temps que nous avons en ce moment est exceptionnel : 5 degrés au-dessous de zéro, qu'est-ce là, surtout lorsqu'à midi le soleil réchauffe la terre de ses derniers rayons ? Aussi les enfants retroussent leurs chemises d'indienne et nous laissent voir, avec le laisser-aller de l'innocence, leurs petites cuisses grasses et potelées ; on se croirait au milieu de notre plus bel été. Décidément la Sibérie dément sa réputation. A Troïtsk nous eûmes l'occasion de voir deux jeunes Samoïèdes qui s'apprêtaient à regagner leur froide et aride patrie.

Bientôt nous apercevons Troïtsk, nous sommes au 29 octobre ; en traversant la rivière Ouï qui la baigne, notre tarantasse brise la légère couche de glace qui la couvrait, il est vrai que nous passons à gué. De nombreuses kibitkas forment ce qu'on peut appeler les faubourgs ; nous reconnaissons nos amis les Kirghises ; les femmes et les enfants vaquent à leurs occupations matinales et nous regardent passer avec de bons gros yeux étonnés. Un va-et-vient inaccoutumé nous fait deviner que c'est jour de marché.

Nous sommes en Europe, administrativement parlant, car Troïtsk fait partie du gouvernement général d'Orenbourg. L'Europe géographique est encore loin, elle ne commence qu'aux monts Ourals. Nous avons l'intention de nous aventurer chez les Bachkirs, que nous n'avons vus qu'en passant à Orenbourg. Pour cela nous sommes obligés de rester un jour à Troïtsk, afin de prendre des renseignements sur la route à suivre. Ici il nous faut renoncer à la route postale et nous confier à la route communale.

Digitized by Google

Ce voyage aura bien son charme; nous verrons les Bachkirs de près, car il nous faudra loger chez eux : plus de station du gouvernement pour recevoir les voyageurs, le bon vouloir des indigènes, et c'est tout; voilà ce qu'on appelle la poste communale. M. de

JEUNES SAMOÏÈDES.

Ujfalvy va trouver le chef de la police qui, comme toujours, se met à sa disposition, lui donnant tous les renseignements qu'il désire, les noms des villages par lesquels nous devons passer, le prix des chevaux; mais il nous conseille de nous arrêter un peu de temps à Verkné-Ouralsk et de parler à l'isprawnik de la ville, qui a droit de surveillance sur ces contrées.

Digitized by Google

Munis de ce viatique, nous partons de Troïtsk le 4 novembre à une heure de l'après-midi. C'est encore la route postale que nous suivons jusqu'à Stoppavaïa. Bientôt le pays change d'aspect ; nous voyons s'accuser les premiers versants des monts Ourals. Le terrain devient pierreux et se couvre de belles forêts de pins. Tous les cours d'eau sont gelés ainsi qu'un lac près de Konrad. Puis de nouveau nous retrouvons la plaine ; cette fois elle est labourée et les champs sont préparés pour les semailles d'hiver. Le 6 nous sommes à Verkné-Ouralsk, petite ville située au pied des monts Ourals, d'où elle tire probablement son nom : il n'y a rien de remarquable ; les maisons sont toujours en bois et l'église est toujours surmontée de tours vertes. La station est au bout de la ville ; nous y descendons avec plaisir, car le froid se fait sentir bien plus vivement aussitôt que le soleil a disparu. Il en est toujours ainsi en Sibérie ; au mois d'août même, on constate quelquefois pendant le jour 25 degrés de chaleur et la nuit 2 ou 3 degrés au-dessous de zéro.

M. de Ujfalvy, suivant le conseil qu'on lui a donné à Troïtsk, court chez l'isprawnik de la ville, qui lui donne immédiatement un akritiliste pour le recommander aux gens chargés de la poste communale : avec cela, dit-il, vous voyagerez plus commodément.

A dix heures nous sommes en route pour le pays des Bachkirs : cette fois, c'est encore la station postale qui nous donne des chevaux. Au sortir de la ville est un pont qui ne fait pas honneur aux ingénieurs russes et encore moins à ceux qui sont chargés de son entretien. Les planches sont disjointes, phénomène auquel nous sommes depuis longtemps habitués, mais, par surcroît, il est agrémenté d'un énorme trou au milieu qu'on a recouvert avec des planches trop faibles pour résister au poids d'une voiture qui tenterait de s'y engager.

La première station est le village bachkir Rachmitevo, situé dans une jolie vallée au pied de la montagne. Plus de poteaux noirs et blancs surmontés d'une lanterne rouge indiquant les stations postales ; une inscription seule indique le nom du village et la demeure de l'habitant chargé de donner ou de procurer des chevaux aux voyageurs. Un groupe d'enfants nous regarde ; les petites filles ne s'enfuient plus à notre aspect comme dans l'Asie centrale. Les maisons sont en bois, assez basses, avec des toits plats ; une toute petite fenêtre, pour ne pas dire une lucarne, donne jour aux chambres ; l'habitation est entourée d'une palissade faite avec des branches d'arbres ; les fourrages sont enfermés dans la cour. Quelques maisons pourtant sont plus hautes et possèdent des fenêtres plus grandes ; elles appartiennent aux gens aisés.

Les Bachkirs habitent le pays qui s'étend depuis Rachmitevo, à 22 verstes de Verkne-Ouralsk, jusqu'à Kachgata dans les monts Ourals. Ils forment neuf villages ; les trois premiers composés de Bachkirs Tangaour, un quatrième de Bachkirs Karagai-

Digitized by Google

Kiptchak et les autres de Bachkirs Boursianne. La contrée est splendide et les montagnes que nous traversons sont peuplées de villages; chacun de ceux-ci possède sa mosquée, à moins que des centres de population ne soient assez rapprochés pour avoir un temple commun. Les femmes ont le visage découvert et vaquent comme les Kirghises aux occupations du ménage. Des cimetières se présentent sur notre route; ils sont généralement situés près des arbres et entourés d'une palissade faite de branchages; les

UNE STATION POSTALE EN SIBÉRIE.

tombes sont fort simples et surmontées d'un morceau de bois ou de pierres élevées d'à peu près un mètre au-dessus du sol. Les riches entourent leurs sépultures d'une petite palissade ou d'une haie.

En route, notre essieu se rompit, mais la chance permit que ce fût près d'un village. J'en profitai pour visiter le petit peuple qui nous donnait l'hospitalité. L'endroit me parut assez confortable, la station était composée de deux chambres dont les plafonds étaient faits de grosses poutres; des divans en bois couverts de kachmas et de couvertures garnissaient le pourtour des chambres; une cheminée au milieu; dans les coins

Digitized by Google

des étoffes empilées ; en face, une autre chambre garnie de même où se tenaient trois femmes, dont l'une, vieille et très grosse, se leva du divan où elle était assise et m'invita à me reposer ; je ne compris pas la parole, mais je compris le geste ; la seconde, assez jeune et aux traits accentués, était occupée à pétrir de la pâte ; la troisième, dans la fleur de la jeunesse, terminait sa toilette ; celle-là, j'imagine, devait être la favorite du maître de la maison. C'était une plantureuse fille, aux yeux noirs et brillants, la blancheur de ses dents était rehaussée par des lèvres qui auraient fait pâlir le plus beau corail. Vêtue, comme ses compagnes, d'une longue robe en forme de blouse, la tête couverte d'une étoffe blanche qui lui cachait à peu près ses cheveux noirs, elle s'ajustait un magnifique collier composé de pièces de monnaies pendantes sur la poitrine. Il y avait aussi une petite fille de huit à dix ans, aux yeux noirs et intelligents, qui, m'entendant dire à mon chien Bourane « Viens ici », répéta : « Viens ici » et paraissait tout étonnée de m'entendre parler une langue inconnue. Sa mise était en miniature la reproduction de celle de ses aînées.

Après une discussion sur le prix et la location des chevaux, discussion qu'il faut noter, car elle se débattait avec une femme qui remplaçait le maître absent (on se serait cru dans nos pays), nous nous arrêtâmes chez le charron, logé dans une pauvre et misérable hutte enfoncée dans la terre ; il fallait, pour y entrer, se courber et se rapetisser. Les plus primitifs et les plus simples instruments constituaient cet humble atelier ; néanmoins, en quelques moments, notre homme répara la roue pour le prix modique de 30 kopeks. Nous reprîmes notre chemin, après que mon mari eut constaté qu'il y avait des enfants blonds, détail important pour l'anthropologie, mais insignifiant pour nous.

La route devient de plus en plus belle, elle s'engage entre trois chaînes de montagnes couvertes de pins ; la dernière, blanchie par la neige, ressemble à une fleur entourée de verdure. Cours d'eau, lac gelé, miroir de cristal où se mire le cristal, parc, prairies, arbres d'une espèce particulière, se mêlent aux bouleaux, aux frênes, et font de la route un ravissant jardin anglais... On se croirait dans une immense propriété où l'on a voulu s'en rapporter un peu aux caprices de la nature. Des bestiaux paissent tranquillement sur ces vertes pelouses.

Tout d'un coup la vallée se rétrécit, et nous arrivons à un village enfoui au milieu de la verdure. Pauvre village ! Il a raison de se cacher ; sa misère contraste trop avec la richesse et la beauté du paysage qui l'entoure ; son aspect nous fait hésiter à nous arrêter. Cependant la nuit vient, les feux scintillent déjà comme des étoiles à travers les arbres ; voyager dans une si belle contrée sans y rien voir est un crime que nous ne pouvons commettre. Bah ! nous en avons vu bien d'autres chez les Usbegs ! Voyant que

Digitized by Google

notre décision était prise, le pauvre chef de la station communale nous indiqua tout près de sa demeure un endroit où un vieillard pouvait nous loger. La chambre dans laquelle nous entrons est habitée par un vieux musulman lettré, car son turban posé sur le divan est blanc comme neige. Si l'instruction se mesure à la blancheur de la coiffure, celle-ci doit être complète; cependant il paraît que sa dose de savoir a gêné notre hôte, car en ce moment il n'a que sa tibitéika sur la tête.

Notre invasion n'a pas l'air de le réjouir énormément, mais il en prend son parti et, comme tout bon musulman doit le faire, se dit: Ce qui arrive était écrit. La chambre est meublée, comme toujours, de divans couverts de kachmas et de khalats, servant à la fois de chaises et de lits. Une cheminée en plâtre très haute, en forme de mitre, est remplie de bûches placées verticalement; on y met le feu, elles ne tardent pas à pétiller et à éclairer la chambre, double profit, car elles fournissent à la fois la chaleur et la lumière. A gauche de la cheminée un banc en bois sert d'étagère pour déposer des tasses, des cuillers en bois et autres ustensiles de ménage. A droite une charpente pour servir de réserve au bois à brûler. Des poutres traversent la chambre et les vêtements y sont suspendus ; aux murs sont accrochés des brides et des harnais.

Le samovar s'apprête, une table est dressée ; bientôt nous nous installons à la lueur du foyer que vient renforcer une de nos bougies, et nous buvons notre thé. Le vieux Bachkir est accroupi dans la pénombre de la cheminée; c'est un vrai tableau de Rembrandt. Notre domestique dispose nos matelas sur un divan. Deux jeunes gens, parents du vieillard, habitent d'ordinaire dans cette pièce; pour cette fois ils coucheront dans la chambre voisine.

Au moment où nous achevons notre thé, le vieillard se lève et commence ses ablutions du soir ; il se lave la figure, les mains, se rince la bouche, tout en murmurant des prières; il fait avec ses mains le signe de se laver les pieds; ensuite, dépouillant son khalat, il se couvre de son turban et, s'agenouillant sur le divan, il commence à prier à haute voix; son chant me rappelle celui de la mosquée d'Orenbourg; il baise la terre deux fois, priant à voix basse et, se relevant, il prie de nouveau à haute voix. Trois fois il recommence le même exercice, à la dernière fois il se touche le bout des oreilles. Cette prière a duré à peu près un quart d'heure ; il enlève alors son turban, se relève, plie son khalat et se dispose à se coucher; cependant il nous fait demander la permission de ne pas sortir de la chambre et de pouvoir garder sa place habituelle, permission que nous nous empressons de lui accorder à sa grande satisfaction. Sans ôter ni vêtement ni souliers, il se couche sur le divan les jambes repliées! Mon mari et moi nous ne tardons pas à nous étendre aussi sur nos matelas; un grand quart d'heure après, le feu commençant à baisser, nous nous endormîmes.

Digitized by Google

Le Bachkir pur sang est d'une taille au-dessus de la moyenne ; il a les cheveux châtains, les yeux droits, les pommettes ne sont nullement saillantes comme chez les Kirghises ; son corps est vigoureux, son visage avenant ; les femmes n'ont rien de laid, elles sont généralement fortes et plantureuses. L'islam est leur seule religion, mais les vieux nous parurent beaucoup plus fervents que les jeunes, car ceux-ci ne se rasent même pas la tête ; or un musulman qui n'est pas rasé est comme un Chinois sans queue.

Les Bachkirs n'ont d'autres légendes que celles qui se rapportent à des brigands célèbres par leurs exploits ; cependant ils sont très honnêtes. Autrefois le père arrêtait le mariage de ses enfants dès leur naissance ; aujourd'hui il cherche à son fils une femme qui lui convienne et, quand il l'a trouvée, appuie sa proposition de la promesse d'un *khalim* (cadeau de noces). Les malades ici n'ont pas recours aux sorciers, ils consultent le médecin ou se traitent avec des remèdes dont ils connaissent l'efficacité ; les parents viennent prier auprès de leur chevet. Il est généralement admis que toute maladie a pour origine quelque coup ou quelque meurtrissure dus à un animal domestique quelconque.

Lorsque le Bachkir meurt, on lave son corps avant de le mettre en terre ; ceux qui l'accompagnent jusqu'à sa dernière demeure le font en courant, car tous les musulmans sont convaincus que Dieu attend le mort avec impatience. Le cadavre est placé dans un sac, porté sur un brancard très rustique, qui se trouve dans chaque mosquée, on le descend dans une fosse la tête tournée vers le midi ; pendant la marche, c'est toujours la tête qui est en avant. Pendant les trois jours qui suivent la mort, les parents mangent abondamment. On donne un festin le quarantième jour et un autre au premier anniversaire.

Les Bachkirs sont d'un naturel mélancolique, et leurs chants s'en ressentent. Ils dansent en sautillant et en restant presque sur place. Un air bachkir me frappa par son rythme mélancolique et un certain tremblement dans les sons, qui leur est caractéristique. Je m'en fis donner la traduction :

> Le buisson est noir ; le tronc en est bigarré.
> Il se tient tête baissée et a l'air de chanter.
> Ah ! nos jeunes gens cherchent toujours de jeunes beautés !

Dans les villages que nous venions de traverser j'avais vu des chevaux, des moutons, des bêtes à cornes, des chiens, des chats, une quantité d'oies, mais bientôt poules, coqs, canards, dindons brillèrent par leur absence ; quand nous demandions si on en avait, on nous répondait d'abord *non*, puis *oui*, de sorte qu'il nous fut impossible de rien

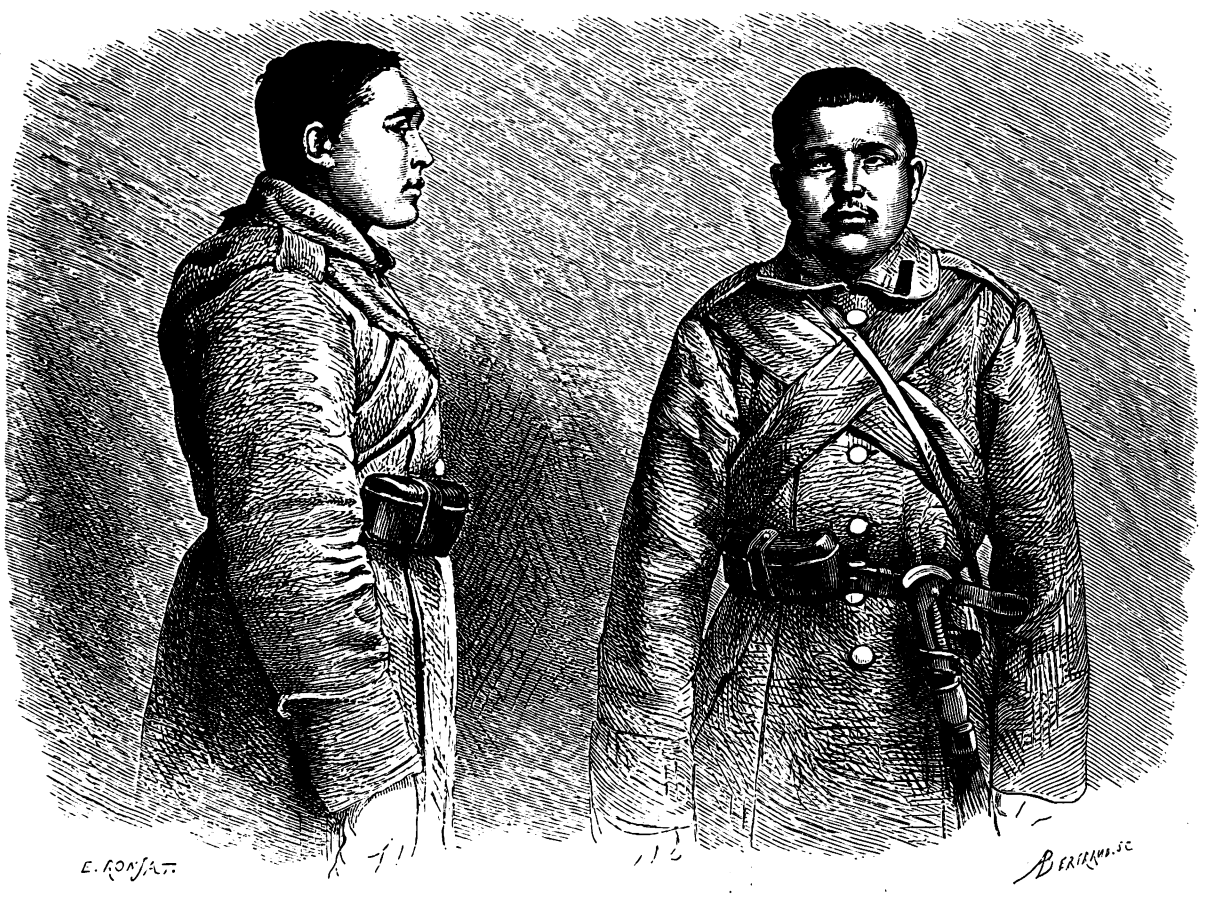
Digitized by Google

JEUNES BACHKIRS DANS LES MONTS OURALS.

Digitized by Google

savoir au juste sur ce point de statistique. Il est difficile d'obtenir une réponse précise des musulmans, car ils sont extrêmement méfiants. Ce qu'il y a de positif, c'est que nous ne pûmes trouver d'œufs et dûmes nous contenter de chair d'oie et de mouton.

Ils avaient appris que les Russes étaient en guerre avec les Turcs et, sachant que M. de Ujfalvy n'était point Russe, ils l'interrogèrent sur les péripéties de cette guerre ; quand on leur disait que les Russes étaient victorieux, malgré leur calme ordinaire, on



SOLDATS DU RÉGIMENT BACHKIR A ORENBOURG.

s'apercevait qu'ils n'étaient rien moins que contents ; pourtant ils appartiennent depuis des siècles à la Russie, et il y a à Orenbourg un régiment bachkir.

Les Bachkirs élèvent l'espèce d'aigle appelée aigle royal, à grande tête noire ; ils les vendent aux Kirghises, qui s'en servent pour chasser les loups, les renards et les chats sauvages. A Sergiopol j'avais vu un superbe aigle attaché à l'entrée d'une kibitka ; il avait la tête enveloppée d'une sorte de capuchon noir. Les Bachkirs dressent aussi des faucons et des éperviers avec lesquels ils prennent des oies et des canards sauvages ; ils vendent ces oiseaux de proie très cher à leurs voisins les Kirghises, qui en font le même usage.

Digitized by Google

Grâce à leurs grandes forêts, les Bachkirs fournissent au marché d'Orenbourg les meilleurs coqs de bruyère tétras que l'on connaisse.

Leurs maisons n'ont ordinairement qu'une pièce; les riches en possèdent deux séparées par un vestibule. En général, ils sont plus propres que les Kirghises et ne vivent pas dans la même intimité avec leurs bêtes. Nous leur en sûmes un gré tout particulier. Quelle mine aurions-nous faite, grand Dieu! s'il nous avait fallu coucher sous une kibitka en compagnie de moutons, de chameaux et d'autres bêtes plus désagréables encore!

Les Bachkirs hommes portent une ample chemise de toile et un pantalon; ils couvrent le tout du khalat qu'on retrouve aussi dans l'Asie centrale. En été ce dernier vêtement est en toile, en hiver en feutre; les riches en ont en feutre blanc doublé de superbes fourrures.

Les jeunes gens se couvrent la tête d'un fichu le plus souvent rouge; quant aux femmes, elles portent aussi, lorsqu'elles sortent, un grand khalat; quelques-unes font remonter ce vêtement sur leur tête, comme les Tatars et les femmes de l'Asie centrale; d'autres se contentent de le jeter sur leurs épaules, elles se couvrent alors la tête d'un châle à la manière des femmes russes. En général, je remarquai qu'elles aimaient beaucoup les ornements; la femme la plus pauvre possède sa parure, appelée *mardji*. Les hommes aussi ont leurs chemises couvertes de pièces de monnaie que les pauvres remplacent par... des boutons de culotte. Les Bachkirs du gouvernement d'Orenbourg que nous avions vus jusqu'alors nous parurent cependant assez pauvres, ce qui s'expliquait par leur paresse, qui contraste avec l'activité des Kirghises.

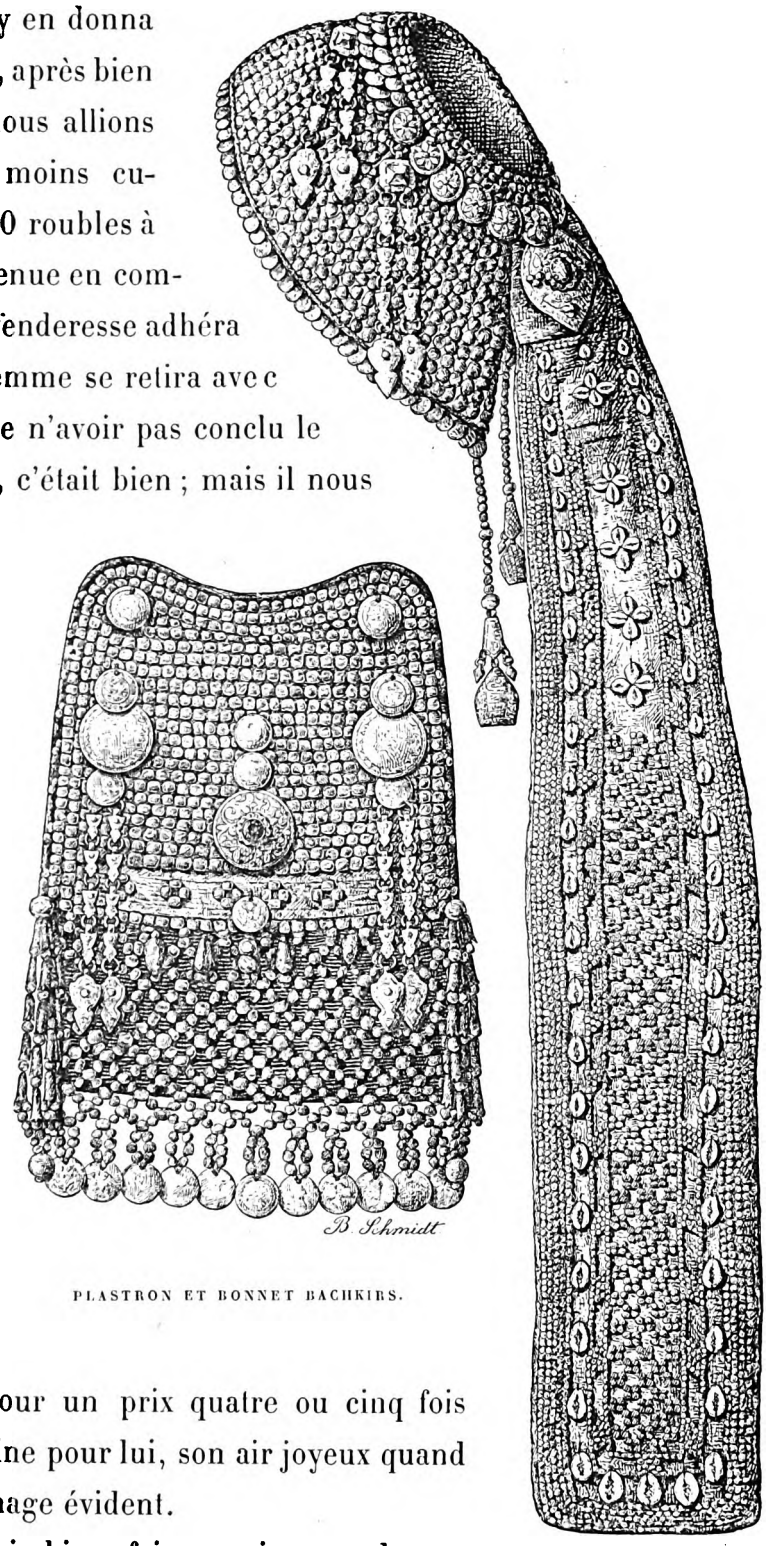
Nous avons repris notre allure de voyageurs par monts et par vaux. Les chevaux n'étaient pas du reste difficiles à obtenir grâce à l'adkritiliste; la plupart des loueurs ne sachant pas lire tournaient et retournaient le papier sans comprendre ce qu'il contenait, mais ils n'en exigeaient pas moins la production. Quelques-uns même avaient un livre pour recevoir la signature des voyageurs, et c'était avec une grande satisfaction qu'ils nous voyaient y inscrire nos noms. Nous n'eûmes jamais à attendre plus longtemps qu'il ne fallait pour renouveler notre attelage.

Le soir nous nous arrêtons dans un village assez riche, car la station communale ne ressemble guère à celle dans laquelle nous avons passé notre dernière nuit. Les propriétaires en sont aisés, cela se voit; ils ont deux chambres et nous cèdent celle de droite qui est grande et bien propre. Les vêtements pliés en tas sont d'une belle apparence. La pièce est chauffée par un poêle qui nous gratifie d'une chaleur étouffante.

Quand nous fûmes un peu installés, M. de Ujfalvy causa avec le maître de la maison, assez bel homme, auprès duquel il s'informa si on pouvait se procurer des vieilles parures de femmes bachkires. Aussitôt un jeune garçon nous en apporta une très curieuse et

Digitized by Google

très belle ; c'était un plastron tout en corail rouge, garni de vieilles pièces de monnaie russes du temps de Catherine, devenues très rares aujourd'hui. Cette parure appartenait à sa mère qui ne voulait s'en défaire qu'au prix de 50 roubles. M. de Ujfalvy en donna 30 et pas un kopek de plus. Enfin, après bien des pourparlers et voyant que nous allions en acheter un autre, beaucoup moins curieux, c'est vrai, pour le prix de 20 roubles à une pauvre femme qui était survenue en compagnie de son mari, la première vénderesse adhéra au prix de 30 roubles. L'autre femme se retira avec son mari, qui avait l'air contrit de n'avoir pas conclu le marché. Nous avions le plastron, c'était bien ; mais il nous fallait la coiffure, très jolie aussi, et qui complète l'accoutrement ; c'est un bonnet en corail, garni aussi de monnaies, derrière lequel deux longues brides de velours noir brodé de coquillages pendent plus bas que la ceinture. Un juif brocanteur s'empressa d'arriver, sur la demande de M. de Ujfalvy, muni de l'objet désiré ; la coiffure n'était pas aussi bien conservée que le plastron, mais le bonnet était intact. Le marchand parlait russe ; nous fîmes prix avec lui, et il nous vendit 30 roubles ce qu'il avait acheté sans doute pour un prix quatre ou cinq fois moindre. Ce fut une bonne aubaine pour lui, son air joyeux quand il nous quitta en était un témoignage évident.



PLASTRON ET BONNET BACHKIRS.

Je priai notre hôte de vouloir bien faire venir une de ses femmes pour me montrer comment s'ajustent ces parures. Il y consentit d'autant plus volontiers que M. de Ujfalvy avait trouvé le chemin de son cœur en offrant à son petit

Digitized by Google

garçon une boîte de bonbons anglais, que celui-ci croquait avec une grande satisfaction. La jeune femme, quoique un peu honteuse de se trouver devant des étrangers, se prêta à mes désirs avec une complaisance parfaite.

Après avoir causé quelque temps avec le mari et l'avoir remercié de son amabilité, nous nous retirâmes chacun chez nous et nous nous endormîmes au son de la musique : une flûte comme celle que nous avions entendue à Orenbourg, accompagnée d'un tambourin, jouait des airs du pays. Cette musique étrange et mélancolique nous berçait mollement, quoique notre divan fût peu moelleux. Le son un peu criard de la flûte arrivait à nos oreilles adouci par l'éloignement, et semblait régler sa mesure sur les palpitations de notre cœur ; tout en l'écoutant et en pensant avec bonheur que notre voyage touchait à sa fin, je m'endormis, non sans avoir comparé l'immense distance qui sépare nos mœurs de celles de ces peuples primitifs. Ils étaient pourtant installés dans ces montagnes du temps d'Hérodote, et il n'y avait rien d'exagéré à les considérer comme les cousins germains des Magyars.

Le matin nous vîmes des femmes bachkires portant de l'eau dans des seaux en bois suspendus aux deux extrémités d'un bâton à la manière de nos porteurs d'eau. Elles emplissent le grand bassin qui se trouve scellé dans leur fourneau et dans lequel elles font la soupe. J'allai remercier la femme à qui je n'avais pas acheté la parure ; elle était assez pauvre et entourée d'une nombreuse famille ; la chambre unique n'avait aucun ornement, sinon des cuillers qui encadraient la fenêtre ; la vieille mère l'aidait dans les soins du ménage, le mari était en prières. Je donnai quelques kopeks aux enfants et j'eus toutes les peines du monde à me soustraire aux supplications de la maîtresse du logis ; elle tenait absolument à me vendre son ajustement, qui m'irait fort bien, disait-elle. Les pauvres gens, dans leur ingénuité, étaient convaincus que ces achats étaient pour moi.

On voit qu'ici les femmes sont plus libres que dans l'Asie centrale, quoique musulmanes ; elles ont toujours, comme les Kirghises, le visage découvert et vaquent à leurs occupations comme leurs sœurs d'Europe. Elles font beaucoup plus de travail que les Sartes, mais il me semble que je préférerais encore cette existence laborieuse à la vie de harem plus ou moins cloîtrée des femmes sartes.

Nous avons quitté la station ; près d'Abdelilevo, la vallée se resserre et les montagnes grandissent. Nous franchissons une corniche qui borde une rivière que nous côtoyons pendant un certain temps. Dans une station, la poste communale possède une chambre destinée spécialement aux voyageurs qui ont eu la bonne idée de s'égarer dans cette contrée... A mesure que nous avançons, les villages s'espacent ; ils ont chacun leur cimetière et leur mosquée. L'un des premiers que nous traversons est situé au milieu

Digitized by Google

FAMILLE TATARE DANS LES MONTS OURALS (p. 466).

Digitized by Google

d'une belle forêt. Une maison triste et isolée qui se dresse sur une élévation nous rend tristes et rêveurs nous-mêmes. Des êtres humains peuvent-ils s'accommoder d'une telle solitude? Après tout, les villages qui l'entourent ne sont pas à une telle distance que l'on n'y puisse au besoin nouer quelques relations.

Dans une pauvre station un idiot grelotte ; il est à peine vêtu d'une chemise, et pourtant le froid est intense. Ses cris de joie à la vue de l'argent que nous lui donnons sont indescriptibles ; cette joie serre le cœur. Un matin, j'en avais heurté un autre qui, par 8 degrés au-dessous de zéro, avait passé dehors la nuit entière. Personne ne lui donnait abri ; cependant ces pauvres gens résistent, et ils vivent !

Nous continuons notre route avec un attelage qui devient toujours de plus en plus mauvais ; les traits en corde sont rattachés en plusieurs endroits, et les harnais sont en si piteux état, que nous nous demandons si toutes ces vieilleries ne vont pas nous laisser en chemin à quelque montée ou à quelque descente. Nous traversons le village de Timyanvo, habité par les Karagai-Kiptchaks (Bachkirs) ; il est très grand et possède d'assez jolies maisons ; on dirait que ses habitants jouissent d'une plus grande aisance. Les rivières sont prises, et notre tarantasse s'enfonce souvent dans la glace ; il nous faut alors descendre ; heureusement la glace est assez forte pour nous supporter, sans cela, quels bains nous aurions pris, mon Dieu !

Les belles forêts de l'Oural que nous traversons regorgent de gibier ; on y trouve des loups, des écureuils, des élans, des martres et même des ours ; c'est un peu moins dangereux que les tigres, mais il y a encore assez de dangers à braver pour aiguiser les aventures de chasse. Nous ne rencontrâmes pas d'ours, mais en revanche nous vîmes de belles grues, de belles outardes (sensation plus douce et moins émouvante) que les Bachkirs chassent en se glissant sous la feuillée de manière à en approcher le plus près possible. Nous couchâmes encore une nuit chez nos amis les Bachkirs Boursiannes ; encore une nuit, et c'est la dernière ! J'ose à peine croire à mon bonheur et je commence même à regretter ma vie d'aventures. Je me demande si j'ai bien tout vu ; car qui peut dire quand je reviendrai ! J'examine jusqu'aux ustensiles agricoles, les plus primitifs que l'on puisse imaginer, et je me surprends à contempler béatement une fourche à quatre dents que mon imagination me représente ornée d'une gerbe de blé. En partant, je fais cadeau à notre hôte de bougies et de sucre, ce fut pour lui un avant-goût des délices du paradis de Mahomet.

A la sortie d'Itcouloub la route s'aplanit et les montagnes s'abaissent. Allons-nous donc encore revoir les steppes? Heureusement il n'en est rien. Nous passons à Youlouk, village tatar, ce qui s'aperçoit bien à l'air insolent de ses habitants.

Voici maintenant une forêt superbe, des bouleaux, des pins, quelques sapins

Digitized by Google

élégants se pressent et se serrent les uns contre les autres : on dirait d'une vraie forêt vierge. Après une longue montée suivie de sa descente, nous arrivons au relais. Quel salon de verdure, mais aussi quelle misérable cabane ! Nous n'avons pas le temps de nous en attrister, car une belle Bachkire, tenant son enfant dans ses bras, absorbe toute notre attention ; quelle admirable créature, avec ses beaux yeux noirs voilés, sa peau d'Andalouse et sa taille majestueuse ; une reine au milieu de son palais n'aurait pas eu une attitude plus noble que cette femme sur le seuil de sa porte au milieu de cette luxuriante végétation. Le cadre était digne d'elle, la femme se mettait à l'unisson de la nature pour rendre hommage au Créateur. Son mari était absent, et elle le remplaçait. Quel contraste avec cette misérable masure ! Sur les vieux divans qui sont au fond de la chambre, une petite fille de cinq à six ans, à demi vêtue, berce un autre bébé qui dort dans une corbeille suspendue par une corde à l'une des poutres du plafond. La chambre est chaude pourtant, et l'enfant entre et sort sans avoir l'air de se soucier de la chaleur et du froid.

C'est à grand'peine que l'on parvient à atteler nos chevaux, tout manque ici, même le fouet, que l'on remplace par un branchage. La forêt est fort belle, mais déplorablement entretenue ; les Bachkirs et les Russes ne se contentent pas de couper à tort et à travers les bois dont ils ont besoin pour leur chauffage, ils brûlent les arbres sur pied et se livrent à des dévastations dont on n'a pas idée. Sur la carte de l'état-major russe qu'on nous avait remise à Troïtsk, carte datant d'une dizaine d'années, les forêts couvraient un espace immense. A présent on se perd dans les clairières qui se transforment en steppes. Si le gouvernement n'y met bon ordre, ces belles forêts de l'Oural finiront aussi par disparaître. Cependant, qu'elles sont belles et quels beaux sites nous y découvrons ! Le chemin est superbe, nous ne regrettons nullement d'avoir, au prix de quelques fatigues de plus, renoncé à la route postale qui nous eût ramenés dans ces immenses steppes qui forment presque tout le gouvernement d'Orenbourg.

Dans la nuit nous avons quitté le pays bachkir ; voici Préobrayensk, habité par des Russes ; c'est un peu plus grand qu'un village, un peu moins qu'une petite ville. La *semstvoï posta* (poste communale), où nous allons être forcés de coucher, est tenue par un Russe. Il me faut dire adieu à ce beau pays des Bachkirs que j'ai parcouru avec tant de plaisir et dans un ravissement perpétuel.

Nous descendons dans un intérieur de paysans russes assez aisés. A peine installés, la vieille mère, assez bavarde, s'informe de notre voyage, de la route par laquelle nous sommes venus ; elle s'apprête à nous donner des détails sur la route à suivre, lorsque notre nom, prononcé en français, nous fait relever la tête. C'était un officier anglais qui avait quitté les Indes et retournait à Londres ; il était allé à Pékin et arrivait en ligne

Digitized by Google

Digitized by Google

droite de cette capitale en traversant toute la Sibérie. A Troïtsk, où il était passé après nous, il avait été informé de notre voyage et de la route que nous avions prise. Las des steppes, il s'était décidé à suivre notre itinéraire. Comme il marchait nuit et jour, il avait pu nous rejoindre et était même arrivé dans cette station quelques heures avant nous ; cependant, comme il était moins bien recommandé, on l'avait placé dans la cuisine au milieu de la famille.

Je vous laisse à penser quel plaisir nous causa cette rencontre, les questions et les réponses qu'elle provoqua. Nous parlâmes de la belle Bachkire, et M. C. nous avoua qu'il avait eu le plus vif désir de l'enlever, mais les mahométans ne plaisantent pas sur ce chapitre. Plus d'un officier russe a perdu la vie dans l'Asie centrale pour avoir tenté quelque séduction. En Anglais, c'est-à-dire en homme pratique, notre compagnon s'était contenté d'admirer et de s'abstenir.

M. C. voulut partir avant nous pour utiliser les chevaux qu'on lui avait ménagés. On se donna rendez-vous à Orenbourg. Nous entendîmes à regret le bruit de sa tarantasse qui s'éloignait. Le lendemain la première neige fit son apparition, mais elle ne nous intimidait plus. Que pourrait-elle maintenant ? Tout au plus retarder de quelques jours notre voyage.

Préobrayensk est, comme beaucoup de villages dans l'Oural, entouré d'une palissade, avec une porte surmontée d'un fanal. Cette précaution a pour but d'en interdire l'accès aux loups et à messieurs les ours, précaution bien naïve, car un saut est bien vite fait ; mais les loups sont poltrons, et la présence de l'homme suffit pour les contenir ; il paraît que les ours eux-mêmes s'arrêtent devant cette faible barrière.

Le village est bien situé : d'un côté il s'appuie à la lisière d'une forêt, de l'autre il domine une petite rivière encaissée dans les montagnes de l'Oural, qui s'étendent à sa gauche et servent de limite à son territoire. L'église russe est située au milieu du village sur une petite éminence en forme de place. Une fabrique de couteaux, qui avait été construite près de la rivière, est aujourd'hui brûlée ; il n'en reste que des vestiges noircis et calcinés. La sortie du village présente une descente assez dangereuse que le verglas rendait encore plus difficile. Avec quelques précautions nous fûmes bientôt en bas, et nos chevaux reprirent leur course à travers une magnifique forêt de bouleaux et de chênes. Le brouillard était dense et la neige avait fini par se résoudre en une pluie fine et glaciale. Cependant, après une heure de marche, le brouillard disparut tout à coup. Nous nous trouvâmes alors au milieu d'un paysage splendide : de belles chaînes de montagnes couvertes d'une magnifique végétation se succédaient les unes aux autres ; les bouleaux et les chênes s'entrelaçaient, essayant de voiler par leurs embrassements la vue d'une petite rivière qui bruissait au pied d'un précipice ; de temps en temps

Digitized by Google

quelques prairies étalées comme de jolis tapis de verdure se laissaient admirer dans les éclaircies. Nous descendions, quand la montée était trop rapide, pour contempler ce magnifique panorama, le plus beau peut-être que nous ayons vu depuis longtemps. Nos chiens bondissaient de rocs en rocs sur les mamelons verdoyants et revenaient joyeux à notre appel.

Nous arrivâmes au premier village tatar par des descentes, des montées, des corniches de plus en plus ravissantes. Nos chevaux avaient fait 27 lieues sans s'arrêter. Bientôt les montagnes s'abaissent et s'aplatissent en steppes. Le soir, à six heures, nous passons l'Yik sur un radeau à corde; ce passage nocturne, auquel nous sommes

MAISON (ISBA) RUSSE.

habitués, constitue notre dernière aventure. Nous nous réchauffons au feu de la hutte du batelier pendant que nos bagages nous rejoignent. Quand ils sont arrivés, nous gagnons la prochaine station par une route tournante. Nous sommes ici dans un village russe, où nous passons la nuit.

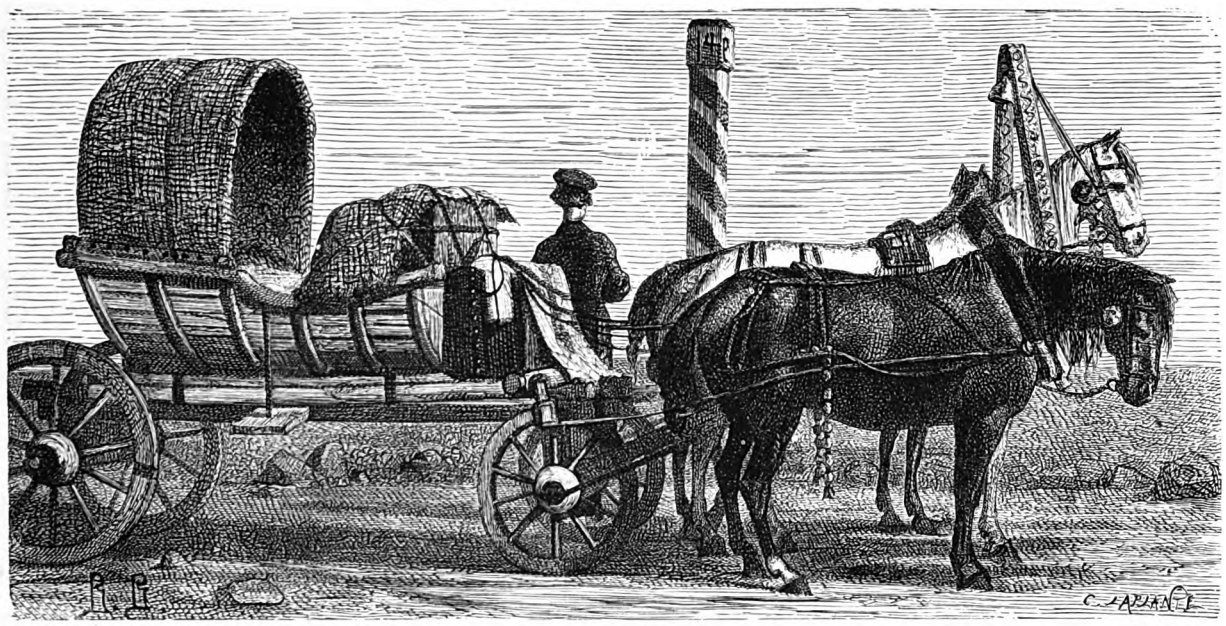
Le lendemain nous sommes debout de bonne heure, c'est la dernière fois que nous allons encore fouler le sol de l'Asie, nous pouvons être le soir à Orenbourg, projet d'autant plus réalisable que nous avons retrouvé les stations postales et les steppes. A sept heures nous sommes à l'avant-dernière station; encore deux heures, et nous voilà arrivés. La nuit est venue sombre et noire, comme pour exaspérer notre impatience; nos bons amis les Kirghises se rangent sur la route au bruit de notre voiture, et le yémchik, par orgueil, stimule le galop de ses chevaux. Je vois se dessiner les silhouettes

Digitized by Google

de mes bons chameaux, puis des lumières lointaines, une vague agitation, des maisons, des rues, enfin la place d'Orenbourg et notre hôtel. Je saute de la voiture sur laquelle j'espère bien ne plus remonter, Dieu merci !

Nous montons l'escalier de l'hôtel, mais j'ai subi si longtemps les mouvements de la voiture que la tête me tourne, mes jambes chancellent, je suis obligée de m'appuyer sur le bras de mon mari, qui me conduit à l'appartement que nous a retenu M. C. Nous dînons en compagnie de notre aimable maréchal des logis, et je vais me coucher avec délices.

Nous restâmes à Orenbourg le temps de vendre notre équipage asiatique, ce ne fut pas chose facile ; on nous offrait des prix dérisoires. Nous fûmes obligés de laisser nos

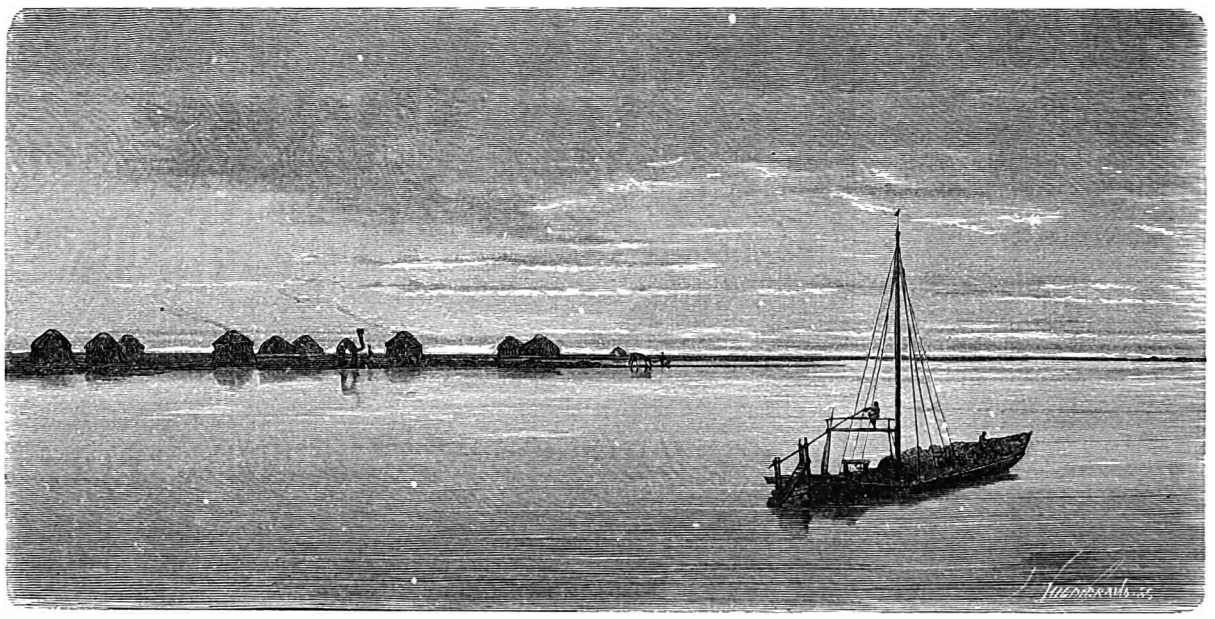


TÉLÉGA RUSSE.

deux tarantasses au général Hains, qui se chargea de nous les faire vendre plus avantageusement, et, pressés par le Volga, qui charriait déjà ses glaçons et qui pouvait se prendre d'un jour à l'autre, nous partîmes d'Orenbourg. La ville m'avait paru embellie ; était-ce un effet du contraste ? Il est vrai que, sous ses habits d'automne, elle me glaçait moins que sous ses vêtements d'hiver. Je la trouvai plus gaie, plus animée, et nous y fîmes la connaissance de madame et de M. J. ; ce dernier était Français et professeur à l'école militaire. La gare me sembla magnifique et le wagon délicieux. Malheureusement, après vingt-quatre heures de chemin de fer, la ligne s'arrête sur les bords du Volga, nous laissant le soin de traverser le fleuve à nos risques et périls. Un compagnon de route, officier russe de haut grade, s'offre à nous aider au passage du fleuve. Des *télégas*, sorte

Digitized by Google

de voitures ressemblant aux tarantasses, mais tout à fait découvertes, nous attendent pour nous conduire au bord du fleuve. Grâce à notre aimable cicerone, le prix est assez raisonnable. Le vent nous cinglait le visage; il ne fallut pas moins d'une heure et demie pour atteindre la rive orientale. Grand Dieu! que de monde, quels cris, quel encombrement! c'est un bac communal qui se charge, moyennant rétribution, de nous conduire à l'autre bord. Prévenue par notre officier, je reste dans ma voiture; quant à M. de Ujfalvy et à son compagnon, ils prennent place sur un bateau à vapeur qui remorque le bac. Remorqueur étrange, dont la vapeur s'échappe de toutes parts, excepté par la cheminée; il s'avançait au milieu du fleuve en inclinant tellement à tribord qu'on pensait à chaque

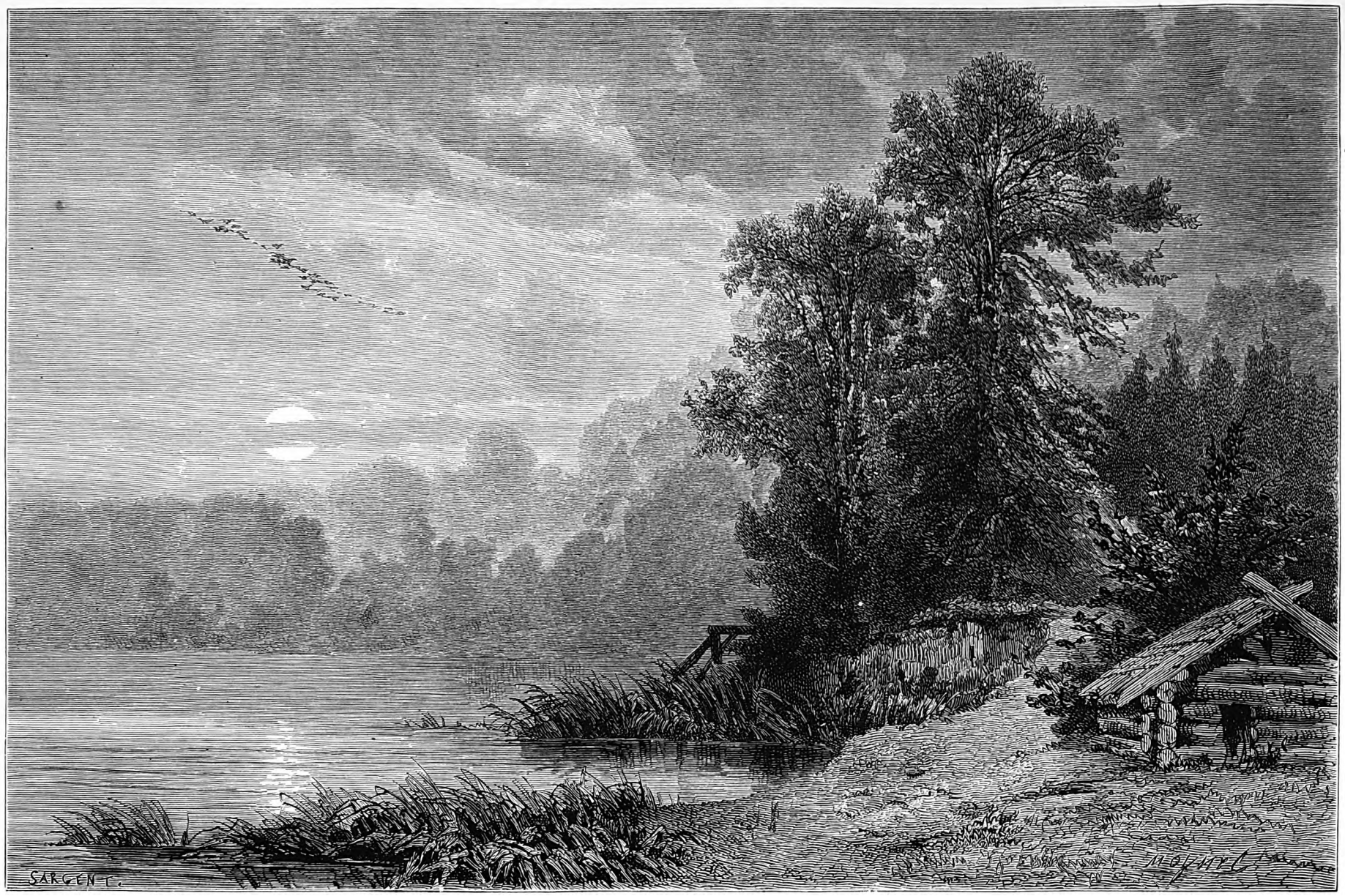


LE VOLGA.

instant le voir chavirer. Le fleuve est imposant et mesure, m'a-t-on dit, 3 kilomètres de largeur. Les glaçons qu'il charriait se brisaient avec un bruit sinistre contre notre bac. Lorsque je me vis engagée au milieu de ce magnifique cours d'eau, mon cœur se serra d'effroi et il me sortit une ardente prière : « O mon Dieu, m'écriai-je, protégez-nous, laissez-nous revoir le sol natal! » Combien on se sent petit et perdu dans l'immensité des flots! Je compris alors la ferveur des marins, et il me suffisait de traverser un fleuve, le plus grand de l'Europe, il est vrai, pour me faire entrevoir la petitesse de l'homme devant la grandeur des œuvres de Dieu.

Nous atterrîmes heureusement : il est vrai que ces messieurs, pour sortir de leur embarcation, durent se livrer à une gymnastique échevelée et franchir en guise de chevaux de frise des voitures de foin et de paille et des bestiaux. Le général qui accom-

Digitized by Google



SUR LES RIVES DU VOLGA.

Digitized by Google

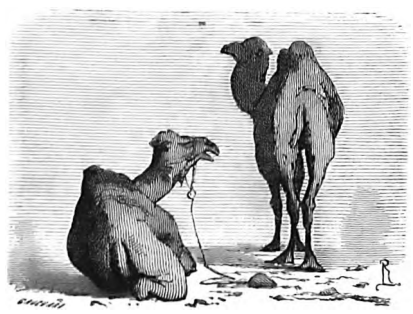
pagnait mon mari se plaignit à l'autorité des cabrioles que lui avait imposées ce débarquement; on lui promit comme toujours de remédier à cet état de choses.

Une autre téléka, la dernière cette fois, nous conduisit en une demi-heure à la gare, où nous trouvâmes *pour de bon* des billets jusqu'à Moscou.

Qu'on veuille bien nous dispenser de raconter nos dernières étapes en Europe et les menus incidents d'un voyage devenu banal sur les chemins de fer. J'étais d'ailleurs aussi lasse au moral qu'au physique; demi-assise, demi-couchée dans un wagon capitonné, je songeais cette fois que la peine était derrière nous et, défiant les périls auxquels nous avions su échapper, je tombai peu à peu dans une douce somnolence plus agréable peut-être que le sommeil. Mes souvenirs évoquaient, flottant comme des fantômes aux formes indécises, les populations et la variété infinie de paysages que nous avions visités; puis tout se brouillait peu à peu pour s'évanouir à la première secousse qui me réveillait en sursaut. J'étais dans cet heureux état des ouvriers mortels dont parle Bossuet, « charmés que l'achèvement de l'œuvre les délivre du travail et les assure du succès. » Et les stations se succédaient, et les heures s'envolaient.

Il me reste à prendre congé de mes lectrices, de mes amies inconnues pour qui j'ai tant bien que mal retracé mes impressions. Qu'elles soient indulgentes à mon inexpérience littéraire comme elles le sont pour toutes les misères de cette existence, pour les ennuis auxquels elles savent se résigner. Elles comprendront avec quelle satisfaction j'ai pu suivre mon mari dans ses aventures; je n'ai fait là que ce qu'elles eussent fait à ma place, et la satisfaction du devoir accompli est la plus douce de toutes celles que nous puissions goûter; accepté sans hésitation, le devoir devient un plaisir. Que d'obstacles la bonne humeur fait évanouir et quel bonheur quand on arrive au terme de l'épreuve! Quittez, Mesdames, quittez votre patrie si vous le pouvez, quelques semaines, quelques mois, ne fût-ce que pour sentir avec quelle joie on la retrouve!

A vous toutes, amies, que j'ignore, aimables et charmantes lectrices, qui m'avez suivie dans ce long voyage, à vous surtout que la bonté de votre cœur et la vivacité de votre imagination ont intéressées à mes aventures, merci et adieu!



Digitized by Google

TABLE DES GRAVURES

FRONTISPICE. — Madame de Ujfalvy-Bourdon, dessin de E. Ronjat.

CHAPITRE PREMIER

1. Viaduc sur la vallée Kalt-Rinne, au Semering, dessin de T. Taylor. 1
2. Vienne. — Le Graben, dessin de H. Clerget. 3
3. Une vue de Gratz, dessin de T. Taylor. 5
4. Vue du palais Lazienki à Varsovie, dessin de T. Taylor. 9
5. Maison russe, dessin de J. Moynet. 11
6. Une vue du Danube, dessin de Lancelot. 13

CHAPITRE II

7. Traîneaux de ville, dessin de Blanchard. 15
8. La Néva à Saint-Pétersbourg, dessin de T. Taylor. 16
9. Paysans finnois, dessin de Sirouy. 17
10. Église grecque à Helsingfors, dessin de H. Clerget. 19
11. Église catholique à Helsingfors, dessin de H. Clerget. 21
12. Le Palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg, dessin de G. Moynet. 22
13. Une place de Saint-Pétersbourg en hiver, dessin de Blanchard. 23
14. Statue de Pierre le Grand, dessin de Ch. Goutzviller. 24
15. Saint-Pétersbourg. — Perspective Newski, dessin de H. Clerget 25
16. Un cabaret russe, dessin de H. Blanchard. 26
17. Moscou. — Vue générale du Kremlin, dessin de H. Clerget. 27
18. Monastère des femmes à Moscou, dessin de J. Moynet. 31
19. La grosse cloche et la tour d'Ivan Vélikoï, dessin de E. Thérond. 33
20. Église Saint-Vassili, sur la place Rouge, à Moscou, dessin de E. Thérond 35
21. Porte de la Résurrection, sur la place Rouge, à Moscou, dessin de E. Thérond. 39
22. Vue de Moscou prise de la Moskova, dessin de E. Thérond. 41
23. Vue générale de Moscou prise du Gué des Criméens, dessin de J. Moynet. 43

CHAPITRE III

24. Une chaumière russe sur les bords du Volga, dessin de J. Moynet. 45
25. Intérieur d'une chaumière russe, dessin de J. Moynet. 46

Digitized by Google

26. Vue d'Orenbourg des bords de la Sakmara, dessin de Riou. 47
27. Jeune fille russe des bords de la Sakmara (environs d'Orenbourg), dessin de J. Moynet. . . 49
28. Kirghise, dessin de V. Wassnetzoff. 50
29. Femme kirghise, dessin de V. Wassnetzoff. 51
30. Le Caravansérail à Orenbourg, dessin de Barclay. 52
31. Vue du Palais du gouverneur de la province d'Orenbourg et de la Mosquée, dessin de Barclay. 53
32. Le mollah de la mosquée d'Orenbourg, dessin de A. Ferdinandus. 55
33. Un sultan kirghise, dessin de A. Ferdinandus. 58
34. Kirghise au service de la Russie, dessin de V. Wassnetzoff. 59

CHAPITRE IV

35. Maison russe, dessin de J. Moynet. 61
36. Intérieur d'une station russe, dessin de Durand-Brager. 62
37. Une station postale russe en hiver, dessin de Durand-Brager. 63
38. Types de postillons : Russe, Tatar, dessin de B. Vereschaguine. 64
39. Types de postillons : Tatar, Bachkir, dessin de B. Vereschaguine. 65
40. Postillon russe des Cosaques de l'Oural, dessin de E. Bayard. 66
41. Femme cosaque, dessin de E. Bayard. 67
42. Forêt de sapins en Russie, dessin de J. Moynet. 69
43. Musicien de village, dessin de A. de Neuville. 71
44. Kirghise à cheval, dessin de V. Wassnetzoff. 73
45. Le postillon kirghise qui nous tire de la tourmente de neige, dessin de B. Vereschaguine. . 74
46. Vue du steppe, dessin de Guiaud. 75
47. Femme kirghise, dessin de V. Wassnetzoff. 78
48. Femme kirghise en grand costume, dessin de V. Wassnetzoff. 79
49. Une tarantasse fermée, dessin de J. Moynet. 80
50. Habitations kirghises dans le steppe, dessin de A. Ferdinandus. 81
51. Vieille femme kirghise, dessin de V. Wassnetzoff. 84
52. Jeune femme kirghise, dessin de V. Wassnetzoff. 84
53. Femme et jeune fille kirghises, dessin de V. Wassnetzoff. 85
54. Un Kirghise, dessin de V. Wassnetzoff. 86

CHAPITRE V

55. Tente kirghise (kibitka), dessin de V. Wassnetzoff. 87
56. Tombeau près de Djankend, dessin de H. Clerget. 88
57. Tombeau près de Djankend, dessin de H. Clerget. 88
58. Le repas des Kirghises, dessin de V. Wassnetzoff. 89
59. Kirghises se reposant devant leur kibitka, dessin de V. Wassnetzoff. 93
60. Tombeau d'un riche Kirghise, dessin de H. Clerget. 95
61. Kirghise laboureur, dessin de B. Vereschaguine. 97
62. Voyage des troupes russes dans le steppe, dessin de A. Ferdinandus. 98
63. Kirghise surpris par un tigre, dessin de Sorieul. 99
64. Faisan doré, dessin de Mesnel. 100
65. Faisan vénéré, d'après une peinture chinoise, dessin de Mesnel. 101
66. Kirghises dans le steppe, dessin de V. Wassnetzoff. 103
67. Notre tarantasse traînée par des chameaux, dessin de V. Wassnetzoff. 108
68. Types de chameaux, dessin de V. Vereschaguine. 109

Digitized by Google

CHAPITRE VI

69. La mosquée de Hazret et les murs de Turkestan, dessin de H. Clerget. 111
70. Les ruines de Saourane, il y a dix ans, dessin de H. Clerget. 113
71. Ruines d'une antique cité, dessin de V. Wassnetzoff. 115
72. Une arba, dessin de E. Bayard 116
73. La mosquée de Hazret, à Turkestan, vers le soir, dessin de H. Clerget. 117
74. La mosquée de Hazret, à Turkestan, dessin de T. Taylor. 119
75. L'entrée de la mosquée de Hazret, à Turkestan, dessin de T. Taylor. 121
76. Un mollah priant, dessin de Sedoff. 123
77. Le Sarte Mousse-Ali, à Turkestan, dessin de E. Bayard. 125
78. Une rue à Turkestan, dessin de H. Clerget. 128

CHAPITRE VII

79. La forteresse de Tchemkend, dessin de H. Clerget. 129
80. Derviches mendiants, dessin de Sedoff. 131
81. Femme d'un chef de poste tatar, dessin de E. Bayard. 133
82. Garçon sarte, à Tchemkend, dessin de E. Bayard. 134
83. Kirghise des environs de Tachkend, dessin de E. Bayard. 134
84. Village kirghise sur la route de Tchemkend à Tachkend, dessin de E. Bayard. 135
85. Anciennes fortifications sur la route de Tchemkend à Tachkend, dessin de H. Clerget. . . 136
86. Ancienne fortification, dessin de H. Clerget. 136
87. Les Juifs dans le Turkestan, dessin de Sedoff. 137
88. Village kirghise, près de Tchemkend, dessin de H. Clerget. 139

CHAPITRE VIII

89. Bijoux sartes, dessin de B. Schmidt. 141
90. Le général Kauffmann, dessin de E. Ronjat. 142
91. Khoudaïar-Khan, dessin de E. Ronjat. 143
92. Chabraque en velours rouge brodé d'or et d'argent, et bride ornée de turquoises et de cornalines, dessin de B. Schmidt. 145
93. Bombes à feu grégeois et cloche en bronze, au musée ethnographique de Tachkend, dessin de P. Sellier. 147
94. Objets préhistoriques trouvés dans les environs d'Akmollinsk, dessin de B. Schmidt. . . . 148
95. Objets en bronze trouvés près du lac Issik-Koul, dessin de B. Schmidt. 148
96. Objets préhistoriques trouvés dans les steppes kirghises, dessin de B. Schmidt. 148
97. Bijoux trouvés dans les tombes aux environs de Kazan, dessin de B. Schmidt. 149
98. La maison du général Kauffmann, dessin de H. Clerget. 152
99. Un jeune Persan au bazar de Tachkend, dessin de E. Metzmacher 154
100. Les mangeurs d'opium, dessin de Sedoff. 155
101. Entrée du fort russe, à Tachkend, dessin de Barclay 157
102. Aiguière moderne en cuivre repoussé, dessin de B. Schmidt. 158
103. Aiguière ancienne en cuivre repoussé et niellé, dessin de B. Schmidt. 158
104. Un Kachgarien à Tachkend, dessin de E. Metzmacher. 159

Digitized by Google

105. Arabe à Tachkend, dessin de E. Metzmacher. 160
106. Théière chinoise, dessin de B. Schmidt. 160

CHAPITRE IX

107. Bac sur le Syr-Daria, dessin de E. Bayard. 161
108. Kirghise passeur sur le Syr-Daria, dessin de E. Metzmacher 163
109. Après la victoire, dessin de Sedoff. 165
110. La Porte de Tamerlan, dessin de T. Taylor. 167
111. Après la défaite, dessin de Sedoff. 169
112. Pont antique sur le Zérafchân, dessin de T. Taylor. 172
113. Passage du Zérafchân au mois de juillet, dessin de E. Bayard. 173

CHAPITRE X

114. Vue de la forteresse de Samarkand, dessin de Riou. 175
115. Entrée de la forteresse de Samarkand, dessin de Riou. 176
116. Place de Bibi-Khanim et tombeau des femmes de Tamerlan, dessin de T. Taylor. 177
117. Un guide tatar, un cuisinier usbeg et deux Kara-Kalpaks, dessin de E. Bayard. 179
118. Vue générale du Schah-Sindêh, dessin de Riou. 181
119. Le Gour-Émir (Tombeau de Tamerlan), dessin de H. Clerget. 183
120. Une vieille paysanne sarte, dessin de E. Metzmacher. 184
121. Intérieur de la mosquée de Gour-Émir (Tombeau de Tamerlan), dessin de D. Lancelot. . . 185

CHAPITRE XI

122. Samarkand vue de la place Righistan, dessin de T. Taylor. 187
123. La médressé de Tilla-Kari, dessin de Barclay. 189
124. La mosquée de Chir-Dar, dessin de E. Thérond 193
125. La mosquée d'Ouloug-Beg, dessin de E. Thérond 197
126. Tombeau des femmes de Tamerlan, dessin de Barclay. 199
127. Le Kok-Tach dans la forteresse de Samarkand, dessin de Barclay. 199
128. Bazar de Samarkand, dessin de Barclay. 201
129. Mendiants et lépreux des environs de Samarkand, dessin de Sédoff. 205
130. Vue de la porte d'entrée de la mosquée du Schah-Sindêh, dessin de Barclay. 209
131. Aphrosiab et le tombeau de saint Daniar Palvan, dessin de Riou. 211
132. Afghan au service de la Russie, dessin de E. Metzmacher. 213
133. Femmes turcomanes au bazar de Samarkand, dessin de E. Ronjat. 215

CHAPITRE XII

134. Types usbeg et tadjik, dessin de A. Ferdinandus 217
135. Un chemin carrossable dans la haute vallée du Zérafchân, dessin de V. Wassnetzoff. . . . 221
136. Le général Ivanoff, dessin de E. Ronjat. 222
137. Types de Batchas ou danseurs publics, dessin de E. Ronjat. 223
138. Les adorateurs d'un Batcha ou danseur, dessin de Sedoff. 225
139. Paysage dans la haute vallée du Zérafchân, dessin de V. Wassnetzoff. 227

Digitized by Google

140. Types usbegs des environs de Pendjkend, dessin de A. Ferdinandus. 228
141. Femmes tadjiques dans leur intérieur, dessin de E. Bayard. 233
142. Course de chevaux, dessin de V. Wassnetzoff. 235
143. Tentes des montagnards à l'entrée de la haute vallée du Zérafchân, dessin de E. Bayard. . . . 237

CHAPITRE XII

144. Tombeaux des Russes à Samarkand, dessin de H. Clerget. 239
145. Kirghises pauvres et riches, dessin de E. Bayard. 243
146. Habitations d'hiver kirghises près de Tchinaz, dessin de E. Bayard. 245
147. Une vue du Tachkend sarte, dessin de E. Bayard. 247
148. Cour d'une maison au Tachkend sarte, dessin de E. Bayard. 249
149. Garçon sarte, dessin de E. Metzmacher 250
150. Une rue dans le Tachkend sarte, dessin de E. Bayard. 251
151. Demi-Kirghise demi-sarte, dessin de E. Metzmacher. 255
152. Vieux sarte, dessin de E. Metzmacher. 257

CHAPITRE XIII

153. Une maison à Pskend, dessin de E. Bayard. 259
154. Type tadjik, à Khodjend, dessin de E. Metzmacher. 261
155. Type tadjik, à Khodjend, dessin de E. Metzmacher. 262
156. Vue de la forteresse de Makhram, dessin de T. Taylor. 263
157. Rives du Syr-Daria, dessin de E. Bayard. 264
158. Place du marché au fourrage avec la vue du château, à Khokand, dessin de Barclay. . . . 265
159. Vue du château de Khokand, dessin de H. Catenacci. 269
160. Façade du château de Khokand, dessin de H. Catenacci. 272
161. Cour dans l'intérieur du château de Khokand avec les factionnaires indigènes du temps du khan, dessin de H. Catenacci. 273
162. Château du khan de Khokand vu du jardin, dessin de Barclay. 275
163. Ancien bâtiment réservé aux femmes du khan de Khokand, dessin de H. Catenacci. 275
164. L'armée indigène dans la cour de la forteresse devant le château du khan, dessin de A. Ferdinandus. 277
165. Abdourakhman-Aftobatchi et Issa-Oulié, dessin de E. Ronjat. 278
166. Vue de la ville de Khokand, dessin de T. Taylor. 280

CHAPITRE XIV

167. Sables mouvants dans les steppes, dessin de T. Taylor. 281
168. Hutte de paille contenant un moulin, dessin de E. Bayard. 282
169. Trombes de sable dans le steppe, dessin de de Bérard. 283
170. Ouragan de sable dans les steppes, dessin de Yan'Dargent. 287
171. Un Usbeg de Divanah-Kichlak, dessin de E. Metzmacher. 289
172. Femmes tadjique et sarte de Turé-Kourgân, dessin de Wust. 291
173. Le capitaine Bektchourine (tatar), chef du district de Marghellân, dessin de du Paty. 293
174. Type tiourouk, dessin de E. Ronjat. 296
175. Fakir indien, dessin de E. Bayard. 298
176. Le général Abramoff, dessin de E. Ronjat. 299
177. Le colonnel Dowbicheff, dessin de E. Ronjat. 300
178. Élèves d'une école musulmane, dessin de E. Ronjat 301

Digitized by Google

CHAPITRE XV

179. Aksakals des environs de Wadil, dessin de du Paty 303
180. Un Tadjik laboureur, dessin de E. Bayard. 305
181. Un guide tatar, dessin de E. Metzmacher 306
182. Le fidèle cosaque Féodoroff, dessin de B. Vereschaguine. 307
183. Vue du Schahimardân, dessin de F. Schrader. 309
184. Portrait de l'aksakal, dessin de E. Metzmacher. 311
185. Une femme de l'Asie centrale, dessin de E. Bayard. 313
186. Type d'Usbeg, dessin de Metzmacher. 315
187. Repas de Kirghises colonisés, dessin de V. Wassnetzoff. 317
188. Tombeau d'un saint, dessin de E. Bayard. 319
189 Attelage pour traverser les déserts de sable, dessin de E. Bayard. 323
190. Résidence d'été du khan à Assaké, dessin de T. Taylor. 325
191. Vue du quartier russe dans la vallée de l'Akboura, près d'Och, dessin de T. Taylor. 326
192. Le Tachti-Soléiman, à Och, dessin de G. Vuillier. 327
193. Sarte et femme Kara-Kalpak, dessin de A. Ferdinandus. 329
194. La mosquée de Tachti-Soléiman, dessin de T. Taylor. 331
195. Le bazar à Och, dessin de G. Vuillier. 333

CHAPITRE XVI

196. Ancien palais du gouverneur khokandais à Andidjân, dessin de A. Ferdinandus. 335
197. Hindou dans le Ferghânah, dessin de E. Bayard. 336
198. Tadjik et Kara-Kalpak, dessin de E. Ronjat. 337
199. Type d'une mosquée moderne en Asie centrale, dessin de E. Thérond. 339
200. Pavillon d'été à Andidjân, dessin de H. Catenacci. 341
201. Nazar-Eddin, fils de Khoudaïar, dessin de E. Ronjat. 343
202. Les rives du Kara-Daria, dessin de E. Vaumort. 345
203. Le bac du Naryne, dessin de E. Bayard. 346
204. Habitant de Namangan, dessin de E. Metzmacher. 348
205. Type d'une vieille mosquée en Asie centrale, dessin de E. Thérond. 349
206. Environs de Turé-Kourgan, dessin de G. Vuillier. 352
207. Vue de la forteresse de Turé-Kourgân, dessin de G. Vuillier. 353
208. Intérieur chez le chef de district à Kassan, dessin de Barclay 355
209. Un mollah tadjik, dessin de E. Metzmacher. 356
210. Scorpion, dessin de Mesnel. 358

CHAPITRE XVII

211. Lévriers kirghises, dessin de B. Schmidt. 559
212. Kibitkas kirghises dans le steppe, dessin de V. Wassnetzoff. 361
213. Un enfant de Pskend, dessin de E. Bayard. 364
214. Famille de riches Kirghises, dessin de A. Ferdinandus. 365
215. Le fauconnier kirghise, dessin de E. Bayard. 367
216. Le Kok-Béni, dessin de V. Wassnetzoff. 369
217. Juifs, après la prise de Tachkend, dessin de E. Ronjat. 373
218. Intérieur d'une mosquée à Boukhara, dessin de Barclay. 377
219. Notre guide tatar, dessin de E. Ronjat. 379
220. Soldats russes, dessin de A. de Neuville. 381
221. Une fiancée kirghise, dessin de E. Bayard. 385
222. Marchand sarte à Tachkend, dessin de E. Metzmacher. 387

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

223. Village russe, dessin de J. Moynet. 389
224. Idole kalmouque en pierre, dessin de B. Schmidt. 390
225. Portrait du général Kolpatowski, gouverneur de la province des Sept Rivières, dessin de E. Ronjat. 391
226. Paysage dans les montagnes du Sémiretché, dessin de V. Wassnetzoff. 392
227. Le cerf maral, dessin de V. Wassnetzoff. 393
228. Aoul kalmouk, dessin de J. Moynet. 394
229. Kalmouks conduisant des chameaux, dessin de B. Vereschaguine. 395
230. Cimetière musulman à Khiva, dessin de H. Clerget 397
231. Chinois de Tchintchigodsi, dessin de E. Ronjat. 403
232. Chameaux de la Chine occidentale, dessin de E. Ronjat. 404
233. Types Dounganes et Kalmouks, dessin de A. Ferdinandus. 405
234. Chinois du district de Kouldja, dessin de E. Bayard 406

CHAPITRE XIX

235. Charrette chinoise, dessin de E. Ronjat. 407
236. Vierges des catholiques chinois de Kouldja (en porcelaine et en bronze), dessin de H. Chapuis. 408
237. Église russe à Kouldja, dessin de T. Taylor. 409
238. Portrait du colonel Wartmann, chef du district de Kouldja, dessin de E. Ronjat. 411
239. Chinois lettré, dessin de E. Ronjat. 412
240. Mosquée tarantchie à Kouldja, dessin de H. Clerget. 413
241. Type d'un vieux Tarantchi, chef des rebelles, dessin de E. Ronjat. 414
242. Portrait du dernier sultan tarantchi, interné à Vernoë, dessin de E. Ronjat 415
243. Marchand de fruits ambulant, dessin de E. Ronjat. 418
244. Fumeurs d'opium, dessin de P. Kauffmann. 419
245. Le chef doungane à Souïdoune, dessin de E. Ronjat. 420
246. Chambre d'une maison chinoise, dessin de H. Catenacci 421
247. Gorge de la rivière Kopal, dessin de Sabatier. 425
248. Village russe, dessin de J. Moynet. 427
249. Traversée de l'Irtich, dessin de E. Bayard 429
250. Un Kirghise de la Sibérie occidentale avec son fusil, et un argali, dessin de A. Ferdinandus. 431
251. Types de femmes tatares, dessin de E. Ronjat. 433
252. Les monts Kara-Taou vus du steppe, dessin de Sabatier. 436

CHAPITRE XX

253. Types ostiaks, dessin de E. Ronjat. 437
254. Départ d'un village en Sibérie, dessin de V. Wassnetzoff. 439
255. M. de Ujfalvy, dessin de E. Ronjat. 441
256. Vue d'Omsk, capitale de la Sibérie occidentale, dessin de T. Taylor. 443
257. Le général de Kasnakoff, gouverneur général de la Sibérie, dessin de E. Ronjat. 445
258. Chasseurs ostiaks, dessin de E. Ronjat. 446
259. Le pont d'Omsk, dessin de T. Taylor. 447
260. Jeunes Samoïèdes, dessin de A. de Neuville. 449
261. Une station postale en Sibérie, dessin de E. Vaumort. 451
262. Jeunes Bachkirs dans les monts Ourals, dessin de E. Bayard. 455
263. Soldats du régiment bachkir à Orenbourg, dessin de E. Ronjat. 457

Digitized by Google

264. Plastron et bonnet bachkirs, dessin de B. Schmidt 459
265. Famille tatare dans les monts Ourals, dessin de A. Ferdinandus. 461
266. Forêt de l'Oural en exploitation, dessin de J. Moynet. 465
267. Maison (isba) russe, dessin de J. Moynet. 468
268. Téléga russe, dessin de B. Vereschaguine 469
269. Le Volga, dessin de J. Moynet 470
270. Sur les rives du Volga, dessin de J. Moynet 471
271. Chameaux, dessin de B. Veraschaguine 473

CARTES ET PLANS

Carte ethnographique de la région du Pamir. 1
De Saint-Pétersbourg à Samarkand 45
Plan de la ville de Samarkand. 177
Région du haut Oxus et du haut Iaxarte. 345
Carte du district de Kouldja 417

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

DE PARIS A SAINT-PÉTERSBOURG

Le départ. — De Paris à Munich. — Le Semering. — Le tunnel. — La verte Styrie. — Maria-Trost. — Sanct-Martin. — Moravie. — Galicie. — L'officieux israélite. — A la douane. — Les *tumuli* polonais. — Le conseiller russe. — Varsovie. — Le quartier juif. — Les jeunes Kellner. — Nous retrouvons Saint-Cloud. — L'hydromel. — Les cimetières. — Saint-Pétersbourg..... 1

CHAPITRE II

SAINT-PÉTERSBOURG, HELSINGFORS ET MOSCOU

Saint-Pétersbourg. — Helsingfors. — Notre premier mot finnois. — Le *Kalévala*. — L'hiver en Finlande. — Le Théâtre national. — Le dévouement des dilettantes. — *Muista-Domino*. — Les journaux français en Finlande. — A Moscou..... 15

CHAPITRE III

DE MOSCOU A ORENBOURG

En route. — Les deux Tatars. — Orenbourg. — La Sakmara. — Le quartier pauvre des Cosaques. — Un souvenir de Poutgacheff. — Le Ménavoïdvor. — Le Caravansérail. — Les Bachkirs et leur honnêteté. — Mes réflexions politiques tournent au triste. — La mosquée. — Visite chez le mollah. — Bonheur des femmes dans le harem. — L'aveugle musicien. — Je m'apitoie encore sur les femmes. — L'ex-khan de Khokand. — Ma commisération s'étend sur les chameaux..... 45

CHAPITRE IV

D'ORENBOURG A KAZALINSK

En Asie. — Le steppe. — Les bouranes. — Les poteaux indicateurs. — La station postale. — Terreurs imaginaires. — L'Oural. — Châles d'Orenbourg. — Un mobilier de village. — Comment on présente une requête à un yémchik. — Le cocher perd son chemin dans le steppe. — La tourmente de neige. — Le Kirghise sauveur. —

Digitized by Google

Un scepticisme qui n'est pas de saint Thomas. — L'Irghis. — Les loups madrés. — Le Karakoum. — La mer d'Aral. — En tarantasse et en cahots. — Les canapés primitifs. — Progrès sensibles. — Kazalinsk. — Le Syr-Daria. — Alexandre le Grand. — Un bazar asiatique. — Une compatriote venue de Montpellier. — L'asphyxie par le saksaoul..... 61

CHAPITRE V

LES STEPPES KIRGHISES

Question de printemps. — Quand l'enfant pleure, on le baigne. — Les droits du mari, les devoirs des femmes. — Cimetière kirghise. — Les glissades. — Le starosta. — Le Bakaly-Kapa. — Koulane. — Il est question de tigres. — En plein pays des bêtes. — La meilleure crève (comme toujours !). — Route monotone. — Nous distribuons la manne. — Aurais-je perdu mon mari ? — En caravane..... 87

CHAPITRE VI

TURKESTAN

La tombée du jour dans le steppe. — Yani-Kourgân. — A la recherche des vieilles poteries. — Noyade. — Ma première leçon d'équitation. — En croupe. — A dos de Kirghise. — Du vert. — Passage à gué. — Les ingénieurs popes ou les popes ingénieux. — La mosquée de Hazret. — Nos yeux s'écarquillent. — Longue description. — Difficulté d'avoir un crâne. — Réflexions mélancoliques. — Visite chez un riche marchand. — Son harem. — Fi ! les vilaines femmes. — Ennui de boire du vin dans ces conditions. — Les soupirs du mollah. — Qu'aurait dit Mahomet ? — On veut m'acheter..... 111

CHAPITRE VII

DE TURKESTAN A TACHKEND

Visite au bazar. — En fait de brosses nous ne trouvons qu'une brosse à dents. — Serrure à musique. — Enlèvement d'un crâne. — Réapparition des poteaux télégraphiques. — Tchemkend. — Contents d'être cahotés. — Tachkend..... 129

CHAPITRE VIII

TACHKEND ET SON ARISTOCRATIE

Petite chronique de la ville. — Le ministre de l'instruction publique. — Comme il s'occupe d'instruction, il est brouillé avec tout le monde. — Une dame qui a le caractère aigri. — Une collection de... punaises (révérence parler !). — Le pic de Sa Haute Excellence. — Le général Kauffmann. — Pourquoi les femmes se plaignent. — Description de Tachkend. — La ville russe et la ville sarte. — La population. — Les femmes surtout m'intéressent. — Visite dans un riche intérieur. — Mensuration générale. — Départ..... 141

CHAPITRE IX

DE TACHKEND A SAMARKAND

Le steppe de la Faim. — Ondulations causées par le passage des tortues. — Stations assommantes. — La porte de Tamerlan. — A propos de poteaux. — Nous retrouvons la « dame au nez pointu ». — Une station meublée. — Le Zérafchân. — Un fleuve à double fin..... 161

Digitized by Google

CHAPITRE X

SAMARKAND

Samarkand. — Mauvais début corrigé par l'intervention de Bibi-Khanim. — Hospitalités charmantes. — Le Schah-Sindèh. — Je cherche des épithètes ultra-laudatives. — La mosquée du Gour-Émir..... 175

CHAPITRE XI

SAMARKAND (SUITE)

Les médressés. — (Les minarets. — Queue de paon). — (Bibliothèque-buffet.) — Exclamations à propos de Samarkand. — Autres exclamations à propos de Mahomet. — Hein?? — Encore Bibi-Khanym. — Aspect général de l'Asie centrale. — Souvenirs de supplices. — Le commerce. — Les mendiantes lépreuses. — La danse des derviches et le conte d'Aladin. — Visite aux environs. — Horribles souvenirs. — Aphrosiab le géant. — Le Silao..... 187

CHAPITRE XII

SAMARKAND (SUITE)

Chiffons, calottes et pantoufles. — Quelques mots sur l'agriculture. — Le jardin public. — Environs désagréables. — Enfin, voici les montagnes, on les mesure de l'œil et on mesure des crânes. — Pendjkend. — Mon mari me renvoie étudier l'équitation. — Fête sarte : description, réflexions, illuminations, collations, félicitations. — Ichist. — Ouroumitân. — Brouilles de ménage et procès. — Autre intérieur musulman où on regarde la fumée. — La fourchette du père Adam. — La femme, l'ami et le petit voisin. — Les courses. — Le jury des récompenses s'attire des désagréments..... 217

CHAPITRE XII BIS

DE SAMARKAND A TACHKEND

Cadeaux. — Comment les chevaux s'arrêtent en route. — Le khan pensionné. — Petits ruisseaux, grandes rivières. — Le directeur de théâtre. — En pleine chaleur, mon Dieu ! — Une garniture de salon volante. — Réflexions dans une antichambre à propos de bêtes. — Fraises, melons, navets et carottes. — La bibliothèque. — L'opinion des nobles kachgars sur le travail. — Soirée. — Colère du schah. — Deux aphorismes du même. — Le général et le tigre... empaillé. — La question pluviale et fluviale. — Nous campons..... 239

CHAPITRE XIII

LE FERGHANAH

Pskend. — Yakoub-Beg et ses certificats. — Où il est traité des melons et des femmes musulmanes. — Kastakos. — Makhram. — Le Syr-Daria. — Voyage désagréable. — Khokand. — Si nous trouvons la ville superbe, nous n'y trouvons pas à manger. — La monnaie du pays; nous n'en abusons pas. — Le palais du khan et son pavillon rose. — La forteresse. — Une page d'histoire. — Précautions russes. — Ce que les vainqueurs auraient dû exiger. — Ce que les vaincus regrettent. — On repart..... 259

CHAPITRE XIV

LE FERGHANAH (SUITE)

Le djigitt obstiné. — Nous payons pour lui, c'est le refrain. — Le sable. — Le djigitt obstiné fait pénitence. — Cendrillon sur l'escabeau. — Pauvres femmes !... — M. Bektchourine et ses petits verres. — M. Bektchourine

Digitized by Google

et ses procès. — Araignées. — L'école de natation, les domestiques modestes. — Détails culinaires. — Un khan qui fait pitié. — Scène (dans tous les sens du mot) avec un marchand de chevaux. — La sériciculture du pays. — Deuxième khan qui fait pitié. — L'hospitalité de M. X. — Nous sortons affamés. — Vite ! vite ! faisons nos paquets !..... 281

CHAPITRE XV

LE FERGHANAH (SUITE)

Des guides qui ne sont pas démonstratifs. — Le koumisse. — Type du pays. — Wadil. — L'enthousiasme descend en moi et j'attends l'effet de la grâce. — Le pied du saint. — Les Auvergnats de l'Asie. — L'Ak-Sou. — Variété de paysages. — Le lac Fedchenko. — Fonctions de ménagère. — L'Usbeg. — Le tombeau d'Ali. — Pèlerinage où beaucoup de pèlerins n'entrent pas. — O Mahomet ! — Mon mari devient médecin comme Sganarelle. — Haute voltige dans la montagne..... 303

CHAPITRE XVI

LE FERGHANAH (SUITE)

Où le retour est moins amusant que l'aller. — Le Ferghânah et ses habitants. — Andidjân. — Les arbas. — La sage-femme de dix-huit ans. — Nostalgie du cuisinier. — Procédés d'enterrement. — Le Kara-Daria. — Nous chantons pour prouver que nous n'avons pas la bouche pleine. — Désagréments crâniologiques. — La mosquée Khodjamné-Khabri. — Le savon panacée. — La nécropole Sadpir. — Curieux tourbillon de poussière. — Ce qu'un indigène apporta un jour dans sa cassette. — Une chevauchée de 680 kilomètres..... 335

CHAPITRE XVII

DE KHOKAND A TACHKEND ET NOTRE DÉPART

Un radeau sur le Syr-Daria. — Chacun profite à son idée. — Le péage, 99 ânes et un berger sarte. — Scène de nuit. — Tire-toi de là, car Mahomet ne t'en tirera pas. — Tachkend. — Histoire lamentable d'une jeune fille kirghise et cruauté de ses parents. — Pourquoi les Kirghises préfèrent la domination russe. — Comment les émirs posaient une hypothèque. — Un combustible extraordinaire. — L'amour filial dominé par l'amour des bottes. — Qui dit commerçant dit voleur. — Histoire très compliquée d'un pantalon. — Les Russes qui voyagent pour faire des lieues. — Exclamations de Féodoroff. — Trait d'audace d'un Kirghise. — Nos adieux au Syr-Daria..... 359

CHAPITRE XVIII

LA PROVINCE DES SEPT RIVIÈRES

Le Séméritché. — On repart encore une fois ; si c'était pour la dernière. — Vernoë. — En fait de nouveauté, nous rencontrons un Polonais. — Des steppes ; nous sommes le plus bel ornement du pays. — Bon exemple donné par saint Chrysostome. — Montées et descentes. — Patience chinoise admirée au clair de la lune. — Rencontre d'un lion chinois en pierre. — Tchin-tchi-go-dsi et les Dounganes. — Une impression d'ombres chinoises d'après le vif..... 389

CHAPITRE XIX

KOULDJA

Chiffons et bric-à-brac de dernière catégorie. — Le latin des perroquets. — Une école, une auge et un balai. — Un temple bouddhiste. — Comment les Chinois furent un jour prêts à midi. — Cuisine de coléoptères et

Digitized by Google

d'hirundinées. — Influence et prestige. — Un souvenir aux bons amis que nous quittons. — Un regret aux belles contrées qu'on a dévastées. — Les pieds des Chinoises. — *Kopal.* — Sergiopol et ses laideurs ! — La Sibérie ; réparation d'honneur. — Sémipalatinsk, jardin d'acclimatation pour Kirghises. — Nous habillons nos chiens.. 407

CHAPITRE XX

LA SIBÉRIE OCCIDENTALE

Sur la rive de l'Irtich. — Tenue d'hiver des femmes : une chemise d'indienne. — A bride abattue. — Nous manquons périr. — Omsk, 35 000 habitants ; Université... projetée. — On fait le loup plus gros qu'il n'est. — Notre satisfaction en approchant du terme. — *Troïtsk.* — Visite aux Bachkirs. — Intérieur indigène ; singulières ablutions. — Détails ethnographiques. — Aigles apprivoisés. — Boutons de culotte pour toilette. —Une beauté bachkir. — Nous terminons notre voyage. — Adieu au lecteur..... 439

Digitized by Google